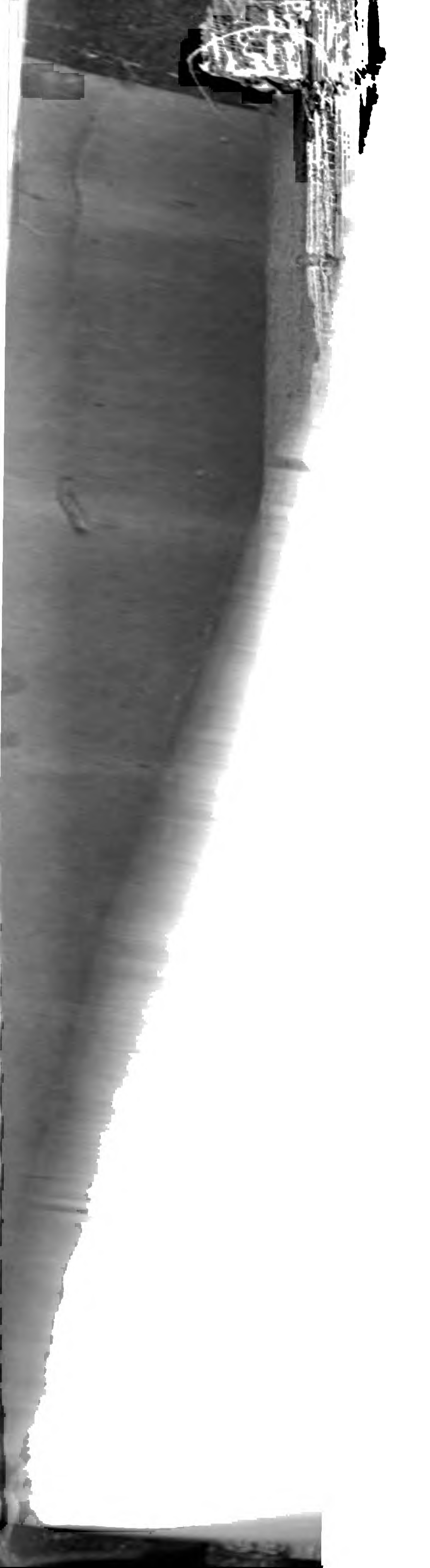


La sainte Russie

Catherine Radziwill, Paul Vasili





LA

SAINTE RUSSIE



TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).



ALEXANDRE III,

EMPEREUR DE RUSSIE.





COMTE P. VASILI.

LA SAINTE RUSSIE

LA COUR, L'ARMÉE, LE CLERGÉ, LA BOURGEOISIE ET LE PEUPLE

OUVRAGE CONTENANT

4 CHROMOLITHOGRAPHIES ET PLUS DE 200 GRAVURES

D'APRÈS LES DESSINS

D'AVIANO, BORD, CHAUVET, DUNKI, GAILLARD, JOUANT, LACKER, LŒVY, MARTIN, MENCINA, MONTADER, ROGUET, VALLET ET WARET.



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1890

PRÉFACE.

Avant d'ouvrir ce livre, je prie mes lecteurs de vouloir bien me permettre de remercier ceux de mes collaborateurs, Russes comme moi, qui, dans des études spéciales, que je n'eusse pu mener à bien sans eux, m'ont aidé à rassembler les éléments nécessaires à la publication de la « Sainte Russie ».

J'espère que mes lecteurs s'associeront à ma gratitude après la lecture d'un volume que mes collaborateurs et moi nous nous sommes efforcés de faire le plus exact et le plus consciencieux qu'il a été en notre pouvoir.

Un de nos amis qui a toute compétence en matière héraldique a bien voulu se charger du chapitre sur la noblesse; je lui sais des partis pris, mais je crois cependant qu'il a donné une large idée de la grande noblesse russe dont il est lui-même un des membres.

Cte Paul VASILI.

LA

SAINTE RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DE LA RUSSIE A VOL D'OISEAU.

I.

La Russie est certainement de tous les pays de l'Europe celui dont les origines et le passé sont les plus nécessaires à connaître, si l'on veut se rendre un compte exact de son présent.

Son histoire n'est, en effet, qu'une suite non interrompue, que le développement logique des particularités qui ont présidé à sa constitution comme nation et comme État; particularités qui, jointes à ses conditions ethnographiques et géographiques, peuvent, seules, nous initier à son état actuel politique, social, religieux, économique, à sa littérature, à son caractère, à son génie, et nous révéler son avenir.

On sait, ou plutôt on ne sait pas assez, que les Slaves, dont une branche principale a formé les Russes, sont une des races les plus autochtones de l'Europe. L'histoire les trouve habitant paisiblement les plaines et les forêts (1) aux pieds des monts Karpathes, qu'ils aban-

(1) Sous le nom de *Polianié* (habitants des plaines) et de *Drevlianié,* habitants des forêts.

donnèrent au moment de la grande émigration des peuples d'Asie. — L'opinion, assez généralement accréditée en France, que les Russes sont d'origine asiatique, est donc, comme on voit, complètement erronée.

Dans leur mouvement ascensionnel, du midi au nord, ils fondent différentes villes, entre autres Péréïaslavl, Kief, Tchernigof, Smolensk, Pskof, Novgorod, Arkhangel; de même que, plus tard, dans leur marche descensionnelle, du nord au midi, ils fondèrent Vologda, Viatka, Iaroslav, Rostov, Vladimir, Moscou, Riazan, Orël, etc. Ce double mouvement, en quelque sorte elliptique, que les Russes forment dès leur naissance, n'est pas une des moindres originalités de leur histoire. Plus tard encore, lorsqu'ils auront définitivement secoué le joug mongol et se seront constitués en État indépendant et fort, nous les verrons reprendre leur direction vers l'orient et s'emparer des pays qui avaient été, pendant des siècles, le berceau et le siége de leurs barbares oppresseurs. C'est l'époque des grandes guerres de revendication nationale et de conquête.

Mais alors, dans les premiers temps de leurs pérégrinations, les Slavo-Russes ne se présentent nulle part en conquérants. Ce sont des pasteurs, des laboureurs qui s'en vont, sac au dos, là où le climat ou la terre leur paraît offrir de plus grands avantages. Ils s'en vont, ni par bandes ni par clans, mais par « communes » (*mir*), lesquelles n'étaient autre chose que la famille agrandie, se composant de plusieurs feux et reconnaissant pour chef le plus « ancien ». La réunion de plusieurs communes formait le *volost* (canton), qui était régi par les plus « anciens » des communes, réunis en conseil (*vetché*). Ce principe communal, demeuré la grande assise de la nationalité russe, explique la facilité avec laquelle les Russes se sont, de tous temps, transportés d'un endroit à un autre, partout où se trouvaient des « frères », c'est-à-dire des Slaves, régis par les mêmes principes, parlant la même langue et, plus tard, faisant le signe de la croix de la même manière qu'eux.

Aussi, lorsqu'à la suite des multiples incursions de leurs turbulents voisins du nord, d'origine étrangère, les Slavo-Russes éprouvèrent le

besoin de se constituer en État ordonné et indépendant, ce n'est pas le droit du plus fort qu'ils subirent dans la personne du prince varègue Rurik, c'est librement, volontairement, qu'ils lui envoyèrent des députations, comme au plus vaillant des chefs militaires connus, pour le prier de « les venir défendre et gouverner, leur territoire étant vaste et riche, mais l'ordre n'y régnant point » (862). La dynastie des Rurik a régné sept cents ans. Et quand, après la mort du dernier descendant mâle de cette famille, la Russie fut mise à deux doigts de sa perte par les troubles et les guerres d'invasion durant l'interrègne, c'est encore de l'acclamation nationale, c'est-à-dire du vœu émis par tous, nobles, bourgeois et peuple, réunis dans un même élan patriotique, que sortit la dynastie nouvelle des Romanof (1), dont l'avènement a coïncidé avec la délivrance de Moscou de l'invasion polonaise (2).

Voici donc, tout d'abord, deux particularités essentielles, propres à la nationalité russe :

1° Elle est le résultat, non pas, comme cela a été le cas pour toutes les autres nationalités occidentales, de l'envahissement de la race indigène par la race germaine conquérante, mais de l'agglomération progressive, pacifique et naturelle, des mêmes éléments slaves ;

2° La monarchie russe n'a pas eu pour origine la conquête, c'est-à-dire la *force,* comme en Allemagne, en France, en Angleterre, mais le vote populaire, c'est-à-dire le *droit,* principe, on en conviendra, des plus démocratiques, qu'une partie seulement de l'Europe germaine devait proclamer plusieurs siècles plus tard.

Aussi comprend-on que Nicolas I[er], le monarque russe qui a le plus majestueusement représenté le principe autocratique, ait pu dire dans une lettre autographe adressée à Napoléon III, la veille du coup d'État : « En principe, je suis d'autant moins contre le suffrage universel, que je ne saurais oublier que ma dynastie est, par deux fois, issue de l'acclamation populaire. » C'est dans cette lettre, si nous ne nous trom-

(1) Alliée, d'ailleurs, par les femmes à la dynastie des Rurik, comme on le verra plus loin.

(2) En souvenir de cette délivrance, on a élevé sur la place Rouge de Moscou, en face du Kremlin. un grand monument qui représente les deux héros de ce soulèvement national, le boucher Minine et le preux prince Pojarsky, fraternisant ensemble.

pons pas, que Nicolas Ier exprimait cette autre opinion, non moins significative : « Je n'admets que deux gouvernements, celui d'un seul, personnifiant les vœux, les aspirations, les intérêts de la nation, et celui de tous. Si je n'étais pas Empereur autocrate de toutes les Russies, je serais le premier des républicains. »

Dans la bouche, ou sous la plume d'un monarque tel que Nicolas Ier, ces paroles peuvent sembler étranges; elles ne seront cependant que très naturelles pour tous ceux qui se seront familiarisés avec le passé de la Russie.

Ces deux particularités propres aux origines de la nation et de la monarchie russes ont exercé nécessairement sur leurs destinées ultérieures une influence déterminante. Elles ont eu, en effet, pour l'une et pour l'autre, les deux grandes et heureuses conséquences suivantes :

(*a*) N'ayant pas été vaincue par les Germains, lors de l'invasion des barbares, la Russie n'a pas connu la féodalité. Elle n'a eu ni ducs, ni comtes, ni barons, ni fiefs, ni châteaux crénelés, ni droit féodal. Elle a pu, ainsi, éviter, sinon les compétitions dynastiques, du moins les grandes guerres de religion, le régime aristocratique, par suite, les révolutions, les parlements et, finalement, les partis politiques, le plus fatal de tous les malheurs de la France.

(*b*) La monarchie russe, étant issue, pour ainsi dire, des entrailles même de la nation, l'antagonisme n'a pas été chez celle-ci, comme partout ailleurs, la condition normale des relations entre le principe populaire et le principe monarchique. La Russie a pu, ainsi, nous offrir le consolant spectacle d'une nation compacte, vivace par son sentiment national, imprimant progressivement aux princes d'origine étrangère qu'elle s'était donnés son propre caractère, ses propres principes, ses propres aspirations, et accomplissant depuis, avec eux, dans un commun accord, l'œuvre de son unité politique, de ses revendications territoriales, de son développement intellectuel à travers les longues et douloureuses péripéties de son histoire.

II.

Il est peu de nations, en effet, qui aient autant souffert et si longtemps lutté pour leur indépendance et leur unité que la nation russe. Il en devait être ainsi, car c'est une vérité pour les peuples aussi bien que pour les individus, que le bien ne profite qu'en raison du mal

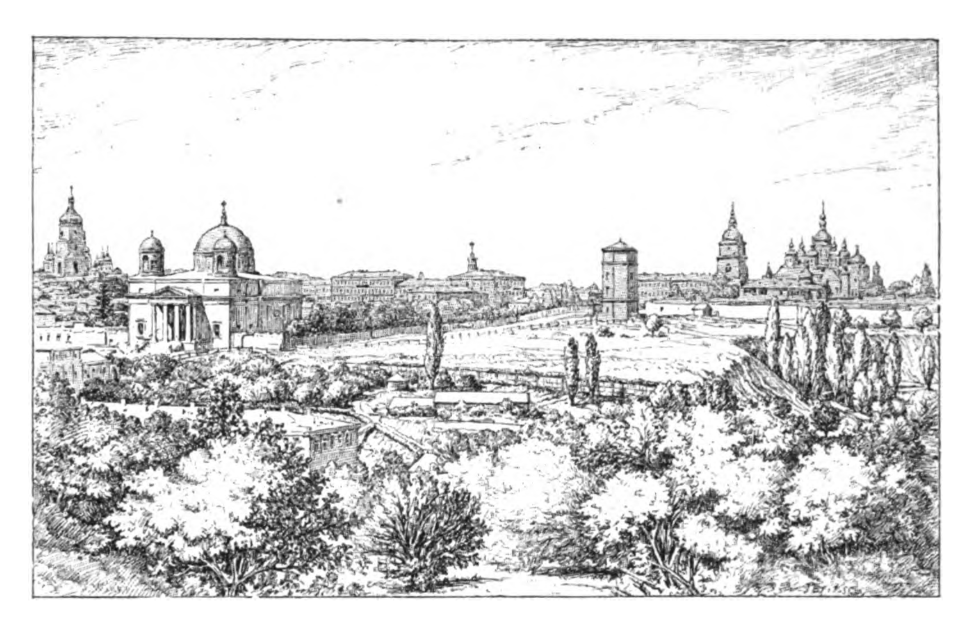


Fig. 1. — Vieille ville de Kiev; d'après le « Kiev ancien et moderne », Kouljenko, éditeur.

qu'il a coûté. Les malheurs qui ont frappé les Russes depuis l'arrivée du prince varègue, au neuvième siècle, jusqu'au moment où leur unité politique fut définitivement constituée, au commencement du dix-septième siècle, furent nombreux et décisifs. En les voyant conserver leur nationalité intacte et pure à travers de pareilles épreuves, on est bien obligé de leur reconnaître une force de résistance peu ordinaire. Cette force est tout entière dans les principes constitutifs slaves, que le peuple russe a maintenus jusqu'à nos jours envers et contre tous.

Ainsi, que les princes varègues aient été des Normands, comme le

prétendent les uns, ou des Scandinaves, ainsi que l'affirment, avec plus de probabilité, les autres (1), toujours est-il que leurs usages, leurs mœurs et leurs principes n'avaient rien de commun avec ceux des Slavo-Russes. Il était donc à présumer que, quoique arrivés en défenseurs à l'appel de ces derniers, et non pas en envahisseurs, ils n'auraient pas manqué de diviser le territoire russe entre leurs frères d'armes, ainsi que Guillaume le Conquérant le fit en Angleterre, et d'imposer à leurs nouveaux sujets leurs propres lois et leurs propres coutumes. Rurik et ses frères le tentèrent, en effet; mais, dès leurs successeurs, l'élément slave l'emporta. Sviatoslav, Iaroslav ne sont déjà plus des noms varègues, mais des noms slaves. La *Rousskaïa Pravda,* le premier code de la Russie, édicté par ce dernier, contient bien, par-ci par-là, des innovations empruntées à la législation scandinave, surtout en matière correctionnelle, mais le fond, la partie essentielle, en est tout à fait russe. Les attributions du prince y sont parfaitement déterminées; elles comprennent la défense du pays, la justice et la perception du tribut. Aucune différence n'y est faite entre le Varègue et le Slave, différence si notable dans les lois mérovingiennes entre le Gallo-Romain et le Franc. Il y a plus, les principales institutions communales slaves, telles, par exemple, que le *mir,* le *volost,* y sont maintenues et consacrées, tout comme elles seront maintenues et consacrées par toutes les législations subséquentes, sans en excepter celles qui, aujourd'hui encore, régissent les paysans.

Ces institutions basées sur la commune, et, par suite, sur la répartition égale entre ses membres, de la terre, de ses produits et de ses charges, s'accordent peu, il faut en convenir, avec les idées occidentales, qui voient dans l'intérêt individuel le meilleur mobile du progrès et de la richesse publique. A ce point de vue, on ne saurait certainement contester l'inconvénient de la commune russe. Mais celle-ci

(1) La supposition que les Varègues, tout en étant d'origine scandinave, faisaient partie des expéditions des *Rois de la mer,* Wikings ou Northmans, est confirmée en quelque sorte par l'identité de leurs casques et de leurs cottes de mailles. Ainsi, l'armure sous laquelle Rurik est représenté sur le monument de Novgorod est la même que celle de Guillaume le Conquérant sur celui de Falaise.



a eu, sous d'autres rapports, des avantages si décisifs, elle a été pendant des siècles et demeure aujourd'hui encore à ce point le *palladium* de la nationalité russe, le double secret de sa force de cohésion et de sa force d'expansion, qu'on comprend que les législateurs russes les plus éminents et des souverains réformateurs tels que Pierre le Grand, Catherine II, Nicolas I[er], Alexandre II, aient reculé devant son abolition. Il est toujours dangereux de porter atteinte aux racines d'un arbre séculaire. On risque trop d'en entamer la sève vitale.

Des tentatives cependant furent faites, dans ce sens, lors des laborieux règlements des paysans, édictés à l'époque de l'émancipation des serfs, sous Alexandre II. Ces règlements eurent en vue, sans abolir pourtant la commune, de favoriser, par toutes sortes de privilèges et de facilités, la propriété individuelle. Aujourd'hui, le paysan russe peut être, à la fois, propriétaire terrien en son nom personnel et participant à la propriété communale. Qu'en est-il résulté? Les propriétés communales ont prospéré et les propriétés particulières des paysans, mal entretenues, abandonnées, ont passé et passent journellement entre les mains des riches marchands, ou des accapareurs. On ne change pas facilement les habitudes et le caractère d'un peuple aussi foncièrement attaché à ses origines et aussi tenace dans ses principes que le peuple russe.

Mais si les princes varègues adoptèrent promptement les mœurs et les coutumes des Slavo-Russes, au point que l'arrière-petit-fils de Rurik, Vladimir, est resté dans la mémoire de ces derniers comme le type du prince slave par excellence, les Russes, de leur côté, adoptèrent les qualités et les aptitudes guerrières des Varègues. L'assimilation fut réciproque, avec cette différence, toutefois, que si l'élément varègue fut décisif au point de vue politique, l'élément russe le fut au point de vue moral et social. Les Varègues apportèrent leur supériorité militaire, l'habitude d'obéir à un chef, élu ou héréditaire, et la discipline, sans laquelle il n'y a pas d'État; les Russes apportèrent leur compétence commerciale (1) et leurs institutions communales,

(1) Les poteries, objets de bronze et de fer propres à l'industrie, monnaies, remontant à l'année 699,



essentiellement pacifiques et humanitaires, source de ce sentiment de confraternité et de solidarité slave qui est resté, comme nous l'avons dit, le secret de leur homogénéité et de leur puissance. Aussi voyons-nous, à partir de cette époque, d'une part, les hardis descendants de Rurik entraîner les Slavo-Russes dans des expéditions lointaines et périlleuses, qui étendent, à chaque victoire, les limites de leurs territoires; d'autre part, ces derniers imprimer à ces expéditions un caractère de délivrance et un but d'utilité générale. C'est ainsi que les deux héritiers de Rurik, son frère Olèg et son fils Igor, courent au secours des villes sœurs de Smolensk et de Kief, rançonnées par les deux aventuriers Askold et Dir, d'origine pourtant varègue, et délivrent les tribus congénères des Polianes, des Drevlianes, des Radimitches des incursions des redoutables et barbares Petchénigues, d'origine turque, qui habitaient alors le pays occupé aujourd'hui par les Moldaves et les Valaques. Olèg fit plus encore. Suivant l'impulsion de ce même sentiment de confraternité slave, auquel, plusieurs siècles plus tard, les souverains russes seront obligés d'obéir à leur tour, il quitta Kief, qu'il déclarait, dès lors, devoir devenir « la mère des villes russes », réunit une forte armée, équipa une flottille de deux mille barques, et, par mer et par terre, attaqua victorieusement l'empereur grec d'Orient dans sa capitale de Tsargrade (ville des Tsars), c'est-à-dire Byzance (907).

Cette expédition décida deux des plus grands événements de l'histoire de Russie : l'introduction du christianisme, d'après le rite oriental, l'adoption du titre de Tsar.

Arrêtons-nous ici pour constater que, dès cette époque, la nation russe se distinguait par trois particularités bien caractéristiques : l'*autonomie,* c'est-à-dire l'absence de tout élément germain ou féodal; le *vote populaire,* remplaçant la conquête comme origine de la monarchie; le *principe communal.*

c'est-à-dire à environ deux siècles avant l'arrivée des princes varègues, etc., qui ont été trouvés dans les *kourganes* ou tertres funéraires, prouvent que les Slavo-Russes, essentiellement cultivateurs et commerçants, avaient une civilisation beaucoup plus perfectionnée que le vieux chroniqueur Nestor lui-même ne le supposait.



III.

Les Slavo-Russes occupaient alors tout le territoire compris entre les lacs Ilmen, Peïpouss et Novgorod, d'une part, Kief et Péréïaslavl, de l'autre. Leurs tribus congénères habitaient, en plus, la Bulgarie, la Thrace, la Macédoine et même l'Attique et le Péloponèse. On sait que la Bulgarie allait jusqu'à l'Ochride et que les anciennes provinces romaines du nord-ouest étaient, sous les noms de Croatie, Dalmatie, Serbie, presque entièrement occupées par les Slaves. Cette grande race s'étendait donc, au dixième siècle, presque sans interruption du lac de Ladoga, au sud du pays finnois, jusqu'au Péloponèse, qui s'appelait déjà du nom slave de Morée.

Nous avons vu comment le sentiment de la solidarité slave avait fini par prendre le dessus sur le sentiment du particularisme varègue. Nous allons voir maintenant cette solidarité se renforcer, aussi bien pour les Slavo-Russes et les Slaves d'Orient que pour leurs princes, d'un lien nouveau et tout-puissant, celui de la religion.

L'expédition d'Oleg contre Constantinople fut des plus heureuses. Au dire des chroniqueurs du temps, ce prince audacieux et intelligent émerveilla la cité des Tsars autant par sa sagesse que par sa bravoure Il ne s'en alla pas sans esprit de retour; aussi suspendit-il, en partant, son bouclier à la fameuse Porte d'Or. Il se présenta, en effet, de nouveau quelque temps après aux portes de Tsargrade. Cette seconde expédition réussit moins que la première; elle eut cependant, de même que la troisième, entreprise par son successeur, Igor, pour résultat la signature, entre le nouvel État russe et l'ancien État grec, de plusieurs traités de commerce très avantageux pour les deux pays, et l'établissement entre eux de relations suivies. Les étoffes les plus précieuses, l'or, le vin, les fruits de toute espèce arrivaient chaque jour en grande quantité de Tsargrade à Kief, qui y expédiait, en retour, des fourrures, du miel, de la cire, etc. Un lien étroit finit par s'établir

entre les Slaves-Russes et les Slaves d'Orient. En attendant qu'ils eussent la même foi, ne parlaient-ils pas la même langue, n'avaient-ils pas les mêmes institutions? Parmi ces derniers, plusieurs tribus s'étaient déjà converties au christianisme d'après le rite grec. A Kief même, d'après les hiérarchies byzantines, existait un évêché grec sous l'empereur Léon VI, surnommé le « Sage ou le Philosophe » (886-911); Kyrille et Méthode avaient déjà créé, pour les Bulgares, l'alphabet slavon et traduit les saintes Écritures, nouveau moyen de rapprochement entre les Slaves et de propagation parmi eux de la foi chrétienne. Celle-ci était donc en progrès chez les Russes lorsque la princesse Olga, qui régna au nom de son fils Sviatoslav, alors en bas âge, se rendit à Constantinople pour y recevoir le baptême, sous le tsar grec Constantin Porphyrogène, qui lui tint lieu de parrain. Ce fut bien autre chose lorsque, au retour de cette pieuse princesse, des ecclésiastiques, des missionnaires et des savants grecs affluèrent à Kief. La mère des villes russes devint bientôt le centre d'un grand mouvement religieux, en même temps que le siège d'une forte opposition aux idées nouvelles. Cette opposition, il est vrai, ne venait que des chefs militaires varègues, compagnons d'armes du prince (*droujina*) qui tenait à leur culte païen. Ce sont eux qui empêchent Sviatoslav de suivre l'exemple de sa mère. Ils l'engagent même dans une troisième guerre contre les empereurs de Constantinople à propos de la Bulgarie, que l'astucieuse Byzance s'était efforcée de brouiller avec son puissant allié.

C'est dans cette guerre, appelée épique par les chroniqueurs grecs, que se produisirent les mêmes faits qui devaient se renouveler, plusieurs siècles plus tard, sous Catherine II, Nicolas Ier et Alexandre II, la traversée du Danube, le siège de Dorostol (Silistrie), le passage des Balkans. « Les Russes, dit le Byzantin Léon le Diacre, conduits par l'intrépide Sviatoslav, livrèrent bataille douze fois de suite; leur infanterie défiait la cavalerie *cataphracte,* toute bardée de fer. Ils sortaient la nuit pour brûler leurs morts et se tuaient plutôt que de demander merci. »

Dans les premières années de son règne, Vladimir, canonisé plus

tard, cependant, occupé d'ailleurs à reconquérir la Russie Rouge sur les Polonais et à vaincre les dissensions qui se faisaient jour déjà parmi les princes apanagés, fut empêché par sa droujina varègue

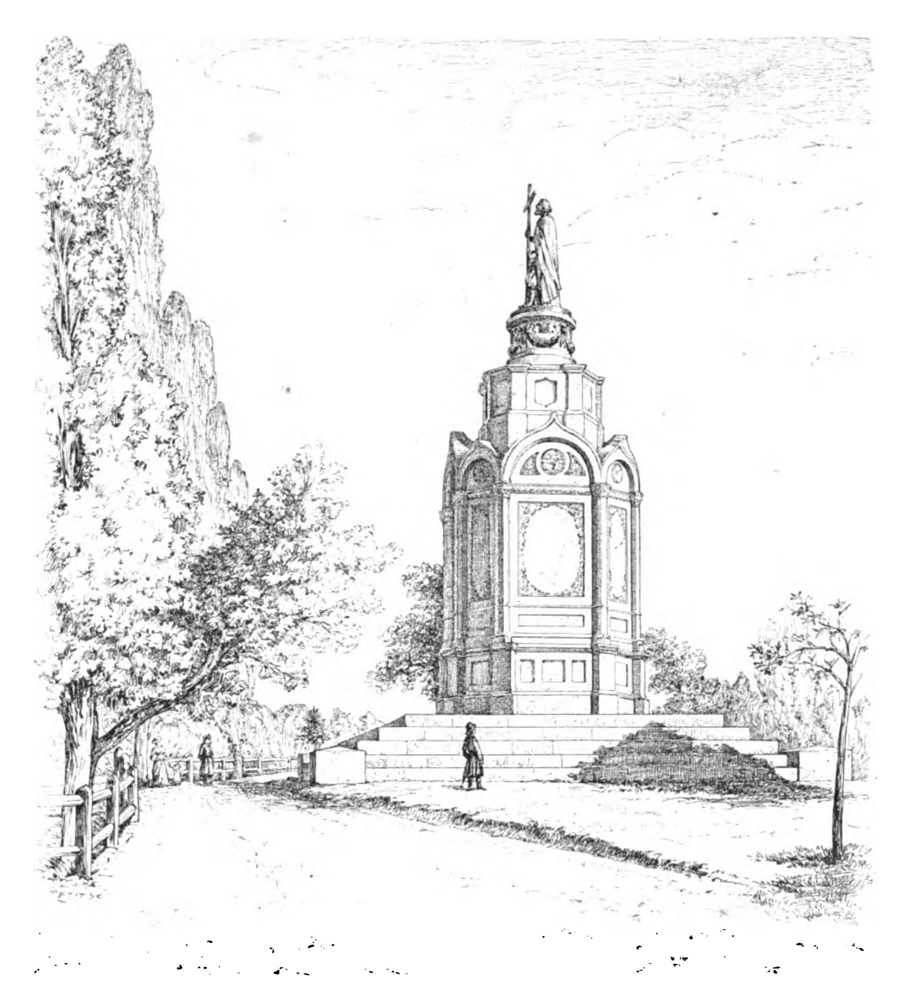


Fig. 2. — Statue de saint Vladimir, à Kiev; d'après le « Kiev ancien et moderne »; Kouljenko, éditeur.

d'embrasser le christianisme. Mais il avait « l'âme troublée » par les aspirations nouvelles, et il souffrait de la crise religieuse « qui emportait son pays ». C'est alors que, hésitant encore, il envoya des délégués chez les Grecs, les Latins, les Musulmans, les Juifs, s'enquérir sur la meilleure religion. De partout, lui arrivèrent aussitôt

des émissaires; chacun voulait le convaincre de la supériorité de sa croyance. Parmi ces émissaires, les plus nombreux et les plus remarquables furent les moines, envoyés par Rome et favorisés de la protection particulière des princes d'Allemagne L'activité qu'ils déployèrent, les intrigues auxquels ils eurent recours, le puissant appui, surtout, qui leur venait d'Allemagne et de Pologne, où l'on poursuivait, dès lors, un but politique, faillirent l'emporter. De pareilles tentatives devaient être reprises plus tard sur une plus vaste échelle. Il est certain que, si elles avaient réussi, la Russie ne serait pas aujourd'hui ce qu'elle est.

Cette fois encore, ce fut le sentiment de confraternité slave qui triompha. Il ne convenait pas aux patriotes russes d'adopter un rite différent de celui qu'avaient embrassé la plupart de leurs tribus congénères d'Orient. Les dignitaires russes qui entouraient le prince lui conseillèrent donc de se prononcer pour le rite grec. L'un d'eux lui dit que, « si la religion grecque n'était pas la meilleure, son aïeule Olga, la plus sage des mortelles, ne l'aurait pas embrassée ». Ce raisonnement produisit une grande impression sur Vladimir. Il ne se déclara cependant complètement convaincu que lorsque les délégués qu'il avait envoyés à Constantinople vinrent lui raconter la magnificence des cérémonies religieuses auxquelles ils avaient assisté, l'éclat des vêtements sacerdotaux, la beauté des chants religieux, l'imposant spectacle, enfin, de tous ces fidèles, réunis en présence de toute la cour, en grande tenue, dans la splendide cathédrale de Sainte-Sophie.

Décidé à se convertir le premier, afin de donner l'exemple à son peuple, Vladimir, qui rêvait déjà pour celui-ci les hautes destinées auxquelles l'appelait la puissance de sa race, voulut que le lien religieux qui allait unir désormais la Russie à l'Empire d'Orient fût en même temps cimenté par un lien politique. Il fit, en conséquence, demander la main de la princesse Anne, sœur des deux empereurs alors régnants, Basile et Constantin. Mais, se méfiant de la duplicité byzantine, voulant, d'ailleurs, se garantir contre toute éventualité, il descendit en Tauride à la tête d'une grande armée, assiégea Cherso-

nesos et se présenta aux portes de Byzance les armes à la main. Ce stratagème lui réussit. Baptisé et marié, Vladimir rentra à Kief. Il y revint tout autre qu'il en était parti. Le fougueux Varègue était devenu réellement chrétien de cœur et de pensée. C'est en apôtre qu'il catéchisa son peuple et présida à son baptême dans les eaux du fleuve. Quelque temps après, les Novgorodiens et successivement tous les autres Russes slaves, ainsi que les Slaves des pays circonvoisins, adoptaient le christianisme d'après le rite grec.

On ne saurait assez insister sur l'importance de ce grand événement au point de vue des destinées ultérieures de la nation russe. Il a, d'abord, ainsi que nous l'avons dit, ajouté au sentiment de la fraternité nationale entre tous les Slaves, celui, non moins puissant de la fraternité religieuse; il a, ensuite, solidarisé la nation, par la communauté de la foi, avec ses souverains, lesquels, à partir de ce jour, restent à ses yeux, non seulement les descendants légitimes de sainte Olga et de saint Vladimir, mais encore les protecteurs naturels et les défenseurs de l'Église orthodoxe d'Orient.

IV.

Avec la mort de saint Vladimir commence pour la Russie une longue suite de troubles intérieurs et d'invasions étrangères. Ce sont, d'abord, les interminables guerres de succession parmi les princes apanagés, le joug mongol, les guerres de Lithuanie et la domination polonaise avec ses tristes conséquences; la perte de la Russie Blanche, de la Petite-Russie, de Kief et l'Union, c'est-à-dire la réunion forcée, sous Sigismond III, des provinces russes-lithuaniennes orthodoxes à l'Église latine. Ces trois grandes calamités retardèrent le développement national de la Russie de plus de cinq siècles.

Les Russes ont-ils à le regretter? Nous ne le pensons pas. A part qu'ils ont pu gagner aux expériences faites, pendant ce temps, par

les autres peuples occidentaux, ils ont passé eux-mêmes par des épreuves qui n'ont pas été sans leur profiter. L'aphorisme qui place le bonheur des États dans l'absence de toute histoire n'est vrai que pour les petits peuples, qui n'ont pas d'avenir parce qu'ils n'ont pas eu de passé. Une grande nation marque au contraire ses étapes dans la voie des progrès à coups d'événements multiples, de violents cataclysmes, d'apparentes accalmies et de réveils soudains. Il n'appartient pas plus, d'ailleurs, aux peuples qu'aux individus de se soustraire à la loi commune et supérieure qui les fait mouvoir les uns et les autres et leur trace la voie. Cette loi est le secret de cette puissance occulte et divine qui répartit à chacun ici-bas, depuis l'atome invisible jusqu'à l'Océan, depuis le microbe jusqu'à la nation la plus nombreuse, son rôle particulier dans l'œuvre commune de l'immense inconnu.

Il est permis de dire, en tous cas, que sans ses guerres de succession, la Russie n'aurait pas aujourd'hui cette admirable unité politique qui fait sa force; que, sans le joug tatar, elle ne serait sans doute à cette heure ni à Tiflis, ni à Merv, ni à Samarcande, et que, sans l'invasion polonaise, elle ne commanderait peut-être pas à Varsovie. Chaque nation porte en elle, en naissant, les germes de sa force ultérieure, comme ceux de son affaiblissement, lesquels parfois deviennent, à leur tour, ceux de son relèvement. Rien n'est plus curieux que de suivre dans l'histoire cet enchaînement de causes et d'effets, d'actions et de réactions diverses. Celles qui, chez certains peuples, produisent de fatales conséquences ont, au contraire, chez d'autres, sous l'empire de circonstances particulières, des résultats tout opposés.

C'est incontestablement le droit de primogéniture, inscrit dans la loi germaine aussi bien que dans la loi normande, qui, en France et en Angleterre, a formé la féodalité. Quelle différence pourtant dans les événements produits par ce même principe chez les deux nations! En France, les ducs et les comtes, fiers de l'étendue de leurs territoires et de leur force armée, ont combattu séparément la royauté, représentée alors par le faible *roy* de l'Ile-de-France, et ont

été vaincus par elle, qui avait su s'allier, tour à tour, avec leurs rivaux et avec les municipalités. En Angleterre, par contre, les ducs et les comtes, trop faibles individuellement pour se mesurer avec la royauté, se sont réunis, ont fait corps et ont triomphé d'elle en lui imposant leur *magna charta libertatum*. Les conditions géographiques de la Grande-Bretagne, dont le territoire restreint appartient presque en entier à l'aristocratie, n'ont pas permis à la royauté anglaise de se relever de sa défaite; tandis qu'en France l'aristocratie, sortie riche et puissante de la féodalité vaincue, bien qu'attaquée dans ses biens par Louis XI, sapée dans ses droits par Richelieu, a continué néanmoins la lutte à outrance contre la royauté, dont elle a fini par triompher en s'alliant en 89 avec le clergé et le tiers état, alliance dans laquelle elle devait elle-même disparaître.

En Russie, c'est tout le contraire qui s'est produit. Il n'y a pas eu chez elle de lutte entre la monarchie et l'aristocratie, par la simple raison qu'il n'y a pas eu d'aristocratie proprement dite, et, fait tout au moins original, c'est de l'absence même de ce droit de primogéniture, lequel, en France et en Angleterre, a eu des résultats si différemment opposés à la royauté, que sont nés en Russie les événements qui y ont assuré et fortifié l'autorité monarchique, c'est-à-dire l'autocratie.

L'institution de la commune russe, si essentiellement démocratique, ne pouvait admettre le droit d'aînesse, qui n'existait pas, d'ailleurs, non plus dans la loi scandinave. Il était remplacé par le droit du *plus ancien*, lequel, dans les successions, primait même celui des enfants, tous égaux entre eux. C'est ainsi qu'à Rurik succèdent, tout d'abord son frère Olèg et puis son fils Igor. C'est ainsi encore que saint Vladimir divise, en mourant, tout le territoire russe entre ses nombreux enfants, lesquels en firent autant à leur tour. On conçoit à quel morcellement ces divisions et subdivisions finirent par aboutir pendant cette longue période, dite des princes *apanagés,* qui se prolongea plus de quatre siècles (1054-1526), car ce n'est, en réalité, que sous Basile II, fils d'Ivan III, grand-prince de Moscou, que l'unité politique et l'ordre de succession au trône furent définitivement réta-

blis de fait. Mais, au douzième siècle, le fractionnement du territoire était devenu tel qu'on y comptait 64 principautés et jusqu'à 293 princes, tous en lutte les uns contre les autres au sujet de leurs apanages. Jusque-là, cependant ils avaient généralement, reconnu, du moins en principe, la supériorité des grands-princes issus en ligne directe de saint Vladimir. Mais, peu à peu, cette suprématie, contestée par les uns, niée par les autres, finit par devenir l'objet de luttes armées entre les descendants mêmes de ce dernier.

C'est alors que commença réellement pour la Russie l'époque la plus sombre, la plus tourmentée, la plus désastreuse de son histoire. Affaiblie, démoralisée par ses luttes intestines, elle devint la proie facile de cette terrible Horde d'or mongolo-tartare, qui se rua sur elle comme un ouragan et l'eut bientôt envahie tout entière, des bords du Volga jusqu'à Moscou et Tver et de Tver à Kief, portant partout la ruine, la désolation, l'incendie et l'esclavage. « Les têtes des Russes, dit un chroniqueur du temps, tombaient sous le sabre des Tartars comme l'herbe des champs sous la faulx. » — « Les vainqueurs, dit un autre, n'épargnaient ni les femmes ni les enfants. Ils en peuplaient leurs harems, ou en faisaient des esclaves. »

N'oublions pas, pour expliquer certains événements de l'histoire de Russie des dix-huitième et dix-neuvième siècles, que c'est de ces Tartars que sont sortis les Turcs. N'oublions pas, non plus, qu'en se faisant, pendant deux siècles, son bouclier contre ces barbares, la Russie a sauvé l'Europe d'une seconde invasion.

Le joug mongol eût été bien plus fatal encore pour la Russie si ses princes, pour se conserver une indépendance relative, n'avaient pas consenti à payer de forts tributs annuels et aller les porter eux-mêmes à la Horde d'or, en « frappant du front » devant les cruels descendants de Tamerlan et de Genghiskhan, les Baty, les Oktaï, les Mamaï, etc. Ceux qui n'y allaient pas, ou qui tardaient à s'y rendre, y étaient amenés les chaînes aux pieds, maltraités et, quelquefois, exécutés. D'autres, au contraire, poussés par la haine qu'engendrent les querelles intestines, n'avaient pas honte d'aller faire leur cour aux grands khans, afin d'obtenir d'eux la reconnaissance du titre de

grand-prince et du droit de suprématie que ce titre impliquait. Il est vrai que ceux-ci recevaient souvent de la vengeance populaire la récompense de leur infamie. Le même sort devait être également réservé à quelques-uns de ces traîtres boïards qui, au moment de l'interrègne et même plus tard, essayèrent, dans un intérêt d'ambition personnelle ou de lucre, de vendre leur pays aux Polonais.

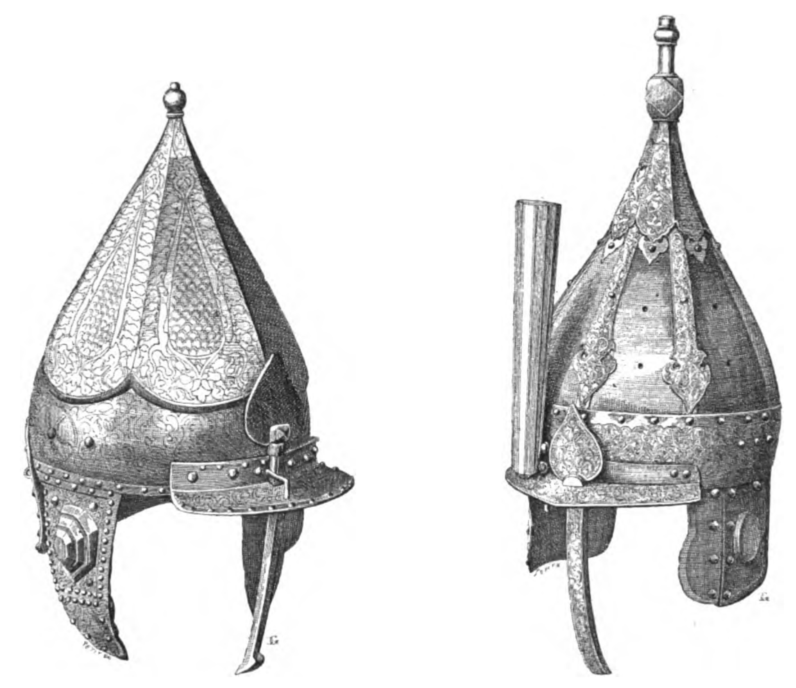


Fig. 3 et 4. — Casques russe et tartare; Musée d'Artillerie de Paris.

En même temps qu'ils avaient à lutter contre les Tartars à l'est et au midi, les Russes étaient attaqués, à l'ouest, par les Polonais, unis aux Lithuaniens, et, au nord, par les Porte-Glaive allemands de Livonie, coalisés avec les chevaliers Teutons de Prusse et avec les Finnois, coalition formée et favorisée par les Suédois, les empereurs d'Allemagne et le pape Grégoire IX (1). Les premiers, c'est-à-dire

(1) C'est grâce aux querelles des Novgorodiens et à la faiblesse des princes de Polotsk que les Allemands de la Westphalie et de la Saxe, réunis en confrérie sous les noms de *Frères du Christ* ou de *Porte-Glaive*, asservirent les Lives, les Sémigalles, les Tchoudes et les Lettes et s'emparèrent de leurs villes, entre autres de Dorpat, fondée par Iaroslav sous le nom de Yourief. L'ordre Teutonique, formé par les Prussiens-Lithuaniens, occupait les villes de Thorn, Marienbourg, Elbing. Kœnigsberg.

les Tartars, n'en voulaient qu'à leur indépendance, tandis que les derniers, quoique défenseurs de la croix, en voulaient surtout à leur foi religieuse, qui avait eu le tort de prendre, pour leur arriver, le chemin de Byzance au lieu de celui de Rome. Ce fut bel et bien une croisade, avec promesse d'indulgences, que cette formidable coalition de princes catholiques entreprit contre la Russie, première, mais non pas dernière manifestation matérielle de la constante volonté des Papes de soumettre l'Église d'Orient à l'Église d'Occident. Ainsi, discordes et luttes intérieures, avec leur affreux cortège de trahisons et d'apostasies parmi les chefs, joug oppresseur et barbare, guerres de tous côtés et de toutes sortes avec de nombreux et puissants ennemis, invasions, démembrement, schisme, tels sont les terribles fléaux contre lesquels la nation russe s'est débattue pendant plus de cinq siècles. On conviendra que pour en être sortie intacte et victorieuse, il a fallu qu'elle fût bien solidement constituée.

On reste, en effet, émerveillé quand on suit dans l'histoire les efforts progressifs, persévérants, parfois violents, héroïques, par lesquels, à travers ce long laps de temps, cette nation s'est préservée, s'est ressaisie, s'est reformée, s'est consolidée et a fini par triompher de toutes ces épreuves accumulées. Et lorsque, pénétrant au fond de toutes ces luttes éparses, de tous ces faits multiples extérieurs, on cherche à découvrir le lien intime qui les unit et les coordonne, l'impulsion occulte, le ressort latent qui les fait converger vers un même but de salut commun et de reconstitution nationale, on découvre partout et toujours cette force motrice dans ce sentiment, impérissable chez les Russes, de confraternité, de solidarité slave, sur lequel nous avons déjà maintes fois insisté. Seul il nous explique les deux traits saillants de l'attitude du peuple russe pendant cette longue période : d'une part, sa ferme et patiente résistance aux dominations étrangères, qui ont pu, tour à tour, momentanément l'asservir, sans jamais parvenir à l'absorber, grâce à cette foi en Dieu et en lui-même qui l'ont constamment préservé des deux plus grands dangers que puisse courir une nation, les défaillants renoncements et les décrépites dégénérescences; d'autre part, ses soudains et merveilleux réveils

nationaux, qui ont, en peu de temps, provoqué son relèvement et assuré sa puissance.

Il est à remarquer que ces réveils d'énergie pour l'affirmation des aspirations nationales se sont de tous les temps manifestés chez les Russes, sous les règnes de ceux de leurs princes qui se sont le plus exceptionnellement inspirés des sentiments populaires. Cette union intime leur a permis d'accomplir des actes qui tiennent réellement du prodige et dont ils ont reporté tout le mérite à ces princes, demeurés à leurs yeux non seulement des héros, mais encore des saints. Tel est, par exemple, Alexandre Nevsky, ainsi surnommé à cause de la brillante victoire qu'il remporta, dans les environs de la Néva, avec une armée relativement insignifiante, sur les Suédois, les Finnois et les Allemands réunis. Tel est encore Dimitri Donskoï, dont l'étonnante victoire de Koulikovo, près du Don, sur les Tartars, fut le premier signal de la délivrance du joug exécré. Tous les deux, avant de livrer bataille, avaient publiquement invoqué l'assistance divine, coutume, on le sait, qui se pratique encore aujourd'hui en Russie.

Les Russes n'ont pas eu tort d'élever si haut dans leur vénération ces deux princes. Lorsqu'un peuple symbolise dans certains hommes des événements dont il a été lui-même le principal et inconscient facteur, c'est que ces événements font partie, en quelque sorte, de son individualité et qu'ils sont appelés à faire date dans son histoire. Alexandre Nevsky et Dimitri Donskoï sont en effet les deux premiers glorieux pionniers de la double impulsion qui pousse la nation russe, depuis le douzième siècle jusqu'à nos jours, d'un côté, vers l'Europe par le nord et la Baltique, de l'autre, vers l'orient et l'Asie, par la mer Noire et la mer Caspienne.

V.

L'histoire successive de la Russie se résume, en effet, dans la marche, tantôt affaiblie tantôt reprise, jamais abandonnée et finalement triomphante, dans ces deux grandes directions.

Les victoires d'Alexandre Nevski sur les Porte-Glaive, les Finnois et les Suédois ne parvinrent pas à restituer aux Russes cette Ingrie qui leur avait déjà appartenu, mais il ouvrit la voie aux revendications ultérieures des Novgorodiens et des Pskoviens, lesquels les poursuivirent pendant tout le temps des guerres de Lithuanie. Jean IV alla plus loin. Il imposa à l'ordre livonien et aux Suédois des traités qui permettaient aux négociants russes de commercer, par les ports de Narva, de Réval et de Riga, avec les Flandres, la France, l'Angleterre et la Suède et qui, en retour, ouvraient aux marchands suédois l'Inde et la Chine par la Russie. La brèche était faite. Il était réservé à Pierre le Grand de donner définitivement à la Russie accès dans la Baltique, en s'emparant de la Livonie et en fondant la ville de Saint-Pétersbourg.

Dimitri Donskoï, non plus, ne brisa pas du premier coup, par la bataille de Koulikovo, les chaînes qui asservissaient la Russie à la Horde tartare. Mais il donna l'exemple et prouva qu'elles pouvaient être rompues. La Horde, d'ailleurs, travaillée, elle aussi, par l'esprit de discorde dominant à cette époque, s'était peu à peu dissoute. De ses débris étaient nés trois khanats, ceux de Kazan, d'Astrakhan et de Crimée. Le premier tomba, pour ne plus se relever, sous les coups redoublés que lui portèrent Jean III et Jean IV (1554). Le siège de Kazan fut long et meurtrier. C'est en entrant dans cette ville tartare, précédés des saintes Images, que les soldats russes entonnèrent pour la première fois ce cri de guerre qu'ils ont conservé depuis : *S'nami Bog,* « Que Dieu soit avec vous ». Deux ans après, le khanat d'Astrakhan subissait le même sort que celui de Kazan. Quant à celui de Crimée, en proie depuis le treizième siècle aux révoltes et à la guerre civile, devenu dans les derniers temps un véritable repaire de brigands, il fut définitivement annexé à la Russie par Catherine II, en vertu du traité de Constantinople (1784). Le dernier vestige du *joug* mongol était ainsi à jamais effacé.

La lutte du germanisme et du latinisme devait avoir pour la Russie des conséquences politiques plus graves encore que l'oppression tartare. Celle-ci ne visait, nous l'avons dit, que son indépendance, tandis

que la Papauté, la Pologne et les Allemands visaient l'orthodoxie. Cette longue lutte, qui amena la conquête de la Russie Blanche et de la Petite-Russie, avec les villes de Brest, Polotsk, Tchernégof, Vladimir, Kief, par les Lithuaniens, sous leur énergique et puissant prince Guédimine, puis la réunion de la Lithuanie à la Pologne sous les Yagellons, aboutit au but si longtemps poursuivi par la cour de Rome et les rois de Pologne, c'est-à-dire à l'absorption des provinces occi-



Fig. 5. — Cathédrale de l'Assomption, à Moscou; d'après une photographie de M. B. Avanzo.

dentales russes par les Polonais et à leur conversion au catholicisme.

Mais la contrainte et la violence n'ont jamais été de bons moyens d'assimilation. En s'annexant des populations qui n'avaient rien de commun avec elle, depuis que, reniant son origine slave, elle avait passé au latinisme, la Pologne s'inoculait du coup un germe de faiblesse et de violentes agitations qui devaient avoir pour elle-même de fatales conséquences. Malgré les plus cruelles persécutions et les plus atroces supplices, qui auraient dû cependant leur être épargnés en vertu du traité de « l'Union de Lublin » (1569), qui leur garantissait la liberté

de leur religion, ces populations conservèrent quand même leur langue et leur foi orthodoxe. Quoique réunie à la Pologne, la Lithuanie formait d'ailleurs un État à part, sous le titre de grand-duché ou de grande principauté de Lithuanie.

Ainsi, tandis que les provinces occidentales russes étaient successivement asservies par la force à la Lithuanie, puis à la Pologne, et recevaient pour capitale la ville étrangère de Vilna, toute la Russie orientale se groupait, peu à peu, volontairement autour de Moscou. La déshérence et les successions mirent fin au système des apanages, lesquels passèrent progressivement aux grands-princes de Moscou. Le double travail de concentration sur la Moskva et sur la Vilia domine le treizième et le quatorzième siècle. Quand il sera achevé, se dresseront, l'une devant l'autre, deux puissances distinctes, la Russie occidentale et la Russie orientale, autrement dit, la Lithuanie et la Grande-Moscovie; la première, formée de trois races différentes, les Russes, les Lithuaniens, d'origine lette, les Polonais, et professant trois et même quatre religions, l'orthodoxie, le catholicisme, le protestantisme et la religion juive; la seconde, forte de son unité nationale et religieuse.

Le résultat des longues dissensions armées qui éclatèrent entre ces deux sœurs ennemies ne devait pas, par suite, être douteux. En vain les rois de Pologne réuniront la Lithuanie avec les provinces russes à leur couronne; en vain recourront-ils aux jésuites et aux cruels artifices de l'inquisition pour y vaincre l'orthodoxie; en vain pousseront-ils, plus tard, l'esprit d'intrigue jusqu'à fomenter des troubles à Moscou pendant l'interrègne, en créant les faux Dimitrii, et l'audace jusqu'à envahir la « Cité Blanche » et rêver la réunion sur leurs têtes de la triple couronne des Tsars de la Moscovie, des rois de Pologne et des grands princes de Lithuanie; en vain, enfin, créeront-ils contre la Russie, dans l'Ukraine, ces régiments de hardis et libres Kosaks, qui deviendront, au contraire, les premiers éléments de résistance à la tyrannie des *Pani* polonais et, sous l'impulsion de leurs héros légendaires les Tarass-Boulba et les Bogdan-Khmelnitski, les puissants facteurs du retour définitif de la Petite-Russie à la Grande-Moscovie.

Ici, sous l'empire des circonstances troublées que nous avons résumées, s'était formé un peuple résigné, patient, énergique, croyant, entreprenant « fait pour endurer la mauvaise fortune et profiter de la bonne », et une dynastie de princes politiques, persévérants, fiers, courageux. Ceux-ci ont été les vrais fondateurs de l'empire russe. Daniel, fils d'Alexandre Nevski fut le premier Grand Prince qui établit sa capitale à Moscou, ville qui, fondée, comme on sait, par le prince Georges Dolgorouki, en 1147, devient, depuis lors, le centre de cette action jusque là si dispersée entre Novgorod, Pskof, la Livonie, la Lithuanie, Smolensk, Tchernigof, Kief, Vladimir et Riazan. Daniel trouva déjà dans son héritage, outre Moscou et ses dépendances, les villes de Péréïaslavl-Zaleski et de Kolomna. Son fils, le peu scrupuleux Georges, y ajouta Mojaïsk, Vladimir et Tver. Ivan *Kalita,* ainsi surnommé à cause de la bourse ou aumônière qu'il portait suspendue à sa ceinture, acquit, de plus, à prix d'argent, les villes d'Ouglitch, Galitch, Bielozersk, et tout le territoire comprenant Kostroma, Vladimir et Rostof. C'est sous ce prince sage et économe que la suprématie religieuse fut transportée de Kief à Moscou et que fut construite dans le Kremlin la magnifique cathédrale de l'Assomption. C'est également sous son successeur, Siméon le Superbe, que saint Serge fonda dans les bois le fameux monastère de la Trinité (*Troïtskaïa Lavra*). Ce dernier prince appela à Moscou des artistes de Grèce et d'Italie. Il prit, le premier, le titre de « grand-prince de toutes les Russies » et dut ses succès à la constante protection du métropolite de Moscou, Alexis, que l'Église grecque a canonisé. A la mort de Dimitri Donskoï, son fils, la grande-principauté de Moscou s'étendait déjà, au nord-est jusqu'à Galitch et au sud jusqu'à Kalouga et Kasimof. Son fils Basile l'agrandit encore de Novgorod, de Mourom, de Nijni-Novgorod et de Sousdal.

Toutes ces annexions ne purent s'accomplir cependant sans luttes, sans intrigues et, surtout, sans les interventions, malheureusement trop fréquentes, des successeurs de la Horde d'or, dont les faveurs n'étaient plus accordées qu'aux plus offrants. Un grand désordre commençait à régner dans le pays, surtout sous le second Basile,

frère du précédent, auquel le traître Chémiaka creva les yeux, ce qui, tout en lui valant le surnom de *l'Aveugle,* ne l'empêcha pas, cependant, de voir assez clair dans le jeu des membres du concile de Florence pour faire avorter leurs tentatives d'absorption de l'Église d'Orient par l'Église d'Occident. Les campagnes et les villes étaient déjà ravagées par des bandes d'aventuriers mongols, lithuaniens et tatars, lesquelles, semblables aux « grandes compagnies » françaises, anglaises et italiennes de la même époque, se mettaient à la solde des ambitieux qui voulaient s'en servir dans un but personnel. Une main ferme et résolue devenait nécessaire.

Ivan III *le Grand,* fils de Basile *l'Aveugle,* surnommé avec juste raison « le Rassembleur de la terre russe », préconisé comme tel par l'archevêque de Novgorod la Grande, laquelle paya de ses libertés républicaines (1478) cette prédiction, fut cette main de fer. Pendant son règne, qui dura quarante ans, il conquit, sans jamais quitter le Kremlin, les riches colonies novgorodiennes et étendit les frontières de la Russie jusqu'à la Finlande, la mer Blanche, l'océan Glacial jusqu'aux mines d'argent de la Kama et jusqu'à Viatka, Perm et la Petchora, au delà des monts Ourals, en Asie. Il mit fin à l'existence de la grande Horde, s'empara de Kazan, reconquit la Lithuanie jusqu'à la Soja et couronna ses actes politiques par le plus important de tous, c'est-à-dire par son mariage avec la princesse Sophie, fille du dernier empereur d'Orient, Thomas Paléologue, réfugié à Rome, après la conquête de Constantinople par Mahomet II, ce qui le rendait, lui et ses descendants, héritiers du titre et des droits des empereurs d'Orient. Il prit, en conséquence, pour les nouvelles armes de la Russie l'aigle à deux têtes. En vertu de ce même droit, et comme héritier également de la double couronne des Tsars de Kazan et d'Astrakan, vaincus par lui, Ivan IV prit définitivement le titre de Tsar. Moscou succédait ainsi à Byzance, comme Byzance avait succédé à Rome. Devenue l'unique métropole de l'orthodoxie, il lui incombait désormais de défendre les chrétiens dans tout l'Orient et de préparer la revanche contre l'islamisme triomphant.

On voit quel rôle la tradition a constamment joué dans la vie poli-

tique des Russes. En s'alliant au dernier des empereurs de Constantinople, Ivan III ne faisait que continuer l'œuvre entreprise par sainte Olga et par saint Vladimir.

A la suite de Sophie, une foule d'émigrés grecs et d'artistes italiens accoururent à Moscou. C'étaient des savants, des théologiens, des architectes, des ingénieurs, des peintres, des arquebusiers, des fondeurs, etc. Les uns apportèrent des livres et des manuscrits, précieux héritage de la civilisation antique, qui formèrent le premier fonds de la célèbre bibliothèque des Patriarches; les autres, des tableaux, des modèles. Ceux-là devinrent des hommes d'État, des professeurs, ceux-ci des ambassadeurs et les constructeurs de plusieurs des beaux édifices qui portent encore l'empreinte de leur talent.

La Russie entra alors en relations politiques avec les principales cours de l'Europe, qui commencèrent déjà à rechercher son alliance. Jusque-là elle n'avait eu avec la civilisation européenne que des rapports intermittents. A partir de Ivan le Grand, non seulement elle lui donne accès chez elle, mais elle va au-devant d'elle. Elle participe même à ses deux principaux mouvements : la centralisation et la Renaissance. Comme Christophe Colomb et Vasco de Gama en Amérique, Ivan le Grand découvre, au delà de l'Oural, un nouveau monde; et, de même que Charles VII et que Louis XI en France, que Ferdinand et Isabelle en Espagne, que les Tudors en Angleterre et que Frédéric II et Maximilien en Autriche, Ivan III « rassemble » ses États et crée l'unité monarchique.

Ce travail de centralisation du territoire et du pouvoir souverain ne s'opéra pas sans difficultés. Les descendants en lignes collatérales des princes apanagés n'étaient plus, il est vrai, à craindre comme compétiteurs sérieux, mais ils conservaient néanmoins, à défaut de droits, des prétentions et de grands privilèges. Ils occupaient dans l'État le premier rang après le Tsar et exerçaient une influence souvent décisive dans la *Boïarskaïa Douma* (Conseil des Boïars). Pour être boïar, il n'était pas précisément nécessaire de descendre d'un des princes apanagés; le Tsar conférait cette dignité, selon son bon plaisir, soit comme récompense, pour des services rendus, à de haut dignitaires,

soit, comme faveur, à ses protégés et surtout à ses parents du côté de sa femme, lesquels étaient nommés *vremenchiki,* du mot *vrémia,* temps, parce que la faveur dont ils jouissaient était temporaire, provisoire. De là, parmi eux, de continuelles jalousies, des compétitions, des intrigues et des factions, à la tête desquelles se mettaient, d'ordinaire, les plus ambitieux, qui manœuvraient pour leur propre compte ou pour celui du parent ou de la parente du Tsar dont ils épousaient les intérêts et favorisaient les visées. Dans ces conditions, l'institution des boïars devait nécessairement devenir un danger réel, et pour l'autorité du Tsar, et pour la tranquillité du pays. Elle réunissait, à coup sûr, à cette époque, tous les éléments d'une forte aristocratie parlementaire. Il est non moins certain que si elle l'eût emporté sur le *tsarisme,* sa victoire aurait eu, pour la Russie, les plus fatales conséquences.

Les boïars, en effet, sauf quelques rares et brillantes exceptions, telles que les Chouiski, les Belski, les Mstilavski, les Godounof (1), etc., ne représentaient à cette époque que les mœurs asiatiques des *olouss* tartars et l'esprit hautain et dominateur des *pani* polonais. Ce double caractère, nécessairement réfractaire à toute idée de liberté populaire, s'accusa davantage parmi les boïars à mesure que les anciennes familles princières russes, venant à s'éteindre, leurs rangs se grossirent d'émigrés tartars (2), de transfuges lithuaniens et de parvenus, appartenant aux familles soit de la Tsarine régnante, soit de la Tsarine veuve ou défunte. Ambitieux, intrigants, cruels, despotes, ils ne reculaient devant aucun moyen pour atteindre leur but et assurer leur propre élévation et celle de leurs maisons. C'est ainsi que, sous les premiers grands-princes de Moscou, on vit des boïars se rendre à la Horde d'or pour comploter contre leur souverain, et que d'autres, lors de l'interrègne, négocièrent avec le roi Sigismond l'annexion de leur patrie.

On s'imagine quelle heureuse perspective l'arrivée au pouvoir d'une pareille caste devait réserver au peuple. Celui-ci, moins directe-

(1) Celui-ci, cependant, était lui-même d'origine tartare.

(2) Beaucoup de grandes familles russes portent aujourd'hui encore des noms qui, sauf la terminaison russe, sont d'origine tartare.



ment en relations avec les Tartars, devait connaître surtout par elle toutes les horreurs de leur domination. Cette caste s'était déjà révélée à lui par les scandaleuses querelles auxquelles avait donné lieu, dans les rues de Moscou et au Kremlin, son odieuse étiquette des « préséances » (*mestnitchestvo*), qui compromit même plus d'une fois le succès des batailles. Elle se manifesta ensuite par cette lèpre tartare, qu'elle inocula à la Russie, connue sous le nom de *likhoïmstro* (concussion), et que plusieurs générations de souverains et de législateurs ne parviendront pas à déraciner complètement; mais c'est surtout par le *servage,* cette autre terrible plaie de la Russie, dont il convient de la rendre responsable, qu'elle pesa sur le peuple.

Jusque-là le paysan russe avait été libre. Il se nommait, comme il se nomme encore aujourd'hui, *krestianine,* du mot *kreste,* croix, par conséquent, homme qui fait le signe de la croix, en opposition, sans doute, avec le mécréant tartar, appellation, en tout cas, qui n'impliquait aucune idée d'esclavage. Aussi se distinguait-il des *kholopi* (mot polonais qui signifie esclaves), lesquels, faits à la guerre ou vendus par eux-mêmes ou par autrui et habitant la cour intérieure des palais des boïars, sous la désignation générale de « gens de cour » (*dvorovie lioudi*), constituaient la propriété particulière de ces derniers et attestaient, par leur nombre et le luxe de leur livrée, la richesse de leurs maîtres. Le *krestianine,* lui, labourait les terres du boïar, mais toujours avec cette arrière-pensée slave, que le fruit pouvait en revenir au seigneur, mais que le fonds en appartenait, en tout cas, à la commune.

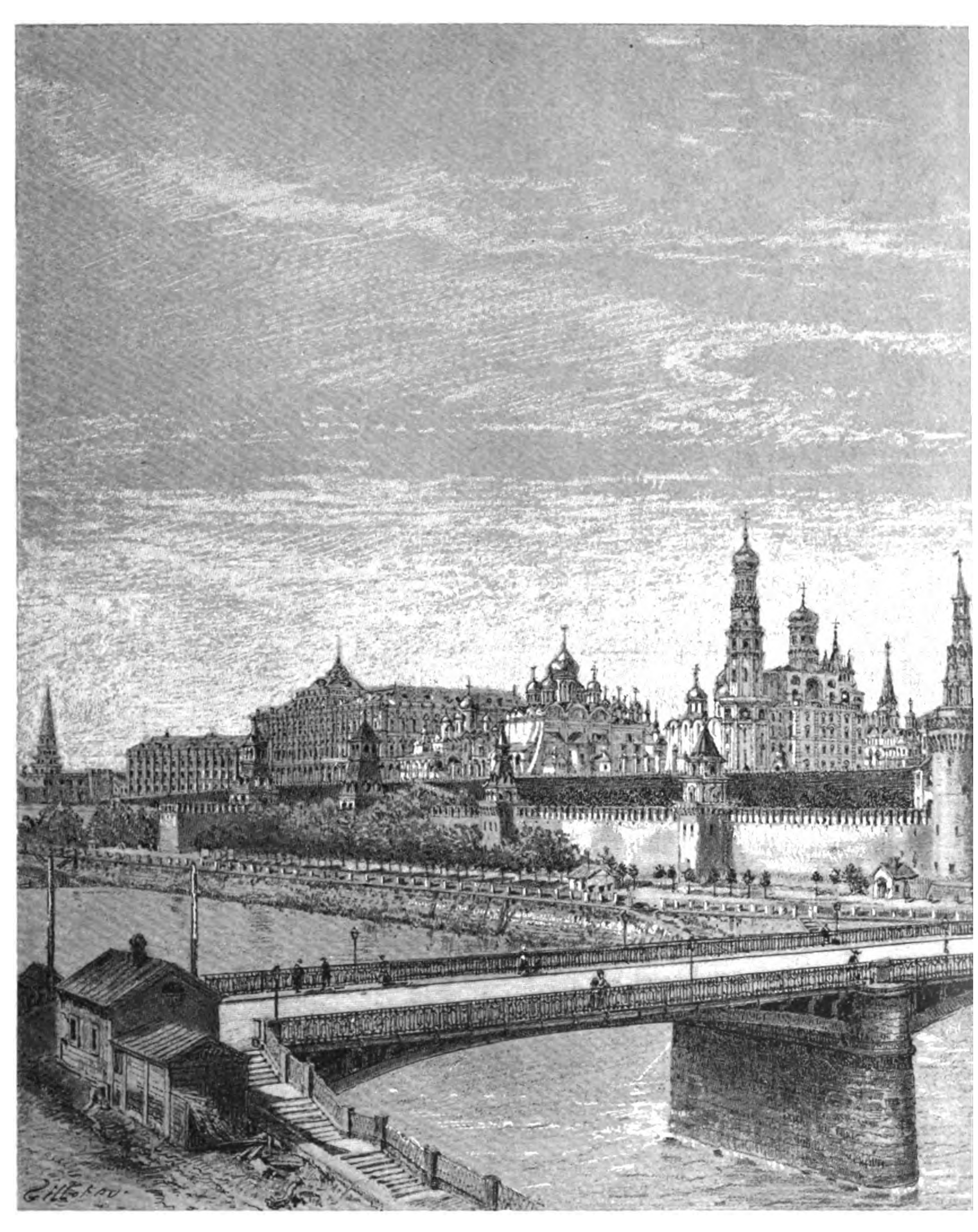
Cette idée est, aujourd'hui encore, assez générale parmi les paysans. En réalité, elle n'est pas sans raison. Le sol, en effet, n'a pas été divisé en Russie, comme en Occident, par la conquête. Il y est bel et bien demeuré la propriété des communes. Or, lors du « rassemblement » des États princiers, il s'est passé, en Russie, un fait assez curieux. Le Tsar nommait, pour administrer la nouvelle province annexée, un personnage, parfois un boïar, auquel il conférait souvent les droits de gouverneur militaire, auquel cas celui-ci se nommait *voïévode.* Il lui donnait cette province *v'kormlénié* (en nourriture), c'est-à-dire que le gouvernement devait s'entretenir, lui et ses em-

ployés, avec les produits de cette province. Celle-ci étant toujours d'une assez grande étendue territoriale, ces gouverneurs étaient obligés d'en agir de même avec les chefs de district, et ceux-ci avec les chefs de canton. Ces répartitions reçurent, en grande partie, la consécration du temps. On peut donc dire que le droit « d'usage » est, en somme, la base du droit de propriété en Russie. D'autre part, les Tsars faisaient souvent donation à leurs dignitaires, ou favoris, de grandes propriétés, sur lesquelles les communes et paysans continuaient à exister (1). Il est à remarquer, d'ailleurs, qu'à cette époque, les terres en Russie ne rapportaient que la redevance du paysan dite *tiaglo*. Leur donation impliquait donc plutôt l'abandon de la jouissance de leurs revenus, que leur acquisition définitive. Telle est, du moins, aujourd'hui encore, l'opinion intime du paysan russe.

Tout d'un coup, du jour au lendemain, celui-ci, qui jusque-là était libre d'aller où il voulait, — liberté dont, par suite de la facilité de transporter avec lui sa maison en bois, il faisait peut-être un trop fréquent usage, — se trouva définitivement attaché à la terre (*ad glebam adscriptus*). De ce jour, il devînt un *krépostnoï*, c'est-à-dire un « affermé ». Comme tel il faisait partie intégrante de la fortune du propriétaire.

De fait, les paysans étaient affermés à la terre bien avant Boris Godounof. Les boïars et les employés de l'État exerçaient déjà sur eux ce pouvoir arbitraire et sans contrôle dont nous avons signalé plus haut les origines; mais ils avaient du moins la liberté de passer d'une propriété à une autre une fois par an, le jour de la Saint-Georges, devenu depuis, pour le peuple, la journée proverbiale « des dupes ». En attachant les paysans à la terre par la suppression du droit de migration, le régent obéit à des considérations exclusivement politiques. Dans sa lutte à outrance contre l'aristocratie terrienne, il lui fallait non seulement affaiblir celle-ci, mais encore se ménager le bon vouloir de la

(1) Aujourd'hui encore, quoique dans des proportions bien moindres que sous le dernier règne, le Tsar concède, pour un temps déterminé, sur les immenses domaines et apanages de la couronne, à ceux des hauts fonctionnaires de l'État qui n'ont pas de fortune personnelle et qui ont rendu des services signalés, des *arendes*, c'est-à-dire le revenu d'une propriété faisant partie de ces domaines. Jadis, ces concessions étaient parfois définitives et héréditaires, et souvent à vie.



Trésor. Grand Palais. Cath. de l'Annonciation. Cath. des Archanges. Tour d'Ivan Véliki. Couvent

Vue générale du Kremlin de Moscou. Dessin d'H



Porte du Sauveur.
(*Spaskia-Vorota.*)

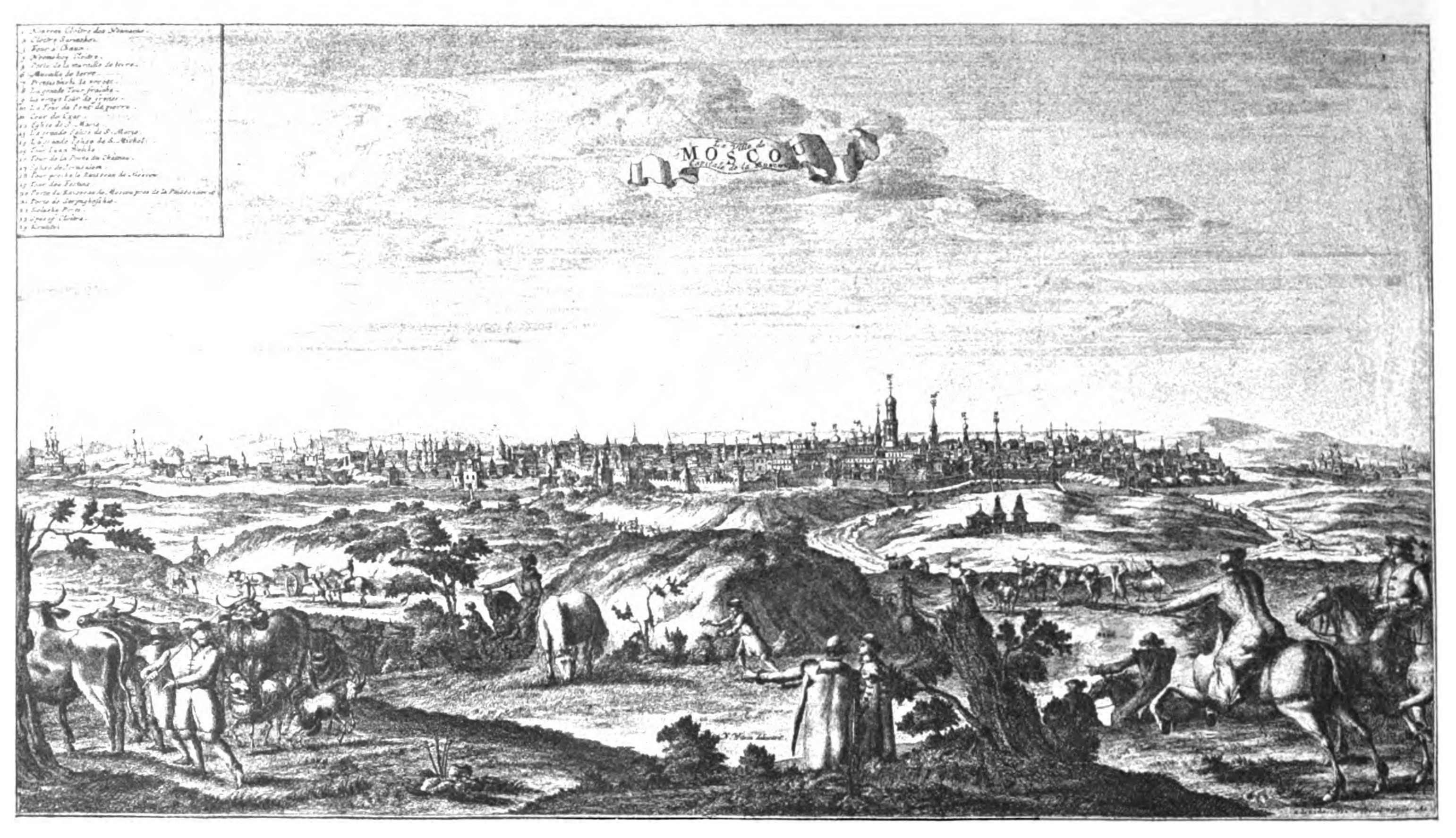
Cath. de Saint-Vassili.

Petit Palais.

Couvent de l'Annonciation.

le Tchoudov.

ubert Clerget, d'après une photographie communiquée par M. H. Taunay.



Vue de Moscou, au dix-septième siècle; Cabinet des Estampes, Bibliothèque nationale.

petite noblesse, qui fournissait à l'État la cavalerie « montée, équipée et accompagnée », et dont les propriétés devenaient de jour en jour moins productives, les paysans se transportant de préférence sur les domaines des riches boïars, fort souvent affranchis de toute imposition. De plus, les dépenses publiques s'étaient si considérablement accrues, qu'il était urgent d'augmenter les revenus dont la principale source restait toujours l'impôt personnel (*tiaglo*), qui pesait presque exclusivement sur le paysan.

C'est donc, en définitive, le peuple qui a payé de sa liberté la grandeur et l'unité de son pays, ainsi que le pouvoir autocratique de ses souverains. Il n'était que juste que ceux-ci la lui rendissent.

La mesure draconienne de Godounof ne s'accomplit pas, cependant, sans difficultés. Les paysans protestèrent contre sa légalité et pendant longtemps en maudirent les auteurs. Il y eut un grand nombre d'émeutes partielles. L'extension considérable que prirent à cette époque, dans plusieurs parties de la Russie méridionale, ces organisations originales de hardis Kosaks, refuge libre et assuré de tous les mécontents, et d'où sortirent à cette époque, tant d'insurrections, fut également en relation intime avec le ressentiment populaire.

On voit par là combien le joug tartar a eu pour le peuple russe de fatales conséquences. Aussi comprend-on que le seul mot de *tatarstchina* (domination tartare) y éveille aujourd'hui encore un sentiment d'horreur. Ah! certes, il était déjà loin le temps où ces mêmes Russes, qui, maintenant, frappaient du front la terre devant leurs seigneurs, suivant la coutume d'Asie, faisaient aux envoyés du khan mongol venus à Novgorod pour rançonner la ville, cette fière réponse : « Allez dire à votre maître que celui qui apporte la servitude à des hommes libres mérite la mort. » Karamsine, qui rapporte ces mâles paroles, les fait suivre de la réflexion suivante : « Les boïars pouvaient encore tirer vanité de leur rang et de leurs richesses, mais les simples citoyens, en perdant l'honneur national, perdaient le bien le plus précieux. »

Ainsi donc, à peine les premiers Tsars de Moscou eurent-ils donné

un commencement de satisfaction aux deux tendances qui, comme nous l'avons dit, poussaient irrésistiblement la Russie, d'un côté, vers l'Europe, par le nord-ouest, de l'autre vers l'Asie, par la mer Noire et la mer Caspienne; à peine eurent-ils reconquis la Lithuanie et la Petite-Russie, pris Kazan et Astrakan aux Tartars et étendu le territoire russe jusqu'au delà de la frontière de la Sibérie, qu'une autre tâche, plus ingrate sinon plus difficile que la première, s'imposait à leur patriotisme : l'anéantissement du *tartarisme* en Russie même; par suite, la restitution au peuple russe de sa liberté et de son indépendance première.

Cette double tâche sera celle de la nouvelle dynastie des Romanof.

VI.

L'heure fatale de la lutte décisive entre le pouvoir princier, la domination de l'oligarchie nobiliaire et les intérêts populaires allait sonner pour la Russie comme pour les autres peuples de l'Europe. Plus heureuse que la plupart de ces derniers, la nation russe devait voir sa monarchie s'identifier de nouveau avec le peuple et prendre en main sa cause.

A vrai dire, il ne pouvait en être autrement. Par suite, en effet, des particularités propres à l'histoire russe, sur lesquelles nous avons maintes fois déjà insisté, le peuple formait à lui seul toute la nation. Les boïars n'étaient, à vrai dire, ni une race ni une classe nombreuse. Formés d'éléments divers, souvent étrangers, ennemis les uns des autres, dépendant, pour leurs nominations et leurs droits, du bon plaisir du prince, ils n'avaient même pas l'homogénéité et la stabilité d'une caste. Jalousés par la petite noblesse, — celle-là, beaucoup plus nombreuse, — ils n'avaient d'autre force que leur richesse, leurs esclaves et leurs intrigues à l'intérieur et à l'extérieur. C'est par celles-ci surtout qu'ils étaient redoutables. Réunis solidairement, ils auraient pu, néanmoins, s'assurer pour longtemps le pouvoir, s'ils

avaient eu le prince pour eux. L'ayant, au contraire, pour adversaire ils ne pouvaient devenir que des factieux. Aussi bien, lorsqu'ils manifestèrent leurs visées ambitieuses, l'autorité princière était déjà bien assise, représentée qu'elle était par des Tsars résolus et intelligents, tels que Ivan III, Ivan IV, Boris Godounof et Alexis Mikaïlovitch, peu disposés à se laisser mettre sous tutelle. La Russie ne possédait pas, non plus, de tiers état proprement dit, les marchands et les bourgeois faisant, comme ils le font encore aujourd'hui, partie intégrante du peuple. Entre l'immensité presque incommensurable de celui-ci, qui formait un tout homogène et compact, et la caste clairsemée des boïars, le choix, par conséquent, ne pouvait être douteux.

Quand on se reporte, cependant, à cette époque, si pleine d'intrigues, de troubles, de factions, de complots, d'émeutes et de guerres, on comprend que les difficultés contre lesquelles ces Tsars eurent à lutter n'aient pas été de peu d'importance. Elles seules nous expliquent les actes d'autorité, parfois même cruels et sauvages, qui valurent, par exemple, à Ivan IV le surnom de *Terrible.*

Lorsque les réformes radicales, promptes, énergiques, sont devenues nécessaires, qu'elles soient accomplies d'en bas ou d'en haut, elles sont rarement inséparables de la violence. Le salut des empires, comme celui des hommes, demande parfois des opérations qui, à cette époque surtout, ne pouvaient s'accomplir sans effusion de sang. Ce surnom de *Terrible,* d'ailleurs, Ivan IV ne se le mérita que vers la fin de son règne, alors que les factions et les complots, contre lesquels il lutta depuis son enfance, avaient fini par l'exaspérer au point de le rendre irascible, morose, et presque inconscient. Jusqu'alors, conseillé par ses deux sages ministres, Sylvestre et Adachef, il avait fait preuve, au contraire, des qualités qui font les grands souverains. Il avait porté les armes victorieuses de la Russie au nord, au midi, à l'ouest et à l'Est; agrandi son territoire, déjà très vaste, de plusieurs conquêtes, de celle, entre autres, de la Sibérie, grâce aux Strogonof et au hardi Kosak Ermak; il avait négocié des traités de commerce très avantageux avec plusieurs puissances étrangères, noué des relations diplomatiques avec l'Angleterre, la France, la Hollande, l'Espagne et l'Italie,

protégé l'industrie, l'imprimerie, les lettres et les sciences; réuni le premier *sobor* (états généraux), composé des mandataires du pays (1549-1550); préparé, enfin, le nouveau Code (*Soudiébnik*), et assemblé un concile, dont les « cent articles » (*stoglaf*) préludèrent à la réforme de l'Église.

Ivan IV avait épousé en premières noces la belle Anastasie, de cette famille des Romanof-Yourief, déjà apparentée avec la dynastie des Rurik, qui devait bientôt être appelée à devenir la souche de la famille impériale actuelle. Sous son fils Féodor, bon et pieux, mais aussi faible de corps et d'esprit que son père avait été fort, énergique et intelligent, la *douma* des boïars reprit un ascendant qui faillit compromettre de nouveau le sort de la monarchie. Disputé par les cinq plus puissants boïars nommés par Ivan IV, en mourant, comme conseils de son fils : Jean Mstislavski, Bogdan Belski, tous deux descendants du Lithuanien Guédimine; Jean Chouïski, descendant des Rurik; Féodor Romanof-Yourief, neveu de la femme de Ivan IV, et Boris Godounof, ministre de ce dernier et frère de la femme du jeune tsar Féodor, le pouvoir finit par passer entre les mains de Godounof, de tous, le plus ambitieux et le plus capable. Il gouverna au nom de son impotent beau-frère, qui ne savait rien lui refuser, ni titres, ni vice-royautés, et, pendant vingt ans, fut le véritable souverain de la Russie. Il mena les affaires de l'État avec un grand entendement, et, à l'extérieur comme à l'intérieur, continua l'œuvre de Ivan IV. Le tsar Féodor n'ayant pas d'enfants, la couronne, à sa mort, devait passer à son frère Dimitri, alors en bas âge, que, sous prétexte de le préserver des intrigues des boïars, Godounof relégua avec ses parents à Ouglitch, son apanage. C'est là qu'il fut égorgé, selon la voix publique, par les émissaires du régent, qui ambitionnait le trône pour lui-même. Il l'obtint, en effet, du *sobor*, composé de ses créatures, et régna avec le titre de Tsar, de 1598 à 1605. Mais il eut beau s'entourer de militaires, de savants et d'artistes étrangers, envoyer de jeunes Russes à Lubeck, en Angleterre, en France, en Autriche, pour y étudier les arts de l'Europe; il eut beau protéger à Moscou les modes et les usages de l'Occident, bâtir au Kremlin la Tour d'Ivan le Grand, fondre la *reine des*

cloches, construire des monastères, tout cela ne lui donna ni le repos de la conscience ni l'amour de ses sujets. Les sept années de son règne, prédites par les astrologues, ne furent qu'une suite non interrompue de troubles, d'émeutes, de conspirations et de crimes. L'opinion publique lui demandait compte de l'assassinat du Tsarévitch; ses amis de la *douma* des Boïars l'abandonnèrent; ses ennemis complotaient avec le



Fig. 6. — Monument de Minine et Pojarsky, sur la place Rouge, à Moscou.

roi de Pologne ; les Kosaks Zaporogues se révoltaient, le peuple murmurait; des bandes d'esclaves, des paysans fugitifs infestaient les campagnes, et, pour comble de malheur, une famine sans exemple désolait le pays. Se sentant haï et menacé, Godounof se vengea en mettant à la torture, en emprisonnant ou en exilant ses principaux ennemis, entre autres les Belski et les Romanof. Parmi ces derniers, le boïar Féodor fut condamné à la tonsure et cloîtré, sous le nom de Philarète, tandis que sa femme était reléguée dans un couvent sous le nom de

Marpha, et que leur fils Michel, un enfant de cinq ans, était envoyé avec sa tante, la princesse Tcherkasski, dans le nord, à *Béloozéro* (Lac Blanc, près de Novgorod).

C'est cet enfant, miraculeusement préservé pendant les troubles, les conspirations, les émeutes, les guerres provoquées par l'apparition successive des faux Dimitri et par l'entrée à Moscou des Polonais, leurs instigateurs, que le boucher Minine et le boïar patriote Pojarsky, à la tête de l'insurrection populaire triomphante, allèrent arracher des mains du lieutenant du roi de Pologne, Gouzevsky, qui le détenait enfermé au Kremlin.

Jamais insurrection ne mérita davantage le nom de soulèvement national. Sous ce rapport, Minine et Pojarsky peuvent être comparés à Jeanne d'Arc. Dans les villes de province, dans les campagnes, comme à Moscou, le peuple jurait de mourir plutôt que d'accepter pour souverain « un ennemi de l'orthodoxie ». Les belliqueux moines de Troïtsa fortifiaient leurs remparts, leurs tours, et appelaient le peuple aux armes. Dans toutes les églises, les prêtres prêchaient la guerre sainte. Les bourgeois armaient des milices à leurs frais; les nobles et le peuple couraient s'enrôler sous les ordres des deux défenseurs du territoire et de l'honneur national, tandis que les femmes apportaient leurs bijoux, et que tous, vieux et jeunes, donnaient le tiers de leur fortune.

Quand, l'ennemi chassé, l'ordre rétabli, la Russie fut rendue à elle-même, une grande assemblée nationale (*sobor*), composée des représentants élus de tous les ordres, des boïars, des nobles, des bourgeois, des artisans, des paysans, leurs pouvoirs dûment contrôlés, se réunit à Moscou. Le premier vote émis décida qu'on n'élirait pas un étranger, « ni un Polonais, ni un Suédois ». A peine allait-on procéder au second vote, qu'un nom, un seul, sortit par acclamation de toutes les poitrines, celui de Michel Féodorovitch Romanof, comme le plus proche, le plus pur rejeton des anciens Tsars, innocent, celui-là, de toutes les horreurs, de tous les crimes commis.

Michel Romanof fut élu à l'unanimité (5 mars-21 février 1613).

Dès que les Polonais, qui n'avaient pas encore évacué tout le pays,

apprirent l'élection de Michel, ils dépêchèrent dans sa propriété de Kostroma, où il s'était retiré avec sa mère, des émissaires pour l'assassiner. Il fut sauvé par le dévouement héroïque du paysan Soussanine, épisode qui est devenu le sujet du bel opéra de Glinka : *La Vie pour le Tsar*. C'est au milieu de l'allégresse générale et des manifestations les plus enthousiastes que Michel Romanof fit son entrée à Moscou, amené par la députation que l'assemblée nationale lui avait

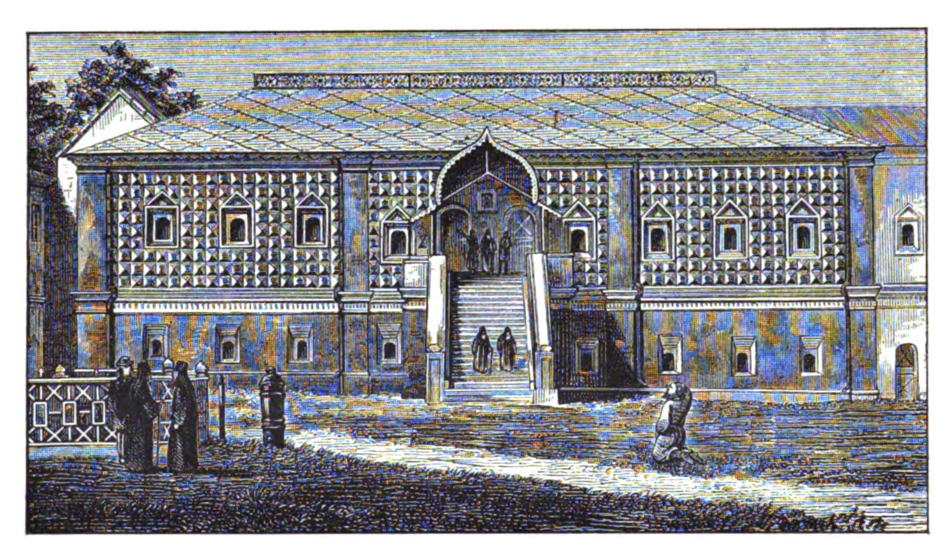


Fig. 7. — Maison des Romanof, à Kostroma.

envoyée pour lui annoncer son élection. Son couronnement eut lieu le 23-11 juillet 1613, jour où il accomplissait ses dix-sept ans.

Cette élection, nationale au premier chef, fut saluée par toute la Russie, du nord au midi, comme une délivrance, comme une bénédiction du ciel. Le pays, en effet, n'en pouvait plus. Déchiré par les luttes des partis, appauvri, épuisé par les guerres, par les invasions ainsi que par les insurrections et les brigandages des Kosaks et des paysans révoltés, par la famine enfin, il avait à se défendre, en même temps, à l'intérieur, contre la turbulence des grands seigneurs, au dehors, contre les attaques des Polonais et des Suédois. Dans ces conditions ce qu'il lui fallait, c'était un règne réparateur, juste, ferme

honnête et pacifique. Michel Romanof répondit à ces besoins, surtout depuis qu'il eut pour conseiller son père, le sage métropolite Philarète, devenu patriarche depuis son retour de Pologne, où il avait été emmené comme prisonnier de guerre.

Il conclut une trêve de quatorze ans avec la Pologne, et avec Gustave-Adolphe, la paix de Stolbovo (1617). Il entra en même temps en négociations diplomatiques avec l'Angleterre, la France et la Turquie. Toutes les trois lui promirent leur alliance : la première, dans l'intérêt de son commerce, afin d'obtenir le libre passage de ses marchandises, par le Volga, en Perse, et par la Sibérie, dans l'Indoustan ; la seconde, contre l'empereur d'Allemagne ; la troisième contre le roi de Pologne. Le tsar Fédor eut la sagesse de décliner ces différentes propositions ,même celles des Kosaks Zaporogues et du Don, qui lui offraient l'importante ville d'Azof, dont ils venaient de s'emparer à la suite d'un coup de main. Il protégea, par contre, le commerce, et il donna tous ses soins à l'industrie, accordant de grands privilèges aux fabricants des Flandres, de l'Angleterre et de Venise, afin qu'ils vinssent faire connaître à ses nationaux leurs secrets de fabrication. Il appelait en même temps à Moscou des savants de toute l'Europe, entre autres le célèbre astronome, géographe et géomètre, Adam Oléarius. Il fondait, enfin, une Académie pour l'enseignement des langues grecque et latine. Comme on voit, Michel Fédérovitch faisait déjà pressentir Pierre le Grand.

L'acte le plus important du règne de son successeur, Alexis Mikhaïlovitch, a été son *Oulojénié* (Statut), qui a servi de base au *Code des lois* de Nicolas Ier. Morozof, qui fut auprès du tsar Alexis, père de Pierre le Grand, ce que fut Richelieu auprès de Louis XIII, n'avait pas les qualités morales et intellectuelles de Philarète ; mais il avait celles qui font le véritable homme d'État. Il eut à comprimer à Moscou même des émeutes qui ressemblaient assez à celles de la Fronde, qui sévissaient à ce même moment à Paris (1648), et il s'y prit si bien que, peu de temps après, il était à même de conseiller au Tsar de convoquer les états généraux pour leur proposer de prêter aide et assistance à l'hetman Bogdan Khmelnitzki, qui, depuis plu-

sieurs années déjà, luttait contre les Polonais pour les provinces russes de la Petite-Russie et pour l'orthodoxie. Les villes de Polotsk, Mohilef, celles de la Russie Blanche, puis celle de Vilna, Grodno, Kovno furent reprises, ainsi que Kief et Smolensk (1667). La défaite du légendaire aventurier kosak Stenko Razine, par Georges Bariatinski, eut pour résultat l'affranchissement du Volga et la pacification du Don aussi bien que du Dnieper.



Fig. 8. — Tsar Alexis Mikhaïlovitch. *Antiquités de l'empire de Russie;* Moscou et Saint-Pétersbourg, 1849-1853.

Le tsar Alexis aimait à s'entourer d'hommes remarquables par leur esprit de progrès et leur savoir. Leur influence sur la vive imagination du jeune Pierre devait être décisive. Parmi ceux que le Tsar honorait particulièrement de sa protection était, tout d'abord, le métropolite Nicon, devenu ensuite patriarche, dont les réformes ecclésiastiques et la correction des livres saints, d'après les textes grecs, provoquèrent les nombreuses sectes russes, généralement connues sous la dénomination de *Vieux Croyants;* après lui venaient les écrivains Siméon Polotski, précepteur des deux fils d'Alexis, Grégori Kotochikine, sous-secrétaire du *Prikaz des Ambassadeurs,* le slavophile Youri Krijanitch, Ordine Nastchokine, négociateur de la paix d'Androussovo, constructeur sur l'Oka du premier vaisseau russe et fondateur, pour l'usage des jeunes princes, du premier journal russe; enfin, Artémi Matvéef, le protecteur des littérateurs et des artistes européens, qui vivait dans l'intimité d'Alexis et dont la nièce, Nathalie Narychkine, devint l'intelligente seconde femme du Tsar. C'est à lui que Moscou dut son premier théâtre.

Sous le court règne de Fédor, fils aîné d'Alexis (1676-1682), que celui-ci avait eu de sa première femme, Marie Misoslavski, la Russie obtint, par la paix de Bakhtchi-Séraï, la possession définitive de l'Ukraine et du pays zaporogue. Une nouvelle ambassade fut envoyée à Louis XIV; les *livres des rangs,* causes des querelles qui n'avaient pas cessé d'exister à propos des « préséances », furent publiquement jetés aux flammes, et une nouvelle Académie slavo-gréco-latine de théologie et de philosophie fut fondée. C'est de cette académie que sortirent le mathématicien Magnitski sous Pierre le Grand, le poète Lomonossof sous Élisabeth, le métropolite Platon et l'historien Bantych-Kamenski sous Catherine II.

Arrêtons-nous ici un instant, pour constater à quel point le sentiment national a joué en Russie un rôle décisif dans les moments critiques, et combien ce sentiment a toujours été chaleureusement représenté par les deux grandes forces constitutives du pays : l'Église et le Tsar. Nous avons dit que le père de Pierre le Grand avait eu deux femmes. De la première étaient nés deux fils, Fédor et Ivan, et six filles; de la seconde, un fils, Pierre, et deux filles. A la mort de Fédor, la couronne devait donc, en droit strict, passer à Ivan. Mais celui-ci était notoirement imbécile de corps et d'esprit. Pierre, par contre, avait révélé, dès son enfance, une rare intelligence, une grande énergie de caractère et une robuste constitution. Il était donc à prévoir que si l'impotent Ivan avait succédé à son frère Fédor, l'esprit factieux qui régnait encore parmi les boïars aurait amené les mêmes troubles et les mêmes dangers qui signalèrent la désastreuse époque des Godounôf et des Chouïski, sous le règne du faible et maladif fils d'Ivan IV. Pierre, cependant, représentait l'élément occidental, les idées nouvelles; Ivan, au contraire, et sa sœur Sophie, qui briguait la régence, personnifiaient les vieilles croyances. Malgré cela et nonobstant la révolte des Streltsy, provoquée par les Miloslavski, c'est le fils de Nathalie Narychkine que la *douma,* le patriarche Joakime et le peuple proclamèrent Tsar. Pour eux tous, l'intérêt de la patrie devenait la loi supérieure. *Salus patriæ, suprema lex esto.*

Cette maxime restera celle de la famille Romanof, pour laquelle

le titre impérial conférera toujours plus de devoirs que de droits. C'est elle qui dictera au grand-duc Constantin, héritier d'Alexandre I[er], mort sans enfants, la résolution d'abdiquer en faveur de son frère Nicolas, ne se reconnaissant pas les aptitudes nécessaires pour remplir d'aussi grands devoirs.

VII.

A partir de Pierre le Grand, l'histoire de Russie, devenant l'histoire de l'Europe, est plus connue. Nous nous bornerons donc à en signaler certaines particularités, trop généralement négligées, et qui rentrent dans l'ordre d'idées que nous nous sommes proposé d'exposer jusqu'ici.

Ainsi, sans vouloir diminuer, bien au contraire, la haute portée du règne de Pierre le Grand, il est nécessaire de dire, pour rester dans la vérité historique, que la légende qui nous représente ce souverain comme ayant créé la Russie nouvelle, pour ainsi dire, de toutes pièces et du jour au lendemain, ne répond pas à la réalité des faits. Ceux-ci prouvent, au contraire, que le mouvement réformateur, les idées de progrès social et littéraire, le rapprochement, enfin, avec l'Occident, s'est progressivement manifesté en Russie bien avant l'avènement au trône du chef de la dynastie Romanof. Que, plus que tout autre de ses devanciers, Pierre le Grand ait personnifié ce rapprochement, qu'il lui ait donné une impulsion hors ligne, exceptionnelle, cela est incontestable; mais il ne l'a ni créé ni commencé. Il ne le pouvait pas, d'ailleurs. Si grand, en effet, que soit un homme, qu'il se nomme Newton, Mozart ou Pierre le Grand, il ne crée rien, en définitive. Le mérite ou la chance de ces grands hommes est de deviner, de découvrir ou de constater, soit dans la pesanteur, soit dans l'harmonie, soit dans les besoins populaires, soit ailleurs, la loi qui préside au fonctionnement de ces diverses forces, de même que leur génie consiste à donner à cette loi une formule, un mode d'exécution qui la fait

entrer dans le domaine des connaissances acquises et des faits accomplis.

Dans son admirable *Histoire de la Civilisation en Europe,* M. Guizot nous a parfaitement défini les deux impulsions différentes auxquelles obéissent ces hommes qui, ayant imprimé à leur temps ou à leur pays d'universels progrès, ont reçu de l'histoire le titre de « Grands ». Une de ces impulsions leur vient du dehors, l'autre leur est personnelle. Par la première, ils deviennent les illustres représentants, les exécuteurs hardis, les infatigables ouvriers d'idées et de besoins préexistants, mais non encore satisfaits; par la seconde, ils restent les instruments passifs et dociles de leurs faiblesses et de leurs passions. Tout ce qu'ils accomplissent en vertu de la force supérieure qui les dirige de haut, demeure impérissable et immortalise leurs noms; tout ce qu'ils commettent d'eux-mêmes disparaît avec eux sans laisser de traces.

Pierre le Grand confirme de tout point cette belle et juste définition. Son œuvre aussi est double. En effet, ce qu'il accomplit au point de vue militaire, comme simple « bombardier », au point de vue maritime, comme simple « skiper », sur la mer Blanche, comme charpentier à Saardam; la flottille qu'il fait surgir, pour ainsi dire, de dessous terre, pour la prise d'Azof et qu'il remplace, bientôt après, par une flotte de deux cents vaisseaux dans la Baltique; son expédition d'Arkhangel, ses guerres avec la Suède, couronnées par la décisive victoire de Poltava, qui, du coup, fait de la Russie une des plus grandes puissances de l'Europe; sa trouée dans la Baltique, sa construction de Saint-Pétersbourg, sa conquête de la Finlande; ses tentatives réitérées d'alliance avec Louis XIV et le Régent (1); ses admirables

(1) Il n'est pas inutile de rappeler aujourd'hui ce que Saint-Simon écrivait alors sur l'alliance anglaise, marotte alors déjà des rois de France et base de la politique étrangère de la France : « Le Tsar, dit-il, avait une passion extrême de s'unir avec la France. Rien ne convenait mieux à notre commerce, à notre considération dans le Nord, en Allemagne et par toute l'Europe... On a eu lieu depuis d'un long repentir, des funestes charmes de l'Angleterre, du fol mépris que nous avons fait de la Russie. » — Nous ajouterons qu'en cherchant à se rapprocher de la France, Pierre le Grand ne faisait que suivre les traditions de ses ancêtres. Sous Ivan IV déjà, le prince Kourbski, voïévode, savant distingué et parent du Tsar, lui écrivait : « Fais alliance, non pas avec le voisin, mais avec ce qui est au delà de lui (*Drouji nié s' sosédome, no tcherèze nièro*).



projets, enfin, pour rendre à l'Amou-Daria son ancien cours, pour réunir la Russie à l'Asie centrale par la jonction de la mer Noire à la mer Caspienne, au moyen d'un canal entre le Don et le Volga, tout cela porte incontestablement l'empreinte du génie; tout cela a profité et lui a survécu, tout cela est entré, entre chaque jour, et entrera forcément dans le domaine des faits, parce que tout cela est l'accomplissement des vœux, la satisfaction des besoins, le couronnement des efforts exprimés et tentés par la Russie depuis Rurik, depuis Alexandre Newski. Mais tous ces efforts pour *europééniser* les Russes à coups de décrets et de violence, par l'habit à l'allemande (1), la barbe rasée, les soirées imposées, les lectures forcées, toutes ces exagérations, en un mot, où l'homme de génie disparaît devant le despote, qui ne connaît de frein ni à ses caprices ni à ses passions, ont disparu avec leur auteur, et n'ont eu d'autre résultat que d'aigrir le peuple russe contre des innovations étrangères qui répugnaient à sa nature slave, et qu'à retarder les progrès mêmes de la civilisation qu'elles se proposaient d'activer.

Sous ce rapport, l'école de Moscou, si hostile à l'œuvre de Pierre le Grand, n'a pas tout à fait tort, lorsqu'elle lui reproche d'avoir forcé, surmené la nature russe. Mais elle se trompe quand elle prétend que le développement de la Russie se serait opéré plus régulièrement et avec plus de succès, si celle-ci avait été laissée libre de l'accomplir d'elle-même d'après ses propres éléments nationaux. Quelle est la nation, depuis que le monde est monde, qui s'est civilisée toute seule, sans le concours ou le contact d'une civilisation supérieure? L'isolement n'a jamais été une condition de progrès pour les hommes. Sans doute, Pierre le Grand a fait faire à la Russie, en vingt ans, plus de chemin qu'elle n'en aurait parcouru, sans lui, en un siècle. C'est déjà quelque chose; et pourtant, nous le reconnaissons, là n'est pas son principal mérite, les réformes hâtives n'étant

(1) Le mot *Niemtsi,* qui signifie Allemands, n'avait pas alors le sens précis qu'il a aujourd'hui. De même que les anciens Grecs appelaient bagbagos tous les peuples qui n'étaient pas des Hellènes, les Russes comprenaient alors indistinctement sous le nom de *Niemtsi* tous les étrangers, à l'exception, toutefois des Musulmans, qu'ils désignaient sous le nom méprisant de *Boussourmani.*



pas toujours les plus durables. Mais, si Pierre le Grand a commis une faute en rapprochant la Russie de l'Europe comme il l'a fait, dans ce cas, cette faute, ses prédécesseurs l'ont commise avant lui.

Comment! subissant une loi supérieure, la nation russe aurait eu, dès sa naissance, son mouvement tracé entre l'Orient et l'Occident; pour le suivre elle aurait, d'accord avec ses princes, réuni tout d'abord ses éléments épars; elle aurait combattu, lutté, souffert; morcelée, puis vaincue et scindée, elle aurait résisté, presque agonisante, à la triple oppression des Mongols, des Polonais et de ses propres factions, et continué, toujours et quand même, sa lutte opiniâtre, héroïque, pour la reconstitution de son unité et la reprise de sa marche progressive; triomphant de tous les obstacles, de tous les périls, de ses ennemis du dehors et de ses ennemis du dedans, maîtresse, enfin, d'elle-même, elle se serait élancée de nouveau, sous l'égide de sa nouvelle dynastie nationale, dans sa double et séculaire direction, et, tout cela, elle l'aurait fait en pure perte, sans aucun bénéfice, sans résultat; tout cela n'aurait ni signification, ni raison d'être, ni cause, ni effet? L'école de Moscou, pourtant, reconnaît, proclame même que la Russie a une mission civilisatrice à remplir en Asie. Mais comment aurait-elle pu accomplir cette mission, si elle ne s'était pas faite, — ce qu'elle est, d'ailleurs, par sa position géographique même, — le trait d'union forcé, l'intermédiaire indispensable entre l'Europe civilisée et l'Asie barbare; si elle n'avait pas, par suite, emprunté à la première ses éléments de culture pour se civiliser elle-même et reporter, ensuite, à la seconde sa propre civilisation? C'est ce qu'elle fait aujourd'hui à sa gloire, à son profit et pour le plus grand bien de l'humanité. Or, si elle le fait, n'est-ce pas parce qu'elle est allée demander à l'Europe cette science, ces arts, ces industries, ces notions, qui ont permis à ses propres généraux, à ses propres marins, à ses propres ingénieurs, à ses propres littérateurs, à ses propres artistes, de devenir, à leur tour, des maîtres, ce qui leur a permis de consolider en Asie ses victoires militaires par celles, plus décisives encore, qu'assure et impose la supériorité intellectuelle?

On hésite à croire que de pareilles vérités aient pu être mécon-



Pierre le Grand, d'après Paul Delaroche.

nues; et pourtant, quelque exagérées qu'aient été les doléances de l'école de Moscou, elles ont été opportunes et même utiles. L'école de Saint-Pétersbourg, ville où l'élément étranger a longtemps prédominé, manifestait une tendance peut-être trop cosmopolite. La première a donc fait contrepoids à l'autre, et l'équilibre a fini par s'établir. La réaction avait dû être d'autant plus forte que l'action avait été plus violente. Si l'élément national russe, épuré, civilisé, aujourd'hui prédominant partout, même à Saint-Pétersbourg, est sorti de la controverse politique et littéraire entre ces deux écoles, le mérite, il faut bien le reconnaître, en revient à Moscou, cette cité mère de la tradition et de la conservation, qui sont aux nations en voie de progrès ce que le lest est aux navires dans la haute mer.

Il y a un peu plus d'un siècle et demi que Pierre le Grand est mort; espace de temps bien court dans la vie d'une nation! Et pourtant, quel chemin parcouru, que de choses faites depuis par la Russie! Élisabeth, Catherine II, Alexandre Ier, Nicolas Ier, Alexandre II continuent successivement l'œuvre de Pierre le Grand. Chacun d'eux y apporte sa part d'action. Cette part est parfois très grande, et l'œuvre n'est pas encore terminée!

C'est le propre des grands hommes de se rendre immortels, non seulement par ce qu'ils accomplissent, mais, encore et surtout, par ce qu'ils obligent, d'avance, leurs successeurs à exécuter après eux. Sous ce rapport, on a raison de parler du « testament de Pierre le Grand », car il est, en effet, aussi réel qu'immense. Mais Pierre le Grand a eu d'autant moins à le coucher sur le papier et à le tenir secret, qu'il l'a tracé publiquement aux yeux de l'univers, à la pointe de son épée et de son génial burin; d'autant moins secret que, lui-même, l'avait lu, non pas dans de vieux parchemins, mais dans l'histoire de ses propres ancêtres et de sa nation. C'est ainsi qu'en Russie, par un privilège tout particulier, et pourtant bien naturel, les souverains qui se succèdent, suivent tous, à quelques rares exceptions près, la même politique, au point de se ressembler et de paraître se copier; comme ces peintres des grandes écoles, qui, après avoir été des élèves, deviennent

des maîtres, à leur tour, du même style et pourtant originaux. Ces souverains sont pour la Russie comme des jalons posés de loin en loin par la Providence dans la voie de ses destinées, se projetant, les uns les autres, leur ombre tutélaire. Le grand Vladimir s'inspire de Rurik et d'Olèg, Alexandre Nevski de Vladimir, Dimitri Donskoï d'Alexandre Nevski, Ivan le Grand et Ivan IV de ce dernier, Pierre le Grand d'eux tous, Catherine II et Nicolas Ier de Pierre le Grand, Alexandre Ier de Catherine, Alexandre II d'Alexandre Ier, Alexandre III de Nicolas Ier. C'est là ce qui constitue la vraie tradition, laquelle, lorsqu'elle résulte de la force des choses, n'a que faire des formules écrites. Debout entre ses prédécesseurs et ses héritiers, Pierre le Grand apparaît, comme le colosse de Rhodes, unissant, de sa puissante envergure, le passé et l'avenir de la Russie. N'est-elle pas, en effet, merveilleuse, cette suite d'événements, tout d'abord imprévus, qui, logiquement, fatalement, force chaque jour et forcera longtemps encore la Russie à convertir en faits accomplis, les uns après les autres, les projets conçus par ce grand génie? N'est-ce pas lui, par exemple, qui, le premier, lui démontra la nécessité, pour jouir d'une paix assurée et se garantir à jamais contre le retour des invasions des peuples barbares de l'Asie, de leur apporter les lumières de la civilisation, et, à cet effet, de soumettre non seulement le Caucase et le pays des Tcherkesses, mais encore toute cette immense contrée, d'où sortirent les Mongols, laquelle s'étend de la mer Caspienne à la Chine et était occupée par les sauvages khanats de Khiva, de Boukhara, de Khokand et par le Turkestan, contrée qui, dans sa pensée, devait compléter un jour sa conquête de la Sibérie, de l'Oural au Kamtchatka? Et n'est-ce pas lui encore qui rêva pour le commerce russe des débouchés, non seulement dans la mer Blanche, la mer Baltique, la mer Noire et la mer Caspienne, mais encore dans l'océan Pacifique et dans l'océan Indien? Presque tous ces vastes projets sont aujourd'hui accomplis; les autres le seront certainement avec le temps.

On connaît la part que chacun des successeurs de Pierre le Grand a prise dans l'achèvement de son grand œuvre national. Sa fille Élisabeth, reprenant sa politique, fait jouer à la Russie un rôle prépon-

dérant dans la guerre de succession d'Autriche, bat le roi de Prusse Frédéric II à plate couture à Künersdorff et conclut cette alliance franco-russe, si désirée par Pierre le Grand, et qui a pour résultat de retarder de plus d'un siècle la puissance militaire naissante de la Prusse. Catherine II mène à bonne fin la conquête de la Crimée qu'il avait commencée; achève l'entreprise d'Ivan III et d'Ivan IV en restituant définitivement à la Russie ses provinces occidentales et en y ajoutant une partie de la Pologne; comme lui, et plus que lui encore, elle donne une immense impulsion à l'instruction publique, protège les sciences, les arts, les lettres, en particulier la littérature française, témoin sa correspondance suivie avec Voltaire et les philosophes français du dix-huitième siècle; enfin, vers la fin de son règne, elle rompt avec le *système du Nord,* c'est-à-dire avec l'alliance anglaise, conclut avec Louis XVI le traité de Teschen, se met à la tête de la *neutralité armée* dans la guerre anglo-américaine et se prépare à renouveler avec la France l'alliance d'Élisabeth, lorsque la prise de la Bastille, et surtout la journée du 21 janvier, viennent changer, du tout au tout, ses dispositions. Alexandre Ier continue et complète les grands progrès réalisés par Catherine II dans l'instruction publique et les institutions civiles, fonde les universités de Kazan, de Kharkof, de Saint-Pétersbourg, — celles de Dorpat, Vilna, Moscou existant déjà, — crée les ministères et le Conseil de l'empire et fait jouer à la Russie un rôle prépondérant et décisif dans les affaires diplomatiques et militaires de l'Europe dont, vingt-trois ans après, Nicolas Ier devient l'arbitre.

Les mânes du *bombardier* de Préobrajensk, du *skiper* d'Arkhangel, du *charpentier* de Saardam, devaient être contents! « Suivant la recommandation de l'Église, écrivait alors Pierre Ier à sa sœur, je mange mon pain à la sueur de mon front, pour l'avenir de la patrie. »

Jamais sueur de roi ne fut plus productrice!

Quoique empreint, sous certains rapports, d'un caractère bien personnel, le règne de l'empereur Nicolas tient à la fois de ceux de Pierre, de Catherine et d'Alexandre. Le grand projet du premier, pour garan-

tir à jamais la Russie du côté de l'Asie, est entrepris d'une main ferme et résolue. Nicolas Ier y procède par l'acquisition de la Mingrélie, de l'Imérétie, de la Géorgie, du Chirvan, du Daghestan et par cette terrible guerre du Caucase, qui, grâce aux armes et aux subsides fournis par les Anglais à Chamyl, — cet Abd-el-Kader caucasien, — dure vingt ans et ne se termine que par la prise de son dernier fort de Védéni par le prince Bariatinski et la reddition personnelle de l'Iman, dans les premières années du règne d'Alexandre II.

Lorsque celui-ci fut monté sur le trône impérial, l'exécution de ce grand projet fut poussée encore plus loin et presque terminée par la prise successive de Tachkent, Samarcande, Khokand, Khivas et par celle, enfin, due à la bravoure et à la sagesse du général Skobélef, de Geok-Tépé, d'Askabad et d'Akhal-Tépé, positions qui commandent Hérat et l'Afghanistan et par lesquelles la Russie tient en échec la puissance britannique aux Indes. Ces utiles et habiles conquêtes ont été complétées par les traités de Tien-Tsin et de Pékin (1858-1860), qui assurent à la Russie toute la rive gauche de l'Amour et toute la rive droite entre l'Ossouri et la mer, c'est-à-dire un territoire de deux millions de kilomètres carrés, dont ont été formées la province de l'Amour et la province Maritime. Aujourd'hui, tandis que le chemin de fer transcaspien, construit avec une promptitude toute américaine par le général Annenkof, amène, à travers les déserts, hier encore ravagés par les pillards Turcmènes, des touristes étrangers et des marchandises russes dans des villes éclairées au gaz, ayant théâtres et cercles, lesquelles n'existaient même pas il y a vingt ans, les bateaux à vapeur de la *Compagnie du fleuve Amour* sillonnent cette grande voie fluviale et mettent la Russie en correspondance directe avec San-Francisco et les îles du Pacifique.

Par ses guerres contre la Turquie et par sa politique européenne, Nicolas Ier se rattache encore, avons-nous dit, aux règnes de Catherine et d'Alexandre. Rappelons ici, en passant, que la première de ces guerres, dans laquelle la Russie et la France étaient alliées, aboutit à la victoire de Navarin, c'est-à-dire à l'indépendance de la Grèce, tandis que la seconde, où elles furent ennemies, —officiellement, du moins, car

les deux armées en présence dans les plaines de la Crimée ne cessèrent de se donner des preuves d'estime et de sympathie, — s'est terminée par la chute de Sébastopol et l'anéantissement de la flotte de la mer Noire, deux résultats où l'intérêt de l'Angleterre est manifeste, mais où l'on cherche en vain l'intérêt français.

Sous le rapport du sentiment national, Nicolas Ier procède, plus que ses prédécesseurs, des premiers princes de la famille de Vladimir Monomaque. Fils de l'empereur Paul, petit-fils de Pierre III dont les préférences prussiennes avaient tant de fois blessé le sentiment national russe, Nicolas Ier, très intelligent, sinon très instruit, se rendit compte, dès son avènement au trône, de la nécessité de raviver dans sa dynastie ce sentiment, peut-être un peu trop oblitéré depuis les réformes étrangères de Pierre le Grand. C'est ainsi qu'il exigea qu'à la cour, la langue française fût remplacée par la langue russe. Il n'était pas rare alors de voir des ministres, le chancelier comte de Nesselrode, tout le premier, ne pas savoir le russe. Dans la haute société, l'usage presque exclusif du français a persisté jusqu'à la fin du règne d'Alexandre II, lorsque, sous l'heureuse impulsion de la réaction nationale, la langue russe a cessé d'être considérée comme propre seulement aux « vilains ». Aujourd'hui, elle a acquis droit de cité dans les salons les plus à la mode.

C'est donc bien à Nicolas Ier que revient l'honneur de cette salutaire et légitime réaction, qui, continuée par Alexandre II, accentuée par Alexandre III, a finalement abouti, pour le plus grand bienfait des intérêts nationaux, à la nomination de vrais Russes, de nom et de cœur, aux principales fonctions dans l'ordre civil et militaire, jusque-là presque exclusivement réservées à des personnages d'origine allemande. Ajoutons que la génération qui a fourni à ces deux derniers règnes leurs plus habiles représentants au dehors, leurs plus grands hommes d'État à l'intérieur, leurs meilleurs légistes et leurs plus illustres littérateurs, est bel et bien la génération de Nicolas issue de tous les établissements d'instruction supérieure, lycée, école de droit, universités, où, jusque-là, prédominait l'élément allemand, et à la tête desquels l'empereur Nicolas eut soin de nommer un Russe, le comte Ouvarof,

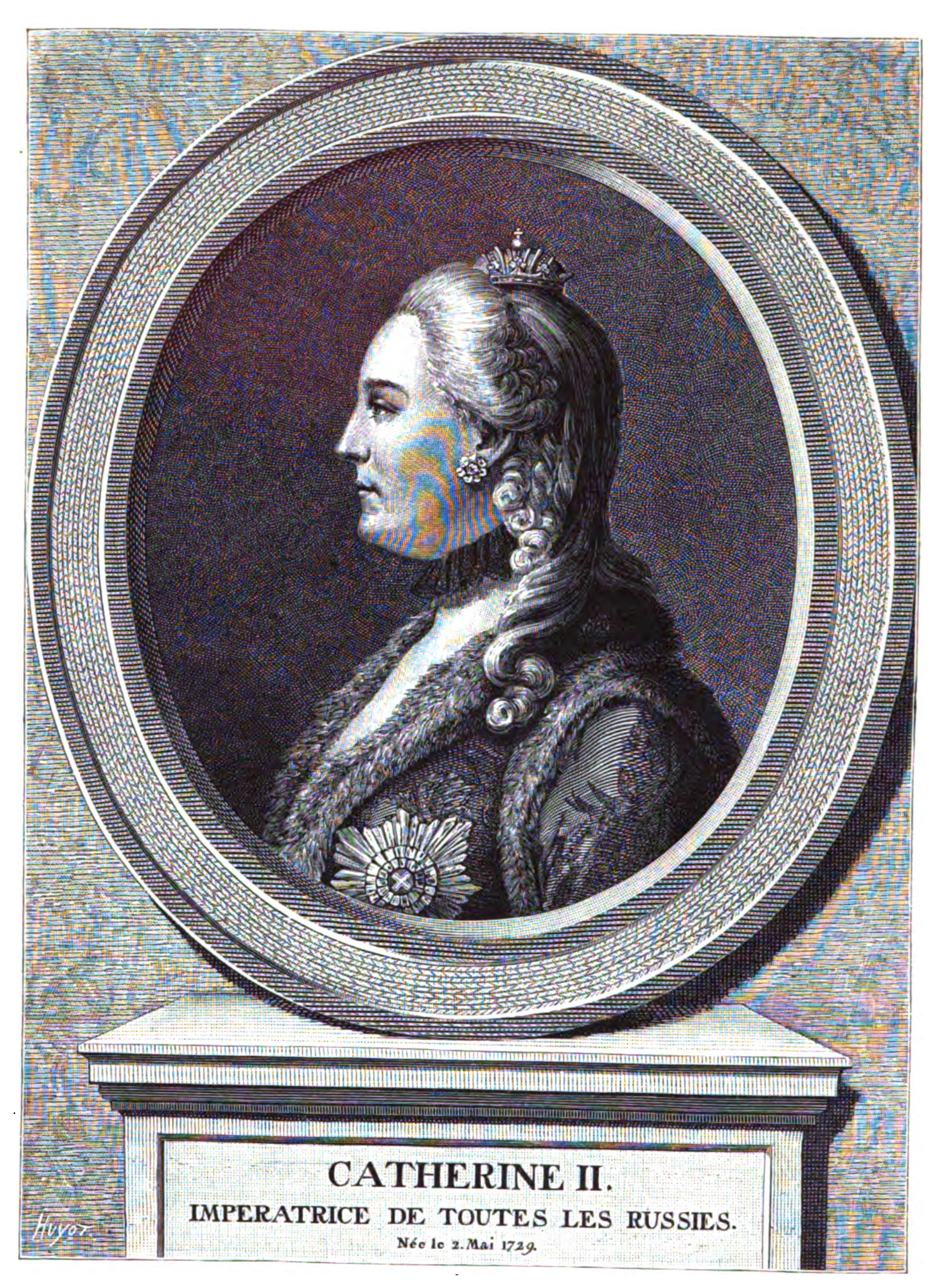
le meilleur ministre de l'instruction publique que la Russie ait eu jusqu'à présent, aussi érudit que lettré, membre de l'Institut de France et des principaux corps savants de l'Europe (1).

Nous devons rappeler encore que l'initiative de la grande mesure populaire de la libération des serfs revient également à l'empereur Nicolas. Plusieurs fois déjà, il avait tenté de la mettre à exécution, la preuve en est dans les oukases de 1842, 1845, 1846, 1847 et 1848, et, toujours, il avait dû reculer devant l'opposition de la noblesse terrienne. Il commença par donner l'exemple en émancipant les cinq millions de paysans des domaines et des apanages, et en rendant presque libres les autres vingt millions de paysans de la couronne. Il légua en mourant, à son fils, l'obligation et l'honneur de libérer définitivement les 48 millions de serfs russes, tous aujourd'hui propriétaires, grâce aussi, il faut bien le reconnaître, au patriotisme éclairé et à l'abnégation de la noblesse russe, qui sut reconnaître qu'il est des moments dans la vie des nations où il est prudent et même avantageux, pour les classes privilégiées, de faire des sacrifices à l'esprit du temps et aux besoins du pays.

L'empereur Nicolas a donc bien été, comme l'on voit, le promoteur officiel du réveil de l'esprit national en Russie. Il a imprimé, d'autre part, à son règne, un caractère à la fois de grandeur et d'opposition résolue aux idées révolutionnaires, dont on trouve les causes et les éléments dans sa propre éducation, ainsi que dans les événements politiques, contre lesquels il a eu à lutter aussi bien en Russie qu'en Europe.

(1) L'année 1845, l'Université de Saint-Pétersbourg était à ce point allemande qu'on n'y parlait que l'allemand, et que les quelques Russes qui en fréquentaient les cours étaient tenus, pour ainsi dire, en quarantaine. Afin de réagir contre cet état de choses, la *fournée* de 1845, composée de plus de 300 jeunes gens, appartenant tous à d'excellentes familles russes, fut obligée d'adopter le système des corporations et les duels à l'espadon en usage dans les universités allemandes, afin de battre leurs collègues allemands avec leurs propres armes. Trois corporations furent ainsi formées : la *Polonia*, composée de Polonais, la *Baltica,* composée de Balticiens, et la Rutenia, composée de Russes. Entre ces deux dernières, il y eut dès la première année plus de soixante duels, dont un, tout d'abord, entre le propre fils du ministre de l'instruction publique et un baron des provinces Baltiques. La russification de l'Université fut si complète au bout de deux ans, que la *Rutenia* reçut une provocation collective des étudiants de Dorpat. On tira au sort les noms des combattants, trois Russes et trois Allemands. La rencontre eut lieu dans un hangar sablé, aux environs de Saint-Pétersbourg. Les Russes eurent le dessus, Le champion pétersbourgeois qui eut les honneurs de la journée, dont le souvenir est encore présent à tous ceux qui y prirent part, est aujourd'hui un des plus hauts fonctionnaires de la Russie.





Catherine II, d'après Rotari.

Élevé par la plus sainte des femmes et la meilleure des mères, Marie Fédérovna, qui a fondé les plus grands et les plus beaux établissements d'éducation et de charité pour les filles, les femmes et les veuves, Nicolas était, à vrai dire, un croyant convaincu. Il avait, de plus, assisté dès sa première jeunesse aux leçons de Laharpe, précepteur de ses deux frères aînés, Alexandre et Constantin. Il ne pouvait pas oublier, d'autre part, les complots de palais qui avaient marqué quelques-uns des règnes précédents et l'insurrection partielle qui éclata à Saint-Pétersbourg dès son avènement, — suite, en quelque sorte logique, de cet esprit de faction que nous avons constaté chez les anciens boïars et qui avait été entretenu et réveillé par les réformes radicales de Pierre le Grand, par les aspirations constitutionnelles de Catherine II et d'Alexandre Ier et par les intrigues de l'étranger. L'ensemble de ces éléments divers, parfois contradictoires : influence maternelle, religieuse et républicaine, par conséquent humanitaire ; influence des exemples paternels et des événements politiques, forcément autoritaires, toutes ces influences sur une nature aussi puissante et entière, aussi loyale et chevaleresque que la sienne, nous donnent bien la clé du caractère autoritaire et du règne remarquable de ce souverain ; mais elles ne suffisent pas à faire connaître ce caractère et ce règne sous son véritable jour.

Ils jouent l'un et l'autre un trop grand rôle dans l'histoire de la Russie pour que nous n'ajoutions pas, en terminant, quelques détails encore inédits, qui compléteront en même temps la démonstration que nous nous sommes proposé de faire.

VIII.

Ainsi que nous l'avons dit au commencement, le sentiment national du peuple russe se résume dans son profond attachement à sa foi religieuse, à ses coutumes, à ses institutions communales, à son sol natal,

— foi, coutumes, institutions et sol qui le lient étroitement aux autres peuples de sa race, d'où cette solidarité fraternelle qui achève et résume son sentiment national.

Nicolas Ier s'est particulièrement préoccupé de ce sentiment dès son avènement au trône. Il a compris que la greffe étrangère avait suffisamment porté ses fruits et qu'il était temps de prêter plus de soins à la sève russe. Il a donné, ainsi, un grand essor au sentiment religieux de son peuple, en favorisant les manifestations extérieures du culte orthodoxe et en en remplissant, tout le premier, les devoirs. Le Saint-Synode, en qui, comme on sait, réside l'autorité suprême de l'Église russe, a été en particulier l'objet de tout son respect. Ce n'est pas un des moindres préjugés qui existent à l'étranger, à l'égard de la Russie, que celui qui représente le Tsar comme le chef de l'Église nationale.

La séparation de l'Église et de l'État existe, au contraire, en Russie, plus que partout ailleurs. Et, comme les rapports entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel y sont nécessairement aussi nombreux qu'importants, l'État est représenté auprès du Saint-Synode par un grand dignitaire, dont le titre seul de « procureur » indique les fonctions d'intermédiaire et de défenseur des droits et des devoirs de ces deux grandes institutions nationales. Rien n'indisposait autant l'empereur Nicolas que l'opinion, généralement accréditée en Europe, qu'il était le chef autoritaire et légal du Saint-Synode; car, la sachant fausse, de fait et surtout de principe, il n'ignorait pas qu'elle était particulièrement désagréable au clergé. Pour prouver à quel point il portait haut le sentiment du respect pour les décisions du Saint-Synode, nous citerons le fait suivant, peu connu, et dont nous garantissons l'exactitude. Un jeune homme, qui avait à se plaindre d'une décision du Saint-Synode dans un cas de divorce qui l'intéressait particulièrement, porta plainte à l'Empereur. Dans sa requête, il lui demandait de vouloir bien ordonner une enquête. Le Tsar le fit appeler dans son cabinet et lui dit : « Comment oses-tu, jeune homme, porter plainte contre la plus haute autorité spirituelle du pays, devant laquelle, moi-même, je m'incline? » Puis, celui-ci lui ayant répondu, loyalement et sans



crainte, que ce haut collège, quelque sacré que fût son caractère, n'était pas moins composé d'êtres humains, par conséquent faillibles, le Tsar, fixant bien dans les yeux du jeune homme son regard, qu'il savait rendre parfois terrible, ajouta : « Prends garde à toi; je veux bien, pour la première fois de ma vie, ordonner au procureur près le Saint-Synode de faire une enquête, en sa qualité de représentant de l'autorité civile. Seulement, je te préviens que si ta plainte n'est pas fondée, tu encourras, pour ton audace sacrilège, toute la rigueur des lois; que si, au contraire, les faits te donnent raison, je saurai récompenser celui qui aura su, malgré les difficultés de l'entreprise et aux périls de ses jours, poursuivre une œuvre juste par les voies légales. » L'Empereur dirigea lui-même l'enquête. Elle confirma la plainte de M. Ph..., qui fut nommé, bientôt après, chambellan de la cour et officier d'un des ordres impériaux.

Il est juste de faire remonter également à l'empereur Nicolas, non pas précisément ce sentiment de droiture et de loyauté, dont il a donné tant de preuves, commun, celui-là, à tous les membres de la famille Romanoff, mais ce grand esprit d'équité qui le distinguait à un haut degré et qui caractérise aujourd'hui le règne d'Alexandre III. Le fait suivant en sera la meilleure preuve. A cette époque, la réforme judiciaire, c'est-à-dire l'établissement de l'ordre des avocats et du jury, déjà en élaboration à la commission des lois, n'existait pas encore. Elle ne devait être introduite que sous le règne suivant d'Alexandre II. La justice se rendait administrativement, avec tous les abus que cette voie comporte. Les jugements emportant une peine capitale ou simplement infamante étaient donc soumis à la sanction du souverain. Un jour, celui-ci eut à examiner une affaire particulièrement intéressante. Un jeune seigneur, qui allait à la chasse avec sa meute dans ses propriétés, rencontra sur le fossé de la grande route un petit enfant de sept à huit ans, qui, pour se défendre contre les chiens qui s'étaient rués sur lui, s'arma d'un bâton. Irrité d'une pareille audace de la part du fils d'un de ses serfs, l'irascible propriétaire excita ses chiens contre l'enfant, qu'ils eurent bientôt fait de mettre en pièces. Son père, bûcheron de son métier, était dans le bois et avait tout vu. Il se précipita

sur son jeune seigneur, et, d'un coup de hache, lui fendit la tête. Le tribunal administratif l'avait condamné, pour ce fait, aux travaux forcés pour un temps plus ou moins long. L'empereur raya cette sentence et écrivit en marge ces paroles mémorables : « Celui qui se conduit comme un chien mérite de mourir comme un chien. A la place du père, j'en aurais fait autant. » Le vieux bûcheron fut envoyé « faire pénitence » pendant quelques mois dans un couvent.

Le fait suivant caractérise mieux encore l'esprit chevaleresque de Nicolas Ier. On sait que le chef de l'insurrection hongroise, Görgöy, se rendit à l'armée russe. Le généralissime russe, comte Paskewitsch promit la vie sauve à tous les chefs de la révolution hongroise. Aussi l'indignation de Nicolas Ier, quand il apprit que malgré cet engagement d'honneur le gouvernement autrichien avait fait exécuter les six magnats à la tête desquels se trouvait le comte Teleky, ne connut-elle pas de bornes. Il dicta lui-même au secrétaire d'État une lettre adressée à l'empereur François-Joseph, qui commença par ces paroles : « La conduite lâche et infâme de votre gouvernement... » et continua sur le même ton. Toutes les instances de Nesselrode pour empêcher l'envoi de cette lettre furent vaines.

Cet esprit d'équité, doublé du sentiment chevaleresque propre à sa famille dont nous avons parlé plus haut, sentiment que son père, l'empereur Paul, poussa à l'extrême en proposant au roi Georges d'Angleterre de terminer leurs querelles personnelles dans un combat singulier, afin d'éviter l'effusion du sang de leurs sujets, fit commettre parfois à l'empereur Nicolas des fautes politiques dont nous n'avons pas à dissimuler l'importance, quelque noble qu'en fût le mobile. Nous avons dit que ses rapports personnels avec Louis-Napoléon, président de la République française, avaient été assez intimes. Nous n'avons pas à rappeler qu'à cette époque les cours de Vienne, de Berlin et de Saint-Pétersbourg étaient liées entre elles par la triple alliance. Or, lorsqu'il s'agit de la reconnaissance de l'empereur des Français avec le titre de Napoléon III, les trois cabinets se consultèrent. L'empereur Nicolas fit déclarer à ses alliés, par l'entremise de son chancelier, le comte de Nesselrode, que, personnellement, il ne s'opposait pas à cette

reconnaissance. Mais, sur l'insistance des gouvernements prussien et autrichien, du dernier surtout, que cette reconnaissance impliquait celle des droits de Napoléon II, contre lesquels l'Autriche avait toujours protesté, le Tsar, fidèle au traité qui le liait, décida de ne reconnaître dans le nouvel empereur des Français, tout comme ses alliés, que le souverain de fait. Dans l'entre-temps, un revirement subit s'était opéré à Vienne et à Berlin, d'où, sans même en donner avis à Saint-Pétersbourg, l'ordre fut envoyé aux ministres d'Autriche et de Prusse, à Paris, la veille même de la reconnaissance officielle, de donner à l'empereur, dans leurs harangues, le titre de Napoléon III. M. Nicolas Kissélef s'empressa d'en informer télégraphiquement sa cour. Sous le coup du violent mécontentement que lui fit éprouver ce manque de procédé, sans exemple, de la part de ses alliés, le Tsar répondit à son chancelier, qui plaidait auprès de lui, avec sa timidité habituelle, la cause du calme et de la réflexion : « Des trois, je serai du moins le seul à ne pas manquer de parole. » Réponse admirable assurément, mais qui devait avoir les graves conséquences que l'on sait. Trois ans plus tard, la Prusse restait neutre et l'Autriche entrait, politiquement, du moins, dans la triple coalition contre la Russie.

Il est une particularité propre au règne de l'empereur Nicolas et, en général, à l'histoire de Russie, sur laquelle les étrangers se méprennent généralement, et qu'il importe de faire connaître sous son vrai jour, quelque délicate que soit la question. Nous voulons parler, en effet, de l'autorité politique des Tsars, autorité si exceptionnellement personnifiée dans Nicolas Ier, aussi bien par ses actes et son grand caractère, que par sa haute et belle stature et sa majestueuse physionomie. Sans doute, le pouvoir des Tsars est absolu, puisqu'il n'est limité par aucune autorité supérieure, légalement constituée. S'ensuit-il qu'il soit *autocratique* dans le sens moderne et critique que l'on donne généralement à ce mot ancien, lequel n'est, à vrai dire, employé aujourd'hui que comme synonyme du mot despote? Pour répondre à cette question, nous n'avons qu'à nous reporter à la signification du mot russe *samodierjets,* qui est la même que celle du mot grec αὐτὸκρατος, c'est-à-dire « qui se gouverne d'une manière indépendante

et libre ». Ce titre ne fut pris, en effet, par les Tsars qu'après qu'ils furent débarrassés complètement du joug tartar. Aussi bien, lorsqu'un homme du peuple, adressant une requête à Sa Majesté, la commence par ces mots : *Samodierjavnii gosoudar,* il entend dire simplement : « Tout-puissant souverain, » ce que le Tsar est, en effet, à ses yeux et ce qu'il est en réalité. Mais si le pouvoir des Tsars ne trouve de limite dans aucune loi écrite, cette limite existe d'autant plus puissante et réelle dans leur immense responsabilité vis-à-vis du sentiment national du peuple. Or aucun souverain n'a poussé aussi loin le sentiment de cette responsabilité que l'empereur Nicolas. Son petit-fils, S. M. Alexandre III, s'est évidemment inspiré, sous ce rapport encore, de son exemple.

On comprendra après cela qu'il n'ait jamais pu venir à la pensée de Nicolas Ier de prononcer la fameuse phrase de Louis XIV : « L'État, c'est moi. » Il le pouvait, en réalité, puisqu'il représentait seul la chose publique; mais cela ne répondait pas à l'idée qu'il s'était faite de son pouvoir, idée qui résume, à elle seule, le vrai caractère du *tsarisme* et caractérise le mandat que les princes russes ont, de tout temps, eu la conscience d'avoir reçu de la nation. Pour lui, ses droits n'étaient qu'une conséquence de ses devoirs, lesquels étaient d'autant plus grands que ceux-là étaient plus étendus. Nous sommes à même d'emprunter à sa vie domestique une preuve de la manière dont il comprenait les uns et les autres. Ses deux fils, Alexandre et Constantin, encore enfants, étaient en train, un jour, de jouer aux échecs dans leur chambre de récréation. Le premier avait déjà gagné plusieurs parties, lorsque le second, très intelligent et très vif, se rebiffant contre ce qu'il appelait sa guigne, lui demanda, en plaisantant, de jouer, dans une dernière partie, sa couronne. Constantin gagna. Tout joyeux de sa victoire, il parcourait la chambre en sautant et en se donnant le titre de Tsarévitch, lorsque l'Empereur entra. Mis au courant de ce qui venait de se passer, il sermonna de la belle façon son fils aîné et lui dit : « Malheureux! quelle idée te fais-tu donc de la Russie? Penses-tu peut-être qu'elle est la propriété du Tsar? Apprends et n'oublie jamais ce que je vais te dire : Nous devons tous, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits,

notre sang et notre travail à la Patrie, et nous ne sommes, nous autres, si haut placés, que pour en être les premiers serviteurs. »

Ces belles paroles, dont nous garantissons la parfaite authenticité, peignent l'homme aussi bien que le souverain. On y retrouve comme un lointain écho de celles que Pierre le Grand adressait à ses troupes la veille de la bataille de Poltava : « Le moment est venu! leur disait-il; le sort de la Patrie va se décider. Vous ne devez pas penser que c'est pour Pierre que vous vous battez; non! dites-vous que c'est pour l'empire confié à Pierre; que c'est pour la Patrie, pour notre foi orthodoxe, pour l'Église de Dieu. Quant à Pierre, sachez seulement qu'il est prêt à sacrifier sa vie pour que la Russie vive glorieuse et prospère. »

Si, à ces traits caractéristiques qui définissent bien la manière dont la plupart des souverains russes ont compris leur rôle, nous ajoutons la simplicité de leurs goûts, de leurs besoins et de leurs habitudes, qui nous les représente bourgeoisement vêtus et se dérobant à l'étiquette des cérémonies officielles pour courir aux établissements savants et techniques, comme Pierre le Grand à Paris; ou se montrant dans les rues de Saint-Pétersbourg en petit traîneau attelé à un cheval, et couchant sur un lit de camp, comme Nicolas Ier; qui nous les représente encore parlant familièrement avec leurs interlocuteurs, se laissant tutoyer par le peuple, et cédant le pas à leurs supérieurs en grade militaire, maréchal ou commandant en chef de l'armée en temps de guerre, comme Pierre le Grand, Nicolas Ier et Alexandre II; et si, à tous ces traits, nous ajoutons encore ce courage personnel dont ils ont donné tous tant d'exemples et cette bonté de cœur, si compatissante pour les malheureux, attestée par tant de faits retentissants et inconnus, tels, entre autres, que Nicolas Ier visitant chaque jour les hôpitaux au plus fort du choléra en 1830, Alexandre II pleurant à la vue des blessés et des ruines de Plewna, Alexandre III soignant lui-même les premières victimes de l'accident de Borki, le lecteur étranger se rendra compte, alors, en se reportant à tout ce que nous avons dit précédemment sur les origines de la monarchie en Russie, du lien intime, indissoluble et tout-puissant, qui unit, dans cet heureux pays, le souve-

rain à la nation. Il comprendra, par suite, que le sentiment monarchique du peuple russe ne peut pas plus être comparé à celui des peuples occidentaux qu'à celui des peuples asiatiques. Pour lui, le Tsar n'est pas, en effet, un être quelconque, imposé par la force ou par le droit humain. Il le conçoit, d'abord, comme l'élu des élus, le « plus ancien » des « plus anciens » de tous les *mirs* de la Russie, par suite, comme le défenseur attitré de ses droits imprescriptibles, le redresseur de ses griefs légitimes; puis, comme le protecteur de sa foi orthodoxe et comme l'oint du Seigneur. A ces différents titres, il est à ses yeux et il doit être bon, charitable, juste, pieux, fort et puissant. — Afin qu'il ait les premières qualités, il invoque chaque jour, dans ses prières, la protection de Dieu; afin qu'il possède les dernières, il lui donne, au besoin, largement et sans compter, ses biens et son sang.

On peut ne pas partager de pareils sentiments; il est imposible de ne pas les admirer, là surtout où ils existent, si exceptionnellement, dans toute leur force et leur pureté originale. Aussi, aujourd'hui que la Russie a terminé le cycle de son évolution civilisatrice, qu'après avoir importé chez elle les lumières de l'Occident, elle introduit les siennes en Asie; aujourd'hui que, régie par un souverain profondément russe, elle peut donner un libre essor à ses propensions nationales, il est permis de dire d'avance qu'un grand et brillant avenir lui est assuré. Et afin qu'elle puisse atteindre, dans toute la plénitude de sa force, à ses hautes destinées, pour sa propre gloire et le plus grand bonheur de l'humanité, quoi que puissent tenter ses ennemis extérieurs et les scories, nihilistes ou autres, formées par son développement intérieur, tous ceux dont la mesquine jalousie n'a pas troublé les nobles instincts ne pourront s'empêcher de former, avec nous, le vœu ardent que son peuple conserve les mêmes traditionnels sentiments pour ses souverains, et que ceux-ci se montrent toujours aussi dignes que leurs prédécesseurs de la glorieuse dynastie des Romanoff.

CHAPITRE II.

LA COUR.

L'Empereur. — L'Impératrice. — Le Tsarévitch. — La famille impériale. — Un bal au Palais d'Hiver. — Costumes de la cour. — Composition de la cour. — Une soirée à Gatchina. — Baptêmes. — Mariages. — Funérailles.

Formé, développé et agrandi sous les auspices du pouvoir autocratique, le peuple russe n'a jamais séparé son sort de celui de ses souverains légitimes et nationaux. Dans les années d'épreuves et de douleur comme aux époques de gloire et de puissance, la nation russe a eu le bonheur d'être toujours étroitement unie avec ses souverains. L'orthodoxie, c'est-à-dire le culte national de Dieu, le Tsar et la patrie, tels ont toujours été les trois éléments constitutifs de la nationalité russe qui font la base fondamentale de son crédit national et hors desquels un patriote russe ne saurait jamais concevoir ni le bonheur ni la grandeur de sa patrie.

Cette union entre le souverain et son peuple est si intime et si naturelle, que les nombreux exemples d'abnégation du souverain et du peuple russe, dont abonde l'histoire de la Russie, n'étonnent personne. Ils sont aussi naturels que le profond attachement du peuple russe pour sa religion, ou son amour pour la sainte Russie. Pierre le Grand, cerné avec son armée par les troupes turques, n'a pas songé un seul moment à livrer son épée aux chefs d'innombrables cohortes musulmanes. Au moment où le dévouement et la diplomatie de son épouse, l'impératrice Catherine Ière, le sauvaient de la captivité, il signait son abdication, qu'il adressait au Sénat, ne voulant pas que la Russie considérât comme souverain un prisonnier des Turcs. De tels exemples de patriotisme de

souverains russes sont innombrables. Ils ne le cèdent point à ceux que nous donne l'histoire de Russie sur le dévouement illimité des Russes pour leurs Tsars.

Ivan Soussanine, dont l'héroïsme a fourni à Glinka matière pour son chef-d'œuvre musical, *La Vie pour le Tsar,* n'est-il pas la personnification du dévouement des Russes pour leur souverain, poussé jusqu'à l'abnégation?

Ce sentiment de profond attachement des Russes pour leur souverain est ausi vivace que leur amour pour leur culte national. On peut même dire que l'amour du Russe pour son souverain puise sa force dans le profond sentiment religieux du peuple. Le souverain n'est-il pas l'oint du Seigneur, et comme tel, n'est-il pas le représentant de la volonté divine sur la terre? Voilà pourquoi les Tsars qui ont su personnifier pendant leur règne les tendances nationales des Russes furent toute leur vie adorés du peuple, et leur mémoire, après leur mort, reste entourée d'une auréole ineffaçable.

La dynastie des Romanoff, qui règne en Russie depuis le 24 février (6 mars) 1613, a donné à la Russie bien des glorieux souverains, qui contribuèrent à l'agrandissement du territoire et à la propagation de la civilisation dans l'empire.

Nicolas Ier fut un Russe dans la plus noble acception de ce mot. Son cœur magnanime battait à l'unisson de son peuple. Malheureusement, les liens de la Sainte-Alliance, qu'Alexandre Ier a légués à son successeur, l'ont toujours arrêté dans ses élans de souverain russe. Malgré cette alliance et les liens d'étroite parenté qui l'unissaient à la maison royale de Prusse, Nicolas Ier tenait haut et ferme le drapeau national de la Russie, et aucune considération n'atténuait chez lui le sentiment national.

Alexandre III Alexandrovitch, qui règne actuellement en Russie, est justement un de ces souverains parfaitement nationalistes que la Russie a le bonheur de voir monter de temps à autre sur son trône impérial. Nous devons ajouter toutefois que la Russie a toujours eu le rare bonheur de voir, dans des époques de crise nationale ou sociale qu'elle traverse à certaines périodes de son développement, son trône occupé

par des individualités fortement trempées et incarnant en elles les plus pures et les plus saintes aspirations nationales.

Alexandre Alexandrovitch, empereur autocrate de toute la Russie, né le 26 février (10 mars) 1845, a succédé à son père Alexandre II, le 1-13 mars 1881.

Fils puîné de feu l'empereur Alexandre II, il n'était pas destiné à porter la couronne impériale ; mais la mort prématurée de son frère aîné, le tsarévitch Nicolas Alexandrovitch, en 1865, lui ouvrit l'accès du trône.



Fig. 9. — Factionnaires de l'intérieur du Palais d'Hiver.

Élevé, comme tous les grands-ducs, pour servir le trône et la patrie, Alexandre Alexandrovitch s'est distingué dès sa plus tendre enfance par ses grandes aptitudes à l'étude des sciences historiques et politiques. Doué d'une santé robuste et d'un esprit vif et investigateur, il a pu, grâce à l'excellent système d'éducation qu'on lui a donné, développer une *mens sana in corpore sano.*

« C'est une âme de cristal ! » a dit de l'Empereur actuel son frère aîné, le tsarévitch Nicolas, en parlant, sur son lit de douleur, du futur héritier, à son père éploré qui ne pouvait retenir son désespoir à la vue de son fils aîné agonisant. Cette phrase d'un frère dépeint en peu de mots le caractère du Tsar actuel. Ferme, inébranlable dans ses décisions, qu'il ne prend qu'après très mûre réflexion, Alexandre III déteste avant tout le mensonge et l'intrigue. Indulgent pour les faiblesses d'autrui, tant que celles-ci ne sortent

pas des limites des peccadilles, il est inexorable pour toute infraction à la probité.

Tant qu'il était simple grand-duc, il aimait à s'entourer, dans le palais d'Anitschkof, d'amis éprouvés, et il n'admettait pas facilement à son service des personnes recommandées uniquement par leur titre ou leur position sociale.

Esprit élevé et orné d'une instruction solide et variée, Alexandre III comprend mieux que personne la grandeur de la mission que lui confia la Providence. Patriote aussi ardent que convaincu, il professe un culte des plus passionnés pour sa grande patrie. Malgré son cœur d'or et ses élans généreux, il sait cependant maîtriser ses sentiments les plus intimes. Homme aux vastes conceptions, il n'entreprendrait pas cependant, comme son père, des expéditions dont le but, tout grandiose qu'il fût, ne viserait pas uniquement à la grandeur de sa chère Russie.

Pénétré de l'importance de sa mission comme souverain absolu, Alexandre III ne laisse aucune question tant soit peu sérieuse que lui soumettent ses ministres, sans l'examiner minutieusement et sans lui donner le cachet définitif de la tendance nationaliste qui fait la base de son règne. Chacun de ses ministres est un chef de département qui travaille sous son inspiration et sous son contrôle personnels. C'est ce qui nous explique que, malgré la divergence qui existe parfois entre les opinions des hommes politiques qui forment le ministère russe, tout acte gouvernemental en Russie porte la trace indélébile de l'esprit qui dirige la politique de l'empire vers un but déterminé.

La question universitaire, qui a soulevé tant de polémiques violentes et qui a donné lieu à une lutte des plus passionnées dans le sein même du grand corps législatif, le Conseil de l'empire, n'a-t-elle pas eu, grâce à l'intervention personnelle de l'Empereur, une solution pratique et conforme aux aspirations des Russes? La victoire des idées nationalistes et russes dans les provinces Baltiques sur cette minorité allemande qui voulait consolider dans ces provinces la base des opérations du germanisme contre la Russie, n'est-elle pas due spécialement à l'initiative de l'Empereur et à sa puissante protection?

Pénétré de la sainteté du principe autocratique qui fait la force de

la Russie et dont il est l'incarnation, il n'aime pas que l'on compromette l'autorité par le moindre écart à ce principe fondamental de nationalité. Il est tel, en un mot, que la grande masse de la population russe a toujours désiré voir son souverain : modèle de toutes les vertus sociales et privées.



Fig. 10. — Grenadier de la « Compagnie dorée » ; d'après un dessin de V. Podkovinsky.

Ce qu'il a vu pendant les quinze années de règne de son père fut d'un effet salutaire sur lui. Les malversations des fonctionnaires, le mépris que les gros bonnets de l'entourage d'Alexandre II montraient ostensiblement pour la morale publique et privée, et les appétits toujours croissants des préposés à la gestion des deniers publics, inspirèrent à l'esprit droit d'Alexandre III une horreur si profonde, que la Russie a ressenti vite les salutaires effets du nouveau règne.

Esprit sérieux et travailleur infatigable, Alexandre III ne se donne

jamais de repos. Même dans les voyages qu'il entreprend tous les étés à Copenhague, pour y passer quelques semaines au sein de la famille de l'Impératrice, le Tsar ne se permet pas de charger un autre du fardeau des affaires de l'État. Lorsqu'il est à Copenhague, il est en rapports quotidiens avec ses ministres, par un service régulier de courriers entre les deux capitales.

Ce grand souverain, cet homme politique qui fait l'admiration de l'Europe par sa profonde sagacité et sa vaste intelligence, est en même temps un tendre époux et un père de famille dont les vertus servent de modèle à ses sujets. Du vivant de son père, Alexandre III menait dans son palais Anitschkof une vie retirée et qui faisait l'admiration de ceux qui voyaient non sans regret la grande cour de Tsarskoïé-Sélo et du Palais d'Hiver avoir l'air de faire revivre sur les bords de la Néva le luxe raffiné qui caractérisait autrefois la cour de Versailles. La vie que le couple grand-ducal menait au palais Anitschkof était comme une protestation contre les frivolités de la grande cour.

Arrivé au pouvoir suprême, Alexandre III ne modifia rien dans sa vie. C'est toujours le même époux tendrement et exclusivement dévoué à la belle et intelligente princesse qui a su gagner l'affection de tous les Russes et qui partage complètement les vues et les principes de son impérial époux, tant sur la grande mission qui lui est confiée par la Providence que sur l'éducation à donner à leurs enfants.

A voir le Tsar entouré de sa famille, courant avec ses enfants et partageant leurs plaisirs champêtres dans le magnifique parc de Gatchina, on se sent profondément impressionné par le tableau d'un vrai bonheur conjugal dont sait jouir le tout-puissant autocrate de toutes les Russies. C'est Henri IV jouant avec ses enfants, mais un Henri IV sans les écarts qui rendirent si peu unie la carrière conjugale de ce roi galant.

Époux modèle, le Tsar serait inexorable pour les irrégularités de conduite qui viendraient à se produire parmi les membres des grandes familles ne sachant ou ne pouvant modeler leur vie sur celle du couple impérial.



Place du Palais d'Hiver.

Doué d'une santé florissante et d'une structure athlétique fortifiée par des exercices de gymnastique, Alexandre III reproduit dans sa perfection le type des Romanoff qui ont donné tant d'exemples de la beauté virile. Haut de taille et bien découplé, le Tsar a le



Fig. 11. — L'impératrice Marie-Féodorovna; photographie de Levitzky, Saint-Pétersbourg.

don précieux de charmer ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Ses grands et beaux yeux au regard scrutateur vous imposent le respect et l'admiration pour la belle âme qu'ils reflètent.

Sa force physique est prodigieuse et rappelle celle de son illustre ancêtre Pierre le Grand. Casser de ses doigts un écu de cinq francs,

ou le plier comme du papier pour en faire un porte-bouquet, est un tour de force ordinaire pour le Tsar.

Lorsqu'on voit ce plein épanouissement de force physique, on ne doit certes pas s'étonner de la grande force de volonté de l'âme qui habite ce corps vigoureux. Et cependant, cette force de caractère qui ne se soumet à aucune considération d'ordre matériel, se plie et s'humilie devant la religion. Russe dans la plus noble et la plus pure acception de ce mot, Alexandre III est profondément religieux. Cette haute intelligence, qui suit avec attention et admire les vastes conquêtes de la civilisation humaine, reste imprégnée jusqu'à ses plus profonds recoins de convictions religieuses sincèrement senties. D'ailleurs, il n'y a rien d'étonnant en cela. Esprit moral par excellence et élevé par une mère dont les vertus ont fait l'admiration de la société russe, Alexandre III est inébranlablement convaincu de la sainteté de sa religion. Son bonheur et celui de la Russie est d'avoir trouvé une épouse digne de le comprendre et partageant entièrement ses idées et ses principes.

Belle et gracieuse, l'impératrice Marie Féodorovna, l'ancienne princesse Dagmar de Danemark, est née le 14-26 novembre 1847. Fille du roi Chrétien IX de Danemark, l'impératrice de Russie a été élevée, comme ses deux autres sœurs, dont l'aînée, la princesse de Galles, est devenue l'idole de la société anglaise, dans une famille bénie du Ciel, mais éprouvée par bien des revers de fortune.

Fille et sœur de rois (son frère Georges Ier règne en Grèce), cette belle princesse danoise a été destinée par la Providence à régner en Russie. Ayant perdu son premier fiancé, le tsarévitch Nicolas, enlevé à la fleur de l'âge à l'affection de ses parents, la princesse Dagmar fut bientôt choisie par le nouvel héritier de la couronne de Russie pour unir son sort au sien. Cette affection commencée près d'un lit de douleur fut ensuite consolidée par une similitude de goûts et de principes. Gracieuse et douce, Marie Féodorovna est le rosier qui embaume de ses fleurs, en l'enroulant de ses ramifications, le puissant chêne russe. C'est la grâce et la délicatesse réunies à la force, et c'est ce qui constitue justement la solidité des liens qui unissent la princesse scandinave au puissant autocrate russe.

Il fallait à cet homme, qui passe presque toutes ses heures à travailler pour le bonheur de son empire, une compagne douce et pleine de charmes, qui pût lui adoucir les amertumes d'une tâche surhumaine. Et on doit rendre cette justice à l'impératrice, qu'elle a pleinement

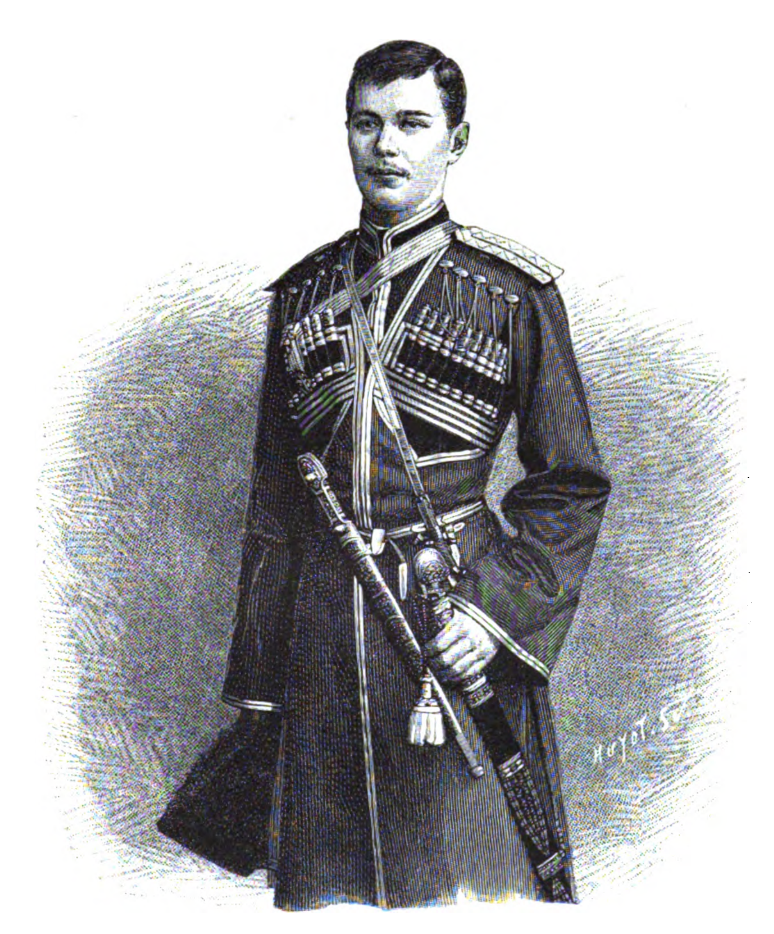


Fig. 12. — Grand-duc Nicolas Alexandrovitch, prince héritier; photographie de Levitsky, Saint-Pétersbourg.

réussi dans sa mission. Fille d'une famille brillant par ses vertus domestiques, Marie Féodorovna a su réaliser l'idéal de son impérial époux. C'est une compagne fidèle et dévouée, poussant jusqu'à l'abnégation son amour pour le puissant souverain dont elle partage les peines et les joies, et une mère sensitive qui tremble à la moindre indisposition de ses enfants.

Douée d'une grâce exquise et d'un goût artistique des plus raffinés, elle a su adoucir et entourer d'élégance l'austérité de la vie que l'on mène à Gatchina. Sincèrement dévouée à son époux, dont la beauté physique et morale lui inspire un vrai culte, l'Impératrice a su s'attacher toutes les sympathies. Épouse incomparable, mère adorée, elle se tient loin de toute immixtion dans les affaires de l'État, se dévouant de toutes les forces de son âme au soulagement des infortunés. Un heureux hasard lui a donné les noms d'une impératrice dont la mémoire reste à jamais révérée en Russie, de Marie Féodorovna, l'épouse de Paul Ier et la mère des empereurs Alexandre Ier et Nicolas Ier. S'inspirant de son cœur et suivant l'exemple de son homonyme, l'épouse d'Alexandre III est la vraie mère protectrice des orphelins et des demoiselles élevées dans les pensionnats de la couronne connus sous le nom d'Institutions de l'impératrice Marie Féodorovna. Il faut assister à une des fréquentes visites que fait l'Impératrice à ces pensionnats pour comprendre la force de l'attachement dont les jeunes élèves sont animées à l'égard de leur auguste protectrice. Les enfants entourent leur souveraine et folâtrent autour d'elle. Ce n'est pas une Impératrice que l'on voit entourée de ses jeunes sujettes, mais une mère ravie de se trouver au milieu des êtres qu'elle chérit et qui lui paient au centuple l'affection dont elle les comble.

L'impératrice Marie Féodorovna aime à présider aux fêtes qui ajoutent à l'éclat du trône. Élégante dans les moindres détails de sa toilette et aimant passionnément son mari, la Tsarine ne néglige rien pour adoucir les amertumes du pouvoir dont est remplie la vie de son impérial époux. De là cet entrain et ce bruit mondain dont elle se sert pour arracher de temps à autre l'Empereur à son cabinet de travail.

Bien que princesse danoise et appartenant par conséquent à une famille royale qui a tant souffert de l'ambition de la Prusse, l'impératrice Marie n'a pas voulu apporter à sa nouvelle famille les rancunes de son pays natal. Tout en gardant intacts les sentiments de la plus pure affection pour ses parents, elle est devenue russe de cœur et de sentiments. Elle aime passionnément le pays qui l'a adoptée avec un de ces élans que l'on trouve rarement dans l'histoire des peuples,

et elle en partage les croyances et les tendances. N'a-t-elle pas contribué, grâce à la profonde affection que lui a vouée Alexandre III, à dissiper les préventions que des envieux avaient fait naître dans l'esprit du souverain contre Skobéleff, ce héros légendaire des dernières



Fig. 13. — Grand-duc Vladimir Alexandrovitch, frère de l'Empereur; photographie de Levitzky, Saint-Pétersbourg.

guerres russes? Ce service rendu au sentiment national a encore ajouté, quoique cela parût impossible, à l'adoration que le nom de l'Impératrice inspire en Russie.

Marie Féodorovna règne non seulement de par le droit souverain, mais aussi par le charme qui se dégage d'elle. L'Impératrice, mignonne et gracieuse, est une vraie charmeresse. Ses yeux ont une

expression douce et bienveillante, son sourire est plein d'une grâce irrésistible, et quand on se trouve en sa présence, on se sent involontairement subjugué par la grâce incomparable de la femme.

L'héritier de l'empire, grand-duc Tsarévitch Nicolas Alexandrovitch, est né le 6 (18) mai 1868. C'est un beau jeune homme un peu délicat et n'ayant pas la taille athlétique des Romanoff. Au physique, il ressemble à sa mère, mais au moral, à son père. Aussi ennemi du mensonge que l'Empereur, aussi parfait gentilhomme dans ses relations, il est également doué d'une belle intelligence et d'une grande force de volonté. Héritier d'un puissant empire, il sait allier la réserve que lui imposent ses devoirs envers son souverain à la conscience de sa valeur; fils enthousiaste d'un père adoré, si, de son côté, il s'abstient de toute ingérence dans les affaires de l'État, comme Alexandre III le fit lui-même sous le règne d'Alexandre II, il trouve dans son père un éducateur qui l'habitue graduellement au lourd fardeau qu'il doit porter un jour.

Le grand-duc héritier a pris, comme tous ses prédécesseurs, le titre d'ataman de toutes les troupes de Cosaques. Chacune d'elles cependant est commandée par son ataman *locum tenens.*

Il n'y a rien à dire des autres enfants impériaux, qui sont encore dans la salle d'études. Ce sont de beaux et robustes enfants, qui font la joie de leurs parents. La grande-duchesse Xénia Alexandrovna, à peine âgée de quatorze ans, — elle est née le 25 mars (6 avril) 1875, — promet d'être une blonde ravissante, alliant la beauté majestueuse des Romanoff à la grâce de sa mère.

Le prince agnat de l'empire, le grand-duc Vladimir Alexandrovitch, est né le 10 (22) avril 1847. C'est un bel homme dans la plus parfaite acception de ce mot. D'une taille gigantesque, aux larges épaules, avec une figure ouverte et superbe, il est un vrai représentant de la belle race des Romanoff.

Le grand-duc Vladimir fait de fréquents voyages à Paris, accompagné de la grande-duchesse. La haute société française les accueille avec une sympathie qui va, à travers les altesses impériales, à l'Empereur Alexandre III lui-même.

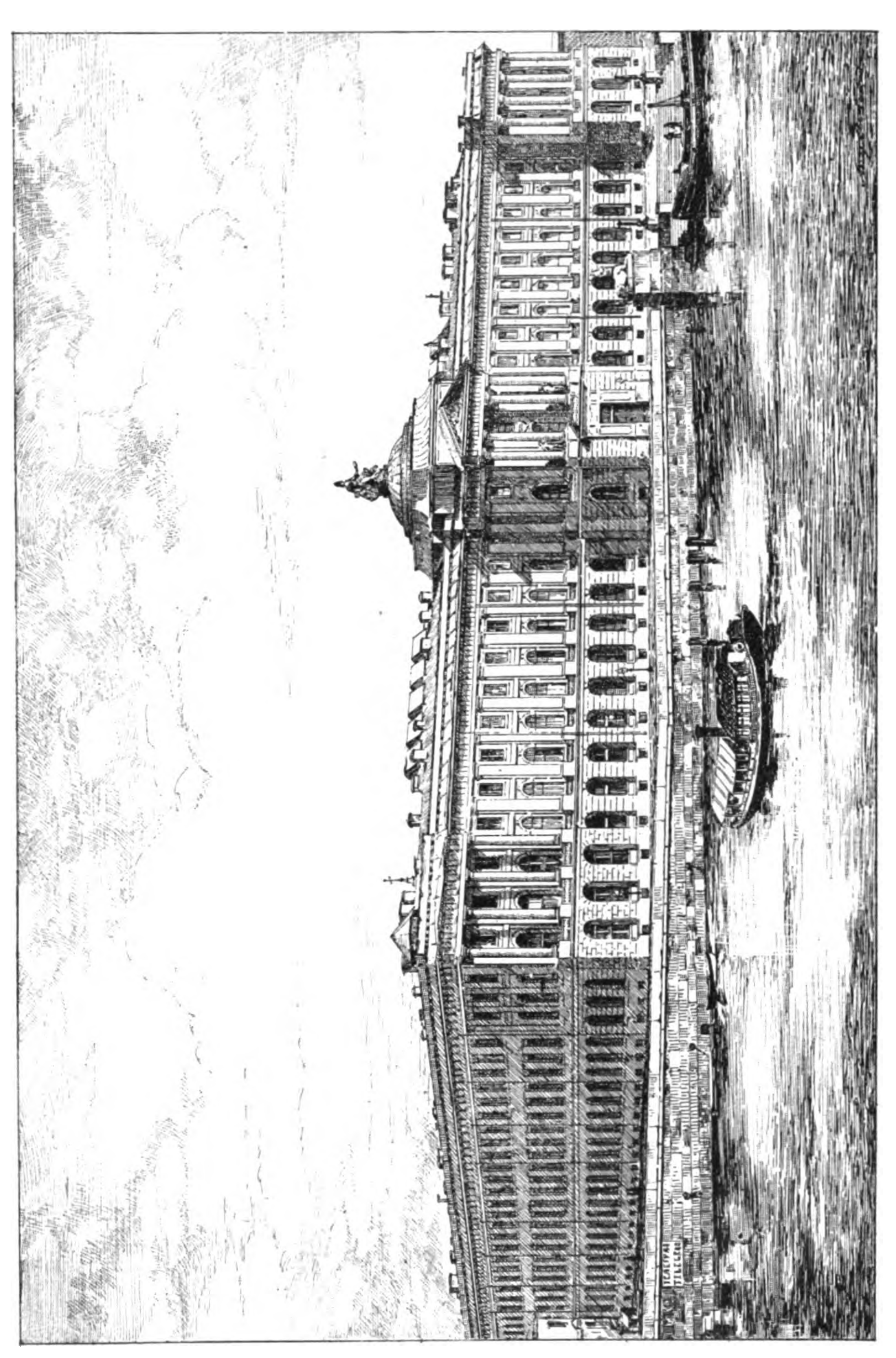


Fig. 14. — Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg.

Commandant en chef du corps de la garde impériale et de la circonscription militaire de Saint-Pétersbourg, occupations qui absorberaient tout le temps d'un esprit moins souple, il trouve cependant assez de loisir pour présider l'Académie des beaux-arts.

Depuis la promulgation du statut de la famille impériale, le 2 (14) juillet 1886, la famille impériale de Russie est divisée en trois classes bien distinctes : les fils, les filles, les frères, les sœurs, et, dans la descendance mâle, tous les petits-fils de l'Empereur, portent le titre de grand-duc ou de grande-duchesse et d'altesse impériale. Le titre d'altesse, de prince et de princesse du sang impérial appartient au fils aîné des petits-fils de l'Empereur et au fils aîné de ses descendants du sexe masculin et de descendance mâle. Le titre d'altesse sérénissime, de prince et de princesse de sang impérial, est attribué, depuis les enfants cadets du petit-fils impérial, à toutes les autres descendances de sang impérial provenant de la branche masculine.

Fait sans exemple, Alexandre III a, de sa propre initiative, considérablement réduit sa liste civile ainsi que celle de l'Impératrice et de ses augustes enfants ; cette liste civile était pourtant déjà assez modeste, si on prend en considération les nombreux hôpitaux, asiles, orphelinats, théâtres, etc., qui sont à sa charge. En diminuant sa liste civile, Alexandre III a en même temps considérablement augmenté ses dépenses pour les œuvres de bienfaisance. Un grand nombre d'œuvres de bienfaisance tiraient autrefois leurs frais d'entretien des loteries à 1 ou 3 roubles, très répandues en Russie. Alexandre III, adversaire de tout jeu de hasard, a supprimé toutes ces loteries, les regardant à juste raison comme immorales, et a pris sur sa cassette particulière les nombreuses charges de ces œuvres, privées de la source principale de leurs revenus.

Les trois autres frères de l'Empereur sont : les grands-ducs Alexis, Serge et Paul. Le premier, qui est le grand amiral de la flotte impériale, est une vraie nature slave. Beau, robuste, et jouissant d'une florissante santé, c'est l'homme infatigable par excellence. Dévoué à l'Empereur, au service duquel il a voué toutes ses aptitudes, il est en même temps un patriote convaincu, qui met au-dessus de tout l'idée nationale russe. Sous sa direction, la marine russe a pris un grand développement.

Le grand-duc Serge Alexandrovitch est marié avec la grande duchesse Élisabeth Féodorovna, fille du grand-duc régnant Louis de Hesse et petite-fille de la reine Victoria de Grande-Bretagne, une des princesses les plus gracieuses et les plus sympathiques de la cour de Russie. Le cadet des frères de l'Empereur, le grand-duc Paul Alexandrovitch, est marié à la princesse Alexandra, fille du roi des Hellènes.

Les frères du défunt Empereur et par conséquent les oncles de l'empereur Alexandre III, les grands-ducs Constantin, Nicolas et Michel, sont des princes remarquables sous plus d'un rapport. Constantin Nicolaïévitch, qui porte le titre de grand amiral, a dirigé autrefois le ministère de la marine et a occupé sous le règne d'Alexandre II les postes les plus importants de l'empire. Il fut un instant lieutenant de l'empereur en Pologne et ensuite il a présidé le Conseil de l'empire jusqu'à la mort de son impérial frère. C'est une nature extrêmement puissante sous des apparences calmes. Doué d'une intelligence remarquable ornée d'une instruction variée et solide, il aurait pu encore rendre de grands services à l'État si une maladie grave ne le condamnait désormais au repos.

Le grand-duc Nicolas Nicolaïévitch, qui a gagné le grade de feld-maréchal dans la dernière campagne de Turquie, où il a commandé en chef l'armée victorieuse qui campa devant Constantinople, est un excellent ingénieur et un des cavaliers les plus accomplis de l'empire. Ayant une vraie passion pour les chevaux, il a donné une grande impulsion au développement des haras de la Russie. Le dernier des frères d'Alexandre II, le grand-duc Michel, qui a aussi gagné le grade de feld-maréchal dans la brillante campagne de Turquie d'Asie, a été assez longtemps lieutenant de l'empereur au Caucase. Actuellement il est président du Conseil de l'empire.

Travailleur infatigable, esprit réfléchi, grave même dans son cabinet et lorsqu'il s'occupe des affaires de l'État avec ses ministres, l'empereur Alexandre est d'une amabilité, d'une bienveillance souriante, encourageante, quand il ouvre les vastes et riches salles de ses palais pour recevoir le monde des élus qui ont accès aux réunions impériales. Là, au milieu des invités, Alexandre III n'est plus le souverain austère

chargé uniquement des grands intérêts du pays que la Providence a placé sous son gouvernement. C'est un maître de maison dont l'hospitalité est légendaire, qui s'efforce de faire oublier à ses invités l'énorme distance qui les sépare de lui, et qui est heureux lorsqu'il voit tout le monde s'amuser dans le palais impérial.

Rien de plus splendide que les bals du Palais d'Hiver. L'immense palais, dont les salles regorgent de collections d'objets artistiques les plus précieux et de richesses vraiment impériales, resplendit sous la lumière électrique qui inonde de ses rayons blancs des arbustes aux fleurs rares et des bouquets de plantes exotiques; ces bals dépassent en magnificence les rêves les plus radieux. La richesse du Palais se trouve en parfaite harmonie avec la richesse des costumes de la cour impériale. L'élégante beauté russe est plus ravissante encore sous le splendide costume national. Les uniformes militaires et civils, d'une richesse d'ornements et de couleurs incomparable, forment un cadre superbe à l'essaim des jolies femmes de la cour.

La description d'un bal au Palais d'Hiver donnera au lecteur une idée des splendeurs de ses fêtes.

Décrivons le bal du 28 février. On y avait invité les dames de la cour, les membres du corps diplomatique avec leurs dames, les membres du Conseil de l'empire, les ministres, les hauts fonctionnaires militaires et civils, les deux premières charges de la Cour, plusieurs chambellans et gentilshommes de la chambre et un certain nombre d'officiers de la garde; en tout neuf cents invités. La salle des concerts, où l'on dansait, ainsi que les salles et salons contigus, étaient éclairés à la lumière électrique. Au coin droit de la salle, devant l'entrée du salon de malachite, on avait élevé une estrade qui se perdait dans les arbustes et dans les buissons de plantes exotiques et sur laquelle étaient des musiciens ordinaires de la cour impériale. Dans la rotonde et les galeries militaires ornées de divers trophées de guerre et d'armes précieuses, des buffets étaient dressés où l'on servait du thé, des confitures, des dragées, des fruits et toutes sortes de rafraîchissements. La salle arabe, dont les ornements en style mauresque et oriental sont réputés pour leur richesse, était réservée aux joueurs de cartes.



Bal au Palais d'Hiver.

A l'apparition de l'Empereur et de l'Impératrice accompagnés de la famille impériale, à 10 heures du soir, la musique entonna l'hymne national, après quoi elle donna le signal des danses en jouant une valse. Le bal s'interrompit à 1 heure après minuit, au moment du souper, qui fut servi dans la salle de Nicolas Ier, dans l'avant-salle et sur le palier du perron du Jourdain.

La magnifique salle de Nicolas Ier, éclairée par plusieurs centaines de becs électriques, était transformée en un vrai jardin des tropiques. De longues allées de lauriers et de rhododendrons couvraient de leur feuillage les tables des soupeurs. A la table d'honneur prirent place l'Impératrice avec les grandes-duchesses, les chefs des ambassades et des légations étrangères avec leurs dames. Les grands-ducs et les autres invités se répandirent autour des autres tables. L'Empereur ne soupait pas; mais, accompagné du ministre de la cour et du grand maréchal du palais, il faisait le tour des tables, s'approchant tantôt de l'un et tantôt de l'autre des invités pour leur adresser des paroles de bienveillance et d'encouragement. Après le souper, pendant lequel jouaient plusieurs orchestres, on a dansé le cotillon, qui a terminé le bal à 3 heures du matin.

Ce qui rehausse la splendeur de toutes les cérémonies de la cour impériale, telles que les sorties ou processions, bals ou réceptions, c'est l'élégance vraiment artistique du costume des dames de la cour. Tout le personnel féminin et la cour impériale, depuis l'Impératrice jusqu'à la plus jeune des demoiselles d'honneur des grandes-duchesses, porte le costume national russe, c'est-à-dire le sarafane et le kokochnik.

Le sarafane est une robe de soie ou de velours bleu ou cramoisi, qui ne monte pas au-dessus du sein et qui est retenue sur les épaules par des attaches, en forme de bretelles de soie ou de velours, laissant la gorge recouverte d'une chemise de fine batiste ou de satin avec dentelles artistiquement exécutées au point russe. Les agrafes et les attaches sont en pierres précieuses, qui brillent à côté d'une double et jusqu'à une quintuple rangée de fils de collier de perles entrelacées avec d'autres pierres précieuses. Le kokochnik est un diadème en velours rouge ou bleu, orné de pierres précieuses et de perles fines.

Rien de plus beau qu'un wykhode (sortie), comme on l'appelle en

russe. C'est une procession solennelle de la cour impériale, qui sort des appartements de l'Empereur et de l'Impératrice pour se rendre à la messe, dite par le grand aumônier du Tsar dans la grande chapelle du palais. Les salles traversées par cette procession sont remplies d'officiers de toutes armes et de hauts fonctionnaires de l'État, ainsi que des membres du corps diplomatique avec leurs dames, qui tous s'inclinent devant le couple impérial.

La procession commence par les fonctionnaires subalternes de la cour marchant en paires de front, en ordre ascendant jusqu'aux premières charges de la cour. Enfin l'Empereur s'avance, saluant tout le monde et donnant le bras à l'Impératrice dans son splendide costume russe, qui fait ressortir avec éclat la beauté de la très gracieuse souveraine, et dont la longue traîne est portée par les pages. Derrière l'Empereur marchent deux aides de camp généraux et deux grandes dames du palais, dites dames d'État.

Après le couple impérial viennent les membres de la famille impériale, par ordre d'ancienneté, ou plutôt par ordre de leurs droits à la succession au trône, c'est-à-dire le grand-duc héritier et ses frères, puis le frère de l'Empereur, chacun avec sa famille. Les membres de la famille impériale sont suivis de nouveau des dames et des fonctionnaires de la Cour, dans un ordre descendant.

La Cour impériale de Russie est composée de fonctionnaires et de dames attachés au service de l'Empereur et de l'Impératrice, ainsi que du personnel au service des grands-ducs et grandes-duchesses (petite cour) et des employés des divers bureaux et administrations de la Cour.

Le chef de toute cette administration, qui est une des plus compliquées, c'est M. le comte Worontsov-Dachkof, ministre de la cour impériale. Gentilhomme parfait, honoré de l'amitié particulière de l'Empereur, pour lequel il serait heureux de verser son sang jusqu'à la dernière goutte, le comte Worontsov-Dachkof est le type du grand seigneur russe jusqu'à la moelle des os. Il a su russifier petit à petit une administration qui n'était, jusqu'à l'avènement d'Alexandre III, qu'une colonie allemande dans le palais des Tsars russes. Dévoué à l'Empereur et d'une intégrité à toute épreuve, le ministre de la cour est ad-



Baptême d'un membre de la famille impériale.

mirablement secondé dans ses efforts d'épuration de la cour par Madame la comtesse Worontsov.

Il n'y a pas de cour en Europe où le service soit si varié, le personnel si nombreux et la hiérarchie si compliquée que dans celle de Russie.

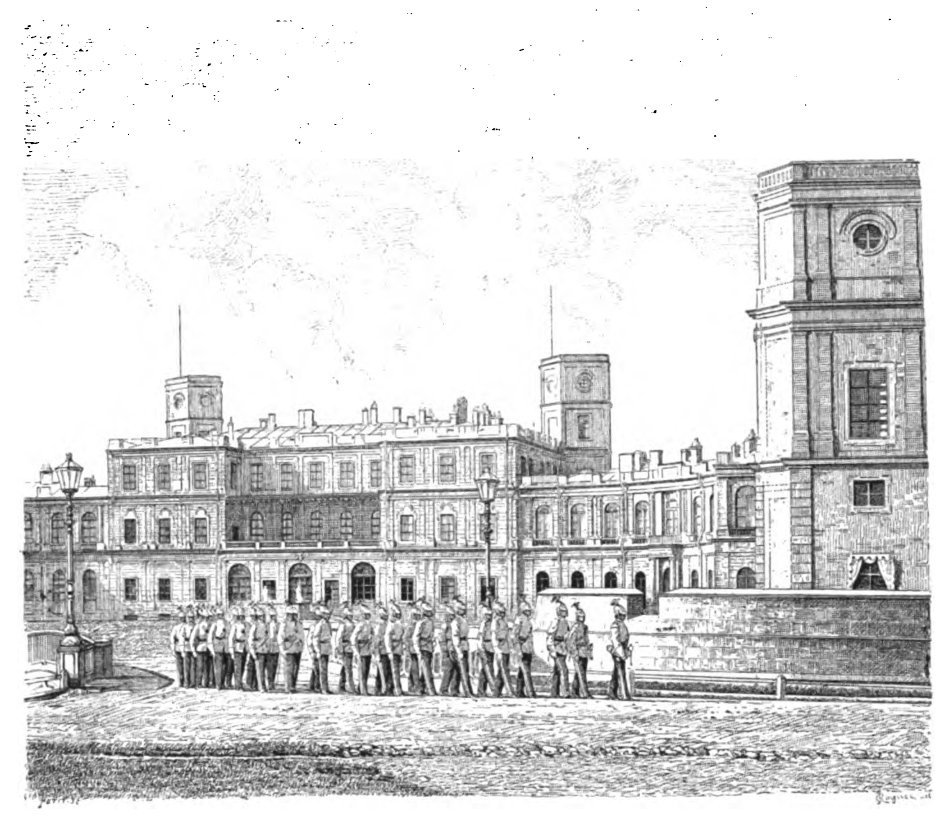


Fig. 15. — Palais de Gatchina.

La nomenclature seule des grandes et des petites charges du service de la cour suffit à donner une idée du grand nombre d'étapes qu'un jeune ambitieux peut avoir à traverser avant d'atteindre à l'une des grandes charges, ce *pium desideratum* de tout gentilhomme russe qui se voue au service de la cour. Les charges du grand maréchal de la cour, du grand chambellan, du grand maître de la cour, occupent, après le ministre de la cour, le sommet de la pyramide; après viennent celles de grand échanson, de grand écuyer tranchant, de grand écuyer et de

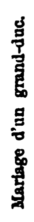
grand veneur. Ce sont les grandes charges de la cour, presque tous leurs titulaires étant des fonctionnaires d'État de 2e classe. Ceux de la 3e et de la 4e classe occupent les charges de : maréchal de la cour, grand maître des cérémonies, maître de la cour, chambellan, écuyer et veneur de la cour. Puis viennent les maîtres des cérémonies, les gentilshommes de la chambre, les fourriers de la chambre, les maître des équipages de la cour, qui forment avec les fonctions d'échansons, de fourrier de la cour, etc., les charges inférieures de la cour impériale.

Le personnel féminin de la cour est moins compliqué. La grande cour, c'est-à-dire celle de l'Impératrice, est composée d'une grande maîtresse de la cour, de plusieurs dames d'honneur, ou dames d'État, toutes ornées du portrait de l'Impératrice, qu'elles portent comme une décoration sur la poitrine, d'un nombre assez restreint de demoiselles d'honneur à portrait et d'un grand nombre de demoiselles d'honneur. Les petites cours, c'est-à-dire celles des grandes-duchesses, sont formées chacune d'une maîtresse de la cour, d'un nombre restreint de dames d'honneur et d'un certain nombre de demoiselles d'honneur.

L'ancienne grande maîtresse de la cour impériale, la princesse Hélène Kotchoubey, était le type le plus accompli de la grande dame. Fière et même hautaine pour les personnes qui avaient l'air de douter de sa supériorité, elle savait cependant être d'une politesse et d'une amabilité qui mettaient immédiatement à l'aise. Elle arrivait à se faire respecter et admirer malgré ses boutades. Elle avait à la fois un esprit brillant et profond, toujours alimenté par les relations qu'elle entretenait avec les plus hautes et plus remarquables personnalités européennes. Sa façon de causer charmait l'Impératrice, qui l'avait choisie elle-même et désirée comme grande maîtresse du palais.

La princesse Kotchoubey est morte cette année, mais il sera longtemps impossible de trouver une grande maîtresse de la cour plus parfaite qu'elle. A cheval sur l'étiquette, elle menait tout le monde à la baguette et savait faire régner l'ordre et l'observance du cérémonial dans une cour qui, vu la bonté angélique de l'Impératrice, a grandement besoin d'une main ferme et habile.

Le prince Jean Galitzyne, maître de la cour de l'Impératrice, est



Mariage d'un grand-duc.

attaché au service particulier de la souveraine. C'est un homme charmant, vrai gentilhomme sans alliage, très serviable, bienveillant pour tout le monde et absolument dévoué à ses souverains.

Depuis l'avènement de l'empereur Alexandre III, les fêtes du palais impérial, qui avaient beaucoup perdu pendant les dernières années du règne précédent, ont repris leur ancien éclat. Alexandre III étant le digne continuateur de son illustre grand-père, l'empereur Nicolas Ier, dans la politique nationale, l'est aussi dans les magnificences des réceptions et des fêtes de la cour. Aussi excellent père de famille que l'était son aïeul, Alexandre III, tout en recevant avec éclat dans les grandes fêtes qu'il donne au Palais d'Hiver, préfère les réunions intimes dans son palais de Gatchina. Ces fêtes sont surtout très enviées, car les invitations y sont très restreintes et le rang des invités n'y a aucune importance.

Pour être invité à une soirée du palais de Gatchina, il ne suffit pas d'appartenir par sa naissance à la crème de l'aristocratie du pays ou d'occuper au service de l'État une des trois premières classes de la hiérarchie civile ou militaire. Là, à Gatchina, le souverain invite l'élite de ses sujets sans distinction de position. La littérature, les arts y sont plus fréquemment représentés que l'aristocratie bureaucratique ou de naissance. Le corps diplomatique n'y est pas invité, ce qui n'est pas pour lui un mince sujet de mécontentement; tout se passe dans ces soirées en cercle intime. On y fait de la musique, on y danse, amusement indispensable, vu le goût de l'Impératrice; on y joue de petites comédies ou des jeux de société, ou bien on passe une grande partie de la soirée dans la lecture de quelque œuvre encore inédite de la littérature nationale.

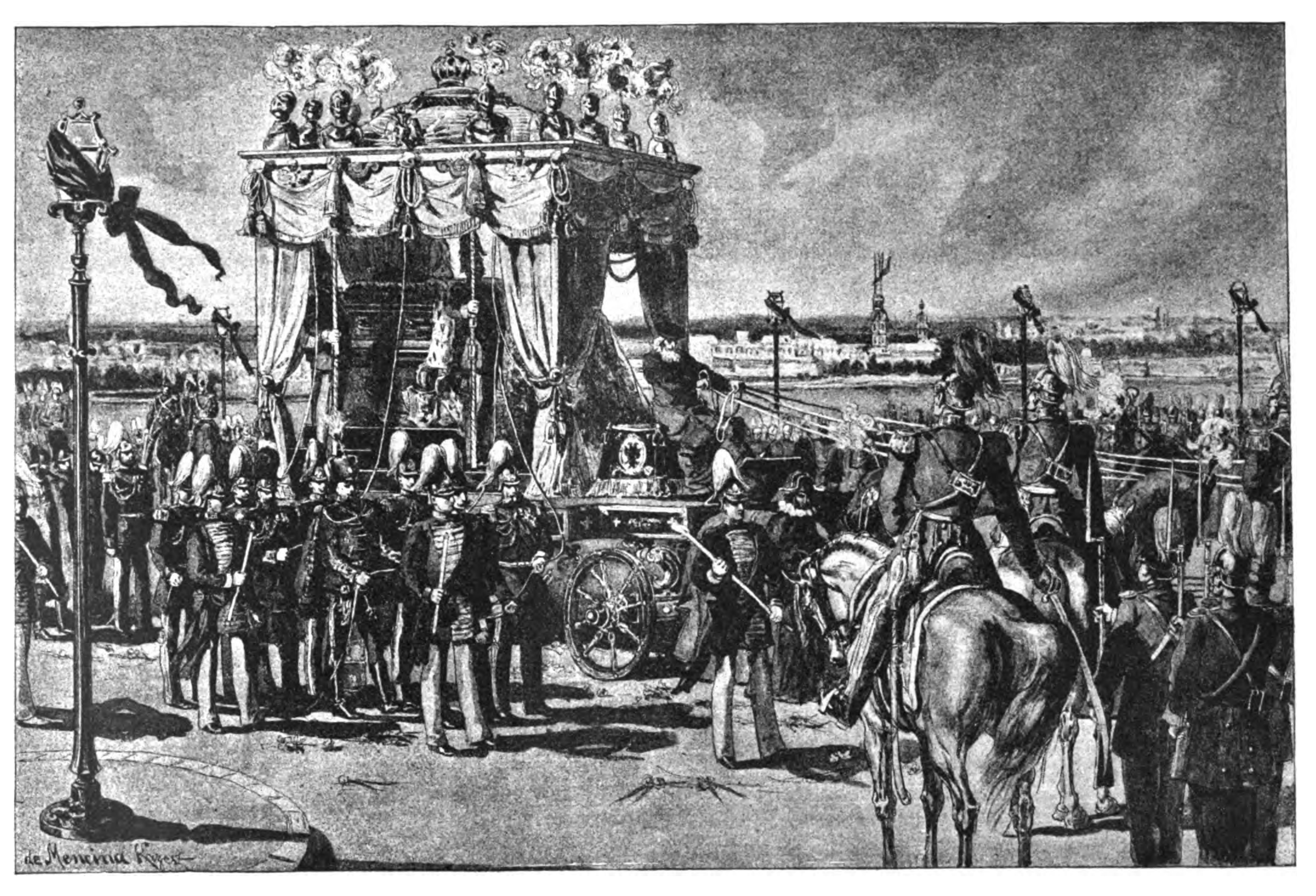
Outre les réunions ordinaires et les bals que la cour impériale donne de temps à autre, tantôt à Gatchina et tantôt dans d'autres palais, selon la résidence de l'Empereur, il y a encore d'autres solennités dépendant des événements joyeux ou funèbres de la famille impériale. Telles sont les solennités plus ou moins publiques, mais toujours grandioses, des baptêmes, mariages ou funérailles des membres de la famille impériale.

La naissance d'un nouveau membre de la famille impériale est annoncée au peuple par un manifeste impérial ou par un oukaze au sénat dirigeant. L'Empereur, notifiant au sénat la naissance d'un fils ou d'une fille d'empereur ou de grand-duc, ordonne l'inscription du nouveau-né parmi les membres de la famille impériale, et lui confère, conformément au statut organique de la maison régnante, les titres de grand-duc ou prince, grande-duchesse ou princesse, altesse impériale ou sérénissime. Le manifeste au peuple est empreint de ce caractère sacré et paternel, que portent tous les écrits impériaux adressés au peuple. L'Empereur y parle comme un père qui s'adresse à ses enfants, leur faisant part d'un événement joyeux dans le sein de sa famille et les invitant à unir leurs prières aux siennes pour le bonheur et la prospérité du nouveau-né.

Quelques jours après, on publie un autre manifeste désignant le jour du baptême du nouveau-né et fixant les détails du cérémonial qui devra être suivi dans l'accomplissement de cet acte important par la famille impériale.

Le jour désigné pour la cérémonie du baptême, à 10 heures du matin, commencent à arriver au palais où aura lieu la célébration du sacrement, toutes les personnes ayant accès au palais, ainsi que les membres du corps diplomatique. En même temps on y amène, en voiture de gala, le nouveau-né, dans le cas où il ne se trouverait pas au palais même où a lieu la cérémonie. La procession du cortège impérial se rendant des appartements intérieurs à la grande église du palais se fait d'après l'ordre que nous avons décrit plus haut, en parlant des sorties impériales, *wykho.* L'enfant nouveau-né est porté jusqu'à l'église par une grande maîtresse de la cour, assistée des deux côtés de deux hauts dignitaires de l'État.

Le métropolitain, qui se tient devant la porte de l'église, reçoit l'Empereur et la famille impériale et leur donne à baiser le crucifix en les aspergeant d'eau bénite. Le sacrement du baptême se fait en grande pompe et selon le rituel de l'Église orthodoxe. Elle impose à ces sortes de cérémonies l'absence du père et de la mère du nouveau-né. Après le baptême, le chancelier du chapitre des ordres impériaux ap-



Funérailles impériales.

porte à l'Empereur les insignes de l'ordre de Saint-André pour les grands-ducs et de Sainte-Catherine pour les grandes-duchesses, et l'Empereur les met sur les coussins où repose le nouveau-né. Le soir, il y a grand banquet au palais impérial et la ville est splendidement illuminée.

Le mariage d'un membre de la famille impériale est précédé, si c'est un grand-duc qui se marie avec une princesse étrangère, de la conversion de la future grande-duchesse à la religion orthodoxe, et puis de son entrée solennelle dans la capitale. Jusqu'à présent, il n'y a eu qu'un exemple d'une princesse étrangère qui épousa un grand-duc sans embrasser préalablement la religion de son

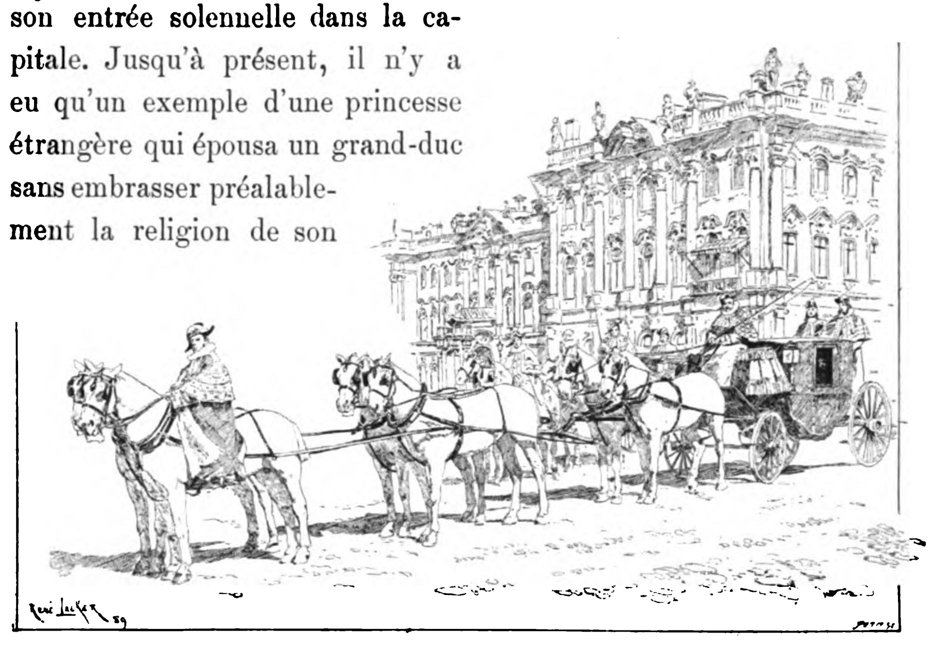


Fig. 16. — Équipages de la cour.

mari. C'est celui de la grande-duchesse Marie Pavlovna, l'épouse du grand-duc Vladimir Alexandrovitch.

Quant à l'entrée solennelle des futures grandes-duchesses à Saint-Pétersbourg, elle se fait en grande pompe, et l'on voit s'étaler à cette occasion toute la magnificence de la cour impériale. Les voitures de la cour vont attendre la future grande-duchesse à l'une des gares du chemin de fer, et, depuis cette gare jusqu'au Palais d'Hiver, — où ont lieu la présentation à la future altesse impériale de tous les grands dignitaires de l'État, — les troupes de la garde impériale sont échelonnées en haie vive.

C'est une voiture tout en or, surmontée de la couronne impériale et enlevée par huit chevaux d'un blanc de neige sans la moindre tache, qui amène la future grande-duchesse, assise à côté de l'Impératrice. Cette voiture est escortée de l'Empereur, du grand-duc fiancé et des autres grands-ducs, tous à cheval. Elle est suivie d'autres voitures d'une grande richesse amenant les autres grandes-duchesses. Cette procession est précédée et suivie de détachements de cavalerie de la garde et de toute la maison militaire de l'Empereur.

Quelques jours après, est célébré le mariage, avec toute la pompe de l'Église orthodoxe. La famille impériale se rend à l'église du palais dans l'ordre habituel de toutes les solennités. Elle est reçue à la porte de l'église par le métropolitain de Novgorod et Saint-Pétersbourg, primat de l'Église russe, et immédiatement après commence l'office du mariage.

Après la messe et le *Te Deum,* les nouveaux mariés s'approchent de l'Empereur pour lui exprimer leur reconnaissance ; l'Empereur étant le chef de la maison régnante, tout acte concernant les membres de la famille impériale émane exclusivement de lui. Aussitôt les félicitations d'usage, la famille impériale se retire dans les appartements intérieurs. A 6 heures, a lieu le dîner-gala, auquel sont conviés les dignitaires de l'État appartenant à la hiérarchie des trois premières classes, et à 9 heures, les splendides salles du Palais d'Hiver s'ouvrent pour le grand bal de noces.

A la nouvelle du décès de l'Empereur ou de l'Impératrice, le deuil le plus rigoureux est décrété par le nouveau souverain ou par l'Empereur qui a perdu son épouse, et les prières pour le repos de l'âme du défunt commencent dans toutes les églises. La dépouille mortelle, après avoir été embaumée, reste exposée au palais, dans une chapelle ardente.

Le jour fixé pour les funérailles, les troupes de la garde impériale sont échelonnées en haie vive, le long des rues que doit traverser le cortège funèbre. La bière avec la dépouille mortelle du décédé est placée sur le char funéraire, couvert d'un dais surmonté de la couronne impériale et traîné par huit chevaux recouverts de draps de deuil. Aux quatre coins de la bière et sur le char, se tiennent debout deux des plus hauts dignitaires de la cour et deux aides de camp généraux. Des deux côtés

du char marchent à pied des dignitaires de la cour tenant les cordons du poêle.

Immédiatement après le char, viennent l'Empereur, entouré de ses enfants et des membres de la famille impériale ainsi que des princes étrangers et des dignitaires des hauts grades militaires. Après ceux-ci, viennent les escortes d'honneur et les voitures de la famille impériale, avec les grandes-duchesses et les dames de la cour. Si c'est un empereur qui est décédé, après l'Empereur vient, conduit par la bride, le cheval du défunt, tout couvert de noir.

La procession, après avoir parcouru les principales rues de Saint-Pétersbourg, arrive à la forteresse de Pierre et Paul, où l'on enterre la dépouille mortelle de l'Empereur ou de l'Impératrice, dans le tombeau qui lui est désigné.

CHAPITRE III.

L'ARMÉE.

Développement historique. — Service militaire obligatoire. — Composition de l'armée. — Le soldat russe. — Son dévouement au Tsar et son sentiment religieux. — La grande famille russe. — Discipline. — École nationale. — Souvaroff. — Faits d'armes remarquables. — Chipka et les Balkans.

Avant les dernières réformes militaires d'Alexandre III, l'armée russe ne représentait que les classes non privilégiées de la population. La noblesse et les marchands étant affranchis du service militaire, comme simples soldats, il n'y avait que les populations rurales et la petite bourgeoisie (les *mestchanié*) qui donnaient des soldats à l'empire. Les gentilshommes, tout en étant exemptés du recrutement, n'en payaient pas moins leur dette de sang à la patrie. Il n'y avait pas de famille noble en Russie qui n'eût, avant l'établissement du service militaire obligatoire, un ou plusieurs représentants dans l'armée. Les gentilshommes seulement servaient tous comme officiers, puisqu'ils passaient d'abord par les écoles militaires, ou bien entraient dans l'armée en qualité de sous-officiers ou aspirants (*junker*).

Les réformes militaires de 1874, en rendant le service militaire obligatoire pour tous, ont relevé l'importance de l'armée. Depuis cette réforme, surtout depuis sa complète transformation sous Alexandre III, l'armée russe n'est plus un corps de déshérités, dont les membres s'y trouvaient soit comme privés des privilèges de naissance, soit à la suite de condamnations prononcées par les communes. Actuellement, l'armée russe représente la jeunesse du pays, elle en est l'avenir, — et le titre de soldat y a acquis en réalité le rôle glorieux que lui attribuaient toujours les législations de l'empire.

Pierre Ier, le grand réformateur de la Russie, fut en même temps le créateur de l'armée régulière russe. Son oukaze de 1699 est le premier décret impérial imposant à la Russie une conscription régulière.

En 1712, son armée régulière comptait 180.298 hommes, avec 18.000 soldats irréguliers. Sous l'impératrice Élisabeth, en 1756, l'armée russe comptait, avec 20.000 irréguliers, 262.900 hommes, et à la fin du règne de Catherine II, en 1796, elle atteignait le chiffre de 479.280, avec 37 régiments cosaques.

Sous Alexandre Ier, pendant les guerres contre Napoléon, l'armée régulière comptait 851.707 hommes et 100.000 Cosaques. C'est sous cet empereur que fut appelée pour la première fois aux armes la milice nationale (*opollchénié*), qui a fourni, en 1812, 320.000 hommes et 50.000 chevaux. Pendant la guerre de Crimée, sous Nicolas, en 1855, la Russie disposait de 1.527.748 hommes d'armée régulière, et de 239.556 de troupes irrégulières.

C'est pendant le règne d'Alexandre II que l'armée russe a subi une réforme qui l'a transformée radicalement. Autrefois le Russe, en quittant son foyer pour entrer dans les rangs de l'armée, se détachait complètement de son village. Il devait passer sous les armes en service actif vingt-cinq années, et tous les siens, sa femme et ses enfants, entraient dans la classe des familles de soldats.

La durée du service militaire dans l'armée active est de six ans. Les conscrits appelés aux bureaux de conscription tirent au sort, après quoi le contingent des recrues est partagé en deux. La première portion, enrôlée à l'armée active, passe sous les drapeaux six ans complets, tandis que la deuxième, entrant de suite dans la milice, y reste inscrite durant les vingt années que tout Russe doit à la patrie. Pour ceux qui passent les six premières années dans le service actif, ces vingt années se décomposent en : 1° six années d'armée active, 2° neuf années de réserve, et 3° cinq années de milice.

L'armée russe comprend les troupes de toutes les armes et les divers services. Elle se décompose ainsi : 1° armée active ou troupes de campagne, 2° réserve, 3° dépôts, 4° troupes locales, et 5° Cosaques.

Les troupes de campagne ont : 1° l'infanterie, qui compte : 192 ré-

giments, dont 12 régiments de la garde, 16 de grenadiers et 164 de ligne; 56 bataillons de tirailleurs, dont 4 de la garde, 20 de la ligne et les autres en formation au Caucase, dans le Turkestan et en Sibérie. En tout 860 bataillons de 4 compagnies l'un, plus une compagnie de non-



Fig. 17. — Grand-duc Nicolas Nicolaïévitch; photographie de Lévitzky, Saint-Pétersbourg.

combattants par régiment. Le régiment compte, sur pied de guerre, 79 officiers et 3.874 hommes. Le bataillon de tirailleurs compte en moyenne 21 officiers et 960 hommes. L'infanterie présente, par conséquent, un ensemble de 18.100 officiers et 960.000 hommes. 2° La cavalerie, qui comprend : 12 régiments de la garde et 46 régi-

ments de dragons, dont l'ensemble est, en temps de paix, 2.800 officiers et 52.600 hommes, et sur pied de guerre, 3.750 officiers et 70.200 hommes. La cavalerie régulière russe est toute formée de dragons, excepté les régiments de la garde impériale.

Cette dernière forme trois divisions; la première est formée de 4 régiments : 1° les chevaliers-gardes, 2° les gardes à cheval, 3° les cuirassiers de Tsarskoïé-Sélo, et 4° les cuirassiers de Gatchina. La 2e division est composée des régiments : 1° grenadiers à cheval, 2° uhlans de l'Empereur, 3° hussards de Tsarskoïé-Sélo, et 4° Cosaques de l'Empereur. La 3e est aussi formée de 4 régiments : 1° dragons, 2° uhlans, 3° hussards de Grodno, et 4° Cosaques du Tsarévitch.

La cavalerie est armée du fusil des dragons, plus court que celui de l'infanterie, d'un sabre long, recourbé, à simple poignée, dans un fourreau de bois, porté à un baudrier auquel est également fixée la baïonnette.

L'artillerie est formée de trois principales subdivisions : l'artillerie de camp, l'artillerie à cheval et l'artillerie de forteresse.

L'artillerie de camp comprend 3 brigades de la garde, 4 brigades de grenadiers et 48 brigades de ligne. Elles sont toutes à 6 batteries. Dans chaque brigade les batteries des nos 1 et 2 sont armées de canons légers, ainsi que les 5 et 6, sauf dans les brigades 13, 19, 20, 21, 38 et 39, où ces canons sont remplacés par des pièces de montagne. L'effectif à une batterie est de 8 officiers, 221 canonniers et 8 pièces.

L'artillerie à cheval comprend 5 batteries de la garde et 25 de la ligne. Elles sont toutes attelées à 6 pièces.

L'artillerie de forteresse, qui comprend aussi 5 batteries d'artillerie de sortie, est formée de 48 bataillons.

L'artillerie présente un ensemble de 365 batteries avec 2.860 canons et 58 parcs, 3.580 officiers et 74.600 hommes.

Les artilleurs ont le sabre des dragons et le revolver. Les canons viennent pour la plupart de la fonderie impériale d'Oboukhof, et en partie des usines de Krupp. Les pièces lourdes ont 126 coups dans leurs coffres et 144 aux sections de munitions. Les pièces légères ont 165 coups dans leurs coffres et 159 aux sections.

Le génie comprend 6 brigades (32 bataillons) de sapeurs, 6 compagnies de torpilleurs, 22 parcs de télégraphie et de chemins de fer militaires, et 6 bataillons de pontonniers; en tout 870 officiers et 23.560 hommes.

L'ensemble de l'armée active nous donne, avec l'effectif des états-majors, 29.400 officiers et 1.245.000 hommes.

Les troupes de réserve comprennent en temps de paix 115 bataillons d'infanterie en cadres, 5 brigades d'artillerie avec 98 canons et 1 bataillon du génie, total : 4.850 officiers et 125.000 hommes.

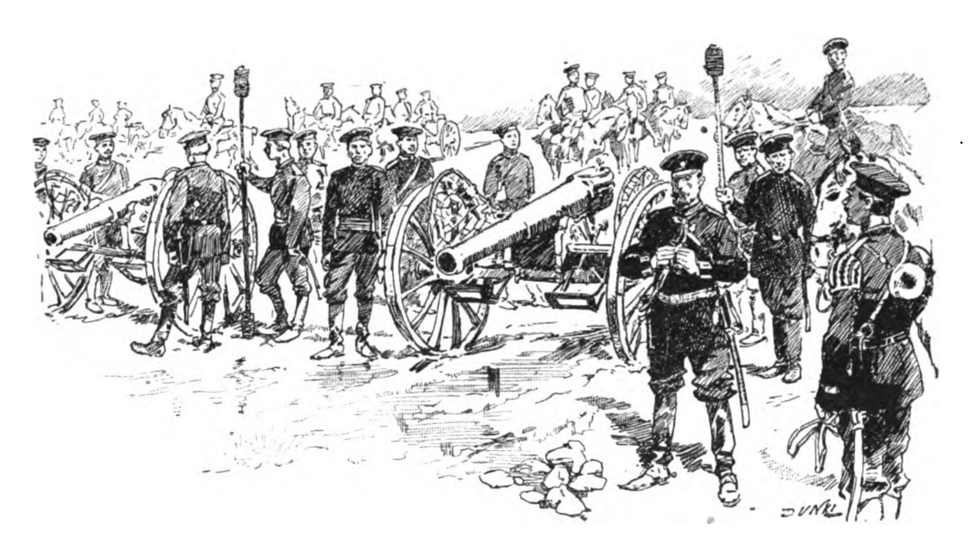


Fig. 18. — Manœuvres d'artillerie.

Les troupes de dépôt ont 164 bataillons d'infanterie (en cadres) et 5 brigades d'artillerie; total, en temps de paix : 510 officiers et 24.120 hommes.

En temps de guerre, la réserve peut donner 1.500.000 hommes.

L'opoltchénié (levée générale) ou armée territoriale, qui fut appelée pour la première fois sous Alexandre Ier, a été organisée définitivement par la loi du 1er janvier 1884. Elle consiste en trois levées générales, chacune de 50 bataillons. Le contingent fourni par chacune de ces trois levées doit par conséquent varier, dépendant du nombre des bataillons que l'on se proposerait de former. Cette

armée peut donner, d'après les calculs des militaires compétents, jusqu'à 2.500.000 hommes.

Les Cosaques, — armée essentiellement nationale russe et dont on ne trouve de pareille dans aucun autre pays, — sont divisés, suivant les régions, en *voïskos* (armées) : du Don, du Kouban, du Térek, d'Azov, d'Astrakhan, d'Orenbourg, de l'Oural, de Sibérie, du Transbaïkal et de l'Amour.

Conformément à la loi de 1875, qui règle actuellement les obligations militaires des Cosaques, tous les hommes solides doivent le service à l'État de dix-huit à trente-huit ans. Ils s'habillent, s'équipent et se remontent à leurs frais, l'État ne leur fournissant que les armes et les munitions. De dix-huit à vingt et un ans, ils appartiennent à la *classe de préparation,* où ils acquièrent les premiers éléments de l'instruction militaire, de telle sorte qu'ils entrent au régiment cavaliers tout formés et soldats accomplis. De vingt et un à trente-trois ans, ils font partie de la catégorie active, et de trente-trois à trente-huit, ils appartiennent à la réserve.

Durant ces douze années d'activité, les Cosaques sont assujettis à trois tours de quatre ans chacun. Ceux du premier tour sont sous les drapeaux et servent dans l'un des corps régularisés, entretenus par leur *voïsko* (armée). A l'expiration de ces quatre années, ils passent au deuxième tour, pendant lequel ils restent dans leurs foyers, équipés et montés et prêts à se rendre à l'armée active au premier appel de guerre.

Les dernières quatre années, les Cosaques les passent dans leurs foyers et sont dispensés de l'entretien d'une monture.

L'armement des Cosaques consiste en une lance, une chachka (sabre recourbé sans garde, suspendu à un baudrier), et une carabine de dragon, moins la baïonnette.

L'effectif des Cosaques en temps de paix est de 2.269 officiers et et 50.000 hommes, avec 100 canons. En temps de guerre, il atteint le chiffre de 198.000 hommes.

La Russie, par conséquent, peut fournir en temps de guerre :

Armée active	1.245.000
Réserve	1.500.000
Opoltchénié	2.500.000
Cosaques	198.000
Total	5.443.000

Grâce à la nouvelle loi, qui a rendu le service militaire obligatoire



Fig. 19. — Cosaque du Kouban.

pour toutes les classes de la société, le niveau moral de l'armée russe ainsi que sa force matérielle se sont relevés sensiblement, sans que le soldat russe ait perdu les qualités primitives qui l'ont toujours distingué des soldats des autres armées européennes.

Le soldat russe a beau quitter sa ville ou son village natal et se plier à une existence différente de celle qu'il avait menée dans son foyer, il reste toujours ce Russe croyant, habitué dès son enfance à se

confier, dans les moments de joie ou de malheur, à la divine Providence, ce phare tutélaire des croyances du peuple russe. Il peut avoir des défauts, être grognon, aimer à noyer son ennui dans sa chère vodka (eau-de-vie de grain) et recourir souvent au mensonge, à l'instar des enfants et des peuples primitifs, mais il est essentiellement religieux et il a, quoi qu'on en dise, l'âme haute.

Pendant la célèbre campagne de Skobéleff dans les steppes de l'Asie centrale, lorsque les soldats, exténués de fatigue, faisaient dans une seule journée des marches qui paraissent prodigieuses à tout militaire, exposés à un soleil implacable dont les rayons ardents brûlaient les sables des steppes que devait traverser l'armée, pas un murmure ne se fit entendre de la part des soldats. Les chameaux tombaient exténués de fatigue, mais les soldats russes avançaient toujours sans se soucier de la mort terrible qui semblait les menacer de toutes parts.

« Est-ce que notre père, le Tsar, aurait, par hasard, besoin de ces sables, qu'il nous a envoyés ici? demande un jeune conscrit à son camarade de file.

— Eh bien, quoi? lui répond celui-ci, le Tsar ne sait-il pas mieux que nous ce qu'il nous faut? Fais ton signe de croix et avance au commandement! »

Cette réponse aussi simple que caractéristique, ajoute l'officier qui nous a raconté ce bout de conversation, a suffi pour rendre au conscrit son courage. Il fit son devoir comme les vieux soldats, sans broncher devant les obstacles de la nature.

Doux, comme tous les Russes, le soldat est affectueux, prévenant et plein de compassion pour les misères de ses ennemis.

En 1849, pendant la campagne de Hongrie, un régiment russe traverse un village hongrois incendié par des soldats autrichiens qui y avaient passé la veille. Au milieu de toutes les ruines encore fumantes, un seul édifice à demi-consumé reste encore debout : c'est le clocher d'une église catholique surmonté d'une croix encore intacte. Le régiment s'arrête, les hommes font le signe de croix, et tout à coup, sur une observation faite par un vieux grognard, chacun met la main au gousset, et les pièces de cuivre pleuvent dans le casque d'un sergent. Ce sont

les soldats du régiment qui se cotisent pour venir en aide aux chrétiens habitant ce village et pour la restauration de leur église. Quelques centaines de roubles décuplés par l'offrande des officiers furent envoyés au nom du régiment russe aux autorités administratives de ce village.

A ses officiers, qu'il considère comme représentants de l'autorité paternelle, il obéit sans arrière-pensée. Dans l'armée comme dans la na-

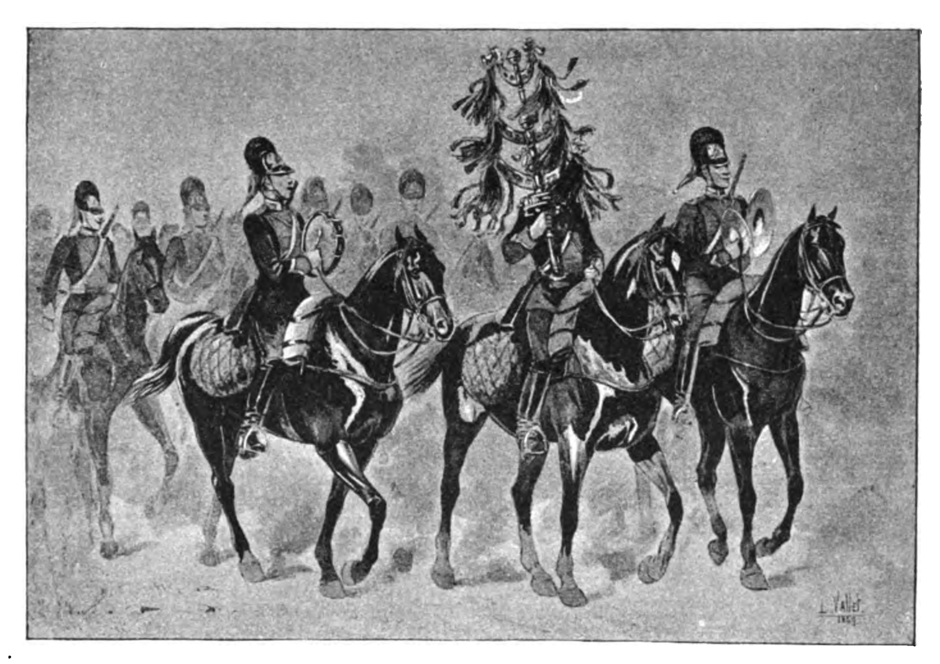


Fig. 20. — Chanteurs d'escadron.

tion, la base de l'édifice, ce sont l'autorité et l'attachement fraternel. Les égaux ne s'appellent-ils pas entre eux, dans l'armée comme dans le peuple, frères, — et le chef, en s'adressant à ses soldats, ne leur donne-t-il pas le nom d'enfants (*rébiata*)?

Cette qualité du soldat russe de généraliser toujours l'idée de la famille et de considérer son pays tout entier, ainsi que l'armée, comme une grande famille dont le père est le Tsar, explique mieux que toute autre considération la discipline inébranlable qui règne dans l'armée russe. La discipline, pour le soldat russe, c'est le sentiment du devoir le plus saint, dégagé toutefois de cette raideur qui caractérise les rap-

ports entre les soldats et les officiers de l'armée allemande. Le soldat russe considère son chef comme un frère aîné, auquel il doit obéissance puisqu'il représente, dans la compagnie comme dans le bataillon, le père de la Russie, le Tsar. De là cette cordialité dans les rapports entre officiers et soldats, entre chefs et subalternes, qui, sans nuire à la discipline, entretient dans l'armée cette fraternité qui fait la force de l'armée russe.

Obéissant à ses chefs par conscience du devoir, le soldat russe rehausse cette qualité par sa force de résistance physique et morale poussée jusqu'à l'abnégation, dont les preuves abondent dans les annales de l'armée russe. N'a-t-on pas vu, en 1837, lors de l'incendie du Palais d'Hiver, un soldat russe persister à rester en faction dans une salle à demi consumée par les flammes, jusqu'à ce qu'on vînt le relever de sa consigne?

Le tableau suivant, que nous empruntons à un témoin oculaire, correspondant d'un journal russe (*le Golos*), qui a visité, pendant la dernière guerre russo-turque, l'avant-garde du général Gourko au passage des Balkans, est d'un effet saisissant et met en relief les grandes qualités du soldat russe :

« Lorsque j'ai joint le détachement du général Gourko, dit ce correspondant, il y avait déjà trois semaines qu'il livrait à la nature un combat surhumain. J'ai été témoin des derniers jours de cette lutte contre les éléments acharnés à sa perte. Depuis le chef jusqu'au dernier soldat, tous portaient des traces lamentables des souffrances endurées : on eût dit que tous avaient conscience de leur situation sans issue et que leur vie leur échappait comme dans une agonie infinie.

« Les soldats portaient des souliers d'écorce, les plus favorisés, en peau de bœuf ou de mouton ; la masse, en chiffons roulés ou en simple écorce. Ces peaux, qui n'avaient pas été tannées, prenaient l'eau, et, au bout d'une semaine, restaient accrochées aux pierres de la route. Les soldats avaient improvisé ces chaussures parce que la montagne, la boue, la neige, et le feu auquel on les avait séchées, avaient, pour presque tous, eu raison de leurs bottes. D'ailleurs, ceux qui avaient conservé les leurs n'avaient même pas la joie d'en profiter, car leurs

jambes gonflées par la marche, leurs pieds déchirés, ne leur permettaient pas de les supporter dans l'état où l'humidité les avait mises.

« Les capotes étaient des loques, il n'en restait que la trame, et encore roussie par le feu; les pans, les manches, le dos parfois manquaient; on



Fig. 21. — Grand-duc Serge Alexandrovicth, frère de l'Empereur; d'après une photographie de Levitzky, Saint-Pétersbourg.

ne voyait que trous béants, brûlés sur les bords. Il était évident que l'homme grelottant sous cette misérable défroque ne s'était pas borné à s'approcher du feu, mais il s'était mis dans le feu même.

« Les vestes et les pantalons de drap étaient pourris ; on portait encore la veste par habitude, mais au pantalon de drap on avait substitué

le pantalon de toile. De linge il n'était plus question ; ce qui en restait était en charpie. Les mitaines, les gants, étaient depuis longtemps usés, et par ces froids où la peau des mains s'arrachait à toucher l'acier, rien plus ne pouvait les protéger contre la morsure du métal.

« A la fumée des feux, les visages étaient devenus noirs et brillants. Cette couleur et cet éclat ne s'en allaient pas. Tous les yeux étaient rougis et larmoyants, à moitié fermés : l'âcreté de la fumée, l'éblouissement de la neige, les insomnies prolongées, avaient amené ce résultat.

« Dans leur détresse, les soldats prenaient un soin extrême de leur bachlyk (collet à capuchon), qui seul les défendait encore contre ce froid impitoyable.

« C'est ainsi vêtus que les soldats de la garde, perdus sur des hauteurs par-dessus les nuages, par un froid de 15 degrés Réaumur, noyés en outre dans un brouillard opaque, balayés par un vent d'ouragan et des rafales de neige; c'est dans ce désordre des éléments, si effrayant sur les cimes, que les soldats de la garde vécurent aux avant-postes, dans des alertes continuelles, s'attelant pour hisser les pièces sur leurs positions et s'approvisionner au loin, sans routes tracées conduisant aux centres d'approvisionnement.

« L'immobilité des sentinelles, étant donné le voisinage immédiat des Turcs, amenait fréquemment des cas de congélation. Ceux qu'on emportait avec les extrémités gelées pouvaient être considérés comme perdus, car ce n'est qu'à vingt verstes (1) des montagnes qu'on rencontrait des habitations assez bien aménagées et chauffées pour les recevoir. Parfois la botte s'était gelée au pied et on ne l'arrachait qu'avec la peau.

« Les officiers, affublés des tenues les plus étranges, ne valaient pas mieux que leurs soldats.

« Tout le monde était sous la tente. L'on avait remplacé la paille qui manquait par des fagots, sur lesquels on s'étendait pour dormir, quand la tempête en laissait le loisir. Car, dès qu'elle venait à souffler, elle ébranlait le camp : les tentes déchirées fouettaient l'air de leurs lambeaux, les cordes lâchaient, les piquets cédaient; c'étaient des cris, des plaintes,

(1) Environ 21 1/3 kilomètres.

une débandade folle, et l'ouragan passait, tordant tout, s'engouffrant furieux dès qu'il trouvait la moindre ouverture, arrachant à leur court repos ces malheureux déjà exténués de faim, de froid et de misère.

« En général, chacun cherchait son salut près du feu; seulement le feu donnait plus de fumée que de chaleur, et quelle peine on éprouvait à allumer ces énormes troncs tout imprégnés de neige et de glace, que la hache avait eu déjà tant de mal à entamer! Tous les arbres de petit



Fig. 22. — Campement d'infanterie.

diamètre avaient été coupés dès le commencement; il ne restait que les gros.

« La seule joie de tous était le repas chaud, — on n'en pouvait préparer qu'un par jour; — cela les aidait à s'endormir pour un instant. « Sans cela, disaient les soldats, le sommeil ne nous prend pas. » Ils avaient encore assez de viande, mais plus de pain, plus de biscuit, seulement quelques galettes de maïs trouvées dans les magasins turcs; et puis le sel se faisait déjà rare, il a même fini par manquer tout à fait. On se ravitaillait péniblement et au loin par des montées luisantes de verglas, à travers des ravins comblés par la neige, cheminant souvent au hasard de l'inspiration, les sentiers obstrués ou disparus; les chutes étaient fréquentes, parfois graves, les soldats s'attelaient eux-mêmes à

çes charrois. L'eau aussi était loin. On avait essayé, sans succès, de faire fondre de la neige, il fallait trop de temps.

« L'on s'explique aisément qu'à s'approvisionner aux convois, aller à l'eau et au bois, protéger le feu de la cuisine contre les caprices du vent ou de la neige, les heures s'écoulaient, et qu'on s'estimait encore heureux quand, le soir venu, on obtenait une portion chaude pour se réconforter. »

Voici maintenant l'opinion d'un officier allemand qui fut autorisé à suivre l'une des colonnes de l'expédition dirigée contre Khiva par le général Kaufmann, celle commandée par le colonel Lomakine, qui, partie de Kinderlinsk, sur la Caspienne, avait l'Amou-Daria comme objectif (1) : « Pendant ces jours de marche, nous avons eu l'occasion de faire connaissance avec tous les fléaux de ces contrées. A côté de la chaleur étouffante, il faut mettre en première ligne les tourbillons de sable soulevés par le vent. Par le vent du nord, la chaleur qui les accompagne est insupportable; par le vent d'est, elle est brûlante, et par le vent sud-est, l'atmosphère devient de plomb, étouffante, asphyxiante, énervante. A ces horreurs, qu'on ajoute encore la rareté de l'eau et l'impossibilité complète de se préserver du vent ou du mauvais temps, car, ici, ni arbres ni arbrisseaux; les montagnes et les rochers sont rares. Les vents sont, d'ailleurs, si extraordinairement chauds, qu'au lieu d'apporter aux hommes un soulagement ou un rafraîchissement quelconque dans cette fournaise, ils en augmentent plutôt les souffrances.

« Ni tente, ni vêtement ne peut préserver du sable; le sable traverse l'étoffe et pénètre jusque dans les réservoirs d'eau. Le système nerveux est attaqué à un point extraordinaire; les yeux et les poumons souffrent, notamment, d'une façon intolérable. L'admiration s'empare de nous tous quand nous voyons avec quelle patience le soldat supporte ces fatigues; avec quelle bonne humeur il arrive au camp le soir d'une marche que les cadavres des chameaux et des chevaux jalonnent par centaines. »

L'existence de l'armée russe, comme nous l'avons dit plus haut, date

(1) *L'Armée russe et ses chefs en* 1888, par l'auteur du *Maréchal de Moltke;* Paris, 1888.



comme armée régulière, de l'époque des réformes de Pierre le Grand. C'est depuis cette époque-là, par conséquent, que commencent l'histoire et les légendes de l'armée russe. Aussi Pierre le Grand avait-il parfaitement raison de dire au banquet qu'il donna à ses généraux, quelques jours après la bataille de Poltawa, et auquel il convia aussi les généraux suédois faits prisonniers de guerre par l'armée du premier empereur russe : « Je remercie cordialement les héros suédois de nous avoir enseigné l'art de les battre. »



Fig. 23. — Cosaque de l'escorte impériale; d'après une photographie communiquée par le docteur Isnard.

C'est depuis cette guerre entre Pierre le Grand et Charles XII, dite la guerre du Nord, et qui ayant commencé par une série de défaites infligées aux troupes russes s'est terminée par la déroute complète de l'armée suédoise, que le soldat russe a acquis cette conscience de sa valeur et cette foi en soi-même et à l'étoile de sa patrie, qui le rend l'un des premiers soldats du monde. « Pour vaincre le soldat russe, — disait Napoléon Ier, — il ne suffit pas de le tuer, il faut encore le renverser. » Paroles caractéristiques et qui rendent, mieux que tout autre témoignage, justice à la valeur du soldat russe.

Brave d'une bravoure froide et convaincue, mais jamais exaltée, le

soldat russe est capable du plus grand héroïsme, sans même s'en douter. L'histoire des guerres du Caucase abonde en faits d'armes qui passent cependant presque inaperçus en Russie, tant ils y sont fréquents et presque habituels. C'est à peine si l'on en parle le soir dans les casernes des régiments ou des bataillons qui furent illustrés par ces exploits. Les Circassiens ont eu bien des fois, pendant ces guerres, des moments de bonheur dans leurs attaques inattendues contre des compagnies russes, isolées sur des montagnes pour le service d'avant-poste. Eh bien, malgré leur supériorité numérique, ils n'ont jamais pu prendre le plus insignifiant des fortins russes. Les soldats qui les défendaient ont toujours préféré faire sauter leurs retranchements et s'ensevelir sous leurs décombres, que de laisser les Asiatiques prendre le drapeau qui flottait sur le fortin.

L'histoire militaire russe cite un grand nombre de sauvetages de drapeaux par des officiers ou porte-enseignes russes. Pour n'en citer qu'un, qui est-ce qui ne connaît pas en Russie l'histoire du porte-enseigne Ivan Arkhipoff, qui portait le drapeau d'un bataillon d'infanterie et qui fut trouvé par les ambulanciers français blessé grièvement sur le champ de bataille d'Austerlitz? Emmené prisonnier en France, il y guérit, et après la signature de la paix fut renvoyé en Russie.

Eh bien, ce simple sous-officier a passé plusieurs mois en France, sans que l'on put s'y douter qu'il portait sur lui, bandé autour de sa jambe le drapeau de son bataillon, qu'il avait eu la présence d'esprit de dissimuler, malgré les fortes douleurs que lui causait sa blessure. Son bataillon, qui était accusé d'avoir perdu son drapeau, fut rayé du tableau des troupes russes, mais le retour d'Ivan Arkhipoff en Russie réhabilita l'honneur du bataillon.

L'armée russe est une armée qui se développe, qui progresse, sans obstacles, vers le but qu'elle s'est tracé. Inspirée par son Empereur, dont le patriotisme russe sert de modèle à ses peuples, l'armée russe a repoussé petit à petit les règlements qui lui avaient été imposés par des doctrinaires qui croyaient servir la Russie en faisant à son armée suivre servilement des règlements étrangers, et surtout ceux des tacticiens prussiens. L'armée russe actuelle, grâce à son Empereur

ainsi qu'à son organisateur, le général Vannovsky, ministre de la guerre, est rentrée purement et simplement dans la voie qui lui avait été indiquée par son illustre héros, Souvaroff, le seul grand capitaine de la fin du dix-huitième siècle, qui a pu lutter victorieusement contre les généraux formés par la Révolution française.



Fig. 24. — Circassien de l'escorte impériale; d'après une photographie communiquée par le docteur Isnard.

C'est à l'idée nationale qui inspire tous les actes du règne actuel qu'il faut aussi attribuer la modification radicale qu'ont subie les uniformes de l'armée russe. La grande variété qui existait autrefois dans les uniformes de l'armée russe a disparu, — et tous les régiments de cavalerie comme d'infanterie portent le même costume national russe. C'est la tunique courte ou casaque sans boutons métalliques, remplacés par des crochets, — au collet droit différant dans chaque régiment par sa couleur. C'est toujours le même pantalon assez large recouvert jusqu'aux genoux par des bottes longues. Au lieu du casque et du képi d'autrefois, c'est la *chapka* nationale, bonnet d'astrakhan. La différence entre la cavalerie et l'infanterie consiste seulement dans les épaulettes, qui sont de métal forgé dans la cavalerie.

Il n'y a que les régiments de la cavalerie de la garde impériale et certains régiments d'infanterie du même corps qui ont conservé leurs

uniformes d'autrefois. Les Cosaques portent, comme toujours, leur costume national.

Même ce retour de l'uniforme militaire sous le costume national peut se rattacher au souvenir du grand capitaine russe, le généralissime Souvaroff. C'est lui, le premier, qui rejetait pendant le combat l'uniforme compliqué que l'armée portait sous Paul I[er]. Toujours à la tête de ses troupes, le vieux généralissime n'avait que la simple chemise russe, semblable à la blouse d'un ouvrier français; et les décorations qu'il portait sur sa chemise indiquaient seules la haute position du commandant en chef. C'est lui, le général aux élans impétueux et aux vastes conceptions militaires, qui fut le créateur de l'École nationale militaire russe. Ses idées et ses principes servent jusqu'à présent de base aux tacticiens et aux stratégistes russes. « La balle est stupide, la baïonnette seule est brave! » (*Poulia doura, chtyk molodietz*), disait-il à ses soldats pour leur inculquer l'idée que c'est la baïonnette qui décide du sort des combats.

Lisons maintenant un historien militaire russe, et nous trouverons la même idée plus développée et exprimée en termes qui ne dissimulent pas la fierté légitime qu'ont les généraux russes de commander à des hommes tels que leurs soldats. Voici comment s'exprime là-dessus le général Zykoff, dans son histoire de la campagne de 1877 :

« Nos troupes peuvent s'aligner en rase campagne contre n'importe quelle armée d'Europe. Les Russes n'ont nul besoin, sans une nécessité toute particulière, de s'abriter derrière des remparts, de s'entourer de fossés. Il y aurait même quelque ridicule à dissimuler derrière des remblais ces belles lignes de troupes si bien ordonnées, si inspirées de la pensée du général en chef et si peu troublées par la pluie des projectiles.

« L'armée russe n'est pas créée pour la défense, mais pour l'attaque, pour rencontrer l'ennemi face à face, en plein champ.

« Lorsqu'il a fallu, elle a su montrer qu'elle était capable de se défendre; Sébastopol et Chipka le disent assez; mais la défense n'est pas faite pour elle, et jamais on n'a entendu dire que les Russes, après avoir déclaré la guerre, aient songé à autre chose qu'à attaquer.



Revue de l'escadron circassien, au Champ de Mars, à Saint-Pétersbourg.

« L'attaque, c'est le grand devoir de l'armée russe. Le soldat russe est élevé dans cette idée, tout lui en parle, notre histoire, celle de nos guerres, jusqu'au moindre de nos faits d'armes; c'est d'après cela qu'il a réglé sa manière de combattre.

« Avant tout, il n'aime pas perdre son temps à creuser des trous, à remuer la terre, il se dit : « Un moment viendra où nous nous en « irons, et notre travail sera perdu. » L'idée de se retrancher pour couronner une position ne lui vient pas, il ne pense qu'à courir plus loin, afin d'attaquer l'ennemi à découvert. Cependant, lorsque la nécessité lui en fait une loi, il demeure dans sa tranchée, avec une patience étonnante, des semaines, des mois, s'il le faut, comme à Chipka et à Sébastopol, mais toujours avec l'idée fixe de sauter par-dessus et de courir sus à l'ennemi, cette idée qui le tourmente plus que les balles qui le harcèlent de leur sifflement mortel, avec ce grand désir d'avancer qui le tient au cœur.

« Le dédain que le soldat russe professe pour les tranchées-abris, il le reporte sur les outils qui servent à les creuser. Il ne les garde pas longtemps lorsqu'il marche à l'attaque : le terrain est rude, la course longue, il fait chaud, il commence d'abord à lâcher son havresac, puis la hache et la pelle suivent le même chemin, puis c'est le tour de la musette avec les vivres. Il ne garde que son fusil et son bidon. Alors, délivré de son fardeau, il peut venir à bout d'un adversaire qui l'attend, tout reposé, derrière les épaulements.

« Pourtant, si l'attaque subit un ralentissement et s'il revient à regretter ses outils, il se creuse un abri avec le couvercle de son bidon, avec ses mains, quelquefois avec sa baïonnette; mais, dès qu'il a repris haleine, il se lève et court plus loin.

« Dans son tir, le soldat russe est très économe de ses cartouches, et il dit simplement : « On ne peut pas jeter les cartouches au vent, « la poudre appartient à la couronne. » Il est arrivé maintes fois que des soldats, après un combat violent, rapportaient toutes leurs cartouches : ils avaient travaillé tout le temps avec la baïonnette, par économie. Lorsque le soldat russe tire, c'est à bonne portée, avec calme, après avoir visé soigneusement.

« Une fusillade bien ajustée, ensuite un travail ardent à la baïonnette, tel est le type d'attaque du soldat russe. »

Ce qui fait la force de l'armée russe, c'est que l'amour profond du soldat pour la patrie et l'idée du devoir militaire sont intimement liés avec



Fig. 25. — Grand-duc Paul Alexandrovitch, frère de l'Empereur; photographie de Levitzky, Saint-Pétersbourg.

le sentiment religieux. Profondément religieux, le soldat russe ne sépare jamais, dans sa pensée, la patrie et le Tsar de l'idée de Dieu. « La prière que l'on adresse à Dieu et le service que l'on rend au Tsar ne sont jamais perdus » (*za Bogom molitwa a za Tsarëm sloujba nie propadaiout*), dit un proverbe russe, et cette idée-là fait la base de la société russe. C'est elle qui donne la force au soldat de supporter toutes

sortes de privations et de dédaigner le danger, sachant bien que sa religion nationale lui promet une récompense qui ne lui fera jamais défaut.

C'est partant de cette idée-là que les généraux russes, lorsqu'ils lancent leurs troupes à la mort, leur parlent de Dieu. Cette méthode, qui paraîtrait puérile dans tout autre pays, produit des élans invincibles. C'était la force des héros légendaires des Souvaroff, des Skobéleff, et c'est encore la force des Gourko, des Dragomiroff et des brillants généraux qui se distinguèrent dans la dernière campagne en Turquie.

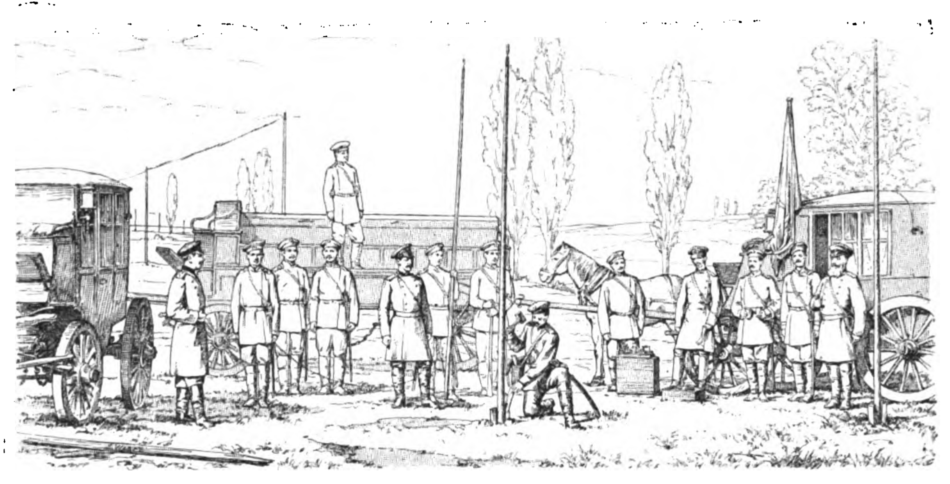


Fig. 26. — Télégraphistes militaires.

Qu'on se rappelle les paroles adressées par le général Gourko à ses soldats au moment où, ayant pris, pendant la campagne de Turquie, le commandement de la garde impériale, il inspectait ses troupes avant de les diriger à cette glorieuse expédition sous les Balkans, où le soldat russe a eu à lutter contre la nature aussi bien que contre la valeur d'une armée aguerrie et abritée derrière des retranchements presque inabordables.

« Souvenez-vous, enfants, leur dit-il, que vous êtes la garde du Tsar russe et que toute la chrétienté a les yeux sur vous. Les Turcs tirent de loin, ils tirent beaucoup; mais vous, vous devez tirer comme on vous a montré, avec intelligence et précision, et lorsque vous en venez à l'arme blanche, alors percez, traversez l'ennemi; il ne résistera pas à

votre hourrah! Soldats de la garde, on vous fait un sort meilleur qu'à la ligne, voici l'heure de montrer que vous êtes capables d'encore plus d'héroïsme! »

Cette expédition fut accomplie au milieu des actes de courage et de persévérance surhumaines qui nous rappellent en maintes occasions les passages des Alpes par Annibal et Napoléon Ier. Ce mouvement tenté par l'armée du général Gourko allait avoir pour premier résultat la prise de Sofia, et puis cet autre beaucoup plus considérable de tourner toutes les forces turques employées devant Chipka, et enfin la dispersion de l'armée turque.

L'opération du passage commença le 25 décembre. Les hommes étaient pourvus de biscuits pour sept jours. On marchait sur trois colonnes. La colonne principale ainsi que celle de droite devaient déboucher dans la plaine de Sofia, s'emparer de cette place et séparer l'armée de Chakir-pacha de celle de Suleyman. La colonne de gauche devait, de son côté, se diriger d'Etropol et inquiéter les Turcs en descendant dans la vallée de Zlatitza, sous Mirkow. Le général Gourko avait envoyé, dès le 21 décembre, le régiment de Préobragensky et le bataillon des sapeurs de la garde pour ouvrir un passage. Commencé sur un sol d'abord détrempé, puis durci par un froid intense, le travail de la route fut cependant terminé à la date voulue.

Au moment où commença l'ascension par les troupes, la montée était devenue si glissante, à cause d'une épaisse couche de neige, que les chevaux refusaient d'avancer. On attacha une compagnie d'infanterie au service de chaque pièce, et l'on peut affirmer que les soldats portèrent littéralement l'artillerie sur leurs épaules. Pour se faire une idée des terribles difficultés qu'on eut à surmonter, il suffit de se rappeler que le premier canon mit quinze heures à atteindre le col et à faire les six verstes du pied de la pente au sommet. La descente fut encore plus pénible. « Il fallut, dit le général dans son rapport, descendre l'artillerie au moyen de cordes que l'on enroulait autour des troncs d'arbres, des pierres et des buissons de la route, les déroulant peu à peu comme on le fait pour les ancres, quand on veut donner une plus grande longueur au câble d'attache; les canons et les caissons passèrent ainsi

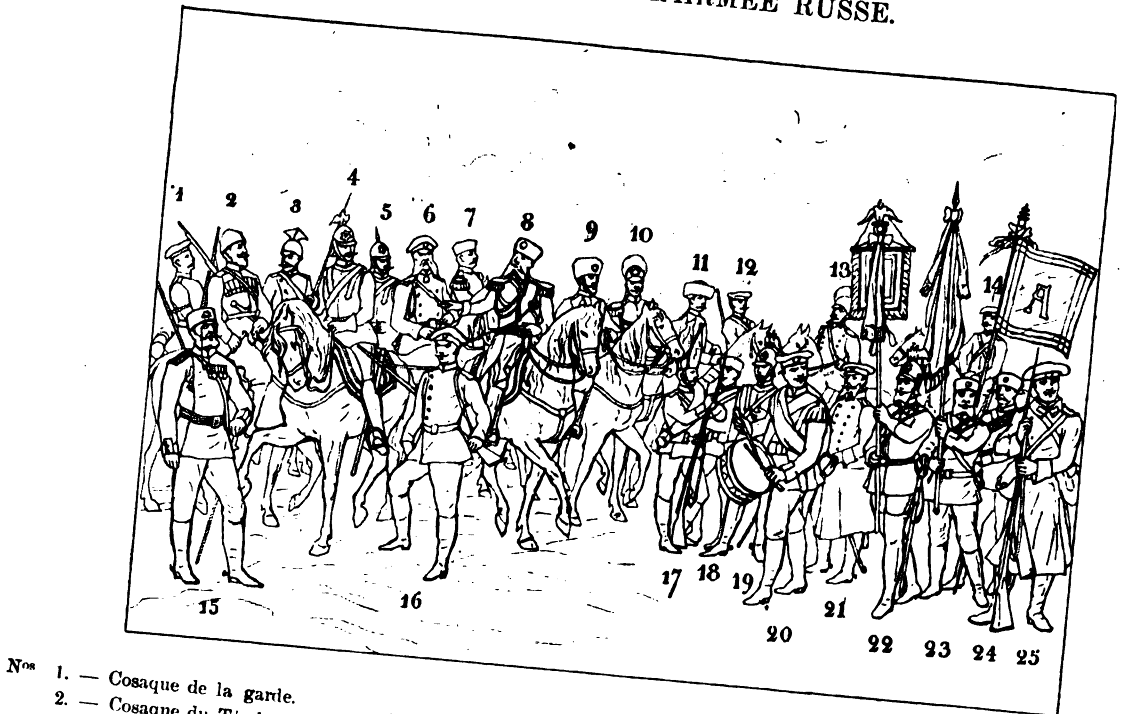




Morgeidon lith. — Imp. F. Didot & Cie Paris

UNIFORMES DE L'ARMÉE RUSSE

UNIFORMES DE L'ARMÉE RUSSE.



Nos 1. — Cosaque de la garde.
2. — Cosaque du Térek.
3. — Uhlan.
4. — Cuirassier de la garde.
5. — Cuirassier de la garde.
6. — Officier général en tenue de campagne.
7. — Officier supérieur du régiment de Kalouga.
8. — Général-major de la suite de S. M. l'Empereur.
9. — Sous-officier des hussards de la garde de S. M.
10. — Colonel du régiment des grenadiers à cheval de la garde.
11. — Officier des Cosaques de l'Amour.
12. — Dragon de la ligne.

Nos 13. — Grenadier à cheval de la garde.
14. — Gendarme.
15. — Colonel d'artillerie.
16. — Garde-frontière.
17. — Soldat du régiment de Pavlovsk.
18. — Tirailleur de la garde.
19. — Chevalier-garde.
20. — Tambour du régiment Izmaïlovsky.
21. — Officier d'infanterie ; tenue d'hiver.
22. — Porte-étendard des Chevaliers-Gardes.
23. — Porte-drapeau d'inf[illegible]

[illegible] à cheval de
Officier des Cosaques de l'Amour.
[illegible]

21 [illegible] du régiment Izmaïlovsky.
Officier d'infanterie, tenue d'hiver.
Porte-étendard des Chevaliers-Gardes.
[illegible]



UNIFORMES DE L'ARMÉE RUSSE

d'un tronc d'arbre, d'une pierre à un buisson, depuis la cime des Balkans jusqu'au fond de la vallée de Tchouriak. »

La colonne principale occupe, sans coup férir, Potop et Ileschnitza, les débouchés qu'elle convoitait dans la vallée de Sofia.

Le manque de chemin et l'amoncellement de la neige mirent la colonne de droite dans l'impossibilité de poursuivre sa marche; elle se vit forcée de revenir vers la colonne principale.

La colonne de gauche fut éprouvée encore plus cruellement par une tempête de neige, qui suspendit l'attaque de Mircovo. En moins d'une demi-heure, toutes les communications entre le bivouac de la colonne et ses positions de combat furent interceptées, les troupes restèrent bloquées dans le défilé, les canons furent ensevelis sous la neige, et l'armée passa la nuit, par un froid de quinze degrés Réaumur, adossée contre une forêt, dans l'impossibilité absolue d'allumer un seul feu. Le lendemain, 29 décembre, la tempête continuant, les soldats gelèrent par centaines, et ce fut avec une peine inouïe que l'on put revenir à Etropol.

Avec les troupes qu'il avait dans la main, Gourko avait fixé au 30 décembre l'attaque des positions de Chakir-pacha, dont le centre était au village de Tech-Kissène. L'action se continua le 31, et la poursuite se termina le 3 janvier par la prise de Petritcheno.

Gourko avait dirigé, dès le 2 janvier, sur Sofia, la première division de la garde et la brigade des chasseurs du même corps, et en même temps il avait donné l'ordre au général Rauch d'appuyer sur Isker avec toute sa colonne. La reconnaissance de la ville montra que les défenses des Turcs sur le front est étaient considérables, mais nulles du côté nord. Le point d'attaque se trouva donc tout désigné, et, tournés par leur gauche, les Turcs évacuèrent les fortifications de Sofia et s'enfuirent par la route de Kustendil.

Après avoir donné un peu de repos à ses troupes, le général Gourko se hâtait vers son second objectif, Philippopoli.

Dès le 13, devant une reconnaissance offensive dirigée par Gourko vers Tatar-Bazardjik, Chakir-pacha évacuait cette ville. Le 15, l'armée russe, forçant de vitesse, atteignait, à Philippopoli, l'armée turque

en retraite, l'obligeait à se déployer et lui infligeait une première défaite. Le 16, commençait la bataille qui allait ouvrir Constantinople aux armées du Tsar. La lutte fut terrible et ne se termina qu'à une heure du matin par la prise des positions des Karagatch. Cependant, le 17, à l'aube, elle reprenait encore furieuse autour du même point; mais, après ce retour offensif, le désastre des Turcs n'en était que plus complet. Les résultats de ces trois journées étaient considérables. La moitié de l'armée de Suleyman, commandée par Fuad-pacha et comptant quarante tabors d'excellentes troupes, était à jamais dispersée, laissant quarante-sept canons aux mains des vainqueurs.

CHAPITRE IV.

L'ARMÉE (suite).

Les grands commandements et les principaux chefs de l'armée russe. — L'escorte orientale de l'Empereur. — Le Préobragensky. — Le régiment de Paul. — Chevaliers-gardes et gardes à cheval. — Les hussards de la garde. — La guerre des partisans en Russie. — Les corps des cadets et les écoles militaires en général.

Grâce à une organisation militaire savamment combinée et basée sur les nécessités créées par une étendue de territoire presque illimitée, les forces militaires de la Russie sont réparties très avantageusement et en évitant les inconvénients qu'offre ordinairement une trop grande étendue territoriale. Pour éviter d'abord que la concentration d'une armée active, en couvrant une frontière laisse les autres complètement dégarnies, et aussi pour que cette concentration ne vide pas complètement les provinces intérieures, ce qui laisserait les levées des milices sans cadres pour les grouper, diriger et rallier, on a partagé l'empire en treize grandes régions. Ces régions ou circonscriptions militaires, placées sous les ordres de généraux qui portent le titre de commandants en chef, ou simplement commandants des troupes stationnées dans la circonscription, sont :

1° Circonscription militaire de Saint-Pétersbourg, 2° de Finlande, 3° de Vilna, 4° de Varsovie, 5° de Kiev, 6° d'Odessa, 7° de Moscou, 8° de Kazan, 9° du Caucase, 10° d'Omsk, 11° de la Sibérie orientale, 12° du Turkestan, et 13° des provinces transcaspiennes.

Jusqu'à la fin de 1888, ces circonscriptions étaient au nombre de quatorze, mais, à cette époque-là, un décret du ministère de la guerre fit fusionner la circonscription de Kharkof avec celle de Kiev.

Les autorités militaires sous ce haut commandement constituent

deux lignes hiérarchiques bien distinctes l'une de l'autre. L'une est pour les troupes actives, tandis que l'autre est pour les troupes de réserve, pour celles de dépôt et les troupes locales, en un mot le commandement territorial.

Parmi les généraux russes, la première place appartient incontestablement à l'organisateur, au chef supérieur de toutes les administrations militaires, au ministre de la guerre, aide de camp général Vannovsky. Ancien élève du régiment des nobles, école militaire qui a donné à la Russie ses meilleurs généraux, le général Vannovsky a parcouru une longue et brillante carrière tant sur les champs de bataille que dans des missions spéciales d'inspection et de commandements directs que lui confiaient les ministres de la guerre. Pendant la campagne en Bulgarie, nous le trouvons occupant le poste de chef de l'état-major de l'armée que commandait le grand-duc Tsarévitch, actuellement l'empereur Alexandre III. C'est dans cette armée, à laquelle fut confiée la mission de maintenir et de protéger les communications entre l'armée active et les approvisionnements en Roumanie et en Russie, que s'est révélé le talent de profond tacticien et de grand administrateur du chef de l'état-major; là, pendant les mois d'inaction guerrière et d'une besogne aussi minutieuse qu'indispensable à l'armée qui se battait devant Plewna, le grand-duc héritier a su connaître et apprécier les mérites de son chef d'état-major. Voilà pourquoi, lorsque, après l'avènement d'Alexandre III au trône, le général comte Milutine a quitté le portefeuille de la guerre, l'Empereur s'est empressé d'appeler à la haute direction de l'armée son fidèle et dévoué collaborateur de la campagne en Turquie.

Depuis cette nomination, les services du général Vannovsky et son rôle dans l'organisation de l'armée sont connus de tout le monde. L'armée lui doit son organisation actuelle et, ce qui plus est, grâce à son énergie, les écoles militaires, qui avaient été dévoyées de leur mission sous l'administration du comte Milutine, reprirent leur ancienne importance et redevinrent ce qu'elles étaient sous l'empereur Nicolas, des pépinières de vaillants et loyaux défenseurs de la patrie.

Le chef du grand état-major de l'armée, aide de camp général

Obroutcheff, est un des officiers les plus instruits de l'armée russe. Après avoir achevé brillamment ses hautes études militaires dans l'Académie de l'état-major général, Obroutcheff fut envoyé en mission spéciale en France et en Allemagne, d'où, après y avoir suivi les cours de diverses écoles supérieures militaires, il rentra en qualité de profes-

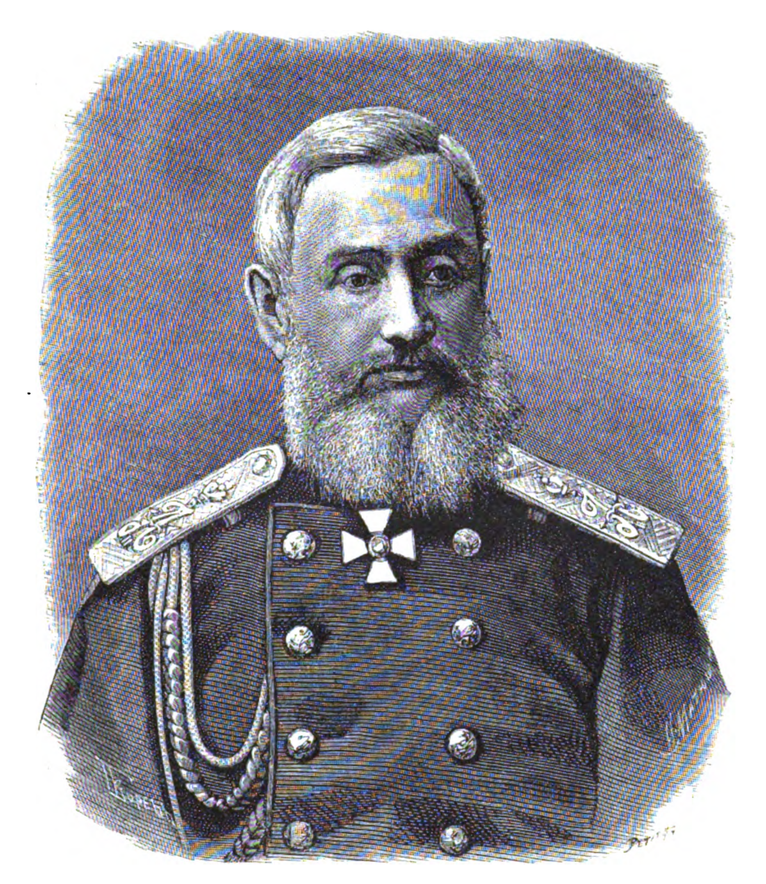


Fig. 27. — Général Vannovsky, d'après un dessin de Borel.

seur agrégé à la même académie militaire où il avait fait ses études. Il y enseigna d'abord la statistique militaire et la stratégie jusqu'à la guerre turque de 1877. Ses cours, grâce à une élocution des plus attrayantes et à une profonde connaissance de la matière, lui acquirent vite une grande renommée dans les hautes sphères militaires et lui valurent l'honneur de devenir professeur de plusieurs grands-

ducs. Les nombreux ouvrages stratégiques qu'il publia à cette époque, ouvrages justement appréciés, le classèrent au premier rang des écrivains militaires russes.

A la déclaration de la guerre de 1877, le ministère de la guerre envoya le général Obroutcheff, qui était alors major-général (général de brigade), à l'armée d'Asie, en qualité de secrétaire du comité scientifique de l'état-major général. Son passé de professeur semblait lui présager des obstacles invincibles pour sa carrière, au milieu d'une armée qui nourrissait de très injustes préventions contre les officiers voués au professorat. Aussi ses ennemis, — et le général Obroutcheff, comme tout officier de valeur, en a beaucoup, — prédisaient un échec des plus complets à ce « momintik » (sobriquet que les officiers de la ligne donnent en Russie aux officiers de l'état-major général).

Le vrai mérite finissant toujours par percer et se faire apprécier, le général Obroutcheff réussit à se faire écouter d'abord et par devenir indispensable au grand état-major de l'armée du grand-duc Michel Nicolaïévitch. En très peu de temps les préventions tombèrent devant l'admiration qu'excitait sa lumineuse conception des choses de la guerre. Son influence même devint si grande que ce fut son avis qui prévalut, relativement à la conduite de l'opération, lorsqu'il s'agit d'en finir avec Kars.

Malgré son âge trop jeune par rapport au poste éminent qu'il occupe (le général Obroutcheff a cinquante-sept ans), l'opinion publique, dans le monde militaire, est unanime à reconnaître que c'est *the right man in the right place.*

Le commandant en chef de la circonscription de Varsovie et gouverneur général de Varsovie, le général de cavalerie et aide de camp général Gourko, est un caractère des plus fortement trempés, doué d'une volonté inflexible et d'un coup d'œil qui fait les grands capitaines. C'est cette qualité dominante dans son caractère, la volonté ferme, indomptable et réussissant à faire plier les événements, qui fait la force du général parmi ses soldats.

Il y a cependant des écrivains militaires portés à blâmer tout échec, qui l'accusent de sacrifier parfois ses soldats à cette passion de do-

miner les événements et de poursuivre son but, sans s'arrêter devant des obstacles que des esprits méticuleux considèrent comme des barrières infranchissables. Dans la campagne de 1877, les attaques du général Gourko contre Plewna, à Gorny-Doubniak notamment, n'ont



Fig. 28. — Général Gourko.

pas réussi comme il le désirait. Mais c'est en cela justement que l'on reconnaît les vrais hommes de guerre, les grands généraux en un mot, qui ne se laissent pas décourager par un échec, mais qui poussent l'audace jusqu'à ses dernières limites, finissent par en imposer au sort lui-même et transforment le plus souvent l'échec primitif en une victoire des plus éclatantes. Nous avons décrit dans le chapitre précédent la belle campagne du général Gourko à travers les Balkans, campagne

qui fut couronnée du plus grand succès et qui contribua puissamment à la glorieuse fin de la guerre.

Pareil à tous les grands généraux, le général Gourko connaît le cœur du soldat russe comme personne. Ainsi que l'illustre chef et créateur de l'école militaire russe, le célèbre Souvaroff, le général Gourko sait, quand il parle aux soldats, faire vibrer les cordes les plus sensibles de leur cœur. Aussi ses harangues à l'armée, d'une éloquence sobre et toute militaire, sont-elles empreintes d'un cachet tout particulier. On se croirait reporté à l'époque héroïque où Svialoslaw Ier, grand-prince de Kiev (le père de saint Wladimir), assiégé en 971 à Silistrie par Jean Zimischès, empereur de Byzance, disait à ses soldats : « Vaut mieux, mes enfants, nous faire tuer tous et laisser nos os ici, car les morts ne portent jamais l'opprobre. » (*Liagème Kostmi tont, mertvii bo srama nié imout*).

La campagne de 1877 révéla les grandes aptitudes guerrières du général Gourko. Nous l'y avons vu d'abord, comme chef d'avant-garde, maniant un corps de quinze mille hommes, sembler en décupler le nombre par l'audace de ses coups et la rapidité de ses marches.

Nous l'avons vu ensuite, commandant le corps de la garde, briser la ligne d'étapes fortifiée des défenseurs de Plewna, leur arracher Gorny-Doubniak, Télich, Dolni-Doubniak, et fermer sur eux ce cercle de fer qui devait les étreindre jusqu'à la capitulation.

Nous l'avons vu enfin, chef d'armée, vaincre la nature à la façon d'Annibal, s'illustrer dans trois grandes journées, et porter les aigles russes, d'un vol triomphal, jusqu'en vue de Constantinople.

C'est la première fois qu'un général a franchi, dans la même campagne, tous les échelons du commandement supérieur.

Le nom qui jouit d'une grande et légitime popularité dans toute l'armée russe, c'est incontestablement celui du général Radetzky, commandant en chef de la circonscription militaire de Kharkof-Kiev. C'est le héros par excellence du soldat russe, son *batioucka* (petit-père) bien-aimé, ce général de soixante-sept ans qui a passé une partie de sa vie à s'illustrer au Caucase, comme s'il voulait s'y préparer par une série de faits d'armes, les uns plus héroïques que les autres,

à conquérir la célébrité historique que le sort lui réservait à Chipka.

Au moment où Suleyman-pacha opérait sa marche offensive vers Chipka, Radetzky se trouvait à son quartier général à Tirnovo. Ayant appris l'arrivée de Suleyman-pacha en Roumélie, il envoie, le 10

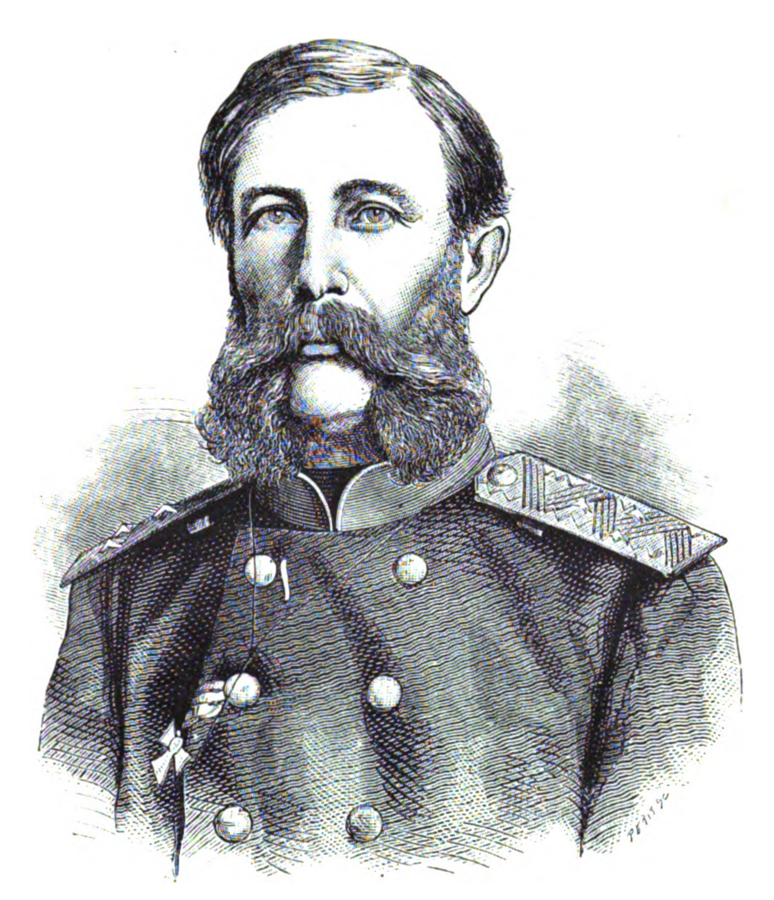


Fig. 29. — Général Radetzky ; d'après un dessin de Borel.

août, à Gabrovo une partie de la 14e division et une brigade de tirailleurs ; il ordonne également à la 2e division de se disposer à partir. Lui-même, dès cinq heures du matin, il se met en route. Le chemin est encombré de Bulgares fugitifs, la marche est très pénible, on a 60 verstes à faire, la chaleur est suffocante. Cependant les rapports qui arrivent de Chipka montrent la situation désespérée. Le temps presse. Radetzky fait démonter ses Cosaques et fait enfourcher leurs

chevaux par des tirailleurs. Ceux-ci forcent de train, arrivent, mettent pied à terre, et leur intervention est décisive.

Après avoir délivré les abords de Chipka des troupes turques, Radetzky se voit bientôt obligé d'engager une action générale. Elle éclata le 5 septembre. A trois heures du matin, le mont Saint-Nicolas s'illumina d'une ceinture de feux et les Turcs se mirent à escalader la pente rocheuse, en se glissant de buisson en buisson. Repoussés par trois fois, ils se cramponnèrent quand même à la montagne. Il était urgent de leur faire lâcher prise. Jusqu'ici le feu était impuissant à les déloger, et des renforts leur arrivaient. Le général Radetzky, qui dirigeait l'action depuis son début, ordonna aux régiments d'infanterie de Gitomir et de Volynsk d'en finir. Les deux régiments s'y reprennent à plusieurs fois, toujours sans succès; Radetzky, en personne, mène la colonne à l'assaut, et, après chaque tentative manquée, il répète avec une calme obstination : « Ce n'est rien, essayons encore une fois, il est indispensable de reprendre la montagne ! » Enfin, vers midi, un dernier et irrésistible effort a raison de la ténacité des Turcs.

A la fin de décembre, lorsqu'il apprit la marche de Gourko sur Sofia et Philippopoli, Radetzky ne voulut pas être en retard au grand rendez-vous, à Constantinople; il résolut, pour en finir, de faire passer deux colonnes par les cols de Jimetti et de Travna, afin d'attaquer l'ennemi sur ses deux ailes. Le général Skobéleff était chargé du mouvement de droite, le prince Sviatopolk-Mirsky de celui de gauche. De ce dernier côté surtout la neige suscita de grandes difficultés. La colonne de droite s'empara de Jimetti, où elle trouva de grands magasins, mais le chef d'état-major de Skobéleff, le lieutenant-colonel Kouropatkine, au moment où il effectuait la reconnaissance de la sortie du défilé, fut frappé d'une balle et laissé pour mort. La colonne de gauche prit Jennina. Bientôt Kazanlik fut aux mains des Russes. Enfin, le 28 décembre, la position des Turcs, pressée de front par Radetzky et sur les flancs par les deux colonnes enveloppantes, tomba au pouvoir de Radetzky après une lutte terrible.

Énergique et stratégiste profond, ne se laissant jamais abattre par les échecs partiels de ses subordonnés, le général Radetzky a en

même temps la modestie d'un héros. Il jouit d'une si grande considération en Russie que le prestige de son nom seul est une force capable d'électriser ses officiers et d'entraîner les masses enthousiastes de ses soldats.

Le général Komaroff, commandant des troupes russes dans les provinces transcaspiennes et ancien élève de l'Académie de l'état-major général, est un officier doué d'une grande énergie et d'une persévé-



Fig. 30. — Général Komaroff; photographie d'Ermakof, à Tiflis.

rance indomptable. Après avoir fait les campagnes dans l'Asie centrale sous les ordres des généraux Kauffman et Skobéleff, il commande maintenant en chef des troupes aguerries et prêtes à répéter les exploits héroïques qui ont conquis à la Russie de vastes territoires.

Le commandant de la circonscription militaire de Turkestan, aide de camp général Rosenbach, est un des généraux qui se sont le plus distingués dans la guerre russo-turque. Il y commandait une division sous les ordres du général Gourko et a pris part à toutes les opérations militaires dirigées par le commandant en chef de la garde impériale.

Le directeur de l'Académie de l'état-major, général Dragomiroff, est réputé comme le premier tacticien de l'armée russe. Auteur de remarquables ouvrages de stratégie et d'histoire militaire, le général Dragomiroff est un disciple passionné et convaincu du célèbre Souwaroff.

Pour lui, l'arme à feu, toute perfectionnée qu'elle soit, n'est qu'un élément secondaire de la victoire; elle ne fait que préparer le terrain, pour l'apparition de l'élément principal, qui est l'homme avec toute son impétuosité quand, la baïonnette à la main, il charge l'ennemi.

« Donnez-moi des soldats bien décidés à se faire casser la tête, — dit le général Dragomiroff dans un de ses ouvrages, et je me charge de faire de la bonne tactique; *l'homme, l'homme* encore, *l'homme* toujours, tel est le premier de tous les instruments de combat. Or l'homme sur un champ de bataille est sollicité en sens contraires par deux sentiments, celui du devoir et celui de la conservation; le premier de ces sentiments est représenté par la baïonnette, le second par la balle. »

« Nous ne devons pas oublier, dit-il plus loin, que notre mission est de tuer, en nous faisant tuer. C'est un point sur lequel nous ne devons jamais fermer les yeux. Faire la guerre en tuant sans se faire tuer, est une chimère; faire la guerre en se faisant tuer, sans tuer soi-même, est une ineptie. Il faut donc savoir tuer, tout en étant prêt à périr soi-même. L'homme qui s'est voué à la mort est terrible. Rien ne l'arrêtera sur le chemin de son but, à moins qu'une balle folle ne le fauche en route. »

Son ordre du jour adressé à la 14ᵉ division, qu'il commandait à la veille d'effectuer le passage du Danube, est un chef-d'œuvre de précision :

« Que les chefs de tous grades, dit-il, n'oublient pas de désigner leurs remplaçants éventuels.

« Que tous soient prévenus que, l'action une fois engagée, ils seront soutenus, mais jamais relevés. Aussi économiser les cartouches; 30 cartouches suffisent à un bon soldat pour l'affaire la plus chaude.

« Aux prières du soir et du matin, après « Notre Père », chanter l'hymne : « Dieu des forces, sois avec nous, car, dans la peine, nous n'a-
« vons pas d'autre appui que toi; Dieu des forces, bénis-nous. »

« Travaillez la main dans la main, aidez-vous les uns les autres, et tout ira bien.

« Ne jamais oublier de faire connaître avant l'action ce qu'on a l'intention d'exécuter; le dernier des soldats doit savoir où et pourquoi il marche, afin que, si le chef venait à tomber, sa pensée demeure.

« Ne jamais donner le signal de la retraite, prévenir les hommes que, s'ils l'entendent, ce ne peut être qu'une ruse de l'ennemi.



Fig. 31. — Escorte orientale de l'Empereur.

« *Il n'y a ni flancs ni derrières, et il ne doit pas y en avoir; faire toujours front du côté de l'ennemi.* Fais comme tu as appris à l'école, tire juste, charge vigoureusement à la baïonnette, va de l'avant et Dieu te récompensera par la victoire. »

Dans cet ordre à ses troupes, le chef se révèle dans toute sa prévoyance des détails et dans son admirable connaissance du *cœur russe,* il est là tout lui-même.

Comme nous l'avons remarqué, l'uniforme de l'armée russe, depuis sa transformation, faite sous la direction du général Vannovsky, ministre de la guerre, est devenu presque identique dans tous les régi-

ments d'infanterie et de cavalerie. La cavalerie et quelques régiments d'infanterie de la garde impériale ont seuls conservé la variété dans leurs uniformes. Ces régiments avec leur ancienne dénomination (cuirassiers, lanciers, hussards) portent encore les splendides uniformes de l'armée russe sous les empereurs Nicolas et Alexandre II.

Parmi les troupes de la garde impériale, il faut compter aussi l'escorte de Sa Majesté l'Empereur, composée de 3 escadrons de Cosaques du Caucase (2 du voïsko de Kouban et 1 de celui de Fersk) et d'un escadron circassien (1 peloton géorgien, 1 des montagnards circassiens, 1 lezghine et 1 musulman).

Formée de jeunes gens appartenant aux meilleures familles des pays asiatiques conquis par les armes russes, l'escorte impériale est un corps unique en son genre dans les armées européennes. Ces fils à demi-sauvages des montagnes caucasiennes et des steppes asiatiques, transportés à Pétersbourg, au milieu d'une cour imposante par sa richesse et par sa puissance, et entourés de régiments pénétrés de l'idée nationale russe, se trouvent, les premiers mois de leur séjour dans la capitale des Tsars, entièrement désorientés. Ils se croient comme perdus dans les frimas du nord, dont l'imagination la plus hardie chez eux ne pouvait se faire une idée. La civilisation, dont ils voient les merveilleux effets à chaque pas qu'ils font hors de leur caserne, semble les écraser, tant elle leur en impose. Mais, petit à petit, la transformation se fait, et le montagnard ou l'enfant des steppes, qui est arrivé à Pétersbourg le désespoir dans le cœur, se réconcilie avec sa nouvelle existence et finit par devenir un des plus fidèles et des plus fanatiques serviteurs du Tsar blanc.

L'uniforme qu'ils portent dans l'escorte impériale est leur costume national surchargé de dorures et de clinquant, qui produisent ordinairement un effet des plus attrayants sur des êtres à demi-sauvages. Cela leur relève le moral; et puis l'instruction y venant petit à petit apporter son effet calmant, ils finissent par comprendre la grande et belle mission qui leur est confiée : de servir d'escorte au grand padischah dont ils avaient appris, dans leurs *aouls* (villages), à connaître la puissance. Ces soldats de l'escorte impériale sont tous fiers de leur



Manœuvres de Cosaques.

service et poussent leur dévouement à l'Empereur jusqu'au fanatisme.

Leur uniforme est, comme nous l'avons dit, le costume national de leur pays. On y voit chez les uns des schakos pointus à l'instar des bonnets persans, ornés de plaques d'argent doré, et chez d'autres des casques du moyen âge avec visière et aboutissant à un capuchon métallique (en mailles), qui, en tombant sur le dos, les préserve des coups de sabre.



Fig. 32. — Trompette de chevaliers-gardes; d'après une photographie communiquée par le docteur Isnard.

Les Cosaques portent leurs papakhas circassiennes (bonnet énorme en astrakhan ayant les dimensions et presque la forme de turban). La tunique est de toutes couleurs et de toutes façons. Les Circassiens portent des casaquins rouges ornés de gibecières et de porte-sabres; les montagnards ont les tuniques, soit recouvertes de cottes de mailles métalliques, soit en satin de soie, blanc, bleu turquoise, rouge, jaune, grenat, etc. Les pantalons sont tous larges et bouffants à l'instar de ceux des troupes cosaques, avec un large galon d'or ou d'argent bordant les coutures.

Ils sont tous montés sur des chevaux de vraie race de montagne, secs, élancés, nerveux et brûlant d'ardeur de dévorer l'espace. On n'a pas d'idée de l'intelligence de ces beaux animaux. Les Cosaques surtout ont une passion pour leur monture qui rappelle celle des Arabes pour leurs compagnons du désert. Il est vrai que ces chevaux sont animés des mêmes sentiments à l'égard de leurs cavaliers. Les cas de chevaux cosaques se laissant mourir de désespoir au décès de leurs cavaliers ne sont pas rares dans les annales de ces troupes.

Les Circassiens, ainsi que les Cosaques en général, sont des écuyers qui pourraient aisément en remontrer aux plus exercés et aux plus habiles des écuyers de cirques. Ce sont de vrais centaures qui semblent

ne faire qu'un corps avec leur monture. Il faut avoir assisté à une *djiguitovka* (espèce de fantasia arabe) de ces cavaliers, pour se faire une idée de la perfection qu'ils ont atteinte. Ils courent ventre à terre, et tout à coup on voit le cavalier disparaître sous le ventre du cheval. Il a l'air d'être tué; quelques moments après, on entend un coup de carabine et l'on voit le cavalier debout sur la selle de son cheval, brandissant sa carabine, en signe de victoire. On lui jette des pièces de 10 sous par terre et il les ramasse en plein galop, sans descendre de son cheval. D'autres s'abritent sous le ventre de leurs chevaux, d'où ils surveillent les mouvements de l'ennemi.

La garde impériale est formée de l'élite des officiers et des soldats. Les plus robustes et les mieux faits, ainsi que les plus hauts de taille parmi les recrues de la conscription, sont désignés pour la garde et enrégimentés, selon leur taille, leur corpulence, et même d'après la forme de leur nez (régiment de l'Empereur Paul).

Le régiment Préobragensky, premier régiment d'infanterie de la garde impériale, est en même temps le premier, par ancienneté de création, de l'armée régulière russe. A l'époque où Pierre le Grand, encore adolescent, se trouvait, tout en portant la couronne de Tsar, sous la tutelle forcée de son ambitieuse sœur, la tsarevna Sofie, ne pouvant pas se mêler des affaires de l'État, comme il en avait le désir, ce jeune aiglon se bornait à jouer aux soldats, — comme disaient les favoris de sa sœur, — dans ses villas Préobragenskoïé et Izmaïlovskoïé, aux environs de Moscou. C'est là que le futur grand réformateur et créateur de l'empire russe forma, sous la direction d'instructeurs étrangers qu'il sut choisir dans la colonie étrangère de Moscou, deux pelotons d'infanterie qui constituèrent plus tard le noyau de sa future armée. Ces deux pelotons, nommés, d'après les villages où il les a formés et où il les exerçait au maniement régulier des armes, Préobragensky et Izmaïlovsky, devinrent ensuite les deux premiers régiments de la garde tsarienne et impériale.

Quant au régiment des grenadiers de la garde, de l'Empereur Paul, que nous avons mentionné plus haut, il est formé de soldats doués d'un nez retroussé, presque camard, en souvenir de leur premier chef, et ils



Charge de hussards.

portent le schako de cette époque-là (en forme de mitre et surmonté d'un pompon).

La cavalerie de la garde impériale est formée, comme nous l'avons dit, à trois divisions, composées de régiments de cuirassiers, de lanciers, de hussards, de dragons et de Cosaques.

Il y a quatre régiments de cuirassiers : les chevaliers-gardes de l'Impératrice (casque d'or surmonté d'une aigle d'argent à deux têtes, aux ailes déployées, tunique blanche, cuirasse d'argent avec une étoile en émail au milieu, pantalons blancs de chamois et bottes fortes); les gardes à cheval de l'Empereur (le même casque qu'aux chevaliers-gardes avec aigle d'or, même tunique avec cuirasse en or et mêmes pantalons); les cuirassiers de Tsarskoïé-Sélo (casque en or sans aigle surmontant), mais avec panache et l'aigle impériale sur le devant du casque, tunique blanche avec collet jaune, cuirasse métallique dorée avec étoile en argent émaillé, mêmes pantalons et bottes que les précédents; et les cuirassiers de Gatchina, même uniforme, mais argenté au lieu d'être doré, et collet bleu.

Le reste de la cavalerie de la garde est représenté par deux régiments de lanciers, deux de hussards, deux de dragons et deux de Cosaques. Les uniformes de ces régiments sont aussi d'une grande richesse, mais ne présentent rien de particulier.

Sous Nicolas Ier, le souverain ayant une prédilection pour les chevaliers-gardes, les fils de la haute aristocratie briguaient l'honneur d'en faire partie. Cette vogue, sous Alexandre II, se reporta sur le régiment des hussards de l'Empereur (de Tsarskoïé-Sélo), dont l'uniforme riche et élégant était porté le plus souvent par le défunt empereur. Sous l'Empereur actuel, bien qu'Alexandre III n'ait jamais manifesté une prédilection particulière pour ces régiments, la vogue est de nouveau revenue aux régiments des chevaliers-gardes et gardes à cheval.

La cavalerie russe a toujours rendu de très grands services au pays en favorisant surtout les opérations connues sous le nom de *petite guerre* ou *guerre de partisans*. L'histoire militaire russe abonde en exploits, parfois merveilleux, des partisans russes. Les noms de Platoff, de Koulneff, Seslavine, Figner, Orloff-Denissoff sont devenus légendaires en Russie.

Leurs corps volants, en poursuivant et harcelant par leurs attaques incessantes les troupes ennemies, ont contribué en maintes circonstances à assurer la victoire aux généraux russes pendant les guerres contre Napoléon Ier. Les Cosaques surtout excellent dans ce genre de guerre.

La Russie a été heureuse d'avoir le Cosaque pour lui servir de pionnier dans les déserts d'Asie. On peut dire qu'il a été l'un des principaux instruments de cette vaste conquête. Toute colonne qui avançait dans ces régions inconnues semait ses routes de postes de Cosaques, afin de jalonner ses communications, se garder des puits pour le retour et laisser un indice de prise de possession. Abandonné sur ce coin perdu, quel autre que le Cosaque aurait pu y prendre pied et y vivre? Lui, dessellait son cheval, plantait sa tente, puis, petit à petit, construisait un blockhaus, pour y emmagasiner des provisions et se défendre le cas échéant; d'autres Cosaques venaient ensuite l'y rejoindre, une *stanitza* (village) sortait de ce sable improductif, et parfois une ville surgissait là où le Turcoman ébahi n'avait jamais connu qu'un puits pour abreuver sa soif.

On ne saura jamais assez quels grands services le génie de la découverte et la résolution des Cosaques auront rendus aux colonnes russes livrées aux sables inexplorés de la région des Turcomans. Dans l'expédition de Khiva, la colonne du général Kauffman, arrêtée un instant par l'ennemi, trompée dans ses évaluations, se trouvait encore à 60 verstes de l'Amou-Daria, et l'eau allait manquer complètement. Ce qui restait de chevaux était si épuisé, qu'on ne pouvait leur demander de remuer; les chevaux, tourmentés par la soif, refusaient d'aller plus loin; il était aussi impossible d'avancer que de rétrograder. C'était à bref délai la fin sur place et sans phrases. L'on avait essayé de creuser des puits, tout le monde, jusqu'aux officiers, malgré la chaleur torride, s'y était mis; hélas! l'eau ne se montra pas.

Dans cette situation désespérée, un Cosaque annonça qu'à environ sept verstes sur la gauche devaient se trouver des puits; cet homme intelligent et résolu partit à 8 heures du soir et s'enfonça dans le désert, à la clarté de la lune, pour se mettre à la recherche de l'eau supposée. Chacun sentait que la vie de tout le détachement dépendait du succès de cette mission et comprenait en même temps combien périlleuse était

l'entreprise, avec les Turcomans qui rôdaient autour des camps; le Cosaque y allait évidemment de sa tête.

L'aspect des troupes était morne. Tous, terrassés par la chaleur, absorbés par l'idée d'un dénouement fatal, s'étaient assis et se tenaient immobiles et comme écrasés. Tout à coup le général Kauffman s'avance avec le Cosaque; on devine qu'il a réussi, on se sent sauvé; un cri de

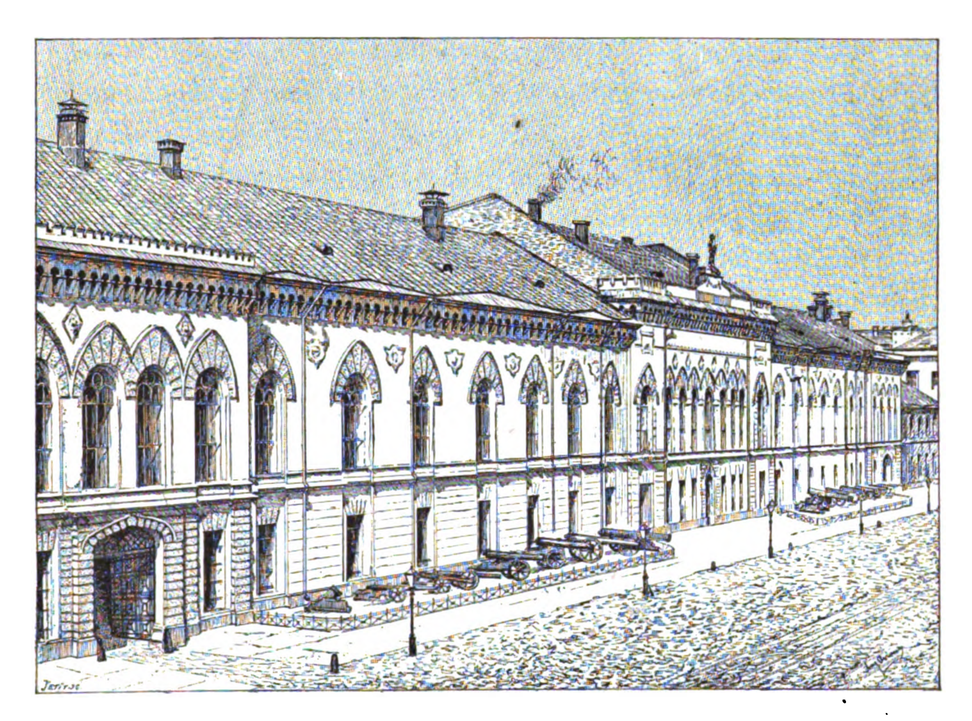


Fig. 33. — L'Arsenal, à Saint-Pétersbourg.

joie monte éclatant. C'était vrai, l'eau était bien là sur la gauche, à 7 verstes; il y avait six puits d'une profondeur de 16 brasses, et c'était le salut pour tous.

Le recrutement des officiers en Russie se fait de trois façons : par le volontariat, par la promotion pour mérite militaire et par les écoles militaires.

Le volontariat, qui peut être regardé comme la véritable pépinière des officiers de cavalerie et d'infanterie, car il en fournit plus des deux tiers, comprend tous les hommes qui entrent au service sans avoir couru les

chances du tirage au sort. Suivant leur degré d'instruction générale, les volontaires sont partagés en trois classes, et, suivant la classe dans laquelle ils ont été rangés, ils peuvent, en satisfaisant aux conditions requises, être nommés sous-officiers au bout de trois mois, six mois ou un an, et officiers au bout de six mois, un an ou quatre ans de service.

La promotion pour fait d'armes pendant la guerre se fait, comme dans toutes les armées européennes, excepté celle d'Angleterre. En Russie, comme en France, tout soldat porte dans son sac le bâton de maréchal. Aussi personne, en Russie, ne s'étonne en voyant des fils de paysans arriver après des campagnes contre l'ennemi au grade d'officier et même aux plus hautes dignités de l'armée et de l'empire. Le comte Yéwdokimoff, ce héros des guerres du Caucase, était fils d'un serf, et commença son service militaire comme simple soldat dans cette même armée où il a fini par commander l'aile gauche, c'est-à-dire plus d'un corps d'armée, avec le grade de général en chef et le titre de comte de l'Empire russe. L'illustre famille de Skobéleff ne doit-elle pas ses parchemins de noblesse au grand-père du héros des dernières guerres : entré à l'armée comme simple soldat pendant la campagne de Souvaroff en Italie (1799), il était général en 1812 et est mort commandant de la forteresse de Pierre-et-Paul à Saint-Pétersbourg, avec le grade de général en chef?

Les écoles militaires alimentent non seulement l'artillerie, le génie, et l'état-major général, mais aussi toutes les armes. Elles sont de quatre catégories : 1° écoles de sous-officiers, 2° écoles préparatoires, 3° écoles secondaires au corps des cadets, et 4° écoles supérieures.

Il y a deux espèces d'écoles de sous-officiers : les écoles spéciales et les écoles ordinaires. Les premières préparent des sous-officiers pour des branches spéciales du service militaire, telles sont : 1° les écoles *techniques* et *pyrotechniques,* à Saint-Pétersbourg, dont la première prépare des chefs de métiers pour les ateliers militaires ainsi que des dessinateurs, et l'autre des artisans pour l'artillerie ; 2° les écoles d'*armuriers de Toule et Igersk,* pour les arsenaux, fabriques d'armes et fonderies, et 3° l'école des ambulanciers de l'armée.

Les écoles ordinaires des sous-officiers montent à plus de 140, tant pour la cavalerie que pour l'infanterie. Elles se recrutent de caporaux,

qui, désireux d'obtenir une instruction pouvant leur ouvrir accès au grade d'officier, se vouent définitivement à la carrière militaire.

Les cours préparatoires des écoles militaires qui alimentent le corps des officiers de l'armée sont équivalents aux cours des écoles préparatoires pour les gymnases (lycées) du ministère de l'instruction publique. Sous Alexandre II, ces écoles étaient assez nombreuses, vu que le ministre de la guerre de cette époque, général comte Milutine, avait dé-

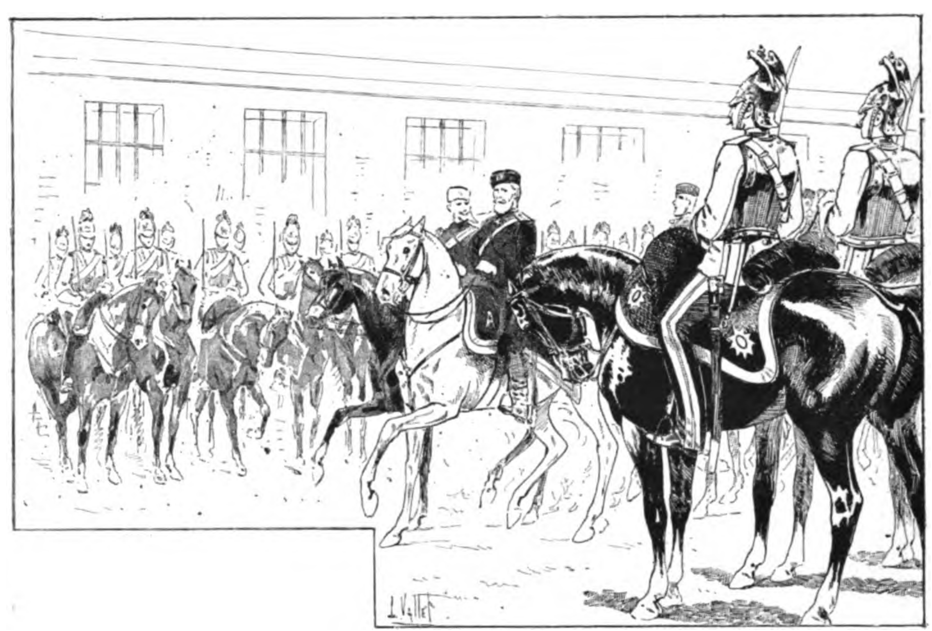


Fig. 34. — Parade du dimanche dans un manège du régiment.

sorganisé complètement les anciens corps des cadets qui prospéraient sous Nicolas I[er], et avait institué à leur lieu et place des écoles militaires et des gymnases et progymnases militaires.

Alexandre III, qui connaît mieux que tout autre le génie du peuple russe et qui comprend parfaitement les besoins de l'armée, a renversé l'échafaudage monstrueux et étranger aux mœurs russes élevé par les tendances pseudo-démocratiques de l'ancien ministre de la guerre, et a réorganisé les anciens corps de cadets. Les écoles préparatoires ont alors en partie fusionné avec les corps des cadets; quelques-unes seulement,

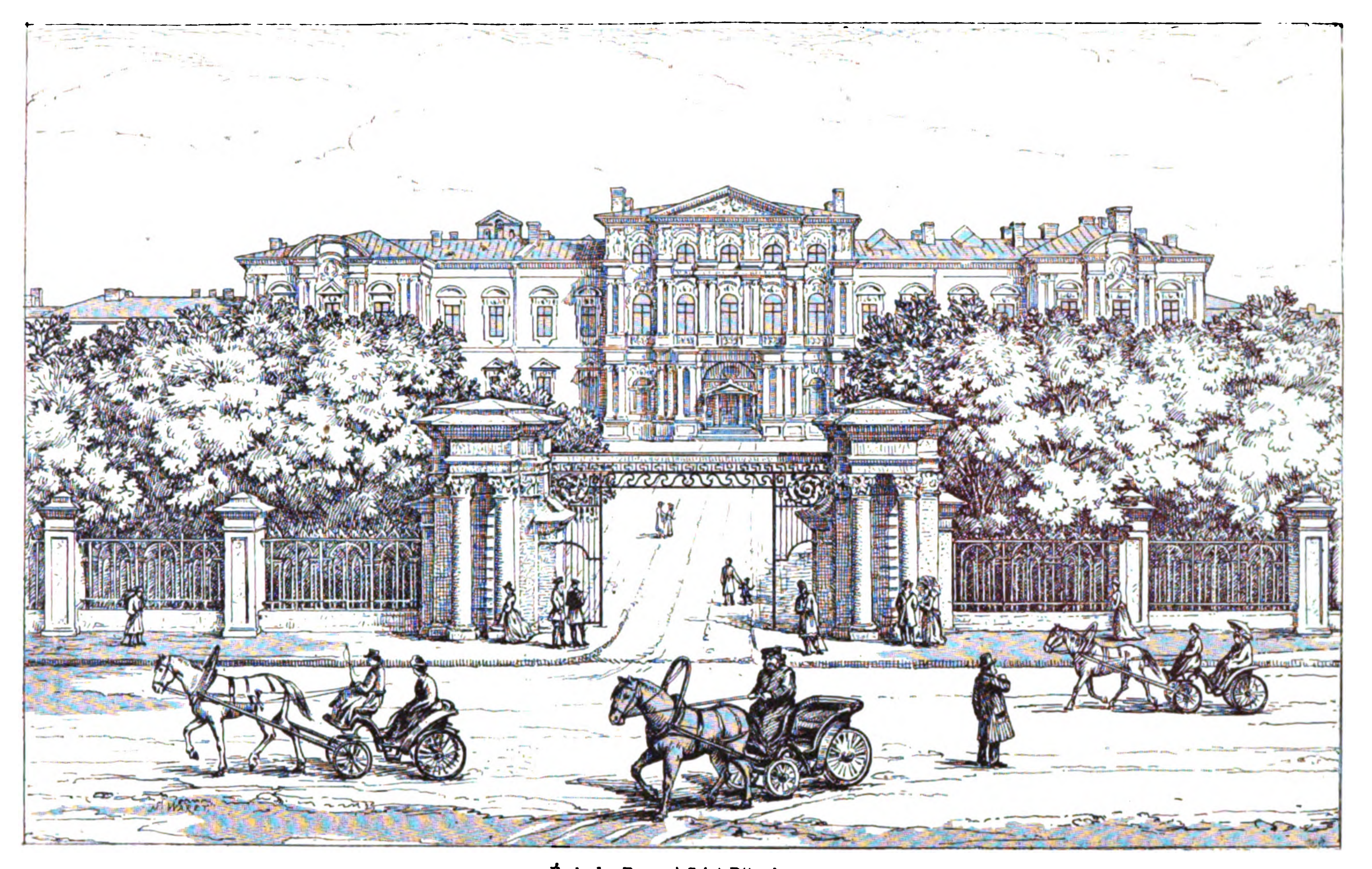
celles notamment destinées à des orphelins de la noblesse, conservèrent leur organisation séparée. Elles sont connues sous le nom de corps des cadets pour les enfants en bas âge.

Les corps des cadets russes sont une institution purement nationale. Dès leur origine, sous l'impératrice Anna Joannovna, qui a créé le premier corps des cadets (*Pervy Chliakhetny Kadetski Korpus*), ces établissements étaient destinés aux enfants de la noblesse de l'empire, qui y recevaient une éducation et une instruction conformes au rang de leurs parents et aux exigences de la carrière militaire qu'ils devaient embrasser à leur sortie de l'école.

A cette catégorie d'écoles militaires appartiennent : 1° le corps des pages impériaux, 2° l'école de cavalerie de l'Empereur Nicolas, 3° les corps des cadets des deux capitales, 4° les corps des cadets de certaines villes de province, et 5° les écoles militaires de Paul et de Constantin (ancien régiment des nobles), à Saint-Pétersbourg, où doivent achever leurs études purement militaires les élèves des corps des cadets des villes de province.

Les corps des cadets avaient atteint, sous l'empereur Nicolas Ier, un degré de perfection et de prospérité qui faisait la juste gloire de cet Empereur et provoquait l'admiration de tous les voyageurs militaires qui avaient visité à cette époque la Russie. Russe, dans la plus pure acception de ce mot, Nicolas Ier voulait que les fils des familles dont presque tous les membres servaient la patrie, tant dans les rangs de l'armée que dans l'administration, reçussent une éducation saine et nationale et une instruction qui pût leur donner les moyens de rendre des services de tout genre à la patrie.

Le but de l'Empereur patriote fut atteint de la façon la plus complète. Les corps des cadets, sous Nicolas Ier, donnèrent à la Russie des généraux dont les noms glorieux ont rempli de leurs exploits les pages les plus brillantes de son histoire. Il suffit de rappeler les noms des célébrités militaires des dernières guerres pour se convaincre des services que les corps des cadets ont rendus à la Russie. Les noms de Vannovsky, Obroutcheff, Skobéleff, Radetsky, Gourko, Roop, Dragomiroff, Komaroff, Lomakine, Annenkoff, Kouropatkine et de tant d'autres



École des Pages, à Saint-Pétersbourg.

anciens élèves des corps des cadets de l'époque de l'empereur Nicolas, suffisent à constater l'exactitude de cette assertion.

Le général comte D. Milutine, qu'il ne faut pas confondre avec son illustre frère, feu Nicolas Milutine, qui fut l'organisateur de l'administration et de l'émancipation rurales en Pologne, a essayé de réorganiser les établissements des corps des cadets, en les démocratisant, et a fini par désorganiser complètement cette utile pépinière des officiers russes. En abolissant le privilège exclusif de la noblesse d'alimenter de ses fils les corps des cadets, et en ouvrant l'accès des nouvelles écoles militaires à toutes les classes de la société, le général Milutine a foulé aux pieds la base fondamentale de la société russe. Son nivellement, au lieu d'élever les classes inférieures, en laissant les portes de la noblesse ouvertes à tout Russe qui mériterait cette distinction par les services signalés qu'il rendrait à la patrie, conformement à la législation russe, a abaissé la noblesse pour la faire tomber au niveau des nouvelles couches sociales.

Les écoles militaires commencèrent alors à se remplir de tous ceux qui, ne se sentant pas de force à achever les études universitaires et classiques des lycées, se jetaient de gaîté de cœur sur les programmes, devenus trop faciles, des écoles militaires. Le premier effet de cette faute fut l'invasion des corps d'officiers par des déclassés et des brouillons, qui, ne pouvant s'habituer, faute d'éducation morale et paternelle, à la discipline, rêvaient la réorganisation de la société sur des bases utopiques et criminelles!

Alexandre III rétablit l'ancien ordre des choses, tout en élargissant les programmes d'études des corps des cadets et en les rendant plus conformes aux exigences de la science moderne. Aussi ces établissements ont-ils vite regagné leur ancienne importance, et leur nouvelle organisation commence déjà à porter des fruits utiles au pays.

Les élèves de ces établissements militaires sortent, après avoir achevé leurs études, avec le grade de sous-lieutenant dans les différentes parties de l'armée, selon le degré de leurs progrès aux études. Le corps des pages impériaux donne des officiers à la garde (infanterie et cavalerie), et l'école de cavalerie de l'Empereur Nicolas, à la

cavalerie de la garde. Quant aux élèves des autres corps des cadets, ceux de la 1re classe (suivant les résultats de leurs examens), à la garde impériale (infanterie ou cavalerie); ceux de la 2e, à l'artillerie de la ligne ou aux sapeurs, et ceux de 3e, à l'infanterie ou à la cavalerie de la ligne. Les élèves qui n'ont pu passer leurs examens d'une manière satisfaisante sortent dans la ligne avec le grade de porte-enseigne. Après deux années de service, ils doivent subir un nouvel examen pour le grade de sous-lieutenant.

Les écoles supérieures sont : 1° l'Académie de l'état-major général, 2° celle de l'artillerie, et 3°, celle du génie. Elles sont toutes destinées à alimenter les corps d'officiers des armes spéciales respectives.

Tel est le système de l'instruction militaire en Russie, qui va toujours en progressant, selon les exigences du siècle et conformément à la base fondamentale de ces écoles : de préparer des défenseurs du trône et de la patrie en leur inculquant, avec une instruction des plus solides, les principes de morale et de patriotisme.

CHAPITRE V.

LA MARINE.

Son développement historique. — Les principaux bâtiments. — Costumes. — Amiraux. Marins. — Principaux faits d'armes.

Comme toutes les autres institutions d'État, la marine russe a été créée par Pierre le Grand. L'illustre réformateur, embrassant de son coup d'œil d'aigle l'immense domaine des réformes à introduire dans son empire, s'est arrêté avec une prédilection toute particulière sur l'idée de la création d'une marine de guerre et de commerce en Russie. Tenace et persévérant dans ses conceptions, Pierre voua toute l'énergie de son caractère à cette idée et, peu de temps après son retour du voyage d'instruction qu'il avait entrepris dans l'Europe occidentale, il pouvait disposer, pendant sa deuxième campagne contre Azov, en 1696, d'une flotte composée de 2 vaisseaux, 23 galères à rames et de 4 brûlots.

Simultanément avec la flotte d'Azov, Pierre Ier créa la marine de la Baltique et posa à Cronstadt les fondements de la future grandeur maritime de la Russie dans les mers du Nord. Grâce à l'énergie et à l'activité de cet homme de génie, la flotte qui était son œuvre devait bientôt faire parler d'elle : vaisseaux de ligne, frégates et galères descendirent simultanément des chantiers de la Néva, car même les navires à rames trouvaient un utile emploi au milieu des îlots et des écueils de la Baltique. La lutte qui éclata entre Pierre le Grand et le roi de Suède Charles XII, fournit à cette nouvelle marine l'occasion d'affirmer sa puissance.

A peine organisée au début de cette guerre, et trop faible encore pour prendre l'offensive, elle se contenta de livrer quelques combats de détail et d'aider de son mieux les opérations des troupes russes le long des côtes de la Baltique. Mais, bientôt, elle se sentit assez forte pour se lancer dans des entreprises plus hardies.

En 1714, on vit sortir de Cronstadt 30 vaisseaux de ligne accompagnés d'un très grand nombre de petits navires à rames. L'amiral Apraxine commandait cette flotte. Pierre le Grand montait l'un des vaisseaux qui en faisaient partie, mais n'avait voulu remplir lui-même que les fonctions de contre-amiral.

Le 15 juillet, aux îles d'Aland, on rencontra une flotte suédoise sous les ordres du contre-amiral Erinschild. Le combat fut très vif et dura trois heures. La jeune marine russe eut son baptême de victoire : Erinschild avec 4 de ses vaisseaux, 1 frégate et 6 galères, tomba entre les mains des Russes.

Voici ce que nous lisons au sujet de cette première victoire navale remportée par les Russes, dans un ouvrage justement estimé dans la littérature de la marine. M. Chabaud-Arnault dit à ce sujet dans son *Histoire des Flottes militaires :* « Malgré la supériorité numérique qu'avaient, dans cette circonstance, les Russes sur leurs adversaires, c'était pour eux une très glorieuse victoire : manifestement, ils ne possédaient pas encore le savoir et l'expérience que les Suédois avaient acquis depuis longtemps ; mais en admirant l'intrépidité et la persévérance dont ils firent preuve dès cette époque, on put se convaincre qu'une nouvelle et grande marine venait de faire son entrée dans le monde (1). »

Catherine II, la grande continuatrice des œuvres de Pierre le Grand, marchant hardiment sur les traces de son glorieux prédécesseur, donna une forte impulsion au développement de la marine russe. En 1783, la marine russe comptait 173 vaisseaux et navires de guerre avec 4.260 canons.

Tout en augmentant le nombre de ses vaisseaux, Catherine II tra-

(1) *Histoire des Flottes militaires,* par C. Chabaud-Arnauld, capitaine de frégate de réserve ; Paris, 1889.



vaillait avec non moins d'énergie à donner à sa flotte les qualités qui lui manquaient encore. A force de promesses et de présents, elle attira dans ses États un assez grand nombre de marins anglais, qui devinrent les instructeurs des pêcheurs et des paysans appelés à manœuvrer les voiles et les canons des vaisseaux de Cronstadt.

Catherine ne tarda pas à trouver l'emploi des forces navales dont elle accroissait ainsi la puissance. Cette occasion, ce fut la déclaration de guerre que lui fit le Sultan en 1768 qui la lui fournit. La flotte turque comptait alors une vingtaine de vaisseaux de ligne, supérieurs certainement, par l'élégance et la solidité de leur coque, aux lourds bâtiments descendus des chantiers de la Néva; mais ces beaux navires étaient montés par des équipages qui ne pouvaient rivaliser ni en valeur ni en intelligence avec les braves marins russes.

Pour la première fois, on vit une flotte russe sortir de la Baltique. Catherine en avait donné le commandement à Alexis Orloff, qui était secondé par un homme de grand mérite, l'amiral Spiridoff, et par des officiers pleins d'expérience, Elphinstone, Greigh et Dougdale.

Au mois de juillet 1770, cette flotte, qui venait seconder les efforts des Grecs soulevés contre leurs oppresseurs, rencontra 14 vaisseaux et plusieurs frégates placés sous les ordres du capitan-pacha. Celui-ci, malgré la supériorité numérique de ses forces, prit la fuite devant les 10 vaisseaux et les 5 frégates commandés par Orloff. Il alla jeter l'ancre devant Tchesmé, baie sans défense en face de l'île de Chio. Là, il se rendit immédiatement à terre, sous prétexte d'y surveiller la construction d'une batterie, laissant le commandement de son vaisseau et de la flotte à l'Algérien Hassan.

Ce fut sur le vaisseau amiral turc que Spiridoff, qui avait suivi les Turcs de près, dirigea le vaisseau amiral russe : il l'aborda, après avoir bravé la canonnade de toute la flotte ottomane, non sans perdre une centaine d'hommes. Hassan se défendit en héros, digne de son héroïque adversaire. Toujours accrochés l'un à l'autre dans une lutte à l'abordage qui se prolongeait, les deux vaisseaux amiraux prirent feu et finirent par sauter. A la vue de cet effrayant brasier si voisin d'eux, tous les bâtiments turcs avaient coupé leurs câbles : ils allèrent s'en-

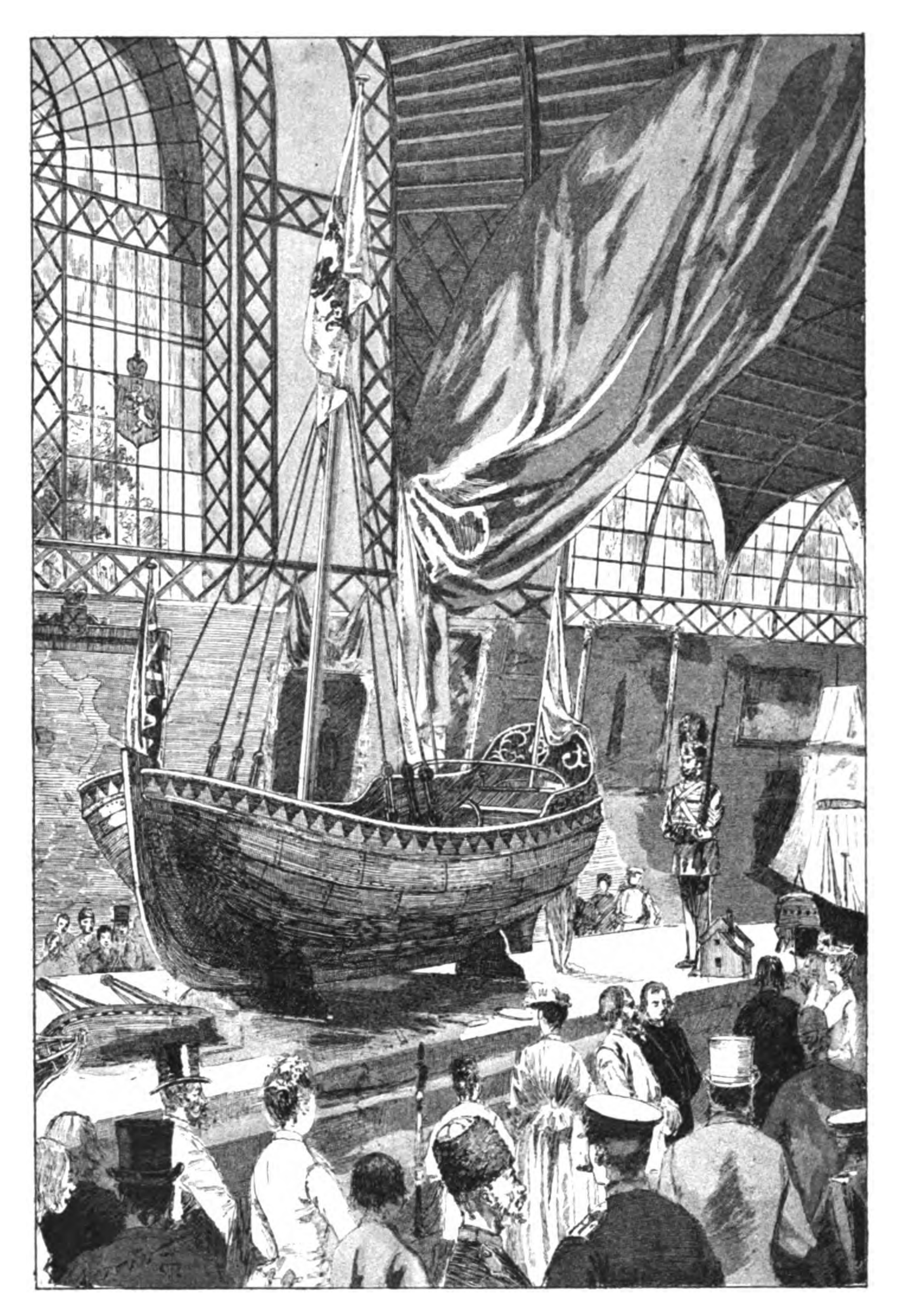
tasser pêle-mêle au fond de la rade dont ils avaient si imprudemment entrepris de défendre l'entrée.

« Les amiraux russes », dit M. Jurien de la Gravière, « tinrent conseil. Ils n'avaient pas de brûlots; ils en préparèrent trois sur-le-champ et composèrent les équipages en partie de marins russes et de marins grecs. Ces trois navires, commandés par des officiers russes, entrèrent dans la baie au milieu de la nuit. Couverte par la canonnade de toute la flotte, leur attaque eut un plein succès. Les vaisseaux turcs ne tardèrent pas à sauter en l'air l'un après l'autre. Quand le feu s'éteignit, il n'y avait plus à flot qu'un seul navire turc, et ce navire fut emmené en triomphe par les vainqueurs. »

Quelques années plus tard, la jeune marine russe eut à se mesurer contre les forces navales de la Suède. Gustave III, roi de Suède, ayant cru pouvoir mettre à profit les embarras suscités à Catherine II par sa lutte contre les Turcs, en frappant un grand coup en Finlande, envahit, au mois de juin 1788, subitement cette contrée, pendant que sa flotte bloquait Viborg et Frédérickshavn. Mais les Russes ne s'abandonnèrent pas et mirent promptement leur marine en état de tenir tête à celle des Suédois. De chaque côté, on disposait d'une trentaine de vaisseaux de ligne et d'une nombreuse flottille de petits navires à rames.

Le 26 juillet 1789, les deux flottes se trouvaient en présence, non loin de l'île Bonholm; elles s'attaquèrent vivement. La nuit les sépara et le résultat de la lutte resta fort indécis. Mais le 24 août, dans les détroits de Svenksund, la flotte suédoise essuya un échec qui contraignit les troupes de Gustave III à évacuer une première fois la Finlande.

Au printemps de 1790, le duc de Sudermanie sortit de Carlscrona à la tête d'une armée navale forte de 23 vaisseaux de ligne, de 16 frégates et d'un certain nombre de navires plus petits. Le 14 mai, il attaqua 10 vaisseaux russes mouillés sous les batteries de Reval; mais il fut repoussé avec perte de 3 vaisseaux, dont un resta au pouvoir des Russes. Gustave prit alors en personne le commandement de la grande flotte suédoise, composée de 300 bateaux à rames portant 2.000 canons et une armée de débarquement, sous l'escorte d'une vingtaine de gros



Barque de Pierre le Grand, « l'aïeule de la flotte russe ».

vaisseaux. Après avoir battu, le 15 mai, près de Frédérickshavn, une petite flottille russe composée de petits navires, il se dirigea vers Viborg et débarqua ses troupes à 45 verstes de Saint-Pétersbourg. Sa flotte gagna le port de Borgo, où rendez-vous avait été donné au duc de Sudermanie. Celui-ci revenait de son expédition presque désastreuse

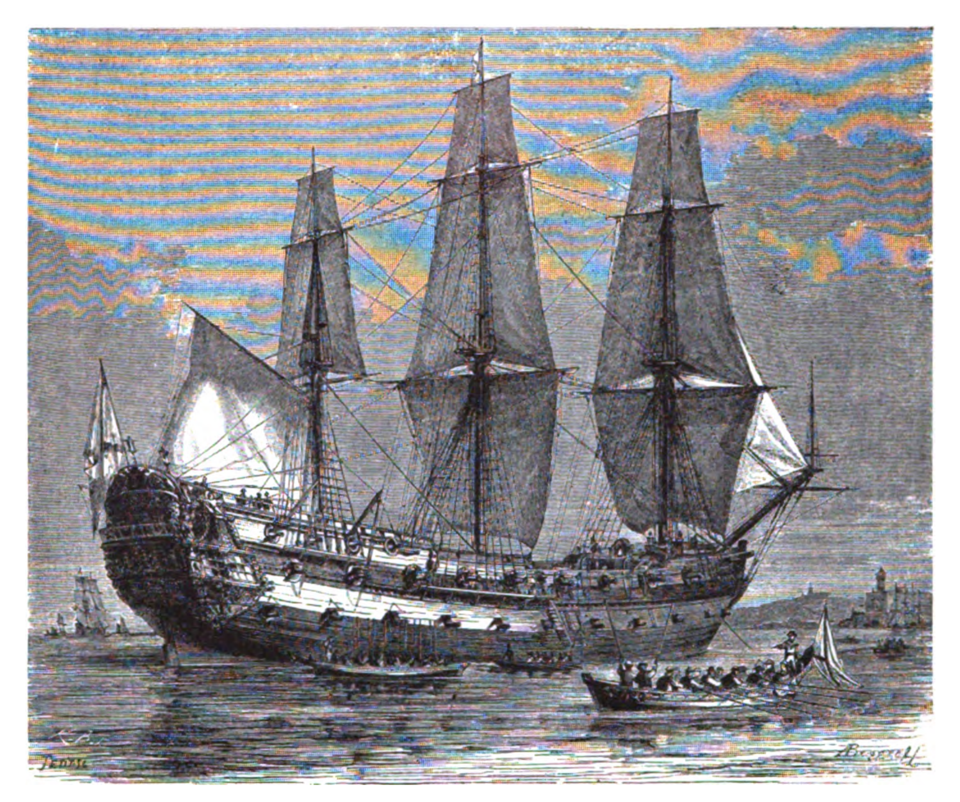


Fig. 35. — L'*Ingermanland*, vaisseau portant le pavillon de Pierre le Grand, d'après un dessin de Beggrov.

contre les navires russes mouillés à Reval, quand il rencontra, le 4 juin, une autre partie de la flotte russe, 17 vaisseaux et 7 frégates, sortis de Kronstadt sous les ordres de l'amiral Kruse. Après un combat qui dura deux jours, l'arrivée sur le champ de bataille de l'escadre de Reval, contraignit le duc de Sudermanie à se réfugier en toute hâte à Borgo.

Gustave III y fut bloqué pendant un mois, avec ses troupes et ses navires. Bientôt, l'eau et les vivres manquèrent complètement aux

Suédois. Dans la nuit du 3 au 4 juillet, la flotte russe, que commandait en chef l'amiral Tchitchagoff, vit 4 navires en flammes s'approcher de son mouillage: c'étaient des brûlots, qui, poussés par un vent favorable, venaient de sortir du port de Borgo. Mettant à profit la confusion que l'apparition de ces machines incendiaires produisit dans la ligne du blocus, les vaisseaux suédois appareillèrent à leur tour et attaquèrent les vaisseaux russes. Pendant cette lutte, qui fut longue et acharnée, la flotte suédoise réussit à prendre le large. Cette bataille coûta cependant cher aux Suédois : ils perdirent 7 vaisseaux, 3 frégates et 5.000 hommes, le tiers de leur armée navale. Atteint pendant sa retraite par la flotte russe qui lui faisait la chasse, Gustave III se vit encore enlever une trentaine de petits navires.

Après ce désastre, la flotte suédoise dut à jamais renoncer à dominer sur la Baltique. L'empire de cette mer passa définitivement entre les mains des Russes.

L'empereur Paul avait une prédilection particulière pour la marine. Non seulement il portait lui-même l'uniforme de grand amiral de la flotte, mais il insistait pour que les familles les plus aristocratiques de l'empire y eussent leurs représentants. Pendant le peu d'années qu'il régna, la marine russe s'est accrue de 15 grands vaisseaux de ligne.

Son successeur, Alexandre Ier, avait des idées tout opposées à celles de son père. Ce souverain, croyant qu'il serait impossible à la Russie de devenir une puissance maritime de premier ordre, négligea la flotte et porta toute la sollicitude du gouvernement sur le développement de l'armée de terre.

Cependant l'impulsion donnée par Catherine II au développement de la marine fut si puissante, que l'on vit encore, sous Alexandre Ier, la flotte russe rendre des services signalés non seulement à l'État, pendant la guerre contre la Suède, mais aussi à la science géographique. Les amiraux Krusenstern, Belinghausen, les officiers Golovine et O. Ricord, et d'autres marins de l'école de Catherine II, firent souvent des voyages autour du monde, pendant lesquels le pavillon russe a découvert bien des terres et des îles inconnues jusque-là.

Nicolas Ier fut le restaurateur de la marine russe. C'est pendant le

règne de ce grand souverain que la marine russe fut dotée d'une forte organisation et que les rangs des flottes de la mer Noire et de la Baltique furent illustrés par des noms à jamais mémorables dans les annales navales de la Russie. C'est sous Nicolas I[er] que le célèbre amiral Lazareff réorganisa la flotte de la mer Noire et y prépara ces héroïques marins qui couvrirent de gloire le pavillon russe. C'est là, sous la direction de Lazareff, que se formèrent les Nakhimoff, les Korniloff,

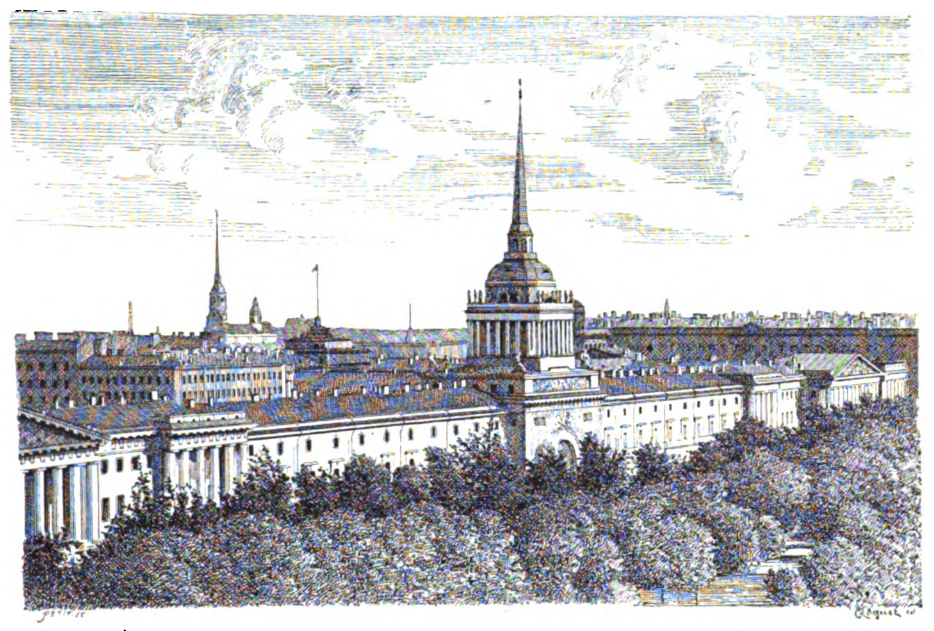


Fig. 36. — L'Amirauté ; d'après une photographie.

les Istomine. Les nombreux héros de la défense de Sébastopol démontrèrent aux grandes puissances occidentales qui s'étaient ruées contre cette place, à peine fortifiée au commencement du siège, que les marins russes savent défendre l'honneur national sur terre aussi valeureusement et efficacement que sur mer.

Sous Nicolas I[er], la marine russe prit part, dans la Méditerranée, à une expédition qui avait pour objectif de faire cesser les cruautés commises par les hordes sauvages de Turquie sur les Grecs qui combattaient pour leur indépendance nationale. L'Angleterre, la France et la

Russie, prises d'une profonde pitié pour les malheureux Hellènes, stipulèrent, par une convention en date du 6 juillet 1827, qu'elles offriraient leur médiation aux belligérants, en exigeant de chacun d'eux une suspension d'armes immédiate.

On sait comment l'entêtement d'Ibrahim, qui commandait en chef les armées et les flottes turco-égyptiennes au Péloponèse, amenèrent le combat de Navarin. La flotte turco-égyptienne présentait un ensemble de 3 vaisseaux, 17 frégates et 67 bâtiments plus petits, mouillés en demi-cercle et sur trois rangs dans cette rade célèbre. Les escadres de l'Angleterre, de la France et de la Russie, — en tout 10 vaisseaux, 10 frégates et plusieurs avisos, — respectivement commandées par les amiraux Codrington, de Rigny et comte de Heyden, jetèrent l'ancre au milieu de cet entassement de navires, sans qu'un seul projectile vînt d'abord gêner leurs manœuvres.

Quelques coups de fusil partis d'un brûlot turc furent le signal du combat. Navires de tous rangs et batteries de terre firent éclater, à la fois, le feu de leurs canons. Plusieurs bâtiments de la flotte chrétienne coururent un moment de sérieux dangers. Mais l'inhabileté des canonniers musulmans, comme l'adresse de leurs adversaires, abrégea la durée de la lutte. De formidables explosions, rares au début, ensuite de plus en plus fréquentes, annoncèrent la destruction successive des bâtiments d'Ibrahim-pacha. La mer se couvrit de débris et de cadavres; enfin, la canonnade se ralentit, puis cessa tout à fait, et la nuit vint couvrir de son voile cette scène de désolation, éclairée néanmoins, dans quelques-unes de ses parties, par l'incendie des navires musulmans.

La flotte d'Ibrahim avait perdu les deux tiers de ses forces, avec 4.000 ou 5.000 mille hommes; la flotte chrétienne en était quitte pour 180 tués et 470 blessés. Cette facile victoire avait, cependant, permis aux capitaines russes de déployer un sang-froid et une habileté de manœuvre qui leur valurent les applaudissements des Anglais et des Français, bons juges en pareille matière.

L'entêtement du sultan Mahmoud ne cédant pas devant le désastre de Navarin, la Russie déclara la guerre à la Porte. Ses vaisseaux

bloquaient à la fois les Dardanelles, le Bosphore et les ports turcs de la mer Noire, pendant que les canonnières russes opéraient sur le Danube et devant Varna, où elles enlevèrent, à la suite d'un brillant coup de main, toute une escadrille turque.

La guerre de Crimée fut, comme nous l'avons déjà dit, la pierre de touche qui fit éclater tous les côtés brillants de la marine russe. Après avoir débuté par la destruction d'une forte escadre turque à Sinope, la flotte russe sut, tout accablée qu'elle fût par une supériorité numérique des plus écrasantes, faire briller le plus pur éclat de son courage et de son abnégation. Ne pouvant pas accepter la lutte en pleine mer, où les flottes des puissances coalisées auraient obtenu un triomphe trop facile, les marins russes s'imposèrent la douloureuse mission de sacrifier leurs navires et de mettre au service de la défense de Sébastopol la persévérance et le courage dont ils étaient si héroïquement doués.

Ce fut le 4 octobre 1853 que la guerre éclata entre la Russie et la Turquie. Le 30 novembre, 7 vaisseaux, 3 frégates à voiles et 2 navires à vapeur, placés sous les ordres de l'amiral Osman-pacha, se trouvaient au mouillage dans la baie de Sinope, quand parurent au large, commandés par le vice-amiral Nakhimoff, 6 vaisseaux russes, qu'accompagnaient 2 frégates à voiles et 2 bateaux à vapeur. Maladroitement rangée en demi-cercle, l'escadre turque masquait en partie le feu des quelques batteries qui défendaient la rade de Sinope.

L'apparition de l'escadre russe et son entrée dans la rade ne provoquèrent de la part des Turcs aucun mouvement hostile. Les vaisseaux russes purent même s'embosser à 600 mètres des navires, sans qu'Osman-pacha eût rien tenté pour les empêcher. Mais dès qu'un officier de l'amiral Nakhimoff fut venu le sommer d'amener son pavillon, il ouvrit le feu contre les Russes et l'action s'engagea immédiatement sur toute la ligne.

Embossés d'une façon défectueuse, mal soutenus par les batteries de terre et manquant eux-mêmes de bons canonniers, les navires ottomans consomment inutilement leur poudre et leurs boulets, tandis que les vaisseaux russes ne perdent pas un seul projectile : ceux de leurs

obus qui ne frappent pas les murailles des navires ennemis vont semer la mort parmi les défenseurs de Sinope.

Bientôt les destructions commencent : le contre-amiral turc Hussein-pacha saute avec son vaisseau. Osman-pacha, la jambe brisée par un boulet, finit par se rendre, au moment où la batterie submergée de son navire ne lui permet plus de combattre. Une corvette se jette à la côte, et le reste de l'escadre turque est coulé par les projectiles russes. Seul un vapeur ottoman a pu s'échapper et porter la nouvelle de ce désastre à Constantinople. La lutte, qui avait duré trois heures, coûta 3.000 morts aux vaincus. Quant à l'escadre russe, elle avait subi des avaries, mais aucun de ses navires ne se trouvait hors d'état de manœuvrer. Elle put donc retourner tranquillement à Sébastopol.

A la suite de cet événement, les flottes de l'Angleterre et de la France entrèrent dans la mer Noire, et ces deux puissances, le 27 mars 1854, déclarèrent la guerre à la Russie. Qu'allait faire la marine russe? Forte de 40 vaisseaux et d'une vingtaine de frégates, presque également répartis entre les ports de la Baltique et ceux de la mer Noire, elle ne pouvait avoir la prétention de lutter contre les flottes de l'Angleterre, de la France et de la Turquie, qui présentaient un ensemble de 130 vaisseaux de ligne et de 160 frégates. Elle prit donc la sage résolution de se renfermer dans ses ports et de consacrer à leur défense toutes les forces dont elle disposait.

Veut-on avoir une idée de ce qu'était cette défense de Sébastopol et quelle dose d'abnégation et de courage héroïques il fallait être doué pour supporter plus de onze mois une telle existence? Voici quelques scènes des *Souvenirs de Sébastopol* du comte Tolstoï :

« Un jeune officier vient d'arriver à Sébastopol; il parcourt la ville, il s'informe; partout on ne s'entretient que du quatrième bastion, où se trouvent les marins; c'est là que ça chauffe d'une façon invraisemblable. Il brûle de s'y rendre en amateur, un peu pour connaître ce qui s'y passe, beaucoup pour pouvoir dire qu'il s'y est rendu. Suivons-le à mesure qu'il avance.

« Les passants deviennent rares, on ne rencontre plus de femmes; les soldats marchent d'un pas accéléré ; quelques gouttes de sang tachent



Bataille de Navarin; d'après le tableau d'Aïvazovaki.

la route, et vous voyez venir à vous quatre soldats portant un brancard, et sur le brancard un visage d'une pâleur jaunâtre et une capote ensanglantée.

« Le sifflement rapproché des boulets et des bombes produit un



Fig. 37. — Grand-duc Constantin Nicolaïévitch ; photographie de Lévitzky, Saint-Pétersbourg.

autre effet désagréable pendant qu'on gravit la pente ; on se laisse même envahir par un sentiment pénible d'irrésolution. Mais un soldat qui passe, riant et causant, fait relever la tête et on continue. A peine a-t-on gagné quelques mètres, que les balles se mettent à siffler dans tous les sens, au point qu'on se demande s'il ne serait pas préférable de longer la tranchée à couvert, malgré la boue liquide qui la remplit, au

lieu de suivre le chemin de *tout le monde*. Enfin les balles bourdonnent comme des guêpes, ou gémissent et fendent l'air en vibrant comme une corde d'instrument; le tout est dominé par le grondement sinistre du canon : on se sent secoué des pieds à la tête et assiégé par la terreur.

« Enfin! c'est donc là ce fameux quatrième bastion, cet endroit véritablement terrible! on éprouve quelque légitime orgueil à s'y trouver. Point, ce n'est pas là du tout, c'est une simple redoute, qui, comparativement, n'est ni effrayante ni dangereuse. Pour arriver au bastion il faut s'engager dans une étroite tranchée, la suivre en se baissant et enfin arriver à une batterie servie par des marins, où on écoute, non sans épouvante, le récit des bombardements précédents. Et tout en écoutant, on ne se lasse pas de regarder les visages de ces hommes, leur prestance, leurs mouvements, et l'on reconnaît que le danger, les misères et les souffrances de la guerre ont imprimé sur toutes leurs figures hâlées la conscience de leur dignité, d'une pensée élevée, d'un sentiment.

« Soudain un bruit assourdissant fait tressaillir de la tête aux pieds. La décharge siffle en s'éloignant pendant que la fumée enveloppe la plate-forme et les figures noires des matelots qui s'y meuvent. L'ennemi riposte, un boulet s'enfonce dans le sol, on est couvert de terre et de pierres. La sentinelle crie alternativement « canon » ou « mortier ». La bombe arrive comme un globe noir, puis éclate avec un crépitement métallique; les éclats volent en l'air en grinçant. A ces sons divers, on éprouve un étrange mélange de jouissance et de terreur.

« Au moment où le projectile arrive sur vous, il vous vient infailliblement la pensée qu'il vous tuera ; mais l'amour-propre vous soutient, et personne ne remarque le poignard qui vous laboure le cœur. Aussi, lorsqu'il passe sans vous effleurer, vous renaissez ; pour un instant une sensation d'une douceur inappréciable s'empare de vous, au point que vous trouvez un charme particulier au danger, au jeu de la vie et de la mort; vous voudriez même que le boulet ou l'obus tombât plus près, tout près de vous. Mais voilà la sentinelle qui annonce de sa voix forte et pleine « un mortier » : répétition du sifflement, du coup, de l'explosion, accompagnée cette fois d'un gémissement humain. Vous vous approchez du blessé, en même temps que les brancardiers ; gisant dans



la boue mêlée de sang, il a un aspect étrange : une partie de la poitrine est arrachée. Au premier instant, son visage maculé de boue n'exprime que l'effarement et la sensation prématurée de la douleur ; sensation familière à l'homme dans cette situation; mais lorsqu'on lui apporte le brancard, qu'il s'y couche lui-même sur le côté indemne, une

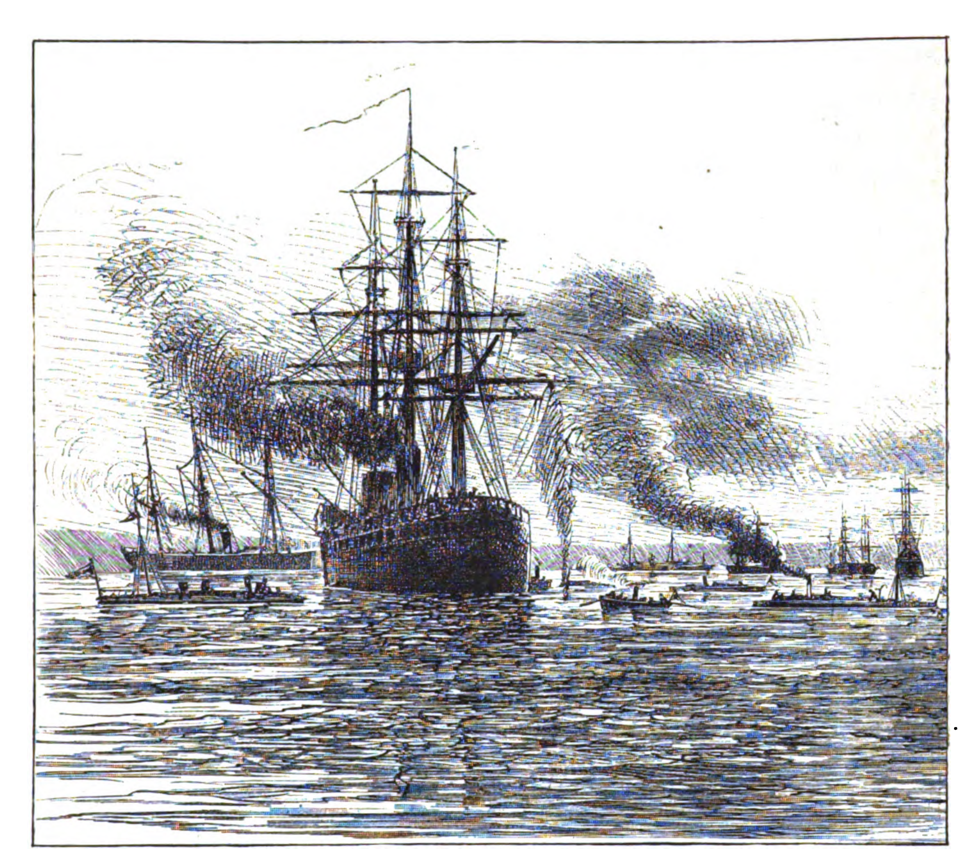


Fig. 38. — Vaisseaux de ligne.

expression exaltée, une pensée élevée et contenue, éclairent ses traits; les yeux brillants, les dents serrées, il relève la tête avec effort, et, au moment où les brancardiers s'ébranlent, il les arrête et, s'adressant à ses camarades d'une voix tremblante : « Adieu, pardon, mes frères! » dit-il. Il voudrait parler encore, on voit qu'il cherche à leur dire quelque chose de touchant, mais il se borne à répéter : « Adieu, mes frères! » A l'expression terrifiée de notre figure : « C'est tous les

jours ainsi, de sept à huit hommes, » dit l'officier en bâillant et en roulant entre ses doigts sa cigarette de papier jaune.

Cependant les navires de l'Angleterre et de la France essuyèrent un sérieux échec au Kamtchatka. Une escadre composée de 2 frégates à voiles et d'une corvette à roues britanniques, d'une frégate, d'une corvette et d'un brick à voiles français, sous les ordres des contre-amiraux Price et Febvrier-Despointes attaqua, le 31 août, le port russe de Petropawlovsk, où se trouvaient embossées 1 frégate et 1 corvette à voiles russes. Les défenses maritimes de la place, qui consistaient en 3 batteries armées ensemble de 19 canons, furent réduites au silence. Mais le suicide de l'amiral Price, survenu un peu avant l'ouverture du feu, retarda la suite des opérations jusqu'au 4 septembre. Ce jour-là, 700 hommes environ, matelots et soldats de marine, débarquèrent sous la protection de l'escadre pour prendre à revers les défenses de Petropawlovsk; mais, attaqués par la garnison russe, ils furent obligés de se rembarquer sous le feu des Russes, avec perte d'environ 200 hommes. A la suite de cet échec, l'escadre anglo-française quitta les côtes de la Sibérie.

Le traité de Paris (1856) ayant supprimé la puissance maritime russe dans la mer Noire, la Russie a porté toute sa sollicitude sur la flotte de la Baltique. La destruction de la flotte russe de la mer Noire fut un désastre pour la Russie, mais en même temps une grande faute de la part de la France. Cette dernière a payé chèrement cette faute plus tard : elle fut obligée de laisser l'Angleterre occuper l'Égypte, ce que la Russie n'aurait certes jamais permis, si elle eût disposé d'une force navale qui pût s'unir à la flotte de la France pour empêcher cette nouvelle spoliation britannique.

Il fallait s'attendre cependant à ce qu'une clause blessante pour l'amour-propre d'une grande nation ne dût pas durer longtemps et que la Russie saisît la première occasion favorable pour l'annuler. C'est ce qu'elle fit en 1870, pendant la guerre franco-allemande.

Depuis lors la flotte de la mer Noire, cette œuvre de Nicolas Ier et de Lazareff, a commencé petit à petit à renaître, et, quelques années plus tard, pendant la guerre russo-turque de 1877, bien que faible encore,

elle n'en a pas moins rendu des services signalés à l'empire et a affirmé de nouveau sa suprématie dans cette mer essentiellement russe.

Au commencement de la guerre, les Turcs possédaient sur le Danube 3 monitors, 5 canonnières cuirassées et 6 chaloupes canonnières non cuirassées. Les Russes y disposaient seulement d'un certain nombre d'embarcations à vapeur porte-torpille, n'ayant presques toutes qu'une assez faible vitesse. Même inégalité de forces dans la mer Noire. Aux 2 vaisseaux, aux 3 frégates, aux 8 corvettes cuirassés et aux navires en bois assez nombreux de la flotte ottomane, les Russes ne pouvaient opposer que quelques bâtiments non cuirassés de mince échantillon et faiblement armés, avec une quinzaine de bateaux-torpilleurs, dont plusieurs, il est vrai, construits d'après le système Thornycroft, étaient à grande vitesse. Pour escorter ou transporter rapidement ces derniers, ils disposèrent d'une manière toute spéciale un vapeur à hélice, le *Constantin*.

Les Turcs, on le voit, au point de vue naval, possédaient en apparence une très grande supériorité de forces sur leurs adversaires ; mais, bien que leur flotte fût dirigée dans son ensemble par un officier anglais de beaucoup de mérite, Hobbart-pacha, la décision, l'habileté et l'expérience étaient presque tout entières du côté des Russes et devaient faire pencher la balance de la fortune en faveur des marins russes.

Dans la mer Noire, sur les côtes circassiennes, les cuirassés turcs tentèrent quelques entreprises qui ne leur réussirent point. L'un d'eux, battant pavillon de l'amiral Hobbart-pacha, eut une rencontre très malheureuse avec un bateau à vapeur de la société de navigation à vapeur et de commerce russe, la *Westa;* le feu très bien dirigé de ce faible adversaire, commandé par le lieutenant Baranoff, contraignit Hobbart-pacha à battre en retraite. On vit alors un spectacle inouï dans les annales maritimes : un grand vaisseau-amiral cuirassé être chassé par un bâtiment de commerce presque jusqu'au Bosphore!

Au point de vue naval, tout l'intérêt de cette guerre consista dans les attaques dirigées par les bateaux-torpilleurs russes contre les grands navires de leurs ennemis. Rappelons les faits les plus remarquables de ce genre.

Dans la nuit du 25 au 26 mai 1877, 3 navires turcs se trouvaient à

l'ancre sur le Danube, près de la ville de Matchin : c'étaient le monitor à deux tourelles le *Seïfi,* une canonnière cuirassée et un vapeur en bois. Aucune estacade ne les protégeait, mais deux embarcations veillaient aux alentours du mouillage. Quatre canots à vapeur russes, armés chacun d'une torpille mobile, contenant une forte charge de poudre noire, profitèrent de l'obscurité profonde pour s'approcher des navires ennemis sans être ni signalés ni aperçus, sauf à très courte distance; deux de ces embarcations, commandées par les intrépides lieutenants Doubassoff et Chestacoff, parvinrent à faire exploder leurs torpilles contre la carène du *Seïfi,* qui sombra en quelques minutes. Ce superbe exploit ne coûta aux vainqueurs ni un mort ni un blessé; leurs embarcations s'éloignèrent sans avoir éprouvé d'avaries graves.

Voici deux faits encore plus audacieux, tellement audacieux qu'il était bien difficile que le succès pût couronner semblables tentatives. Le 20 juin, en plein jour, près de Roustchouk, un canot porte-torpille russe, conduit par le lieutenant Skrydloff, attaqua un monitor turc en marche. Il ne put faire exploder sa torpille, mais, bien que percé par un boulet, réussit à s'échapper. Skrydloff et quatre de ses braves compagnons furent blessés.

Trois jours plus tard, près de Nicopoli, tentative analogue de deux canots porte-torpille, commandés par l'enseigne Niloff et le garde-marine (aspirant) Arens, contre un autre monitor turc : même insuccès, également compensé par ce fait, que les deux embarcations russes parvinrent à se sauver, avec perte de cinq blessés seulement.

Le 25 janvier 1878, à 11 heures du soir, en rade de Batoum, deux canots porte-torpille du lieutenant Zatsarevny attaquèrent un navire de guerre turc de 1.500 tonneaux. Leurs torpilles Whitehead frappèrent simultanément la carène du vaisseau turc, qui sombra presque immédiatement.

La direction générale de la marine russe est concentrée dans le ministère de la marine, composé des autorités supérieures suivantes : 1° le grand amiral, 2° le gérant du ministère de la marine, 3° le conseil de l'amirauté, et 4° les directions supérieures de la cour de justice maritime, le cabinet du ministre et les départements : *a*) des inspections,

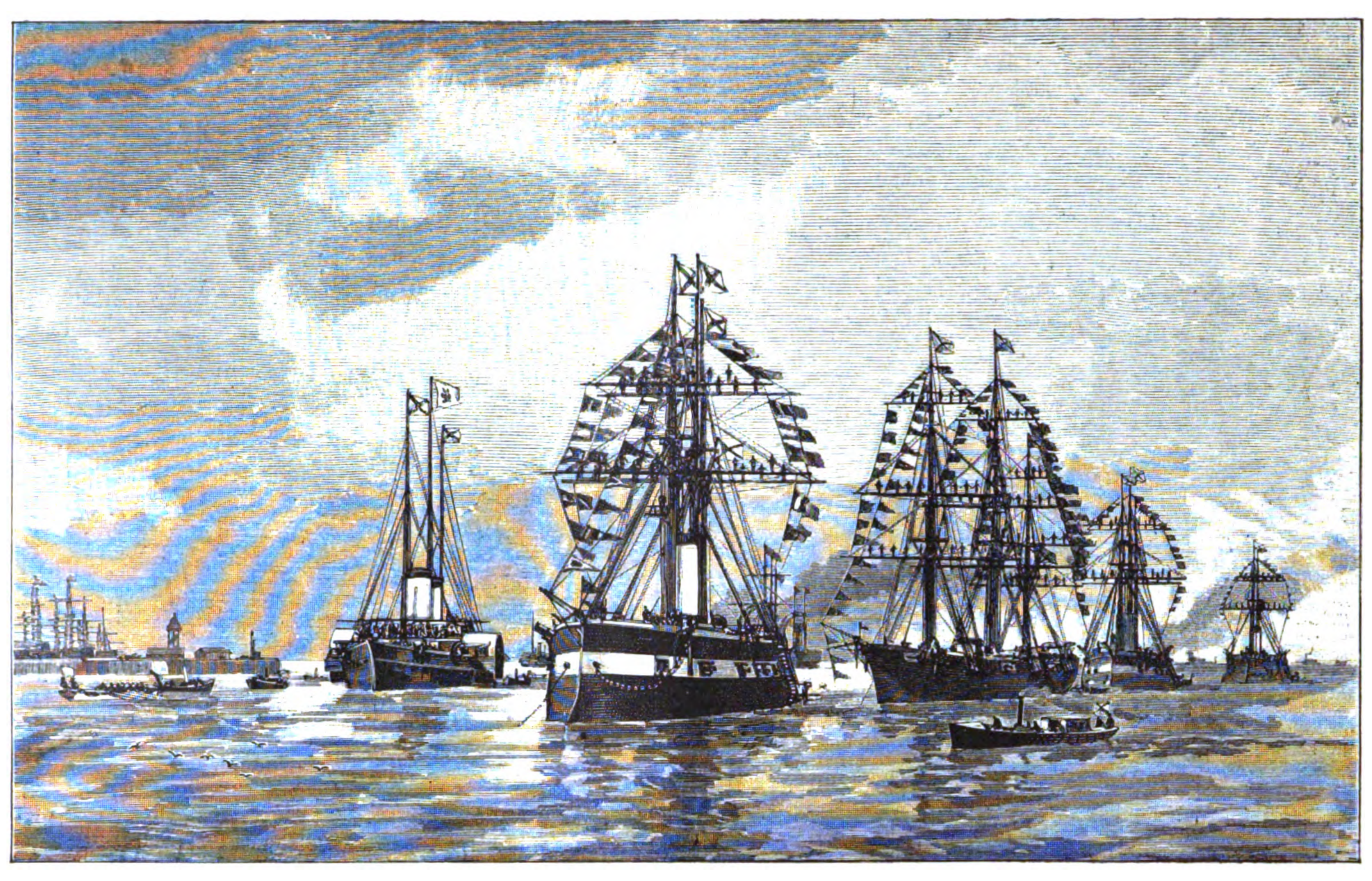


Fig. 39. — Revue de l'escadre à Cronstadt ; d'après un dessin de Navozov.

b) de la construction navale, *c*) de l'intendance, *d*) hydrographie, *e*) d'artillerie, etc.

Le vrai ministre de la marine et le chef de toutes les forces navales de l'empire, c'est le grand amiral. Actuellement, ces hautes fonctions sont remplies par le grand-duc Alexis Alexandrovitch, frère de l'Empereur, marin intelligent et dévoué corps et âme à sa noble profession. La marine impériale compte encore un autre grand amiral, le grand-duc Constantin Nicolaïévitch, oncle de l'Empereur, qui, tout en étant retiré du service actif, n'en conserve pas moins son grade de grand amiral.

Quant au gérant du ministère de la marine, c'est le principal adjoint du grand amiral, l'exécuteur de ses ordres et l'intermédiaire entre son grand chef et tous les rouages de l'administration maritime.

L'armée navale russe se compose de la flotte de guerre et de la réserve. La durée du service dans la marine est fixée à dix ans, dont sept de service actif et trois de réserve.

Le personnel de tous les services maritimes consiste en 117 amiraux et généraux, 1.478 officiers de la flotte, 462 officiers du corps des pilotes, 204 officiers d'artillerie, 145 officiers constructeurs de navire, 536 officiers mécaniciens, 42 officiers architectes des ports, 196 officiers de l'amirauté, 479 fonctionnaires civils, 226 médecins, total : 3.885 officiers et 27.500 matelots.

En sus de la flotte de guerre, le gouvernement russe dispose encore d'un certain nombre de navires à vapeur qui forment ce qui est désigné en Russie sous le nom de *flotte volontaire* ou *patriotique*.

L'idée de la création de cette flotte remonte à l'époque où la Russie était obligée, par le traité de Paris, en 1856, de ne songer à établir sur la mer Noire ni chantiers de construction, ni ports de guerre, ni arsenaux maritimes, ni d'y entretenir des vaisseaux de guerre au-dessus du chiffre fixé par ledit traité. Cette restriction si blessante pour l'amour-propre national a suggéré à un grand nombre de patriotes russes l'idée de réunir des capitaux par des souscriptions nationales, afin de contribuer à l'achat ou à la construction de navires à vapeur destinés à former le noyau d'une future flotte. Ces navires, tout adaptés qu'ils fus-

sent au service militaire, n'en resteraient pas moins affectés, en temps de paix, à un service purement commercial ou de transports.

Toutes les sommes provenant de cette souscription étaient, après déduction des dépenses en tous genres, réunies, au bout de l'année, au



Fig. 40. — Grand-duc Alexis Alexandrovitch; photographie de Lévitzky, Saint-Pétersbourg.

capital constitutif, ce qui permettait, tous les ans, l'achat ou la construction des nouveaux navires. Il va sans dire que, la guerre une fois déclarée, cette flotte patriotique deviendrait la propriété exclusive du gouvernement.

La marine de guerre russe est composée des subdivisions suivantes : 1° flotte de la Baltique, 2° flotte de la mer Noire, 3° flottille de Sibérie et 4° flottille de la mer Caspienne.

La flotte de la Baltique est forte : 1° de 16 cuirassés d'escadre à tourelles et de 4 à batteries, 2° de 13 monitors à tourelles, 3° de 114 torpilleurs, 4° de 22 croiseurs, 5° de 19 canonnières, 6° de 7 yachts et de 14 transports. En tout, 209 navires, dont 33 grands vaisseaux cuirassés.

Celle de la mer Noire est composée : 1° de 4 cuirassés d'escadre à tourelles, 2° de 2 popoffkas (vaisseau tout rond, destiné à la défense du littoral, qui porte le nom de son inventeur, le vice-amiral Popoff), 3° de 8 canonnières, 4° de 80 torpilleurs, 5° de 35 navires à vapeur non cuirassés, 6° de 7 croiseurs, et 7° de 6 transports. En tout, 142 navires, dont 6 grands cuirassés.

La flottille de Sibérie consiste en : 1° 2 clippers, 2° 4 canonnières, 3° 17 bateaux à vapeur, et 4° 6 torpilleurs. En tout, 29 navires.

Celle de la mer Caspienne est composée de : 1° 3 canonnières, 2° 9 bateaux à vapeur, 3° 8 transports, et 4° 3 navires à voiles. En tout, 23 navires.

Le total de la marine de guerre russe nous présente par conséquent un ensemble de 403 navires, dont 39 grands cuirassés d'escadre.

Les vaisseaux les plus importants de la flotte russe sont :

1° Dans la flotte de la Baltique :

Pamiat-Azova (Souvenir d'Azov), grand cuirassé d'escadre à tourelles, longueur 115 mètres, largeur 15 mètres, tirant d'eau 7 mètres, déplacement 6.000 tonnes, machine 8.000 chevaux, vitesse 17 nœuds, cuirasse 254 millimètres à la ceinture ; il est armé de 2 pièces de 20, 14 de 15, et 15 à tir rapide.

L'*Amiral-Arkas,* aussi cuirassé d'escadre à tourelles, longueur 107 mètres, largeur 22 mètres, tirant d'eau 7 mètres, déplacement 8.634 tonnes, machines 800 chevaux, vitesse 18 nœuds ; il est armé de 2 pièces de 12, 4 de 9 et 8 de 6.

Pierre-le-Grand, cuirassé d'escadre à tourelles, longueur 100 mètres, largeur 19 mètres, tirant d'eau 6^{m},90, déplacement 9.340 tonnes, machine 8.258 chevaux, vitesse 14 nœuds, cuirasse 208 millimètres à la ceinture, 203 millimètres aux tourelles et autant à la redoute ; il est armé de 14 pièces de 12, 8 de 9, 8 de 8, 10 de 6, et 6 de petit calibre.

L'*Amiral-Nakhimoff*, cuirassé d'escadre à tourelles; longueur 102 mètres, largeur 19 mètres, tirant d'eau 7 mètres, déplacement 7.800 tonnes, machine 8.000 chevaux, vitesse 16 nœuds, cuirasse à la ceinture 201 millimètres, aux tourelles 350 millimètres; il est armé de 4 pièces de 24, 10 de 6, 4 de petit calibre et 6 mitrailleuses.

L'*Empereur-Nicolas I*er, grand cuirassé d'escadre à tourelles, longueur 99 mètres, largeur 20m,42, tirant d'eau 7 mètres, déplacement

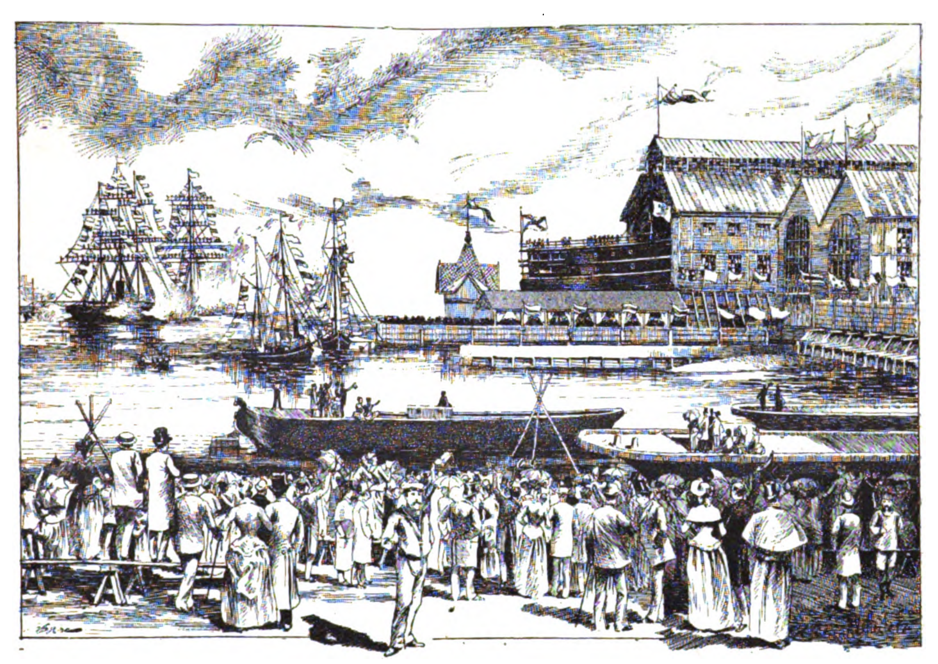


Fig. 41. — Lancement du cuirassé *le Nicolas I*er.

8.440 tonnes, machine 8.000 chevaux, vitesse 16 nœuds, cuirasse à la ceinture 350 millimètres et aux tourelles 300 millimètres; il est armé de 2 pièces de 30, 4 de 23, 7 de 15 et 6 à tir rapide.

Alexandre II, cuirassé d'escadre à tourelles; longueur 98 mètres, largeur 20 mètres, tirant d'eau 7m,60, déplacement 8.440 tonnes, machine 8.500 chevaux, vitesse 16 nœuds, cuirasse à la ceinture comme aux tourelles 350 millimètres; il est armé de 2 pièces de 30, 4 de 23, 8 de 15 et 6 mitrailleuses.

Les cuirassés de la flotte de la mer Noire, *Catherine II*, *Sinope* et

Tchesma, sont presque identiques. Ils ont de $95^m,5$ à $95^m,7$ de longueur, 21 mètres de largeur, un tirant d'eau de $7^m,60$, un déplacement de 10.150 tonnes, des machines de 11.000 chevaux et une vitesse de 16 nœuds, leurs cuirasses à la ceinture variant de 280 à 457 millimètres et aux tourelles de 305 à 356 millimètres Le vaisseau *Catherine II* est armé de 6 pièces de 12, 7 de 6 et 6 mitrailleuses; les deux autres, de 6 pièces de 12 et 7 de 6.

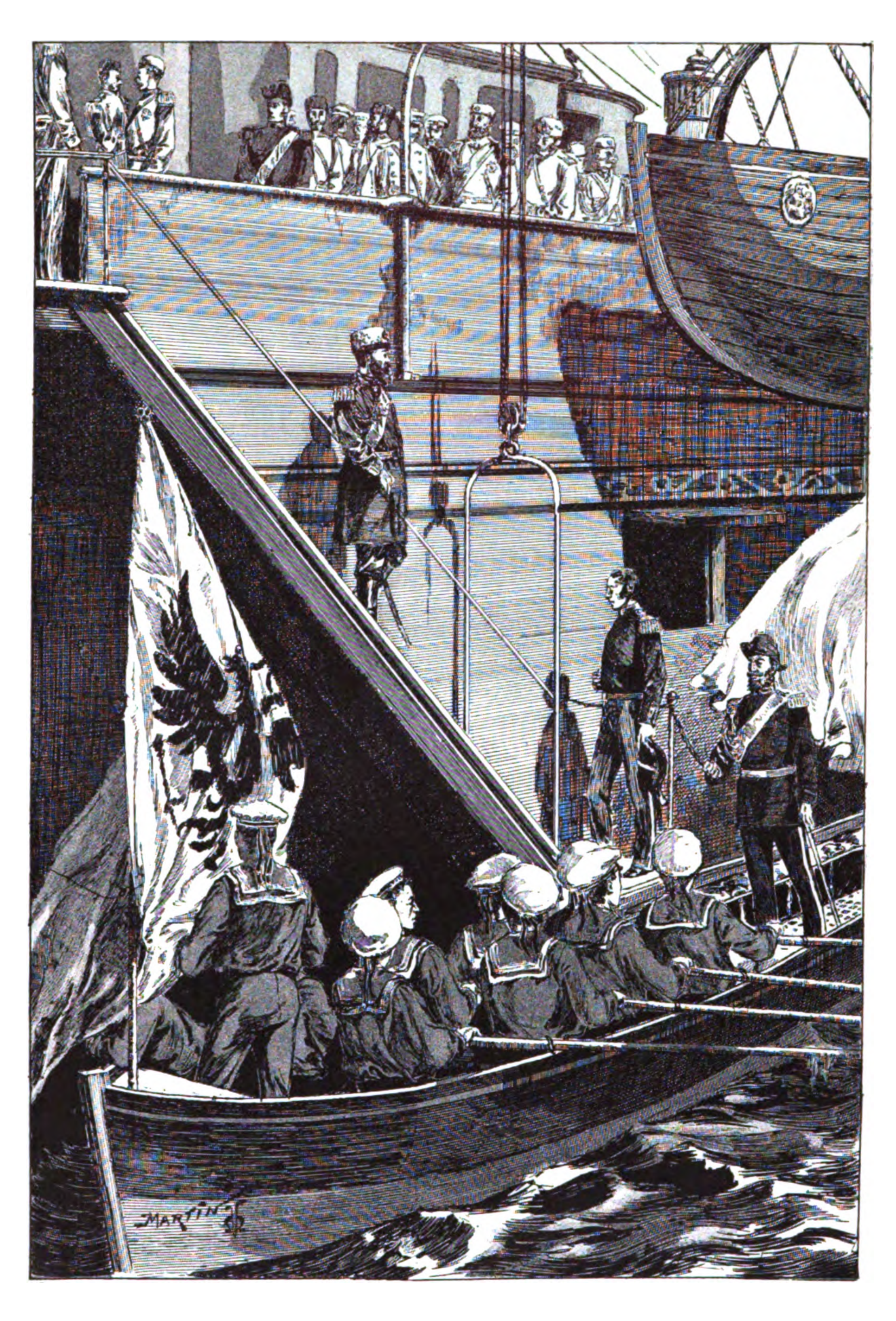
Quant au quatrième cuirassé, il est encore en construction et il aura une longueur de 113 mètres sur une largeur de $15^m,24$.

L'uniforme des marins russes diffère peu de celui des autres marines européennes. C'est la même coupe de tuniques, qui sont faites en drap vert foncé, et les mêmes épaulettes en or. Celles des amiraux portent comme signe distinctif du grade, au lieu de petites étoiles, comme dans l'armée de terre, des aigles impériales noires sur fond d'or.

L'esprit qui anime la marine russe est celui que l'on trouve dans l'armée de terre. Le même dévouement poussé jusqu'à l'abnégation, dès qu'il s'agit des intérêts du trône et de la patrie, qui sont inséparables dans l'esprit de tout Russe. Dieu, le Tsar et la Patrie, telle a toujours été la devise des Russes et telle elle se trouve pure et sans le moindre alliage dans le cœur de chaque membre de la marine impériale.

Fiers de leur glorieux passé et pénétrés des traditions de leurs devanciers, les marins russes n'ont jamais bronché devant le danger, sous quelque forme qu'il se présentât. Les héroïques traditions des marins de Tchesmé, de Navarin, de Sinope et de Sébastopol se conservent et sont transmises, comme un héritage sacré, par les générations qui s'en vont à celles qui leur succèdent. La marine russe est remplie de vieux loups de mer et de jeunes officiers au sang vif et généreux, qui n'aspirent qu'au moment où, sur un signal de l'Empereur, ils se lanceront, à travers les mers, pour se montrer dignes émules des Spiridoff, des Tchikhatchoff, des Lazareff, des Nakhimoff, et de tant d'autres héros qui illustrèrent les annales de la marine impériale de Russie.

Le gérant du ministère de la marine, vice-amiral Schwartz, est un marin très distingué, qui, après avoir pris part à la défense héroïque



Inspection à bord d'un cuirassé.

de Sébastopol, commandait en dernier lieu, jusqu'à la mort de l'amiral Chestacoff, le port de Cronstadt.

Le chef de l'état-major de la marine, vice-amiral de Kremer, est un officier plein de mérite et d'avenir. Jeune encore, il rendra, le cas échéant, de grands services à sa patrie.

Le vice-amiral Tchikhatchoff, successeur de M. Schwartz dans le commandement du port de Cronstadt, appartient à une illustre famille de marins. Homme très instruit et d'un caractère énergique, il se montrera à la hauteur des glorieuses traditions de ses ancêtres.

Le contre-amiral Koznacoff, directeur du département de l'artillerie au ministère de la marine, est un des plus brillants officiers généraux de la marine russe. Homme de science et d'un caractère finement trempé, il est capable des entreprises les plus hardies.

Parmi les jeunes officiers d'un grand avenir et d'un passé aussi glorieux que récent, nous devons citer en première ligne les noms des capitaines de vaisseau Skrydloff et de Lomen; le premier, un des héros de la dernière guerre russo-turque, et l'autre, navigateur émérite.

En un mot, la marine russe, tout en renaissant de ses glorieuses cendres, n'en est pas moins richement dotée en hommes de mérite que n'importe quelle autre des grandes marines européennes.

CHAPITRE VI.

LES GRANDES INSTITUTIONS D'ÉTAT EN RUSSIE.

I.

ORGANISATION SOCIALE ET POLITIQUE.

Parmi les préjugés qui ont cours sur la Russie, il n'en est pas de plus répandu, et en même temps de plus erroné, que celui qui représente son gouvernement comme le prototype de l'arbitraire. On serait plus dans le vrai en disant qu'il est peut-être peu de pays où la loi soit aujourd'hui plus respectée et où l'esprit d'équité anime davantage le gouvernement qu'en Russie. Ce fait, si anormal qu'il paraisse tout d'abord, lorsqu'il s'agit d'un régime absolu, ne surprendra pas ceux qui auront lu avec quelque attention le court aperçu de l'histoire de Russie que nous avons donné dans le premier chapitre. Ils y auront vu, en effet, que, par suite de leur origine nationale, les souverains russes ont toujours eu les mêmes intérêts, partant les mêmes sentiments que leur peuple, ce qui leur a fait trouver leur propre avantage à personnifier et à défendre la cause populaire. De là la haute et saine idée qu'ils se sont faite de leur rôle et de leurs devoirs; de là aussi le soin constant et particulier avec lequel ils ont cherché à éviter les deux écueils de l'immense autorité qu'ils tenaient du peuple, la faiblesse et l'arbitraire. Cette tâche difficile, nous l'avons vu entreprendre déjà par les Tsars de l'ancienne Moscovie, à mesure que leur autorité grandissait avec l'extension de leurs territoires. Mais

c'est surtout les princes de la famille actuelle des Romanoff qui s'y sont consacrés avec le plus de suite et le plus de succès. Ils ont tous compris, surtout à partir de la grande Catherine, que le meilleur guide et le plus grand frein à leur pouvoir illimité gisait dans la conscience de l'immense responsabilité qui en résultait pour eux. Aussi se sont-ils tous appliqués, d'une part, à introduire progressivement en Russie, le règne de la loi, de l'autre, à se montrer dans leurs décisions aussi équitables que possible, en prenant sans cesse pour boussole de leur conduite l'opinion du pays. Cette espèce de constitution morale, faite de devoirs et de principes personnels, pour n'être pas des plus communes, n'en offre pas moins de précieux avantages.

L'opinion que tous les peuples doivent être régis par les mêmes institutions, avoir la même forme de gouvernement, a fait son temps. Elle est aussi peu soutenable que celle qui reconnaîtrait à tous les hommes les mêmes aptitudes et leur appliquerait le même régime hygiénique, les mêmes remèdes curatifs. La panacée universelle est une aussi grande absurdité en politique qu'en médecine. A part certains besoins de commerce, de justice et de progrès communs à toutes les nations, chaque peuple a ses propres coutumes, ses propres défauts et qualités, ses propres aspirations et ses propres conceptions, auxquelles les institutions qui le régissent doivent forcément correspondre, sous peine de rester lettre morte ou de fausser son génie national et de l'entraîner dans les plus graves périls. Elles ne doivent être ni inventées ni empruntées à d'autres pays, mais résumer, en quelque sorte, son histoire, son développement normal. Et comme le but, ici-bas, de tout être vivant, individuel ou collectif, est de posséder la plus grande somme de bonheur possible, la meilleure des constitutions sera toujours, en définitive, celle sous laquelle le peuple qu'elle régit se sentira le plus heureux.

Toute la question est donc de savoir si le gouvernement qu'il possède actuellement assure au peuple russe la somme de bonheur à laquelle il peut aspirer. A cette question nous n'hésitons pas à répondre affirmativement. Ce gouvernement lui donne, en effet, et, sous la protection des lois existantes, lui garantit les trois libertés auxquelles

il tient le plus : la liberté de religion ou de conscience, la liberté de travail et la liberté individuelle. Il lui reconnaît, en outre, le droit, dont il use journellement, de défendre ses intérêts au sein de ses assemblées communales, de district ou de province, et de se faire rendre



Fig. 42. — Grand-duc Michel Nicolaïévitch, président du Conseil de l'empire; photographie de Bergamasco, Saint-Pétersbourg.

justice, — et à fort peu de frais, comme on le verra plus loin, — soit comme plaignant, soit comme défendeur, soit en personne, soit par mandataire, avocat ou autre, par tous les degrés d'instance judiciaire, depuis le juge de paix jusqu'à la cour de cassation, avec l'assurance, depuis que tout le monde en Russie est égal devant la loi, de voir

sa cause triompher si elle est juste. Libre d'aller et de venir comme bon lui semble, de choisir le métier qui lui convient, l'homme du peuple russe, ouvrier ou paysan, est aujourd'hui, de par la loi, aussi maître chez lui que n'importe quel grand seigneur. C'est là un droit auquel il tient essentiellement, peut-être parce qu'il en a été longtemps privé. Aussi l'inviolabilité du domicile est-elle entourée de toutes sortes de précautions et de formalités très strictes, qui en rendent la violation difficile, même lorsqu'il s'agit d'attentat contre la sûreté de l'État.

Les besoins de liberté, on le sait, ne sont pas les mêmes chez toutes les nations. Telle, que les hautes classes auront longtemps opprimée, recherchera avant tout l'égalité sociale, et telle autre, où ces classes seront encore dominantes, prisera davantage la liberté politique. Pour le peuple russe, où ces classes n'existent pas, la liberté individuelle est toujours restée le bien suprême, et il n'a jamais été aussi malheureux que le jour où elle lui a été ravie. Aussi ce jour-là fait-il date dans son histoire et son souvenir se transmet-il de génération en génération dans un proverbe des plus populaires. C'est au point que l'introduction, lors de la réforme judiciaire sous Alexandre II, de la loi sur la contrainte par corps pour dettes n'a pas pu résister à la réprobation de l'opinion, et cette loi a dû être rapportée.

Cette nécessité, pour les organisations politiques des peuples de correspondre à l'organisation sociale de ces derniers, explique l'insuccès auquel aboutirent les velléités constitutionnelles de certains souverains russes, plus généreux que réfléchis et plus occidentaux que russes. Poursuivant, eux aussi, le but dont nous parlions plus haut, celui de trouver une garantie contre les excès même de leur pouvoir illimité et contre les inconvénients, très réels, en effet, dans un aussi vaste empire que la Russie, d'une trop grande centralisation, Catherine II, Alexandre Ier et même Alexandre II rêvèrent, comme on sait, de doter leur pays d'institutions représentatives et parlementaires à l'image de celles fonctionnant en Angleterre et en France. Ces trois souverains ont dû successivement se rendre à l'évidence et reconnaître qu'un pareil gouvernement n'est possible que

dans les pays où existent, à l'état d'assises fondamentales et d'éléments constitutifs, des classes bien distinctes comme origines et comme intérêts, c'est-à-dire une aristocratie historique et un tiers état puissant; mais que, pour un pays où le peuple est, sinon tout, du moins presque tout, il n'y a que deux formes de gouvernement possibles : la république, c'est-à-dire le gouvernement de tous, ou la monarchie absolue, c'est-à-dire le gouvernement d'un seul, en qui s'incarne, pour ainsi dire, la nation tout entière avec ses intérêts, ses croyances

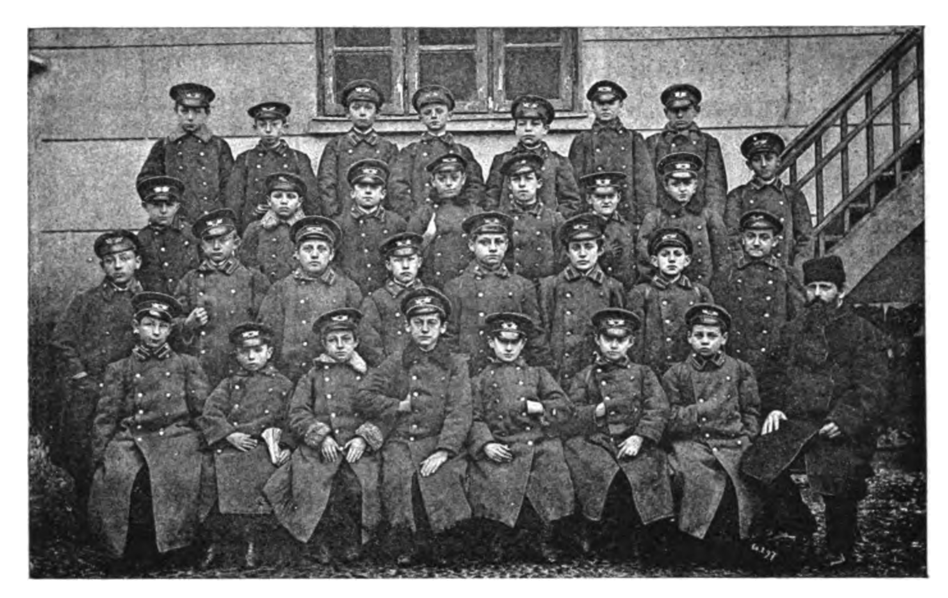


Fig. 43. — Élèves du progymnase de Varsovie; d'après une photographie.

et ses aspirations. Or la république, dans un pays immense comme la Russie, amènerait forcément l'anarchie et la décomposition. Il ne reste donc que l'autocratie qui puisse convenir à la Russie. D'ailleurs, une grande nation ne peut garder son rang dans le monde qu'en restant fidèle au principe gouvernemental qui a présidé à sa formation.

La réalité devant laquelle les trois souverains que nous avons cités plus haut se sont vus contraints d'abandonner leurs généreuses intentions leur a été révélée par l'histoire même de leur pays. Cette histoire leur a démontré que la période la plus malheureuse, la plus fatale pour la Russie, alors que le pays, déchiré, affaibli par les luttes et les intrigues

des factions, envahi par l'étranger, était arrivé à deux doigts de sa perte, a été précisément celle où l'assemblée des boyards exerçait, à côté du Tsar, un pouvoir trop souvent prépondérant. Dans un pays comme la Russie, où les classes privilégiées sont à l'égard de l'élément populaire ce qu'une goutte d'eau est à l'Océan, le propre de ces classes, lorsqu'elles partagent avec le souverain l'autorité suprême, c'est, en effet, de tendre sans cesse à empiéter sur les droits de ce dernier, à s'emparer finalement du pouvoir dans leur seul et unique intérêt, à devenir, enfin, une oligarchie, à coup sûr le plus détestable et le plus dangereux de tous les gouvernements. Où d'ailleurs prendre aujourd'hui en Russie ces éléments de pondération si nécessaires au jeu des institutions représentatives et parlementaires? La Russie a toujours été une immense démocratie, ayant à sa tête un mandataire de la nation, sous le titre de Prince, de Grand-Prince, de Tsar ou d'Empereur. Mais avec le temps et à mesure que l'unité politique se constituait, les descendants des anciens princes apanagés avaient fini par former une espèce de caste aristocratique, qui aurait pu devenir et qui a été un moment, en effet, un de ces éléments. Ivan III, Ivan IV et leurs successeurs ont été pour cette caste, comme nous l'avons dit, ce que Louis XI et Richelieu furent pour la noblesse féodale française; et tout comme la Révolution de 89 a porté les derniers coups à celle-ci, de même les réformes de Pierre le Grand et l'émancipation des serfs avec dotation de terres, ou plutôt la conversion des serfs en propriétaires, ont anéanti à jamais les derniers restes du *boyardisme.*

En divisant les employés de l'État en quatorze rangs, correspondant à différents degrés de fonctions publiques; dont certains confèrent la noblesse, personnelle ou héréditaire, avec droit d'avancement tous les trois ou quatre ans, d'un rang inférieur à un rang supérieur, selon les mérites de l'employé, depuis le simple commis aux écritures jusqu'aux hautes charges de l'empire, y compris celles de chancelier et de grand maréchal, et en donnant comme point de départ à ces avancements le certificat d'études, Pierre le Grand a, d'un seul coup, réalisé la plus grande révolution qui ait encore été accomplie en Europe, celle de l'égalité, et de l'égalité réelle, absolue,

de tous devant l'instruction. Sans doute, il avait surtout en vue, en recourant à ce moyen plus ou moins empirique, de propager la civilisation dans son pays. Mais, Russe avant tout, profondément national, par conséquent anti-aristocrate, il n'ignorait pas qu'en même temps il anéantissait à jamais par là les privilèges de naissance et de caste. Or cette innovation du grand réformateur est de celles qui lui ont survécu. Aujourd'hui encore, le diplôme universitaire (des universités



Fig. 44. — École de droit, à Saint-Pétersbourg.

proprement dites, de l'École de droit, du Lycée, etc.), *seul* confère des droits au service de l'État avec ses nombreux avantages, honorifiques et d'avenir. Il est la clé qui ouvre l'accès à toutes les carrières, depuis celle de buraliste jusqu'à celle d'ambassadeur, de sénateur et de membre du Conseil de l'empire. Seul il décide, non seulement de l'entrée au service, dans l'un ou l'autre des ministères ou dans les chancelleries les plus haut placées dans la hiérarchie administrative, mais encore de l'avancement. Plus les résultats de l'examen portés sur le diplôme attestent de fortes études, plus ce diplôme confère un rang supérieur et plus l'avancement est rapide. Et comme les fonctions

correspondent aux rangs, le diplôme d'études défie non seulement la naissance plus ou moins haute et les titres nobiliaires des concurrents, mais encore le népotisme des chefs. Ajoutons que tous les établissements d'instruction publique, aussi bien supérieure qu'inférieure, sont accessibles à tous, quelles que soient leur condition sociale et leur religion. Il arrive ainsi chaque jour qu'un prince ou un comte qui s'est trouvé sur les bancs de l'université avec le fils de son intendant, voire de son cordonnier, se voit, plus tard, dépassé par lui de beaucoup dans la carrière administrative. Depuis Pierre le Grand, et surtout dans les derniers temps, ils sont en majorité en Russie ceux qui, ne devant leur avancement qu'à leurs études, à leur travail et à leurs capacités, sont parvenus aux plus hautes fonctions et aux plus hautes charges de l'État.

Tout cela explique certains côtés, restés jusqu'ici dans l'ombre, de cette société russe si nationale et à la fois si cosmopolite, si élégante et, en même temps, si démocratique, si intéressante et pourtant si peu connue. Mais cela prouve surtout à quel point la Russie, démocratiquement constituée comme elle l'est, se prête peu au fonctionnement d'un gouvernement constitutionnel. La représentation des intérêts, telle qu'elle y est organisée actuellement dans les assemblées communales, rurales, urbaines et provinciales, avec les grands corps de l'État, qui viennent aider l'Empereur, l'auguste représentant de la nation, dans l'exercice de ses pouvoirs législatif, judiciaire et exécutif, sous égide de lois respectées par tous, est, après tout, l'organisation qui convient le mieux aux vœux du peuple russe et répond le mieux à ses besoins.

II.

LOIS FONDAMENTALES DE L'EMPIRE, INSTITUTIONS SUPÉRIEURES, GRANDS CORPS DE L'ÉTAT ET MINISTÈRES.

La Russie est un État monarchique de forme absolue. Le souverain personnifie et concentre tous les pouvoirs, législatif, judiciaire, politique,

exécutif. C'est en son nom que sont édictées les lois, que la justice est rendue, que ses arrêts sont exécutés. Il porte le titre d'Empereur, pour l'empire de Russie proprement dit, de Roi pour le royaume de Pologne et de Grand-Duc pour le grand-duché de Finlande. La succession au trône est réglée par la loi fondamentale de l'empire, du 5 avril 1797. Elle a lieu, par ordre de primogéniture, en ligne mâle, et, dans le même ordre, en ligne féminine, au cas d'extinction de toute ligne mâle. Pour les héritiers des deux sexes, la majorité est fixée à seize ans. Quel que soit leur âge, la succession date du moment où leur prédécesseur a cessé de régner. — S'ils sont encore mineurs, il est constitué un gouvernement qui fonctionne en leur nom jusqu'à leur majorité.

Le souverain doit être de la religion orthodoxe. Il en est le protecteur de droit. L'Église est représentée par le Saint-Synode, auprès de l'Empereur comme chef de l'État, lequel, à ce titre, est représenté, à son tour, auprès du Saint-Synode par un procureur général (*oberprocuror*), par l'entremise duquel se discutent et se décident toutes les affaires concernant, à la fois, l'État et l'Église. Bien que l'orthodoxie soit la religion dominante, tous les autres cultes, chrétiens et non chrétiens, aussi bien le judaïsme, le mahométisme que le paganisme, jouissent, sous la protection des lois, de la plus grande liberté.

Le souverain exerce le pouvoir législatif, judiciaire, politique et exécutif au moyen d'institutions particulières, qui fonctionnent en son nom, en vertu des lois établies, et se divisent en institutions supérieures, ou grands corps de l'État, en institutions moyennes, ou provinciales, et inférieures, c'est-à-dire rurales, urbaines et communales.

Les grands corps de l'État sont : 1° le *Conseil de l'empire*, 2° le *Sénat*, 3° le *Saint-Synode*, 4° le *Comité des ministres*, 5° le *Contrôle de l'empire*.

I. — Le *Conseil de l'empire* est un corps législatif et délibérant, qui confectionne et discute les lois et connaît de toutes les questions d'ordre politique ou administratif qui ne peuvent être résolues que par voie législative. Ses membres sont nommés par l'Empereur, qui les choisit parmi les personnages qui ont le plus marqué par leur compétence ou leurs services dans les différentes branches de l'administration publique, civile



ou militaire. Vu l'importance de ce grand corps de l'État et la considération dont il jouit, ces nominations sont généralement considérées comme la consécration, pour les uns, d'une longue, utile et honorable carrière, et l'attestation, pour les autres, d'aptitudes spéciales.

Le Conseil de l'empire se compose d'une Assemblée générale et de trois départements spéciaux, dans chacun desquels s'examinent et se préparent les différents projets qui doivent venir en discussion à l'Assemblée générale. Ce sont : le *département des lois,* le *département des affaires civiles et religieuses* et le *département de l'économie générale de l'empire.* Aucun ministre n'a le droit de prendre de son propre chef, ou de soumettre à la signature de l'Empereur une mesure d'ordre public et de caractère législatif avant d'en saisir celui de ces trois départements du Conseil de l'empire auquel elle se rapporte par sa nature. Ce n'est qu'après avoir été examinée par le département compétent, discutée et votée par l'Assemblée générale, qu'elle est soumise à la sanction de l'Empereur, lequel en ordonne alors la mise à exécution par un oukase (décret). Les débats de cette assemblée sont oraux, mais pas publics. Ils sont présidés par le président du Conseil de l'empire, lequel, ainsi que les présidents des départements, sont nommés ou confirmés chaque année par l'Empereur. Sous Alexandre II, le président du Conseil de l'empire était son frère le grand-duc Constantin. Sous Alexandre III, ces hautes fonctions sont remplies par son oncle le grand-duc Michel. La plupart des membres de l'Assemblée générale font, en même temps, partie des départements. Ils jouissent de la plus grande liberté dans la défense de leur opinion. Les résolutions sont prises à la majorité des voix. Les séances de l'Assemblée ont lieu trois fois par semaine et celles des départements tous les jours. Chaque ministre est de droit membre du Conseil de l'empire. Il peut se faire représenter exceptionnellement par son adjoint. L'expédition des affaires a lieu à la chancellerie du Conseil de l'empire, dont le chef porte le titre de secrétaire de l'empire.

Les résolutions du Conseil de l'empire sont soumises par son président, sous forme d'*avis,* à l'Empereur, lequel a le droit de sanctionner soit l'avis de la majorité soit celui de la minorité. Il est à remarquer que c'est presque toujours dans l'intérêt du peuple que

les Tsars ont exercé, dans les cas exceptionnels, ce droit de la couronne.

II. — Le *Sénat,* second grand corps de l'État, dont la première fondation remonte à Pierre le Grand, est aujourd'hui une institution judiciaire, la plus haute de toutes. Il a la garde des lois et de leur stricte exécution par le pouvoir judiciaire, aussi bien que par le pouvoir exécutif. Il est à la fois dernière instance d'appel et cour de cassation. Il se divise en conséquence en onze départements, dont sept siègent à Saint-Pétersbourg, deux à Moscou et deux à Varsovie. Ces départements

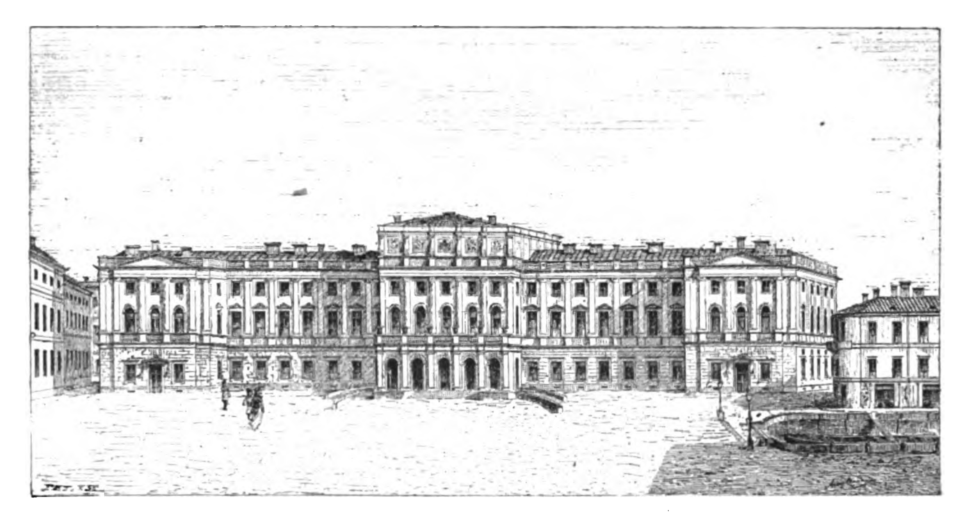


Fig. 45. — Conseil de l'empire, à Saint-Pétersbourg.

correspondent aux différents degrés de juridiction des tribunaux. Deux autres départements forment la cour de cassation, l'un pour les affaires civiles, l'autre pour les affaires criminelles. Deux assemblées plénières siègent à Saint-Pétersbourg et une troisième à Moscou. La première se compose des 1er, 2e et 3e départements, plus le département héraldique; la seconde, des 4e et 5e départements, plus le département d'arpentage. Chaque département a sa chancellerie et son grand-procureur. A l'égard du Sénat, le ministre de la justice a le titre et les fonctions de procureur général.

III. — Le *Saint-Synode,* composé de dignitaires de l'Église, joue dans les affaires spirituelles le même rôle que le Sénat dans les affaires

civiles. Le Procureur-Général près le Saint-Synode sert, comme nous l'avons dit, d'intermédiaire entre cette haute institution ecclésiastique et l'Empereur, en sa qualité de chef de l'État.

IV. — Le *Comité des ministres,* ainsi que le Conseil de l'Empire remanié depuis, est l'œuvre d'Alexandre I[er]. On ne doit pas le confondre avec le Conseil des ministres. C'est la plus haute autorité du pouvoir exécutif, où viennent se concentrer toutes les affaires, soit communes à plusieurs ministères, soit particulières à l'un d'eux, mais impliquant, directement ou indirectement, un intérêt général ou une question de droit. Ce n'est qu'après avoir été soumises au Comité des ministres, que ces affaires peuvent être, d'après leur nature, soit soumises directement à la signature de l'Empereur, soit portées préalablement au Conseil de l'Empire.

V. — Le *Contrôle de l'empire,* par les droits qui lui ont été conférés depuis les réformes d'Alexandre II et le rôle qu'il joue actuellement dans l'administration économique du pays, doit être classé parmi les grands corps de l'État.

L'importance de cette utile institution, telle qu'elle fonctionne aujourd'hui d'après les lois établies et des règlements très stricts, est peut-être sans exemple en Europe. Jusqu'aux grandes réformes d'Alexandre II, les fonctions de Contrôleur général de l'empire n'avaient été, en réalité, que nominales. Il ne pouvait en être autrement du moment que tout ministre avait le droit de soumettre directement à la signature du Souverain des mesures entraînant sans cesse des dépenses supplémentaires et, par suite, de nouveaux crédits, que le ministre des finances pouvait d'autant moins refuser que ces crédits lui étaient toujours demandés, selon la formule consacrée, « par ordre de Sa Majesté ».

Dans ces conditions, non seulement l'exercice d'un contrôle réel, mais encore l'établissement d'un budget régulier devenaient impossibles. La Russie devra une éternelle reconnaissance aux trois hommes d'État résolus, intègres et aussi bons patriotes qu'universellement estimés, MM. Tchevkine, Tatarinof, et de Reutern, ce dernier, alors ministre des finances, le premier, ministre des travaux publics, et le second, Con-

trôleur de l'empire, lesquels réussirent à faire voter par le Conseil de l'Empire et sanctionner par l'Empereur les lois de finances actuellement en vigueur, qui peuvent certainement être citées comme des modèles de prévoyance et de sévérité contre l'abus et l'arbitraire ministériels. D'après ces lois, il est strictement interdit aux ministres, non seulement de présenter à la signature de l'Empereur une mesure impliquant une dépense quelconque avant d'avoir obtenu le consentement du ministre des finances et l'approbation du Comité des ministres, mais encore d'ordonner un virement quelconque dans leur propre budget, fût-il d'un millier de francs, sans y être, chaque fois, préalablement autorisés par le ministre des finances, le Comité des ministres et l'empereur, autorisation d'ailleurs rarement accordée. Il y a plus, un ministre ne peut disposer de son propre chef d'une somme dépassant mille roubles; et cela encore en en justifiant l'emploi dans un compte rendu annuel. S'il dépasse cette somme ou s'il ne la justifie pas, le Contrôle de l'empire la lui impute et la lui fait payer de ses propres deniers. Dans ces conditions, le budget de l'empire, examiné en détails au département d'Économie du Conseil de l'empire, discuté et voté en assemblée générale par ce dernier et rendu public au commencement de chaque exercice, est devenu une œuvre aussi sérieuse et sincère que généralement respectée. Le budget rectificatif est également publié chaque année après avoir passé au crible, ministère par ministère, du Contrôle de l'empire.

De toutes les réformes qui se sont accomplies en Russie depuis trente ans, la réforme financière, la plus importante assurément par ses heureuses et incalculables conséquences dans l'avenir, est celle où ne s'est encore manifestée aucune réaction et que gouvernement et public se montrent, au contraire, d'accord à pousser sans cesse en avant. Dans ce pays où la dilapidation était naguère encore, sinon la règle, du moins la réalité, le respect des deniers publics a soudain été élevé à la hauteur d'une institution. Tant il est vrai que le bien naît le plus souvent de l'excès du mal. Les progrès qui se poursuivent dans cette voie ne sont pas près de prendre fin, grâce, il est juste de le dire, à l'esprit d'économie et de légalité qui distingue à un si haut degré l'Empereur actuel. Quoi qu'il en soit, et si invraisemblable que cela puisse paraître, il est

permis d'affirmer que la Russie est aujourd'hui de tous les pays celui où les droits et les pouvoirs des ministres sont le plus strictement circonscrits par les lois.

Parmi les institutions supérieures, il faut encore compter comme faisant partie du pouvoir exécutif, les *Ministères* et les trois *Chancelleries* de l'Empereur.

Les Ministères sont au nombre de dix, savoir :

1° Le *Ministère de la cour,* qui a sous sa dépendance; *a)* la grande chancellerie des ordres impériaux; *b)* le département des cérémonies; *c)* celui des apanages; *d)* le cabinet de l'Empereur, dont font partie, entre autres, les diamants de la couronne et certains musées; *e)* les palais impériaux et leurs dépendances; *f)* la direction des théâtres impériaux, etc.

2° Le *Ministère de l'intérieur*, qui se compose : *a)* du conseil du ministère; *b)* de la chancellerie du ministre; *c)* de cinq départements, ceux des affaires générales, de la police, des cultes étrangers, des postes et télégraphes, de l'économat; *d)* du conseil et du comité de statistique; *e)* de la curatelle et de l'inspection des prisons; *f)* du conseil de médecine; *g)* de la section du *zemstvo; h)* du comité technique des bâtisses; *i)* du comité de la presse, etc.

3° Le *Ministère des finances,* qui comprend : *a)* le conseil du ministère; *b)* la chancellerie générale du ministre; *c)* la chancellerie de crédit; *d)* cinq départements, ceux des douanes, des contributions directes, des contributions indirectes, du commerce et des manufactures, du fisc; *e)* la trésorerie générale. — Relèvent de lui : *a)* la banque de l'État, *b)* la commission de la dette publique, *c)* le timbre, *d)* la monnaie, *e)* la caisse d'épargne, *f)* l'institut technologique, etc.

4° Le *Ministère des affaires étrangères* ainsi composé : *a)* conseil du ministère; *b)* chancellerie, comprenant quatre sections; *c)* département asiatique; *d)* département des relations intérieures; *e)* département du personnel et de la comptabilité; *f)* archives.

5° Le *Ministère de l'instruction publique* comprenant : *a)* le conseil du ministère; *b)* le comité des hautes études; *c)* le département de l'instruction publique (universités et gymnases); *d)* l'Académie





Fig. 46. — Le Saint-Synode ; d'après une photographie.

des sciences; *e*) la Bibliothèque impériale (publique); *f*) l'institut Lazaref des langues orientales, etc.

6° Le *Ministère de la justice : a*) consultations du ministère; *b*) département de la justice; *c*) chancellerie. L'École de droit relève de ce Ministère.

7° Le *Ministère de la guerre* comprend : *a*) le conseil militaire; *b*) le tribunal militaire; *c*) la chancellerie du ministère; *d*) l'état-major et la section topographique; *e*) la direction générale de l'artillerie; *f*) la direction générale du génie; *g*) la direction générale des écoles militaires; *h*) la direction générale de l'intendance; *i*) la direction générale de médecine; *j*) la direction générale des troupes irrégulières, etc. Ce ministère comprend encore plusieurs comités, entre autres, le comité de codification militaire, le comité de formation et d'instruction des troupes, le comité scientifique, le comité des blessés, etc. Font également partie du Ministère de la guerre : l'inspecteur général de la cavalerie, l'inspecteur général des bataillons de tirailleurs, ainsi que plusieurs musées, comités et journaux spéciaux.

8° Le *Ministère de la marine* se compose : *a*) du conseil de l'amirauté; *b*) du tribunal supérieur de la marine; *c*) de la chancellerie du ministère, *d*) du département d'inspection; *e*) du département hydrographique; *f*) du comité technique, comprenant la section des constructions navales, la section de l'artillerie de marine et la section scientifique, etc.

9° Le *Ministère des voies de communications et des travaux publics* comprend : *a*) le conseil du ministère; *b*) le comité technique des voies de terre et fluviales; *c*) le comité des chemins de fer; *d*) le département des affaires générales; *e*) le comité consultatif; *f*) le comité juridique, etc.

10° Le *Ministère des domaines de l'État,* qui a l'administration de toutes les terres habitées ou non habitées appartenant à l'État et celle des forêts, se compose : *a*) du conseil du ministère; *b*) du département de l'agriculture et de l'industrie rurale; *c*) du département des mines, avec le corps et l'institut des ingénieurs des mines; *d*) du département des forêts; *e*) du comité d'études, etc.

La *Chancellerie particulière de l'Empereur* n'a plus aujourd'hui l'importance qu'elle avait il y a quelques années encore, alors qu'elle comprenait plusieurs sections, dont les attributions, passées depuis soit au Conseil de l'empire soit au Ministère de l'intérieur, s'étendaient depuis la codification des lois jusqu'à la sûreté générale. Aujourd'hui, elle ne se compose plus guère que de deux sections,

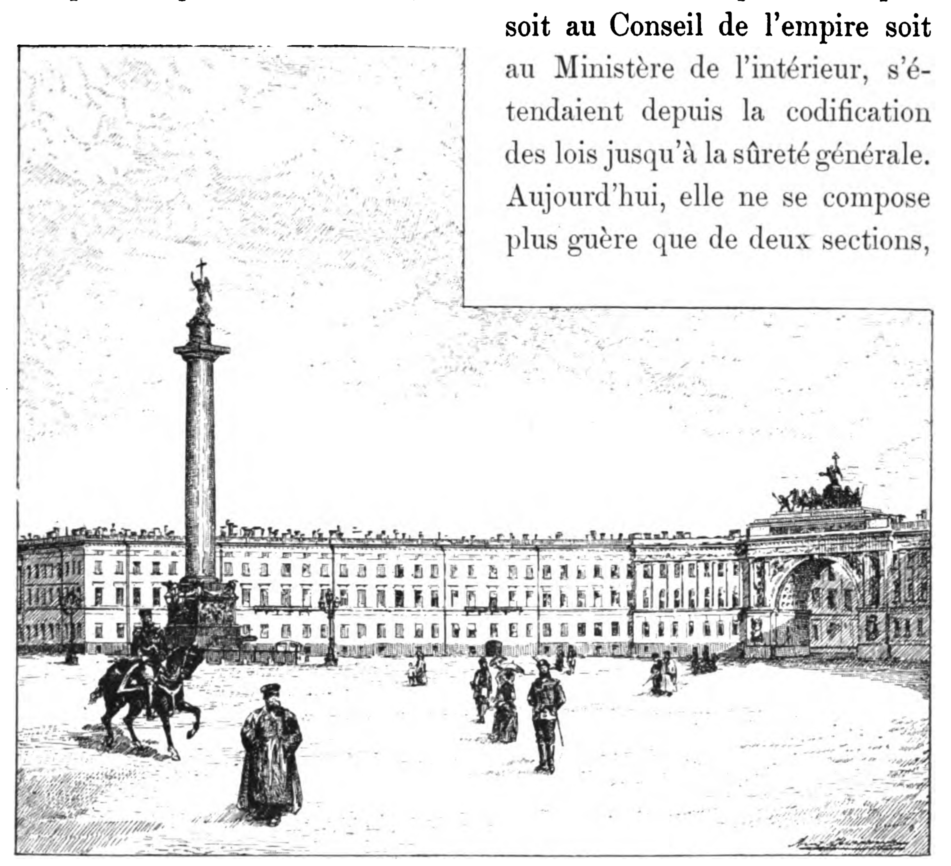


Fig. 47. — L'État-Major et la colonne Alexandra, sur la place du Palais d'Hiver, à Saint-Pétersbourg.

qui comprennent les nombreuses et importantes institutions et établissements de charité et de bienfaisance publique placés sous la protection de Leurs Majestés.

La Commission des requêtes est également une institution de bienfaisance, très haut placée dans la hiérarchie administrative. Elle a pour objet la réception et l'examen de toutes les requêtes, demandes de secours ou plaintes écrites ou verbales, adressées à l'Empereur, quelle que soit la condition sociale du pétitionnaire ou du plaignant.

Le Secrétariat d'État pour le grand-duché de Finlande, dont

le chef a rang de ministre, soumet à l'Empereur toutes les affaires du gouvernement finlandais qui doivent être soumises à sa sanction en sa qualité de grand-duc de Finlande.

Au point de vue administratif, la Russie est divisée en gouvernements, provinces et territoires. Les premiers sont ce que les départements sont en France. Le nom de « province » est donné aux pays qui, soit par leurs origines et leurs institutions particulières, soit par leur éloignement, ont une existence propre, tout en faisant partie de la Russie. Sont enfin appelés « territoires » ceux qu'habitent les Cosaques, lesquels ont, comme on sait, une organisation toute particulière, moitié militaire, moitié civile.

Le pouvoir central est représenté à l'intérieur par des gouverneurs civils, excepté dans ceux de ces gouvernements et celles de ces provinces où, par suite de leur éloignement ou de considérations politiques, ces représentants sont des gouverneurs généraux militaires, dont les pouvoirs sont alors plus étendus. Il y a ainsi des gouverneurs généraux militaires dans les provinces (limitrophes) occidentales du Nord, dans les provinces (limitrophes) occidentales du Sud; dans les provinces Baltiques, et dans le grand-duché de Finlande, dans la Sibérie orientale et la Sibérie occidentale et dans le Turkestan. Chaque gouvernement est divisé en arrondissements, chaque arrondissement en districts et chaque district en communes. Au point de vue militaire, des voies de communications et de l'instruction publique, la Russie est divisée en 14, 10 et 8 arrondissements.

III.

INSTITUTIONS TERRITORIALES ET ORGANISATION MUNICIPALE.

On sait que depuis 1864 la Russie jouit d'une espèce de *self-gouvernement* local, qui a amené une certaine décentralisation administrative, contre laquelle quelques esprits cherchent maintenant à réagir. Ce gouvernement local fonctionne en vertu de nouvelles institutions,

appelées territoriales (*zemstvo,* du mot *zemlia,* terre), parce qu'elles reposent principalement sur la représentation du sol, ou si l'on veut sur celle des citoyens, en tant que possesseurs d'immeubles. Or l'on sait que, depuis l'émancipation des serfs, tous les paysans, en Russie, sont propriétaires. Il en résulte que cette grande réforme, complément logique de celle de l'émancipation des serfs, a été conçue, tout comme cette dernière, dans un esprit essentiellement démocratique.



Fig. 48. — Cour du Réfectoire pour les pauvres, fondation de la grande-duchesse Hélène, à Saint-Pétersbourg ; d'après un dessin de Baldinger.

Elles sont l'œuvre, toutes les deux, de cette pléïade d'intelligences pleines d'intentions libérales qui se groupait autour des frères Milioutine, les collaborateurs d'Alexandre II, œuvre qui en pratique a donné des résultats peu satisfaisants, et qui ne pourra survivre qu'après avoir subi de nombreuses modifications, dont est saisi pour le moment le Conseil de l'empire, grâce à l'initiative du comte Tolstoï.

Les ASSEMBLÉES TERRITORIALES se divisent en assemblées provinciales et en assemblées de district. Elles sont toutes les deux électives et se composent des représentants de la grande propriété, de

ceux des villes et de ceux des paysans. Pour être électeur et éligible, il faut être de nationalité russe, âgé de vingt-cinq ans et représenter un cens qui diffère pour chacune de ces trois catégories d'électeurs. Les premiers doivent posséder une propriété d'au moins 200 dessiatines (1), ou un immeuble d'une valeur d'au moins 15.000 roubles (2), ou bien exercer un commerce ou une industrie représentant un mouvement d'affaires qui ne soit pas inférieur à 6.000 roubles par an. Sont représentants des villes : tout commerçant payant patente ; tout propriétaire de fabrique d'un produit annuel de 6.000 roubles, et tout propriétaire d'immeuble, d'une valeur de 3.000 roubles dans les villes ayant plus de 10.000 habitants; d'une valeur de 1.000 roubles dans celles ayant de 2.000 à 10.000 habitants, et de 500 roubles dans celles en ayant moins de 2.000. Les représentants des villages ou des sociétés rurales sont élus parmi les délégués des communes, dont ils doivent faire partie. Ils ne peuvent pas, comme nombre, dépasser le tiers des membres des assemblées communales, et doivent fournir au moins un représentant par commune.

Le droit de vote est personnel. Il n'est transmissible par procuration que pour les mineurs, les absents, ou pour les femmes, en tant que celles-ci sont propriétaires en leur nom personnel. Dans ce cas, elles peuvent se faire représenter par des mandataires, encore que ceux-ci ne fassent pas eux-mêmes partie de l'assemblée. Les mineurs et les absents ne peuvent, par contre, donner leurs pouvoirs qu'à des membres élus. Ne peuvent être ni électeurs ni éligibles les citoyens âgés de moins de vingt-cinq ans et les individus ayant subi une condamnation infamante.

Le nombre des représentants de chaque catégorie, pour les assemblées provinciales et de district, est défini par une loi spéciale et calculé d'après la densité de la population de chaque gouvernement et de chaque district. Ne peuvent être élus membres des assemblées territoriales : les gouverneurs, les vice-gouverneurs, les procureurs de pro-

(1) Une dessiatine est égale à 1 hectare 92 ares. Il ne faut pas oublier que par suite de la grande disproportion entre les terres incultes et les terres cultivées, une propriété de même étendue en Russie est loin de représenter la même valeur qu'en France.

(2) Environ 60.000 francs.

vince et de district, les huissiers, les bureaucrates, les employés du fisc, de la police, en un mot aucun salarié de l'État. Le contrôle des électeurs et la vérification des pouvoirs sont exercés par les assemblées elles-mêmes. Les représentants sont élus pour trois ans. Leurs fonctions sont gratuites et purement honorifiques. Dans les districts où se trouvent des propriétés de la couronne, ces propriétés peuvent être représentées au sein des assemblées par des mandataires



Fig. 49. — Hôpital des Enfants assistés, fondation du prince d'Oldenbourg, à Saint-Pétersbourg; d'après un dessin de Sokolof.

spéciaux du ministère des domaines, si toutefois la jouissance desdites propriétés n'a pas été abandonnée aux paysans. Cette représentation a lieu, alors, dans les proportions suivantes : les propriétés de la couronne formant moins que le quart de tout le district ont un représentant, celles qui en forment la moitié en ont deux, et trois lorsque leur étendue dépasse cette moitié.

La présence du tiers au moins des membres élus est nécessaire pour que les séances des assemblées soient effectives. Les votes ont lieu à la majorité des voix. Les décisions des assemblées sont mises à exécution par des administrations particulières qui relèvent d'elles,

appelées *oupravi* (régences), provinciales pour les assemblées provinciales, et de district pour les assemblées de district. Ces assemblées en nomment les membres, les présidents, et les choisissent dans leur propre sein. Elles en fixent et en payent les honoraires. La nomination des présidents des régences territoriales de province est confirmée par le ministre de l'intérieur. Les assemblées territoriales se réunissent régulièrement une fois par an. La durée de leur session est de dix jours pour celles de district, et de vingt jours pour celles de province. Elles sont convoquées par leurs régences territoriales respectives. La session des premières est ouverte par le gouverneur; celle des secondes, par le maréchal de la noblesse du district.

A chaque nouvelle session, des assemblées électorales se réunissent dans chaque chef-lieu de province et dans chaque ville de district, pour l'élection des membres des assemblées territoriales de province et pour celle des membres des assemblées de district.

Voici maintenant quelle est l'étendue des pouvoirs de ces assemblées. Les affaires que l'État abandonne à leur initiative et à leur décision sont surtout d'ordre financier et policier. Ce sont : 1° la gestion des propriétés, capitaux et recettes appartenant, d'après la loi, au *zemstvo;* 2° la répartition de ceux des impôts dont la loi a confié à ce dernier le partage, leur prélèvement et l'affectation de leurs produits aux besoins locaux, le tout conformément aux règles établies par le code des contributions; 3° la construction et l'inspection des édifices appartenant au *zemstvo,* des routes et des voies de communication, dont l'entretien est à la charge de ce dernier; 4° les approvisionnements publics; 5° l'administration des établissements d'assistance, de bienfaisance et de charité publiques; 6° l'organisation et la surveillance des assurances mutuelles des propriétés du *zemstvo;* 7° toutes mesures propres à favoriser le commerce et l'industrie locale, à protéger l'agriculture contre les insectes destructeurs et le bétail contre l'épizootie; 8° participation, au point de vue administratif, au progrès de l'instruction publique, de l'hygiène, et à l'inspection des prisons; 9° les obligations imposées au *zemstvo* par la loi pour les besoins de l'administration civile et militaire, ainsi que pour les redevances postales ; 10° la



Audience de juge de paix ; d'après un dessin de Zagorsky.

présentation et la défense auprès du Gouvernement, par l'entremise du gouverneur, de toute proposition ayant en vue l'intérêt ou les besoins de la province ou du district; 11° les élections aux assemblées, les nominations aux emplois qui en dépendent, ainsi que la fixation des frais d'entretien du *zemstvo;* 12° enfin, toutes autres affaires pouvant lui être ultérieurement confiées par la loi.

Le *code municipal,* établi par la loi du 16 juin 1870, a organisé ainsi qu'il suit l'administration des villes.

Toutes les villes de l'empire d'une certaine importance sont dotées : 1° d'une assemblée ou collège électoral, dont le cens proportionnel a été indiqué plus haut; 2° d'un conseil municipal, élu par ce collège, et 3° d'une régence municipale ou urbaine, dont les membres sont nommés par le conseil municipal. Dans les villes de moindre importance, les fonctions de cette régence, purement exécutive d'ailleurs, sont remplies par le maire, lequel est, lui-même, quelle que soit l'importance de la ville, — soumis à l'élection.

Le conseil municipal a dans ses attributions : 1° sa propre organisation; 2° toutes les affaires concernant l'édilité proprement dite; 3° celles concernant le bien-être des habitants : approvisionnements, hygiène, moyens préservatifs contre les incendies, ports, marchés, bazars, bourses, etc.; 4° fondation et inspection des établissements d'instruction primaire, des établissements de crédit et des établissements d'assistance, de bienfaisance et de charité, des bibliothèques publiques, des musées, des théâtres, etc.; 5° protection et développement du commerce et de l'industrie locale; 6° présentation et instance auprès du Gouvernement central pour toute mesure dépassant les attributions du conseil, et propre à favoriser les intérêts ou à satisfaire aux besoins de la ville.

IV.

INSTITUTIONS JUDICIAIRES.

Aux termes de la loi du 20 novembre 1864, le pouvoir judiciaire appartient, en Russie : 1° aux juges de paix, 2° aux assemblées des juges de paix, 3° aux tribunaux d'arrondissement, 4° aux cours de justice, 5° au sénat, comme haute cour de cassation. Ceux-là jugent les causes à fond, le sénat, lui, ne les examine qu'au point de vue de la juste application de la loi.

Les *juges de paix* se divisent en juges de paix de *circonscription* et en juges de paix *honoraires*. Les premiers siègent journellement dans leurs circonscriptions respectives ; les seconds, seulement quand les parties, ne pouvant pas se mettre d'accord, ont recours à leur arbitrage.

Au *civil,* la compétence des juges de paix s'étend à toutes les poursuites et réclamations dont le litige porte sur une somme ne dépassant pas 500 roubles, à tous les délits d'offense et d'outrages, à toutes actions possessives, lorsque le trouble n'est pas antérieur à six mois. Le juge de paix peut connaître de tout litige et de toute poursuite civile, lorsque les deux parties sont d'accord pour l'en saisir ; dans ce cas, sa décision est définitive et sans appel. Dans les attributions du juge de paix entrent encore : la mise sous scellés et la garde des successions, la convocation des héritiers, la confirmation dans leurs droits de succession et leur partage, lorsque ces successions se composent de biens-meubles ne dépassant pas la somme de 500 roubles. En matière personnelle ou mobilière, la citation est donnée devant le juge de paix de la circonscription du défendeur et devant le juge de paix de la situation de l'objet litigieux, lorsqu'il s'agit d'actions possessives ou d'indemnités pour dommages ou pertes locatives. La citation devant les juges de paix peut être écrite ou verbale. Les audiences sont publiques et orales, à moins que les deux parties soient d'accord pour réclamer la non-publicité et que les motifs allégués par elles pour cette exception paraissent au juge

de paix dignes d'être pris en considération. Le plaignant est tenu de faire preuve de sa plainte et le défendeur de produire ses moyens de défense. Le juge de paix n'ordonne ni enquêtes ni témoignages de tiers; il prononce son jugement d'après sa conscience et sur les seules preuves fournies par les parties. Il cherche d'abord à mettre celles-ci d'accord, et, s'il n'y parvient pas, il décide en conscience et conformément à la loi. Si, au jour indiqué par la citation, le plaignant ne se présente pas, l'affaire est rayée du rôle; dans ce cas, le plaignant peut introduire une nouvelle action. Si c'est le défendeur qui fait défaut, il est passé outre au jugement, qui est signifié au défaillant. Celui-ci a alors deux semaines, à partir de la signification, pour se présenter chez le juge de paix et demander que l'affaire soit examinée à nouveau. La partie défaillante ne peut se pourvoir contre un second jugement par défaut que par voie d'appel. Appel des jugements des juges de paix, pour une somme d'au moins 30 roubles, peut être fait aux assemblées des juges de paix dans le courant d'un mois, à partir du jour de la signification du jugement intervenu.

En *matière criminelle,* les juges de paix connaissent à peu près de tous les délits qui, en France, relèvent des tribunaux correctionnels, tels, entre autres, que délits contre la chose et la paix publiques, contraventions aux règlements de la police et autres actes d'insubordination, offenses et voies de fait, attentat aux mœurs, atteinte à la liberté et au bien d'autrui, etc. Tous ces délits sont de la compétence des juges de paix autant qu'ils n'infligent que des peines variant entre trois mois au plus de détention et un *maximum* d'amende de 300 roubles. Le juge de paix ne connaît que des délits commis dans sa circonscription. Ici encore ses audiences sont publiques et orales, excepté pour les cas d'attentat aux bonnes mœurs et de séduction. Pour les jugements par défaut et l'examen à nouveau, la procédure est la même que pour les affaires civiles, sauf qu'après un second jugement par défaut, la partie défaillante est passible d'une amende de 25 roubles. Les jugements en correctionnelle des juges de paix sont définitifs quand ils n'infligent qu'une semonce, une réprimande, un blâme ou une amende ne dépassant pas 15 roubles, ou une détention de plus de trois jours, et lorsque les dommages

et intérêts ne s'élèvent pas à plus de 30 roubles. Appel de ces jugements ne peut pas être fait pour le fond, mais seulement pour cassation. Tous les autres jugements correctionnels des juges de paix sont susceptibles d'appel, dans le délai de deux semaines, à l'assemblée des juges de paix. Les pourvois, comme les citations, peuvent être donnés par écrit ou verbalement.

Les *assemblées des juges de paix* jugent en dernier ressort les affaires portées devant les juges de paix. Leurs sentences et décisions sont définitives et sans appel. Elles sont susceptibles pourtant, pour les affaires civiles, dans les quatre mois de leur prononcé, de recours en cassation au sénat, et pour les affaires criminelles du même recours et dans les mêmes délais que pour les mêmes affaires devant les juges de paix de première instance.

La procédure devant les deux instances de la justice de paix n'est assujettie à aucun droit de timbre ou autre quelconque.

Les *tribunaux d'arrondissement* connaissent de toutes les affaires civiles et criminelles qui ne sont pas du ressort de la justice de paix, entre autres de celles concernant la propriété artistique et littéraire.

Les plaintes et assignations, et, en général, tout acte instructif d'instance comporte un droit de timbre de 40 copeks. Les délais de comparution sont d'un mois pour les défendeurs séjournant en Russie, de quatre mois s'ils sont domiciliés à l'étranger, et de six mois si leur domicile est inconnu. Sur la demande des parties et dans les contestations demandant par leur nature une simple décision, la procédure est sommaire. Les jugements civils des tribunaux d'arrondissement sont susceptibles soit de revision par ces mêmes tribunaux, dans un délai de deux semaines; soit de cassation par le sénat, dans les quatre mois de leur prononcé; soit d'appel à la cour, dans le délai d'un mois en matière sommaire, et de quatre mois dans tous les autres cas.

Les tribunaux d'arrondissement jugent au criminel, quand, soit par décision de la cour, soit par acte d'accusation du procureur, soit sur instance des plaignants, ils sont saisis d'une cause relevant du code pénal. Toute cause de cette nature pouvant entraîner la perte des droits civils ne peut être jugée qu'avec le concours du jury. Les plaintes sont

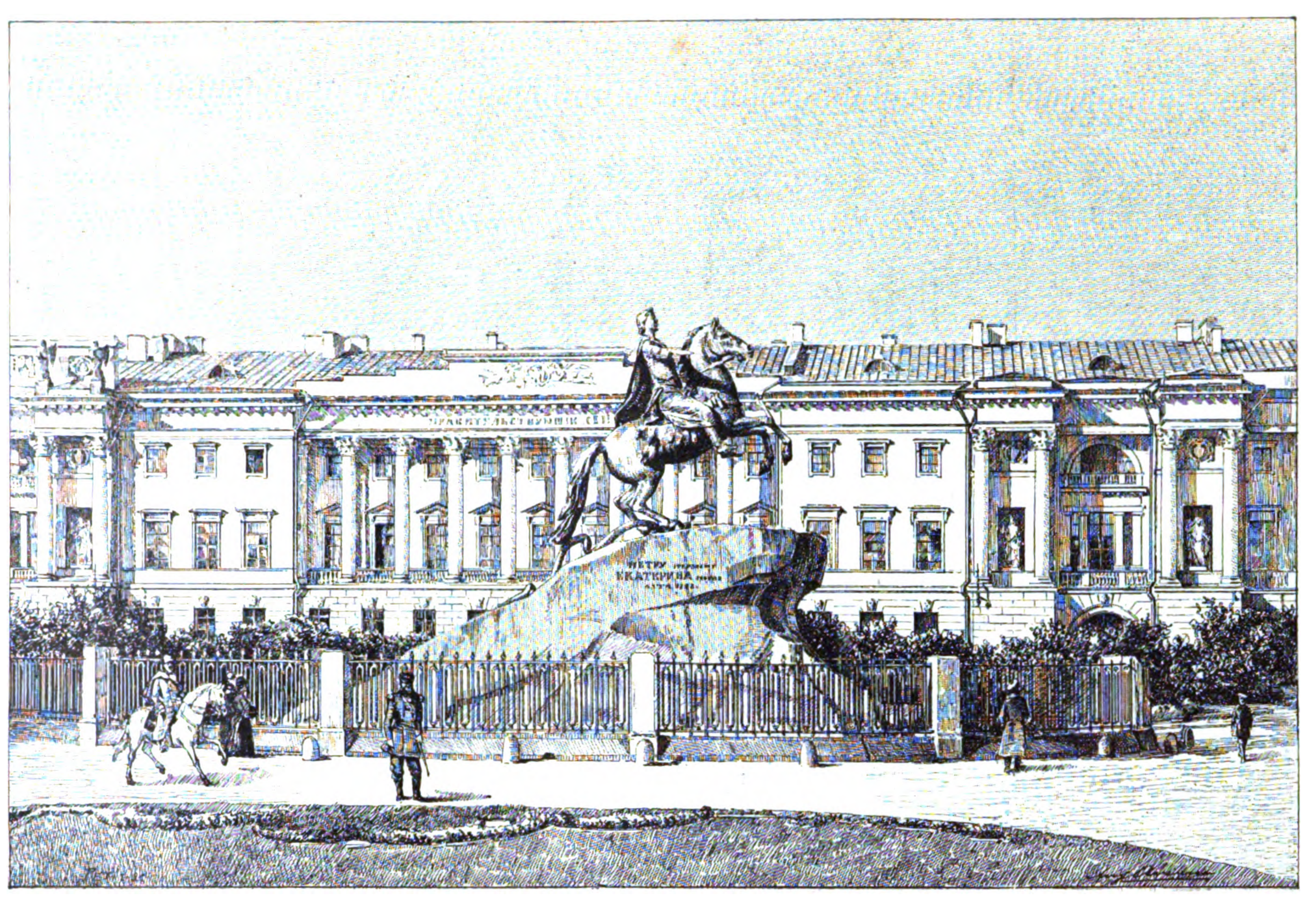


Fig. 50. — Le Sénat et la statue de Pierre le Grand, à Saint-Pétersbourg ; d'après une photographie.

recevables, écrites ou verbales, en tout temps et par tout commissaire de police, par tout juge d'instruction, par tout procureur. Les audiences sont publiques, excepté, toutefois, pour les cas d'attentat aux mœurs. Encore que assisté d'un avocat, le prévenu a toujours le droit de se défendre en personne et de donner des explications verbales ou écrites. Le dernier mot lui appartient. Les jugements avec jury sont définitifs et susceptibles seulement de cassation par devant le sénat. Pour les pourvois en cour d'appel des jugements prononcés sans le concours du jury, le délai est de deux semaines et court à partir du jour de la signification. A part l'appel à la cour, toute requête incidente ou plainte à contre-effet est recevable par le tribunal pendant le cours des débats, avant le prononcé définitif du jugement.

La *cour de justice* est l'instance supérieure d'appel. Elle juge et décide en dernier ressort, au civil comme au criminel, toutes les plaintes dont elle est saisie en cette voie, soit incidente, soit contre le dispositif du tribunal d'arrondissement. Elle examine également tous les délits qualifiés crimes, les instructions préalables, et décide en dernier ressort s'il y a lieu de traduire l'inculpé devant les tribunaux ou si l'affaire doit être rayée du rôle. Tous les arrêts et jugements de la cour sont définitifs et susceptibles seulement de cassation. Les délais pour les pourvois en cassation sont de quatre mois pour les affaires civiles et de deux semaines pour les affaires criminelles, à partir du jour de la signification.

La *cour de cassation* du sénat se compose de deux départements. Le premier examine les plaintes de cassation des jugements civils de la cour de justice, du tribunal d'arrondissement ou de l'assemblée des juges de paix, et statue à leur égard. Le second examine les plaintes en cassation des jugements criminels définitifs de ces mêmes instances, ainsi que les demandes en revision des jugements déjà exécutoires. Contre les arrêts du sénat, aucune plainte ne peut être portée et n'est recevable par qui que ce soit.

Frais de procédure. — On aura sans doute remarqué, par ce court exposé de la législation russe, combien elle se distingue par un esprit démocratique, parfois excessif, qui domine à un si haut degré l'histoire ainsi que

les institutions de la Russie. En Angleterre, pays jusqu'ici essentiellement aristocratique, les tribunaux ne sont accessibles, pour ainsi dire, qu'aux millionnaires, tant les frais de justice y sont élevés. En France, ces frais sont moins exorbitants; néanmoins, malgré les

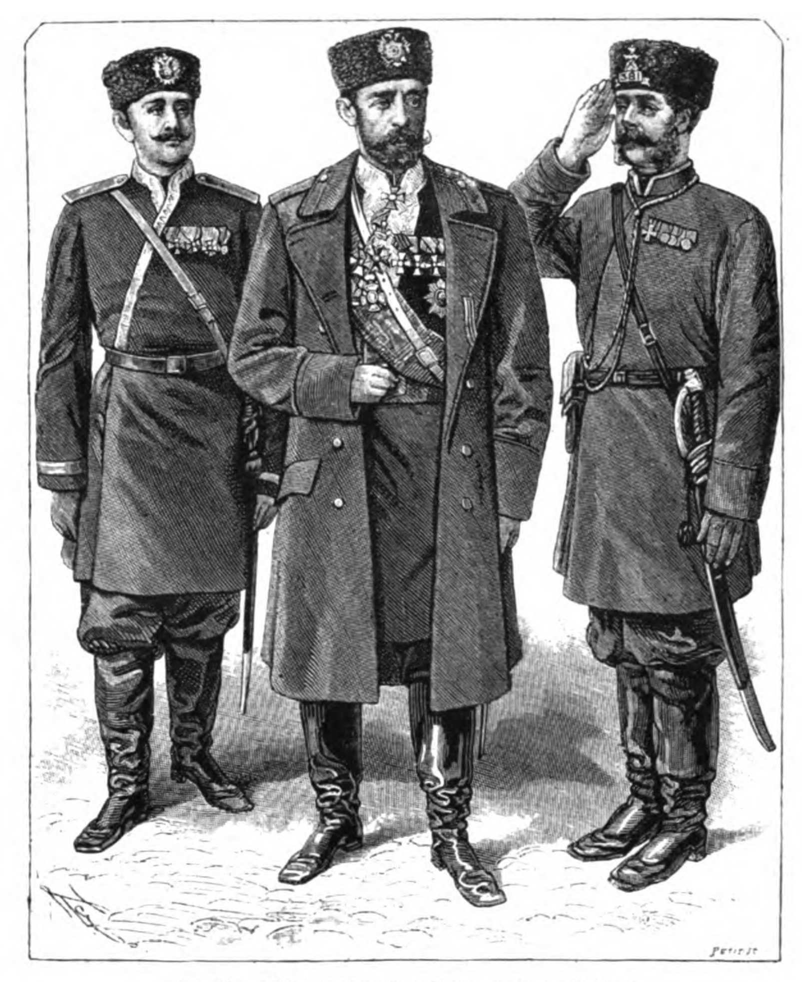


Fig. 51. — Officiers de police; d'après un dessin de Borel.

bonnes intentions de ses nouveaux réformateurs, la France est encore le pays, après l'Angleterre, où la procédure est la plus compliquée et la plus coûteuse.

Sous ce rapport encore, la Russie a pu profiter des fautes de ses devancières. Ses législateurs, qui se sont inspirés, pour la réforme judi-

ciaire de 1864, des législations des autres pays, de celle de la France en particulier, ont eu soin de ne pas lui emprunter ses minutieuses formalités, qui rendent si difficiles aux déshérités de la fortune les recours en justice. Ainsi, à proprement parler, il n'y a pas en Russie de charges d'officiers ministériels. L'avocat, faisant fonction d'avoué, dresse les actes de tous les inculpés qu'il défend à la barre. Le juge d'instruction instruit la cause, et l'huissier signifie les actes au nom du tribunal dont l'un et l'autre relèvent. Les frais ou dépens judiciaires sont les suivants : toute citation introductive d'instance ou autres sont libellées sur papier timbré de 40 copecks. Les droits proportionnels d'enregistrement sont de 50 copecks pour 100 roubles de la somme en cause, et lorsque celle-ci n'en compte pas, ils sont fixés par le tribunal dans la proportion, selon l'importance de la cause, de 1 à 50 roubles. Pour les frais de copies, d'expéditions, d'enquêtes, etc., il est perçu un droit fixe de 20 copecks par feuille. Les frais de poursuites sont fixés : *a*) pour les convocations, les publications de jugement par défaut, à 6 roubles; *b*) pour le transport des juges et des juges d'instruction sur place, séjour et indemnisation des experts de 25 copecks à un rouble et de 25 copecks à 3 roubles pour l'indemnité des témoins. Les indigents ne payent aucuns frais de justice. Au criminel, les introductions d'instances, plaintes, déclarations, et en général tous exploits, sont dressés sur papier libre. A l'exécution du jugement, les frais suivants sont prélevés, d'après le tarif, sur celui auquel ils sont imputés : *a*) frais de voyage de la commission d'enquête, *b*) indemnités aux témoins et aux experts, *c*) frais d'expériences chimiques ou autres.

Les *avocats* relèvent de leur conseil, établi dans chaque arrondissement de cour de justice. Ils peuvent plaider indifféremment au civil ou au criminel, à tout tribunal et à toute cour. En justice de paix, la défense peut être présentée par des particuliers. Auprès des autres juridictions, ceux-ci ne sont admis que dans les endroits où les avocats font défaut. Les pouvoirs de ces mandataires doivent être dressés dans les formes légales. Les honoraires des avocats sont réglés de gré à gré.

Pour n'être affublé, pendant les audiences, ni de perruques, ni de toques, ni de robes, encore en usage dans certains pays, les juges et les avocats russes ne sont pas moins entourés du respect et du prestige que doivent toujours inspirer les représentants de la loi. Les premiers, à l'audience, portent un uniforme civil, à peu près pareil à celui des membres des corps savants en France; les seconds sont en habit noir et cravate blanche, avec l'insigne en argent de leurs fonctions à la boutonnière.

Nous ajoutons, en terminant, que les institutions judiciaires de la Russie, aussi bien que ses institutions territoriales et que ses institutions administratives et politiques, sont empreintes de cet esprit essentiellement démocratique que nous avons constaté à chaque pas dans le cours de son développement historique. Malheureusement les réformateurs russes, au lieu de s'inspirer uniquement de cet esprit démocratique, ont voulu introduire en Russie certaines institutions libérales de l'Occident, en exagérant même considérablement leur tendance. Ainsi, par exemple, les juges de paix, qui ont une compétence si extraordinairement large, sont nommés par l'élection. Le gouvernement n'a aucun pouvoir sur eux. Il n'existe aucun *cens* pour le jury, qui le plus souvent se compose des gens illettrés, incapables de suivre les débats, d'en saisir les arguments, mais par contre souvent accessibles à la corruption.

Or, lorsqu'une nation a marqué son génie mille ans durant, les tentatives pour la faire dévier de sa voie, pour lui imprimer des principes et des organisations qui répugnent à ses traditions et à son esprit, sont toujours vaines et inutiles. Voilà pourquoi, avec l'honorable M. Leroy-Beaulieu, du *Journal des Débats,* nous espérons que le projet par lequel le défunt ministre de l'intérieur, comte Dimitri Tolstoï, a essayé d'améliorer les institutions territoriales créées par Alexandre II, sera bientôt, quoi qu'on dise, mis à exécution.

Comme toute réforme hâtive, la loi du 1er janvier 1864 est loin d'être parfaite; elle est amendable, dans ses principes aussi bien que dans ses dispositions exécutives. Alexandre III est un prince trop souverainement russe pour se laisser intimider par la phraséologie

libérale d'un doctrinarisme qui sacrifie la conservation des traditions nationales à l'introduction d'éléments subversifs ne pouvant profiter qu'à l'agitation révolutionnaire. Les éléments de ce doctrinarisme, d'ailleurs, sont, par le nombre, à l'égard du reste de la nation russe, ce qu'une goutte d'eau est à l'Océan.

CHAPITRE VII.

LA NOBLESSE.

Les grandes familles. — Leurs généalogies. — Leurs alliances. — Leurs titres. — Leurs fortunes.

La Russie n'a jamais eu une aristocratie semblable à celle des autres pays de l'Europe occidentale ; mais sa noblesse est fort ancienne et a joué un rôle assez important dans l'histoire pour mériter d'être mieux connue à l'étranger qu'elle ne l'a été jusqu'ici.

Ivan le Terrible, ce Louis XI moscovite, porta les premiers coups à la puissance des familles des princes et des boyards en créant la petite noblesse issue de la roture. Pierre le Grand écrasa la haute noblesse par des réformes, calquées avec plus ou moins d'habileté sur les institutions de l'Allemagne. Enfin Alexandre II, par l'affranchissement des serfs et l'obligation militaire, réduisit les privilèges de la noblesse tout entière à ceux que lui donnent les états provinciaux du *zemstvo* et qui sont à peu près l'équivalent des privilèges dont jouit la *landed gentry* anglaise.

Ces restes de prérogatives nobiliaires attachées à l'état de propriétaire foncier ne garantissent pas le descendant des anciens souverains contre les défaites aux élections triennales. L'héritier des boyards ou des princes est souvent battu par le fils de son ancien serf, anobli de la veille à l'aide d'un des grades de la hiérarchie civile ou militaire.

Il y a bien chez les Russes des titres de noblesse, mais ils sont purement honorifiques, ne donnent aucun droit, et leur répartition est souvent si injuste que beaucoup de descendants princiers n'ont point

de titres, tandis que des roturiers de la veille sont autorisés à porter ceux qu'ils ont acquis ou se sont octroyés à l'étranger.

Les titres, en Russie, ne servent donc pas à distinguer l'ancienne noblesse héréditaire de la noblesse de fraîche date, l'origine la plus illustre de l'origine plébéienne.

Les registres de préséance ont été la proie d'un auto-da-fé, les généalogies officielles n'ont jamais été livrées à la publicité, le titre de boyard a été aboli et les nobles de toute provenance ont été confondus sous la qualification de *dvorianine,* qui signifie gentilhomme, bien que, dérivant de *dvor* (cour), ce mot doive être traduit par courtisan ou descendant d'homme de cour.

Certains représentants de cette grande noblesse russe, qui a toujours montré un courage héroïque et un patriotisme à toute épreuve en face de l'étranger, qui a gouverné l'État dans le grand interrègne, qui a vu naître dans son sein Michel Romanoff qui, jusqu'à Pierre le Grand, a donné à Moscou toutes ses tsarines et qui a contribué avec tant d'éclat à la grandeur de la Russie, certains représentants de cette noblesse, dis-je, n'ont pas même l'attrait de curiosité généalogique qu'ont partout les héritiers d'un grand nom.

Aussi serait-ce surtout aux généalogies qu'il faudrait donner une large part dans les études qu'on voudrait entreprendre sur la noblesse de la Russie.

Le prince Pierre Dolgoroukoff est le premier qui ait donné, en français, une notice sur les principales familles de sa patrie. Il a publié depuis, en russe, un travail volumineux sur les généalogies de la noblesse de Russie, travail qui passe généralement, tout incomplet qu'il soit, pour la source la plus autorisée en cette matière.

Le prince Lobanoff, actuellement ambassadeur à Vienne, a fait éditer, en se couvrant de l'anonyme, un supplément en deux volumes aux quatre volumes du prince Dolgoroukoff. Et, tout récemment, MM. Rummel et Goloubtzoff ont continué en deux autres volumes l'œuvre du prince Lobanoff.

Un livre extrêmement curieux de Karnovitch, sur les fortunes des particuliers en Russie, a complété par un grand nombre de révélations

piquantes les recueils généalogiques que je viens de citer, et qui se rattachent tous à l'école de Dolgoroukoff.

En somme, on n'acquiert que des notions aussi superficielles que contestables à toutes ces sources réunies. Il s'y trouve autant de lacunes que de données, et le faux ne se borne pas à alterner avec le vrai, il l'empêche bien souvent de se dégager.



Fig. 52. — Costume de Grand-Prince, onzième siècle; d'après le *Recueil de Sviatoslav* (1073).

La Russie possède, en outre, un armorial officiel, édité par le sénat. Il se compose de treize volumes in-folio, dont dix seulement sont en vente, et le premier de ces dix devient de plus en plus rare.

Dolgoroukoff a puisé à pleines mains et souvent faussé les recherches érudites de Novikoff, parues sous le règne de Paul Ier, et dans les manuscrits du prince Khvorostinine, que lui a communiqués un célèbre bibliophile russe, feu Paul Karabanoff.

Le prince Pierre Dolgoroukoff, on se le rappellera à Paris, a été expulsé de France à la suite d'un procès qu'il perdit devant le tribunal de la Seine et qu'il avait intenté au prince Simon Woronzoff. Sous le titre de *Mémoires*, Dolgoroukoff a publié à Genève un volume plein d'insinuations malveillantes sur les principales familles de la Russie.

Il y a une cinquantaine d'années, il publia aussi sa propre généalogie sous le pseudonyme de comte d'Almagro. Si l'on veut se heurter aux contradictions les plus fantaisistes du monde, il faut comparer, lire, et le volume du comte d'Almagro et les *Mémoires* du prince Dolgoroukoff.

Faute de mieux, on doit cependant consulter le volumineux recueil généalogique du prince Dolgoroukoff, malgré les erreurs volontaires dont il fourmille. La première de ces erreurs est celle qui fait prétendre au prince Dolgoroukoff que sa famille descend en ligne directe de Youri ou Georges Dolgorouki, le grand-duc fondateur de Moscou. Les Dolgoroukoff, qui se nomment aussi Dolgorouki, pour faire croire à leur descendance du grand Youri aux *longues mains* (en russe *dolgoroukïi*,) sont une des soixante-six familles qui ont survécu jusqu'à nos jours aux cent quatre-vingt-douze maisons issues en lignée directe et mâle de Rurik, le premier monarque russe.

La race de ce prince normand, d'origine royale, est une des plus remarquables de l'Europe. Elle a régné en Russie pendant plus de mille ans, et a donné plus de quatre-vingts souverains, dont soixante-huit grands-ducs à Nowgorod, Kiev, Vladimir, Moscou, Twer et Riazan, trois tsars de Moscovie, sept rois de Galicie et la plupart des empereurs de Russie.

De plus, trente et un de ses princes et onze de ses princesses ont été canonisés par l'Église russe, et l'histoire nationale a décerné le nom de Grand à quatre des souverains de cette maison. Les nombreuses alliances directes des descendants de Rurik avec les premières maisons souveraines de l'Europe ajoutent encore à l'illustration de cette famille.

Il suffit de citer Yaroslaf le Grand, mort en 1056, marié à Ingeburge (sainte Anne), fille d'Olaf, le *roi du Gvion* de Suède dont les quatre filles furent reines : Anastasie de Hongrie, Élisabeth

de Norvège, Marie de Pologne, et Agnès de France (mère de Philippe I[er]) ; le fils de Yaroslaf, saint Wladimir II, avait épousé Githa, fille de Harald II, roi d'Angleterre ; Ysiaslas I[er], Marie, fille de Mieczeslas II, roi de Pologne ; et Wséwolod I[er], Anne, fille de Constantin Monomaque, empereur de Byzance ; Praxède-Adélaïde, la fille de Wséwolod, devint la femme d'Henri IV, empereur d'Alle-



Fig. 53. — Grande-Princesse et son fils, onzième siècle; d'après le *Recueil de Sviatoslav* (1073).

magne, et le fils de Wséwolod, Wladimir III Monomaque, père de Youri Dolgorouki, s'était allié à Christine, fille d'Inge IV, roi de Suède.

Bref, à cette époque, de même que pendant plusieurs siècles suivants, les maisons souveraines de Pologne, de Hongrie, de Suède, de Norvège, de Danemark, et surtout celle de Constantinople, ont été unies à la maison de Russie par les liens de la parenté la plus étroite.

Il est donc incontestable que l'honneur est toujours grand de pouvoir se dire un *Rurikovitch,* vrai rejeton de Rurik.

Une foule de distinctions sont à faire entre les soixante-six maisons, — la plupart partagées en un grand nombre de branches, — des innombrables descendants du fondateur de la monarchie russe.

Tout d'abord il est à noter qu'aucune de ces familles ne descend ni des tsars de Moscou, ni des rois de Galicie, ni des grands-ducs de Twer et de Riazan. Issues toutes de l'arrière petit-fils de Rurik, saint Vladimir Ier, elles se sont divisées en dix branches principales dans la descendance de ses trois petits-fils, dont deux ont été désignés comme fils de Yaroslaf le Grand, le législateur de la Russie.

Ces trois fils sont : Ysiaslas Ier, Swiatoslaf II et Wséwolod Ier. Ils occupèrent l'un après l'autre le trône grand-ducal, en vertu de la loi de succession introduite par leur père, loi qui excluait l'ordre de primogéniture.

La postérité de l'aîné, Ysiaslas, par son fils, le grand-duc Swiatopolk-Michel, est de beaucoup moins nombreuse que celle de ses frères. Elle n'est représentée actuellement que par les princes Swiatopolk Czetwertynski, et Swiatopolk-Mirski. Une branche polonaise des Czetwertynski réside en France.

La postérité de Swiatoslaf s'est fait connaître dans les annales russes sous la dénomination patronymique des *Olgovitch*, d'après son fils Oleg II, et la postérité de Wséwolod fut surnommée les *Monomaquovitch,* d'après le fils de celui-ci, Vladimir Monomaque, qui a hérité du surnom de son aïeul maternel. On sait que ce sont ces derniers qui remportèrent la victoire dans une longue lutte avec leurs cousins et se rendirent maîtres du trône grand-ducal, en fondant la lignée moscovite, par le bienheureux Daniel, premier prince apanagé de Moscou. Le grand-duc Georges Dolgorouki était le trisaïeul de ce dernier. Il est considéré comme le fondateur de Moscou, parce que n'ayant pas été reçu en 1147 avec les honneurs voulus par le propriétaire de ce pays, le boyard Koutchko, il le fit exécuter et s'empara de la riche bourgade du malheureux boyard.

A défaut de descendant du bienheureux Daniel de Moscou, il fau-

drait donc chercher, parmi les Rurikovitch existants, ceux qui représentent la postérité directe de son père, saint Alexandre Nevsky, afin de les reconnaître comme les doyens entre les agnats des tsars de Moscovie.

Une seule famille est dans ce cas, et malheureusement elle n'habite plus depuis longtemps la Russie, s'étant établie dans la Pologne autrichienne. C'est la famille des Chouiski, qui descend de mâle en mâle d'un frère aîné du prince Daniel, le grand-duc André de Souzdal, et qui a donné un tsar à Moscou en la personne de Basile IV. Cette famille était reconnue comme la première maison princière de Russie au temps des deux derniers tsars de la première race; elle devrait, par conséquent, sous le rapport de son origine, être considérée comme telle à l'heure qu'il est.

Après les Chouiski, qui ne portent plus le titre de prince, il faudrait nommer les familles qui descendent d'un frère cadet de saint Alexandre Nevsky, Constantin, prince de Halitch (près Kostroma); ce sont : les Bérézine, les Ossinine, les Liapounoff, les Yourieff, les Yvine, et les Yliyne. Toutes ces familles ont été dépouillées de leur dignité princière et sont tombées complètement dans l'obscurité, bien que par suite de l'émigration des Chouiski, la famille Bérézine ait, par le fait, le pas sur tous les Rurikovitch.

Puis viendraient les descendants de deux oncles de saint Alexandre, les deux fils du grand-duc Wséwolod III, c'est-à-dire les petits-fils de Youri Dolgorouki. L'aîné, Constantin, prince de Rostof, est la souche des Stchépine, des Yanoff, des Kassatkine, des Lobanoff, des Bytchkoff, des Bélosselsky, — le chef actuel de la famille Bélosselsky, frère de la princesse Lise Troubetskoï, est marié à une sœur de l'immortel général Skobeleff, — des Wadbolsky, des Schélespansky, des Ouchtomsky. Le cadet, Jean, prince de Starodoub, est la souche des Gagarine (le nom des Gagarine est connu en France par le fameux jésuite de ce nom) et des Khilkoff. Sauf les Yanoff et les Bytchkoff, toutes ces familles ont conservé leurs titres princiers.

Il y a donc encore, y compris les Chouiski, dix-sept familles qui descendent réellement de Youri Dolgorouki, et l'on voit que, parmi ces

familles, celle des Dolgoroukoff n'est pas nommée : c'est parce qu'en effet elle n'est pas de ce nombre.

Les Dolgoroukoff ne sont pas même des *Monomaquovitch,* parmi lesquels il faut compter, à part les dix-sept familles nommées en dernier lieu, la descendance du frère aîné de Georges Dolgorouki, le grand-duc saint Mstislas le Grand.

Cette descendance est composée : 1° des agnats des rois de Gallicie, issus d'Ysiaslas, prince de Lodomérie, le troisième fils de Mstislas, et ce sont les princes Drucki (Droutskoï), Babitcheff, Poutiatine, qu'il ne faut pas confondre avec les comtes de ce nom, roturiers anoblis, Drucki-Sokolinski et Drucki-Lubecki ; 2° de la postérité du quatrième fils de Mstislas, saint Rostislas le Pieux, prince de Smolensk, postérité représentée par les princes Wiasemsky, Stchétchinine, Zassékine, Sontzoff, Sontzoff-Zassékine, Shahowskoï, Lwoff, Krapotkine (connus en France par le fameux anarchiste) et Kozlofsky, ainsi que par les familles suivantes privées de titres princiers : les Bielsky, les Okhlébinine, les Tatistcheff, dont une branche est comtale, les Salomirsky, les Zabolotsky, Wséwolojsky, les Wnoukoff, les Monastyreff, les Soudakoff, les Aladine, les Tsiplétoff, les Moussorgsky, les Eropkine, les Travine, les Rjewsky, et les Tolbouzine. Sur ces familles les princes Wiasemsky, auraient pu, s'ils avaient voulu imiter les ruses des Dolgoroukoff, se faire passer pour descendants directs de Georges Dolgorouki, en se fondant sur ce que leur ancêtre, le premier prince apanagé de Wiasma, André, arrière-petit-fils de saint Rostislas, était surnommé Longuemain, *Dolgaïa-Rouka.*

Les Dolgoroukoff actuels ne sont donc pas des *Monomaquovitch,* mais des *Olgovitch*, c'est-à-dire des descendants de la race moyenne des Rurikovitch, fondée, comme je l'ai déjà dit, par le dernier fils de Yaroslaf et le grand-duc Swiatoslas et son fils Oleg, dont le fils, Wséwolod II, parvint à usurper le trône pour moins de cinq mois. L'arrière-petit-fils de ce dernier, saint Michel, prince de Tchernigoff, eut cinq fils, dont les deux cadets ont laissé une postérité qui existe encore ; du premier Mstislas, prince de Karatcheff, descendent les princes Massalski, Bolkhowskoï, Gortchakoff, Puzyna, Oginski et Zwénigorodsky, de même que les

nobles non titrés Bounakoff et Satine. Du second Youri, prince de Taroussa, descendent les princes Bariatinsky, Obolensky et Wolkhonsky, noms très connus en France.

Le prince Dolgoroukoff prétend qu'à Moscou, sur dix personnes que l'on rencontre, il y a au moins une princesse Obolensky.

Or les Dolgoroukoff ne sont eux-mêmes qu'une branche de l'innombrable famille des Obolensky. Vers la moitié du quinzième siècle, le cadet de tous les princes Obolensky, André, laissa trois fils, dont

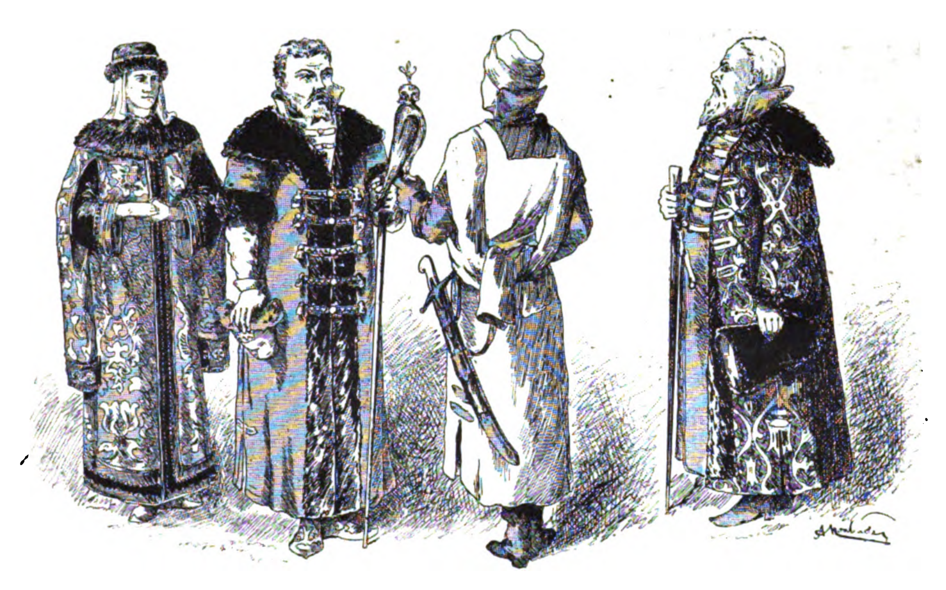


Fig. 54. — Costumes de la noblesse, depuis le quinzième siècle jusqu'à la réforme de Pierre le Grand.

le deuxième, Basile, est la souche des princes Stcherbatoff; le troisième, Alexis, celle des nobles Trostchensky; et le premier, Jean, reçut, comme le premier prince Wiasemsky et le grand-duc Youri, fondateur de Moscou, un surnom qui faisait allusion à la longueur de ses mains, ou plutôt de ses bras, en russe *Dolgoroukoï*. C'est de lui que proviennent les Dolgoroukoff, une des plus nombreuses familles princières de la Russie.

Une des branches cadettes de la maison Obolensky est issue de saint Vladimir Ier, mais n'ayant rien de commun ni avec les anciens souverains de Moscovie, descendant de Vladimir Monomaque, ni avec le

grand-duc Youri Dolgorouki. Telle est l'exacte vérité sur l'origine de cette famille. Elle a joué un très grand rôle sous le règne éphémère de Pierre II, mais un rôle plutôt funeste.

Les Dolgoroukoff ont peu de droit de se glorifier de leurs alliances impériales, ou infortunées, ou inavouées.

Les fiançailles de Catherine Dolgoroukoff, devenue plus tard comtesse Bruce, avec un Romanoff, valut l'écartèlement à son frère Jean, la décapitation à ses deux oncles et le supplice du knout à ses trois autres frères, dont descend la majeure partie des Dolgoroukoff actuels.

Ainsi, Mme Albédinsky, née princesse Dolgoroukoff, et son frère, le ministre de Russie à Téhéran, descendent d'un frère aîné de la fiancée impériale, le prince Nicolas, qui eut le bout de la langue coupée, tandis que la princesse Youriefsky, épouse morganatique d'Alexandre II, descend d'un frère cadet du prince Alexandre, qui fut knouté.

Grisé par les inquisiteurs de Bieren, c'est ce malheureux qui dénonça sa famille ; aussi sa descendance fut-elle surnommée, entre Dolgoroukoff, la *branche maudite.*

La branche du prince Vladimir Dolgoroukoff, le vieux gouverneur général de Moscou, et celle du prince Pierre lui-même, l'auteur des pamphlets, ont un ancêtre commun qui avait été surnommé en russe *Tchorte,* « le diable ».

Ces deux branches sont toutes différentes de celle de la comtesse Bruce et ne descendent pas non plus du célèbre patriote Jacques Dolgoroukoff, le sénateur de Pierre le Grand. Le surnom de Dolgoroukoï (aux longs bras) n'avait pas dû avoir un sens excessivement flatteur, tout en ayant été fatidique, car certains Dolgorouki auraient pu prendre pour devise éloquente : « Qui trop embrasse mal étreint. »

Les Dolgoroukoff sont loin d'être reconnus pour la première famille de la Russie. Leur nom était inscrit au *Livre de velours* d'Ivan le Terrible sous le numéro 132; sous les premiers tsars Romanoff, ils n'entraient pas dans le nombre des quinze familles d'élite dont les membres pouvaient être créés boyards sans avoir besoin de gravir l'échelle des rangs de cour, qui commençait par celui de *dvorianine,* gentilhomme. Ces quinze familles étaient, pour celles dont la

ORFÈVRERIE-JOAILLERIE ;

XVIe ET XVIIe SIÈCLES.

N°s 1, 5, 7, 16, 19 et 20. — Croix de suspension.

N°s 2, 4, 6, 8, 10, 11, 13, 14, 15, 17, 18, 21, 23, 24, 26 et 27. — Fragments tirés d'enluminures de manuscrits.

N°s 3, 9, 12, 22 et 28. — Parures de panagiæ.



ORFÈVRERIE - JOAILLERIE

(XVI.e et XVII.e S.les)

postérité existe : les princes Tcherkassky, Troubetskoï, Galitzine, dont une branche catholique romaine, celle de l'infortunée duchesse de Chaulnes, est établie en France; Khovansky, Khilkoff et Ouroussoff; les boyards Chérémételf, dont une branche est actuellement comtale, et Soltykoff, dont une branche est princière, une autre comtale. Les familles éteintes, soit complètement, soit par les mâles, sont les princes Worotynsky, Répnine (un Wolkhonsky a hérité de ce nom), Prozorofsky, dont le nom a été réuni à celui d'un Galitzine, Bouynossoff, et les boyards Morozoff et Cheïne.

Les Dolgoroukoff étaient du nombre des quinze familles dont les représentants pouvaient être nommés immédiatement *okolnitchy,* le rang qui suivait celui de boyard. Les autres quatorze de ces familles étaient, en ce qui concerne la postérité existante : les princes Kourakine, Wolkhonsky, Lobanoff, Bariatinsky, Lwoff et les familles non princières de Boutourline, dont une branche est devenue comtale, Pouchkine, Yzmaïloff et Plechtchéieff. Quant à ce qui concerne les races éteintes : les princes Romodanofsky, dont le nom a passé à une Ladygensky, et Pojarsky, plus les familles non titrées des Stréchneff (dont le nom, transmis d'abord à un Gléboff, est porté par un prince Shahofskoï) et Miloslafsky.

Une cruelle atteinte à l'orgueil des Dolgoroukoff, fut portée par l'empereur Paul, qui, en créant prince le patriarche des Arméniens Argoutinsky, ajouta à son nom celui de Dolgorouki, sous prétexte de le russifier et pour admettre ironiquement la prétention qu'avait cet Asiatique de descendre d'Artaxerxès Longue-Main.

Les Dolgoroukoff en furent très vexés, presque tout autant que lorsque le titre d'Altesse Sérénissime fut octroyé par les empereurs à quelques princes russes.

En Allemagne, ce titre distingue les familles des princes médiatisés, les branches cadettes des maisons régnantes ou les chefs de quelques maisons princières en possession d'un majorat considérable. En Russie, le titre d'Altesse Sérénissime est absolument honorifique. Le prince Gortchakoff, en le recevant après la conférence de Londres, en 1870, dit très poliment : « Ce n'est qu'une dorure à mon cercueil. »

Les familles auxquelles ce titre a été accordé ou reconnu sont au nombre de dix-huit, y compris le prince Gortchakoff, de la branche du chancelier et les trois enfants de la princesse Youriefsky. Les seize autres familles sont les princes Menchikoff, Souvaroff, Lopoukhine, Soltykoff, Paskiewicz, Lieven, Sayn-Wittgenstein-Berlebourg, Czernicheff, Woronzoff, Dadian, Grouzinsky (de Géorgie), Ymérétinsky (d'Iméreth), Mingrelsky (de Mingrélie), Galitzine (une branche), Wolkhonsky (une branche), de Lusignan.

N'appartenant donc ni aux dix-sept familles qui ont le titre d'Altesse (comme les arrière-petits-fils des empereurs, d'après le statut de famille de 1886), ni au quinze premières familles des anciens boyards, ni à la branche aînée des descendants de saint Vladimir, ni aux quarante-sept familles des Monomaquovitch, et n'ayant eu que des alliances stériles ou morganatiques avec la maison Romanoff (non pas comme les maisons Stréchneff, Soltykoff, Narychkine et Lopoukhine, qui ont donné à la Russie des tsaritza dont sont issus des empereurs), les Dolgoroukoff ne peuvent pas non plus prétendre à ce qu'il n'y ait, dans la noblesse russe, de maison plus ancienne que la leur.

Le prince Pierre Dolgorouki faisait tout son possible pour dissimuler l'origine des familles remontant au delà de 862, date à laquelle Rurik est venu en Russie. Quand il ne pouvait faire autrement que d'atteindre, dans ses recherches, le neuvième siècle, il ne l'indiquait point dans ses notices, en se bornant à dire que l'origine se perdait dans la nuit des temps.

En réalité, les soixante-six familles princières dont les ancêtres ont régné il y a mille ans ne sont pas les plus anciennes de la noblesse russe.

On y trouve des maisons d'origine irlandaise, byzantine, géorgienne, qui sont d'une antiquité stupéfiante.

Il y a les comtes O'Rourk et Magawly, établis en Russie depuis plusieurs générations, qui descendent directement, ainsi que le démontre le *Rex armorum* de la Grande-Bretagne, du roi Niall le Grand d'Irlande, mort en 375. Les premiers étaient princes de Breffny, et les seconds princes de Calry, jusqu'au règne d'Henry VIII, au seizième siècle. Il

est certain que l'on coudoie presque à chaque pas, en Grande-Bretagne et aux États-Unis, des gentlemen de la même origine : les O'Connor, O'Brian, etc., et que l'on retrouve les membres dispersés de cette grande famille royale un peu dans tous les pays du monde. En Allemagne, ce



Fig. 55. — Tsarines Eudoxie et Nathalie. ***Antiquités de l'Empire russe;*** **Moscou et Saint-Pétersbourg, 1849-1853.**

sont les comtes O'Reilly de Ballinlongh et O'Donnel ; en France, les Mac-Mahon, et ainsi de suite. Seulement les O'Rourk, russifiés depuis 1760, n'ont jamais abandonné le rang de la noblesse, se sont toujours très bien alliés, et n'ont fait qu'échanger leur titre si ancien de prince contre celui de comte.

Les princes Andronnikoff descendent, à ce qu'ils prétendent, de

l'empereur Andronic Comnène, par les empereurs de Trébizonde; or les Comnènes sont issus du bisaïeul de Constantin le Grand, Eutrope, préfet d'Orient sous l'empereur Probus, vers 280.

Les Laskireff, famille non titrée, représentent, disent-ils, la postérité directe de l'empereur Théodore le Jeune Lascaris, de la maison Ducas, alliée aux Lascaris, et les Ducas, d'origine romaine, remontent à la même époque. Dans une branche des Laskireff, ce nom est transformé par la prononciation russe en Lachkareff.

Les Liendi, très peu connus, ont une origine non moins illustre, si elle n'est pas à ce point ancienne. Ceux de leurs ascendants qui ont émigré en Russie, lorsque Pierre Ier régnait encore conjointement avec son frère Ivan V, reçurent de ces tsars la confirmation de leurs titres de princes qu'ils tenaient de leur ancêtre, Michel Liendi. Celui-ci fut même créé prince des princes à Constantinople, après qu'il eut épousé la princesse Callia, fille aînée de l'empereur Constantin Monomaque et sœur de la femme du grand-duc Wséwolod Ier. A la fin du onzième siècle, l'historien byzantin Michel Psello, dans son panégyrique du patriarche Constantin Liendi, parle des aïeux de ce personnage et de l'ancienneté de sa maison.

Parmi les familles d'origine impériale toutefois moins anciennes, il y a encore en Russie les princes Cantacuzène, descendants de Jean V Cantacuzène, l'empereur co-régent d'Andronic le Jeune, puis de Jean Paléologue, au quatorzième siècle. Ils sont venus en Russie des principautés moldo-valaques, où, à la fin du dix-septième siècle, un Cantacuzène fut hospodar sous le nom de Serban II. Les descendants de cette maison sont trop nombreux pour pouvoir faire valoir leur origine. Il n'y a pas un boyard roumain qui n'ait ou une mère, ou une aïeule, ou une tante, ou une belle-sœur, ou une bru, ou une femme de la race des Cantacuzène; et au midi de la Russie cette race ne compte pas moins de rejetons des deux sexes, qui se marient parfois entre eux. Pour se distinguer entre tous, un des membres de la famille russifiée considère comme un honneur de joindre à son nom principal de prince Cantacuzène celui de comte Spéransky, héritier d'un ministre d'Alexandre Ier, fils anobli du pope Nadéine.

Mais, pour en revenir aux familles plus anciennes que celles de Rurik, il faut citer surtout celle des Bagratides de Géorgie. Cette race est actuellement représentée par les princes Bagration, Moukhransky et Grouzinsky, descendant des souverains qui ont régné en Géorgie jusqu'à ce siècle. Ces trois maisons princières descendent proba-



Fig. 56. — Boyard et sa fille; époque de Pierre le Grand. *Antiquités de l'Empire russe;* Moscou et Saint-Pétersbourg, 1849-1853.

blement, en ligne directe, du roi d'Ibérie, Gouram, à qui l'empereur Maurice donna le trône au sixième siècle.

A partir d'Ashod Curopolate, roi de Géorgie, mort en 826, la généalogie directe des Bagratides, contenant environ cent noms de rois, est donnée même par Dolgoroukoff. Ce qui est encore à remarquer, c'est que les plus anciens chroniqueurs, tant arméniens que géorgiens, s'accordent à prétendre que Gouram était bien réellement un descendant, au soixantième degré, du saint roi David. A l'ap-

pui de cette opinion, on ne trouve d'ailleurs que le nom de David parmi ceux des premiers souverains de cette dynastie semi-asiatique. Le roi de Géorgie, saint David III, le Restaurateur, fut même canonisé par l'Église d'Orient. En outre, les Bagratides portent le sceptre, la fronde, la harpe du saint roi-psalmiste. Il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne, il se soit réfugié en Arménie, où ont régné les Bagratides, un des nombreux descendants du roi David, dont l'arbre généalogique était toujours si scrupuleusement en règle. C'est grâce à cette origine royale par excellence que Gouram, ainsi que l'avance un historien arménien, Moïse de Khorène, accorda à sa postérité le privilège précieux de sacrer les rois chrétiens d'Arménie, privilège exclusif qui ne fut que le marchepied du trône. Dans tous les cas, les trois familles princières issues des rois de Géorgie sont bien plus anciennes que toutes les maisons princières de l'Europe.

Il existe, en Russie, d'autres familles de princes issues des souverains de la Géorgie : les Imérétinsky, les Davydoff, les Eristoff, etc., qui se font passer pour des Bagratides. Ils ne le sont que par les femmes. Les trois maisons nommées descendent de la race des Seldjucides, et une famille Eristoff, dite Ksansky, descend de Tornckios, héros byzantin, qui fonda, au dixième siècle, un couvent sur le mont Athos.

Sous le nom de Sviétchine, Yakhontoff, Léwachoff, et Toll dont une branche est comtale, l'autre baronale, se cachent les descendants directs des anciens comtes de Hollande, qui ont donné, en Guillaume II, un empereur à l'Allemagne. Les comtes de Hollande étaient issus directement de Charlemagne par une lignée féminine. Le petit-fils de Théodoric I[er], comte de Hollande, en 863, Théodoric III, épousa Hildegarde, fille du roi de France carlovingien Louis d'Outre-mer, et le petit-fils de celui-là, Théodoric VII, avait pour femme Vithilde, fille de l'empereur Othon II.

Les Tchélistcheff, nobles non titrés, descendent de l'empereur Othon I[er], par conséquent de Witikind, duc saxon, baptisé par Charlemagne en 785, origine à laquelle prétendent à tort tant de souverains allemands. A l'arrivée du premier ancêtre russe des Tchélistcheff, sous le

règne de saint Alexandre Nevsky, au treizième siècle, il fut inscrit dans les registres des boyards de Novgorod sous le nom de Guillaume, descendant du roi Othon. Or Novgorod était une ville hanséatique où il y avait un grand nombre d'illustres réfugiés allemands, qui habitaient un quartier à part nommé la *rue Prussienne.* Ces réfugiés n'auraient jamais toléré les prétentions de Guillaume émigré du Luxembourg et sur-



Fig. 57. — Boyard Narychkine. *Antiquités de l'Empire russe;* Moscou et Saint-Pétersbourg, 1849-1853.

nommé *Tchélo* (en russe, front), si ces prétentions avaient pu être fausses.

A cette même époque arriva à Novgorod, avec une suite nombreuse, un autre grand personnage qu'on savait être un prince d'une tribu de la Prusse; il fut créé boyard après avoir été baptisé sous le nom russe de Jean, et avoir obtenu le surnom de *Kobyla* (jument). C'est de lui que descendaient les Romanoff et que proviennent les familles non titrées des Yakovleff, Brekhoff, Chérémétieff et Konovnitzine (ces

deux dernières ont chacune une branche comtale), des Epantchine, Ladyghine, Kokoreff, Kolytcheff, Lochakoff, Népluyeff, Babarykine, Kabyline, Motoviloff, Grabéjeff et Troussoff. Les Yakovleff, très peu nombreux, dont un membre eut pour fils naturel le célèbre publiciste révolutionnaire Herzen (Iskander), descendent d'un cousin issu de germain de la tsaritza Anastasie Romanoff, à l'alliance de laquelle son petit-neveu Michel doit le trône de Moscou. Les Romanoff ont grandi en général par des alliances. La première qui leur fit acquérir une place élevée dans la noblesse moscovite fut celle que contracta Marie, grand'tante de Youri Zacharine, l'aïeule de la tsarine, avec Yaroslaf, cousin et beau-père du grand-duc Basile II. De manière que, en épousant le tsar Ivan le Terrible, Anastasie Romanoff se trouvait déjà être une de ses cousines éloignées.

Le comte de Ségur prétend, dans son *Histoire de Pierre le Grand,* que les Romanoff étaient issus du clergé. C'est sans doute parce que le père du tsar Michel, cloîtré de force par Boris Godounoff, devint patriarche de Moscou sous le règne de son fils.

Les Adadouroff, Astafieff, Béléoutoff, Berdioukine-Zaïtzeff, Elézaroff-Gousseff, Gléboff, Kakochkine, Koltofskoï (qui ont donné une tsarine, Anne, la quatrième femme d'Ivan le Terrible), les Lapteff, les Lopoukhine (qui ont aussi donné une tsarine, Eudoxie, la première femme de Pierre le Grand, aïeule de l'empereur Pierre II), Loupandine, Obédoff, Tchélkine, Tériaïeff et Vékentieff descendent de Rédéga, héros des ballades russes, qui le représentent comme géant. Ce prince des Kassoghes, tribu du Caucase, fut vaincu par le fils de saint Vladimir, Mstislas, prince de Tmoutarakan. Le fils du vaincu, souche de toutes les familles que je viens de nommer, épousa la fille du vainqueur.

Les Aksakoff, les Bachmakoff, les Woronzoff (dont la branche comtale a hérité du nom de la célèbre princesse Dachkoff), les Wéliaminoff, les Yslénieff et les Solovtzeff sont issus d'un prince scandinave, Simon, venu en Russie sous Yaroslaf le Grand, en 1027. Le grand couvent de Pétchersk, à Kiev, fut bâti à ses frais.

Les Woïeykoff, descendent d'un prince bulgare de Ternow, baptisé par saint Serge en 1300. Les Karnovitch sont les descendants de la

famille Bernstein, qui a possédé jusqu'en 1440 la principauté de Karnow (*principatus carnoxiensis*), en haute Silésie, laquelle appartient actuellement au prince de Lichtenstein. Les Golovine, les Khovrine et les Trédiakoff, proviennent d'un prince grec, Étienne Khovra, prince de Soudak et de Balaklawa, venu de la Crimée à Moscou en 1391. La famille Golovine est une des plus remarquables de la Russie. Elle a occupé, dès son arrivée, les premières charges de la cour, et a contracté des alliances avec les premières maisons princières de ce temps : les Kholmsky, Patrikéieff, Gorbaty-Chouiski, Pronsky, Odoïefsky, etc., aujourd'hui éteintes. C'est un Golovine qui fut le premier feld-maréchal russe, le premier chevalier de Saint-André, et en même temps le premier Russe qui fut créé comte.

A la demande de Pierre le Grand, il obtint cette dignité de Léopold Ier en 1701. Les Golovine sont donc des comtes du Saint-Empire, comme les Zouboff et les Morkoff. En fait de Russes proprement dits, le premier comte russe fut, en 1706, le feld-maréchal Chérémételf. Une comtesse Golovine épousa le prince Pierre-Auguste de Holstein-Beck, autre feld-maréchal russe, qui était un cousin germain du père de l'empereur Pierre III et de la mère de Catherine II. La fille unique née de cette union, la princesse Catherine de Holstein se maria au prince Jean Bariatinsky, l'aïeul du prince Victor, qui a survécu à ses trois frères, dont le plus connu était le feld-maréchal.

Les princes Bariatinsky représentent donc la seule famille russe alliée, dans le vrai sens du mot, à la famille impériale régnante.

Les Narychkine ont été anoblis, il y a moins de trois cents ans, par le tsar Basile Chouiski. Deux frères de cette famille, de la petite noblesse de province, Cyrille et Théodore, servirent dans les strélitz, sous les ordres du célèbre Artamon Matwéieff, depuis premier boyard et garde des sceaux auprès du tsar Alexis Romanoff. Le personnel du régiment des strélitz était principalement composé d'étrangers, parmi lesquels un émigré écossais, Hamilton, dont les descendants existent encore sous le nom russifié de Homoutoff. Matwéief épousa une fille de Hamilton et Théodore Narychkine en épousa une autre. C'est ce qui rapprocha le chef de ses subordonnés. Sur ces entrefaites,

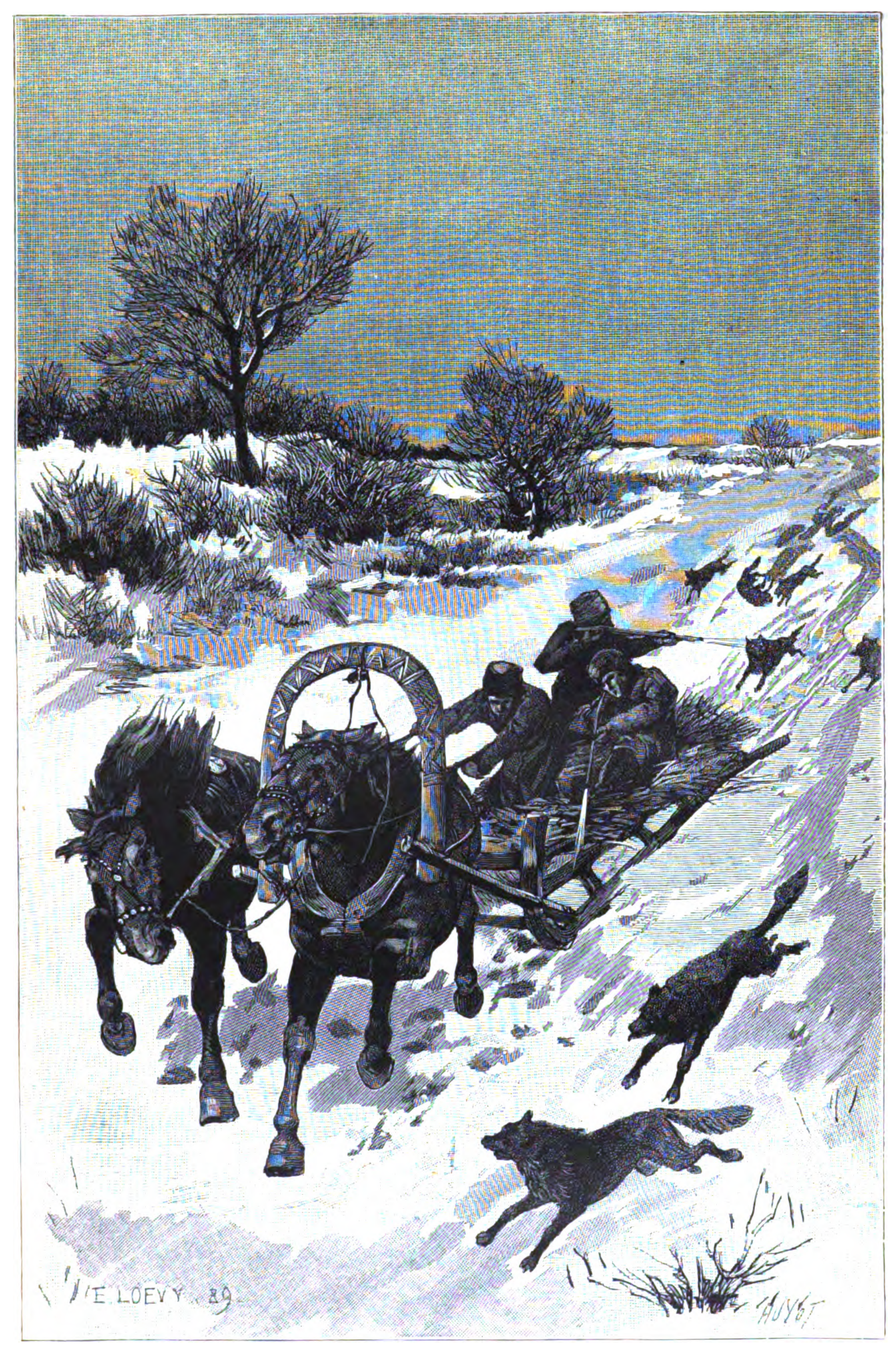
Matwéieff acquit par ses talents et ses connaissances, puisées dans la société des étrangers, un grand crédit auprès du Tsar, au point que le simple strélitz fut honoré des visites de son souverain. Matwéieff fut nommé intendant des spectacles de la cour et il donna des représentations chez lui. A l'une de ces représentations, Alexis Romanoff remarqua la beauté de Nathalie Narychkine, la fille de Cyrille et nièce du beau-frère de Matwéief. Celui-ci ne manqua pas de profiter de cet intérêt. Il offrit à la belle jeune fille d'habiter sa maison avec sa sœur cadette.

Le Tsar, veuf de Marie Miloslafsky, finit par s'éprendre de Nathalie, après l'avoir revue fréquemment, et, bien que de vingt-deux ans plus âgé qu'elle, il l'épousa. Devenue tsaritza, Nathalie Narychkine fut la mère de Pierre le Grand. Lors de la révolte des strélitz, sous la régence de la tsaritza Sophie, sœur de Pierre le Grand, d'un premier lit de son père, les deux frères aînés de Nathalie furent massacrés. Un troisième, Léon, parvint seul à être sauvé. Il laissa une postérité nombreuse, qui fut très en évidence à la cour, sous Pierre le Grand et sa fille Élisabeth. Cette postérité existe toujours et est en ce moment représentée par le grand chambellan M. Emmanuel Narychkine.

Les autres Narychkine appartiennent à une branche toute différente; leurs ancêtres étaient à peine apparentés au frère de la tsaritza. Ils descendent pour la plupart de son cousin issu de germain. C'est à cette branche, qui n'a rien de commun avec l'alliance souveraine, qu'il faut rattacher, par exemple, Dimitri Narychkine, qui épousa Jenny Falcon, actrice française du théâtre Michel, et sœur cadette de la célèbre Cornélie Falcon, actuellement M[me] Malançon.

Dans la notice de l'Almanach de Gotha sur les comtes Razoumofsky, il est dit aussi qu'ils descendent du feld-maréchal Cyrille Razoumofsky et de la *princesse* Catherine Narychkine. Pierre le Grand avait signé des lettres de créance pour une ambassade en Espagne, destinées à Alexandre Narychkine, le fils de son oncle maternel, Léon, et dans lesquelles il nommait ce chef de la maison mon cousin le *comte* Narychkine, titre que celui-ci ne voulut pas porter, ce qui fait qu'il n'y a ni comtes ni princes Narychkine.

Il en est de même des Rimsky-Korsakoff, qui se font appeler princes,



Chasse au loup.

parce qu'un Korsakoff, d'une tout autre famille que la leur, a hérité du titre des princes Dondoukoff, khans de *dix-huit cent seize* familles de Kalmouks nomades. Feu M[me] Dora d'Istria donne des détails particulièrement intéressants sur la vie des khans Dondouk dans son livre célèbre : *Les Femmes en Orient.* Or, comme il y a des princes Dondoukoff-Korsakoff, alliés en France aux comtes d'Hauterive, les Rimsky-Korsakoff prétendent que ceux-ci doivent l'être aussi.

Parmi les familles étrangères qui n'ont pas changé de nom en s'établissant en Russie, il y a des comtes de Luxembourg, de la maison de Limbourg, qui a donné des empereurs d'Allemagne et des rois de Bohême, des comtes de Toulouse-Lautrec, descendants des célèbres Raymond qui furent comtes de Toulouse depuis 852, et de vrais princes de Lusignan, issus du roi de Chypre de la maison d'Antioche, qui remonte à Ebles le Bâtard, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine en 928.

Quant aux familles étrangères qui ont russifié ou changé leurs noms, il faut citer encore les Lëwchine, en Russie depuis 1365 et issus des anciens comtes bavarois de Lœwenstein, dont le fief a passé depuis à la maison régnante de Wittelsbach, les Khwostoff, Pyjoff, Lébedeff, Chafroff, Bielkine et Otiaïeff, qui descendent d'un margrave allemand, arrivé à Moscou en 1300 et dont la prononciation russe a transformé inintelligiblement le nom en Bassovol; les Nastchokine et les Olférieff, issus d'un duc italien, émigré à Twer en 1327, et que les Russes ont désigné, toujours à leur manière, par le nom de Vélitchko.

Enfin, il y a en Russie beaucoup de descendants directs du grand-duc de Lithuanie Gédimin, agnats des Jagellons, les rois de Pologne qui ont donné aussi des rois à la Bohême. Ils sont tous princes, comme dans les familles de leur race établies en France et en Autriche, les Czartoryski et les Sanguszka, excepté les Koribut-Kupidowicz, les Boulgakoff, les Slucki, les Krétowicz et les Tyszkiewicz. Ces derniers sont comtes tandis que les quatre autres familles, tombées dans l'obscurité la plus profonde, sont dépouillées de leurs titres. Les familles princières sont les Troubetskoï, Woronecki, Khovansky, Galitzine, Kourakine et Koryatowicz-Kurcéwicz.

Les Galitzine et les Troubetskoï sont tout aussi connus à l'étranger que les Dolgoroukoff. C'est par leur importance numérique que la plupart ont acquis cet avantage. Il y a cent cinquante princes Galitzine répandus un peu partout.

Issue de la maison souveraine de Moscou par une tante du grand-duc Jean III, la princesse Anne, fille de Basile Ier, la famille Galitzine aurait pu être considérée comme la première entre toutes les familles russes par le nombre des boyards et des hauts personnages qu'elle a produits. Elle compte, dans l'espace de trois siècles, vingt et un boyards de Moscou, deux feld-maréchaux, un grand amiral, etc. La famille Troubetskoï est également issue de la maison de Moscou par la princesse Aimée, fille du grand-duc Jean VI et sœur de Dimitri Donskoï; elle a donné aussi deux feld-maréchaux et un bon nombre de boyards, et aurait pu disputer aux Galitzine la primauté pour avoir conservé son apanage princier après que tous les princes russes eurent cédé les leurs à la couronne moscovite. Les Troubetskoï ont été princes apanagés de la ville de Troubtchevsk, gouvernement d'Orel, jusqu'en 1546.

La descendance en lignée féminine des grands-ducs de Moscou est un mérite généalogique digne de considération. Dix-sept familles russes et lithuaniennes descendent de princesses de Moscou. Ce sont, à part les Galitzine et les Troubetskoï, les princes Kourakine, Woronecki, Czartoryski, Stchépine, Kassatkine, Lobanoff, Stchétinine-Zassékine, Sontzoff, Sontzoff-Zassékine, Shahowskoï et Lwoff; de plus, les familles non titrées des Bielsky, Yanoff et Bytchkoff.

Les cinq premières maisons qui viennent d'être nommées étaient les plus rapprochées par alliance directe avec les tsars rurikovitch.

Les aïeux des Troubetskoï, issus du frère aîné de Jagellon, souche de la célèbre race des rois de Pologne, ne se sont établis en Russie que depuis 1379; les Galitzine, qui descendent d'un oncle aîné de Jagellon, sont arrivés à Moscou en 1408.

Mais ce n'est pas seulement pour cette raison que ces deux familles illustres doivent quand même céder le pas à bien des maisons de leur pays. C'est comme ancienneté de leur origine princière qu'une bonne centaine de familles russes leur sont supérieures sous le rapport

généalogique. Gédimin, leur grand ancêtre, ne sortit de l'obscurité, en devenant grand-duc de Lithuanie, qu'en 1315. Or presque toutes les maisons russes remontent au delà de cette date. On sait d'ailleurs, par une légende très accréditée, que Gédimin était au ser-



Fig. 58. — Chasseur et piqueur; photographie de Jasvoïn, à Saint-Pétersbourg.

vice du duc de Lithuanie, Witénez; qu'il le poignarda traîtreusement pour épouser sa femme, fille d'un marchand d'abeilles, et qu'il s'empara du trône, aidé par la duchesse. C'était un païen fanatique qui resta tel comme souverain. Son fils Olgerd et même son petit-fils Jagellon le furent au commencement. Olgerd embrassa le christianisme pour épouser la princesse Julienne, fille du grand-duc de Twer, dont le père et la mère, saint Michel et sainte Anne, sont canonisés. Qu'est-ce donc

vraiment qu'une origine païenne du quatorzième siècle, en comparaison de celle des descendants de Rurik?

Le titre de prince est très peu rare en Russie. On sait que les titres russes passent à toute la postérité directe des deux sexes. Aussi n'est-il pas exagéré de dire qu'il y a pour le moins deux mille princes dans l'empire des Tsars. Il y en a tant que le roi d'armes lui-même ne peut en connaître tous les noms. Jamais leur liste complète n'a été publiée.

Il arriva même à des empereurs d'être pris à de faux titres. Alexandre Ier, en écrivant à M. Castriolo-Skanderbeg, qui prétendait descendre directement du dernier roi d'Albanie, le traitait toujours de prince dans ses lettres précieusement conservées. Le sénat, après avoir étudié la question généalogique, a refusé de reconnaître aux petits-fils de ce personnage le moindre droit au titre princier qu'il leur a été défendu de porter.

Tous les *tavades* (en géorgien chefs), créés par les souverains des petits royaumes de Kakheth, d'Yméreth ou de Karthli et de la principauté de Gourie, au lieu d'être assimilés à des barons, furent reconnus princes après l'annexion du Caucase.

Des khans de peuplades barbares, des *mourza* mongols, des *noïoni* et des *begs* kalmouks ont tous reçu le même titre que les descendants des grands-ducs russes et lithuaniens, des rois de Géorgie, des empereurs de Constantinople, des hospodars de Moldavie et des princes du Saint-Empire.

Voici les princes russes issus des Tartars : les Sibirsky, Tcherkassky, qui ont donné une tsaritza, Marie, la deuxième femme d'Ivan le Terrible, Mestchersky, Youssoupoff, Ouroussoff, Kotchoubey, Tuméneff, Kostroff, Chirinsky-Chikhmatoff, Ténicheff, Dévleth-Ghildéieff, Aktchourine, Tarkofsky et Tchinghis. Les maisons historiques des Glinski et Cantémir étaient aussi de ce nombre.

Les comtes russes d'extraction tartare sont : les Apraxine, dont était issue la tsaritza Marthe, la première femme du tsar Théodore III; Rostoptchine, Mordwinoff, Ouvaroff et Baranoff. Parmi les familles non titrées, voici les plus connues : les Sabouroff, de la même souche que le tsar

Boris Godounoff et qui ont donné une grande-duchesse de Moscou, la première femme de Basile III; Salomonie, devenue la bienheureuse Sophie; les Bibikoff (feu la princesse Kotchoubey appartenait à cette maison), les Hitrovo, les Verdérefsky, les Hanykoff, les Rataïeff, les Douvanoff, les Krioukoff, les Arsénieff, les Davydoff, alliés au duc de Grammont et aux marquis de Gabriac; les Ermoloff, les Dachkoff, les Bachméteff, dont un membre a hérité du titre de comte Protassoff; les Léontieff, les Mansouroff, les Svistounoff, les Baltine, les Somoff, les Petrovo-Salovo, les Pawloff, les Zlobine, les Orinkine, les Youchkoff, les Rtistcheff, les Anitchkoff, les Békétoff, les Idanoff, les Matiouchkine, les Zagoskine, les Zagriajski, et bien d'autres.

On voit que le contingent tartare n'est pas sans importance. Ces familles de grands seigneurs asiatiques n'avaient qu'à entrer dans la noblesse russe; mais il était inutile d'accorder le titre de prince à celles qui ne l'ont pas acquis, en récompense de leurs services, comme les Kotchoubey. On aurait pu leur laisser leurs titres non traduits.

Il y a encore une famille russe, nommée Sultan Ghireï, qui descend des khans de Crimée. Le double nom de Baudoin de Courtenay est devenu le nom patronymique qui remplace le titre princier des descendants des princes capétiens de Courtenay, établis en Petite-Russie. Il y a un professeur, M. Baudoin de Courtenay, à l'Université de Kiev.

Des Arméniens sont aussi devenus princes russes; à part les Argoutinsky-Dolgorouki, déjà nommés, ce sont : les Béboutoff, Toumanoff, Tarkhanoff, Palavandoff, Begtabékoff, Amiredgiboff et Mélikoff, de la même souche que feu le comte Loris Mélikoff.

Les comtes russes sont moins nombreux que ceux des grandes puissances de l'Europe occidentale.

Pourtant, si l'on fait entrer en ligne ceux de la Russie proprement dite, ceux de la Pologne, des provinces baltiques et de la Finlande, il y en aura peut-être, en somme, autant que de princes. J'ai déjà fait remarquer que les plus anciennes maisons comtales de la Russie sont celles des Golovine et des Chérémételf.

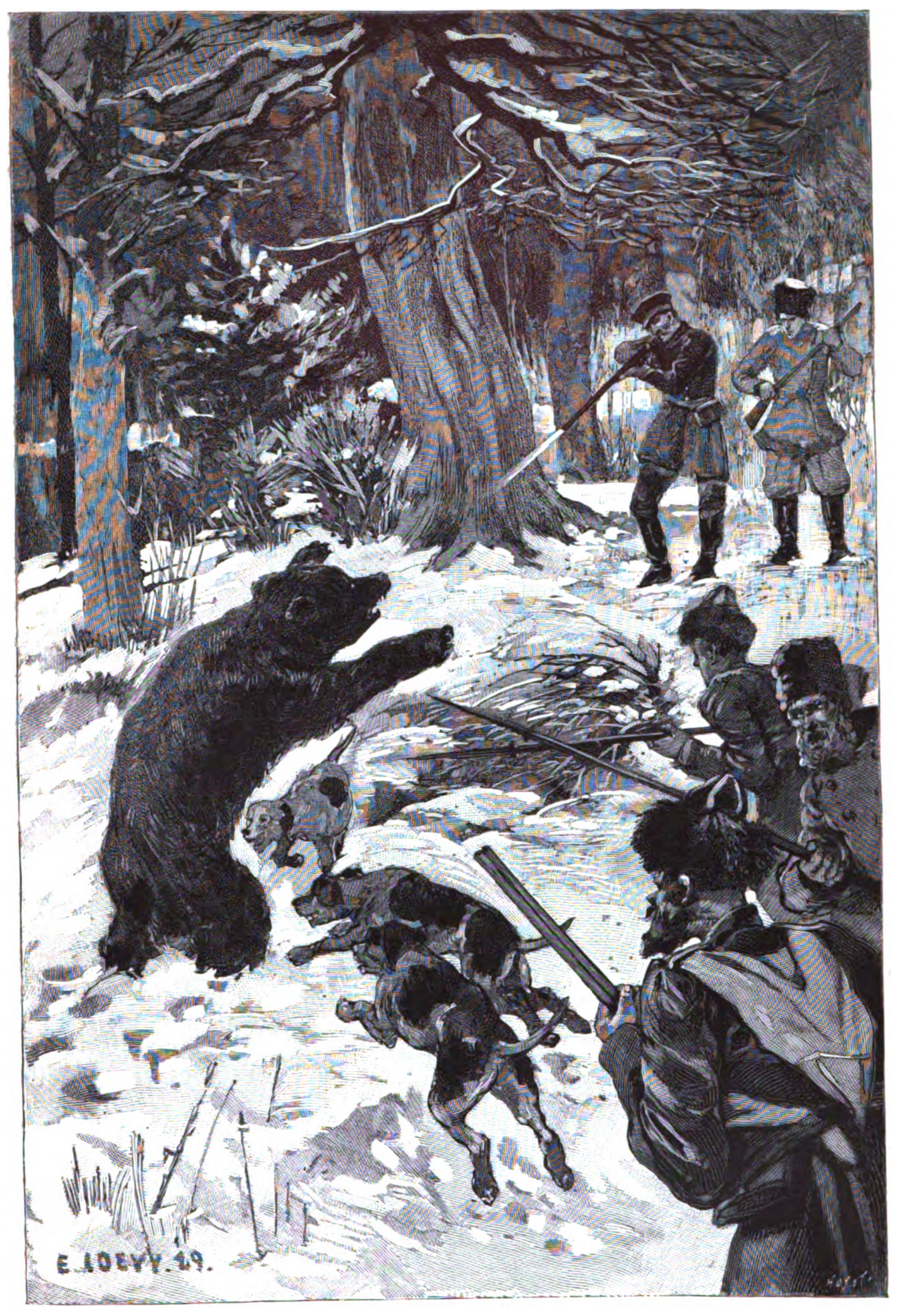
La famille des Tolstoï, si connue à l'étranger, est aussi l'une des

premières qui ait obtenu le titre de comte russe. Elle est en même temps la plus nombreuse entre toutes ces familles et compte, en dehors de beaucoup d'hommes d'État et de généraux célèbres, plusieurs grands écrivains. Elle est issue d'un grand personnage, arrivé de l'Allemagne à Tchernigoff en 1300, à la tête d'une milice composée de 3.000 hommes. On n'en sait rien de plus, sinon qu'il se nommait *Indriss,* sans doute *Indrich,* en tchèque Henri, ce qui ferait supposer qu'il venait de la Gallicie ou de la Bosnie. Cet ancêtre des Tolstoï est en même temps celui des Dournovo, des Daniloff, des Wassiltchikoff, dont une branche est princière et qui ont donné une tsaritza, Anne, sixième femme d'Ivan le Terrible.

L'empereur de Russie confère encore le titre de comte, comme grand-duc de Finlande, de même qu'il le faisait comme roi de Pologne, au temps de la constitution de ce pays. Ainsi, par exemple, les Haucke, parents maternels des princes de Battenberg, ont été créés comtes polonais par l'empereur Nicolas; et les Zakrewski, qui sembleraient des comtes russes, ont obtenu le titre de comte finlandais de ce même empereur. Alexandre III n'a nommé qu'un seul comte, M. Delianof, ministre de l'instruction publique.

Pas plus qu'en Allemagne, les titres de ducs et de marquis ne sont conférés en Russie. Il n'y a même point de ducs. En fait de marquis étrangers russifiés, il n'y a que les Traversay, de la famille française Prévost de Sansac, les marquis italiens Paulucci et le marquis romain de Mirow-Gonzague-Myszkowski, comte Wielopolski, le riche Polonais qui a épousé la princesse Albertine de Montenuovo, petite-fille de l'impératrice Marie-Louise et du comte de Neipperg. Les marquis de Lambert et de Saint-Bris, établis en Russie depuis la Révolution française, sont enregistrés parmi les comtes russes avec le seul nom de Lambert.

Mais c'est l'origine des barons russes qui est curieuse. Le titre de baron de l'Empire de Russie ne se confère plus que très rarement à des banquiers ou à de grands industriels. Pierre le Grand avait tenté de le donner à des Russes, aux Stroganoff (depuis comtes), aux Solowieff, aux Tcherkassoff. Ce titre n'allait pas aux noms russes, aussi les succes-



Chasse à l'ours.

seurs de ce souverain n'ont-ils plus donné aux familles indigènes que le titre de comte, en réservant le titre de baron aux étrangers.

L'arrière-grand-père des Frédériks, issu de marchands étrangers de la ville d'Arkhangel, fut créé baron par Catherine II, à la demande d'Orloff. Ce marchand avait rendu de grands services d'argent à cet influent personnage, grâce auquel il obtint même le poste envié, à juste



Fig. 59. — Piqueur et ses chiens.

titre, de banquier de la cour. Le baron s'enrichit énormément pendant la guerre avec la Turquie, et Gelbig raconte dans son ouvrage *Russische Günstlinge,* comment, à une grande fête que Frédériks donna après la signature de la paix, il mit au-dessus de la porte de sa salle à manger la devise qui caractérisait la noblesse de ses sentiments : « La guerre nourrit, la paix épuise. »

Dimsdale, un médecin anglais, obtint la dignité de baron de l'empire

de Russie, pour avoir vacciné l'impératrice Catherine II et son fils Paul.

La facilité de l'acquisition de ce titre, qui est devenu le titre des Juifs dans toute l'Europe, échauffe la bile des orgueilleux barons allemands des provinces baltiques, qui sont aussi nombreux que les princes du Caucase; tous sont loin de descendre des chevaliers teutoniques comme ils le prétendent. Parmi eux, l'origine la plus ancienne et la plus illustre est celle des Toll. Les barons Buxhoewden, dont une branche est comtale, descendent d'un frère d'Albert, le prince-évêque de Riga, apôtre de la Livonie, vers 1200. Les barons Rosen (dont descendaient le maréchal de France et le marquis de Rosen de Bolleville), sont issus du célèbre comte Slawnik de Bohême, qui vivait en 950. Les barons Ungern-Sternberg sont aussi d'origine tchèque; ils appartiennent à la race des Zdislawice, connus en Bohême depuis 1130 et qui ont possédé par la suite le comté de Szegedin, en Hongrie. Les barons Lieven représentent la seule noblesse indigène dans la noblesse de Livonie. Leur ancêtre Kubbe, chef du pays, accueillit les premiers croisés, en 1186, dans son château, qui existe encore et appartient au prince Lieven. Ce château, nommé Crémonen, est le plus ancien des châteaux sur tout le territoire de l'empire de Russie. Une branche des barons Lieven tient son titre princier de Nicolas I[er], qui le conféra à son ancienne institutrice et l'institutrice de ses sœurs, la veuve du baron Lieven, née de Posse.

La plupart des autres barons livoniens, esthoniens et courlandais appartiennent à des familles qui sont venues de la Westphalie pour s'établir dans les États de l'ordre teutonique, du treizième au seizième siècle; ils ont obtenu leurs titres de barons du roi de Suède.

Quant à la noblesse non titrée, souvent bien plus illustre par l'origine ancienne, elle est extrêmement nombreuse en Russie; elle est légion. M. Leroy-Beaulieu n'a pas exagéré en portant une fois au chiffre de deux millions le nombre des sujets russes appartenant à la noblesse.

Une existence entière ne suffirait pas à écrire une notice circonstanciée sur toutes les familles nobles de l'empire de Russie, c'est-à-dire

sur : 1° les familles des princes, comtes, barons et gentilshommes russes de noblesse ancienne, antérieure aux réformes de Pierre le Grand, et sur celles qui ont été anoblies depuis; 2° les princes, comtes, barons et les innombrables gentilshommes du royaume de Pologne; 3° les comtes, barons et gentilshommes de la Livonie, de l'Esthonie et de la Courlande (les seuls princes qu'il y ait sont les Lieven mentionnés ci-dessus et les Weimarn, qui ont hérité de leur titre du prince Barclay de Tolly le feld-maréchal de 1814, bourgeois anobli de Riga et d'origine anglaise); 4° les princes et gentilshommes du Caucase, géorgiens et arméniens (il n'y a, parmi eux, qu'une seule famille comtale, c'est celle du comte Loris Mélikoff); 5° les comtes, barons et gentilshommes finlandais; 6° les comtes et gentilshommes de la Petite-Russie, d'origine cosaque ou polonaise; et 7° les princes, marquis, comtes, barons et gentilshommes étrangers qui se sont établis en Russie depuis un siècle.



Fig. 60. — Type de cocher de grande maison; d'après une photographie communiquée par le docteur Isnard.

Mais si l'on avait la patience d'accomplir ce travail, ce serait écrire l'histoire anecdotique du monde entier, car ni l'élément chinois (les princes Orbéliani), ni l'élément abyssin (les princes Abachidze), ni l'élément juif portugais (les comtes Divier) et juif allemand (les comtes Cancrine), ni aucun autre, ne manqueraient dans cet incommensurable almanach généalogique.

Les personnages les plus riches dans la noblesse russe sont le prince Youssoupoff et les comtes Orloff-Davydoff. Le prince Youssoupoff,

dernier rejeton de cette ancienne maison tartare, laissera toute sa fortune à sa fille unique, mariée au comte Soumarokoff-Elston. Celui-ci est le fils d'un enfant d'adoption de la comtesse Catherine Tiesenhausen, demoiselle d'honneur de l'impératrice Alexandra, la femme de Nicolas I[er].

Les comtes Orloff-Davydoff sont les petits-fils d'un Pierre Davydoff qui appartenait à une famille d'origine tartare, et de la comtesse Nathalie Orloff, la fille d'un frère cadet du prince Orloff, favori de Catherine II.

Il ne faut pas croire que le prince Orloff, feu l'ambassadeur de Russie à Paris, ait été un descendant de ce dernier. Le père du diplomate était le fils naturel de son troisième frère Théodore. Le titre de prince lui fut conféré par l'empereur Nicolas.

Les comtes Orloff-Denissoff, qui semblent faire partie de la même famille, sont d'une tout autre origine ; ce sont des Cosaques Orloff. Ils ont hérité par alliance du titre de comte Denissoff, accordé par Paul I[er] également à un Cosaque, qui de simple soldat était devenu ataman de l'armée du Don. Il ne serait pas inutile d'ajouter que le favori de Catherine II était le petit-fils d'un strélitz de Pierre le Grand que l'on croit avoir été le fils d'un Allemand nommé Adler.

Les comtes Chérémételf, dont il a déjà été parlé, les comtes Stroganoff, dont les ancêtres ont conquis la Sibérie, et le prince Woronzoff de la maison Chouvaloff, sont aussi immensément riches.

Tous habitent à Saint-Pétersbourg de beaux palais remplis d'objets d'art ou de grand luxe, et possèdent d'immenses propriétés foncières avec des châteaux en province ; mais on ne peut comparer leurs richesses et le train de leurs maisons à ceux de quelques lords anglais, de quelques princes romains et de quelques seigneurs princiers d'Autriche-Hongrie. On se refuse à croire les descriptions des fêtes féeriques par lesquelles leurs ancêtres ont tant émerveillé les diplomates étrangers sous le règne de Paul I[er]; il n'en reste que le souvenir.

On pourrait encore citer comme de très grandes fortunes celles des princes Paskéwicz, Répnine-Wolkhonsky, Czernicheff, Shahofskoï-Stréchneff, Lieven, Kotchoubey, Galitzine (des deux branches), Soltykoff

et Wassiltchikoff, des comtes Bobrinsky, Apraxine, Woronzoff-Dachkoff, Chouvaloff et Tolstoï, des Narychkine de la branche aînée, et bien d'autres encore.

A part les fortunes polonaises plus considérables dont les émigrés ont privé la Russie, celle des Démidoff, des Bélosselsky, des Koucheleff-Bezborodko et des Wittgenstein ont disparu ces dernières années par suite de ruine, de mort et de partages.

En Pologne, les comtes Tyszkiewicz, Wielopolski et Potocki sont encore extrêmement riches.

Les fortunes polonaises se conservent par des majorats, qui sont aussi exceptionnels que relativement importants en Russie. Les richesses, en Russie, sont divisées en tant de parties, que les aînés et les arrière-petits-enfants de nos familles fortunées se trouvent parfois dans la misère. Du reste, en fait de très grandes fortunes héréditaires datant de plus de deux siècles, il n'y a que celle des Stroganoff et des Chérémételf; les autres ont été acquises récemment par des mésalliances avec des familles d'industriels enrichis, comme les Démidoff, Yakovleff et Miasnikoff.

Ce sont la dictinction de l'origine et l'ancienneté de la race, non les richesses et les alliances, qui constituent le prestige de la noblesse russe ; aussi, en province, sait-on faire une différence entre l'antiquité et les mérites généalogiques d'un nom sans titres, qui est inscrit dans les livres des boyards, et celui des personnages anoblis par les grades de colonel ou de conseiller d'État actuel ou par les croix de Saint-Vladimir, car toutes ces distinctions honorifiques donnent en Russie la noblesse héréditaire.

Cependant, à dire vrai, un titre de comte bien authentique, que le peuple considère comme quelque chose de plus important que celui de prince, — peut-être parce que tous les comtes récemment créés avaient été jusque-là les premiers fonctionnaires de l'État, ministres ou généraux, — en impose encore plus aux masses qu'un nom tout aussi ancien de la Russie.

La famille des Chouvaloff est trop souvent citée en France pour que je ne dise pas quelques mots sur son origine. L'élévation des Chou-

valoff ne remonte qu'à Pierre le Grand. Des trois fils d'un petit propriétaire de Kostroma, soldat de la garde, l'un devint général sous la protection du célèbre Osterman.

Il y a encore deux grandes familles russes dont l'une est extrêmement connue en France et sur lesquelles il nous reste à donner des informations : ce sont les comtes Bobrinsky et Hendrikoff.

Les Bobrinsky, riches, très bien en cour et qui ont donné dernièrement des ministres en même temps que des grands maréchaux de la noblesse dans les deux capitales de la Russie, sont issus d'un fils de Catherine II et d'Orloff. Cinq jours après son avènement au trône, Paul Ier créa comte son frère naturel, nommé Bobrinsky, du nom d'une terre dont il avait été doté par sa mère. Les grands maréchaux de la noblesse sont les petits-fils du premier comte, et la vieille comtesse Bobrinsky, née Bielinska, qui habite la France, à Passy, depuis plusieurs années, est la veuve d'un petit-fils de la grande Impératrice.

La noblesse russe est, on le voit, si nombreuse qu'elle constate de temps à autre le naufrage de quelqu'un de ses membres dans la bourrasque des plaisirs à l'étranger; mais lorsqu'un homme est emporté par le vent sur le pont d'un grand navire, est-ce que la marche du vaisseau est pour cela compromise?

CHAPITRE VIII.

LE CLERGÉ.

Organisation. — Rites, le service religieux. — Une nuit de Pâques à la cathédrale d'Isaac. — Le baptême de la Croix. — Principales églises de Saint-Pétersbourg. — La chapelle de la cour.

L'introduction du christianisme en Russie remonte au premier siècle de notre ère. Le premier historien russe, ou plutôt le célèbre annaliste, Nestor, raconte, dans ses annales, la légende de l'arrivée de l'apôtre saint André aux montagnes du Dnièper, qui sont couvertes aujourd'hui par la ville de Kiev. Ayant planté une croix, il aurait prédit qu'un jour viendrait où cet emplacement serait éclairé de la grâce divine. L'introduction historique ou plutôt officielle du christianisme en Russie date de 988, lorsque le grand-duc Vladimir, après s'être converti lui-même, a imposé à ses peuples la nouvelle religion.

Malgré la protection que le christianisme a trouvée en Russie de la part du pouvoir temporel, l'Église chrétienne a eu néanmoins bien des crises à traverser et bien des luttes à soutenir contre les souverains des peuples voisins. Ces obstacles et ces luttes n'ont pu cependant entraver la grande œuvre de saint Vladimir. Les missionnaires grecs, qui avaient introduit en Russie le culte de la Rédemption, ne visant pas à l'asservissement moral ou matériel des populations de ces vastes contrées, ont eu soin de prêcher la nouvelle religion dans la langue du pays et de convertir les Russes par la persuasion. L'introduction de l'orthodoxie grecque en Russie ne fut pas imposée de force au peuple comme une corvée ou comme une obligation de conquête brutale; ce fut,

comme qui dirait, une greffe de plante rare sur l'arbre robuste de la nationalité russe. Quelques dizaines d'années après, nous voyons les Russes dévoués si sincèrement à leur religion, que les invasions des différentes hordes de barbares et finalement celle des Mongols n'ont pu ébranler leurs convictions religieuses. L'alliance de ces deux éléments, la nationalité russe et la religion orthodoxe, fut si intime et si solide, que le nom d'orthodoxe (*pravoslavny*) devint le synonyme de Russe.



Fig. 61. — Mitre du premier patriarche, Job; seizième siècle. *Antiquités de l'Empire de Russie;* Moscou et Saint-Pétersbourg, 1849-1853.

Grâce à l'organisation aussi savante que rationnelle que l'Église grecque avait adoptée pour son clergé et qui fut introduite en Russie avec le christianisme, le clergé russe a su éviter sa dénationalisation, comme cela est arrivé à l'Église catholique. Le Russe qui embrassait la vie cléricale et qui se vouait au service de l'autel ne se détachait point de sa nationalité. Tout en servant son Dieu, il ne cessait pas d'appartenir corps et âme à la nation qui l'a vu naître, et les sentiments et les principes de son peuple ne lui devenaient point étrangers par le fait qu'il endossait l'habit sacerdotal. Comme dans tous les pays orthodoxes, l'Église russe est avant tout nationale, et aucun intérêt étranger à ceux de la nation ne prime dans ses convictions religieuses.

Voilà pourquoi, dans toutes les époques de crise qu'a traversées la nationalité russe, on voit le clergé russe marcher à la tête du mouve-



Fig. 62. — Type de moine; photographie de Raoult, à Odessa.

ment national et ne point s'affranchir des devoirs, tout périlleux qu'ils soient, que le salut de la patrie impose aux Russes. Pendant la lourde période du joug mongol, n'a-t-on pas vu une quantité de membres éminents du clergé russe affronter avec joie la mort et les tortures, non

seulement pour des questions de convictions religieuses, mais aussi et surtout pour des intérêts purement nationaux? N'a-t-on pas vu le patriarche russe Hermogène préférer, en 1612, une mort atroce à des richesses et dédaigner la conservation de la plus haute position ecclésiastique qu'un prêtre pût atteindre en Russie?

La Russie traversait alors la crise la plus terrible de son histoire. Moscou, après une série de désastres des armées russes, se trouvait entre les mains des Polonais. La Russie n'avait plus de souverain, le dernier Tsar, Basile Chouiski, fait prisonnier par l'armée polonaise, fut tonsuré et jeté dans le cachot d'un couvent; une partie des boyards, alléchés par des promesses polonaises, avaient élu pour tsar de Russie le prince Ladislas, fils du roi Sigismond de Pologne; tout l'édifice de la nation russe semblait menacé de chute et l'on n'espérait des secours de nulle part. C'est à ce moment-là que le grand martyr, le patriarche Hermogène, lança son mandement au peuple russe, le déliant de tout serment qu'il pourrait donner au prince étranger et l'exhortant à se soulever pour sauver la patrie. Hermogène fut jeté dans un cachot où on le laissa mourir d'inanition. Mais sa voix fut écoutée, et les Russes trouvèrent leurs libérateurs dans un simple boucher de Nijni-Novgorod, le célèbre Cosma-Minine, et dans le non moins illustre boyard prince Dimitri Pojarski.

Cette union si intime entre le clergé et le peuple russe a contribué puissamment à consolider l'Église orthodoxe en Russie, et à lui assurer une position dont la solidité et le caractère essentiellement national bravent toutes les attaques des ennemis de l'organisation politique et sociale de l'empire russe.

L'organisation du clergé orthodoxe de Russie est, comme nous l'avons dit, calquée sur celle des autres Églises autocéphales de l'Orient. Le clergé russe se compose de deux grandes branches : le clergé monastique ou noir, et le clergé séculier ou blanc. Le premier est voué au célibat et c'est dans son sein que se recrutent les hauts dignitaires de l'Église, tandis que l'autre est obligé de se marier et seul a le droit de confesser les fidèles.

Le clergé monastique est de trois degrés : les moines, les prêtres et

les évêques. Les deux premiers degrés passent leur vie dans les couvents et sont soumis, ainsi que le troisième, à un régime de vie très austère; il leur est défendu, entre autres, de manger de la viande, sauf dans certains cas de maladie et à quelques grandes fêtes ecclésiastiques.

On commence la carrière monacale par les fonctions de *poslouchnik* (frère convers), et, après un certain laps de temps, on prononce définitivement des vœux et l'on devient moine. Le degré de la prêtrise se sub-

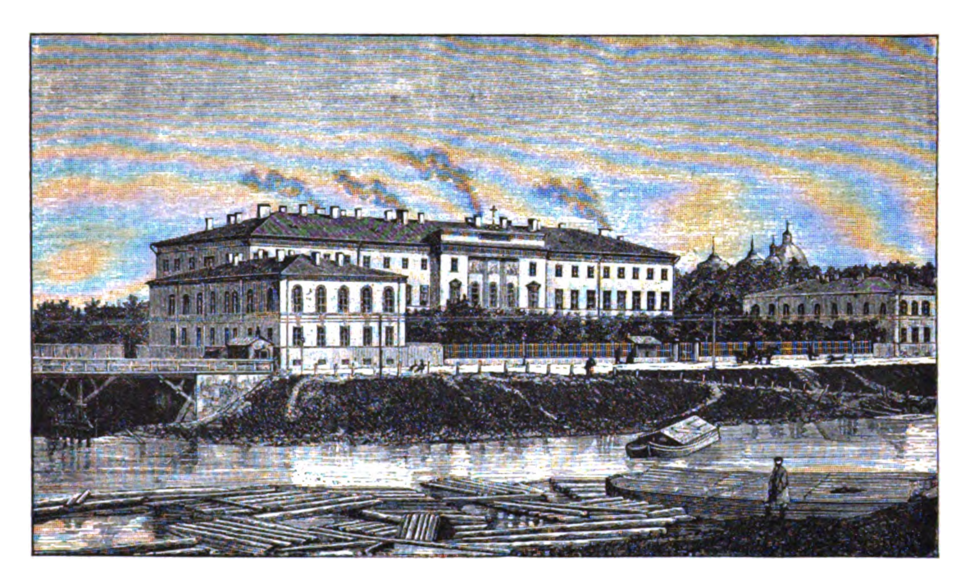


Fig. 63. — Séminaire orthodoxe, à Saint-Pétersbourg.

divise en diacre monacal (*hiéro-diacone*), prêtre-moine (*hiéro-monach*) et archimandrite (grade intermédiaire entre l'évêque et le moine). C'est dans ce degré que sont choisis les abbés des couvents (*higoumènes*) et les recteurs des académies théologiques et des séminaires.

Pour devenir prêtre-moine, il faut, comme dans le clergé séculier, avoir achevé ses études au moins dans un séminaire; on n'est ordonné archimandrite que lorsqu'on possède un grade académique : maître ou docteur en théologie.

Le degré supérieur est composé de trois grades : 1° métropolite, 2° archevêque et 3° évêque. Autrefois, l'Église russe possédait encore

le grade de patriarche; mais il fut aboli par Pierre le Grand, qui créa à sa place, en 1720, le Saint-Synode de l'Église russe.

Créé en 1720, le Saint-Synode de l'Église orthodoxe de Russie concentre en ses mains la haute autorité ecclésiastique de Russie. Formé ordinairement de cinq prélats appelés par l'Empereur à faire partie de ce grand corps ecclésiastique, le Saint-Synode est entièrement indépendant du pouvoir civil en tout ce qui concerne les questions dogmatiques et du culte. L'idée, par conséquent, que certains écrivains occidentaux, ignorant les conditions de la vie sociale et politique en Russie, ont propagée sur la dépendance du clergé vis-à-vis de l'Empereur ainsi que sur le rôle de pape que le Tsar jouerait dans l'Église russe, est complètement dénuée de fondement.



Fig. 64. — Lanterne d'église; *Antiquités de l'Empire russe.*

Le Synode est toutefois soumis, dans toutes les questions d'administration ecclésiastique ainsi que dans celles concernant ses rapports avec le pouvoir civil et la société, au contrôle du délégué du pouvoir civil, qui porte le titre de procureur impérial près le Saint-Synode. Les attributions de ce fonctionnaire sont analogues à celles d'un ministre des cultes en France. Il assiste à toutes les délibérations du Saint-Synode pour veiller à ce que les décisions des prélats ne soient pas en opposition avec les lois de l'empire, et il sanctionne toutes les résolutions du Saint-Synode par son apostille officielle.

Ces fonctions sont occupées actuellement par un homme de grande valeur, le conseiller privé actuel Pobédonostzeff. Homme d'État d'une instruction très nourrie, rehaussée par un caractère intègre et ferme, par un patriotisme ardent, M. Pobédonostzeff est le type d'un Russe aimant sa religion de toutes les forces de son âme et dévoué à son souverain jusqu'à l'abnégation de soi-même. Ancien directeur d'études de l'Empereur actuel, il a rendu à la Russie un service

inoubliable, en ornant l'esprit de son auguste élève de connaissances solides, et en ouvrant son cœur et son intelligence au culte de la justice et de la vérité.

Le Saint-Synode est composé, comme nous venons de le dire, de



Fig. 65. — Mgr Isidore, métropolite de Saint-Pétersbourg ; d'après un dessin de Borel.

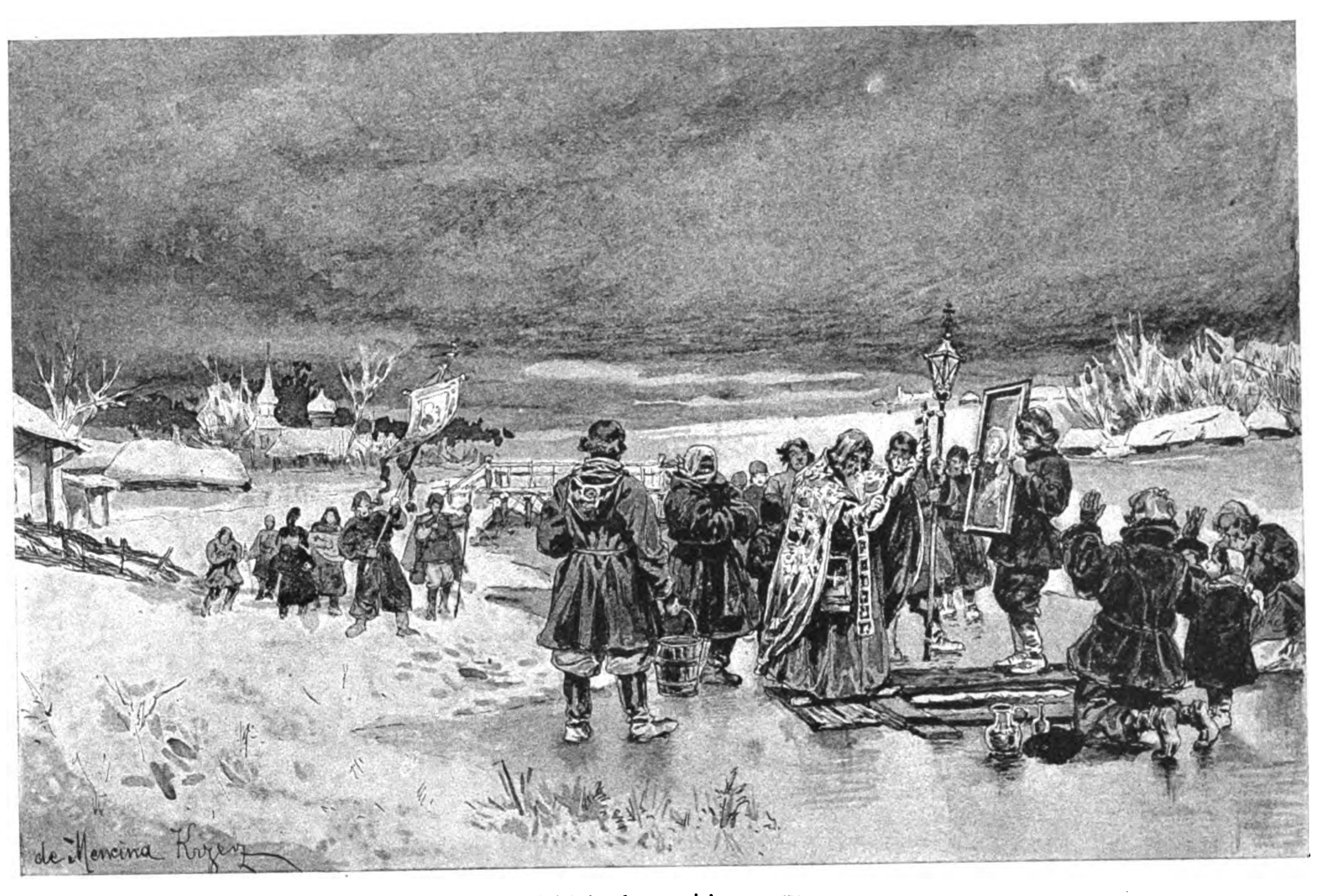
cinq membres. La présidence y appartient de droit au métropolite de Novgorod et de Saint-Pétersbourg, premier prélat de Russie. Le titulaire actuel de ce premier siège épiscopal, c'est Mgr Isidore. Ce digne prélat de l'Église russe, qui joint à une érudition très complète un cœur d'or, est d'un âge très avancé (il a fêté en 1884 le cinquantenaire de son élévation à la dignité épiscopale), ce qui ne

l'empêche pas de déployer une rare énergie dans l'exercice de ses fonctions et de ne jamais négliger les offices qui lui incombent en sa qualité de premier dignitaire de l'Église orthodoxe de Russie. Esprit éclairé et tolérant, il sert de modèle aux autres membres du clergé, tant par la vie exemplaire qu'il a toujours menée que par sa bienfaisance intarissable et vraiment évangélique.



Fig. 66. — Prêtre revêtu de ses ornements sacerdotaux.

Gardien vigilant des lois religieuses, le Saint-Synode de l'Église russe, tout en formant l'autorité suprême dans les questions ecclésiastiques qui touchent la Russie, ne jouit pas toutefois des prérogatives appartenant aux chefs des autres Églises chrétiennes non orthodoxes. L'Église orthodoxe, ne reconnaissant pour son chef que le divin fondateur du Christianisme, n'admet pas de chef visible dans l'Église. C'est pourquoi, dans toutes les questions purement dogmatiques, ni le Saint-Synode



Bénédiction des eaux à la campagne.

russe, ni les patriarches d'Orient, ni aucun autre Synode orthodoxe, ne peuvent imposer leur volonté aux fidèles.

Les questions dogmatiques ne reçoivent leur solution que dans des conciles œcuméniques, composés de représentants de toutes les Églises



Fig. 67. — Couronne de métropolite; *Antiquités de l'Empire russe.*

autocéphales de l'Orient. Ce sont les suivantes : le patriarcat œcuménique de Constantinople, les patriarcats de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie, l'archevêché de Monténégro et les Saints-Synodes de Russie, de Grèce, de Roumanie et de Serbie. Tous ces patriarcats et ces Synodes se trouvent entre eux en communion d'idées fraternelles et entretiennent des relations cordiales et suivies.

Sous le rapport ecclésiastique, la Russie est divisée en diocèses, qui ne correspondent pas tout à fait à la division administrative. L'Église russe a trois métropolites : ceux 1° de Novgorod et de Saint-Pétersbourg, 2° de Moscou et 3° de Kiev; 1 exarque, celui de Géorgie, 18 archevêques, 37 évêques et 32 vicaires. Tous ces dignitaires sont salariés par le gouvernement.

Le clergé séculier ou blanc se subdivise en 1° *protohiéréï* (prêtre supérieur, dont quelques-uns portent la mitre épiscopale pendant les offices), 2° *hiéréï* (prêtre), 3° *protodiacone* (diacre supérieur, attaché ordinairement au service d'un évêque) et 4° *diacone* (diacre). Tous les membres de ce clergé sont mariés; devenus veufs, ils ne peuvent plus se remarier et se retirent ordinairement dans un couvent.

Ce clergé est soumis hiérarchiquement à l'évêque de son diocèse. Les rapports de l'évêque avec le clergé de son diocèse se font par l'intermédiaire du consistoire, qui agit de son côté sur les curés par l'intermédiaire des *blagotchinnyé,* rang qui correspond à celui de chanoine dans l'Église catholique. Toute paroisse a son église desservie par un curé et un diacre assistés d'un certain nombre de serviteurs de l'église, tels que le *psalomchtchik* (lecteur du psautier), le *ponomar* (sacristain), etc.

Autrefois, c'est-à-dire jusqu'à la moitié du règne d'Alexandre II, le clergé séculier formait en Russie une caste séparée, où il était impossible d'entrer à un homme d'autre condition sociale. Les curés se transmettaient la cure et l'église avec la paroisse, soit en héritage sous l'approbation de l'évêque, soit par le mariage d'une des filles du prêtre. Ordinairement c'était ce dernier mode de transmission qui était le plus usité. Mais après les réformes d'Alexandre II, le mode d'existence du clergé a aussi subi une modification importante. Le régime de caste fut aboli et les fils de prêtres ne sont plus obligés de suivre la carrière de leurs pères.

Le clergé russe se recrute parmi les élèves des séminaires et des écoles supérieures ou académies théologiques, comme on les appelle en Russie. Il y a un séminaire dans chaque diocèse, et quant aux académies théologiques, il n'en existe que quatre dans tout l'empire : à Saint-Pétersbourg, à Moscou, à Kiev et à Kazan. Pour être ordonné

prêtre, il faut avoir achevé le cours complet des études de séminaire avec le grade de bachelier ès théologie. Les académies servent ordinairement de pépinières aux hautes dignités ecclésiastiques; c'est pourquoi la plupart de leurs étudiants se vouent à la vie monacale.



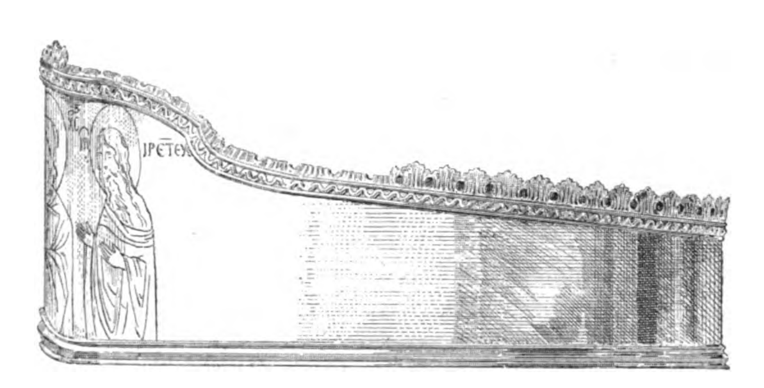


Fig. 68 et 69. — Face et profil d'une couronne nuptiale d'hommes; cathédrale de l'Assomption, à Moscou. D'après les *Antiquités de l'Empire russe.*

La vie de famille qu'il mène, au milieu de ses ouailles, a contribué à resserrer davantage les liens moraux qui existent entre le curé et ses paroissiens. Habitué à considérer ses ouailles comme ses frères et enfants, et sachant d'avance qu'il est voué à passer toute sa vie au milieu d'eux, sans attendre ni avancement ni transmutation d'une paroisse à une autre plus riche, le prêtre russe s'acclimate tellement au milieu où il se voit obligé de vivre, qu'il finit, dans les paroisses

rurales, par partager les travaux champêtres de ses ouailles. Ayant appris au séminaire les premières notions de médecine, le prêtre se voit souvent appelé à rendre des services de tout genre aux paysans. Modeste et n'aspirant pas à changer ses conditions de vie, il est le premier défenseur et ami de ses ouailles. Aussi voit-on ordinairement les paysans recourir, avant de s'adresser aux tribunaux, à leur curé, qui remplit bien souvent auprès d'eux les attributions d'arbitre sans appel. Le prêtre des campagnes est investi en même temps des fonctions d'inspecteur dans les écoles primaires, ce qui tend avant tout à rendre plus de force et d'importance à l'instruction religieuse et à l'éducation morale du peuple russe.

Le service religieux en Russie et tous les rites ecclésiastiques se font dans les églises qui sont ou cathédrales (*sobornaïa tserkov*), ou simples églises (*tserkov*), ou bien des chapelles (*tchassovnia*).

Les églises russes sont construites d'après le style d'architecture byzantine, ayant les autels tournés vers l'orient. L'intérieur de l'église est divisé en trois parties : le *pritvor* (vestibule), le *khrame* (temple) et l'*altar* (autel). Le *pritvor* est la partie occidentale de l'église, à la porte d'entrée, où se tiennent d'ordinaire les préposés à la vente des cierges.

Le temple est l'emplacement où les fidèles font leurs prières ; il est dépourvu de sièges ou de bancs. Dans les églises cathédrales, au milieu du temple se trouve une élévation avec un certain nombre de gradins, qui s'appelle la chaire épiscopale ; au coin, tout près des gradins qui mènent à la partie élevée près de l'autel, se trouve la chaire du diacre. Quant à l'élévation près de l'autel, elle est occupée par les chœurs des chantres et les lecteurs.

L'autel occupe la partie orientale de l'église et se trouve séparé du temple par une cloison couverte d'images et qui porte le nom d'*iconostase*. Cette cloison a trois portes : celle du milieu, à deux battants, dite *porte du Tsar*, et les deux autres, *portes des diacres*.

Au milieu de l'*altar*, tout droit devant la porte du Tsar, est placée une table qui porte le nom de l'autel proprement dit ou trône (*prestol*). Au-dessus de l'autel se trouve dans plusieurs églises un dais s'appuyant sur des colonnes. Du côté gauche de l'autel, vers la partie nord-est,

Fig. 70. — Cathédrale Saint-Isaac, à Saint-Pétersbourg ; d'après une photographie.

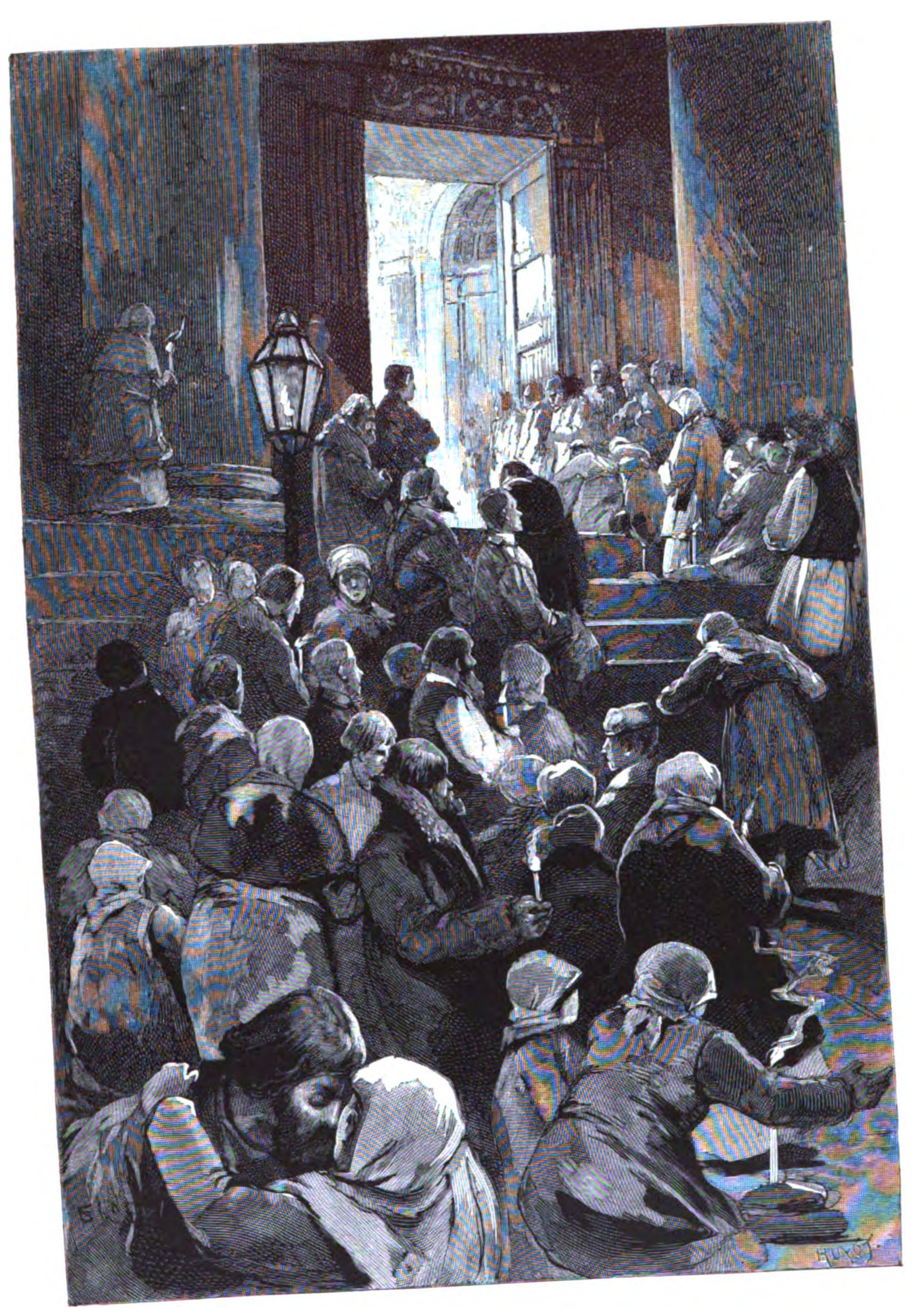
se trouve, adossée au mur, une table pareille à l'autel et qui s'appelle le *jertvennik* (autel des holocaustes).

Les rites de l'Église orthodoxe russe diffèrent essentiellement de ceux de l'Église catholique. Dans l'Église orthodoxe, ils sont empreints d'un cachet primitif tout en étant d'une solennité imposante. La musique instrumentale n'étant pas admise dans le service religieux, on a porté en Russie toute l'attention vers le plain-chant, et tout le monde s'accorde à trouver que les chants dans les églises russes ont atteint un degré très élevé de perfection.

En Russie, ce sont des voix jeunes qui chantent les cantiques et les louanges de Dieu ; aussi rien de plus majestueux et de plus entraînant à la fois que ces voix s'élevant des chœurs et rehaussant la majesté et la solennité du service divin.

Le rituel que l'on observe dans l'office du baptême est le même que l'on observait dans l'époque apostolique. Le nouveau-né est introduit dans l'église par ses parrain et marraine, qui abjurent, au nom du catéchumène, Satan et ses pompes et rendent l'enfant au prêtre. Le baptême se fait par une triple immersion au nom de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Le baptême terminé, on revêt le nouveau chrétien d'une robe blanche en signe d'innocence et on lui pend au cou un crucifix. Immédiatement après la cérémonie du baptême et la communion du nouveau chrétien, a lieu la confirmation.

La cérémonie du mariage se fait aussi dans l'église. Les fiancés entrent dans l'église salués par les cantiques de noces entonnés par les chœurs des chantres, puis s'approchent du fond du temple, où se trouve un prie-Dieu avec les saintes Images et un crucifix. Les deux fiancés sont accompagnés de leurs témoins, dont les deux plus âgés portent le titre de parrain et marraine nuptial. Ceux-ci bénissent les nouveaux mariés, après la célébration du mariage, avec les saintes Images. Ceux qui viennent ensuite sont des garçons et des demoiselles de noces, dont les premiers tiennent à tour de rôle, pendant l'office du mariage, les couronnes nuptiales au-dessus des têtes du jeune couple. Le prêtre fait l'échange des bagues d'alliance et, à la fin de l'office religieux, il bénit le couple.



La nuit de Pâques.



Fig. 71. — Intérieur de la cathédrale Saint-Isaac; d'après un dessin de J. Charlemagne.

L'une des plus imposantes cérémonies religieuses de la Russie est sans contredit la grand'messe de Résurrection. Cette fête, établie en remémoration d'un événement qui a ouvert à l'humanité une ère de fraternité, est considérée par tous les peuples orthodoxes comme la solennité la plus sainte de l'Église. La nuit du samedi saint au dimanche de Pâques est fêtée partout où se trouvent des fidèles appartenant au culte orthodoxe oriental, avec un entrain et une dévotion des plus sincères. Mais c'est dans les grands centres de l'orthodoxie qu'il faut voir célébrer cette fête pour se faire une idée de la magnificence des solennités religieuses orientales.

A Pétersbourg et à Moscou, vu la beauté et la richesse des églises, cette cérémonie revêt un caractère de solennité presque féerique. Il sera par conséquent intéressant de donner une description de cette solennité religieuse dans la plus riche et la plus belle basilique de Saint-Pétersbourg, la cathédrale de Saint-Isaac. Mais d'abord une courte description de cette belle église.

La cathédrale de Saint-Isaac se trouve à Pétersbourg sur la place d'Isaac, entre les monuments de Pierre le Grand et de Nicolas Ier. Cette église fut consacrée au nom de saint Isaac parce que Pierre le Grand, ce Tsar réformateur, était né le jour où l'Église orthodoxe fête la mémoire de saint Isaac de Dalmatie (30 mai, vieux style). L'église, dont les fondations furent posées déjà sous Pierre le Grand, fut reconstruite à plusieurs reprises, et en dernier lieu d'après le plan de M. Montferrand, architecte français. Les travaux ne furent complètement achevés qu'en 1864, sous Alexandre II, mais l'église fut inaugurée le 30 mai 1858.

Elle a la forme d'un édifice quadrangulaire surmonté au milieu d'une immense coupole, qui rappelle celle de l'église Saint-Pierre de Rome ainsi que le dôme de l'Hôtel des Invalides, à Paris; — quatre petits clochers s'élèvent aux quatre angles de l'édifice. Tous les côtés de l'église sont ornés de portiques gigantesques soutenus par des colonnes de granit, posées sur d'énormes terrasses. Il y a en tout 112 colonnes extérieures; celles des portiques sont les plus énormes monolithes du monde, ayant chacune 45 mètres de hauteur.

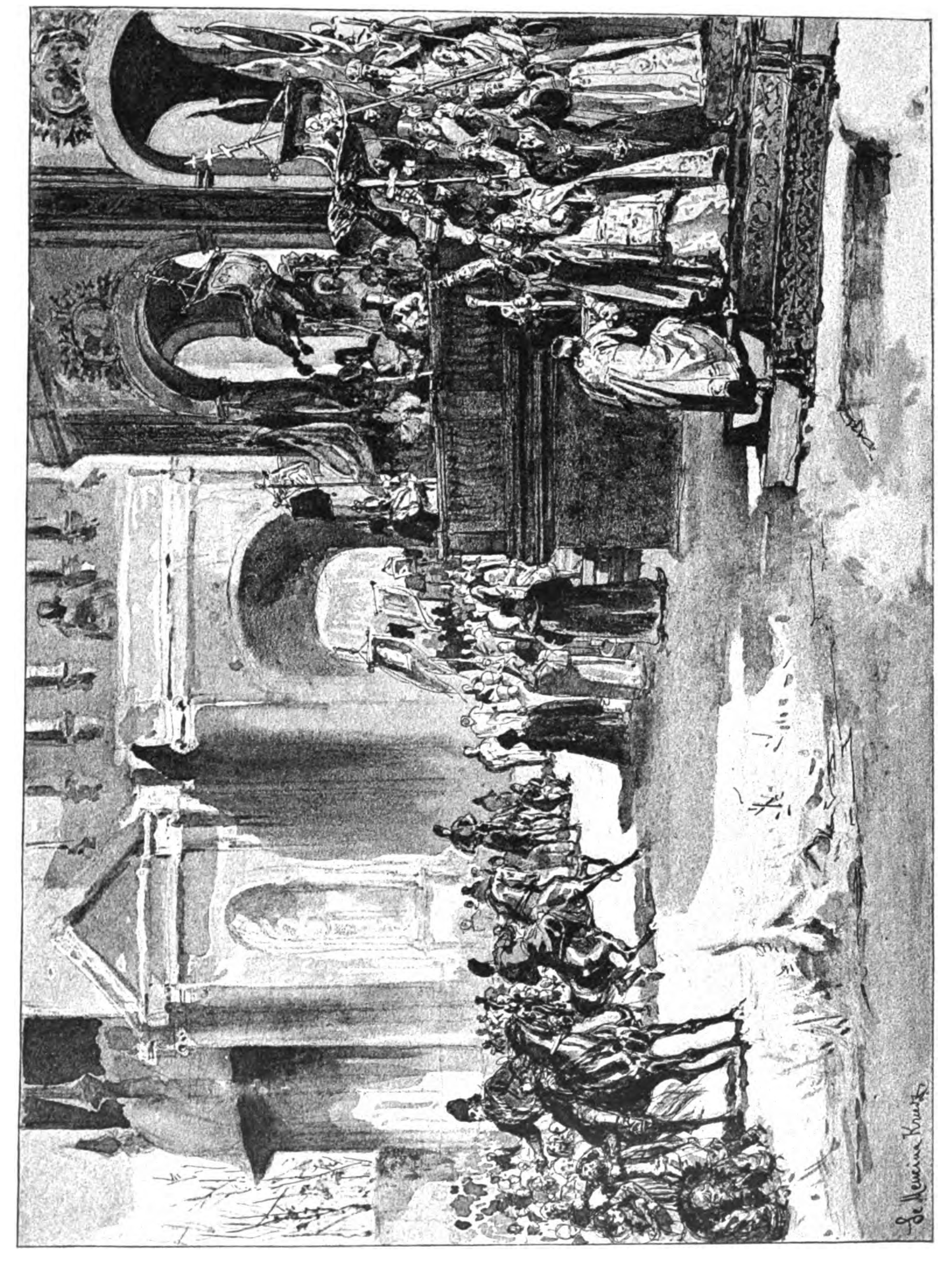


Fig. 72. — Bénédiction des eaux à Saint-Pétersbourg.

L'édifice est revêtu à l'intérieur et à l'extérieur de marbres précieux d'Italie, de France et d'Olonetzk. On a employé plus de 8.190.000 kilogrammes de marbre, rien que pour le revêtement intérieur. Les fondations forment une masse compacte de granit de 16.510 mètres cubes.

L'entrée principale de la cathédrale tournée vers l'ouest porte sur le fronton un immense bas-relief représentant une scène de la vie de saint Isaac. D'autres bas-reliefs, sur les frontons des portiques, représentent la Résurrection de N.-S., d'autres scènes de la vie de saint Isaac et l'Adoration des mages. Leur poids réuni est de 327.600 kilogrammes. Ils ont été fondus en Russie sur les modèles faits par Lemerre et Vitali. Les frontons des portiques ont une longueur de 33 mètres sur 65 de hauteur. La porte d'entrée principale est unique au monde par ses dimensions. Sur les sept portes, on compte 51 bas-reliefs, 73 statues et 84 bustes. Le clocher nord-ouest porte une cloche de 29.530 kilogrammes. La surface de cette cloche est ornée de l'image de saint Isaac et de cinq médaillons représentant les portraits de Pierre Ier, Catherine II, Paul Ier, Alexandre Ier et Nicolas Ier. Pour la dorure de la coupole, il a fallu 101 kilogrammes d'or pur.

L'intérieur de l'église a la forme d'une croix byzantine de 86 mètres de longueur sur 45 de largeur. Le pavé est fait de pièces de marbre multicolores avec encadrements de porphyre; sa superficie est d'environ 3.300 mètres carrés; le milieu est orné d'une rosace en mosaïque florentine polychrome, offrant les tons : gris, rouge foncé, rose et gris foncé. La grande coupole de la cathédrale supporte douze anges et quarante figures de prophètes et de patriarches, le tout de très grandes dimensions. Ces figures, œuvre de Vitali, sont entièrement recouvertes d'or. Pour la décoration intérieure de l'église, on n'a pas employé moins de 213 kilogrammes d'or pur. Les murs sont couverts de belles peintures dues aux pinceaux de Neff, Mussini et Steiben.

Le plafond de la grande coupole est orné d'un tableau commencé par Brulow et terminé par Bassine; il représente la sainte Vierge priant

Dieu avec Jean-Baptiste, Jean l'Évangéliste et les saints dont les noms correspondaient à ceux des membres de la famille impériale, sous Nicolas. Le principal iconostase de la cathédrale est couvert de soixante-cinq saintes images, œuvres de Brulow, Neff, Desnierre, Moldavsky et autres. Les iconostases latéraux portent des images qui sont l'œuvre de Maïcoff et de Duri.

Les quatre petites coupoles, ainsi que les plafonds des voûtes, contiennent jusqu'à cinquante images, œuvres de Bassine et de Chamchine; l'attique de la cathédrale contient de son côté une quarantaine d'images. En général, ce sont des fresques et des mosaïques qui forment l'ornementation de la cathédrale. L'image de l'autel est peinte sur verre et mesure 9 mètres de hauteur. Les iconostases des chapelles latérales sont ornés de magnifiques sculptures de Piménoff, Vitali et Klodt.

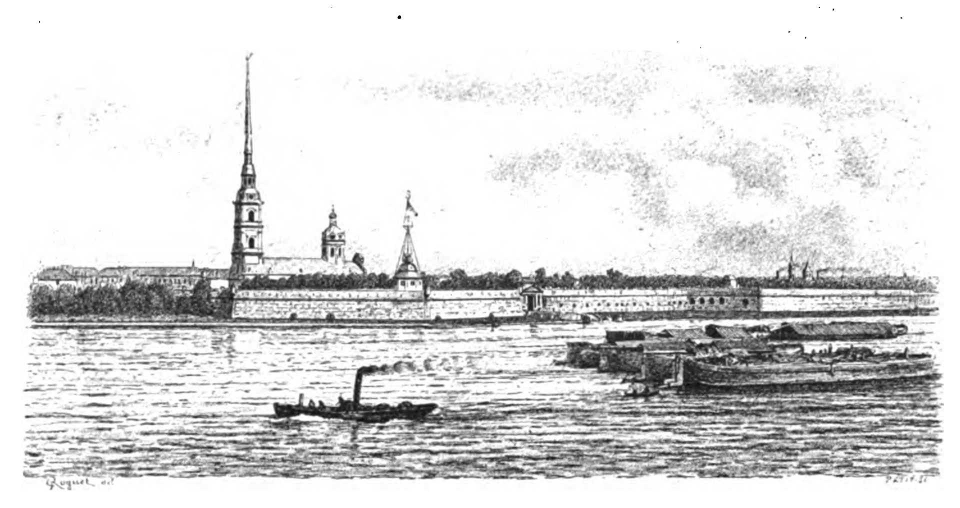


Fig. 73. — Forteresse de Pierre et Paul à Saint-Pétersbourg; d'après une photographie.

L'iconostase du grand autel, qui s'élève jusqu'aux voûtes, est tout en marbre blanc. Il s'appuie sur huit colonnes et deux pilastres de malachite, avec chapiteaux et bases dorés. Ces colonnes sont sans rivales comme grandeur et comme beauté. Des deux côtés de la porte du

Tsar, s'élèvent deux colonnes en lapis-lazuli de 4 mètres de hauteur; ces deux colonnes, uniques dans leur genre, sont d'une valeur inestimable.

Le total des sommes dépensées pour la construction de cette cathédrale, depuis la première pose des fondations en 1819 jusqu'à l'entier achèvement des travaux, qui eut lieu en 1864, atteint le chiffre de 23.256.852 roubles.

On comprend quel spectacle magnifique présente cette belle basilique lorsque plusieurs milliers de fidèles, portant des cierges allumés, attendent le moment solennel du service. Rien ne peut exprimer l'impression profonde qu'on éprouve à l'aspect du clergé en riches robes sacerdotales officiant devant l'autel principal, au milieu de la fumée des encensoirs.

Subitement, au milieu des prières et des hymnes on voit s'ébranler une procession qui sort de l'autel par les portes latérales, se dirigeant vers la porte de sortie. C'est le clergé en costumes où le blanc d'argent aux plaques d'or s'allie à la pourpre parsemée de pierres précieuses, qui escorte le métropolite entouré de nombreux évêques. Des fidèles en masses suivent cette procession. Elle sort de l'église, fait un tour dans la cour extérieure, puis tout à coup l'air est ébranlé par un chant sublime d'allégresse : « Le Christ est ressuscité! » Tout le monde répète la phrase sacrée et des coups de canon, éclatant dans la forteresse, viennent ajouter leur note tonnante à cette harmonie majestueuse.

« *Christos voskressé!* » chantent les prêtres. — « *Vo istinou voskressé!* » (en réalité il est ressuscité!) répondent les fidèles, et la grande fraternité de la famille humaine, base de la religion chrétienne, se manifeste par des embrassements que tout le monde échange à ce moment de la fête des fêtes, du *sanctum sanctorum* du christianisme! Et la messe s'achève au milieu des hymnes et des cantiques les plus joyeux, dont le rythme sonore et majestueux exalte l'imagination la plus froide.

Une autre cérémonie non moins imposante, mais d'un genre tout différent, c'est la solennité de l'immersion de la croix dans le fleuve, le jour de l'Épiphanie. Cette fête, qui a lieu à l'époque la plus rigoureuse

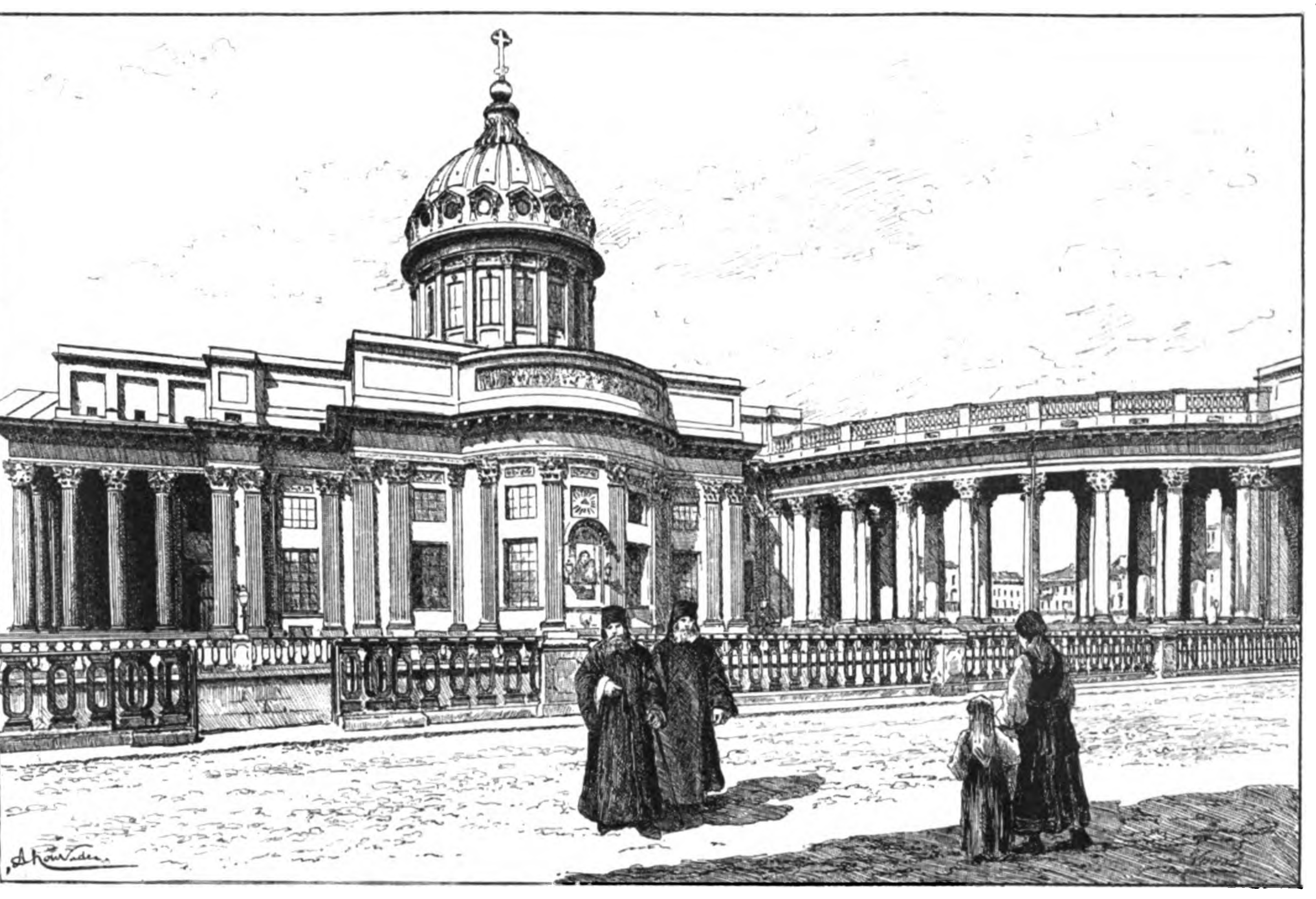


Fig. 74. — Cathédrale de Kazan, à Saint-Pétersbourg ; d'après une photographie.

d'un hiver hyperboréen (le 6/18 janvier), emprunte un cachet tout particulier au milieu dans lequel elle est célébrée. Que l'on s'imagine un grand fleuve tout couvert d'une couche épaisse de glace, qui se cache sous un monceau de neige durcie. Près du quai du Palais, sur le fleuve, une estrade en bois est dressée et devant celle-ci s'ouvre un trou béant dans la glace, au fond duquel on voit l'eau de la Néva couler somnolente et se couvrir de glace au contact de l'air atmosphérique. Les troupes de la garde impériale, en brillants uniformes à peine recouverts d'un manteau, forment une haie vive le long du parcours, depuis le Palais d'Hiver jusqu'à l'estrade sur la Néva. On entend les commandements des officiers; les soldats ôtent leurs bonnets d'astrakhan et portent les armes. Puis les chants des chœurs ecclésiastiques rompent le silence du froid et une procession des plus imposantes sort du palais et se dirige vers le fleuve.

C'est le clergé présidé par le vénérable métropolite Isidore et suivi de la famille impériale, au milieu de laquelle se détache à cheval la belle et majestueuse figure d'Alexandre III. Après la famille impériale, viennent les hauts dignitaires de l'empire. Le clergé porte ses habits sacerdotaux les plus riches, les mitres resplendissent d'éclats multicolores sous les rayons solaires tombant sur les pierres précieuses. Il s'avance au milieu de la haie des troupes et du peuple qui s'incline en faisant le signe de croix : et les chœurs entonnent les hymnes du baptême de Notre-Seigneur. On arrive à l'estrade : le métropolite lève la croix, en bénit la foule et, au milieu des hymnes du baptême, la plonge trois fois dans l'eau. Des coups de canon retentissent de la forteresse, et la procession, après un *Te Deum* chanté sur la glace, revient au palais, où, dans la cour, l'Empereur passe en revue les troupes qui ont assisté à la cérémonie.

Parmi les autres cathédrales de Saint-Pétersbourg, les plus remarquables sous certains rapports sont : la cathédrale des saints Pierre et Paul, dans la forteresse du même nom, sur la Néva; celle de Notre-Dame de Kazan; celle de Smolnoï et les principales églises du couvent de la lavra d'Alexandre Nevsky.

La construction de la cathédrale des saints Pierre et Paul, commen-

cée en 1714, sous Pierre le Grand, fut achevée sous l'impératrice Anna Ivanovna, en 1734. L'église a la forme d'un édifice quadrangulaire (64 mètres de longueur sur 30 de largeur), surmonté d'une coupole et d'un clocher de très grande hauteur (113 mètres). La flèche pyramidale du clocher, couvert de plaques dorées, est une œuvre très remarquable de hardiesse architecturale.

L'iconostase de l'église, tout sculpté et doré, a été fait à Moscou



Fig. 75. — Couvent de Smolnoï, à Saint-Pétersbourg; d'après une photographie.

par des artistes russes (1722-1726). L'église possède plusieurs reliques de saints et des objets d'une grande valeur historique : un grand candélabre en ivoire, et un autre plus petit, également en ivoire, faits tous les deux par Pierre le Grand; une croix aussi en ivoire faite par Pierre, et une masse de trophées de guerre, pour la plupart des drapeaux ennemis, et surtout de l'armée turque. Parmi ces derniers se trouve un drapeau que les marins russes ont pris sur le bateau amiral turc à Tchesmé, et que Catherine II a placé de ses mains devant le tombeau de Pierre le Grand.

La cathédrale de la forteresse sert de lieu de sépulture à la famille impériale de Russie, depuis Pierre Ier. Les tombes impériales ont la forme de sarcophages quadrangulaires couverts de lourdes étoffes en brocart. Sur le devant de chaque sarcophage, est une plaque en marbre indiquant le nom du défunt, la date de sa naissance, la durée de son règne et la date de son décès. Certains tombeaux sont ornés de médailles et d'autres signes distinctifs. Celui de Pierre le Grand porte une médaille d'or, dont un côté présente le portrait du grand souverain avec l'inscription : « De la part de la postérité reconnaissante », et l'autre, un Hercule qui se repose sur les fondements de Saint-Pétersbourg. Cette médaille fut frappée en 1803, à la fête du centenaire de la fondation de Pétersbourg.

La cathédrale célèbre avec grande pompe les fêtes du 29 juin et du 24 novembre, mais surtout la mi-Pentecôte. A cette dernière fête, le public est admis à se promener sur les murs de la forteresse.

La cathédrale de Notre-Dame de Kazan, sur la Perspective Nevsky, a été construite sous Alexandre Ier, d'après le plan approuvé par l'empereur Paul. Les travaux furent achevés en 1811 et l'inauguration de l'église eut lieu la même année. Cette église possède une colonnade bâtie, sur le modèle de celle de la cathédrale de saint Pierre à Rome, en arc avec un portique d'ordre corinthien au milieu, couronné d'une coupole ronde. La longueur, entre les entrées du nord et du sud, est de 55 mètres, et entre celles d'est et d'ouest, de 25. La hauteur de la base à la deuxième voûte de coupole est de 55 mètres et celle de tout l'édifice avec la croix qui surmonte la coupole, de 70 mètres.

Toutes les colonnes et le revêtement extérieur des murs sont en pierre d'un ton gris-jaune. Le portique du côté de la Perspective Nevsky est orné des figures colossales en bronze de saint Jean-Baptiste, de saint André, de saint Vladimir et de saint Alexandre Nevsky La cathédrale possède une image miraculeuse de Notre-Dame de Kazan ornée de pierres précieuses et d'incrustations en or d'une valeur de plus de 100,000 roubles.

L'iconostase est en argent massif (655 kilogrammes). Cet argent vient d'un ex-voto fait par les Cosaques du Don et provient d'argen-

teries et autres ornements ecclésiastiques que les Cosaques avaient enlevés avec les fourgons de la Grande Armée, en 1812. Dans la cathédrale, se trouve le tombeau du feld-maréchal prince Coutousoff et des drapeaux ennemis pris par les soldats russes sur les champs de batailles en 1812, 1813 et 1829. On y conserve aussi une grande quantité de clés de forteresses prises à l'ennemi par l'armée russe et le bâton de maréchal de Davout, prince d'Eckmühl.

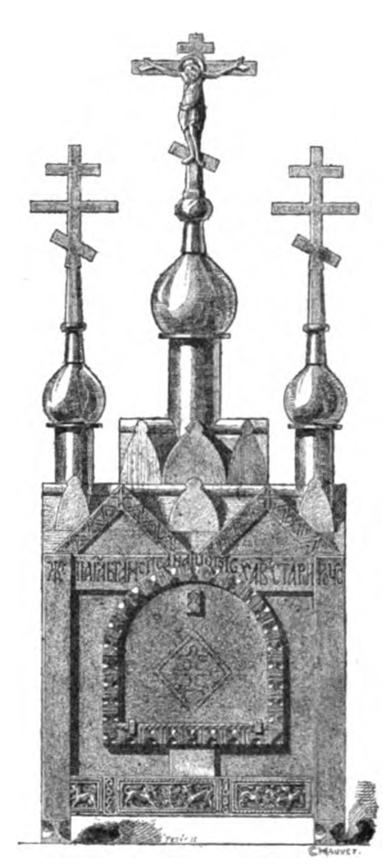


Fig. 76. — Vase à encens (*ladanum*). *Antiquités de l'Empire russe.*

La cathédrale de Smolnoï, où se trouve un institut pour l'éducation des demoiselles de la noblesse, est une des plus belles églises de Saint-Pétersbourg. Sa construction a commencé sous Catherine, d'après le plan et sous la direction de l'illustre architecte Rastrelli. Mais les travaux s'arrêtèrent bientôt et ne furent repris que soixante-cinq ans après, en 1832, et achevés en 1835.

Les murs intérieurs de la cathédrale et les colonnes sont revêtus de marbre blanc et en partie couverts de figures moulées. Les gradins et les plates-formes devant l'autel, ainsi que le pavé devant l'iconostase, sont en marbre d'Oural. La balustrade d'une des chapelles est de cristal taillé à facettes de la fabrique de Maltzoff.

L'intérieur de l'église est riche surtout en images d'un art remarquable et de grande richesse d'ornementation. Son extérieur est non moins beau que l'intérieur, surtout son énorme dôme entouré de quatre petites coupoles bleu de ciel ornées d'étoiles et d'autres emblèmes en or. Aux coins de la cathédrale s'élèvent des tourelles galement couronnées de coupoles.

A l'extrémité de la Perspective Nevsky, au Palais d'Hiver, s'élève

la Lavra (grand monastère) de Saint-Alexandre Nevsky. Le couvent est construit sur la place où, selon la légende, le prince russe Alexandre Nevsky a battu, en 1241, les Suédois.

L'Alexandra-Nevskaïa Lavra est un vaste château quadrangulaire entouré d'une enceinte en pierre et contenant six églises, le palais du métropolite, les cellules des moines, l'académie théologique, un séminaire, une école secondaire, le consistoire du diocèse de Saint-Pétersbourg, un cimetière et un vaste jardin ou plutôt un parc.

La principale église de la Lavra, c'est la cathédrale de la Sainte-Trinité, achevée et inaugurée en 1750. Son iconostase est de marbre blanc d'Italie; les pilastres, les corniches et ses deux arcs ronds ont des ornements en bronze doré. Toutes les images sont entourées d'agathe rouge de Sibérie aux veines blanches. Outre cela, l'iconostase est orné aux coins de cadres en bronze doré. Ses images sont toutes l'œuvre de maîtres de l'école italienne. Les deux battants de la porte du Tsar sont en bronze doré. Les murs, les colonnes, le plafond et la coupole sont couverts d'arabesques. Les reliques de saint Alexandre se trouvent dans une châsse en argent massif placée derrière le chœur droit des chantres.

Le Palais impérial d'Hiver possède aussi deux églises dont l'une est un vrai bijou d'ornementation. C'est la grande chapelle du Palais d'Hiver, qui porte le nom de cathédrale du Sauveur.

Cette église est riche surtout en reliques et raretés historiques du culte. Elle contient entre autres : un évangéliaire imprimé en 1689 et dont la reliure consiste en deux plaques incrustées d'argent doré. On se sert de cet évangéliaire une seule fois par an, à la grand'messe de Pâques, et pour le faire sortir de l'autel, il faut que deux diacres le tiennent de leurs mains.

Un autre évangéliaire, aussi de la fin du dix-septième siècle, est écrit sur du papier d'Alexandrie et orné d'images et de vignettes.

Il s'y trouve aussi un crucifix en or avec de saintes reliques; une partie du vêtement de Notre-Seigneur dans un petit coffre d'or; un crucifix avec une partie de la vraie croix de Notre-Seigneur, etc., etc.

C'est de cette chapelle que sort la procession du baptême de la croix dont nous avons parlé plus haut.

CHAPITRE IX.

LE CLERGÉ (*suite*).

Moscou. — La cathédrale du Sauveur. — Le Kremlin. — Le clocher d'Ivan Véliki. — Notre-Dame d'Iversk. — Troïtzko-Serguievskaïa Lavra. — La Lavra de Kief. — Les Catacombes. — Les Bogomoltzi. — Les Raskolniki.

Pétersbourg, ville essentiellement européenne, où le contact avec la vie occidentale est permanent, ne pouvait qu'exercer une certaine action sur le clergé russe. Ce dernier, tout en conservant intacts ses vieilles croyances et ses principes religieux, a subi cependant, dans sa vie privée, l'influence des coutumes de l'Occident.

Pour voir le clergé russe dans son état complètement national ou plutôt primitif et antérieur à la modification produite sur les mœurs russes par les réformes de Pierre le Grand, il faut aller à Moscou. C'est là, dans cette ancienne capitale des Tsars, au milieu des églises datant de l'époque des derniers souverains de la dynastie de Rurick, dans ce foyer des schismes qui arrachèrent du giron de l'orthodoxie des millions d'âmes, que l'on trouve des prêtres russes vivant au milieu de coutumes et d'usages qui nous reportent en plein quinzième ou seizième siècle.

Moscou, privée du mouvement de la cour et reléguée, par la volonté de Pierre le Grand, au rôle d'une capitale découronnée, a pris, depuis ce temps-là, l'aspect d'une ville qui boude et qui fait de l'opposition. Sans parler du clergé, qui voit d'un œil parfois scandalisé ses confrères de Pétersbourg frayer avec des *bassourmanes* (nom que les anciens Moscovites donnaient à quiconque ne professait pas la religion

orthodoxe), même la noblesse de Moscou s'est toujours distinguée par ses bouderies, qu'elle poussait parfois jusqu'à une sourde opposition contre ce qu'on appelle dans la vieille capitale les tendances novatrices de Pétersbourg. Cet esprit de bouderie, car il faudrait être très hasar-



Fig. 77. — Religieux en costume de ville; d'après une photographie.

deux dans les définitions pour l'appeler opposition, s'est surtout manifesté pendant les premiers trois quarts de notre siècle; presque tous les hommes d'État ou les grands fonctionnaires en disgrâce se réfugiaient alors à Moscou, et déploraient les innovations qui ne pouvaient jamais leur faire oublier le bon vieux temps.

Élevé dans de pareilles traditions, le clergé de Moscou ne ressemble

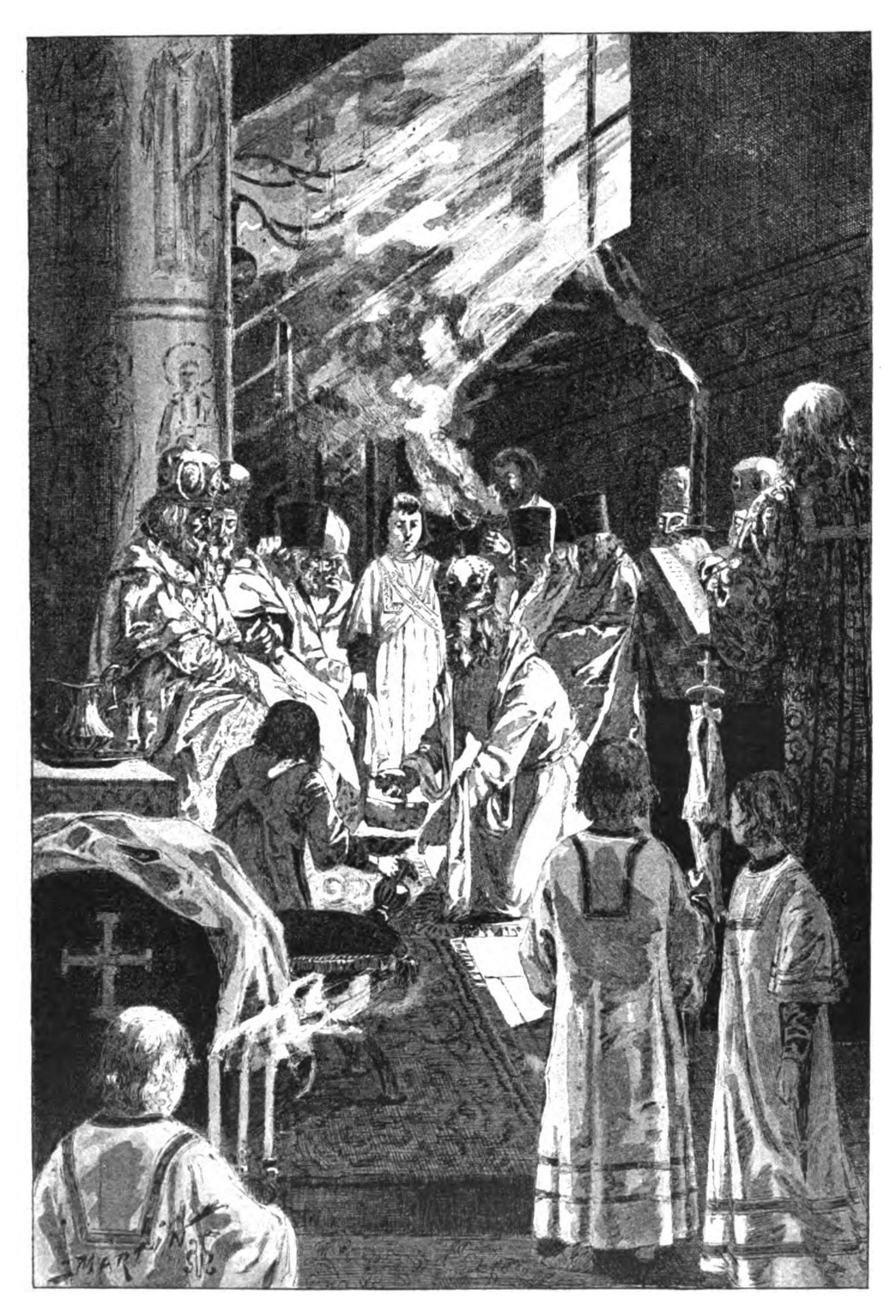


Fig. 78. — Le lavement des pieds du Jeudi saint.

point à celui de Saint-Pétersbourg. Tandis que dans la belle capitale de la Néva, le clergé ne se laisse pas devancer, dans ce qui concerne la vie sociale, par le progrès du siècle, à Moscou, on est, avant tout, fidèle aux traditions du passé, élevant parfois le respect des anciennes coutumes à une sorte de culte. Le Pétersbourgeois, tout en étant aussi parfait orthodoxe que le Moscovite, n'en est pas moins un Russe européen, tandis que ce dernier croirait déchoir et abjurer la foi de ses pères, s'il cessait d'être, jusqu'au repli le plus intime de son cœur, un Russe byzantin.

Pour comprendre la différence, on n'a qu'à comparer la *popadia* (femme de prêtre) de Moscou à celle de Pétersbourg. Lorsqu'il vous arrive à Pétersbourg d'être présenté à la femme d'un prêtre russe, vous avez devant vous une dame du monde, dans tout l'attrait d'une personne qui est au courant des prescriptions de la mode et dont la conversation vive et intéressante ne diffère point d'une dame de bonne société. A Moscou, c'est tout le contraire. Rien que l'extérieur de la *popadia* nous rejette en plein seizième siècle, avec son fichu de soie qui couvre la tête en retombant sur le dos, la *katzaveïka* (mantelet) qui recouvre la poitrine et la robe en lourde étoffe de soie les jours de fête et en laine les autres jours, mais toujours assez courte, vêtement intermédiaire entre le sarafane des femmes du peuple, trop misérable pour la digne matrone, et la robe européenne, trop mondaine pour l'épouse d'un serviteur du Seigneur. A Pétersbourg, les dames des prêtres fréquentent les bals et les théâtres, choses qui sentent la perdition pour les saintes *popadias* de Moscou. Les distractions de ces dernières se bornent tout au plus, en hiver à des réunions intimes, où l'on avale force coupes de thé avec confiture, et en été, à des parties de plaisir, dans les environs de Moscou, toujours avec l'inévitable samovar.

Moscou, ce berceau des sectes religieuses, se distingue aussi par des tournois ecclésiastiques entre le clergé orthodoxe et les prédicateurs de différentes sectes religieuses. C'est là, dans ces duels de controverse religieuse, que l'on peut admirer l'érudition du clergé russe et son esprit de tolérance à l'égard de frères fanatiques et que l'égarement dans les convictions rend passionnés jusqu'à l'absurde. Battus toujours par

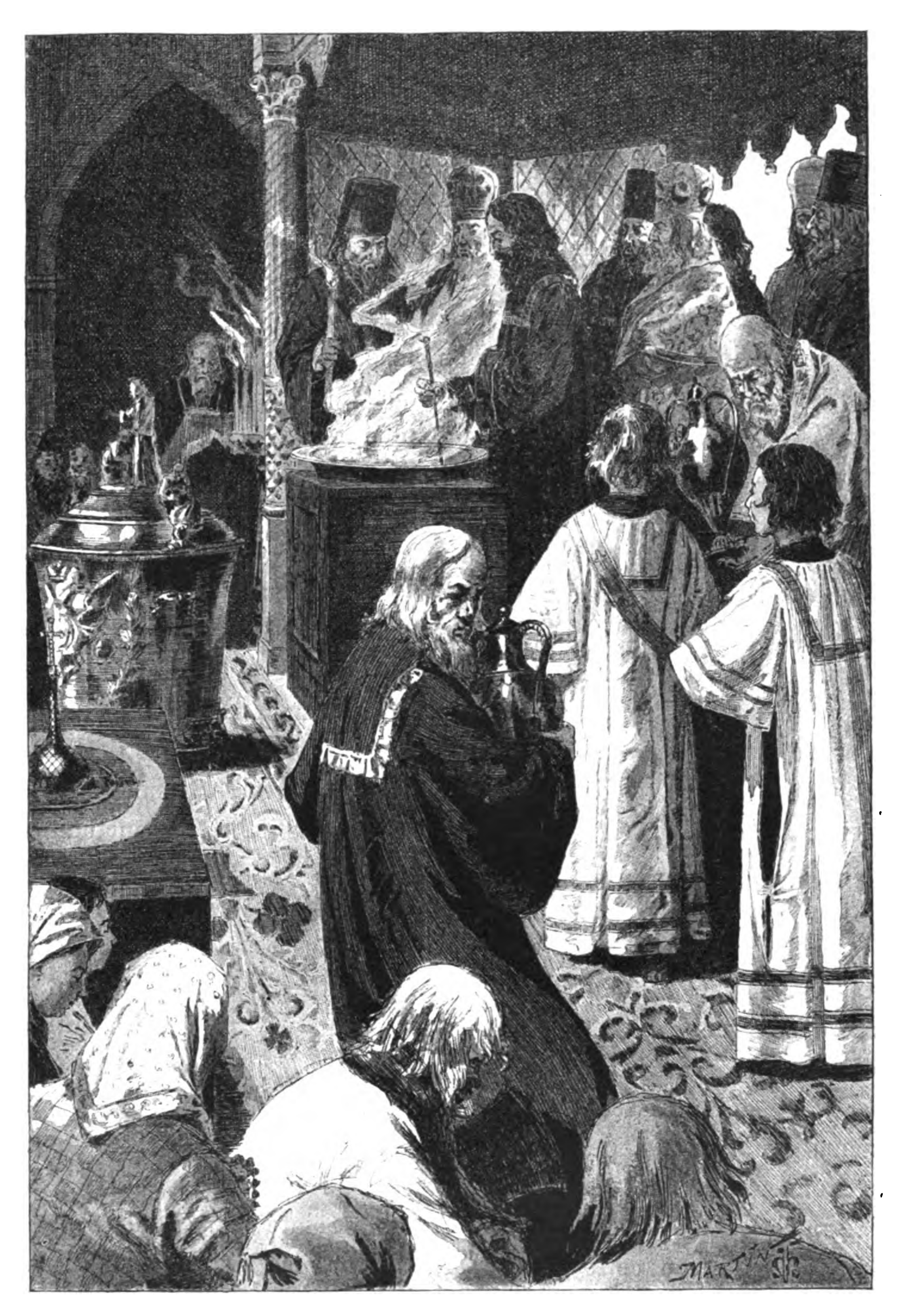


Fig. 79. — Préparation des saintes huiles.

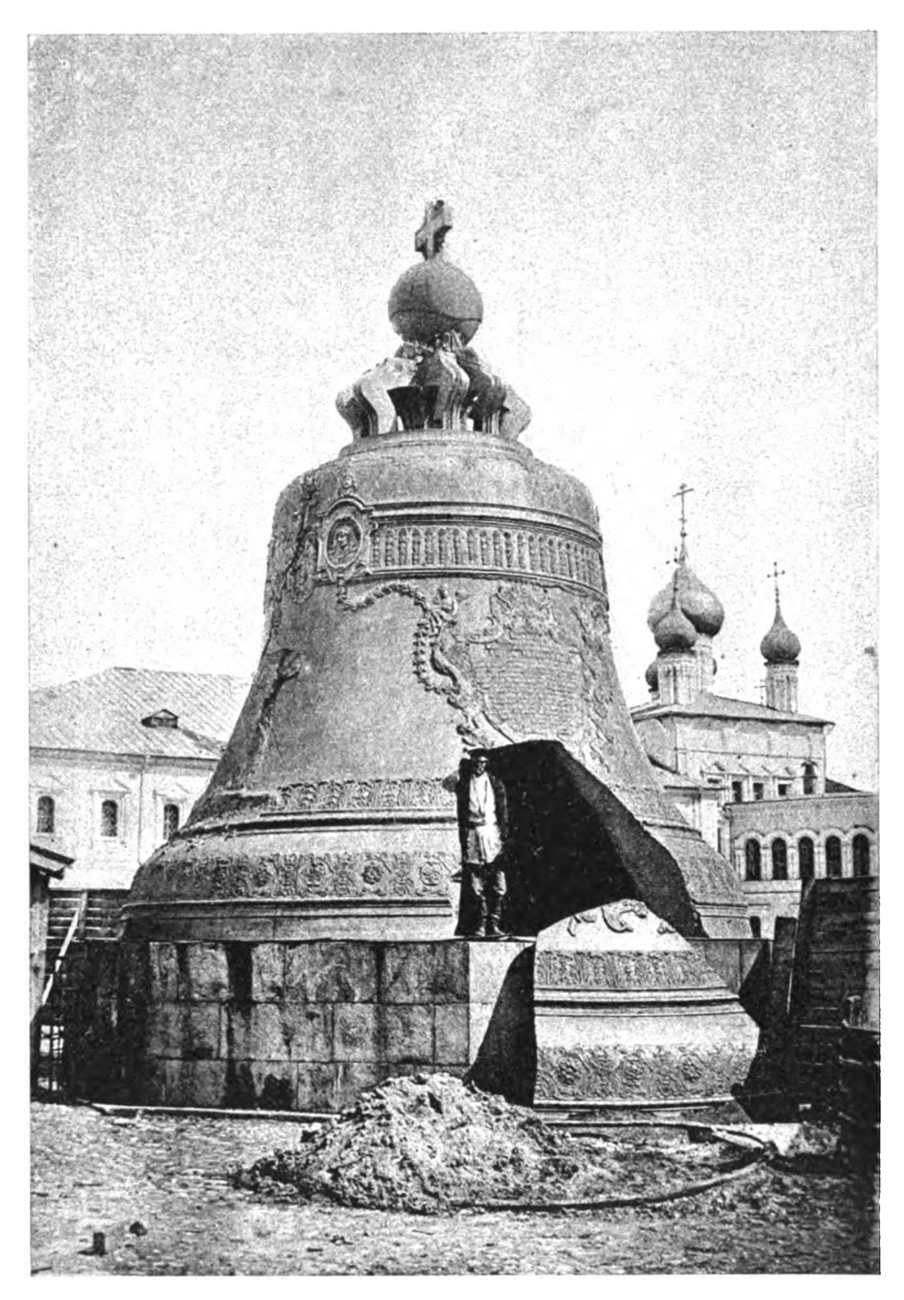
leurs savants confrères de l'orthodoxie, les sectaires se retirent honteux, mais toujours fanatiques et irréconciliables. Ces luttes dogmatiques et oratoires, depuis qu'elles ont été autorisées par le Saint-Synode, ont eu une influence salutaire sur l'esprit des populations, en arrêtant court la propagation des sectes parmi le peuple, toujours enclin à écouter les fanatiques et les vendeurs de superstitions.

Ville ancienne et essentiellement orthodoxe, Moscou brille par ses nombreuses églises et par leur magnificence. En parlant de leur cité, les Moscovites l'appellent « la ville blanche en pierres » (*bélokamennaïa Moskva*) et « aux quarante fois quarante églises » (*sorok sorokof tzerkvëï*). Point n'est besoin d'ajouter que tout en étant très grand, le nombre des églises de l'ancienne capitale des Tsars n'atteint pas ce chiffre. Les églises de Moscou sont toutes d'un style byzantin des plus purs et brillent autant par leur architecture et leurs dimensions que par la richesse de l'ornementation.

C'est au Kremlin que se trouvent les plus belles et les plus riches basiliques de cette ancienne capitale de la Russie. C'est là, dans cette acropole qui fut le noyau autour duquel s'arrondit l'État russe formé par les « rassembleurs du territoire russe » (*sobirateli souskoï zemli*), comme l'histoire appelle les successeurs de Jean Kalita, premier grand souverain de Moscou, que l'on trouve les plus précieux sanctuaires du développement politique et religieux de la Russie.

Le Kremlin, c'est le cœur de Moscou, qui est à son tour le cœur de la Russie. On y trouve les palais des anciens Tsars, édifices d'une richesse inouie, dont une grande partie contient les plus riches musées historiques de la nation russe, et qui sont entourés de cathédrales d'une grande valeur historique et artistique.

Le Kremlin a encore, aux yeux des Russes, une importance non moins grande, comme le lieu sacré entre tous, où les empereurs se font couronner et sacrer à leur avènement au trône de Russie. C'est là, dans la grande cathédrale de l'Assomption de la Sainte Vierge (*Ouspenski Sobor*), qu'a lieu cette grande solennité nationale et religieuse, où le Tsar consacre son pacte héréditaire avec le peuple, dans la plus imposante cérémonie religieuse que l'on puisse voir à notre époque.



Le Tsar des cloches, au Kremlin de Moscou; d'après une photographie.

Le Kremlin s'élève sur une colline haute de 30 mètres, qui domine toute la ville de Moscou. Il est construit en triangle avec un angle tronqué, ce qui lui donne tant soit peu la forme d'un quadrilatère irrégulier. Il a une forte enceinte en pierres blanches, avec cinq portes, dont la principale est le *Spaskia vorota* (porte du Sauveur) et dix-huit tours.



Fig. 80. — Fiole (*alrastre*) contenant le saint chrême. (*Antiquités de l'Empire russe.*)

Le *Spaskia vorota* est un vrai bijou d'architecture. Sur des arcades d'un style byzantin s'élève une tour couronnée par l'aigle impériale russe. La partie inférieure de la tour a été construite en 1491 par l'architecte milanais Pietro Solari, et la partie supérieure par Galloway, architecte anglais, en 1626. Des deux côtés extérieurs de la porte se trouvent deux petites chapelles, et au-dessus l'image miraculeuse du Sauveur apportée de Smolensk à Moscou, en 1647, par le tsar Alexis Mikhaïlovitch, père de Pierre le Grand. C'est une des saintes Images les plus révérées du peuple russe, et devant elle, une riche lampe brûle en permanence, jour et nuit. En passant par cette porte, tout le monde se découvre et fait le signe de la croix. C'est tellement rigoureux que l'on n'admet d'exception pour personne.

La porte du Sauveur conduit à la place du Tsar (*Tsarskïa Plostchad*), où s'élève le couvent des nonnes de l'Ascension (*Voznessensky monastyr*), avec une cathédrale du même nom. Cette cathédrale, bâtie d'abord par Eudoxie, épouse du grand-duc Dimitri Donskoï, en 1389, fut brûlée d'abord au commencement du dix-huitième siècle et

lors du grand incendie de Moscou, en 1812; après quoi elle fut reconstruite en même temps que les autres édifices de Moscou.

Près de cette église se trouve le petit palais du Kremlin, ou palais Nicolas, et vis-à-vis de ce dernier s'élève le célèbre clocher d'Ivan le Grand (*Kolokolnia Ivana Vélikago*). Cette tour majestueuse, dont les travaux de construction furent commencés sous le tsar Féodor Ivanovitch (fils d'Ivan le Terrible) et achevés sous Boris Godounoff, en 1600, a aussi brûlé plusieurs fois et fut restaurée définitivement en 1813. Elle a 82 mètres de hauteur et consiste en 5 étages, dont les quatre inférieurs sont octogones et le supérieur rond. Elle est couronnée d'une coupole dorée de 10 mètres de diamètre. La coupole est surmontée d'une croix dorée de 16 mètres de hauteur.

Le rez-de-chaussée de la tour est occupé par deux chapelles, dont l'une est dédiée à saint Jean et l'autre à saint Nicolas. Parmi les cloches qui se trouvent dans cette tour, la plus remarquable est celle dite « cloche de l'Ascension ». Elle pèse 68.400 kilogrammes et est ornée des portraits de l'empereur Alexandre Ier, de son épouse Élisabeth, de sa mère Marie Féodorovna et de ses frères l'empereur Nicolas Ier et le tsarévitch Constantin Pavlowitch. On ne fait sonner cette cloche que deux fois par an, à Noël et à Pâques. Le 3 mars 1855, cette cloche tomba, au moment où on la mettait en mouvement pour sonner le glas funèbre du décès de l'empereur Nicolas; sa chute occasionna la mort de 18 personnes.

Autrefois le clocher d'Ivan Véliki contenait aussi la grande cloche du forum de la république de Novgorod (*vetchevoï nowgorodski Kolokol*) que le tsar Ivan III a fait transporter à Moscou après la prise de cette ville par son armée. Actuellement, elle se trouve dans l'Arsenal historique de Moscou (*Orougëinaia Palata*).

Le coup d'œil de ce clocher est admirable, surtout pendant la nuit, lorsque Moscou, qui se trouve aux pieds du spectateur, est éclairé au gaz. Pendant le jour, la vue s'étend bien au delà de Moscou, l'horizon qui s'ouvre devant les yeux ayant un rayon de 30 kilomètres. La vue se perd au milieu des clochers et des églises aux coupoles dorées, des maisons blanches, rougeâtres, jaunes et grises, entourées de jardins,



Le Couronnement.

de parcs, et le fleuve serpentant à travers des prairies, des bois et des rues de la ville, ajoute un ton gracieux à ce tableau vraiment pittoresque. Un étranger qui voit Moscou pour la première fois du haut de ce clocher, se croit transporté en plein Orient, tant les coupoles dorées, la végétation riche et abondante et les palais d'or de style oriental complètent l'illusion.

Près du clocher, juste à ses pieds, se trouve, placé sur un socle de



Fig. 81. — Couvent de Troïtzko; d'après une photographie.

granit, « le Tsar des cloches » (*Tsar-Kolokol*), la plus grande cloche du monde. Elle a 5^{m},50 de hauteur, 5 mètres de diamètre, 23 de circonférence, et peut contenir 20 hommes dans son intérieur. Elle pèse 195.000 kilogrammes, et le morceau qui s'en est détaché, lors de sa chute, pèse à lui seul 11.000 kilogrammes.

Le sacre des empereurs se fait, comme nous l'avons dit, dans la cathédrale de l'Assomption de la Sainte-Vierge. C'est une des plus riches et des plus majestueuses basiliques de la chrétienté. Elle abonde

en objets d'art remarquables par leur valeur historique et la richesse fabuleuse des incrustations et des pierres précieuses qui les couvrent.

Notre cadre restreint nous oblige à nous arrêter ici dans la description des cathédrales du Kremlin, autrement il faudrait y consacrer un volume spécial. Bornons-nous à citer simplement quelques-unes des plus remarquables qui se trouvent hors de l'enceinte du Kremlin.

La chapelle de Notre-Dame d'Iversk (*Iverskaïa Tchassonia*) est l'une des plus célèbres de Russie. La chapelle n'est pas spacieuse et contient une image de la Sainte Vierge qui fut envoyée, en 1648, en cadeau, au tsar Alexis Michaïlovitch par le couvent d'Iversk, sur le mont Athos. Cette image miraculeuse est l'objet d'un culte particulier, non seulement à Moscou, mais dans toute la Russie. Toutes les fois que l'Empereur arrive à Moscou, il va faire tout d'abord ses dévotions devant cette image, puis il entre au Kremlin. Jour et nuit une lampe brûle devant l'image miraculeuse, couverte de pierres précieuses et de colliers de perles fines, ex-voto des fidèles.

Dans la partie de la ville qui porte le nom de *Pretchistinskaïa*, sur une grande place qui donne sur le fleuve, s'élève une cathédrale des plus grandioses, dédiée au Sauveur. On commença à la construire sous Nicolas Ier, en 1839, d'après les plans de l'architecte Thon; les travaux ne furent achevés qu'en 1883. L'idée de la construction de cette église appartient à Alexandre Ier, qui voulut élever un temple au Rédempteur, pour avoir sauvé la Russie de l'invasion de la Grande Armée, en 1812.

L'église du Sauveur est bâtie, comme la cathédrale Saint-Isaac à Saint-Pétersbourg, tout en pierre et en métal. Elle a la forme d'une croix byzantine et porte cinq coupoles dorées; celle du milieu a 30 mètres de diamètre et 105 mètres de hauteur jusqu'à la croix qui surmonte la coupole. Trente-six grandes et fortes colonnes de marbre supportent la corniche principale. De larges escaliers de granit conduisent, dans chacune des quatre façades, à un portail couvert de riches ornementations en bronze doré. La décoration extérieure (figures de prophètes et d'apôtres et bas-reliefs représentant des scènes bibliques) est due à Laganovsky, Ramasanoff et aux deux Klodt.

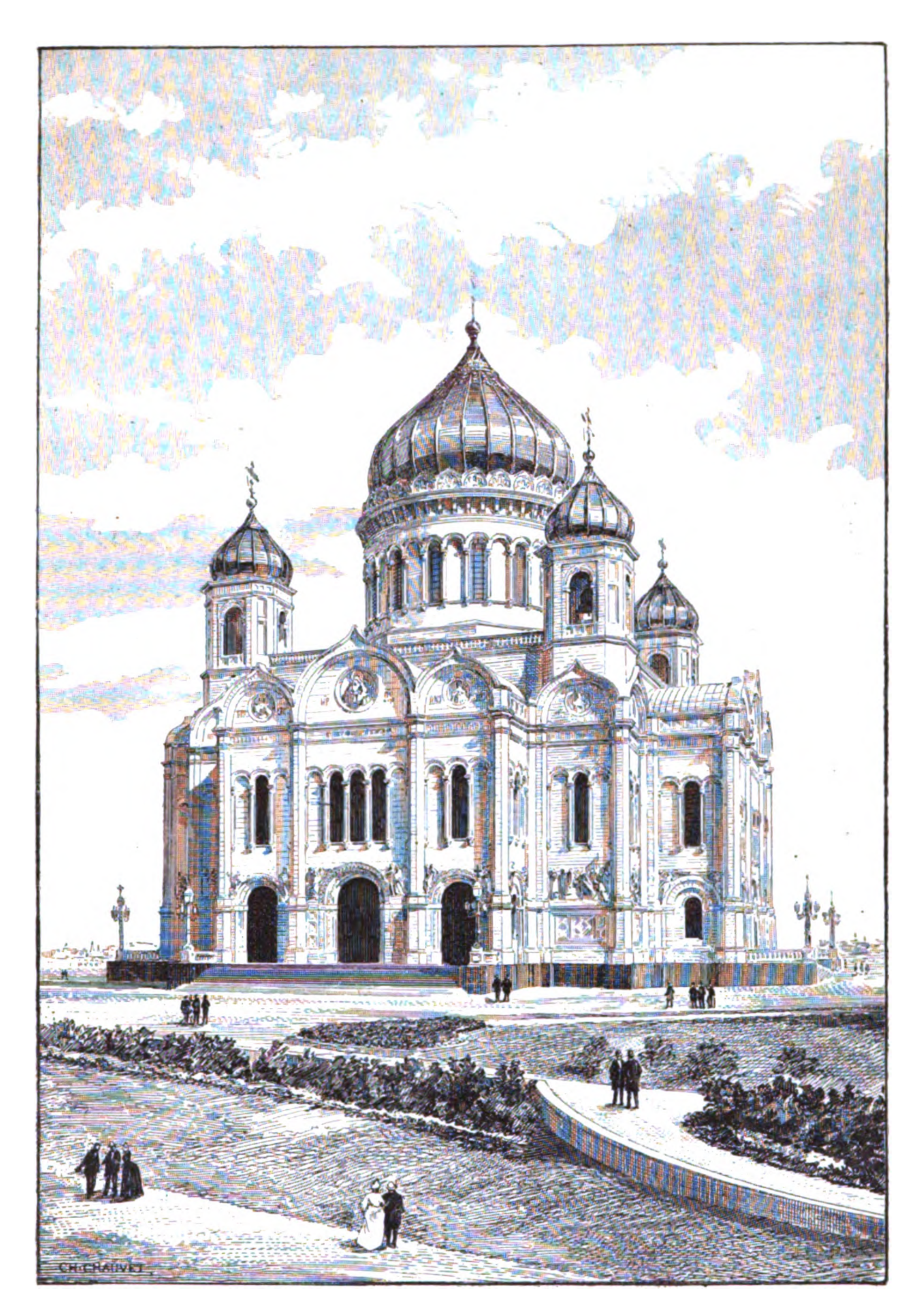


Fig. 82. — Cathédrale du Sauveur, à Moscou; d'après une photographie.

L'intérieur de la basilique, tout en marbre, est d'une élégance et d'une richesse au-dessus de toute comparaison. L'iconostase brille par l'or, dont la rudesse et l'éclat sont tempérés par une combinaison de tons les plus doux.

Les parois du corridor, sous la coupole principale, portent sur des plaques en marbre les noms des batailles et des faits d'armes qui se produisirent pendant la guerre pour l'affranchissement du territoire russe, ainsi que ceux des officiers tombés sur les champs de bataille.

Les tableaux de la coupole sont de Marcoff et de Kocheleff; ceux des chœurs, de Werestchaguine (l'académicien) et de Sorokine. L'iconostase porte des images dues au pinceau de Neff, et l'autel principal est peint par Werestchaguine et par Semiradsky.

A une distance de 66 verstes de Moscou, sur le chemin de fer qui va à Jaroslaw, se trouve la petite ville de Serguievsky-Possade, aux environs de laquelle est bâti, sur une petite élévation, le couvent *Troïtzko-Serguievskaïa Lavra,* l'un des plus vénérés sanctuaires de Russie. Cette Lavra, qui est composée de plusieurs églises, a été fondée en 1338 par l'abbé Serge, fils d'un boyard, qui, s'étant voué à la vie monastique, a employé sa grande fortune à la construction de ces monuments. Ayant fondé ce couvent, il en devint l'abbé et mena une vie tellement exemplaire que le métropolite de Moscou, Alexis, le désigna, avant de mourir, comme son successeur. Il fut canonisé après sa mort par l'Église orthodoxe, et ses reliques jouissent d'une réputation miraculeuse qui attire constamment à la Lavra une foule de pèlerins de toutes les parties de la Russie.

Entouré d'une enceinte qui a été longtemps pourvue d'armes et de meurtrières, ce couvent a subi plusieurs sièges et a rendu de grands services à la patrie. Ses moines, s'inspirant de l'exemple de leur saint fondateur et des autres moines patriotes, se sont toujours fait remarquer dans toutes les époques critiques de l'histoire russe, par une abnégation poussée jusqu'au plus sublime héroïsme. Les noms de l'abbé Denis, d'Abraham Palitzyne et d'autres héros sortis de ce couvent, ont illustré bien des pages de l'histoire russe.

La ronde enceinte crénelée de la Troïtzko-Serguievskaïa Lavra a huit



Fig. 83. — Intérieur de la cathédrale du Sauveur, à Moscou; d'après une photographie.

tours et contient douze églises et chapelles des styles les plus variés et les plus élégants, surmontées de coupoles dorées, ainsi qu'un palais impérial, une académie théologique, l'habitation de l'archimandrite, et beaucoup d'autres édifices, parmi lesquels se distinguent surtout une riche bibliothèque et divers établissements de bienfaisance.

Le principal sanctuaire de la Lavra, c'est l'église de la Sainte-Trinité, qui a été construite par le patriarche Nicon sur l'emplacement de celle qui avait été bâtie par saint Serge. C'est un édifice assez peu élevé, construit dans le style byzantin. L'intérieur est couvert d'or, d'argent, de pierres précieuses, et abonde en anciennes images byzantines et russes, ainsi qu'en fresques admirablement bien conservées. Près de l'iconostase, sous un dais d'argent, reposent les reliques de saint Serge, dans une magnifique châsse en argent, au-dessus de laquelle se trouve une image du saint, peinte sur bois. Cette image jouit d'une telle vénération en Russie, que Pierre le Grand la portait toujours sur lui dans toutes les campagnes et expéditions qu'il entreprit.

La plus belle et la plus riche des églises du couvent, c'est la cathédrale de l'Assomption de la Sainte Vierge (*Ouspensky Sobor*). Elle contient de grandes richesses provenant des legs de divers patriarches et métropolites de Moscou. Près de cette église se trouve un clocher de 88 mètres de hauteur avec plusieurs cloches, dont la plus grande pèse 70.000 kilogrammes.

L'importance de ce couvent dans l'Église russe est énorme. Il suffit de signaler que le métropolite de Moscou porte en même temps le titre de principal abbé de la Lavra.

Tout en vénérant les sanctuaires de Moscou et en s'y portant en foule aux jours de fêtes et aux solennités annuelles, les Russes cependant ne reconnaissent qu'une seule localité à laquelle ils donnent le nom de Saints-Lieux russes par excellence. C'est Kiev, le berceau du christianisme en Russie, la ville qui contient le plus de reliques et dont le nom réveille dans l'esprit des Russes les souvenirs les plus sacrés de leur religion.

La renommée de Kiev dans toute la Russie est sans pareille. Ses

sanctuaires, la beauté de ses sites, ses précieux monuments historiques et surtout la lutte que la nationalité russe y a dû soutenir contre l'in-



Fig. 84. — La Lavra de Kiev; d'après le « Kiev ancien et moderne », Kouljenko, éditeur.

vasion tartare d'abord et ensuite contre la persécution catholique des Polonais, ont rendu Kiev à jamais cher à tout cœur russe. Berceau du christianisme en Russie, Kiev fut aussi le siège principal de l'ancienne

civilisation russe. C'est là que furent établies les premières écoles, et, bien longtemps avant la fondation de Moscou, Kiev était le principal foyer de la seule instruction ecclésiastique que l'on recevait à cette époque en Russie.

Le principal sanctuaire non seulement de Kiev, mais de toute la Russie, c'est la Lavra de Kiev (*Kiëvo-Petcherskaïa Lavra*). Ce grand monastère est situé dans la partie sud de la ville et s'étend sur deux collines séparées l'une de l'autre par une cavité qui descend jusqu'au Dniéper. La Lavra est composée de quatre parties : 1° la grande cathédrale; 2° le couvent de l'hôpital; 3° les grottes non éloignées, dites grottes d'Antoine; et 4° les grottes éloignées ou grottes de Théodose.

Le centre de la Lavra, et son principal bâtiment, c'est la cathédrale, dédiée à l'Assomption de la sainte Vierge. Cette église est un édifice grandiose construit en pierre, avec un enfoncement du côté ouest, à l'entrée de l'église, et avec cinq rotondités du côté est. L'église est surmontée de sept coupoles dorées, et a une forme presque carrée (45 mètres de longueur sur 43 de largeur).

L'intérieur de l'église a la forme d'une croix byzantine et brille par la richesse de l'iconostase et des ornementations. Toutes les images sont enchâssées d'or et de pierres précieuses, et l'iconostase consiste en un mur de bois couvert d'incrustations et de dorures; il atteint presque jusqu'à la coupole et consiste en cinq étages ou rangs d'images encadrées d'or et d'argent. La porte du Tsar est toute en argent, percée à jour, et couverte de dorures.

Ce qui donne une importance sans égale à cette église ainsi qu'aux grottes dont nous allons parler, c'est l'abondance des reliques de différents saints de l'Église orthodoxe. La Lavra avec son église et ses dépendances est un vrai sanctuaire, où l'âme inquiète des pèlerins et des dévots trouve aisément le calme et les consolations qu'elle recherche. Là, au milieu d'un chant mélancolique et primitif des chœurs (les églises de Kiev ont conservé le plain-chant de l'ancienne Byzance sous la domination des empereurs grecs), les nombreux pèlerins qui remplissent l'intérieur de l'église semblent retrouver les réminiscences

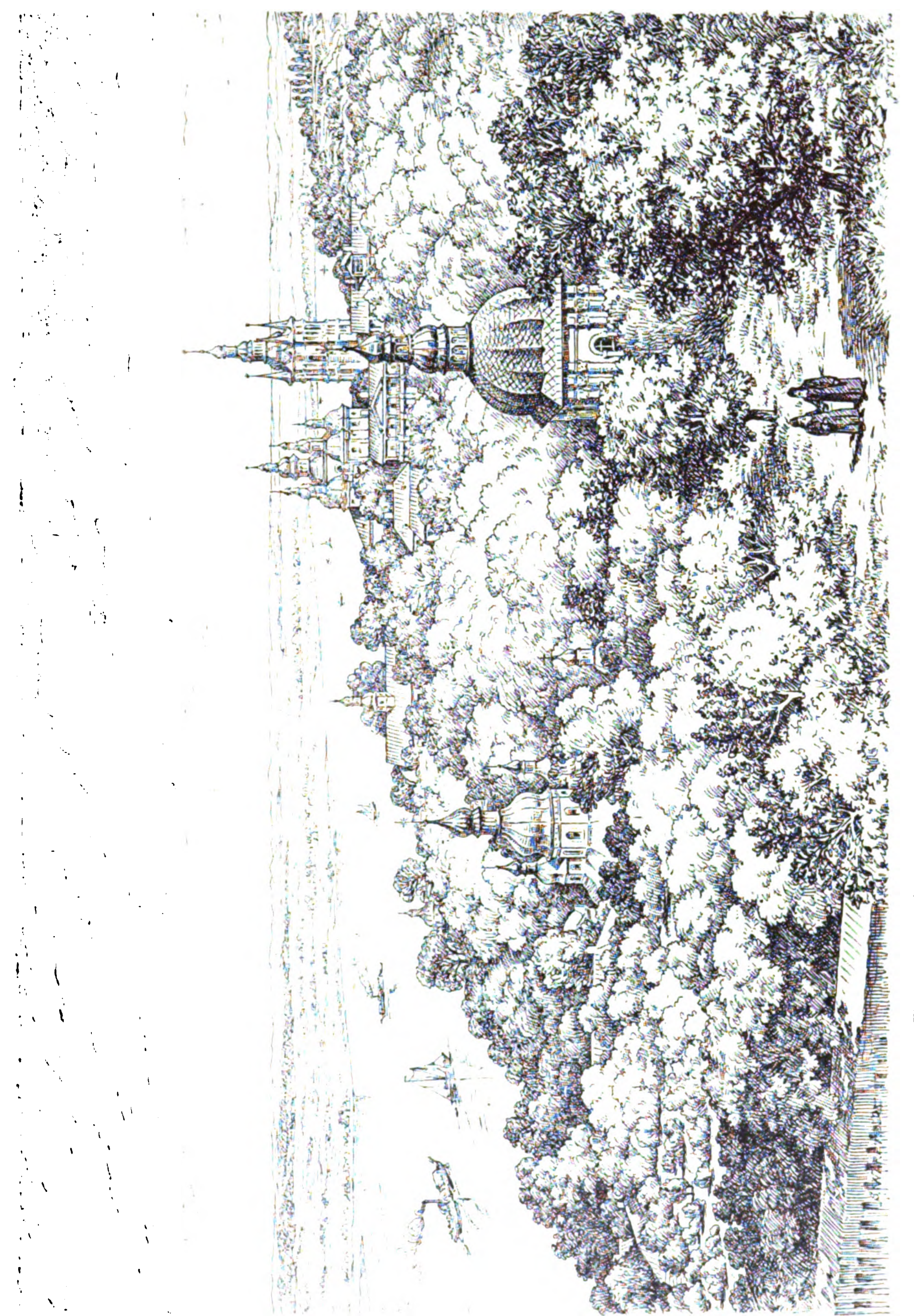


Fig. 85. — Les Catacombes de Kiev ; d'après le « Kiev ancien et moderne », Kouljenko, éditeur.

des anciennes persécutions qu'a subies le christianisme et sont secoués dans les plus profonds recoins de leurs cœurs.

Kiev et ses environs sont entourés d'un grand nombre de grottes artificielles, dues, à ce l'on suppose, à la nécessité où se trouvaient autrefois les habitants de la ville et des environs, d'enfouir leurs trésors, à la première approche d'une invasion ennemie. Deux de ces grottes sont devenues célèbres par les reliques qu'elles renferment. Ce sont les grottes non éloignées ou grottes d'Antoine, et les grottes éloignées dites grottes de Théodose.

Les unes comme les autres se trouvent sur la rive droite du Dniéper, et occupent la vaste saillie de la montagne où se trouve la Lavra. L'emplacement de ces grottes présente une immense cavité couverte des côtés nord, ouest et sud par des hauteurs, tandis que du côté est elle est découverte et remplie de plusieurs jardins aux arbres fruitiers.

On se rend aux grottes non éloignées de la porte basse de la Lavra par une galerie de bois, laquelle, en descendant par la pente de la montagne, conduit à l'église de l'Exaltation de la Sainte-Croix, qui est construite au-dessus de l'entrée de la grotte. A gauche de l'entrée dans l'église, se trouve, derrière une grille de fer, une porte par laquelle les fidèles, un cierge allumé à la main et conduits par un moine, entrent dans la grotte. Ces grottes d'Antoine renferment soixante-onze reliques de saints et neuf d'ermites.

Les saintes reliques se trouvent dans des cercueils placés dans des niches, des deux côtés de la grotte. La plupart des cercueils sont en bois verni, et quelques-uns sont recouverts de feuilles d'argent. Les grottes éloignées contiennent quarante-cinq reliques entières et quarante-huit crânes appartenant à divers saints.

Ces grottes sont en grande vénération chez le peuple russe, qui y accourt en foule de toutes les parties de la Russie pour se prosterner devant les reliques et faire ses dévotions.

Le sentiment religieux est si profondément enraciné chez les Russes que le clergé n'a pas besoin d'inventer, comme cela arrive dans d'autres pays, des stimulants pour réchauffer la dévotion du peuple et le

pousser à se rendre aux églises. Le besoin d'aller à l'église pour y entendre la parole de Dieu, adorer les images du Créateur et de ses saints et en implorer l'aide et l'assistance, dans tout événement, si peu important qu'il soit, est tellement inné dans toutes les classes de

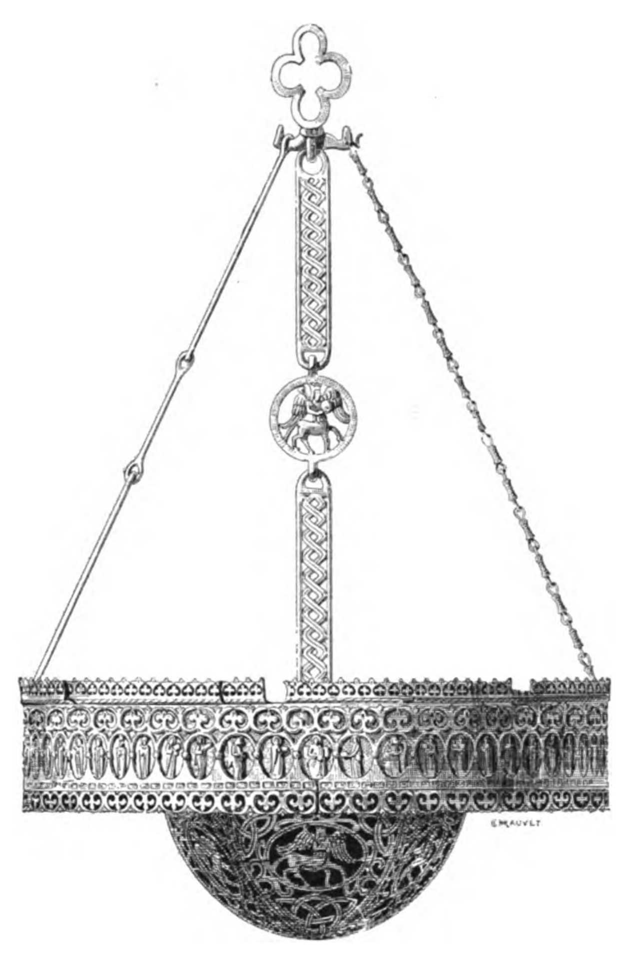


Fig. 86. — Lampe grecque; cathédrale Sainte-Sophie, Novgorod (*Antiquités de l'Empire russe*).

la société et particulièrement dans les populations rurales, que l'on voit très souvent en Russie le clergé d'une église se rendre, avec les images les plus vénérées, pour bénir telle ou telle famille de sa paroisse et chanter des *Te Deum* dans des maisons particulières. Tout incident ou événement sortant de la vie routinière et ordinaire d'un

Russe, et surtout dans les classes de la bourgeoisie ou des paysans, toute entreprise ou affaire de commerce ne saurait être commencée sans des prières spéciales adressées par les fidèles au Créateur, à la Vierge, ou à un saint patron du village, de la paroisse ou bien de la famille qui a recours à son aide ou intercession.

Ce sentiment du peuple russe nous explique un phénomène très ordinaire en Russie, mais devenu bien rare et presque extraordinaire dans les sociétés de l'Europe occidentale. En voyageant en Russie, on rencontre parfois de longues files de piétons de tout âge et de tout sexe qui marchent sur les chemins publics, s'appuyant sur de longs bâtons et portant sur leur dos des sacs tout bourrés. Ce sont des *bogomoltzi* (pèlerins) qui parcourent la Russie en tout sens, depuis les provinces les plus reculées du nord, où se trouvent les célèbres couvents de Solovetzk, dans la mer Blanche, au nord d'Arkhangel, et jusqu'au littoral de la mer Noire. D'autres, plus hardis et plus dominés de cet esprit d'aventureuse dévotion qui nous rappelle le sentiment des pèlerins du moyen âge qui ont motivé les croisades, poussent leur pèlerinage plus loin, se rendant au Mont-Athos et aux Lieux Saints de la Palestine.

Un vœu de malade qui a recouvré la santé, ou un sentiment bien naturel d'émulation en entendant les récits merveilleux et souvent exagérés des pèlerins au retour de leurs voyages, poussent tous les ans des dizaines de milliers de Russes à abandonner leurs foyers et à entreprendre des pèlerinages sans qu'ils se rendent jamais compte des difficultés qu'ils auront à surmonter.

On marche le jour, bravant les rayons brûlants de l'été, et le froid intense ainsi que les tempêtes de neige de l'hiver, mus par le besoin de faire un acte agréable à Dieu. Les nuits, on les passe tantôt en plein air, quand il fait chaud, et tantôt dans des cabanes de laboureurs, qui sont heureux de pouvoir abriter sous leurs toits des pèlerins auxquels ils offrent toujours la nourriture et souvent de petites pièces d'argent, pour qu'on achète en leur nom quelque cierge à l'image miraculeuse d'un saint ou à l'église du Saint-Sépulcre.

C'est pour cette classe nomade de la population que tous les couvents

russes tiennent des hôtelleries dans les dépendances de leurs édifices principaux. Ces hôtelleries, où l'on offre un abri aux pèlerins, ont aussi des auberges où on donne à manger gratuitement aux pauvres. Quant aux personnes aisées, elles laissent, dans les troncs du couvent, l'offrande qu'elles sont en état de donner. L'hospitalité étant un sentiment général en Russie, personne ne s'inquiète si parfois les pèlerins quittent le couvent et son hôtellerie sans rien laisser. D'autres viendront qui pourvoiront aux besoins de la communauté, et d'ailleurs le sentiment du devoir accompli suffit aux moines, qui sont toujours



Fig. 87. — Types de pèlerins (*bogomoltzi*).

sûrs de pouvoir continuer leur service de frères hospitaliers, grâce aux généreux donateurs.

Quant aux pèlerins qui se rendent dans les Lieux Saints de l'étranger, le Saint-Synode, d'accord avec le gouvernement, a pris soin de pourvoir à leurs besoins. Outre les prix sensiblement réduits pour les traversées sur les bateaux à vapeur de la Compagnie de navigation russe, on a fondé un hospice pour les pèlerins à Constantinople, un hôpital et un hôtel à Jérusalem, et des maisons hospitalières dans toutes les villes de Syrie et de Palestine où s'arrêtent les *bogomoltzi*. A Athos, l'hospitalité aux pèlerins est offerte par des couvents russes, qui y sont en nombre suffisant.

Lorsque vous arrivez à quelque solennité religieuse dans un couvent ou église, où se trouve une image miraculeuse ou bien des reli-

ques de quelque saint, vous reconnaissez aisément les *bogomoltzi* dans la foule bariolée qui remplit le temple. Tous ont cet air exalté des personnes fanatisées par un long jeûne ou par des privations de tout genre. Amaigris, les figures hâves, aux yeux brûlant d'une passion jamais satisfaite, les vêtements usés et couverts de poussière, ils restent

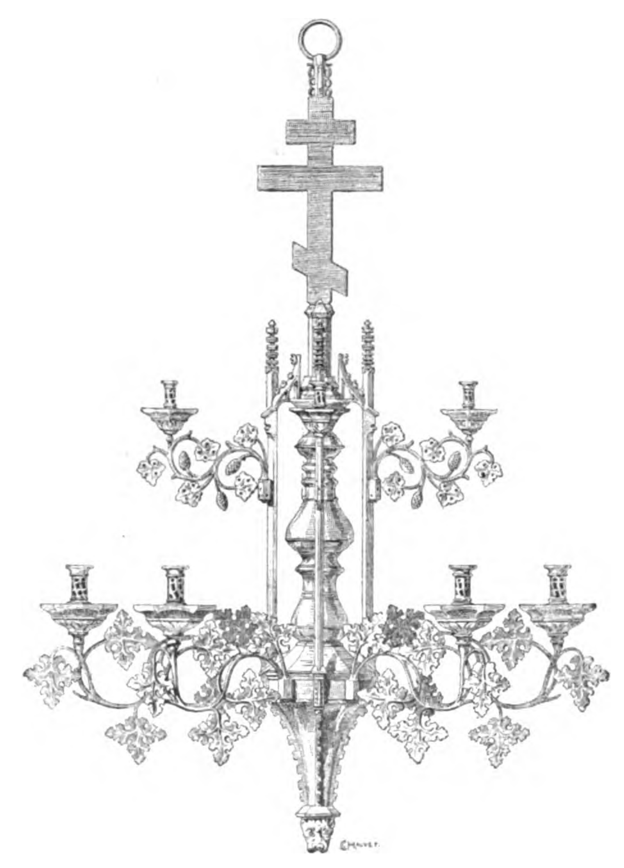


Fig. 88. — Lustre en cuivre, placé dans une des chapelles supérieures de la cathédrale de l'Annonciation, à Moscou. (*Antiquités de l'Empire russe.*)

à genoux des heures entières, sans faire aucune attention à ce qui se passe autour d'eux.

La messe terminée, vous les voyez se mêler aux novices et aux serviteurs de l'endroit, offrant leur travail au couvent qui leur a ouvert ses sanctuaires pour adorer l'image ou les reliques dont le culte les a poussés à entreprendre à pied une route de plusieurs milliers de kilo-



Fig. 89. — Eglise Saint-Georges, à Nijni-Novgorod; d'après un dessin de Beggrov.

mètres. Et ils sont heureux d'obtenir un travail au bout duquel ils se sentent parfois épuisés et incapables de bouger, pendant des jours entiers. Ils ont travaillé pour Dieu, pour la Vierge ou pour un saint, et cela les soutiendra longtemps dans les moments difficiles de leur existence.

Cette naïveté dans la manifestation de leurs sentiments religieux a puissamment contribué à l'origine et à la propagation en Russie de diverses sectes religieuses. L'instruction du clergé se trouvant très défectueuse en Russie au dix-septième siècle, le moindre incident était capable de provoquer des troubles et d'agiter la conscience publique. Voilà pourquoi la mesure logique et nécessaire prise sous le tsar Alexis Mikhaïlovitch par le patriarche Nicon, qui a fait corriger les livres ecclésiastiques par une commission de prêtres savants conformément aux textes primitifs de l'Église grecque, a produit un trouble général dans l'empire.

Et cependant la mesure prise par le patriarche était urgente. L'imprimerie n'étant pas connue au moment de l'introduction du christianisme en Russie, la publication des livres religieux et ecclésiastiques se faisait, jusqu'au tsar Jean Vassiliévitch IV, par des copistes calligraphes. Mais comme le nombre des églises en Russie augmentait tous les ans, on se voyait obligé de recourir à des copistes qui le plus souvent ne savaient qu'à peine écrire, sans comprendre parfois ce qu'ils faisaient. De là des fautes et des erreurs qui aggravaient l'ignorance et rendaient impossible l'unité du texte des livres liturgiques.

Le patriarche Nicon voulut mettre fin à ce chaos et il forma une commission de prêtres grecs et russes pour corriger les livres du culte. Ce travail, qui rétablit l'unité du culte en Russie, y suscita cependant de grands troubles. Des gens malintentionnés et des ennemis personnels et politiques du patriarche ne tardèrent pas à profiter de l'agitation qui éclata dans les rangs du clergé inférieur, pour répandre partout l'idée que le patriarche voulait changer la religion en substituant à l'orthodoxie le culte de l'Antéchrist. L'agitation alla toujours grandissant, et comme le pouvoir civil n'avait pas trouvé d'autres moyens pour y remédier que la persécution, il se produisit une masse de sectes, qui

jetèrent parmi la population le premier brandon des discordes religieuses.

Dans les premiers temps, les persécutions allaient toujours augmentant, mais depuis Pierre le Grand, on s'est arrêté dans cette voie. Les schismatiques ne furent plus persécutés, mais ils continuèrent toutefois à être privés de leurs droits politiques. Cet ordre de choses con-



Fig. 90. — Couvent de Saint-Serge, aux environs de Pétersbourg ; d'après une photographie.

tinua jusqu'au règne de l'empereur Nicolas. C'est depuis ce souverain que les *raskolniki* (schismatiques) commencèrent à respirer, ayant obtenu du moins des garanties sérieuses d'une vie paisible. Actuellement, les sectes qui ne sont pas dangereuses à la société jouissent de presque tous les droits qui sont l'apanage de leurs concitoyens orthodoxes.

Les *raskolniki* se divisent en trois grandes sections : 1° *popovtzy*, 2° *bezpopovtzy*, et 3° *hérétiques*.

Les deux premières sections ont beaucoup de traits communs et leur

origine est presque identique, remontant à la mesure prise par le patriarche Nicon. Les schismatiques de ces deux doctrines ne reconnaissent que ce qui avait existé avant ce patriarche, considéré par plusieurs d'entre eux comme l'Antéchrist. Ils font le signe de la croix avec deux doigts et n'adorent que la croix à huit bouts. Tous les saints canonisés par l'Église après Nicon, ainsi que les images et les livres de culte faits après ce patriarche ne sont pas reconnus par ces sectaires. La principale différence entre eux, c'est que les premiers reconnaissent l'institution de la prêtrise, tandis que les autres n'ont pas de prêtres.

La secte des *popovtzy* (ceux qui ont des prêtres) se subdivise en *yédinovertzy* (identité de croyance), *staropopovtzy* (ancienne prêtrise), et *spassovtzy* (secte du Sauveur).

Le *yédinovérié* est un immense pas fait par les *raskolniki* pour leur réconciliation avec les orthodoxes. Les membres de cette secte ont des prêtres sacrés par des évêques orthodoxes et reconnaissent les principaux dogmes de l'Église russe. La différence n'existe que dans certains détails du rite et dans les livres du culte établis d'après les modèles anté-niconiens.

Les *staropopovtzy* ont les mêmes dogmes que la secte précédente, mais ils en diffèrent dans le choix des prêtres, qui ne sont pas sacrés par les évêques orthodoxes. Les *staropopovtzy* reconnaissent pour chef de leur Église un archevêque, qui, de Belo-Krinitza, en Autriche, envoie des prêtres aux temples de sa secte.

La *spassovstchina* est le trait d'union entre les *popovtzy* et les *bezpopovtzy*. La croyance principale de cette secte, c'est que pendant les réformes de Nicon, l'Antéchrist s'est établi en permanence dans le christianisme; aussi toute communion avec les chrétiens est-elle pour eux un péché, et le seul moyen de salut, d'adresser de ferventes prières au Sauveur. De là vient leur nom. Ils ne reconnaissent qu'un sacrement, le baptême. Leur confession se fait secrètement; chacun confesse ses péchés devant l'image du Sauveur ou de la sainte Vierge tenant l'Enfant divin.

La secte qui n'a pas de prêtres, ou *bezpopovchtchina,* se subdivise

en plusieurs sections; toutes cependant reconnaissent les principes fondamentaux qui suivent : depuis 1667 l'Antéchrist règne dans l'Église orthodoxe; or l'Église étant l'âme de la société, l'Antéchrist règne dans le monde. Ce même Antéchrist règne dans l'Église catho-

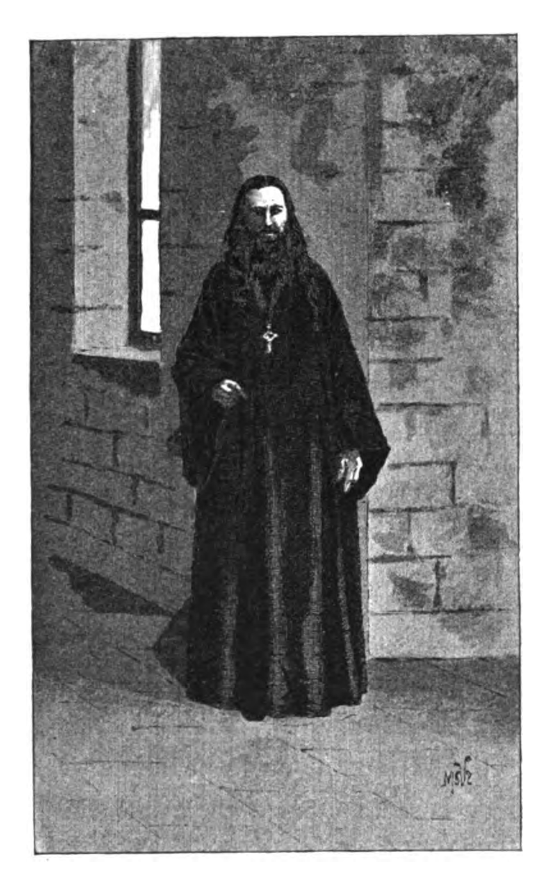


Fig. 91. — Religieux; d'après une photographie.

lique comme dans celles d'Orient. Tout ce qui est saint et agréable à Dieu ayant disparu de la terre, tout ce qui s'y fait n'engendre que le péché. Pour se sauver, il faut subir un nouveau baptême, qui peut être opéré par n'importe qui, homme ou femme. La confession est publique et se fait à haute voix. Le mariage est célébré dans les églises orthodoxes, puisqu'il serait impossible de faire autrement, mais les couples ne doivent vivre en union charnelle qu'un certain laps de temps,

après quoi chacun vit séparément, ne songeant qu'à son propre salut.

Cette secte se subdivise en : 1° *pomoriane* (du littoral). Ce sont les moins fanatiques et les plus tolérants des *bezpopovtzy*.

2° *Fédosséevtzy*. Pas de sacrement; vie en concubinage.

3° *Philippovtzy*. Le mariage est un péché. L'infanticide est un acte méritoire, vu qu'il sauve l'enfant de la vie dans cette vallée de péchés. Le suicide mène au paradis.

4° *Stranniki* (errants) ou *bégouny* (fuyards). Il y a eu jusqu'à présent trois antéchrists : le Pape, le patriarche Nicon et Pierre le Grand. Pour se sauver, il faut s'enfuir de la vie civilisée et aller dans les bois. Promiscuité des sexes. Établis dans les bois, ils s'organisent en communautés, mais dès que celles-ci deviennent grandes, les plus dévots les abandonnent et vont en fonder d'autres.

5° La *secte d'Adam,* qui considère comme un péché de toucher l'argent et de marcher sur les pavés.

6° Les *infanticides,* qui doivent tuer au moins un de leurs enfants.

7° Les *douchilchtchiki* (étrangleurs), qui tuent les moribonds, croyant que, pour entrer au paradis, il faut mourir de mort violente, etc., etc.

Les hérésies se subdivisent en : 1° *chlysty* ou *chrysty,* qui se donnent le nom de tribu d'Israël ou *bogoumili* (agréables à Dieu). Ils croient que pendant le règne d'Alexis Mikhaïlovitch, Dieu le Père est descendu du ciel et s'est incarné en la personne de Danilo Philippovitch, le fondateur de la secte. Quinze ans avant son incarnation, Dieu le Père a eu un fils d'une femme centenaire du village de Maksacovo. Ce fils, ou nouveau Jésus-Christ, fut le fameux Ivan Timoféevitch, le principal prédicateur de la secte. Lorsque ce fils de Dieu eut trente-trois ans, il fut appelé par Dieu le Père au village de Staraïa, où il reçut sa mission d'aller convertir le monde. Selon la légende des *chlysty,* Ivan Timoféevitch fut crucifié à Moscou et ressuscita le troisième jour, puis il monta au Ciel sous les yeux d'une grande foule. Il redescendit ensuite et fut de nouveau crucifié. Cette cérémonie, selon les chlysty, s'est répétée trois fois, après quoi leur Dieu le Fils monta définitivement au Ciel.

2° Les *scoptzy* (origénistes), secte très dangereuse, qui cherche par tous les moyens à étendre sa doctrine. Elle est poursuivie pénalement par le pouvoir civil.

3° *Skakouny* (sauteurs). Ils font leurs prières en sautant, puis, après avoir éteint les lumières, se livrent à la promiscuité la plus effrénée.



Fig. 92. — Religieuse; d'après une photographie.

4° *Chercheurs du Christ.* Il vont partout dans les bois et les déserts, cherchant le Christ qui doit reparaître pour sauver définitivement le monde de la perdition.

5° Les *molocanes* ou *doukhobortzy* (lutteurs d'esprit). Cette secte n'admet ni prêtres ni sacrements. Se basant sur la parole de Jésus-Christ que Dieu est un esprit, ils nient toute cérémonie religieuse, admettant seulement la libre investigation, etc., etc.

Le nombre des *raskolniki* de toutes les sectes dépasse actuellement le chiffre de 9 millions, dont plus de 5 millions de *popovtzy,* 3 millions de *bezpopovtzy,* et le reste appartient aux hérésies susmentionnées. Ce chiffre, qui est assez considérable, tend cependant à diminuer depuis la liberté de discussion et de controverse, établie à Moscou. Depuis la mise en exécution de cette idée lumineuse du clergé russe, le fanatisme dans certaines sectes a complètement disparu, et les superstitions, se voyant vaincues par la logique des arguments du clergé orthodoxe, cèdent pas à pas le terrain à la civilisation.

CHAPITRE X.

LA BOURGEOISIE.

La bourgeoisie dans la capitale et dans les provinces. — L'intérieur bourgeois d'autrefois et d'aujourd'hui. — Le grand commerce russe. — La foire de Nijni-Novgorod. — Les caravanes des marchands de Khiva et Boukhara. — Les marchands tartares. — Les Juifs. — L'industrie russe; Moscou et la Pologne (Lodz).

La trop grande étendue territoriale de la Russie et le joug tartare sous lequel a dû vivre le peuple russe pendant plus de trois siècles ont contribué à donner au développement de la nation russe une tout autre direction que celle que l'on remarque dans les sociétés de l'Europe occidentale. Nation agricole et n'ayant pas eu, à cause de la trop grande fréquence des invasions mongoles, le loisir de s'occuper d'industrie, les Russes des classes non nobles ne songeaient qu'à gagner leur pain en vivant dans les campagnes, où il leur était plus facile de se sauver, à la moindre incursion tartare, que d'une ville. Voilà pourquoi, jusqu'à l'époque où Ivan III le Grand délivra la Russie du joug tartare, on ne vit en Russie que fort peu de villes. Excepté une cinquantaine de centres de population assez grands, chefs-lieux de petits États, apanages de princes féodaux, il n'y avait en Russie que des villages.

On comptait, il est vrai, deux grandes cités, Novgorod le Grand et Pskof, où, grâce à l'esprit entreprenant des habitants, florissait le régime républicain; mais ce n'était qu'une exception due à l'heureuse position de ces deux villes sises en dehors du chemin que suivaient les Tartars dans leurs invasions et aussi aux intimes rapports de ces deux républiques avec la ligue des villes hanséatiques.

Cette exception a cessé immédiatement après la fin de la domination mongole. Les grands-ducs de Moscou ayant fini par battre les Tartars et par prendre le titre de Tsars de toutes les Russies, les deux cités républicaines durent subir leur souveraineté autocratique, et le régime républicain, si contraire au génie du peuple russe, disparut sans laisser aucune trace dans le caractère des populations.

C'est Pierre le Grand qui fut le créateur du tiers état en Russie. Ce

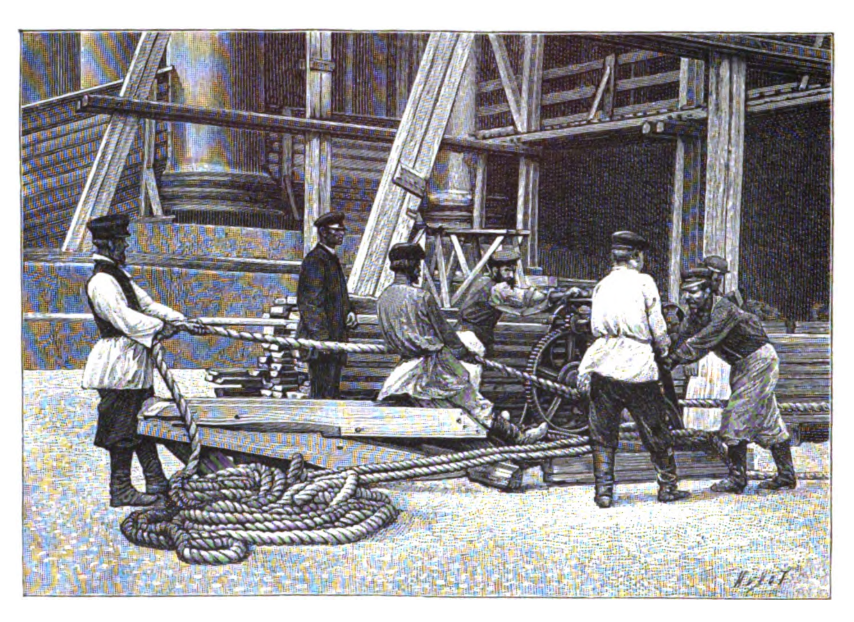


Fig. 93. — Ouvriers charpentiers; d'après une photographie.

fut lui qui, voyant, dans ses voyages d'instruction en Europe, le grand développement de la bourgeoisie occidentale et le manque presque absolu d'une pareille institution en Russie, voulut créer dans sa patrie cette classe si nécessaire au développement de tout pays. Il institua les *guildes* (classes marchandes) et les *tsekhes* (corporations d'artisans), appela en Russie des marchands étrangers et envoya en Angleterre, en Allemagne et en Hollande, des jeunes gens pour y apprendre les notions nécessaires au négoce.

Catherine II, cette fidèle continuatrice de l'œuvre réformatrice de Pierre le Grand, donna une forte impulsion aux institutions créées par

Pierre Ier et posa, pour ainsi dire, les bases du système municipal qui régit actuellement la Russie, sauf les modifications apportées par le progrès des institutions administratives.

Le tiers état en Russie n'étant pas le résultat d'un développement régulier et national des populations urbaines, mais une création purement administrative, il était naturel que, dès le commencement du



Fig. 94. — Type de portier; d'après une photographie communiquée par le docteur Isnard.

fonctionnement de cette institution, elle portât les traces visibles de son origine purement administrative. Les *guildes,* établies par un oukase de Pierre le Grand, furent basées uniquement sur le chiffre plus ou moins grand de l'impôt que le fisc prélevait sur les gens qui s'occupaient de commerce. Autrefois, il y avait trois *guildes* des marchands, mais sous Alexandre II, elles furent réduites à deux.

Quant aux *tsekhes* ou corporations d'artisans, c'est une division

par métiers, comme elle existe dans d'autres pays européens. Chaque métier a ses *starostes* (syndics) et sa bannière, tout comme dans l'Occident.

Le nombre des personnes appartenant aux diverses classes de la bourgeoisie en Russie atteint en général le chiffre de 6.840.000 hommes, dont 5.373.593 dans les provinces européennes de la Russie proprement dite, 1.133.811 dans les provinces vistuliennes (ancien royaume de Pologne), 167.799 dans les provinces caucasiennes, 144.560 en



Fig. 95. — Cocher de place, d'après une photographie.

Sibérie et 20.237 en Finlande. De ce nombre 730.000 sont des marchands des deux *guildes* et des bourgeois notables, et le reste, c'est-à-dire 6.110.000, des artisans et des bourgeois non guildés (*mestchanié*).

Dans leur tendance à favoriser l'émulation dans toutes les classes de la société et à ouvrir à tous indistinctement l'accès des dignités et des titres honorifiques, les législateurs russes ont créé une classe intermédiaire entre la noblesse et la bourgeoisie. C'est celle des bourgeois notables héréditaires ou personnels (*potomstvennyé* ou *litchnyé potchotnyé grajdanié*). Tout marchand de l'une des deux *guildes* qui a pu

rendre, dans l'exercice de son commerce ou de son industrie, quelque service signalé à l'État ou à la société, par des dons de bienfaisance ou en favorisant l'instruction publique, reçoit, en plus des décorations, le titre honorifique de bourgeois notable héréditaire ou personnel. Certaines maisons de commerce ou d'industrie se voient, après cent ans d'existence honorable, élevées en la personne de leurs chefs au titre de baron de l'empire de Russie.



Fig. 96. — Voiture de remise; d'après une photographie.

Aucune classe de la société russe n'a conservé les anciennes mœurs et coutumes avec autant de fidélité que la bourgeoisie. C'est surtout en province que l'on trouve, dans les maisons des marchands, tous les usages du vieux monde russe, antérieur aux réformes de Pierre Ier. C'est comme une société pétrifiée que l'on aurait fait revivre en plein dix-neuvième siècle avec toutes les traditions du bon vieux temps, de celui où les mœurs asiatiques de l'époque tartare supplantaient petit à petit la civilisation raffinée de Byzance.

Dans les capitales, l'influence de la civilisation se fait sentir à chaque

pas sur les classes supérieures. Les bourgeois, au contraire, en restant fidèles à certaines traditions et à une masse de préjugés orientaux, ont fait si peu de concessions à l'esprit du siècle, qu'il est facile de reconnaître l'énorme différence qui existe entre le genre de vie des classes supérieures et celui de la bourgeoisie. A part l'hospitalité, qualité essentiellement russe et que les crises économiques les plus rudes n'ont pu ébranler, l'aristocratie russe ne diffère guère des classes supérieures de la société occidentale. La civilisation, ce niveleur par excellence, a fini par avoir le dessus et faire disparaître les derniers vestiges de coutumes et usages surannés.

La bourgeoisie, tout en voulant emboîter toujours et partout le pas de la noblesse, n'a pas encore réussi à faire disparaître en Russie le vieux Moscovite. Aussi, plus on descend dans la hiérarchie du capital, plus on se sent éloigné de la vie occidentale. La manie de l'ostentation, cette qualité inhérente à toutes les bourgeoisies du monde, prend quelquefois en Russie des dimensions qui sont le comble du grotesque.

Une des manifestations les plus ridicules de cette manie était, il y a à peine une vingtaine d'années, les banquets des négociants avec des généraux. Un riche négociant voulait-il donner, à cette époque-là, un dîner à l'occasion de quelque solennité de famille ou pour fêter une distinction honorifique qui lui était décernée par le gouvernement, il ne trouvait rien de plus splendide pour rehausser l'éclat de sa table que la présence d'un général en retraite ou de quelque conseiller d'État actuel, dont la poitrine était ornée d'un grand cordon. A Moscou surtout, où se trouvent les spécimens les plus riches et les plus extravagants de la riche bourgeoisie russe, cette manie d'avoir un général parmi les convives devint une condition *sine qua non* d'un banquet réussi. Il s'y était même formé une classe d'agents spéciaux qui excellaient dans l'art de découvrir de pareils généraux. Il va sans dire que le général et l'agent pourvoyeur étaient toujours bien et richement rémunérés, l'un pour sa condescendance et l'autre pour l'habileté de ses négociations.

Depuis les dernières réformes d'Alexandre II et surtout depuis

l'émancipation des serfs, qui a permis à toutes les classes de la société d'acquérir des propriétés foncières, les banquets à généraux tombèrent en désuétude. Les négociants qui se sont jetés avec avidité sur les biens fonciers que des gentilshomme ruinés ont vendus, ont changé l'objectif de leur ambition. Devenus, à titre de propriétaires fonciers, membres d'assemblées provinciales, les plus riches d'entre eux briguent avant tout l'honneur de se faufiler dans les sociétés des grands gentilshommes campagnards et de s'en attacher quelques-uns par les liens de mariage.

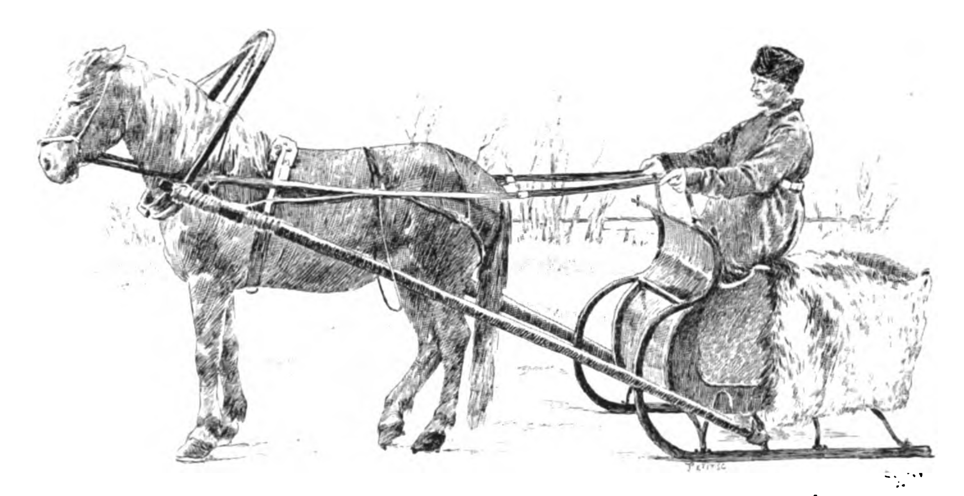


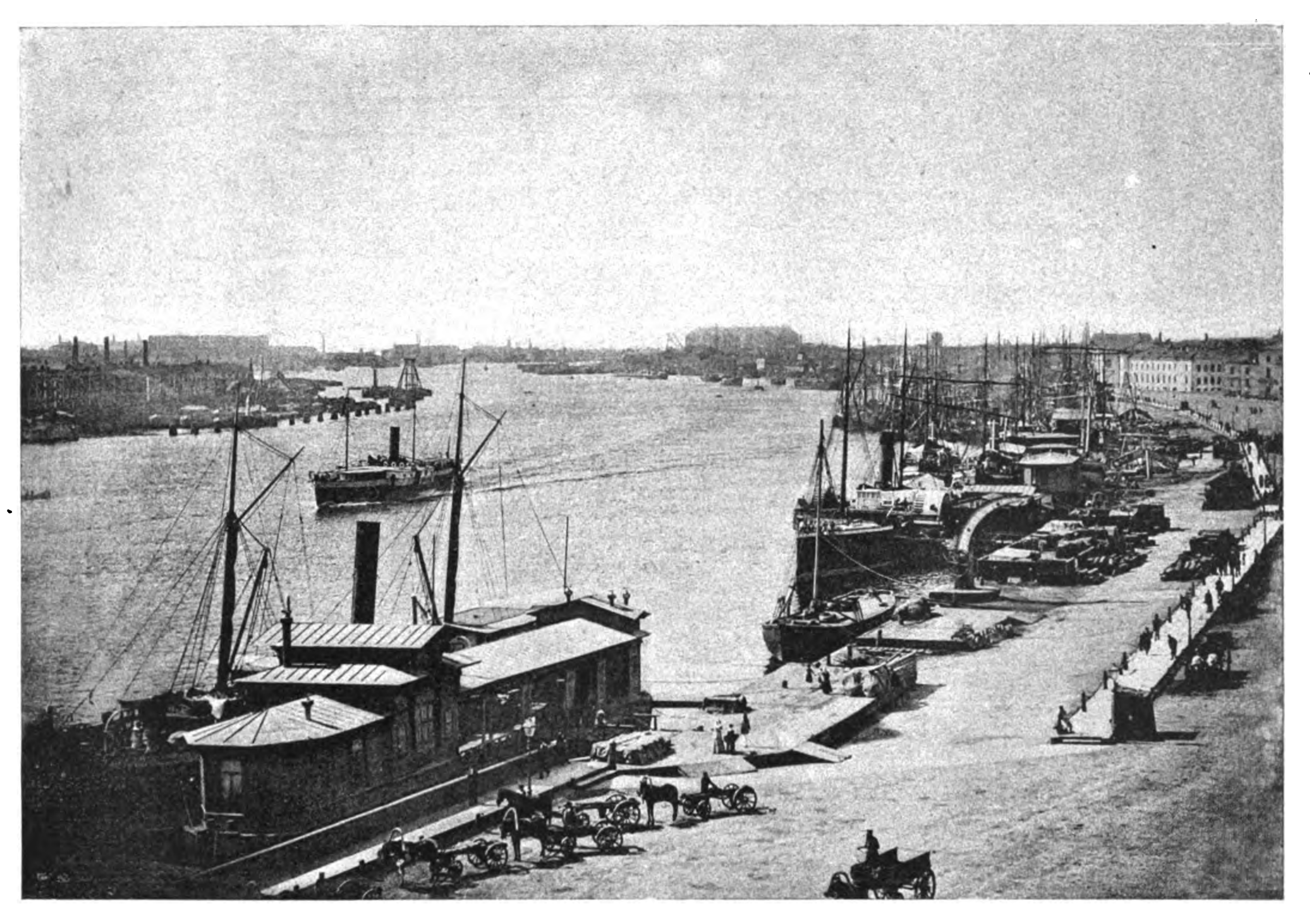
Fig. 97. — Traîneau; d'après une photographie.

Autrefois, à Pétersbourg, comme dans les villes de province, la vie que menait un bourgeois, tout millionnaire qu'il fût, était tout à fait claustrale. Il vivait retiré et ne recevait chez lui que dans les cas de grande nécessité. Si l'on avait affaire à un négociant, on n'allait jamais chez lui, car on risquait de ne point y être reçu. Dans son bureau ou dans son magasin, il ne recevait que ceux qui venaient lui parler d'affaires courantes. Il n'y avait que le *traktir* (restaurant où, à côté des tables à manger, il y a un service spécial de thé) où l'on était sûr de rencontrer les marchands russes et où, entre le sixième ou le neuvième verre de thé, on débattait souvent les affaires de plusieurs millions.

Si, par extraordinaire, il invitait quelqu'un chez lui, il ne recevait jamais dans son appartement privé. On ouvrait alors pour l'étranger le grand salon de réception tout resplendissant de dorures et orné de glaces immenses qui juraient avec les tableaux de Souzdale (genre de peintures d'Épinal) et les soi-disant portraits de famille acquis dans quelque boutique de bric-à-brac. Quant à sa famille, le bourgeois du bon vieux temps ne la montrait jamais. Aussi les femmes et les filles des bourgeois brillaient-elles par une absence complète d'instruction. Elles passaient leur temps à se réunir dans quelque maison amie, où l'on avalait force verres de thé accompagnés de pains d'épice, de raisin sec, de figues, de noix et de noisettes dans du miel, le tout assaisonné de conversations où la médisance et les contes jouaient le principal rôle. A voir chez elle la riche marchande dans sa robe de percale et la tête couverte d'un fichu de soie, on ne pouvait jamais supposer que c'était la femme d'un riche négociant de première *guilde* ou d'un bourgeois notable héréditaire, qui, dans les grandes cérémonies du palais impérial, se pavanait avec son tricorne et l'uniforme doré du *stépienstvo* (titre que l'on donne aux marchands).

Ces prisonnières du *home* peu attrayant d'un marchand russe avaient cependant un jour de l'année où elles sortaient dans l'auréole la plus resplendissante des richesses de leurs maris ou de leurs pères. C'était à la fête de la Pentecôte et à celle du Saint-Esprit (le lendemain de la Pentecôte). Ces jours-là étaient consacrés par les usages de la bourgeoisie à des *smotriny*, revue ou exposition des demoiselles à marier.

Le Jardin d'Été, à Pétersbourg, était alors rempli de matrones aux riches costumes conduisant devant elles leurs demoiselles vêtues de robes d'une richesse inouïe et surchargées de pierres précieuses; on aurait dit des vitrines animées de magasins de joaillerie marchant sous l'impulsion d'un mécanisme invisible. Les pauvres jeunes filles se trouvaient tellement couvertes de bijoux, les étoffes de leurs robes étaient si lourdes, qu'elles avaient l'air de ne pas marcher, mais de glisser à travers les allées du jardin. Les jeunes aspirants à de riches dots se rendaient aussi à cette promenade, et, quelques jours après, on



La Néva, à Saint-Pétersbourg ; d'après une photographie.

voyait de vieilles entremetteuses de mariage (*svakhas*) courir d'une maison marchande à une autre pour faire leurs offres. C'est ainsi que se faisaient ordinairement les mariages dans cette classe de la société, tant dans la grande que dans la petite bourgeoisie.

Cette vie retirée, dont l'étranger ne pouvait être le témoin, a



Fig. 98. — La *Troyka*; d'après une photographie.

surtout développé le sentiment religieux, lequel cependant, faute d'instruction, dégénérait pour la plupart en superstition et faussait dans maintes familles bourgeoises les notions exactes du christianisme. Ceci nous explique pourquoi les diverses sectes religieuses qui désolent la Russie ont été presque toujours alimentées par des membres de la bourgeoisie. Il y avait une époque, et même jusqu'à la fin du règne de Catherine II, où, parmi les grands et petits négociants de Moscou, il n'y en eut qu'un ou deux tout au plus qui ne fussent pas partisans des sectes religieuses.

Ces erreurs dogmatiques n'empêchaient pas cependant le marchand d'être aussi fervent patriote que les autres membres des classes de la société russe. Celui qui sauva la Russie en 1612, en prêchant la guerre sainte pour la délivrance du sol national de l'invasion polonaise, fut un marchand boucher de Nijni-Novgorod, le célèbre Cosma Minine, dont le monument, commun avec celui de son collègue en patriotisme, l'illustre prince Dimitri Pojarsky, orne la place Rouge de Moscou, en face du Kremlin.

Toutes les fois que la Russie traverse une crise politique ou sociale, on voit les marchands russes ouvrir leurs trésors et verser des millions de roubles dans les caisses de l'État. Tout pour Dieu, pour le Tsar et pour la patrie ! tel est le cri que poussent les marchands russes avec leurs autres concitoyens dans tout moment de crise, — et ces personnes parfois si ridicules dans la vie ordinaire s'élèvent à un tel degré de patriotisme, que les taches de leur existence pâlissent devant l'éclat de leurs vertus civiques.

La génération actuelle de la classe marchande russe diffère beaucoup de ses devancières. Le développement intellectuel, qui est visible dans toutes les classes de la population de l'empire, a exercé son influence sur les marchands. A Pétersbourg, la différence qui existait autrefois entre les classes instruites et les marchands n'existe presque plus. La plupart des jeunes gens des familles commerciales ont achevé leurs études dans l'université ou dans des écoles supérieures, soit commerciales soit industrielles, et la civilisation a fini par renverser de son souffle vivifiant l'échafaudage des préjugés du moyen âge.

Ce qui fait surtout plaisir à voir, c'est que les jeunes gens de la bourgeoisie qui ont achevé leurs études universitaires se vouent à la carrière de leurs pères. Autrefois, quand la Russie était dominée par le culte du *tchine* (rang des fonctionnaires de l'État), tout marchand qui s'enrichissait se croyait heureux en voyant son fils endosser l'uniforme de l'État et parvenir à une position officielle. Voilà pourquoi, en Russie, les fils succédaient aussi rarement à leurs pères dans la carrière commerciale. A présent, cette passion du clinquant a cédé le pas

à la raison, et le commerce russe a gagné autant en intelligence qu'en dignité.

Lorsqu'on étudie le commerce général russe, on se trouve arrêté, dès le premier pas, par une grande difficulté, et l'on est saisi d'étonnement à la vue de la différence qui existe entre le commerce extérieur et celui de l'intérieur de l'empire. Tandis que les données statis-



Fig. 99. — Traîneau-omnibus; d'après un dessin de Bildinger.

tiques concernant le commerce extérieur abondent et brillent par leur netteté et précision, le commerce intérieur n'offre à l'étude que des données incomplètes, souvent contradictoires, et parfois des lacunes qu'il faudrait combler par des investigations particulières. Ceci provient de ce que le commerce extérieur est exercé par un groupe relativement peu nombreux dont les membres possèdent de grands capitaux, ont des bureaux et des comptoirs très bien organisés et tiennent leurs livres de commerce selon toutes les règles du métier. Il faut de plus prendre en considération que le commerce extérieur est protégé

efficacement par le fisc, dont la surveillance à la frontière, contre les contrebandiers, est rigoureuse et au-dessus de tout éloge.

Tout autre est le commerce intérieur en Russie. Le nombre des personnes qui font ce commerce atteint plusieurs millions, dont les uns exercent le commerce d'une façon permanente et dont les opérations embrassent parfois de vastes territoires et mettent en mouvement d'énormes capitaux. D'autres, par contre, ne font le commerce que temporairement et quelquefois même accidentellement, se bornant à satisfaire les besoins de quelque localité éloignée des centres commerciaux et n'ayant affaire qu'au marché voisin et à la foire la plus rapprochée.

Ceci, comme de raison, entrave considérablement la tâche du statisticien, et le gouvernement lui-même, malgré les instructions très sévères et très précises qu'il donne à ses fonctionnaires, n'en obtient que des notions incomplètes et nécessitant souvent des recherches et des investigations complémentaires.

Voilà pourquoi nous ne pouvons donner que les chiffres se rapportant au grand commerce d'importation et d'exportation.

Prenons d'abord les chiffres généraux du commerce extérieur de la Russie depuis 1875 et jusqu'à 1884. Le tableau suivant constate l'immense développement que le commerce russe a pris dans l'espace de ces dix années.

	Importation.	Exportation.	Total.	
1875.	331.000.000	382.000.000	713.000.000	roubles.
1876.	477.600.000	409.790.000	887.390.000	—
1877.	321.000.090	528.000.090	849.000.000	—
1878.	595.600.000	618.100.000	1.213.700.000	—
1879.	587.700.000	627.700.000	1.215.400.000	—
1880.	622.800.000	498.700.000	1.121.500.000	—
1881.	517.700.000	506.400.000	1.024.100.000	—
1882.	566.800.000	617.700.000	1.184.500.000	—
1883.	557.300.900	640.300.000	1.197.600.000	—
1884.	538.000.000	589.900.000	1.127.900.000	—

Les principaux pays de provenance et de destination, en 1884, étaient :



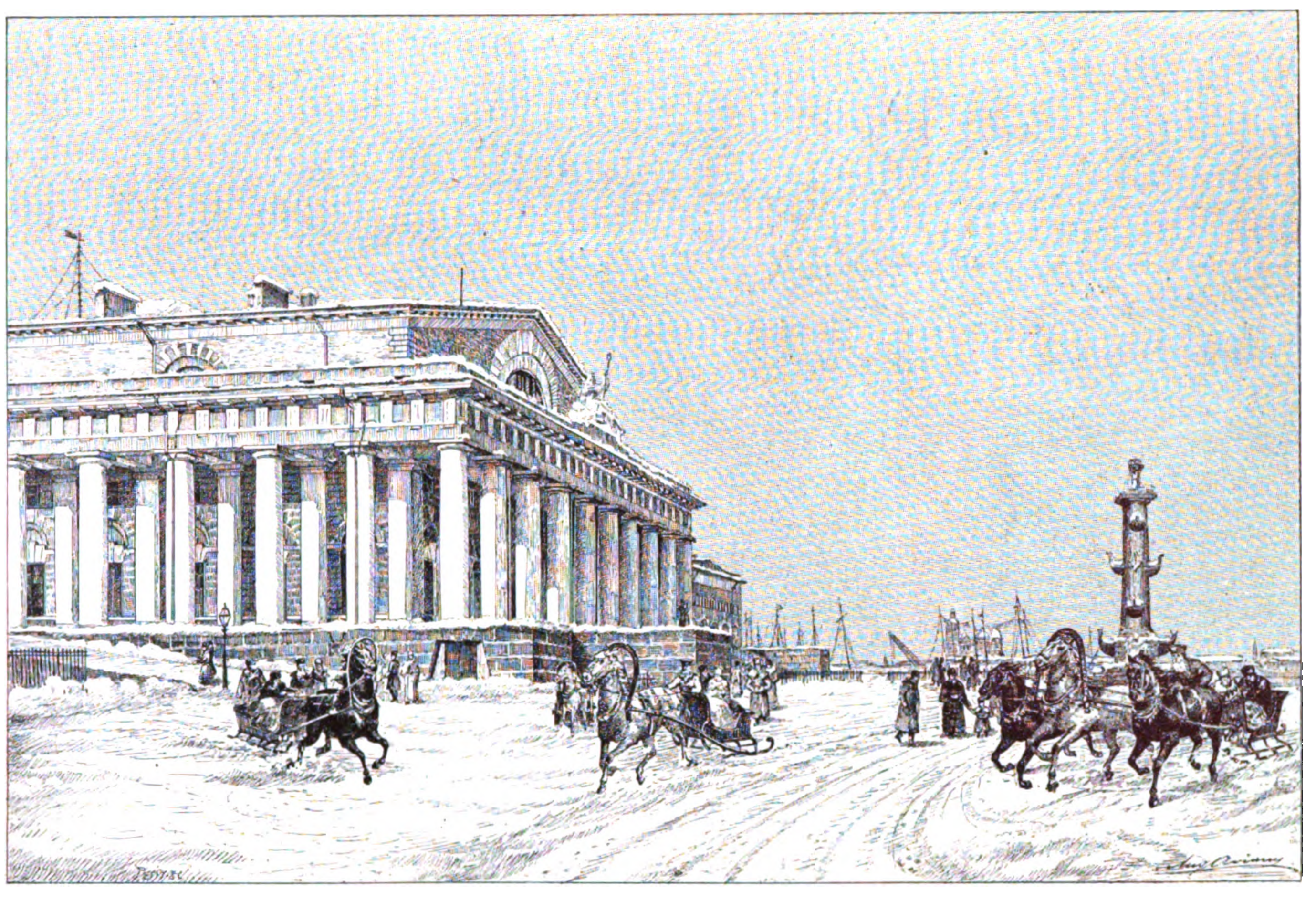


Fig. 100. — La Bourse, à Saint-Pétersbourg ; d'après une photographie.

	Importation.	Exportation.	Total.	
1° Allemagne.......	175.839.000	132.917.000	303.756.000	roubles.
2° Grande-Bretagne.	124.070.000	154.402.000	278.472.000	—
3° France..........	19.026.000	46.073.000	65.099.000	—
4° Pays-Bas........	6.158.000	47.204.000	53.362.000	—
5° Autriche-Hongrie.	20.739.000	31.516.000	52.255.000	—
6° États-Unis.......	42.604.000	1.126.000	44.730.000	—
7° Belgique.........	9.599.000	22.881.000	32.480.000	—
8° Italie...........	11.794.000	18.989.000	30.783.000	—
9° Turquie.........	14.313.000	11.849.000	26.162.000	—
10° Chine...........	22.781.000	1.682.000	24.463.000	—

Par classes de marchandises, l'importation et l'exportation, en 1884, nous donnent les chiffres suivants :

	Importation.	Exportation.	Total.	
1° Objets de consommation (céréales boissons, etc.)	157.474.000	346.378.000	503.852.000	roubles.
2° Matières brutes et demi-brutes..............	270.486.000	205.857.000	476.343.000	—
3° Objets manufacturés....	103.225.000	13.908.000	117.133.000	—
4° Animaux..............	732.000	13.795.000	14.527.000	—
5° Métaux précieux.......	5.825.000	5.340.000	11.165.000	—

Le commerce intérieur, comme nous l'avons déjà dit, n'offre pas la même précision dans les chiffres que celle que nous trouvons dans le commerce extérieur de Russie. Les principaux foyers ou centres, pour les opérations commerciales dans l'intérieur de l'empire, se trouvent dans les foires.

Tandis que, dans les autres pays européens, le développement des voies de communication contribue petit à petit à faire disparaître les foires, qui étaient autrefois le nerf principal du commerce, en Russie, nous voyons tout le contraire. Là, dans les vastes territoires de l'empire des Tsars, le commerce des foires a une importance capitale, et il embrasse la plus grande partie des opérations du commerce intérieur. La cause de ce phénomène, qui paraîtrait étrange à un négociant occidental, habitué à faire ses opérations sans quitter sa résidence et à l'aide du télégraphe, se trouve avant tout dans la trop grande étendue du territoire, dans la faible densité de la population, l'insuffisance des voies de communication et surtout dans l'absence de

grands capitaux, tant chez les fabricants que chez les négociants. Et comme il n'y a que les foires capables de lutter contre de pareils défauts, cette institution, au lieu de péricliter, comme cela lui est arrivé dans l'Europe occidentale, prend tous les ans un développement de plus en plus important.

C'est dans les foires que se fait en Russie la répartition des marchandises de consommation intérieure entre les marchands de deuxième et troisième ordre et même les colporteurs, qui tous y achètent les marchandises directement des fabricants et des marchands en gros et



Fig. 101. — Grand bazar de Saint-Pétersbourg; d'après une photographie.

les revendent ensuite dans toute la Russie. En ouvrant aux consommateurs et aux petits marchands des localités les plus éloignées l'accès direct et immédiat à ces marchandises, les foires contribuent au rapprochement mutuel des classes marchandes avec les fabricants et donnent la possibilité de connaître les progrès de l'industrie; elles encouragent la concurrence et soutiennent le crédit.

Le nombre total des foires, en Russie, atteint le chiffre de 7.500 et, selon toute probabilité, ne s'arrêtera pas là. En 1863, il y avait en tout 5.900 foires en Russie; en 1868, leur nombre atteignait 6.500; en 1878, 7.050, et en 1884, 7.500.

Le chiffre des opérations commerciales, dans les foires russes, est énorme. La valeur des marchandises importées dépassait, en 1884, le chiffre de 500 millions de roubles, tandis que la valeur de l'exportation, dans ladite année, atteignait le chiffre de 420 millions de roubles.

Pour donner une idée de l'importance des foires dans la vie com-

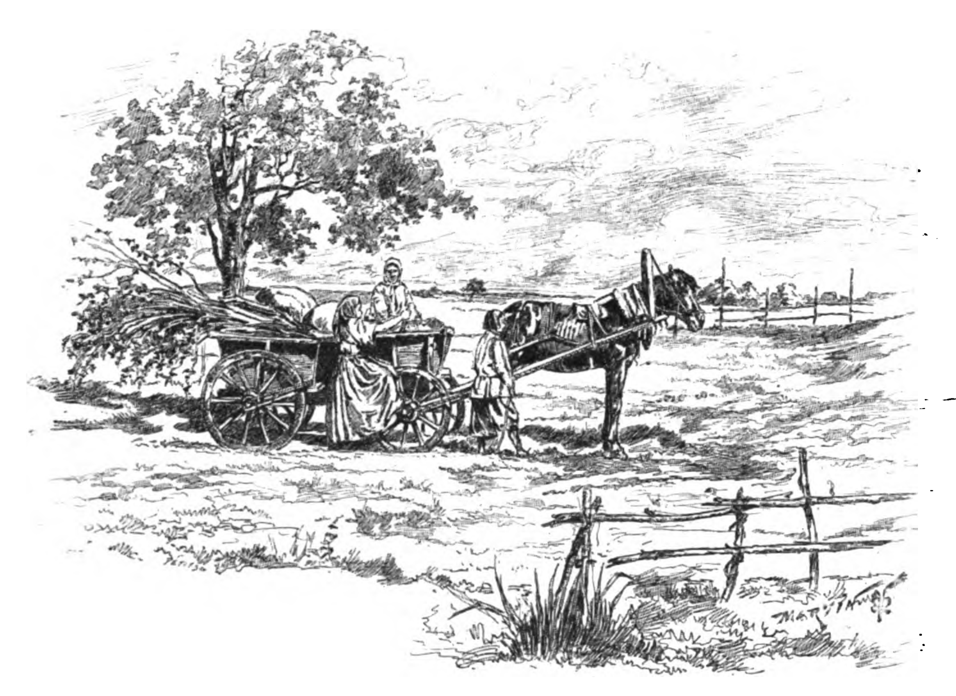


Fig. 102. — Voiture de roulage.

merciale russe, nous nous arrêterons un moment sur la description de la principale d'entre elles, celle de Nijni-Novgorod.

Par l'importance de ses opérations commerciales et par l'influence qu'elle exerce sur l'industrie manufacturière et le commerce russes, la foire de Nijni-Novgorod occupe incontestablement la première place, non seulement parmi les foires russes, mais aussi parmi celles du monde entier. Cette foire doit avant tout son importance à l'heureuse position de la ville de Nijni-Novgorod.

C'est là que l'Oka tombe dans le Volga et relie, par cela même, les

provinces les plus industrielles à la Baltique et par conséquent à l'Europe occidentale et en même temps à l'Asie centrale. Non loin

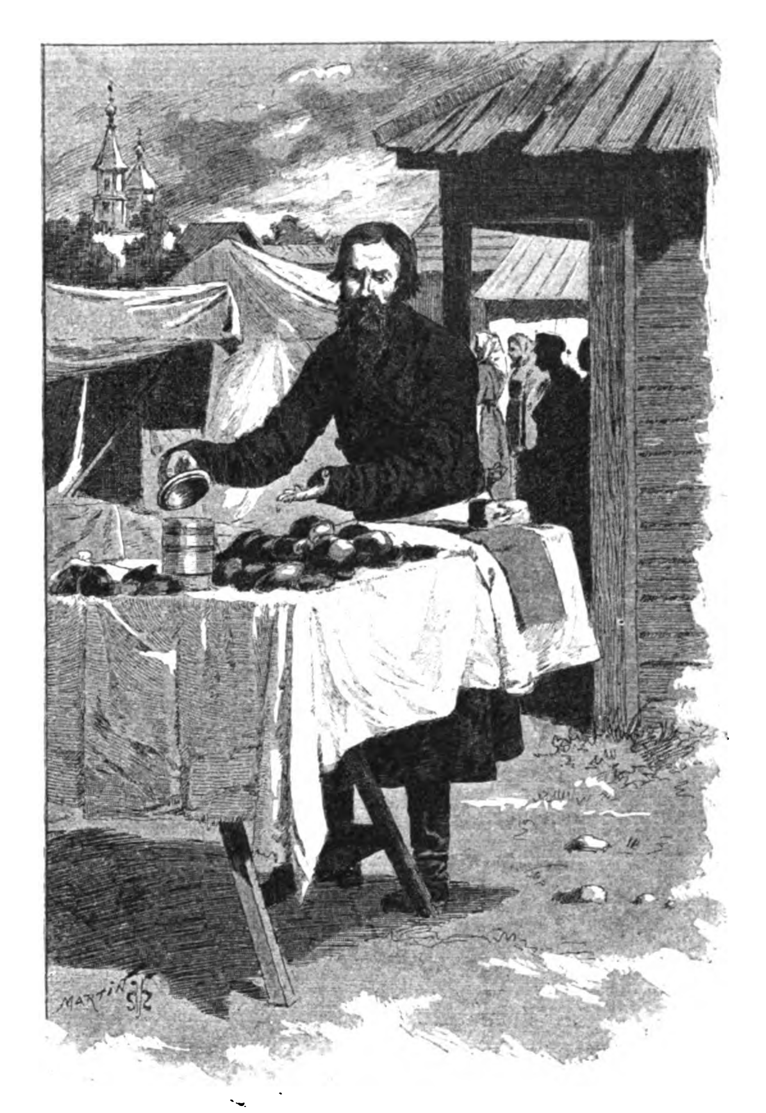


Fig. 103. — Marchand ambulant ; d'après une photographie.

de Nijni-Novgorod, le Volga reçoit les eaux de la Kama, qui relie cette ville aux provinces du nord et nord-est de la Russie, à l'Oural et à la Sibérie. Nijni-Novgorod est, grâce à cette heureuse position, le centre de plusieurs bassins, dans une localité où se fait le plus fort

mouvement de navigation sur le Volga et où ce fleuve traverse les contrées habitées par des populations actives et très industrielles.

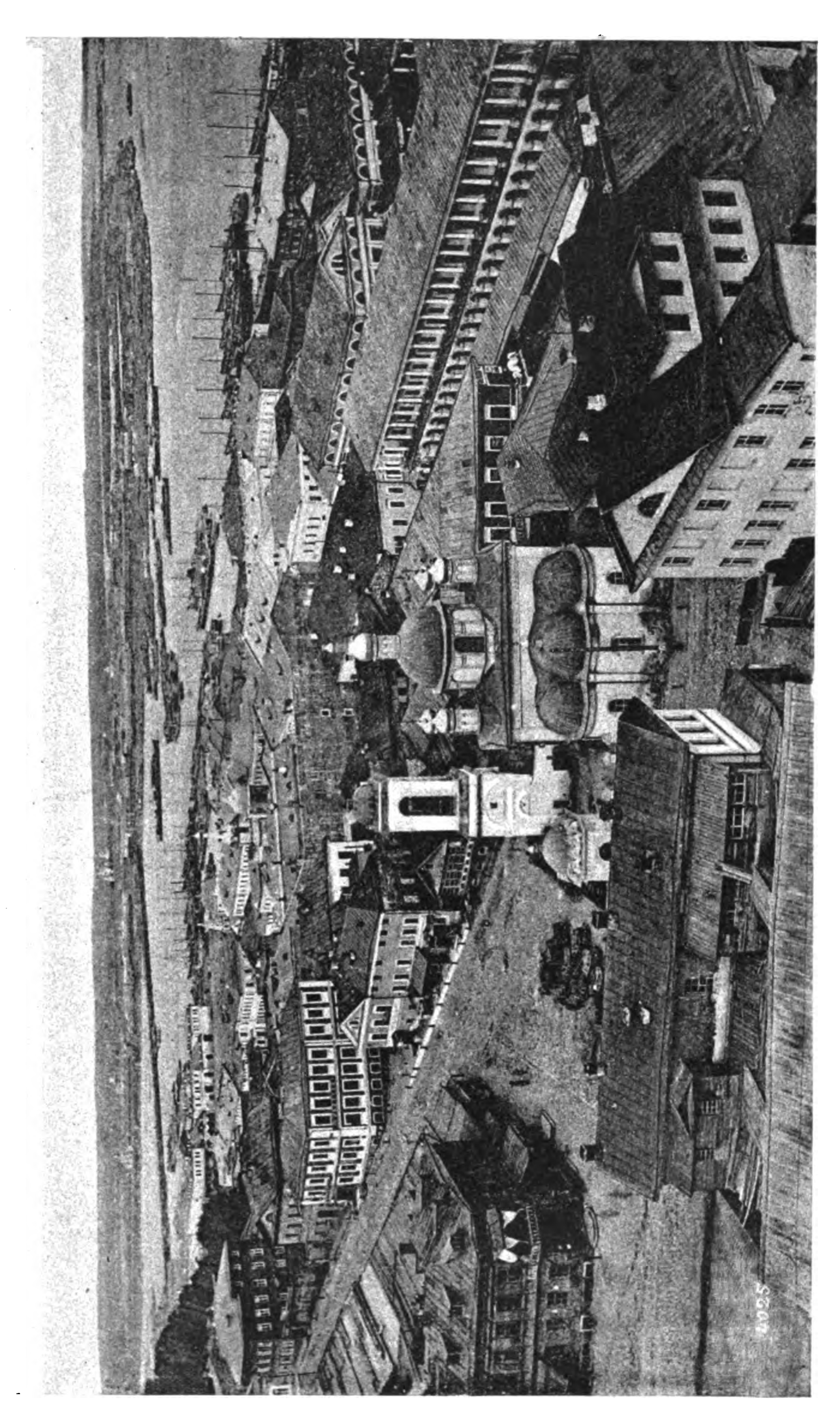
Les chiffres suivants donneront une idée précise du développement des opérations commerciales dans cette foire, depuis son institution, en 1816, jusqu'à ces derniers temps. Durant les dix premières années de l'existence de cette foire, on y a importé, en moyenne et par an, des marchandises pour 32.299.435 roubles ; pendant la deuxième dizaine d'années, 35.440.138 r.; la troisième, 48.898.116 ; la quatrième, 60.113.333; la 5[e], 104.803.671 ; la 6[e], 136.578.666 et durant la dernière, pour plus de 160 millions de roubles.

En examinant les marchandises importées, nous remarquons que la première place appartient aux tissus et objets manufacturés en coton. C'est de cette branche que dépendent le commerce russe d'importation et d'exportation avec l'Asie, l'importation du coton et des teintures de l'Asie centrale, ainsi que l'exportation des objets manufacturés et des métaux qu'on échange avec le coton.

C'est de la vente des tissus et d'autres marchandises de coton manufacturées que dépend en grande partie le commerce des autres objets. Si l'on fait de bonnes opérations dans la foire avec les objets manufacturés, on peut être certain que les ouvriers dans les fabriques ne chômeront pas ; mais si la vente n'est pas bonne, tout ira mal.

La quantité des indiennes fabriquées à Ivanovo, Chouia, à Voznessensky-Passade, à Téïcovo, etc., varie toujours et dépend uniquement de leur vente plus ou moins avantageuse dans la foire, ainsi que des prix qui s'établiront sur les objets nécessaires aux fabriques. La clôture des comptes à la fin de l'année et l'ouverture des nouveaux pour les marchands d'Ivanovo se fait pendant la foire de Nijni-Novgorod, car ce n'est qu'à cette époque de l'année que l'on connaît les résultats de la récolte en Russie, ce qui influe grandement sur le débit des objets manufacturés.

La foire est ouverte depuis le 27 juillet jusqu'au 6 septembre. L'emplacement où se tient la foire présente une véritable ville d'aspect très régulier, composée d'un quartier intérieur et d'un quartier extérieur. Le quartier intérieur est composé de halles à un ou deux étages



Vue de Nijni-Novgorod; d'après une photographie.

construits pour la plupart en pierres. Ces halles se trouvent dans des rues assez larges et régulières, et elles sont entourées d'un canal de ceinture (*obwodny kanal*). Le quartier intérieur consiste en douze longues rangées dirigées perpendiculairement au fleuve, et en six rangées transversales. La rue ou boulevard qui se trouve au milieu des longues rangées commence à l'édifice principal de la foire (*glavny dome*), près du fleuve, et aboutit à la cathédrale.



Fig. 104. — Tartars et Boukhare; photographie de Raoult, à Odessa.

C'est là, dans ces halles, que se trouvent placées toutes les marchandises venues des quatre coins du monde, et que se font les opérations de la foire. Pour avoir une idée de la grandeur de ces édifices, il faut prendre en considération que le nombre des marchands et spéculateurs étrangers qui arrivent à la foire varie entre 180.000 et 220.000 hommes. On y voit les marchands barbus de la Grande-Russie coudoyer les Chinois et les Kalmouks à la tête rasée. Les Juifs polonais y rivalisent de ruse avec les Arméniens et les marchands de l'Asie centrale.

Pendant la durée de la foire, qui est une espèce d'exposition orien-

tale et russe à la fois, le gouvernement nommait autrefois un gouverneur général de la foire, choisi ordinairement parmi les plus hauts personnages de l'administration. Le général comte Nicolas Ignatieff, l'ex-ambassadeur de Russie à Constantinople, fut investi à plusieurs reprises de ces hautes fonctions. Mais depuis que le célèbre général Baranoff est gouverneur général de Nijni-Novgorod, c'est lui seul qui commande en chef dans la foire. Le gouvernement prend les plus grandes précautions pour assurer l'ordre et la sécurité des transactions dans ce vaste caravansérail, où le moindre défaut de vigilance pourrait coûter la vie et la fortune à tant de milliers de négociants.

L'une des plus grandes curiosités de la foire de Nijni-Novgorod, ce sont les caravanes des marchands de l'Asie centrale. Le rendez-vous annuel du commerce qui se fait à Nijni-Novgorod jouit partout d'une si grande notoriété que l'on voit affluer dans la ville des caravanes de Khiva, de Boukhara et des khanats de l'Asie Centrale qui y viennent échanger leurs marchandises contre des objets manufacturés russes.

Le commerce intérieur de la Russie est alimenté principalement par des marchandises brutes, parmi lesquelles les produits de l'économie rurale occupent la première place. L'industrie rurale en Russie n'étant pas concentrée entre les mains d'un nombre restreint de propriétaires fonciers, mais étant l'apanage de toute la population rurale qui est très disséminée, cet état de choses nécessite une masse de petits intermédiaires, qui achètent les produits en détail pour les revendre ensuite en gros à des marchands et à leurs agents. Cette espèce d'opérations fait en Russie l'objet de l'activité des *prassols* (acheteurs en détail et vendeurs en gros), et surtout des Juifs, dans les provinces occidentales.

Les opérations des prassols, embrassant toute la Russie, changent de caractère selon les localités et les produits que ces intermédiaires y achètent. D'ordinaire, chaque prassol fait ses opérations dans un arrondissement fixe composé de plusieurs villages. Connaissant à fond la population de cet arrondissement, il intervient fort souvent même dans la vie intime des villageois. Il les aide dans les moments de pénurie, leur ouvre un crédit limité à la valeur des produits que

peut lui vendre l'emprunteur, et finit le plus souvent par acheter à très bas prix les denrées des paysans. Si ces derniers, voyant l'insuffisance du prix offert par le prassol, se rendent à la ville la plus prochaine pour vendre leurs produits à un prix plus raisonnable, ils y trouvent d'autres prassols qui leur offrent des prix toujours inférieurs à ceux que leur donnait leur prassol ordinaire. Force leur est, par conséquent, de passer par les fourches caudines de l'exploiteur.



Fig. 105. — Marché de village; photographie de Schoultz, à Saint-Pétersbourg.

Outre ces prassols sédentaires, il y a encore une autre classe de prassols : les nomades. Ces derniers forment ordinairement des communautés de six à dix hommes. Chaque communauté réunit l'argent dont elle dispose, achète ou prend à des marchands à crédit des marchandises de pacotille et se met en route. Avant de partir, chaque membre de la communauté prend une partie des marchandises et se dirige vers le rayon qui lui est assigné. Là, chacun se dessaisit de ses marchandises en prenant en échange des produits des paysans et revient au point de réunion, où se trouve le *starosta*, chef de la communauté, en atten-

dant l'arrivée des cosociétaires. Là, il leur distribue d'autres objets, et, lorsque toutes les marchandises que la communauté avait emportées sont échangées, les prassols retournent au lieu du départ, vendent à des marchands les produits qu'ils ont échangés et puis se partagent le



Fig. 106. — Type de marchands ; d'après un dessin de Kniazev.

gain. Ces prassols se subdivisent en plusieurs classes, selon le genre de marchandises qu'ils vendent.

Il y a des prassols qui parcourent les villages en chariots ou tapissières et qui achètent argent comptant les produits des paysans. Ce sont les Tartars-accapareurs (*Tatary-skoupstchiki*). Ceux-ci s'occupent spécialement de l'achat de cire, miel, laine, et de produits agricoles qu'ils trouvent chez des propriétaires fonciers aussi bien que chez les paysans. Ordinairement ils font le commerce par groupes, et tout

ce qu'ils achètent, ils l'envoient à des fabriques ou le mettent dans leurs propres ateliers de confection. Les Tartars sont généralement très aptes au commerce, et il est bien rare que l'un d'eux n'en fasse pas. Ils apparaissent en grande quantité dans les foires, les bazars, les marchés des villes et des villages, s'installent immédiatement dans des baraques et le plus souvent dans leurs tapissières, qu'ils placent dans un coin du marché.

Le commerce des Juifs diffère essentiellement de celui que font les



Fig. 107. — Berger et son troupeau; photographie de Schoultz, Saint-Pétersbourg.

Russes. Presque toutes les provinces occidentales de la Russie sont remplies de Juifs, qui ont accaparé le commerce local et y exploitent de toutes façons les habitants. Le marchand juif n'a presque jamais de spécialité, préférant s'adonner à tous les genres de commerce. Aujourd'hui, on le voit marchand de blé; demain, il abandonne ce genre pour s'occuper d'opérations sur les suifs, sauf à échanger cette spéculation contre une autre qui lui paraîtra plus avantageuse. Presque tout le commerce de la frontière se fait par l'intermédiaire des Juifs, dont beaucoup ne dédaignent pas la contrebande.

Ce qui fait la force des Juifs, c'est leur union et leur solidarité mutuelle. Tout Juif qui arrive dans une ville est sûr d'être soutenu morale-

ment et matériellement par ses coreligionnaires. Ils forment une vaste confrérie dans les provinces occidentales, confrérie pourvue de ses banquiers, de ses courtiers, de ses entrepreneurs et même de ses rouliers.

Les provinces occidentales sont remplies d'une masse de Juifs, agents et commissionnaires de marchands en gros. C'est à l'aide de ces commissionnaires que se font ordinairement les transactions dans cette contrée. Ces commissionnaires sont des chaînons qui servent de lien entre les marchands en gros et la contrée qu'ils exploitent. Les fonctions de ces commissionnaires consistent à exécuter les ordres pour l'achat des marchandises et leur expédition, et à tenir leurs patrons périodiquement au courant des nouvelles économiques des pays où ils se trouvent. Ils leur communiquent les probabilités de récoltes, les prix des denrées et leurs propres idées sur le côté lucratif de telle ou telle opération.

Les commissionnaires juifs, dans les villes occidentales de l'empire, sont connus sous le nom de *facteurs*. Ces derniers se mettent au service non seulement de leurs patrons, mais aussi de tout voyageur russe ou étranger qui s'arrête pour quelque temps dans leur ville.

Comme toutes les autres branches du développement national, l'industrie russe est redevable de son existence ainsi que des profondes racines qu'elle a dans le pays, au grand réformateur de l'empire, Pierre Ier. Avant lui, l'industrie n'y avait qu'un caractère purement local ou plutôt rural.

Pierre Ier, qui n'a rien négligé pour élever son pays au rang d'un État civilisé, a fait tout ce qui était humainement possible pour implanter en Russie toutes les branches de l'industrie européenne. Protection efficace poussée jusqu'à la concession de monopoles, enrôlement d'ouvriers en Allemagne, Hollande, Angleterre et même en Italie, tout fut employé par ce grand réformateur pour attirer en Russie des fabricants et leurs ouvriers. Ses efforts, comme en général tout ce qu'il avait entrepris, ne restèrent pas stériles. A sa mort, il y avait en Russie 233 fabriques et manufactures qui embrassaient toutes les branches de l'industrie de cette époque-là.

Ayant implanté en Russie un genre de production qui n'y existait



GRANDS-RUSSIENS, RUSSES BLANCS ET COSAQUES.

GRANDS-RUSSIENS, RUSSES BLANCS ET COSAQUES.

Nos 1, 2, 4, 5, 6, 7 et 11. — Grands-Russiens du gouvernement de Tambov.

No 3. — Femme du gouvernement de Voronej.

Nos 8 et 9. — Russes blancs du gouvernement de Mogilov.

Nos 10 et 13. — Cosaques de l'Oural.

No 12. — Finnoise des bords du Volga.





Margendon lith

Imp F Didot & Cie Paris

GRANDS-RUSSIENS, RUSSES BLANCS ET COSAQUES.

pas, Pierre le Grand et ensuite ses successeurs, qui presque tous se firent gloire de marcher sur ses traces, ont dû entourer l'industrie à peine naissante d'un vaste système de protection. Les lois protectionnistes subsistèrent dans toute leur rigueur jusqu'en 1816. A cette époque-là, l'industrie russe n'étant plus une plante exotique qui avait besoin de serres protectrices pour croître et porter des fruits, la législation russe commença petit à petit à se relâcher.

Le développement industriel en Russie se manifeste tant par les chiffres officiels que nous avons donnés plus haut, en parlant du commerce d'exportation, que par les données suivantes, que nous empruntons aux bulletins du comité de statistique russe.

Nous avons dit qu'à la fin du règne de Pierre Ier, en 1725, il y avait en Russie 233 fabriques. Le tableau suivant indique les progrès de l'industrie russe jusqu'à notre époque.

Années.	Nombre des fabriques.	Ouvriers.	Total de production en roubles.
1765	262	37.862	5.000.000
1776	478	50.553	10.000.000
1804	2.423	95.202	22.000.000
1825	5.261	210.568	49.500.000
1850	9.843	517.679	166.016.996
1863	16.695	419.517	351.843.680
1880	89.960	940.325	720.640.875

Examinons maintenant la production industrielle et l'état des fabriques et manufactures en Russie par branches.

Le nombre des fabriques de draps atteint en Russie le chiffre de 2.230, avec 116.400 ouvriers et une production de 67.750.480 roubles. Cette industrie prospère surtout dans les provinces de Moscou, Saint-Pétersbourg, Kherson, Kharkof, Simbirsk, Voronège, Tambof, Bessarabie, Livonie, Wladimir, Tver, Grodno, Toula et dans l'ancien royaume de Pologne. Les principales fabriques de ce genre sont : en Livonie, celle d'Ivélenstein; à Moscou, des frères Ganéchine (la plus importante de toutes); à Achenbach, des frères Yermakof; dans le village d'Ostankova (district de Moscou), celle de Dolgof et Baskakof; et à Lodzi (province de Warsovie), celles de Péters et Rister.

Il y a en tout 2.350 manufactures de lin en Russie, dont 2.140 dans les provinces de l'ancien royaume de Pologne. Ces manufactures produisent annuellement plus de 18.500.000 roubles. Outre ces manufactures, dont le nombre est assez limité pour un pays qui produit d'immenses quantités d'excellent lin, presque tous les villages de plus de 30 provinces en Russie sont pourvus d'ateliers qui produisent en tout jusqu'à 100 millions d'archines de toile (plus de 70 millions de mètres).



Fig. 108. — Marchand de machines à compter; gouvernement de Nijni-Novgorod. Photographie de Raoult, à Odessa.

Bien que la production cotonnière soit assez récente en Russie (datant de la fin du dix-huitième siècle), elle n'en a pas moins atteint un développement assez considérable. Cette industrie produit pour plus de 155 millions de roubles.

La première manufacture de soie en Russie fut établie au Caucase en 1718. Depuis lors cette industrie a fait de très grands progrès, surtout dans ces derniers temps, où les soieries de Moscou peuvent rivaliser avec les meilleurs produits des principales manufactures de l'Europe occidentale. Cette industrie donnait jusqu'à ces derniers temps à la Russie au moins 18.000.000 de roubles.

Les tanneries russes jouissent d'une renommée incontestable et très légitime. Cinquante-quatre provinces s'occupent de cette industrie, dont la production s'élève à plus de 28 millions de roubles par an. Les cuirs de certaines provinces et surtout de Tver ont une renommée universelle tant pour leur solidité que pour la délicatesse du travail.

L'industrie métallurgique est incontestablement l'une des plus importantes, sinon la plus importante en Russie. D'après les derniers bulletins de statistique, le nombre de fabriques et usines métallurgiques en Russie dépasse le chiffre de 1.800, avec plus de 145.000 ou-

vriers et donnant une production d'environ 80 millions de roubles.

Les usines de fer les plus importantes se trouvent dans les provinces de Perm, de Saint-Pétersbourg, dans celles de l'ancien royaume de Pologne, de Nijni-Novgorod, de Kalouga, d'Oufa et de Viatka.

La fabrication des machines, des instruments aratoires, des armes, etc., et les fonderies sont surtout développées dans les provinces de Péters-



Fig. 109. — Voiture de foin ; photographie de Schoultz, Saint-Pétersbourg.

bourg, de Moscou, Toula, Perm, Nijni-Novgorod, Livonie, Kostroma, et dans l'ancien royaume de Pologne.

Une autre industrie qui occupe une place importante en Russie, bien que de création récente (commencement du siècle), c'est l'industrie sucrière. Elle est surtout développée dans les provinces de Kiev, Kharkof, Tchernigof, Podolie, Tambof, Toula et Voronège, dont les raffineries produisent du sucre pour plus de 25 millions de roubles.

Le cadre très restreint de ce chapitre nous oblige à une simple nomenclature des principales branches de l'industrie russe. Pays

agricole et abondant en toutes sortes de richesses naturelles, la Russie a pris un essor prodigieux dans l'utilisation de ses richesses agricoles, animales et minérales. De là ce développement surprenant, pour quiconque n'a pas vu la Russie depuis le commencement du



Fig. 110. — Type de jeune marchand; photographie de Schoultz, Saint-Pétersbourg.

règne d'Alexandre II. Le pays s'est tellement modifié ces vingt dernières années, que l'on ne reconnaît plus certaines provinces si l'on y revient après une longue absence.

C'est surtout à Moscou que le développement industriel a pris une extension incroyable. Il y a de simples villages qui sont devenus des villes florissantes. On se croirait vraiment dans les cités manufacturières de Belgique et de France rien qu'en visitant Iva-

novo et d'autres centres industriels de la province de Moscou. Lodz et les villages environnants, en Pologne, offrent le même aspect d'un développement prodigieux. Cette contrée ne porte-t-elle pas très justement le nom de Birmingham russe?

CHAPITRE XI.

LE PEUPLE.

Petits bourgeois des villes et des campagnes ; les artisans ; les paysans, industrie buissonnière. Grands, Petits et Blancs-Russiens.

Le chiffre total de la petite bourgeoisie (*mestchanié*), en Russie, s'élève, comme nous venons de le dire dans le chapitre précédent, à 6.100.000 hommes.

L'origine de cette classe de la société remonte à l'époque de la création de l'État russe. L'établissement de la première dynastie varègue en Russie et la fondation du premier État qui prit le nom de Russie ayant favorisé la création d'une noblesse militaire, le reste de la population qui ne connaissait pas encore le servage se divisa de soi-même en deux classes : celle des agriculteurs habitant les campagnes, et celle des citadins ou *possadskié,* qui s'établirent dans les villes et bourgades, soit pour s'y livrer au commerce primitif de cette époque-là, soit pour former le noyau des artisans russes.

Lorsque plus tard le servage est devenu une institution d'État et qu'un oukaze du tsar Boris Godounoff a attaché les paysans aux terres de leurs seigneurs, la petite bourgeoisie a aussi ressenti les effets de ce coup de massue porté à la classe des laboureurs russes. Tous ceux qui, le jour de la promulgation de l'oukaze de Boris Godounoff, se sont trouvés dans les campagnes, s'y livrant aux transactions commerciales, ainsi que les artisans, forgerons, cordonniers, etc., des villages, perdirent aussi leur liberté individuelle et devinrent, à l'instar des

laboureurs, la chose du seigneur dont ils habitaient la propriété. Les artisans et les marchands des villes gardèrent seuls leur liberté, et, comme la loi a tracé une forte ligne de démarcation entre eux et les serfs, les bourgeois se trouvèrent élevés d'un degré dans la hiérarchie sociale.

Bien que très limités en nombre, ils ne tardèrent pas cependant à voir augmenter leurs rangs, d'abord par l'extension territoriale, qui ajoutait à leur classe tous les bourgeois des pays nouvellement conquis, puis par l'adjonction de tous les affranchis du servage. Les réformes de Pierre le Grand, en régularisant toutes les institutions politiques et sociales de la Russie, ont donné aussi à cette classe de la société l'organisation qu'elle possède actuellement. Les marchands des guildes ayant formé une classe intermédiaire entre la noblesse et la bourgeoisie, la petite bourgeoisie conserva son principal caractère de contribuable et forma, pour les artisans, des *tzekhes* (confréries). Quant aux bourgeois non artisans et qui n'avaient pas le moyen de payer même l'impôt de la troisième guilde, ils conservèrent leur dénomination de *mestchanié* (habitants de localité), et, tout en jouissant de la liberté personnelle, ils n'en furent pas moins soumis, comme les serfs, à la conscription militaire.

Nous devons ajouter que cette rigueur, si accablante à première vue, dans l'organisation de la hiérarchie sociale, n'avait pour lignes de démarcation entre les diverses classes que des murs de carton, qui tombaient souvent au moindre souffle de l'instruction. Sans parler de la possibilité de sortir des rangs de la petite bourgeoisie en payant l'impôt du commerce et en s'inscrivant dans la troisième guilde, il y avait encore un moyen plus efficace et plus radical pour s'affranchir de ces entraves.

Tout bourgeois pouvait élever son fils au-dessus de sa position en lui donnant l'instruction universitaire et même secondaire, dont l'une comme l'autre conféraient, au licencié du lycée comme à celui de l'université, un grade dans la hiérarchie de *tchine*. Or tout Russe qui avait obtenu un tchine, même celui de la quatorzième classe (le dernier dans cette hiérarchie), pouvait aspirer au parchemin de la noblesse.

Depuis l'émancipation des serfs, la petite bourgeoisie dans les campagnes tend de plus en plus à fusionner avec les classes rurales. N'ayant plus l'avantage de la liberté personnelle sur les paysans, les mestcha-

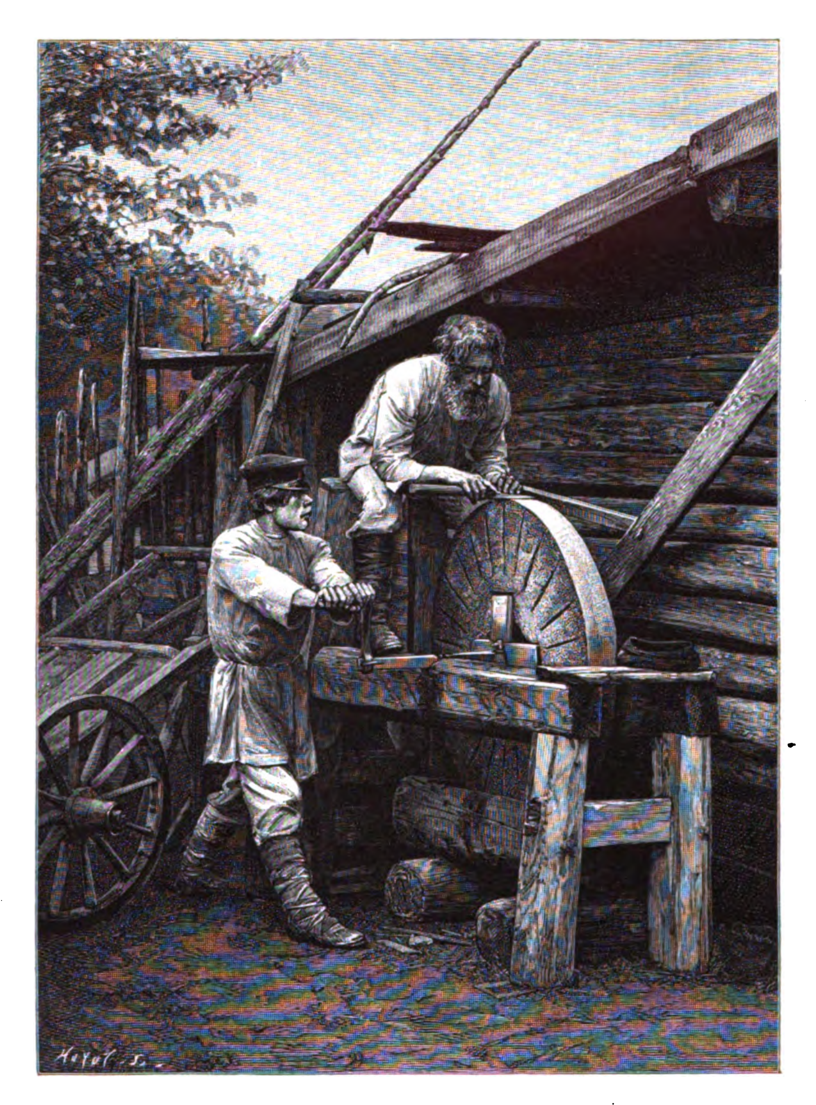


Fig. 111. — Rémouleurs; photographie de Carrick, à Saint-Pétersbourg.

nié finissent par s'inscrire dans les rangs de ces derniers, d'autant mieux que les plus pauvres d'entre eux reprennent facilement la charrue de leurs ancêtres, et que les personnes aisées ont acquis le goût de vivre dans leurs propriétés.

Ce sont les mestchanié des villes, qui restent fidèles à leur ancienne organisation et n'abandonnent pas les cités, qui leur ouvrent l'accès du négoce et des métiers. Les artisans, comme nous l'avons dit, forment des confréries ayant leurs syndics et leurs bannières et envoient leurs représentants (*glasnyé*) à la *gorodskaïa douma* (conseil municipal). Ceux qui n'exercent pas de métier se mettent au service des marchands, ou bien ils forment des communautés (*artel*) d'ouvriers,



Fig. 112. — Portefaix; d'après une photographie.

comme les *driaguils* (portefaix de la douane) et comme les garçons de recette dans les banques ou dans les grandes maisons de commerce (*bankirskie* ou *koupetcheskie artelstchiki*).

Toutes ces communautés ou confréries sont autant d'associations basées sur le principe coopératif. Elles ont leur capital commun, qui sert de cautionnement à leurs membres lorsqu'ils s'engagent ou dans des entreprises de travaux ou dans le service de la douane, des banques et des maisons de commerce. Ces associations sont régies sur la base du principe égalitaire et électif. Leurs membres se réunissent à la fin

de chaque année de travail (à la moitié de l'automne) pour entendre les comptes rendus de leurs autorités, et, après avoir approuvé ou désapprouvé la gestion financière, ils désignent la somme qui doit être mise de côté avec le capital de réserve, décident le total des pensions à accorder aux veuves et orphelins de leur artel et le chiffre de la quote-part de chacun comme gain annuel. Après cela, ils procèdent à l'élection de leur *starosti* (ancien), ou président de l'artel, et d'un *pissar* (secré-



Fig. 113. — École d'Économie domestique; d'après un dessin de Toporkov.

taire). Le premier dirige les travaux de l'artel et veille aux intérêts de la communauté. Quant au pissar, il est chargé de la correspondance et de la comptabilité de l'artel.

Les artels, à Saint-Pétersbourg, forment une institution très appréciée par tous ceux qui se sont trouvés en rapport d'affaires avec elles. Unis entre eux par l'intérêt commun, les membres de l'artel n'endurent la présence ni des fainéants ni d'individus peu scrupuleux sur l'origine du gain. Comme pour la moindre perte ou détournement commis par un membre, la responsabilité retombe sur l'artel tout entière, la plus grande solidarité règne parmi les membres de la com-

munauté, et les cas d'abus de confiance ou d'autres délits sont bien rares dans les annales de cette institution.

A son entrée dans la communauté, chaque nouvel *artelstchik* doit effectuer deux versements : le *vkoup* (prix d'admission) et la *novizna* (don de bienvenue). Le vkoup varie entre 200 et 1.000 roubles et peut être payé en plusieurs fois. Quant à la novizna, elle est fixée par l'artel, qui prend en considération les moyens du nouvel arrivant; cette somme est partagée entre les membres qui font partie de l'artel depuis plus d'un an.

C'est dans la classe de la petite bourgeoisie que l'on trouve sans modifications les usages et coutumes de l'ancienne vie russe. Les marchands, qui s'affranchissent graduellement des anciens préjugés, tendent à s'élever dans les rangs de la société. Mais les mestchanié, sauf ceux qui se trouvent en qualité de commis (*prikastchik*) dans des maisons de commerce ou d'industrie, forment une classe à part, séparée par un vrai mur de la Chine du reste de la société russe. C'est là, dans cette classe, que l'on trouve, dans toute sa laideur, la vie prêchée par le *Domostroï* (catéchisme social du moyen âge), qui établissait pour l'ancienne société russe des règles immuables de conduite, jusqu'aux détails les plus insignifiants de la vie ordinaire.

La superstition régnait dans cette classe en maîtresse absolue et se confondait, dans plusieurs cerveaux hébétés, avec la religion; il n'est donc pas étonnant que la plupart des sectes religieuses, et surtout les plus fanatiques, trouvent de nombreux adeptes parmi les mestchanié des provinces. Comment pourrait-il en être autrement du moment que l'ignorance y règne en maîtresse absolue et que les parents font tout leur possible pour que leurs filles n'apprennent pas à lire et à écrire? « Une fille qui sait lire et écrire, — disait un mestchanine à un maire qui lui conseillait d'instruire ses enfants, — ne saurait garder son innocence. Elle s'empresserait d'avoir une correspondance amoureuse. »

Le théâtre pour ces gens est une tentation du diable, et même les masques et les costumes carnavalesques que l'on met, suivant une antique coutume, pendant les fêtes de Noël, sont des inspirations diaboliques. Et, conséquentes avec cette idée, les familles de la petite

Divertissement de Noël, à la campagne.

bourgeoisie, lorsqu'elles laissent la jeunesse s'amuser, obligent leurs enfants à se rendre à l'église après les fêtes pour implorer le pardon du Seigneur et être absous par le prêtre.

Dans les capitales et surtout à Saint-Pétersbourg, ce rigorisme de la petite bourgeoisie commence pourtant un peu à se relâcher. Ce sont surtout les commis des magasins et des maisons industrielles qui ont donné le premier signal de réforme dans la vie privée. Depuis la création d'un

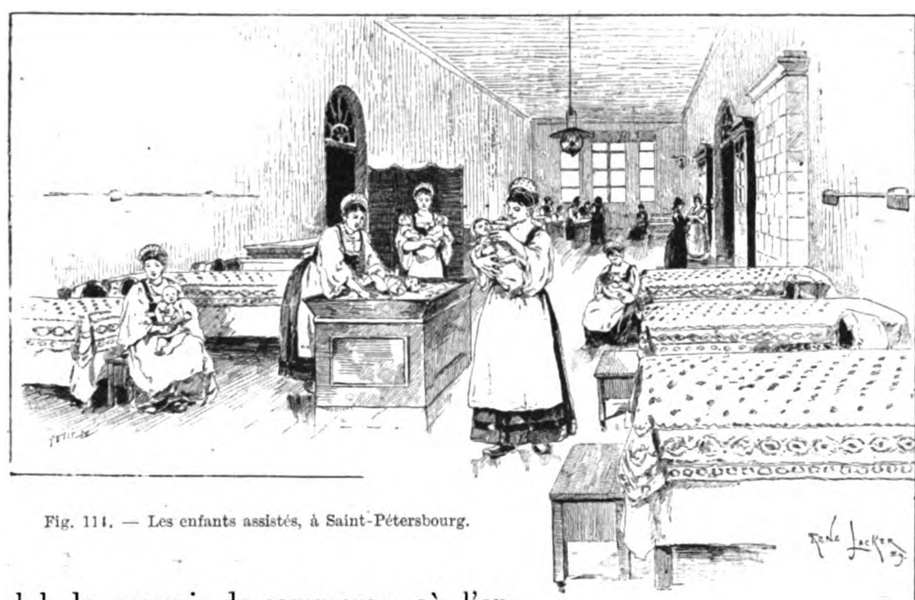


Fig. 111. — Les enfants assistés, à Saint-Pétersbourg.

club de commis de commerce, où l'on voit se hasarder quelques familles de la petite bourgeoisie, la vie claustrale de cette classe s'est entr'ouverte assez large pour y laisser pénétrer le souffle des idées nouvelles. L'aversion ou plutôt la crainte superstitieuse de voir sa maison profanée par des personnes d'autres classes, disparaît petit à petit, et le jour n'est pas éloigné, espérons-le, où la famille du mestchanine ne différera de celle des autres classes que par la fortune.

Les extrêmes se touchant en Russie comme partout ailleurs, il n'y a rien de suprenant à ce que cette classe, si rétrograde à cause de son ignorance, ait été la plus troublée par cette fièvre pernicieuse de la société qui porte le nom de nihilisme. Les esprits criminels qui ont voulu

[illegible]

bourées pour son seigneur, a pu s'adonner sans la moindre entrave aux travaux qu'il préférait.

L'abolition du servage en Russie, grâce aux mesures prises par le gouvernement et surtout au profond et sincère dévouement de la noblesse pour son souverain, a pu être effectuée sans ces grandes et terribles secousses et bouleversements qui avaient signalé tous les actes de ce genre dans l'Europe occidentale. En Russie, où tout le monde a voulu rivaliser d'abnégation et de dévouement pour l'Empereur,

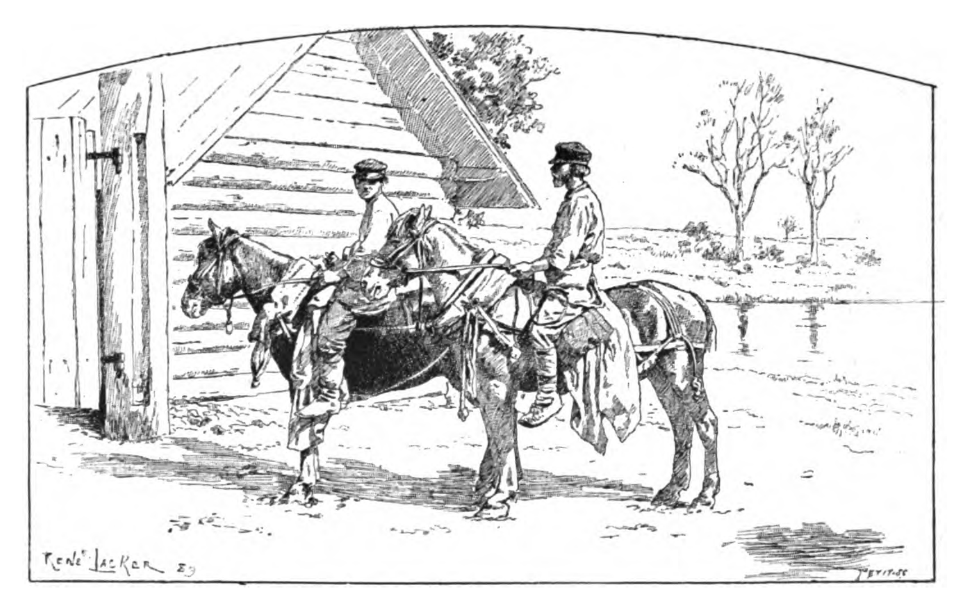


Fig. 115. — Paysans petits-russiens; photographie de Carrick, à Saint-Pétersbourg.

l'acte grandiose d'Alexandre II fut accueilli par toutes les classes de la société comme un acte de justice paternelle du souverain pour ses sujets.

Conçu et dirigé dans son exécution par le gouvernement, l'acte de l'émancipation des serfs n'a pas provoqué, entre les anciens seigneurs et les serfs, cette rupture brusque et pleine de rancune qui accompagna les grandes réformes sociales dans l'Europe occidentale. Le gentilhomme et le paysan, en se partageant à l'amiable les propriétés, ont su maintenir leurs bons rapports, de sorte que la tranquillité de l'État, ainsi que l'agriculture n'ont eu qu'à gagner à cette transformation.

Ceci nous explique pourquoi, dans bien des localités, — après que l'émancipation eut appelé les anciens serfs à une participation aux affaires politiques, telles que : assemblées provinciales et réunions communales, — on a vu des paysans porter leurs suffrages sur des nobles, sans manifester la moindre rancune ou méfiance à l'égard de leurs anciens propriétaires. On y a vu nombre de propriétaires nobles se rendre aux assemblées en qualité de délégués ou représentants des anciens serfs.

La population rurale, en Russie, atteint le chiffre de 75 millions d'âmes, ce qui donne 776 hommes sur chaque millier de la population de l'Empire, proportion qui n'est cependant pas identique dans toutes ses parties. En Finlande, elle est de 973 sur 1.000; dans les provinces européennes de l'empire, de 812,3; dans les provinces vistuliennes (ancien royaume de Pologne), de 718,7; au Caucase, de 623,8, et en Sibérie, de 552,7.

Autrefois, avant l'émancipation des serfs, les paysans russes étaient divisés, sous le rapport de leurs occupations et de leurs droits, en plusieurs classes bien distinctes l'une de l'autre. Il y avait des paysans serfs attachés à des propriétés de familles nobles (il n'y avait que la noblesse qui pût posséder des territoires habités par des serfs); des paysans de l'État qui jouissaient de la liberté individuelle et n'étaient pas irrévocablement attachés à la terre; des paysans des apanages de la famille impériale, lesquels, bien que libres personnellement, n'en étaient pas moins attachés à la terre qu'ils cultivaient; des paysans de mines, etc. L'émancipation des serfs, qui a fait, de toute cette classe de la société, des hommes libres et des propriétaires, a transformé complètement les conditions d'existence de la population rurale.

Avec la liberté et la faculté de posséder des propriétés, conséquence logique de la liberté, le paysan russe s'est mis à chercher non seulement l'occupation qui lui convenait, mais aussi la localité qui lui semblait la plus propre à lui procurer une existence conforme à ses goûts. Cette dernière faculté donna pendant quelque temps le signal à des transmigrations de paysans d'une province à l'autre. Après le règlement définitif des rapports entre les anciens propriétaires et les

serfs, et le rachat des terres par ces derniers une fois effectué, il y a eu un va-et-vient en masse, dans toutes les directions du vaste empire russe. C'étaient des paysans qui, pour la première raison venue, vendaient leurs terres et leurs maisons et s'en allaient à la recherche soit d'un sol plus fertile, soit d'une province nouvellement conquise par l'empire dans l'Asie centrale, et où une terre vierge attirait ces nouveaux pionniers vers le Far-East.

Cette manie de changer de domicile n'est pas une chose neuve



Fig. 116. — Type de moujik; d'après une photographie.

pour les Russes. C'est la résurrection d'une ancienne habitude des paysans qui date des premiers siècles de l'existence de l'empire. Avant de devenir serfs, les paysans russes se louaient à des propriétaires pour un certain nombre d'années et, à l'expiration de leurs contrats, on voyait dans toute la Russie un remue-ménage des plus complets. A la Saint-Georges (le 23 avril) de chaque année, toute la Russie rurale se trouvait sens dessus dessous. Les paysans quittaient leurs habitations de la veille et allaient chercher de nouveaux seigneurs, souvent d'un bout de la Russie à l'autre. Pour mettre fin à cette coutume, qui suscitait presque toujours de graves désordres,

le tsar Boris Godounoff ne trouva rien de mieux que d'instituer le servage.

L'abolition du servage n'a pas modifié cependant le caractère distinctif de la propriété foncière en Russie. Le comité de rédaction du nouveau statut organique de la propriété en Russie, ainsi que le gouvernement, ont eu soin de bien tracer et déterminer la limite entre la propriété individuelle et communale. C'est grâce à ce soin que la Russie a pu conserver dans sa législation ce trait essentiellement russe : la propriété en commun.

Dans tous les villages ou communes, la propriété foncière est par conséquent de deux genres. Tout paysan, membre de la commune, possède en toute propriété inaliénable et transmissible à ses héritiers les lopins de terre qu'il a reçus par la dotation gouvernementale, lors de l'émancipation des serfs, et les biens qu'il pourrait acquérir soit par succession soit par achat; mais en même temps, comme membre de la commune, il est copropriétaire d'un grand terrain appartenant à la commune, ou au *mir,* et qui est inaliénable.

Ce principe communaliste trouve encore d'autres applications dans la société russe. Nous avons décrit, en parlant du commerce russe, les diverses associations coopératives. Les *artels* du monde commercial et industriel russe ont leur prototype dans le *mir* du village.

Le *mir* (monde) est un héritage laissé à la société actuelle russe par le *vétché* (assemblée) des anciens Russes de l'époque de la dynastie varègue. Les Russes ayant confié le pouvoir souverain à la maison de Rurik, ont conservé pour eux le *self-government* dans leurs communes. C'étaient partout des vétchés qui se bornaient à diriger et contrôler les travaux agricoles et à administrer la commune sous la haute surveillance du gouvernement. Là où le pouvoir central s'est trouvé soit trop faible soit trop éloigné, le vétché a fini par usurper le pouvoir politique, comme à Novgorod et à Pskov.

Le mir actuel est une assemblée populaire qui se réunit à la première réclamation de tout membre de la commune. Deux paysans ont-ils un démêlé pour un lopin de terre ou même pour quelque question d'ordre secondaire, ils s'adressent avant tout au *starosta* (ancien), chef du

village. Si celui-ci ne réussit pas à contenter les réclamants, ils disent en coupant court à toute discussion : *Mir nas razsoudit* (le mir nous jugera). A ces mots, le starosta se voit obligé de convoquer le mir. Un garçon, le fils ou le neveu du starosta, court alors le village, appe-



Fig. 117. — Village russe.

lant, par les fenêtres de chaque maison, les paysans au mir.

Une ou deux heures après, le mir est réuni. Les plaidants exposent leurs motifs d'appel au jugement du peuple, et le mir, après une forte discussion entre ses membres, prononce l'arrêt définitif et sans appel.

Y a-t-il une communication du gouvernement, concernant la répartition des impôts ou le recrutement, ou bien toute autre décision

d'ordre administratif ou fiscal, on réunit immédiatement le mir, qui donne ses ordres au starosta et prend de cette façon connaissance officielle des décisions du gouvernement.

Tout paysan ayant atteint sa majorité ou plutôt ayant obtenu le droit de se bâtir une maison, à l'occasion de son mariage, devient membre du mir de son village et y exerce les mêmes droits et devoirs que ses parents. Tout paysan étant propriétaire, le cens, qui a une grande importance dans les élections provinciales, n'apporte aucune restriction dans les affaires du village. Le pouvoir exécutif dans le mir est exercé par le starosta, chef du village, représentant et premier serviteur du mir. Ce fonctionnaire est électif et dépend du mir. Lorsqu'il y a vacance de starosta, le mir se réunit à la suite d'une convocation adressée par quelque fonctionnaire administratif. Ce dernier explique aux paysans les motifs et le but de leur réunion et les invite à se choisir un chef. Si le dernier starosta s'est démis volontairement de ses fonctions et non pas à la suite de quelque décision du mir ou d'un acte administratif, les paysans insistent sur sa réélection, puis, son refus étant définitif, ils procèdent à l'élection d'un autre.

Parmi les attributions du mir, l'une des plus importantes, c'est celle de la répartition, entre les paysans, des portions de propriété communale. Les terres sont divisées en trois catégories : riches en terre noire, moyennes et pauvres; chacune de ces trois catégories est divisée en autant de lopins qu'il y a de membres dans le mir. La distribution se fait au sort, chaque membre recevant trois lopins, un de chaque catégorie. Quant aux bois et autres dépendances, ils restent indivis et appartiennent en commun à tous les membres du mir.

Le mir du village russe et son fonctionnement dans toutes les questions qui touchent de près à la vie des habitants, sont calqués sur l'organisation de la famille du paysan russe. La famille d'un paysan russe est un mir en miniature, avec cette différence que le starosta ou chef n'y est pas électif; l'autorité suprême dans la famille appartient au père ou au grand-père, lorsque celui-ci conserve intactes toutes ses facultés mentales et physiques. Il n'est pas rare de voir, dans les villages russes qui ont conservé le genre de vie que l'on menait avant

l'émancipation, trois ou quatre familles réunies sous l'autorité du plus ancien. Autrefois, un jeune paysan qui se mariait ne se détachait pas de la famille de ses parents, mais il continuait à vivre et à travailler en commun. Les familles augmentaient en nombre, mais l'unité restait la même, menant une vie patriarcale et obéissant aux ordres du chef, du *niabolchoï* (le plus grand). Il est vrai que la morale en souffrait, vu la cohabitation de plusieurs ménages.

Depuis l'émancipation des serfs et l'organisation des communes sur



Fig. 118. — Puits de village; d'après une photographie de Schoultz, à Saint-Pétersbourg.

la base des propriétés libres, l'ancienne coutume de cohabitation de plusieurs branches de la même famille tend de plus en plus à disparaître. Les jeunes gens en se mariant cherchent à faire ménage à part, d'abord pour vivre en pleine indépendance et puis pour des raisons d'intérêt matériel. L'organisation patriarcale de la famille cède, petit à petit, le pas à l'individualisme. La commune y a-t-elle gagné? Il serait difficile d'y répondre, vu que la transition n'est pas encore accomplie partout et que les conséquences n'en sont pas encore évidentes.

L'existence du paysan russe se passe à moitié dans les travaux champêtres et à moitié dans le roulage. Après avoir terminé, à la fin de l'été, ses travaux et semé le blé et en général les grains d'automne,

le paysan russe reste rarement dans son village. Ceux qui habitent non loin des capitales y viennent avec des traîneaux de ville et y obtiennent de la police le permis de se faire cochers pour la saison d'hiver. Quant aux autres, ils parcourent la Russie en tout sens avec leurs chariots de roulage, transportant d'une ville à l'autre toutes sortes de denrées, amassant ainsi de l'argent pour arrondir leurs biens au soleil, soit dans leur localité, soit ailleurs, dans un pays qui leur paraîtrait plus propice pour leur installation.

Le paysan russe est une vraie pierre qui roule toujours. Aussi n'est-il pas rare de voir la même

Fig. 119. — Route dans les campagnes; d'après une photographie.

famille de paysans rouler de province en province, jusqu'à ce qu'enfin elle s'établisse définitivement dans une des extrémités de l'empire. Attaché profondément à sa grande patrie, le paysan russe n'a pas cet amour borné de son sol natal que l'on voit chez d'autres peuples. Il

sait que la *matouchka Rossia* (Russie, la petite mère) est grande et que partout où il ira, il trouvera des pays appartenant au même *batiouchka*

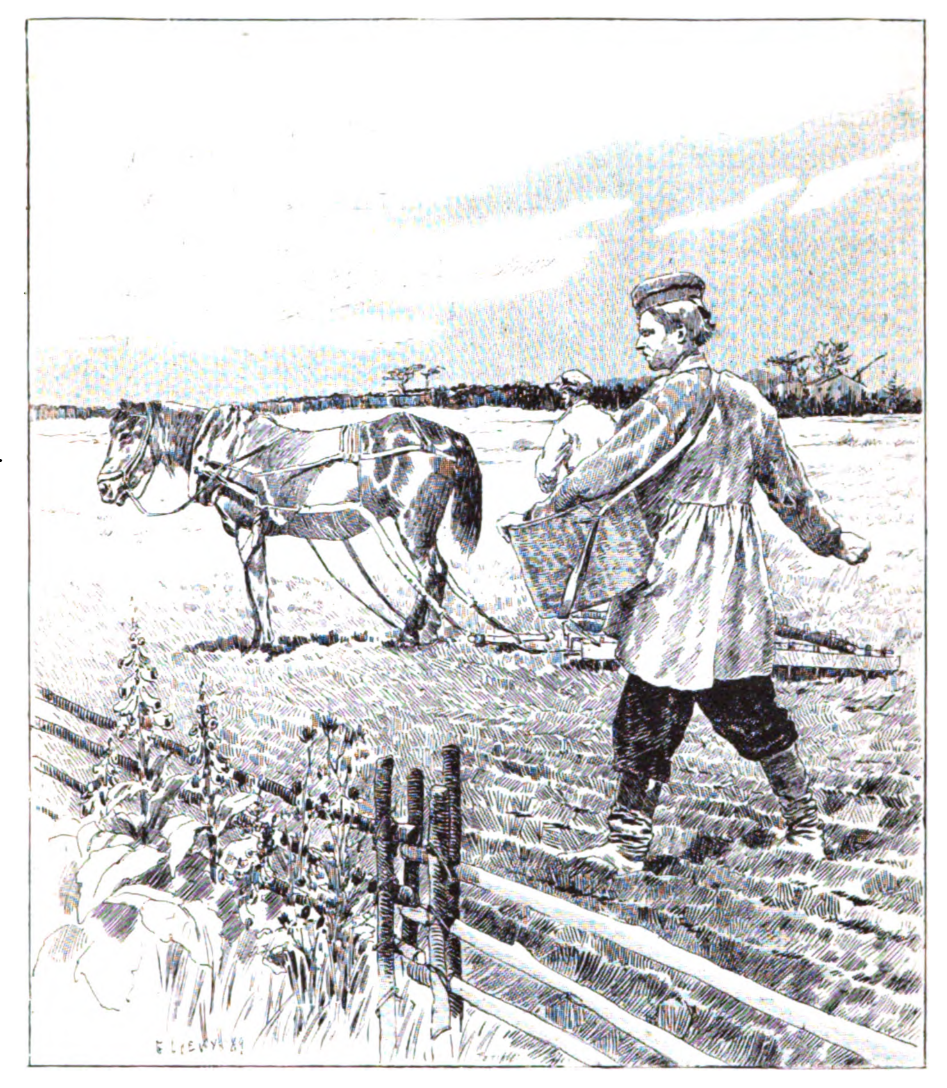


Fig. 120. — Les semailles.

gossoudar (l'Empereur, petit père), et qu'il verra la même sainte croix russe scintiller au-dessus d'une église orthodoxe. Il a donc où faire sa prière à Dieu et trouve partout un chef qui représente le Tsar. Que lui faut-il de plus?

Le paysan russe est l'être colonisateur par excellence. Il s'est établi partout cette opinion que la race anglo-saxonne serait la plus apte à la colonisation. Sans nier cette faculté de la race anglo-saxonne, nous pouvons ajouter qu'à ce point de vue elle doit céder le pas au paysan russe. L'Anglais sait coloniser et s'identifier avec le pays où il s'établit. Cependant, tout en gardant sa langue, il cesse d'être Anglais, et au bout d'une ou deux générations il se transforme, tout en parlant l'anglais, en Américain, Australien, etc. Le Russe a sur l'Anglais cet avantage qu'il restera toujours Russe, gardant dans les plaines marécageuses de la Sibérie, sur les montagnes caucasiennes, ainsi que dans les steppes de l'Asie centrale, le même caractère et les mêmes sentiments nationaux qu'il avait dans son village du nord, du centre ou du sud de la Russie d'Europe.

En quittant le bassin du Volga et en parcourant tous ces vastes pays qui s'étendent vers l'est jusqu'aux embouchures du grand fleuve d'Amour, on trouve partout des colonies russes, essentiellement grand'russiennes, qui vont d'étape en étape jusqu'aux confins de la Chine. Partout on trouve le même paysan avec sa bonhomie et son hospitalité la plus large. Il s'acclimate facilement et il étend graduellement son influence et ses habitudes sur les peuplades asiatiques au milieu desquelles il s'établit.

Petit à petit la colonie prend racine, elle pousse ses ramifications, et au bout de deux générations la fusion des races commence à s'opérer. Les peuplades asiatiques s'assimilent aux colons russes et finissent par se faire absorber complètement par les représentants de cette race si énergique et si vivace. Que sont devenus les Koréliens qui habitaient autrefois en grand nombre dans la province de Novgorod? Ils ont disparu, absorbés par les Grands-Russiens. Le même phénomène historique de disparition de races inférieures se fait observer dans d'autres contrées où a pénétré le Grand-Russien.

Cette colonisation, qui suit toute nouvelle extension territoriale de l'empire, rend le plus grand service à la Russie. A peine a-t-on annexé à l'empire un nouveau petit État asiatique, que l'on commence par la construction d'une église. La croix attire les colons, et voilà qu'une dizaine

d'années après l'annexion, dans un pays où régnait autrefois la barbarie et le fanatisme musulman le plus atroce, on voit surgir des villages russes, et l'agriculture, ce principal pionnier de la civilisation, appelle à une nouvelle vie et au progrès des contrées réputées jusqu'alors dangereuses pour l'existence des Européens. Cette influence du colon russe s'est fait sentir surtout dans les provinces caucasiennes. Cette vaste contrée, vrai paradis par son climat et par les richesses multiples de son sol, était jadis le foyer du brigandage et du fanatisme les plus sauvages. Une guerre acharnée avait ensanglanté ce pays durant plusieurs dizaines d'années, et les pessimistes, en Russie, ne cessaient pas d'exhaler leur mauvaise humeur en prédisant l'éternisation de la guerre dans un pays où les habitants étaient incapables de concevoir un genre d'existence autre que celui des rapines et des meurtres.



Fig. 121. — Voiture de campagne; photographie de Carrick, à Saint-Pétersbourg.

La conquête du pays une fois achevée, le gouvernement s'est adressé à des gens de bonne volonté pour aller s'établir dans ce paradis terrestre peuplé par des bêtes sauvages à face humaine. Les premières années, il n'y eut que fort peu de Russes qui s'y rendirent. L'émancipation des serfs n'avait pas encore achevé son cycle de préparation, et les paysans préféraient essayer leurs premières forces de liberté dans les pays qu'ils connaissaient. Mais petit à petit des colonnes d'émigrés s'ébranlèrent et les provinces caucasiennes virent enfin des colons arriver de la Grande-Russie. L'installation de ces colonies ne date que de quinze ans, et cependant les résultats sont immenses. Les an-

ciens sauvages et les brigands se laissent apprivoiser sans grande difficulté, et l'agriculture a fini par adoucir les mœurs de ces populations avides de carnage et de rapines.

Dur dans le travail et habitué par la rigueur de son climat à toutes les privations, le paysan russe est bon et affable dans ses relations avec ses compatriotes. Doué d'une grande dose d'observation, il excelle surtout dans l'art d'imitation, qu'il pousse jusqu'à l'originalité la plus surprenante. Montrez à un paysan un petit mécanisme quelconque, il tâchera de le reproduire aussi exactement que possible, et, la science lui manquant, il finira par faire quelque chose d'approchant, mais portant un cachet particulier et original. Les annales de la vie rustique russe abondent en inventions de diverses machines faites par des paysans, qui le plus souvent ne savaient même pas lire. Les musées de Saint-Pétersbourg, de Moscou et d'autres grandes villes russes contiennent un grand nombre de spécimens de pareilles inventions dues à de simples paysans, dont la plupart n'avaient jamais quitté leur province ni même leur village. On reste saisi devant la finesse du travail et le hardi de la conception de ces œuvres. Que de génies incompris et méconnus finirent leurs jours écrasés par le servage et l'impossibilité d'acquérir une instruction technique!

Pour connaître le caractère du paysan russe, il faut le voir au milieu des siens le jour des fêtes de sa famille ou du village. Les préparatifs commencent la veille et quelquefois l'avant-veille du jour férié. La ménagère, après avoir fait la lessive, — car tout membre de sa famille, même le dernier *batrak* (garçon de ferme, travailleur) doit porter, ce jour-là, du linge propre, — s'apprête à faire les pâtés dont les Russes sont si friands. Le four de la maison sera plein, le matin de la fête, de toutes sortes de *piroghi* (pâtés) au poisson, aux choux, aux carottes, aux œufs et gruau de sarrasin, de *rastégaï* (petites bouchées à la viande ou au poisson), des *koulébiaki* (grand pâté au poisson ou à la viande hachée), des *vatrouchki* (pâtisserie au lait ou au fromage), de *bliny* (crêpes), de *kroupéniki* (du gruau au beurre cuit dans le four), sans compter des rôtis de tout genre, à commencer par le veau traditionnel et le *borstche* ordinaire (soupe aux choux et aux betteraves avec du



lard). Le chef de la famille a eu le soin, de son côté, d'acheter, soit dans la ville la plus proche soit au cabaret du village, quelques *vedro* (un vedro contient 12 litres) d'eau-de-vie de grain, cette *vodka* si chère au peuple russe. Les familles aisées préparent d'avance, ou achètent pour cette occasion, de la bière et de l'hydromel.

La veille de la fête, tout le monde va au bain, qu'on trouve dans beaucoup de maisons de paysans, après quoi on se rend à l'église pour les vêpres. Le lendemain, tout le monde est sur pied avant l'aube. On



Fig. 122. — Paysans devant le samovar; d'après une photographie.

se prépare, les ménagères mettent la dernière main à la cuisine et, au premier son joyeux de la cloche ecclésiastique, on se rend endimanché à l'église. L'office, ce jour-là, est ordinairement d'une longueur extrême. Après la messe il y a *Te Deum* et, le plus souvent, litanie avec une procession religieuse dans les villages de la paroisse et à travers les champs leur appartenant.

C'est pendant ces processions et ces solennités ecclésiastiques que l'on peut se rendre compte des sentiments religieux du paysan russe. Bien que, pendant les durs labeurs de la semaine, les paysans aient parfois l'air de se moquer de leur prêtre et de ne pas faire grand cas des conseils que leur donnent leurs curés, les jours de fêtes et de solen-

nités de l'Église, le paysan manifeste ses croyances religieuses avec toute la naïveté des âmes simples. Les visages rayonnent de joie et, à la moindre bénédiction du prêtre officiant, les paysans font le signe de la croix et courbent leurs fronts jusqu'à terre devant le Dieu qu'ils ont appris à adorer dès leur enfance.

C'est surtout à la fête de Pâques, cette solennité si populaire en Russie, qu'éclate illimitée la joie du paysan russe. L'église, qui contient parfois des fidèles de plusieurs villages de la même paroisse, devient, au moment où le prêtre chante le *Christos voskressé* (le Christ est ressuscité), une seule famille de frères qui s'embrassent mutuellement, oubliant tous les intérêts mesquins et les petites rancunes et jalousies journalières qui les divisaient jusqu'alors. Devant la grandeur de la fête tout est oublié, et la trêve de Dieu s'établit sans efforts dans le temple et dans les villages.

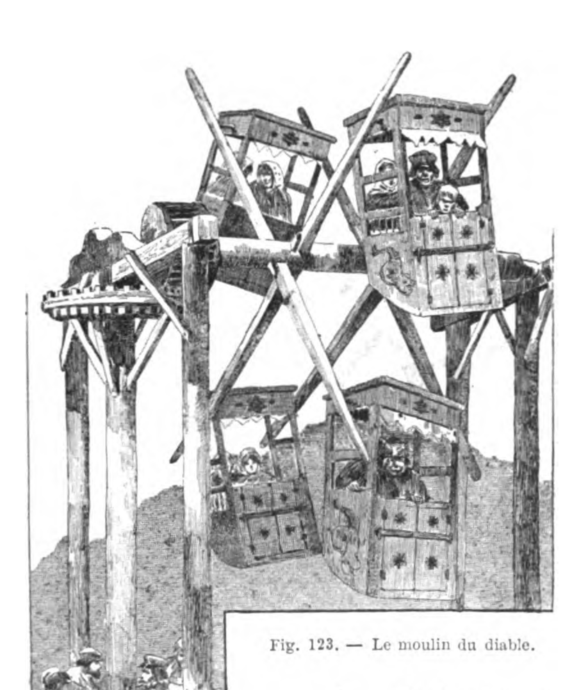


Fig. 123. — Le moulin du diable.

La fin de la messe et de la procession renvoie tout ce monde à ses habitations. Les hommes et surtout la jeunesse passent d'abord au cabaret, ce club des laboureurs qui absorbe malheureusement bien des épargnes et qui est le plus grand fléau de la classe agricole russe. Le gouvernement et les paysans eux-mêmes ont essayé bien des fois de mettre fin à cette institution démoralisatrice et corruptrice des classes rurales. La loi a mis bien des restrictions à l'ouverture des cabarets et surtout de ceux qui sont entre les mains des Juifs. Les paysans, à leur tour, agissant, tan-

SLAVO-RUSSES, MORDVES, KALMOUKS ET TARTARES.

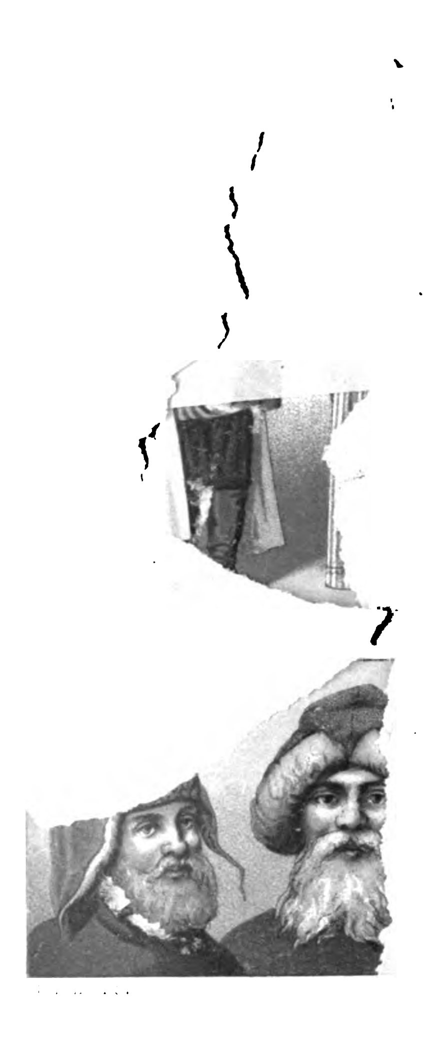
Nº 1. — Mordve, race finnoise répandue sur les bords du Volga et de l'Oka.

Nº 2. — Femme tartare.

Nº 3. — Kalmouk des steppes du Don.

Nºs 4, 5 et 6. — Slavo-Russes du gouvernement de Tambov.

Nºs 7, 8, 9, 10, 11 et 12. — Exemples de coiffures d'hommes en usage dans la Crimée.



SLAVO-RUSSES, MORDVES, KALMOUKS ET TARTARES.

gieuses avec
de joie et, à
le signe de
Dieu qu'ils

en Russie,
tée la joie
. L'église,
rfois des
urs villa-
paroisse,
nt où le
istos
st est
ule fa-
s'em-
ment,
térêts
tites







Brandin lith.

Imp. F. Didot & Cie Paris.

SLAVO-RUSSES, MORDVES, KALMOUKS ET TARTARES.

tôt sous l'influence bienfaisante du clergé et tantôt sous leur propre inspiration, ont décrété dans plusieurs localités des arrêts de *mir* interdisant l'installation de cabarets dans leurs villages. Malheureusement, ce ne sont jusqu'à présent que des tentatives isolées, et l'ivrognerie continue, comme par le passé, à démoraliser le paysan russe.

Ce jour-là, toutes les branches de la même famille se réunissent pour dîner chez le chef, le grand-père ou le père, dont elles se sont détachées pour faire une famille à part. Plus il y a de personnes au dîner et plus le chef s'enorgueillit. Mais il n'y a pas que des parents qui se réunissent à ces agapes solennelles. Tout étranger qui se serait trouvé, ce jour-là, par hasard dans le village, devient un hôte précieux que l'on s'arrache pour l'avoir à sa table. Les mendiants et les pèlerins se voient fêtés comme des hôtes envoyés par Jésus-Christ. *Tchto v petchi, to na stol metchi* (mettez sur la table tout ce qui se trouve dans le four), dit-on ce jour-là dans toutes les maisons, et les dîners fériés deviennent de vrais festins pantagruéliques.

Le paysan russe aime à manger beaucoup et à ne sortir de table que bien repu. *Nié krasna izba ouglami, a krasna pirogami* (la beauté ou la richesse de la maison ne consiste pas dans le nombre des chambres, mais dans celui des pâtés), dit un proverbe russe. Et en effet, quand un Russe, même des classes nivelées par la civilisation européenne, traite un étranger, il le nourrit à satiété. Il faut être doué d'un estomac à toute épreuve ou, comme on dit en russe, capable de digérer des pierres, pour avaler sans broncher ce que l'on vous sert à la table d'un marchand ou d'un paysan russe. Les festins des paysans durent ordinairement toute une journée. On mange, on boit, on sort pour prendre l'air et se promener un tantinet, puis on revient et l'on se remet à manger comme si l'on n'avait rien absorbé encore.

La jeunesse sort du dîner de bonne heure. Ce sont des *khorovody* (danse nationale) ou des *katchéli* (balançoires) qui l'attirent. Le *khorovod* est une danse où plusieurs jeunes filles se tiennent les unes les autres par la main et forment des ronds; elles tournent en chantant des airs nationaux, tandis que les jeunes paysans dansent ou la *cosaque*, non loin de la ronde des jeunes filles, ou bien le *trépak* (sauterie),

deux à deux, l'un faisant vis-à-vis à l'autre et sautant à qui mieux mieux aux sons de la *balalaïka* (espèce de guitare à trois cordes) ou de l'harmonium. Les plus galants d'entre eux prennent part au rondeau des jeunes filles, mais pour disjoindre les ronds et embrasser leur bien-aimée.

Les *katchéli* (balançoires) sont arrangées d'une manière primitive. On fait passer à travers une poutre, ou l'on jette sur une branche assez grosse d'un arbre une corde longue et forte, dont les deux bouts, tombant presque jusqu'à fleur de terre, sont attachés à une planche suffisamment solide pour soutenir plusieurs couples de paysans. Les filles et les femmes s'asseyent sur la planche et les jeunes gars se tiennent debout sur les deux bouts et, par la force musculaire de leurs jarrets, donnent un mouvement de va et vient à la balançoire. Les filles chantent et les gars plaisantent tout en faisant monter et descendre la katchel.

En hiver, la fête prend un caractère plus intime. Après le dîner, qui se prolonge, comme toujours, jusqu'à la nuit, on se réunit dans plusieurs maisons et l'on passe le temps à boire, à manger des friandises et à écouter des contes et des récits que des vieillards ou des pèlerins font de leurs voyages. Pendant que les personnes âgées s'amusent à ce passe-temps, la jeunesse chante ou joue au colin-maillard ou à quelque autre jeu d'adresse ou de force. On joue de la balalaïka ou de l'harmonium, et les chants des jeunes paysannes remplissent l'air de cette mélodie mélancolique qui fait le fond des airs nationaux russes.

Les chansons nationales russes varient selon les conditions du sol et les races qui peuplent le vaste empire des Tsars. Les chants des populations du bassin du Volga ont tous un rythme particulier. La majesté du grand fleuve qui arrose ces contrées influe beaucoup sur la poésie populaire et donne son cachet particulier aux chansons de ces populations. Les airs sont majestueux; on y chante la force et l'aspect grandiose de ce fleuve et l'intrépidité des braves marins qui naviguent sur ses eaux. Les exploits des anciens pirates du Volga inspirent aussi des chansons à ces populations.

Dans les provinces septentrionales, on chante la vaste étendue des





Le *khorovod* et le *trépak*, danses russes.

plaines sans fin et la nature morne et désolée, où l'on ne voit parfois, au milieu des plaines unies et se perdant à l'horizon, qu'un seul arbre, qui croît seul *comme une recrue en sentinelle*. On y chante aussi la vie privée des familles et leurs travaux, les amusements de la jeunesse ou bien les tourbillons de neige et l'ancien Borée du paganisme, le dieu frimas, le *Moroz* (gelée) russe au manteau de neige et aux bottes rouges.



Fig. 124. — Les fiançailles.

Dans le Midi, ce sont les steppes de l'Ukraine avec leurs herbes plus hautes qu'un cavalier, et leurs belles nuits étoilées, qui sont le sujet des chansons populaires. Les prouesses du Cosaque et la beauté de son cheval, ce compagnon fidèle de sa bonne et de sa mauvaise fortune, sont chantées sur tous les tons, mais dans un rythme plus riche et plus gai que les chansons du Nord. Par contre, les chansons des laboureurs de la Petite-Russie ont une note d'une mélancolie émouvante.

Il existe encore une différence bien tranchée dans les chansons des Grands, Petits et Blancs-Russiens, qu'il faudrait attribuer à la différence historique de l'éducation qu'ont reçue ces trois branches principales de

la grande nationalité russe. Le canevas habituel des chants grands-russiens, c'est la vie dure de la femme. Elle a à souffrir tantôt de la *swekrov lutaïa* (la féroce belle-mère), qui la tourmente à tout propos, sans rime ni raison, et le plus souvent de son mari, qui la bat quelquefois, dans l'unique but de manifester son autorité.

Chez les Petits-Russiens, qui ont dû subir le joug polonais, se fait sentir, même dans les chansons, l'influence de la civilisation occidentale, où la femme exerce une certaine action sur le développement des idées qui tendent à amener son émancipation. Ici, ce n'est plus le mari qui bat sa femme, mais c'est cette dernière plutôt qui s'affranchit du joug de son seigneur et maître. On chante la beauté de la femme, qui se voit sujette à des tentations de toutes sortes, et comme ordinairement le mari se trouve laid et vieux, elle lui fait subir la peine de sa laideur.

Le Blanc-Russien, qui a dû passer par une série de dominations étrangères (lithuanienne, polonaise et autres), a perdu à travers des siècles d'un joug accablant, sa religion et même plusieurs traits distinctifs de sa nationalité. Ce peuple, à force de gémir sous le fouet de ses maîtres, s'est déshabitué de chanter. Aussi son chant n'est-il qu'un gémissement saccadé qui vous fait saigner le cœur par sa tristesse morne et désespérante. Dans les complaintes qu'il chante, il parle de son sort avec amertume et déplore les souffrances qu'il doit endurer sous un ciel brumeux, au milieu des marécages qu'il doit ensemencer, et sous un traitement sauvage et inexorable.

Une peuplade, dont l'origine a toujours été un mystère indéchiffrable pour les plus grands scrutateurs de l'origine des peuples et qui, pareille aux oiseaux de passage, traverse depuis des siècles la Russie en tout sens, a laissé partout des bribes de ses mélodies. Ce sont les Bohémiens ou *Tsiganié*, comme on les appelle en Russie. Vous entendrez leurs mélodies sauvages dans tous les coins de l'empire, le plus souvent modifiées selon les goûts et le génie de chaque population. J'ai entendu bien des mélodies tsiganes chantées, dans la province de Novgorod, dans une note lente et majestueuse. La même mélodie entendue à Novotcherkask m'a transporté dans un autre

monde. C'était la même chanson, mais avec un entrain et une passion qui dénotaient l'origine *topique* de cette race mystérieuse.

Les Grands-Russiens ont généralement un visage régulier, la chevelure blonde, très claire dans les provinces du nord et presque foncée dans celles qui confinent à la Petite-Russie. Les yeux sont bleus ou châtains. Ils portent la barbe entière et se taillent les cheveux en

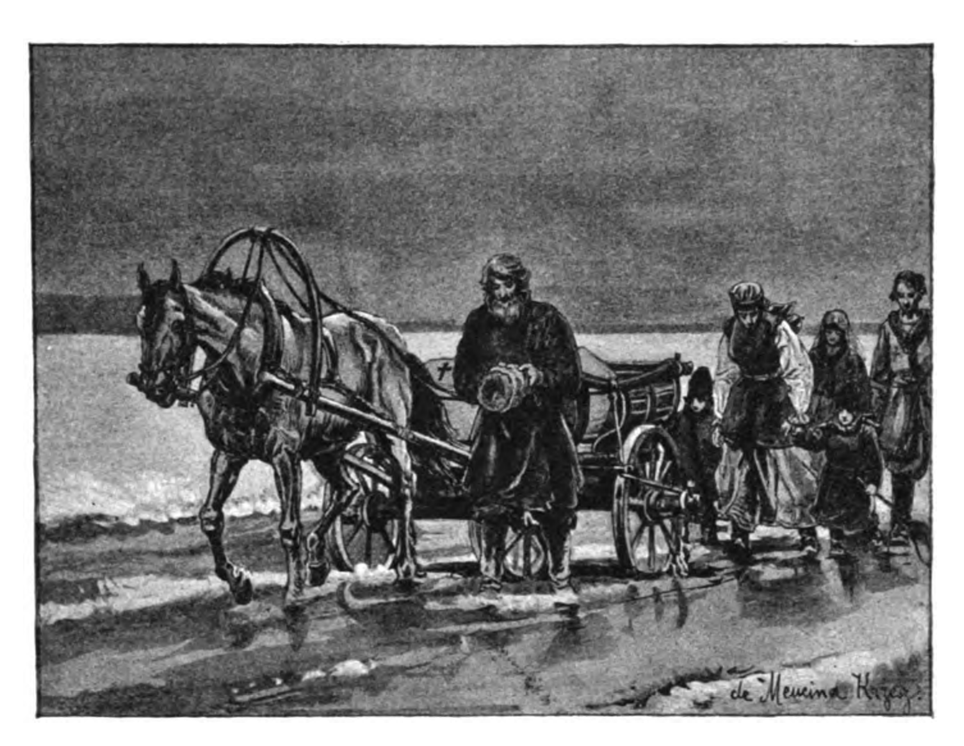


Fig. 125. — Funérailles du moujik.

rond. Ils sont forts de constitution et tellement habitués aux intempéries et aux brusques variations de leur climat qu'ils marchent souvent, dans les plus grands froids, nu-pieds.

Leur costume se compose en hiver d'une courte pelisse en peau de mouton, sous laquelle se trouve une veste à manches longues de drap gris, ou, le plus souvent, une chemise de coton, en guise de blouse se boutonnant sur le côté et retombant sur le pantalon. Celui-ci, en toile ou en laine, est fourré dans des bottes, chez les personnes aisées, ou bien descend jusqu'à la cheville. Les bottes sont portées bien

rarement, les paysans leur préfèrent, en général, les *lapti* (souliers d'écorce). La tête est couverte d'un chapeau en feutre, pointu, orné, chez les jeunes gens, de plumes de paon. En été, le paysan grand-russien porte la chemise-blouse et le reste comme ci-dessus, excepté la pelisse.

Les femmes ont le *sarafane,* dont nous avons donné une description dans le chapitre sur la cour impériale, et le *kakochnik* (couronne rouge ou bleue), qui varie selon les provinces.



Fig. 126. — Joueur de vielle; gouvernement de Podolie.
Photographie de Raoult, à Odessa.

Les femmes grand'russiennes sont généralement de taille moyenne, assez jolies et bien proportionnées.

Les mariages parmi les paysans de la Grande-Russie se font avec une grande facilité. Ils commencent toujours par l'entremise de *svakhas* (marieuses), vieilles matrones presque toujours veuves, qui se mettent au service de tout homme désireux de prendre femme. L'amoureux qui désire se marier le déclare à ses parents ; ceux-ci envoient alors la svakha faire les offres aux parents de la jeune fille. Si les préliminaires aboutissent, le père de l'épouseur vient chez le père de la prétendue et apporte de l'eau-de-vie et un pâté. On cause de choses indifférentes,

et lorsque tous les sujets de conversation sont épuisés, le père de l'épouseur dit : « Vous avez ici une marchandise et j'ai un acheteur; l'acceptez-vous? » La réponse étant satisfaisante, vu que les préliminaires avaient tout décidé, on annonce à la jeune fille la demande en mariage. Celle-ci, bien qu'avertie d'avance, feint de ne rien savoir et se met à pleurer : c'est de rigueur; puis on prend des arrangements pour la dot et l'on fixe le jour de la célébration du mariage, qui se fait dans l'église paroissiale.



Fig. 127. — Bûcherons; photographie de Carrick, à Saint-Pétersbourg.

Les Petits-Russiens sont hauts de taille, corpulents et bien découplés. Le visage est généralement ovale; les yeux noirs ou bruns et la coloration brune dénotent un sang vif et généreux. Les femmes sont bien faites, et plus on s'approche du pays des Cosaques, plus elles gagnent en beauté et en grâce.

Le Petit-Russien est gai, il a de l'esprit et se moque joyeusement de lui-même, comme il se moque des autres. Ainsi que tous les Slaves, il a pour la musique une prédilection particulière. Le violon, le violoncelle, la lyre, les cymbales, le chalumeau font ses délices. C'est dans la Petite-Russie que s'est développée surtout la profession de musi-

ciens ambulants, les *bandouristes,* souvent aveugles, qui traversent toute la contrée, allant, pareils aux rhapsodes de la Grèce antique, chanter et jouer de leur instrument dans tous les villages de leur pays.

Les hommes portent une longue veste de drap noir ou de couleur descendant jusqu'aux genoux, et sous laquelle ils ont une chemise de coton ou de percale brodée; cette chemise est fourrée dans des panta-

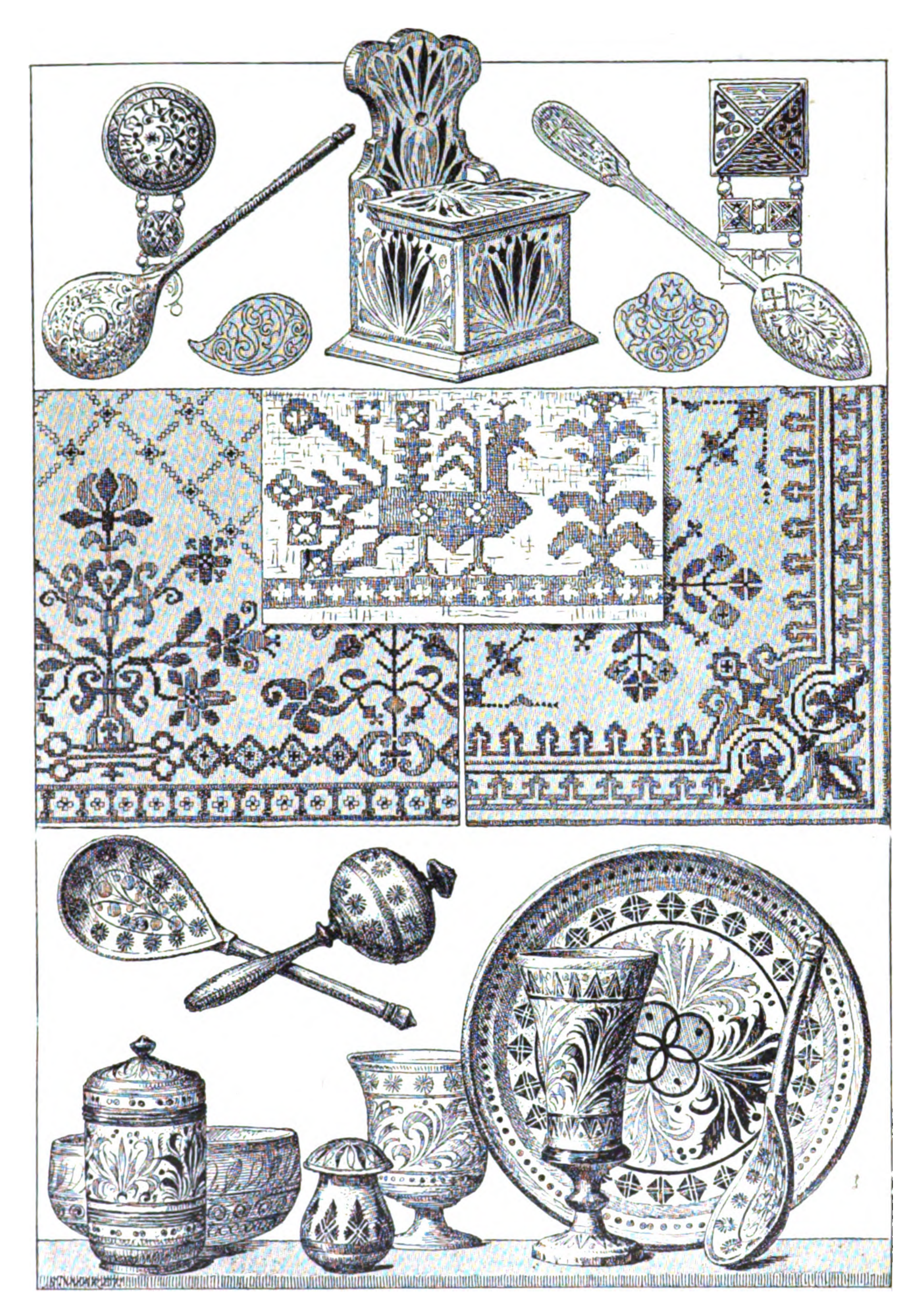


Fig. 128. — Bateliers; photographie de Schoultz, à Saint-Pétersbourg.

lons assez larges descendant jusqu'aux bottes, qui sont hautes chez tous. La barbe et la tête sont presque généralement rasées, avec une touffe au milieu.

C'est cette coutume de se raser la tête qui donna naissance au surnom que les Grands-Russiens ont donné à leurs frères de la Petite-Russie. *Khokhol* (crête) est le sobriquet que les Russes du Nord donnent au Petits-Russiens, tandis que ces derniers appellent les Grands-Russiens *katzape* (barbe de bouc).

Les femmes portent un élégant costume consistant en une jupe



Broderies et ustensiles ; fabrication rurale des gouvernements de Kostroma et de Nijni-Novgorod.
Exposition universelle de 1889 ; section russe.

de toile, de percale ou de drap, au-dessus de laquelle pendent, par devant et par derrière, des pièces de toile brodée et en festons, réunies entre elles par des rubans de satin. Le corsage est garni de broderies et d'agrafes métalliques. Les bottes de cuir, fines et élégantes, chaussent des pieds généralement petits. Les hommes se couvrent la tête d'un bonnet d'astrakhan et les femmes d'une sorte de petite couronne en toile ou tulle garnie de nœuds en rubans de soie et de fleurs.

La *khata* (maisonnette) des paysans petits-russiens s'élève presque toujours au milieu d'un vaste pâtis, où se promènent en liberté les oiseaux domestiques et le jeune bétail. Entourée d'arbres fruitiers et de parterres de fleurs, la khata offre un aspect très gai, malgré la simplicité de sa construction. La khata est ordinairement d'une architecture très élémentaire. Quatre énormes poteaux sont fichés en terre formant un enclos quadrangulaire. Entre ces poteaux sont plantés des pieux en bois de chêne clissés de ramilles séchées sur tige. Ces corps de ramilles sont enduits de terre glaise. Le toit est formé de longues et minces perches recouvertes de paille et de roseaux.

Les jeunes filles, dans les campagnes de la Petite-Russie, jouissent d'une plus grande liberté que dans les villages de la Grande-Russie. C'est pendant les pluies d'automne que commencent les amusements de la jeunesse parmi les villageois petits-russiens. On se réunit ordinairement, pendant le soir, ou même dans le jour, chez une veuve de bonne réputation. Elle donne la chambre et les jeunes gens apportent les victuailles et les friandises.

Les parents, qui se montrent tolérants et ont payé, à leur tour, leur tribut à la jeunesse, se couchent de bonne heure, laissant pleine liberté aux jeunes filles d'aller s'amuser et de trouver seules le plus souvent un mari. On commence la réunion par le travail, puis vient le chant, et enfin on se met à danser le *trépak* ou la *cosaque,* qui ont le don d'électriser tout le monde. Après un souper fourni par les jeunes gens, on se sépare assez tard, puis on recommence le lendemain.

La Russie Blanche est habitée par une population dont le type diffère peu de celui des Grands-Russiens. Cette population toutefois n'a ni l'adresse, ni la finesse d'intelligence, ni la gaîté, ni la force non

plus des peuples de la Grande-Russie. Ils sont tous blonds ou châtain clair et ne parviennent presque jamais à atteindre la taille élevée de leurs frères orientaux. Abrutis par un joug plusieurs fois séculaire, ils ont perdu beaucoup de leurs qualités primitives et sont devenus malpropres, peu soigneux et très enclins à la paresse.

Vivant dans un pays où les forêts s'étendent presque partout à perte de vue et où la longue durée d'un hiver rigoureux les oblige à passer la plupart de leur temps dans les maisons, les paysans russes se sont adonnés à l'industrie, qui a pris, dans ces derniers temps, un très grand développement. C'est l'industrie buissonnière (*Koustarnaïa promychlennost*), comme on l'appelle en Russie, et qui consiste dans la production de petits objets de ménage ou de fantaisie, faits en bois.

Cette industrie est répandue presque dans toutes les provinces de la Grande-Russie et occupe plusieurs dizaines de milliers de bras, se servant, comme instruments, de couteaux, de chevrons et, dans les genres les plus fins, de tours de tourneur. La quantité de petits objets de bois fabriqués de cette façon par des paysans russes atteint, tous les ans, des chiffres très considérables. Chaque province a sa spécialité, dans ce genre de fabrication. Les cuillers, couteaux et fourchettes en bois sont confectionnés dans les provinces de Nijni-Novgorod, de Kostroma et de Viatka. Pour juger de la quantité de ces productions, il faut prendre en considération que toute la population rurale de l'empire se sert en mangeant de ces ustensiles de bois. Les tasses en bois sont faites aussi en grande quantité dans les provinces de Wladimir, Nijni-Novgorod, Kostroma, Viatka, Pensa et Astrakhan. Les paysans des provinces du centre se distinguent surtout par la finesse de leur travail et la variété des objets qu'ils confectionnent. Parmi les productions des ouvriers de ces provinces, quelques-unes sont véritablement des œuvres artistiques.

Une simple nomenclature des objets fabriqués par ces ouvriers donnera une idée de la grande variété des articles de cette industrie buissonnière. Ce sont des arçons de selle, des fuseaux, des peignes, des lissoirs de lin, des pelles, des auges, des cribles, des tamis, des planchettes pour la peinture des saintes images (cette peinture prospère surtout

dans le district de Kholomesk de la province de Vladimir), des abaques à compter, des pipes, des tours de tourneur (les meilleurs sont faits dans la province de Yaroslaf), des boîtes, des porte-cigares et porte-cigarettes, des porte-allumettes, des tabatières, etc., etc.

Comme chefs-d'œuvre, parmi ces productions, nous devons citer divers objets en bois, avec incrustations métalliques, en ivoire ou en bois, que l'on fait dans la province de Viatka. D'autres objets sont tout recouverts d'une couche de limaille de bois ou de métal, ainsi que des boîtes et tabatières faites de limaille seule, ou bien des objets en corne.

Cette industrie, qui ne date que de quelques dizaines d'années, fait vivre plus de 80.000 ouvriers et contribue beaucoup au développement du goût artistique et à la richesse de la population. Elle a un avenir d'autant plus grand que ces productions commencent à avoir un débouché toujours croissant à l'étranger, où l'on goûte et apprécie fort cette industrie russe.

CHAPITRE XII.

SAINT-PÉTERSBOURG ET SES ENVIRONS.

Saint-Pétersbourg, son passé et son état actuel. — Le grand monde; la petite noblesse et la bourgeoisie. — Clubs. — Théâtres. — Fêtes. — Les Bohémiennes et les cafés-chantants. — Les environs de Pétersbourg. — Gatchina, Tsarskoïé-Sélo, Pavlovsk, Strelna, Péterhof.

Saint-Pétersbourg, la jeune capitale de l'empire russe, résidence de l'Empereur et des principaux pouvoirs de l'État, est situé sur un des fleuves les plus beaux et les plus larges de l'Europe. Sa fondation, en 1703, par Pierre le Grand, a eu pour la Russie la signification et l'importance d'une grande révolution, qui, en renversant l'échafaudage de l'ancien régime, posa l'empire sur des bases modernes et plus conformes aux devoirs et aux obligations de la Russie en sa qualité d'État européen.

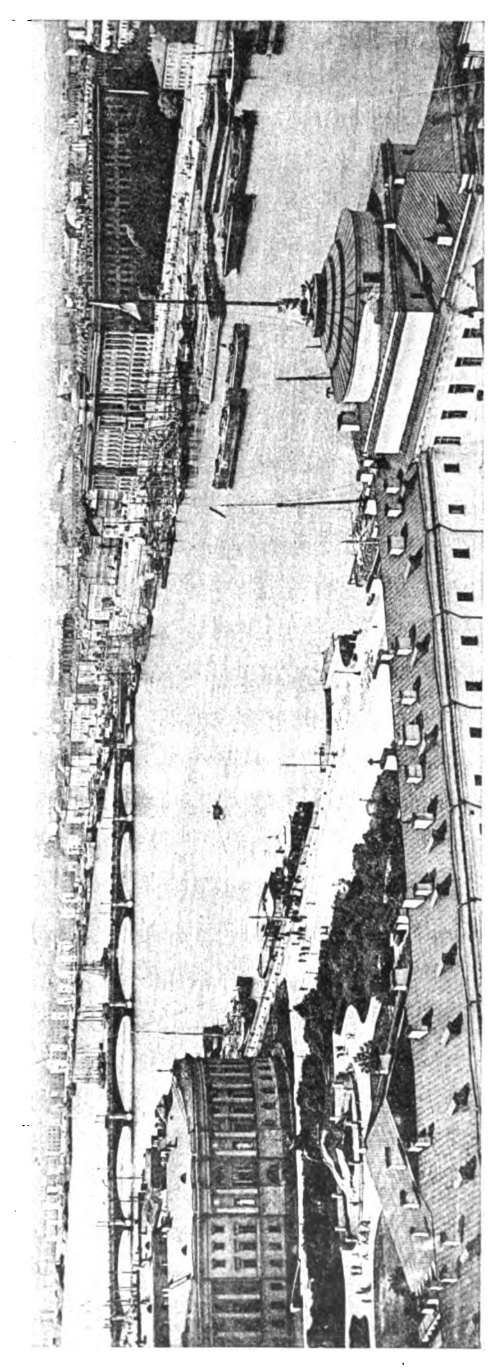
Avec Moscou, comme seule capitale, la Russie, bien qu'État européen par sa configuration géographique et le génie de son peuple, l'aîné de la race slave, branche importante de la grande famille indo-européenne, n'en restait pas moins isolée de l'Occident et presque étrangère au mouvement ascendant de notre continent, dans la voie de la civilisation. Les peuples et les États voisins, occupant toutes les mers qui entouraient la Russie, renfermaient les vastes territoires russes dans une enceinte presque infranchissable pour le commerce du pays. Voilà pourquoi tous les efforts des anciens souverains de Russie, ces *sobiratéli* (rassembleurs) des territoires russes, tendaient toujours à ouvrir à l'activité de leur peuple une voie vers la mer. Ayant arraché aux Suédois l'*Ingermanlandie*, cette ancienne province russe qui fut, en

1240, le théâtre des grandes victoires de saint Alexandre Nevsky, grand-duc de Russie, sur les Suédois, les Danois et les Chevaliers Teutoniques, Pierre Ier perça, selon son heureuse expression, dans ce coin du golfe de Finlande, une fenêtre sur l'Europe.

La conquête de cette province et la fondation de Saint-Pétersbourg furent les pierres angulaires du nouvel édifice politique et social de la Russie. La translation à Pétersbourg de toutes les autorités de l'empire fut le point culminant d'une révolution qui, opérée d'en haut et non d'en bas, fut plus solide et eut les résultats les plus grandioses et les plus heureux pour le pays. Depuis, libre de toute entrave, l'Empire russe marcha dans la voie qui lui avait été indiquée par la Providence, mais que des circonstances néfastes de son histoire l'avaient empêché de suivre.

Le premier édifice qui fut élevé à Pétersbourg fut une petite forteresse, bâtie le 16-27 mai 1703, sur un îlot de la Néva, qui portait autrefois le nom de Jannissaari. Cette forteresse reçut le nom de Saint-Pétersbourg. C'est cette forteresse-là, qui, agrandie ensuite, forma la citadelle actuelle de la belle capitale russe. Petit à petit, cette forteresse devint le noyau de la future grande ville. D'abord ce furent les ouvriers qui la construisaient, qui s'établirent dans des cabanes élevées promptement autour du principal édifice, et ensuite des marchands et artisans que, par ordre de Pierre Ier, on réunissait de force dans la nouvelle capitale.

Après la forteresse, les premières maisons construites à Pétersbourg furent la petite maison de Pierre le Grand, qu'il construisit lui-même (conservée comme une précieuse relique historique), et le grand palais du prince Menchikoff, ce favori du grand réformateur russe. Sous Pierre le Grand, Pétersbourg avait un aspect irrégulier. La plupart des rues étaient sans nom (sauf les deux Dvorianskaïa : la grande et la petite, ainsi que la Podiatcheskaïa) et les maisons ne portaient pas de numéros. La partie la plus gaie et la plus animée de la ville se trouvait sur le coin formé par la bifurcation du fleuve en deux bras : la Néva et la Grande-Nevka. Quant à la Perspective Nevsky, qui est actuellement une des plus belles rues du monde, elle n'était, du temps



Le pont Nicolaïevsky à Saint-Pétersbourg.

de Pierre le Grand, qu'une longue avenue, pavée de cailloux et bordée de chaque côté de trois allées d'arbres.

Comme de raison, la fondation de la nouvelle capitale fut accueillie en Russie avec des signes non dissimulés de mécontentement. L'aristocratie, habituée à la vie large et luxueuse de Moscou, ne pouvait pas s'acclimater dans une ville sortant à peine des marécages, à travers



Fig. 129. — Marchand de volailles; photographie communiquée par le docteur Isnard.

lesquels coulait la Néva. Obéissant à la volonté de fer du souverain, les boyards ont dû s'installer, tant bien que mal, avec leurs familles, dans la nouvelle cité, et ils ne pouvaient que regretter amèrement leurs anciennes habitations dans la riche capitale moscovite et au milieu d'une nature moins rigoureuse et plus riante. Quant aux classes inférieures, elles gémissaient ouvertement sur leur sort, mais n'osaient pas désobéir au Tsar, qui les avait appelées pour peupler la nouvelle capitale.

Après la mort de Pierre le Grand et de son épouse Catherine Ire, qui lui succéda dans le pouvoir impérial, l'existence de Pétersbourg, comme ville, et son avenir comme capitale de l'Empire, faillirent être grandement compromis par les goûts antiréformateurs de Pierre II. Ce jeune empereur ne cachait point sa prédilection pour Moscou, et la question même du retour de la cour et des autorités centrales de l'empire de Pétersbourg à Moscou fut résolue dans une séance du conseil souverain. La mort prématurée de Pierre II sauva l'œuvre de Pierre le Grand. Les successeurs de Pierre II n'osèrent pas exécuter la pensée de ce jeune empereur, et la fenêtre percée par Pierre le Grand sur l'Europe resta grande ouverte pour la civilisation occidentale.

C'est sous l'impératrice Élisabeth que la ville de Pétersbourg a commencé à prendre l'aspect d'une grande et belle ville européenne. Sous son règne, l'architecte Rastrelli a construit les deux grands palais de Pétersbourg : celui d'Hiver, que l'incendie de 1837 consuma entièrement, mais qui fut relevé ensuite, d'après l'ancien plan, et le palais Anitchkoff, qui fut donné par l'impératrice au comte Razoumovsky et qui est actuellement la résidence favorite d'Alexandre III, toutes les fois que l'Empereur actuel vient à Pétersbourg. L'impératrice Élisabeth ne s'est pas bornée à ces deux palais. Elle a fait construire autour de la capitale nombre de villas ou palais, où elle aimait à passer plusieurs mois de l'année. C'étaient des hôtels plus ou moins grands à Slavianka, Mourzinka, Péterhof et Primorsky Dvor.

Sous Catherine II, Pétersbourg devint une ville parfaitement régulière, dotée d'autorités urbaines qui y prirent des mesures d'assainissement et mirent fin à l'état chaotique de l'administration locale, en établissant aussi des règlements de construction plus conformes à la position d'une capitale. Ce fût sous son règne, qu'une loi interdit la construction de maisons en bois dans les principaux quartiers de la ville. Ce fut à cette époque aussi que l'on créa une commission chargée d'établir une organisation rationnelle dans l'administration des villes russes en général et des deux capitales en particulier.

La ville actuelle de Saint-Pétersbourg a la forme d'un polygone irrégulier, traversé et coupé en maints endroits par des canaux et des ri-

vières, qui ne sont que des bras plus ou moins importants de la Néva et dont voici les principaux : la *Grande Néva* (le fleuve proprement dit), qui atteint en certains endroits une largeur de 300 sagènes (640 mètres), la *Petite Néva* et les trois *Nevkas* (Grande, Moyenne et Petite). Ces rivières et canaux donnent à la ville un aspect particulier



Fig. 130. — Palais Anitchkoff; d'après une photographie.

qui rappelle Venise, Stockholm et Amsterdam. La ville est divisée en 12 arrondissements, qui se subdivisent, à leur tour, en 38 quartiers.

L'aspect de Pétersbourg, vu de loin ou en entrant dans la ville par l'une de ses portes, n'offre rien de saisissant ni de simplement remarquable à un touriste. Ce n'est pas comme Paris, Moscou, ou d'autres grandes villes dont l'aspect, même de loin, vous saisit par sa grandeur. Cela vient de ce que le terrain sur lequel a été bâtie la jeune

capitale de l'empire des Tsars est trop bas et n'offre aucune élévation.

En entrant à Pétersbourg du côté de la mer, on se croirait transporté à Venise. On voit d'abord surgir des flots la haute flèche des clochers de la cathédrale des saints Pierre et Paul et le dôme de Saint-Isaac; quelques instants après on voit sortir de la mer les coupoles dorées des principales cathédrales. Ce n'est pas Vénus, la déesse de la beauté, qui sort de la mer, mais une cité riche dont l'or surgit tout à coup, brillant d'un vif éclat, inondé des rayons du soleil.

Pour apprécier la beauté de Pétersbourg, c'est de la Néva qu'il faut voir cette capitale ou plutôt de l'un des grands ponts qui relient les deux principaux quais de la ville. Ces quais gigantesques revêtus de granit, ces magnifiques et hauts palais qui s'y élèvent en masse compacte et imposante, les tours aux flèches élancées qui semblent vouloir escalader le ciel, les coupoles dorées des églises avec leurs hauts clochers couronnés de flèches fines et élancées, les arcs hardis de l'imposant pont Nicolas, cet ensemble grandiose de superbes monuments saisit vivement l'esprit du touriste et le remplit d'admiration. L'art y est partout et il réussit parfaitement à embellir et à rendre attrayante une nature morne et mélancolique. Quant à la belle et large Néva, elle semble remplir les fonctions d'un vaste miroir où se reflètent les contours artistiques de la plus belle ville du Nord.

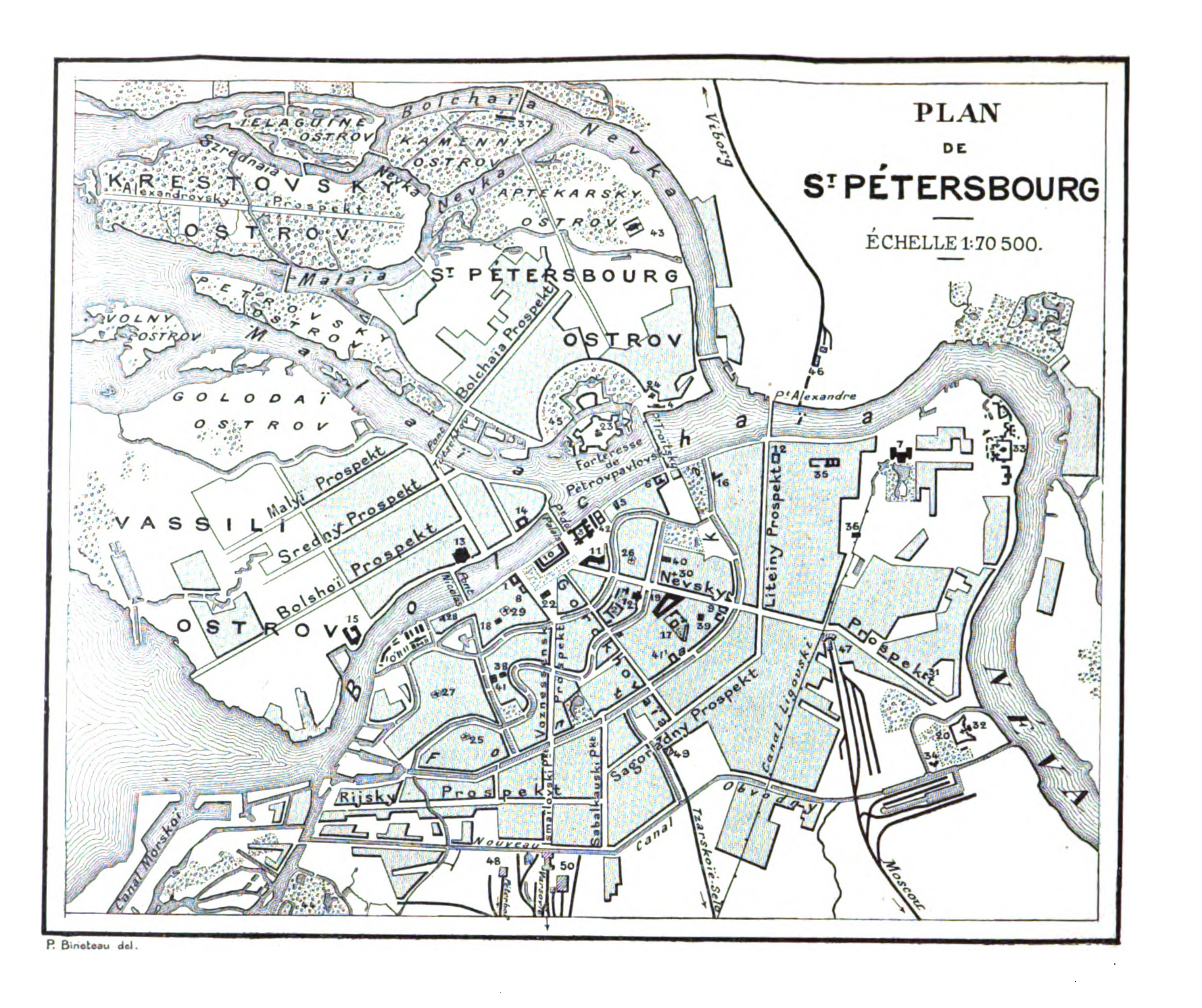
Lorsqu'on parcourt les rues de Pétersbourg, on est saisi par la magnificence des édifices qui les bordent. C'est, en effet, une ville de palais, les uns plus riches et plus grandioses que les autres. Les rues les plus remarquables sont : 1° la Perspective Nevsky, l'une des plus belles et des plus régulières du monde, qui va de la place du Palais au couvent de Saint-Alexandre Nevsky, en ligne droite, ayant 4 verstes (4 kilom. 26) de longueur sur 20 sagènes (43 mètres) de largeur; 2° les deux *Morskaïa,* Grande et Petite. La Grande Morskaïa est l'une des plus magnifiques rues de Pétersbourg, remplie d'édifices d'une rare beauté architecturale et de beaux et riches magasins; 3° la *Grande Rue des Écuries,* très large et bordée de belles maisons; 4° la *Grande Sadovaïa,* la plus longue de toutes les rues de Pétersbourg, décrivant

PLAN DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Nos 1. — Palais du Sénat.
2. — Palais du Gouvernement général.
3. — Palais d'Hiver.
4. — Palais de Pierre le Grand.
5. — Palais du grand-duc Vladimir.
6. — Palais de Marbre.
7. — Palais de la Tauride.
8. — Palais du Saint-Synode.
9. — Palais Anitchkoff.
10. — Palais de l'Amirauté.
11. — État-Major.
12. — Arsenal.
13. — Académie des Beaux-Arts.
14. — Bibliothèque.
15. — Muséum.
16. — École de droit.
17. — École des Pages.

Nos 18. — Télégraphe.
19. — Grand-bazar (*Gostinny-Dvor*).
20. — Cathédrale Alexandre Nevsky.
21. — Cathédrale de Kazan.
22. — Cathédrale d'Isaac.
23. — Cathédrale Petrovpavlosk.
24. — Cathédrale Troïtzky.
25. — Église catholique.
26. — Église réformée.
27. — Église luthérienne.
28. — Église anglaise.
29. — Église méthodique.
30. — Église arménienne.
31. — Consistoire.
32. — Couvent Alexandre Nevsky.
33. — Couvent de Smolnoï.
34. — Séminaire orthodoxe.

Nos 35. — Caserne des Chevaliers-Gardes.
36. — Caserne des Préobragensky.
37. — Caserne des Invalides.
38. — Grand-Théâtre.
39. — Théâtre Michel.
40. — Théâtre Alexandre.
41¹. — Théâtre Marie.
41². — Petit-Théâtre.
42. — L'Ermitage.
43. — Jardin botanique.
44. — Parc Catherine.
45. — Jardin zoologique.
46. — Gare de Finlande.
47. — Gare de Nicolas-Moscou.
48. — Gare Péterhof-Baltique.
49. — Gare Tzarskoïé-Sélo.
50. — Gare de Varsovie.


PLAN
DE
St PÉTERSBOURG
ÉCHELLE 1:70 500.
KRESTOVSKY OSTROV
Alexandrovsky Prospekt
Szrednaia
IELAGUINE OSTROV
KAMENNY OSTROV
APTEKARSKY OSTROV
Bolchaïa Nevka
Malaïa Nevka
PETROVSKY OSTROV
VOLNY OSTROV
GOLODAÏ OSTROV
St PÉTERSBOURG OSTROV
Bolchaia Prospekt
Forteresse de Petropavlovsk
Pt Troïtsky
Pt Alexandre
VASSILI OSTROV
Malyi Prospekt
Sredny Prospekt
Bolshoi Prospekt
Pont Nicolas
Liteiny Prospekt
Nevsky Prospekt
Vosnesensky Prospekt
Sagorodny Prospekt
Sabalkauski Pr.
Rijsky Prospekt
Canal Ligovski
Obvodny Canal
Nouveau Canal
Canal Morskoï
Viborg
Moscou
Tzarskoïe Selo
Péterhof
Varsovie
NÉVA
P. Bineteau del.

une courbe interminable, qui traverse les quartiers les plus peuplés et les plus commerçants de la ville pour aboutir au Jardin d'Été.

Pétersbourg a un grand nombre de places, qui se distinguent toutes par la grandeur de l'espace qu'elles occupent et dont plusieurs sont incomparables à cause des édifices somptueux qui s'y élèvent. Les plus remarquables sont : 1° le *Champ-de-Mars* ou *Tsaritzyne-Loug* (le



Fig. 131. — Perspective Nevsky.

pré de la Tsarine), où ont lieu les revues de la garde impériale, au printemps et en automne, et les fêtes populaires, à Noël, au carnaval, à Pâques et à la Saint-Alexandre ; 2° celle du Palais impérial, l'une des plus grandioses du monde ; 3° la place d'Isaac ; 4° de Marie ; 5° d'Alexandre, etc.

Pétersbourg, que l'on appelle, non sans raison, la Ville des palais, en possède un certain nombre, dont la plupart appartiennent à la famille impériale et quelques-uns, non les moins remarquables, à de simples

particuliers. Le plus grand et le plus imposant de tous les palais de Pétersbourg est sans contredit le Palais d'Hiver, l'un des plus beaux et des plus riches de l'univers. Ce palais, élevé sous Élisabeth et brûlé en 1837, fut reconstruit entièrement sous l'empereur Nicolas, d'après le plan de son illustre architecte, le comte Rastrelli.

La façade principale du Palais d'Hiver donne sur la Néva. L'édifice a la forme d'un quadrilatère régulier à trois étages et flanqué, du côté Est, de plusieurs ailes ou pavillons. Il a 140 mètres de longueur, sur 108 de largeur et 28 de hauteur. Le rez-de-chaussée est du style ionien, tandis que les trois supérieurs sont dans le style corinthien.

Les principales et les plus belles salles du palais se trouvent au premier étage. Ce sont : celle de *Saint Georges,* où ont lieu les solennités annuelles à l'occasion de la fête de l'ordre militaire de Saint-Georges (le 26 novembre); la *salle Blanche* ornée de belles statues de marbre, où l'on donne les grands dîners de gala; la *Grande* et la *Petite avant-salles;* la *Salle d'or;* la salle *Pompéienne,* celles de *Pierre-le-Grand,* d'*Alexandre Ier* et de *Nicolas,* la *Salle* du trône, etc.; toutes incomparables par leur richesse et leur beauté d'ornementation. En parlant de la cour impériale, nous avons donné une esquisse des fêtes qui ont lieu dans ce beau palais.

Le palais Anitchkoff se trouve sur la Perspective Nevsky, là où la Fontanka (un affluent de la Néva) traverse cette large et belle rue. Ce grand et élégant palais, avec son vaste jardin aux vertes pelouses et aux arbres gigantesques, est la résidence favorite de l'empereur Alexandre III, toutes les fois que ce souverain vient passer quelques semaines dans sa capitale.

Le palais de Marbre ou palais Constantin est aussi sur la Néva, en face de la forteresse de Pierre et Paul. Il a été construit en 1783, sous Catherine, qui en fit cadeau au comte Orloff. A la mort de celui-ci, l'impératrice le racheta à ses héritiers. Le premier et le second étages de ce palais sont revêtus de marbre blanc, et plusieurs de ses salons au lieu de tapisseries ont des revêtements de lapis-lazuli et de jaspe. Ce palais appartient au grand-duc Constantin Nicolaïévitch, frère puîné de l'empereur Alexandre II.

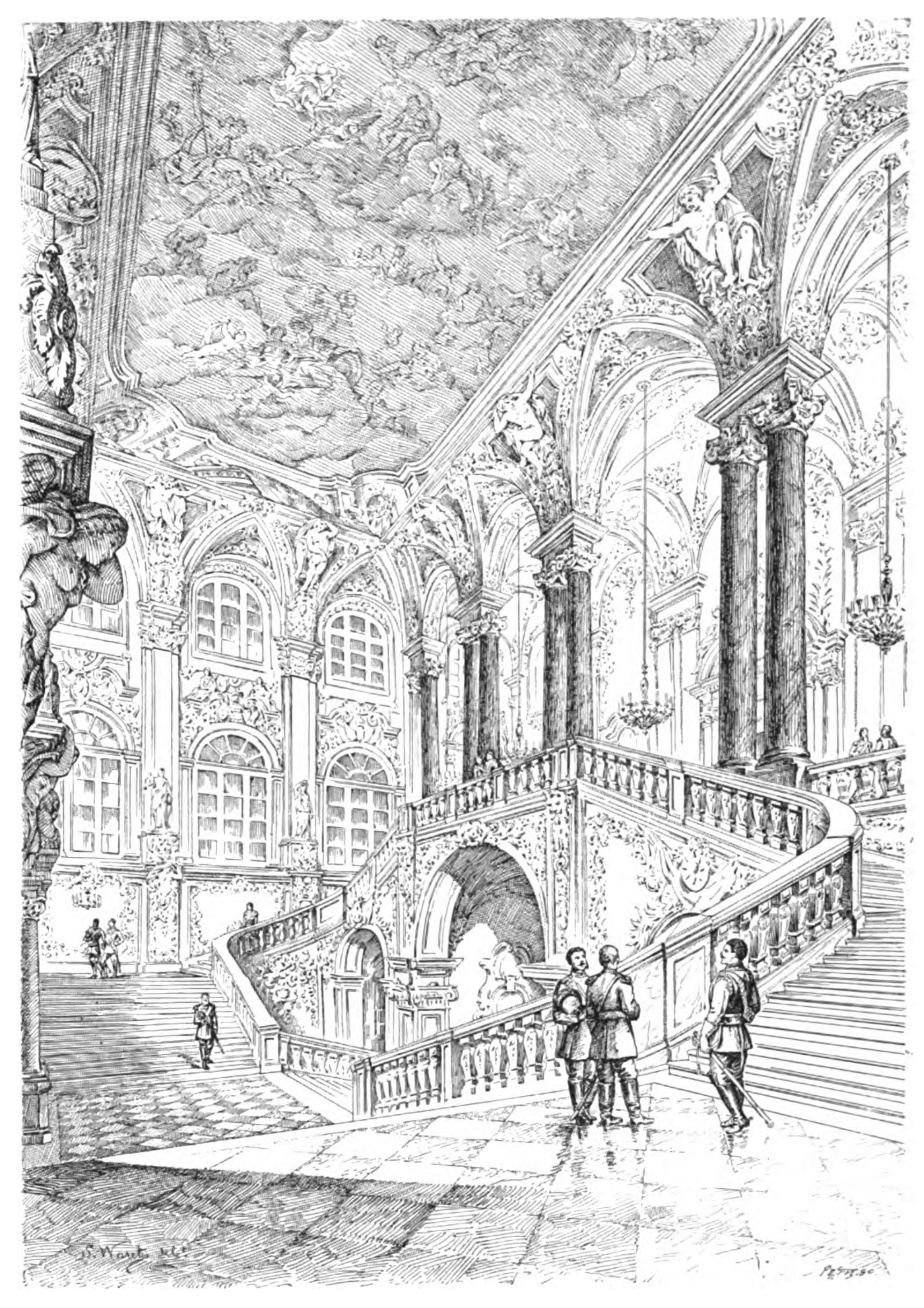


Fig. 132. — Grand escalier du Palais d'Hiver.

Nous nous arrêtons là, car s'il fallait énumérer et décrire tous les beaux palais de Pétersbourg, nous dépasserions de beaucoup le cadre de ce chapitre.

Le grand monde de Saint-Pétersbourg est bien différent de celui des autres grandes capitales d'Europe, Pétersbourg étant une ville originale où l'on trouve cependant réunies la beauté et les défauts des autres capitales. Sa haute société, tout en ayant plusieurs traits communs avec celle de Vienne, de Paris et de Londres, n'en conserve pas moins une grande dose d'originalité. C'est la ville des contrastes, un endroit à la fois grave et léger, où le plaisant et le sévère se confondent très souvent et vivent sans se choquer nullement de la présence de l'un et de l'autre.

La haute société de Pétersbourg est subdivisée en plusieurs coteries, qui s'observent mutuellement avec méfiance et voient de très mauvais œil celle qui se méprend sur leur valeur respective. Malgré la base de l'organisation politique de ce pays, qui fait que tout avancement dans le service de l'État et toute carrière dépend uniquement de la volonté du souverain, le grand monde pétersbourgeois a conservé un certain esprit d'exclusivisme dans ses relations. On a beau être favorisé d'une manière exceptionnelle dans sa carrière et parvenir aux plus hauts rangs du service militaire ou civil; on peut devenir général, conseiller privé et même ministre, les portes du grand monde ne s'ouvriront point devant le haut dignitaire, s'il n'appartient pas par sa naissance ou par ses relations à une certaine classe de la société. Il y a des diplomates, souvent favoris du souverain, qui, bien qu'ils aient atteint aux plus hauts rangs de la carrière et représentent l'Empereur auprès des chefs de grands États, n'en restent pas moins tout à fait inconnus dans les grands salons de Pétersbourg.

Ce qui est plus étrange encore, c'est que l'on voit parfois exclues du grand monde des personnes titrées, tandis que des jeunes gens, gentilshommes sans titre à peine entrés dans la carrière, y sont reçus et choyés. C'est tout bonnement affaire d'engouement. Si l'on plaît, on voit aussitôt toutes les barrières tomber devant soi; il suffit de

prouver que l'on partage les opinions courantes dans tel ou tel monde, qu'on est un homme bien né et bien élevé, et surtout qu'on a de l'esprit.

Ce qui fait le charme des salons du grand monde, ce sont les grandes dames russes. Tout le monde s'accorde à reconnaître que la femme russe est une charmeresse par excellence. Mais son charme est plutôt



Fig. 133. — Palais de Marbre; d'après une photographie.

intellectuel que physique. Grâce à une instruction très variée et très solide, la femme russe séduit surtout par la façon avec laquelle elle sait tenir tête aux hommes et les influencer. Souvent plus intelligente que son mari, toujours plus fine d'esprit et plus observatrice, la femme russe a de l'ambition pour lui et pour elle-même à la fois.

Douées d'une remarquable intelligence, les femmes russes sont charmantes. Elles savent soutenir une conversation vive et spirituelle, d'autant plus que leur instruction leur permet d'aborder n'importe quelle discussion.

La petite noblesse, avec laquelle se confondent les cercles littéraires et les professions libérales, forme à Pétersbourg un monde à part. C'est une société des plus raffinées et des plus intelligentes, qui ne saurait être comparée qu'à la société si attrayante de Paris à l'époque de la Restauration.



Fig. 134. — L'arbre de Noël.

Là, dans ces réunions, d'où l'étiquette est bannie comme un hôte incommode et n'ayant aucun point de contact avec cette classe si intelligente et si développée, on assiste bien souvent, entre deux tasses de thé, à des discussions littéraires et scientifiques qui dénotent un rare développement et un bagage de connaissances peu commun.

Il ne faut pas supposer cependant que cette classe fuit le monde élégant ou que son rigorisme lui fasse passer son temps exclusivement en occupations sérieuses. Au contraire, il n'y a pas de société au monde qui ait su, comme la société russe, mettre en pratique le précepte d'Horace *utile dulci.* Tout en suivant attentivement le mouvement intellectuel en Russie et dans l'Occident, cette classe



Patinage sur la Néva.

ne reste pas non plus en dehors des amusements qu'amènent régulièrement les saisons de l'année. Tandis que dans les réunions de famille on s'instruit en s'amusant, on va aux clubs pour danser ou prendre part à des spectacles d'amateurs.

Dans aucun pays les clubs n'ont reçu un développement aussi varié et une organisation aussi originale qu'en Russie. Dans le pays de son



Fig. 135. — Le whist.

origine, en Angleterre, le club sert à faire oublier à ses membres leurs liens et leurs obligations de famille, en leur créant des amusements et des liens indépendants. En Russie, il ouvre ses portes et ses salons aux familles de ses membres, en les réunissant dans un but de fraternisation et en créant entre elles des liens qui n'existeraient certes pas, sans l'intermédiaire du club.

Les clubs, à Pétersbourg, ne servent pas seulement de trait d'union entre les familles de la petite noblesse. Chaque classe de la société a

ses clubs, à commencer par les deux yachts-clubs et le club anglais, fréquentés par le grand monde et les diplomates (les dames n'entrent pas à ces clubs, excepté dans les grandes fêtes que l'on donne quelquefois dans les yachts-clubs), et jusqu'au club des commis de commerce. Ces maisons hospitalières, ouvertes tous les soirs, à la fin des travaux de la journée, attirent une foule de visiteurs, qui peuvent, à des prix relativement modiques, y passer la soirée avec leurs familles et procurer à celles-ci des distractions innocentes qu'il leur serait impossible d'obtenir sans ces institutions.

Les deux yachts-clubs les plus élégants et les plus estimés de ces établissements sont le Yacht-Club *fluvial* (*retchnoï yacht-cloub*) et celui de la Marine (*morskoï*).

Le Yacht-Club fluvial, qui est établi sur l'île Krestovskoï, a été fondé en 1860, dans le but d'encourager la construction de navires, d'embarcations, et la navigation. Le club a un chantier pour la construction des chaloupes et des yachts qui ont obtenu des médailles à l'Exposition nationale à Moscou en 1872, et à l'Exposition universelle de Vienne en 1873. Le nombre des membres est limité à 250. En été, ce club organise des régates et d'autres fêtes. En hiver, il établit pour ses membres et pour les personnes qui y viennent accompagnées de ses membres, des skating pour patineurs.

Le Yacht-Club de la marine, installé dans la Grande-Morskaïa, fut créé en 1846 par de hauts personnages qui s'intéressaient au développement de la marine russe. Ce club est placé sous le haut patronage de l'Empereur et possède un grand nombre de navires et de yachts.

Ces deux clubs attirent surtout la jeunesse dorée de Pétersbourg, qui y trouve l'occasion de dépenser ses roubles. On y joue fort gros jeu, on y apprend et l'on y répand les cancans de la ville, et l'on est censé y acquérir un brevet d'élégance lorsqu'on en fait partie. Ces clubs sont une puissance dans la société de Pétersbourg.

Le Club Anglais a été fondé en 1770, avec l'approbation de l'impératrice Catherine II, et sur l'initiative d'hommes politiques russes qui voulaient acclimater en Russie des établissements de ce genre qui



Fig. 136. — Courses de traineaux sur la Néva.

prospéraient à Londres. Les fondateurs de ce club ont pris pour base fondamentale du règlement l'égalité absolue entre les membres, afin de coopérer à un rapprochement entre les personnages influents à la cour ou près du gouvernement et les personnages riches et bien élevés appartenant à d'autres classes de la société.

Sous Catherine II, ce club exerçait une certaine influence sur les affaires politiques. On y discutait souvent, entre une partie d'échecs ou de cartes, des affaires importantes d'État, et l'opinion du Club Anglais était prise en sérieuse considération par les hommes d'État et par l'Impératrice elle-même.

Ce club a rendu, pendant le règne de la grande impératrice, un service inoubliable à la littérature russe, en protégeant et en faisant connaître à la cour et au grand monde les principaux écrivains russes de cette époque et en les aidant dans la publication de leurs œuvres. C'est là, au milieu de ces riches et puissants protecteurs des lettres, que Derjavine, Kryloff, Soumarokoff, Nélédinsky-Méletzky ont lu leurs œuvres remarquables si appréciées et si hautement protégées par l'Impératrice.

Sous Catherine II, le club était, malgré son nom, profondément russe. Tout y était russe, par la langue comme par la large hospitalité que l'on y donnait. Sous Alexandre Ier, le club perdit son caractère politique et prit un genre beaucoup moins sérieux. Actuellement ce club n'a plus son ancienne importance, bien qu'il soit toujours considéré comme le principal cercle de Pétersbourg. Le nombre des membres étant limité, il y a des personnes qui vieillissent avant d'obtenir l'honneur d'en être élues membres. On n'y donne ni soirées musicales ni bals, ses membres préférant la bonne table et les cartes à des réunions ouvertes.

Ce club est célèbre par sa bonne cuisine, aussi ses membres se réunissent-ils quatre fois par semaine (les lundis, mercredis, jeudis et samedis) pour prendre part à des repas de corps.

Les autres clubs où l'on admet la présence des dames, soit aux soirées extraordinaires soit quotidiennement, sont :

1° L'*Assemblée de la noblesse* (*dvorianskoïe sobranié*), fondée en 1835,

sur l'initiative du prince B. B. Dolgoroukoff, maréchal de la noblesse de Saint-Pétersbourg. Ce club, dont les gentilshommes russes ont seuls le droit d'être membres, est célèbre par les grandes fêtes que l'on donne dans ses immense salles, fêtes auxquelles assistent l'Empereur et la famille impériale. D'après son règlement, ce cercle est obligé de donner six grands bals (parés ou non) tous les ans.

2° L'*Assemblée noble* (*blagorodnoïé sobranié*), fondée en 1783 sous le nom de *Société américaine.* Quelques années après, ce club a pris le nom de : *Société réunie* (*soïédinionnïé obstchestvo*). A cette époque



Fig. 137. — Transport de la glace à Saint-Pétersbourg.

c'était un cercle où l'on se réunissait seulement pour danser, jouer aux cartes et souper. Le cercle, qui avait une salle célèbre par sa remarquable acoustique, la louait pour des concerts que donnaient à Pétersbourg les grands artistes étrangers. C'est dans cette salle que la société de Pétersbourg a entendu plusieurs fois des célébrités telles que Rubini, Viardot-Garcia, Alboni, Listz et bien d'autres.

En 1845, le cercle prit, avec l'autorisation du gouvernement, le nom qu'il a actuellement. La grande majorité de ses membres était alors composée d'officiers et de fonctionnaires de l'administration. Le cercle loua à cette époque un magnifique hôtel, et sa prospérité atteignit son point culminant entre 1857 et 1869. Le domino-loto, qui y attirait une masse de visiteurs, ayant été interdit par la police, le cercle vit décroître son succès.

Actuellement le principal attrait de ce club sont les fêtes variées que l'on y donne et auxquelles prennent part non seulement les familles

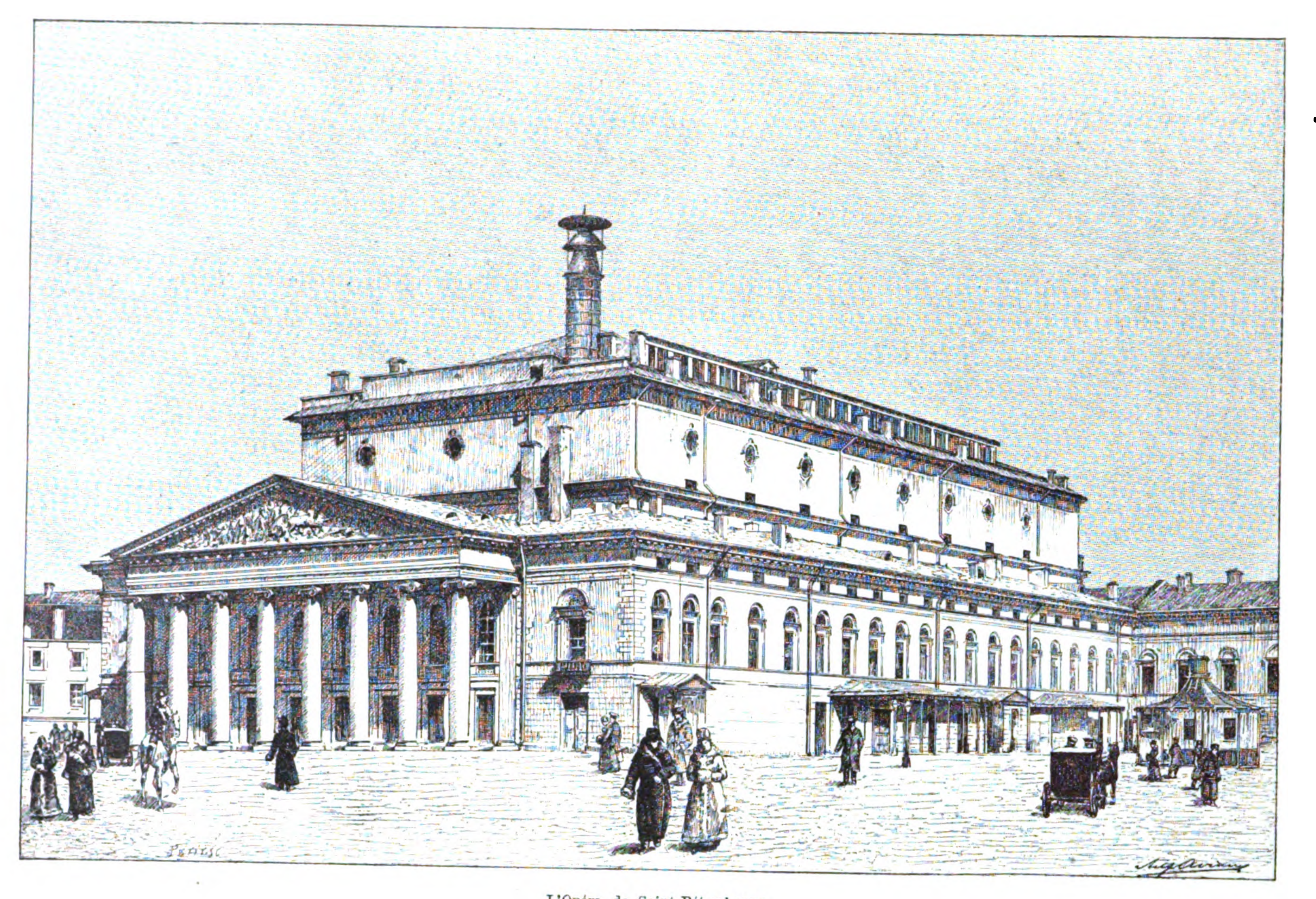
de ses membres, mais même les familles que ces derniers y introduisent sous leur responsabilité, en qualité d'invités. Ses bals simples ou masqués, ses concerts et ses réunions de familles sont très fréquentés. L'animation y est grande; mais si le club y gagne en recettes, c'est en y perdant quelquefois en distinction. On y donne aussi très souvent des soirées littéraires et artistiques, ainsi que des conférences scien-



Fig. 138. — Traîneaux lapons sur la Néva; d'après une photographie.

tifiques et des spectacles d'amateurs. Le cercle a un local d'hiver à la Perspective Nevsky, et un autre d'été aux environs de Pétersbourg.

3° La *Société artistique de Saint-Pétersbourg* (*sobranié khoudojnikov*) fut fondée en 1865 dans le but de donner aux artistes et aux hommes de lettres le moyen de se réunir dans un local neutre, où ils pourraient mieux se connaître et s'entr'aider. A son début, ce cercle avait un règlement qui admettait les amusements dans des cas assez rares, les réunions devant se borner à une causerie intime. Mais, petit à petit, l'exemple des autres clubs entraîna les membres de ce cercle, et, la contagion se propageant, la société artistique modi-



L'Opéra de Saint-Pétersbourg.

fia aussi ses règlements. A l'instar des autres clubs, la société artistique est devenue exclusivement un lieu d'amusements. On y donne des soirées musicales et littéraires, des bals, des concerts et des soirées artistiques, avec tableaux vivants, spectacles et chansonnettes. Nous devons rendre cependant cette justice à la société artistique, que ses soirées sont mieux organisées que celles des autres clubs et que le choix des pièces que l'on joue sur son théâtre est plus varié et plus irréprochable que dans les autres établissements du même genre. On voit que ce sont réellement des artistes qui président à ces fêtes et à ces amusements.

4° La *Société des danses* (*tantzovalnoïé obstchestvo*), fondée en 1789. Cette société, créée par de vrais Allemands, fut modifiée complètement par l'affluence des membres russes. C'est un des meilleurs cercles de Pétersbourg; les familles de ses membres se réunissent pour danser, ou assister à des spectacles d'amateurs, ou pour jouer aux cartes, aux échecs, aux quilles, etc.

5° Le *Club du commerce* (*komertchesky kloub*), fondé en 1785, est plutôt une réunion de négociants en gros qui y viennent à certaines heures pour parler de leurs affaires; on y donne cependant, en hiver, quelques bals par souscription.

6° Le *Club des marchands* (*koupetchesky kloub*), fondé en 1859, est aussi un cercle exclusivement composé de commerçants. Leurs femmes y viennent ordinairement étaler leur luxe, et comme on n'y admet que, dans de rares occasions, des personnes appartenant à d'autres classes de la société, les réunions de ce club sont d'une monotonie et d'un ennui peu récréatifs; en hiver, on y donne plusieurs bals et des soirées musicales et littéraires.

7° La *Société russe commerciale pour l'assistance mutuelle.* Tel est le titre officiel d'un club qui est connu sous le nom plus commun de *prikastchitchi kloub* (club des commis de commerce). Il a été fondé en 1862 par des marchands moins aisés et par des commis de commerce, qui voulaient avoir un local où ils pussent se réunir sans être gênés par la présence des chefs de grandes maisons de commerce. Les fondateurs du nouveau cercle avaient aussi en vue de créer un établisse-

ment qui, tout en leur procurant des moyens d'amusement, pût en même temps favoriser la création d'un capital pour venir en aide à des marchands dans l'infortune ou à des commis sans place. Dans les statuts primitifs, les fondateurs avaient eu l'intention d'introduire un article obligeant la direction du nouveau cercle à organiser des cours nécessaires à ceux qui se destinent au commerce; malheureusement cette pensée si féconde fut vite abandonnée et le club des commis devint, comme tous les autres cercles, un point de réunions où l'on s'amuse et où l'on joue aux cartes.

8° Le *Burger-club* ou club de la bourgeoisie, fondé en 1772 par des marchands allemands et qui est fréquenté par des Allemands et des Russes de la petite bourgeoisie. On y danse, on y joue aux cartes et quelquefois on se querelle à tel point que la police y intervient pour mettre fin à des disputes qui dégénèrent en rixe.

Il y a encore à Pétersbourg bien d'autres clubs que nous croyons inutile de citer; ils ressemblent tous, plus ou moins, aux derniers des cercles que nous avons nommés.

C'est sous Pierre Ier que Pétersbourg a eu son premier théâtre. Il s'était installé d'abord à la Litéinaïa, puis, à la fin du règne du grand réformateur, on construisit un petit théâtre en bois. La troupe était composée de dix acteurs et de seize musiciens, qui recevaient leurs appointements du gouvernement.

Ce théâtre fermé après la mort de Pierre le Grand, ce ne fut que sous l'impératrice Anna Ivanovna, en 1730, que l'administration du palais impérial engagea des artistes en Italie et établit, dans le palais même, le premier théâtre d'opéra italien en Russie. Depuis, Pétersbourg n'a pas cessé d'être fréquenté par diverses troupes d'artistes étrangers : français, allemands et italiens, qui venaient y donner des représentations. Le premier ballet fit son apparition à Pétersbourg en 1738.

Sous Élisabeth, qui aimait beaucoup le théâtre, plusieurs troupes artistiques s'établirent à Pétersbourg, dont quelques-unes recevaient des subventions de la cour impériale. Le premier théâtre russe fut établi en 1756, à la suite d'un oukase impérial ordonnant la création d'un

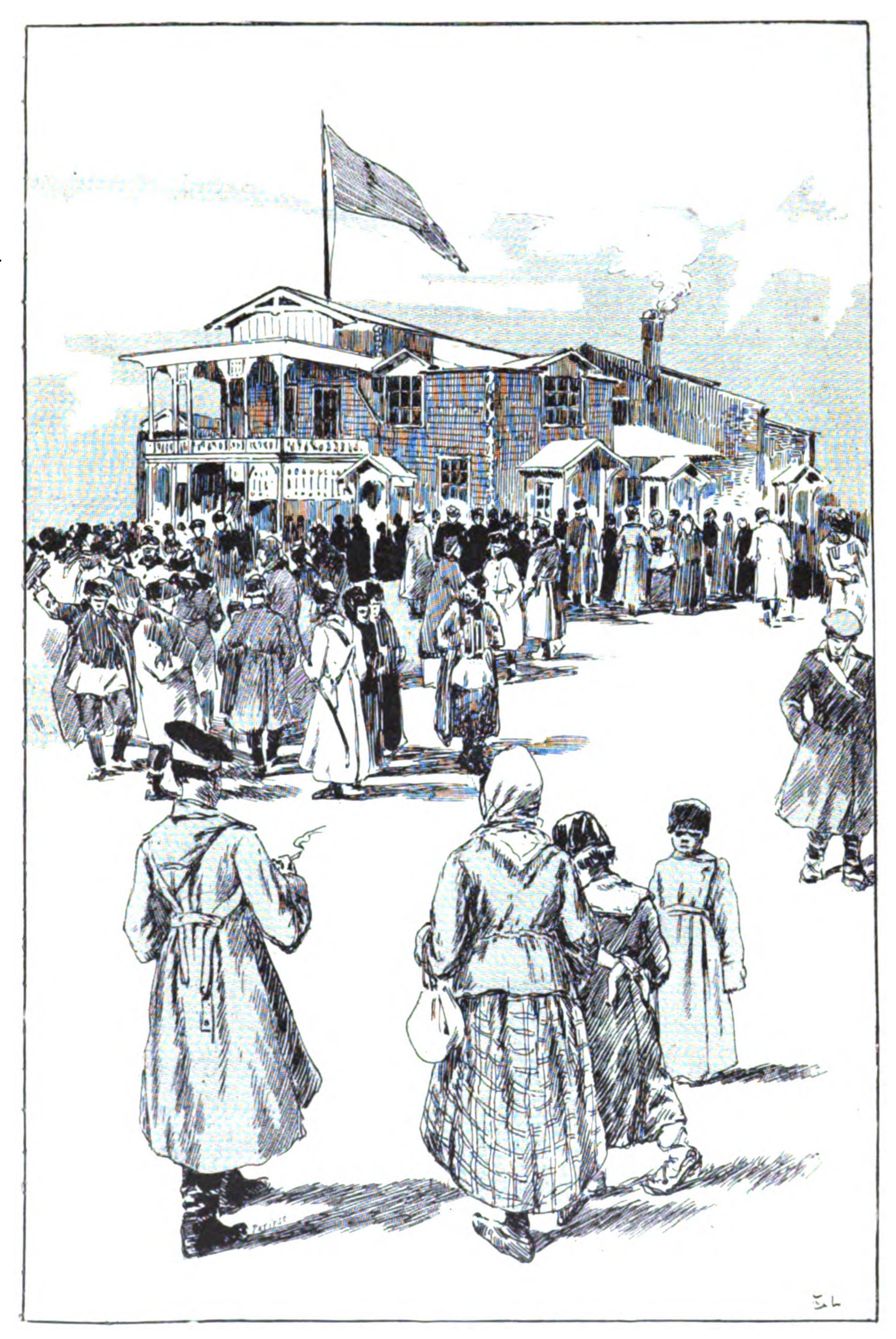


Fig. 139. — Théâtre populaire de Vassili-Ostrov, à Saint-Pétersbourg.

théâtre russe permanent sous la direction du célèbre écrivain Soumarokoff et pour l'entretien duquel l'Impératrice avait fixé la somme de 5.000 roubles.

Le théâtre russe est surtout redevable de son développement à Catherine II. Cette impératrice a rendu en 1767 un oukase qui donna un nouveau règlement aux théâtres en Russie et fonda la première école théâtrale. En 1779, sous Catherine II, Pétersbourg possédait les théâtres suivants : 1° le théâtre de la Comédie, pour les tragédies, opéras et comédies, dans le Jardin d'Été; 2° un théâtre comique privé, dans la Grande Morskaïa; 3° un théâtre des marionnettes, près du Pont-Bleu. Outre ces établissements, il y avait encore à Pétersbourg une masse de salles de spectacles dans des hôtels et dans de grandes maisons aristocratiques, parmi lesquelles se distinguait surtout l'opéra-bouffe italien du prince Youssoupoff; ce dernier passa ensuite sous la dépendance de l'administration de la cour impériale. Catherine II favorisait surtout de sa protection la troupe du théâtre de l'Hermitage. Ce fut pendant son règne que l'on commença à Pétersbourg, en 1784, la construction du premier théâtre en pierre. C'est celui que l'on appelle actuellement le Grand-Théâtre.

Il y a aujourd'hui à Pétersbourg les théâtres suivants :

1° Le *Grand-Théâtre* sur la place du Théâtre. Ce théâtre fut construit d'abord en 1784 par l'architecte Fischbein. Après l'incendie qui le consuma entièrement, il fut rebâti en 1817 par l'architecte Mongi, et en 1836 on le restaura et on l'agrandit sous la direction de l'architecte Cavos. Par la grandeur de ses dimensions et par la beauté de ses ornementations, cet édifice est l'un des plus remarquables de Pétersbourg. L'intérieur en est surtout brillant lorsqu'il est décoré pour des bals masqués. Son énorme salle peut contenir alors 12.000 personnes. Pendant les représentations la salle contient 2.000 places; il y a six rangs de loges.

Le Grand-Théâtre était exclusivement destiné aux représentations d'opéras et de ballets; actuellement il est fermé jusqu'à nouvel ordre.

2° Le *Théâtre Marie,* en face du précédent. Reconstruit en 1860, après un incendie, par l'architecte Cavos; il est le plus beau et le plus

élégant des théâtres de Pétersbourg. On y joue des opéras russes et des ballets. Sa salle peut contenir 2.000 places.

3° Le *Théâtre Alexandra,* sur la place du même nom, derrière le monument de Catherine II. Il fut reconstruit en 1832 par l'architecte Rossi. On y joue des drames et des comédies russes, excepté les samedis, qui sont réservés à la troupe allemande. La salle peut contenir 1.700 places.

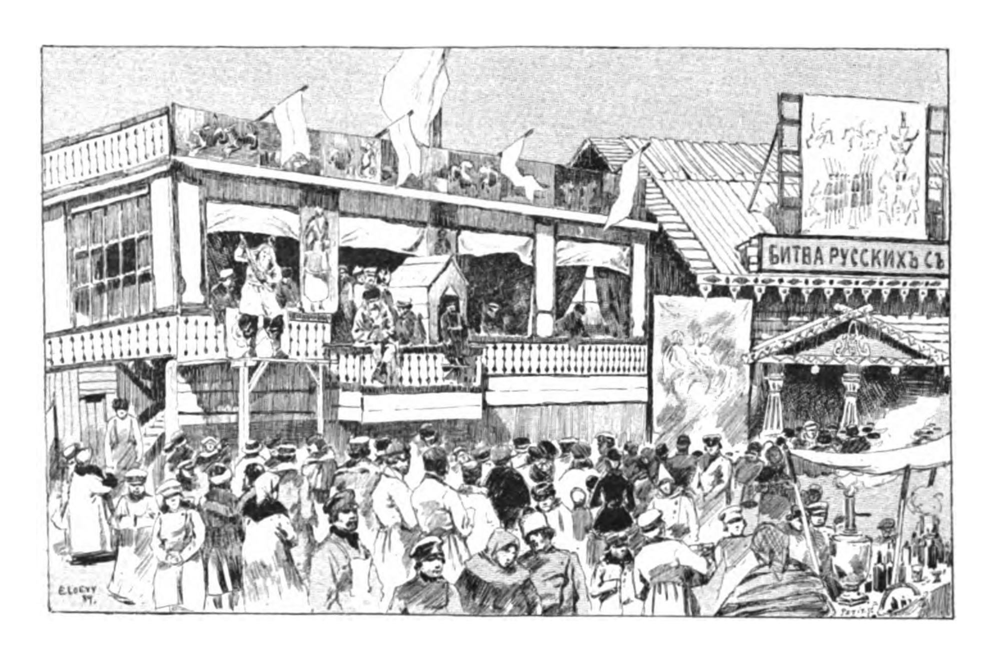


Fig. 140. — Les *Baloganys.*

4° Le *Théâtre Michel,* sur la place du même nom. Il a été construit en 1833 par l'architecte A. Brulow. Très élégamment décoré à l'intérieur. Les troupes dramatiques française et allemande y jouent alternativement. La salle peut contenir 1.000 personnes.

5° Le *Théâtre de Kamennoï-Ostrov,* sur la place du même nom, devant le pont Yélaguine. Il fut reconstruit en 1844 par l'architecte Cavos, et il sert pour les représentations d'été (du mois de juin au mois d'août).

Tous ces théâtres, avec celui de Krasnoïé-Sélo, dépendent du mi-

nistère de la cour impériale et sont entretenus par la direction des palais impériaux.

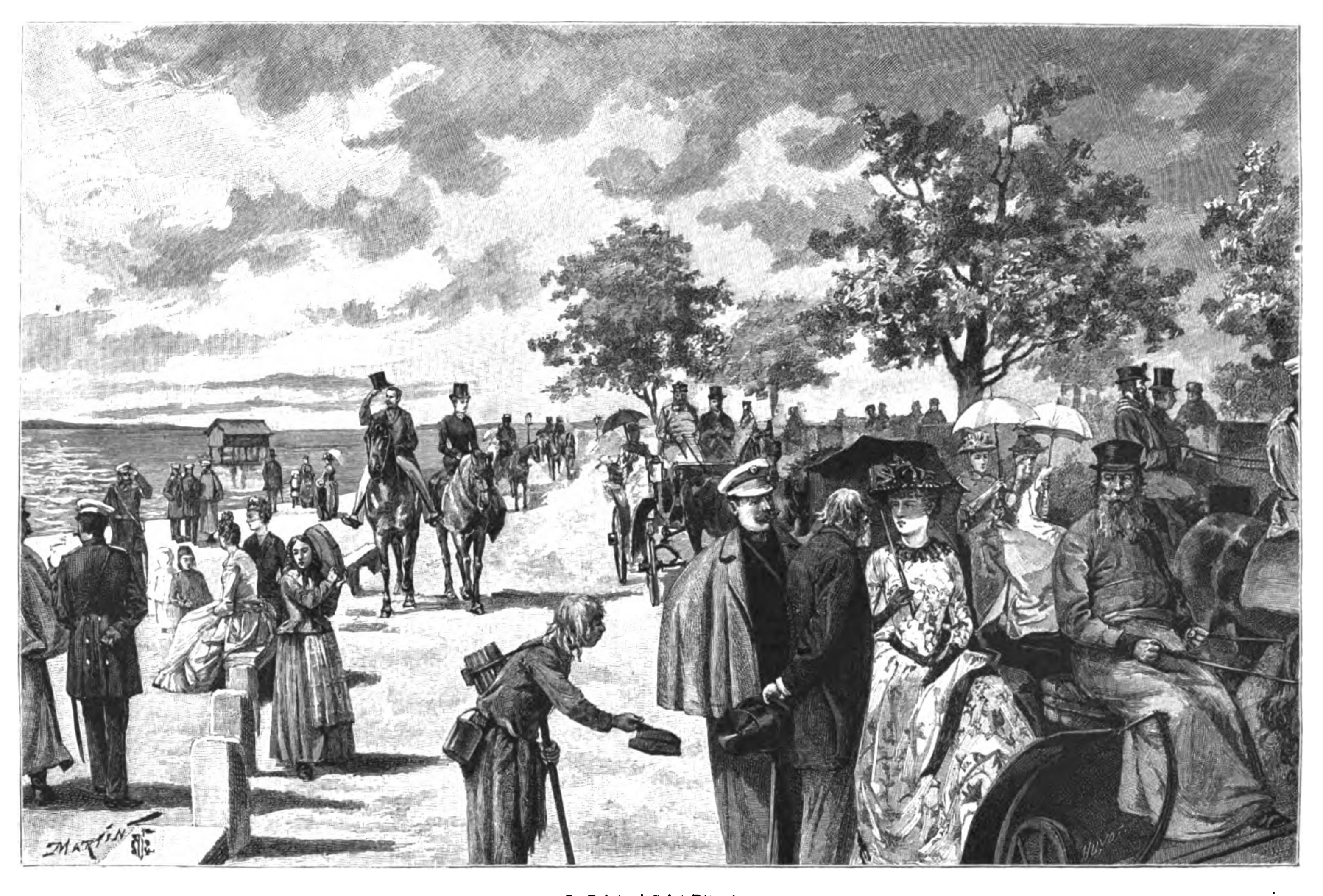
Outre ces théâtres, Pétersbourg en a encore d'autres dirigés par des entrepreneurs privés. Ce sont : le *théâtre Panaïeff*, le *Petit-Théâtre*, le *théâtre des Bouffes*, le *cirque Ciniselli*, etc.

Pour les ouvriers et le bas-peuple il y a encore à Pétersbourg, pendant certaines fêtes, des théâtres forains connus sous le nom de *balogany* (baraques). Ce sont les fêtes populaires par excellence, qui sont organisées sur le Champ-de-Mars par la municipalité de Pétersbourg quatre fois l'an : le jour du sacre de l'Empereur (15 mai), à la Saint-Alexandre (30 août), et pendant les semaines du carnaval et de Pâques.

Les deux premières fêtes sont exclusivement municipales; organisées par la municipalité, elles portent aussi le cachet officiel par les prix que le maire, entouré de ses conseillers, distribue aux plus agiles. Le jour du sacre de l'Empereur et celui de la Saint-Alexandre, le Champ-de-Mars prend l'aspect d'une foire. Il est rempli de mâts pavoisés de drapeaux russes et au milieu desquels se dressent les mâts de cocagne, si prisés par les ouvriers de Pétersbourg. On y voit des carrousels, des cirques de gymnastes, des balançoires, des théâtres de Guignol, des panoramas; et au milieu de tous ces spectacles si attrayants pour les classes pauvres, sont installées des baraques où l'on vend à bas prix du thé et de la bière. Quant aux spiritueux, leur vente est interdite, ce jour-là, sur le Champ-de-Mars.

Durant la semaine du carnaval et de Pâques, des entrepreneurs privés construisent sur le Champ-de-Mars de petits théâtres forains, dans des baraques (*balogany*), où les classes pauvres s'amusent à voir, pour des prix très modiques, des représentations dramatiques de divers épisodes de l'histoire nationale ou des féeries.

En été, les Pétersbourgeois aiment, comme les habitants de toutes les grandes villes du Nord, à passer à la campagne le peu de mois de la belle saison que leur donne un ciel presque toujours brumeux. Ceux que leurs occupations ou leur genre de vie obligent à ne pas se déplacer du cercle de la capitale, passent ordinairement dans les environs



La Pointe, à Saint-Pétersbourg.

de Pétersbourg, les heures de l'après-midi et même celles de la soirée. C'est pour cette classe de la population que divers entrepreneurs établissent dans les villages aux alentours de la grande cité des cafés chantants ou plutôt des théâtres lyriques et dramatiques.

On trouve de ces cafés partout, dans l'intérieur de la ville et aux environs, mais surtout aux îles, ces jardins enchanteurs qui entourent la belle reine de la Néva, comme d'un collier de perles et d'émeraudes. Les plus fréquentés de ces établissements se trouvent dans la *Staraïa* (vieux) et dans la *Novaïa Dérevnia* (nouveau village). Ce sont les fameux cafés-théâtres *Arcadia* et *Livadia,* où, après avoir dîné dans d'excellents restaurants, on trouve toutes sortes d'amusements : chansonnettes, marionnettes, représentations dramatiques, des opéras-comiques et des représentations de gymnastes et de prestidigitation.



Fig. 141. — Fêtes dans les cimetières.

Les deux cafés-théâtres que nous venons de nommer se font une concurrence des plus acharnées, et, chacun ayant ses clients, il s'y produit parfois des rixes entre les admirateurs des chanteuses ou danseuses des deux cafés rivaux.

Parmi les îles qui se trouvent aux environs de Pétersbourg, celle de Yélaguine attire tous les jours le high-life de la capitale. Là, sur la côte occidentale de cette île, la pointe qui s'avance vers la mer est le principal but de promenade du beau monde de Pétersbourg. Tous les jours on voit une foule de beaux équipages y arriver en file et s'arrêter près de la musique militaire, qui y joue tous les soirs. Les belles mondaines descendent de voiture, et, après quelques tours de promenade, s'éloignent de la Pointe, escortées par une cavalcade de jeunes élégants.

En hiver, le point d'attraction du grand monde et du monde des viveurs se trouve dans les jardins d'hiver situés hors de la ville, mais surtout chez les bohémiennes. Ce sont aussi les promenades en traîneaux attelés de trois chevaux (*troïkas,* attelage essentiellement russe); ces promenades aboutissent à quelque café-restaurant ayant un jardin d'hiver où l'on organise des sauteries et des parties de tous genres.

Le plus souvent on va entendre des bohémiennes. Rien de plus fascinateur et de plus empoignant à la fois que ces mélodies sauvages, tantôt gaies et tantôt tristes, s'échappant des lèvres de ces femmes et de ces filles au type si étrange. Les bohémiennes jouent à Pétersbourg un rôle considérable dans les amusements. Il n'y a pas de fête ou de réunion de jeunes gens, surtout lorsqu'il s'agit de fêter l'arrivée de quelque étranger, qui ne se termine par une excursion chez les bohémiennes.

Pétersbourg, comme Paris, est entouré d'un grand nombre de résidences d'été qui, soit par leurs sites pittoresques, soit par des considérations d'ordre politique, se sont rapidement développées et sont devenues, dans l'espace de quelques dizaines d'années, de grandes et belles villes.

Gatchina, la résidence favorite de l'Empereur actuel, est une petite ville du district de Péterhof. Bien que assez éloignée de Pétersbourg

45 kilomètres), Gatchina attire tous les étés un nombre considérable de familles pétersbourgeoises qui viennent passer la belle saison dans une ville dont la situation élevée et la riche végétation offrent toutes les conditions hygiéniques que l'on puisse désirer.

L'heureuse situation de Gatchina est encore rehaussée par le séjour de l'empereur Alexandre III, qui aime à y passer avec sa famille la



Fig. 142. — Salle à manger secrète; château de Tsarskoïé-Sélo. D'après une photographie.

plus grande partie de l'année. Cette résidence impériale a un beau palais et un magnifique parc anglais.

Le palais de Gatchina a été construit par l'architecte Rinaldi pour le prince Orloff, puis Catherine II l'acheta pour en faire cadeau à son fils et héritier, l'empereur Paul. Orloff a dépensé de grandes sommes tant pour la construction que pour les embellissements de ce palais, qui devint le séjour favori de Paul Ier. Le palais de Gatchina est immense et a trois étages. Flanqué à chacun des quatre coins d'une haute tour, il est réuni par des colonnades à deux pavillons séparés,

aménagés pour les employés et les serviteurs du palais. Devant la principale façade du palais se trouve une place quadrangulaire au milieu de laquelle est placé un monument de Paul Ier.

Derrière le palais se trouve le parc, qui s'étend jusqu'au lac Blanc et à travers lequel passe la rivière Ijora, une des principales beautés de ce magnifique jardin. Traversant le parc en zigzags infinis, la rivière forme plusieurs îlots, sur l'un desquels, l'*île d'Amour,* est construit un pavillon rustique. Dans ce même parc il se trouve un autre pavillon, construit par ordre de l'impératrice Marie-Féodorovna, l'épouse de Paul Ier, et contenant une salle magnifique qui servait autrefois de cabinet de travail à l'empereur Paul.

Le palais de Gatchina contient en outre les immenses bâtiments et leurs annexes de la chasse impériale. Ses faisanderies sont riches en gibier de toutes sortes.

Là où se trouvent actuellement la ville et le palais de Tsarskoïé-Sélo, il y avait, sous Pierre le Grand, une métairie finnoise appelée Saari, d'où vient le nom actuel, un peu estropié, de Tsarskoïé-Sélo. Pierre Ier acheta cette métairie et les terres environnantes et en fit cadeau à l'impératrice Catherine Ire, pour ses *occupations rurales.*

En l'absence de Pierre Ier, Catherine y construisit une maisonnette autour de laquelle elle fit planter un petit jardin et où, un jour, elle amena son impérial époux; Pierre fut tellement enchanté de la surprise qu'il déclara, après y être resté vingt-quatre heures, qu'il ne se rappelait pas avoir passé souvent des journées aussi gaies que celle-là. La maisonnette de Catherine Ier resta debout jusqu'au règne de l'impératrice Élisabeth, qui chargea en 1744 l'architecte Rastrelli de construire sur l'emplacement des bâtiments existant jusqu'alors, un grand palais de 300 mètres de longueur sur 20 mètres de hauteur. La façade principale de Tsarskoïé-Sélo, de style corinthien, fut entourée de colonnes et les fenêtres ornées d'arabesques et de festons dorés. Il a été employé 105 kilogrammes d'or pour la dorure intérieure et extérieure de ce palais, dont la richesse paraissait si éclatante que l'impératrice ayant demandé un jour, à un personnage de la cour, s'il croyait qu'il man-

quât encore quelque chose à Tsarskoïé-Sélo, — « Oui, Madame! répondit celui-ci, un étui! »

La dorure s'étant détériorée, on a couvert, sous Catherine II, de couleur jaune tous les ornements. Sous le règne de la grande impératrice, la décoration intérieure était du plus grand luxe.

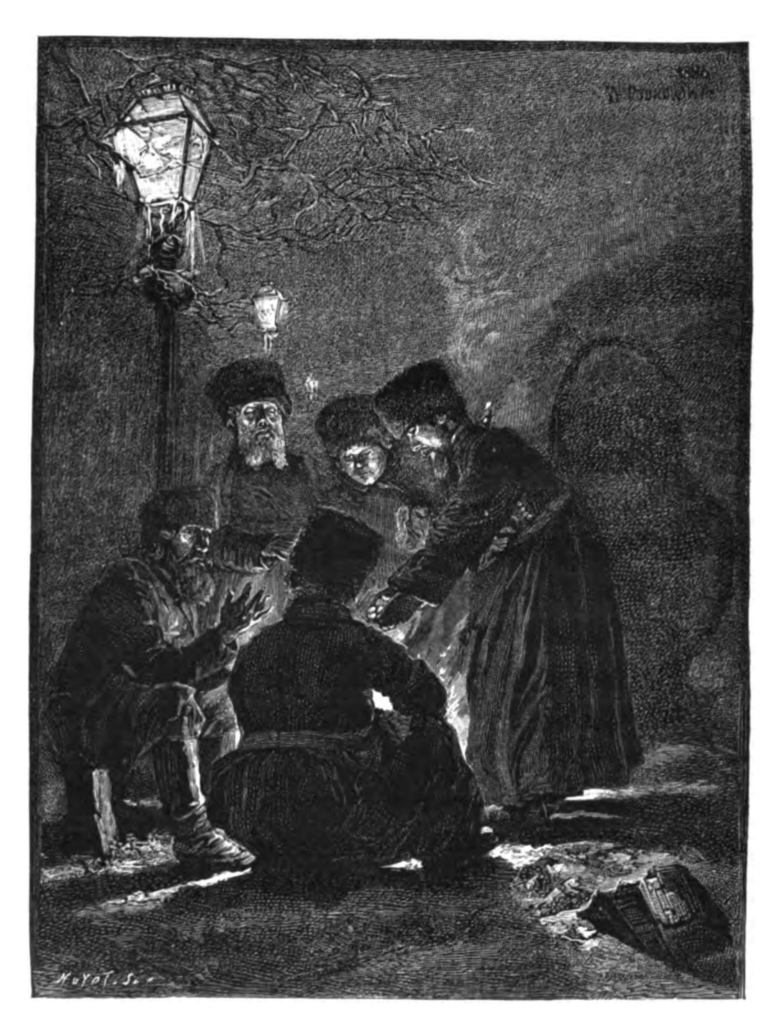


Fig. 143. — Cochers se chauffant dans les rues; d'après un dessin de Podkovinsky.

Ce palais contient beaucoup d'objets remarquables qui méritent d'être vus autant pour leur valeur artistique que pour les souvenirs historiques qu'ils évoquent. La salle d'ambre rappelle la manie du

roi Frédéric-Guillaume de Prusse de remplir son armée de soldats d'une taille colossale. L'impératrice Anna Ivanovna lui ayant envoyé 80 grenadiers de la garde, Frédéric-Guillaume lui fit en retour cadeau d'une grande quantité de blocs d'ambre jaune, qui servirent, sous Catherine II, à revêtir la salle dite d'ambre. Les autres salles remarquables par leur ornementation sont : la salle de Lyon, dont les murailles sont couvertes de tapisseries en soie de Lyon et le plancher d'incrustations de nacre; la salle chinoise, pleine de tapisseries et de tableaux représentant des vues de Chine et des scènes de la vie chinoise.

Un autre palais, qui porte le nom de palais Alexandre, fut construit par ordre de Catherine II pour son petit-fils, qui régna sous le nom d'Alexandre Ier. Ce palais est riche en tableaux des meilleurs maîtres de l'école russe, entre autres de marines d'Aïvazovsky et de Brulov.

Le parc de Tsarskoïé-Sélo, un des plus spacieux des environs de Saint-Pétersbourg, est divisé en deux parties : le grand parc, qui renferme le palais impérial, et le petit avec le palais Alexandre.

Les deux parcs sont remplis de pavillons, de monuments, de statues et de ruines artistiquement arrangées.

Non loin de Tsarskoïé-Sélo (à 3 verstes de distance), se trouve la ville de Pavlovsk avec son magnifique parc et le palais du grand-duc Constantin Nicolaïévitch.

Le palais de cette belle résidence d'été a été construit par Paul Ier, du vivant de sa mère, en 1777. Il est entouré d'un vaste jardin coupé en deux par la rivière Slavianka, qui forme par ses sinuosités des îlots, des petits lacs, et tombe, non loin du palais, en une belle cascade, qui sert de point de promenade à ceux qui passent l'été dans cette localité vraiment ravissante.

Le palais de Pavlovsk consiste en un principal bâtiment à trois étages, flanqué des deux côtés de pavillons arqués; il contient une rare et riche collection de remarquables tableaux des écoles italienne, flamande et russe.

Parmi les autres curiosités de Pavlovsk, on remarque la petite forteresse *Marienthal,* où Paul Ier, étant encore grand-duc héritier, faisait

exercer ses soldats; et le *Pavillon des Roses,* qui fut construit en dix-sept jours pour recevoir Alexandre Ier en 1814, au retour de sa campagne victorieuse contre Napoléon.

Pavlovsk a deux monuments en l'honneur de son fondateur, Paul Ier. L'un fait de porphyrite, de marbre et de granit et ayant la forme d'un temple antique, s'élève près du Pavillon des Roses; l'autre consiste en une statue de bronze élevée sur un socle de granit avec l'inscription : « Bronze élevé au fondateur de Pavlovsk; » cette statue s'élève sur la place du palais, devant la façade principale.

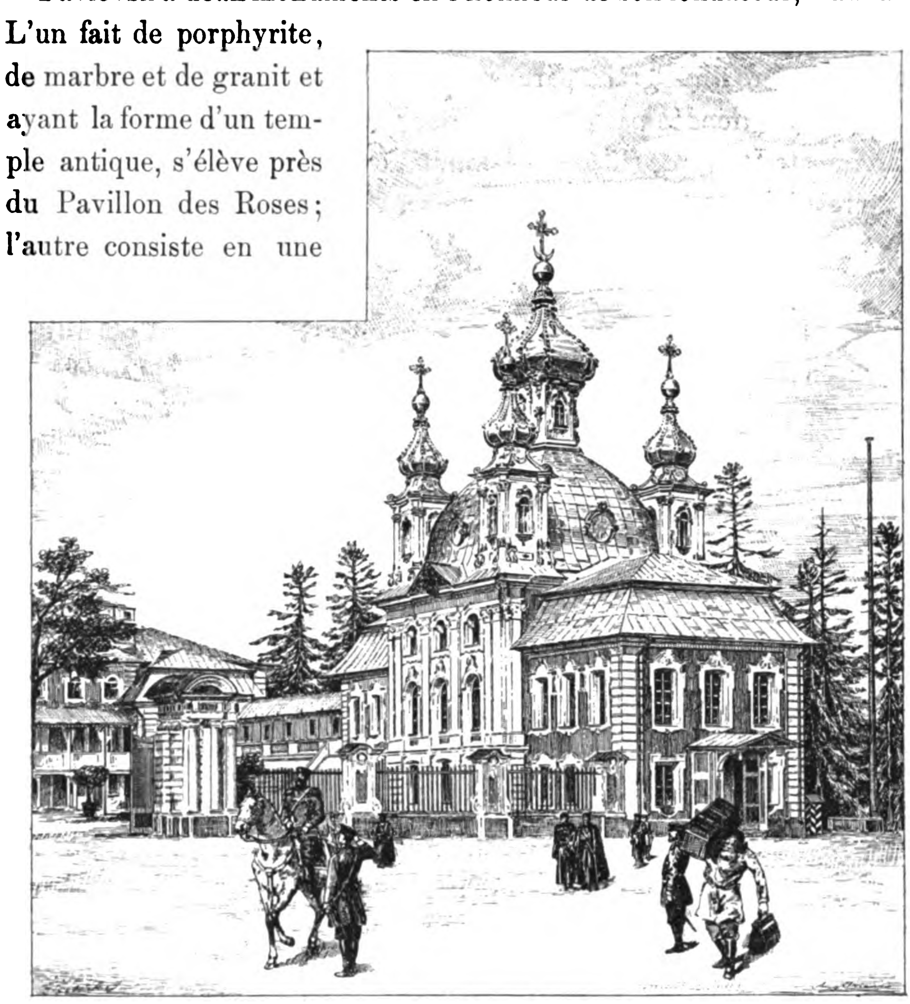


Fig. 144. — Église du palais de Peterhof; d'après une photographie.

Comme station d'été Pavlovsk attire tous les ans des familles de la petite noblesse. Mais ce qui rend cette ville surtout attrayante, ce

sont les concerts qui y sont organisés tous les soirs par un excellent orchestre entretenu à grands frais par la direction du chemin de fer de Pétersbourg-Pavlovsk. L'orchestre, toujours bien dirigé, joue tous les soirs dans le jardin, devant le café-restaurant du Vauxhall.

A 18 kilomètres de Pétersbourg, à Strelna, se trouve un beau palais entouré d'un grand parc orné de fontaines et de cascades. Cette résidence fut fondée par Pierre Ier, qui y fit construire, sur un plan de l'architecte Leblond, un palais à l'imitation de celui de Versailles; on y a creusé des canaux et planté un parc. Le canal du milieu forme une île qui porte encore le nom d'île Petrovsky. Beaucoup d'arbres de cet îlot ont été plantés de la main de Pierre le Grand.

Le palais a brûlé à plusieurs reprises et fut reconstruit définitivement en 1804. Il appartient au grand-duc Nicolas Nicolaïévitch. Situé sur une hauteur près de la mer, le palais de Strelna est une des plus agréables résidences d'été des environs de Pétersbourg. Son parc offre des sites très pittoresques.

Plusieurs familles aristocratiques de Pétersbourg s'étant fait construire des villas à Strelna, ce village est devenu depuis quelques années un centre très animé et très fashionable.

Péterhof est incontestablement une des plus belles résidences souveraines non seulement de la Russie, mais du monde entier.

Peterhof, ou *Cour de Pierre,* est aussi, comme bien d'autres merveilles, une création du même génie qui a transformé la Russie en grande puissance européenne. La montagne qui s'élève sur cette partie du littoral du golfe de Finlande domine majestueusement une mer qui baigne des monticules et des promontoires, de ses flots toujours agités par les vents d'ouest qui y règnent en permanence. Une telle situation devait attirer l'attention de Pierre. Cet homme de génie conçut l'idée de faire là, non loin de Pétersbourg, qui était son œuvre principale et la nouvelle capitale de son empire, un nouveau Versailles, mais supérieur à son modèle, puisqu'il est entouré par la mer.

Durant les premières années de son règne, Pierre venait presque tous les deux ou trois jours à Péterhof, tantôt seul et tantôt accompagné de l'Impératrice, pour voir les travaux de construction du palais et les

plantations des arbres fruitiers qu'il faisait venir des Pays-Bas et des autres contrées de l'Europe occidentale. Lorsqu'il se trouvait à Saardam, dans les chantiers, il écrivait incessamment à Menchikoff pour lui demander des rapports au sujet de ces travaux, qui l'intéressaient au plus haut degré.

Ses efforts ne tardèrent pas à être couronnés d'un plein succès.



Fig. 145. — Marchand de paniers; d'après une photographie communiquée par le docteur Isnard.

Pendant les dix dernières années de son règne, il réussit à transformer ce littoral presque désert du golfe de Finlande en un vrai joyau qui faisait l'admiration des ambassadeurs et des touristes étrangers. Le palais n'était pas très grand, mais édifié avec art et orné avec goût. Derrière, il y avait un jardin très bien dessiné et une ménagerie, la première que l'on vit en Russie.

Le palais de Péterhof s'élève sur la montagne principale et il est entouré de toutes parts de magnifiques jardins. Le jardin supérieur

occupant un espace de 2.000 sagènes carrés (9 hectares) est coupé en allées droites. Devant le palais, dans ce même jardin supérieur, se trouvent les belles fontaines de Neptune, d'Apollon, du Dragon, et de la Corne-d'Or, toutes ornées de figures dorées, fabriquées en 1799 à Nuremberg. L'empereur Nicolas y a fait construire un petit palais qui porte le nom de pavillon Samson.

Le jardin anglais ayant 4 verstes carrées de superficie est un parc rempli de petits pavillons, de faisanderies; il s'y trouve, entouré de ses bosquets, un petit *palais anglais*.

Le bas jardin, qui s'étend jusqu'au bord de la mer, est le plus étendu et le plus riche en fontaines et en raretés architecturales.

De la terrasse principale du grand palais, entourée d'une balustrade de marbre, deux magnifiques escaliers de granit descendent vers des jardins en contre-bas, où, sur des saillies couvertes de plomb doré, tombent en une cascade éblouissante des eaux qui vont s'engouffrer dans le réservoir principal, au-dessus duquel s'élève l'imposante statue de Samson déchirant la gueule d'un lion. De ce groupe jaillit une colonne d'eau qui s'élève à plus de 25 mètres de hauteur. C'est une des plus belles fontaines qui existent au monde.

Dans ce même jardin se trouve la principale grotte, dans l'intérieur de laquelle il y a plusieurs chutes d'eau. De là une allée centrale conduit à *Monplaisir,* palais de Pierre le Grand. Les dix pièces dont est composé ce palais contiennent des meubles de l'époque de Pierre le Grand, son lit et de nombreux objets ayant appartenu à l'impératrice Élisabeth. Près de Monplaisir se trouvent deux belles fontaines représentant Adam et Ève.

A l'autre bout de la grande allée on voit Marly, la maisonnette favorite de Pierre le Grand.

Non loin du grand palais de Péterhof est la villa impériale *Alexandrie,* construite par Nicolas Ier, qui devint d'abord le séjour favori de cet empereur. C'est aujourd'hui la résidence favorite d'été de son petit-fils, l'empereur actuel.

CHAPITRE XIII.

MOSCOU.

Fondation de Moscou. — Les premiers grands-ducs. — Les Tsars. — Les Polonais. — Pierre Ier et la Tsarevna Sophie. — Napoléon Ier et l'incendie. — État actuel de Moscou. — Ses églises et couvents. — Ses palais et monuments historiques. — La vie à Moscou. — Les théâtres et les clubs. — Les Traktirs. — Les environs. — Sokolniki et Worobiovy.

L'histoire russe manque de données positives et authentiques sur la fondation de Moscou. Les légendes et traditions populaires sur cet événement sont, par contre, à tel point nombreuses et contradictoires qu'il est difficile à un historien sérieux et consciencieux de leur prêter foi. Karamzine surtout a porté un coup décisif à ces légendes, qui, faute de données plus sérieuses, jouissaient d'un certain crédit dans le peuple. Mais, depuis que l'illustre historien de l'empire russe a démontré les inexactitudes historiques et les anachronismes dont étaient pleines ces traditions et ces légendes, elles ont perdu toute valeur et ne sont plus prises au sérieux.

Le seul fait véridique qui ressort de toutes ces légendes et qui est confirmé par les recherches historiques, c'est que le fondateur de Moscou, le grand-duc Youri (Georges) Dolgorouky, souverain de Vladimir, a fait d'abord tuer la famille Koutchka, qui possédait en fief la localité occupée aujourd'hui par Moscou, et qu'il s'y est fait construire en 1147 une citadelle, à laquelle il donna le nom de Moscou.

Depuis cette époque et jusqu'à l'avènement au trône grand-ducal de Russie d'Ivan Ier, dit Kalita, Moscou était le chef-lieu des princes issus de la lignée de Youri Dolgorouky. L'un d'eux, le prince Youri

Danilovitch, devint même si puissant qu'il prit, avec l'approbation des khans tartares, dominateurs et suzerains de la Russie à cette époque, le titre de grand-duc. Mais celui qui fit de Moscou une vraie capitale, ce fut Ivan Ier Kalita. Ayant obtenu du métropolite Pierre de quitter sa résidence à Vladimir sur la Kliazma et de venir s'établir à Moscou, où il mourut quelque temps après, Ivan Ier éleva sa ville natale au rang de capitale de toutes les Russies.

Ce prince fut le premier de ces souverains patriotes qui reçurent le nom de « rassembleurs » (*sobiratéli*) du territoire russe. La Russie gémissait, à cette époque, sous un joug des plus durs, ses princes ne songeaient qu'à s'assurer la prééminence en flattant les khans, et la malheureuse nation, affolée de terreur devant les Tartars, voyait ses forces s'épuiser en luttes stériles entre les nombreux princes féodaux qui régnaient sur diverses villes et bourgades, et en impôts qu'elle était forcée de payer aux délégués du khan et à ses princes.

C'est à ce moment-là que Moscou fait son apparition sur la scène de l'histoire comme un foyer lumineux, d'où se leva l'aurore de l'indépendance russe. Bâtie sur une terre grand'russienne et abritant entre ses murs une population appartenant à cette robuste et énergique race, Moscou, grâce à sa position centrale, à son grand-duc et au métropolitain, devint le noyau autour duquel se groupèrent, depuis Ivan Kalita (1328-1340), les autres pays russes.

Ayant compris que la désunion des Russes faisait la force des Tartars, Ivan Kalita conçut le plan de réunir petit à petit sous sa dépendance tous les fiefs ou apanages ducaux. Homme d'État aussi sagace que patriote, il ne négligea, depuis son avènement, aucun moyen pour gagner la protection des khans et, grâce à l'ineptie politique de ces Asiatiques, il sut donner au fief de Moscou une importance de premier ordre que ses successeurs ont tenu à cœur de consolider pour le bonheur et la gloire de la Russie.

Depuis Ivan Kalita, l'existence de Moscou est indissolublement liée à l'histoire russe. La gloire ou les revers de cette ville firent la joie ou le deuil de la Russie. Cette ville porte, depuis cette époque et surtout depuis le règne de son grand-duc Dimitri Donskoï, le vainqueur des

Tartars à Koulikovo (1380), le nom de cœur de la Russie, « notre mère aux murs blancs » (*matouchka bélokamennaïa*). Tous les désastres de cette époque troublée de l'histoire de Russie ont eu leur contre-coup à Moscou. Assiégée tantôt par les Tartars et les Lithuaniens et tantôt par les princes russes qui ne pouvaient pas reconnaître l'hégémonie de ses grands-ducs sans résistance, Moscou fut même pris une fois par les Tartars, en 1328, et détruit.



Fig. 146. — Dame de la petite bourgeoisie ; d'après une photographie.

Ces revers, bien que répétés plusieurs fois, n'empêchèrent point l'idée d'Ivan Kalita de se réaliser, et la semence qu'il a mise dans le sol russe a pris racine et est devenue, sous ses descendants, cet arbre gigantesque appelé plus tard à abriter sous son ombre les anciens dominateurs de la Russie.

Le premier qui a su profiter du travail persévérant de ses prédécesseurs, ce fut le grand-duc Ivan III Vassiliévitch. C'est sous son règne que la Russie a secoué définitivement le joug tartare. Après son heureuse campagne contre le dernier khan de la Horde d'or, Ahmad,

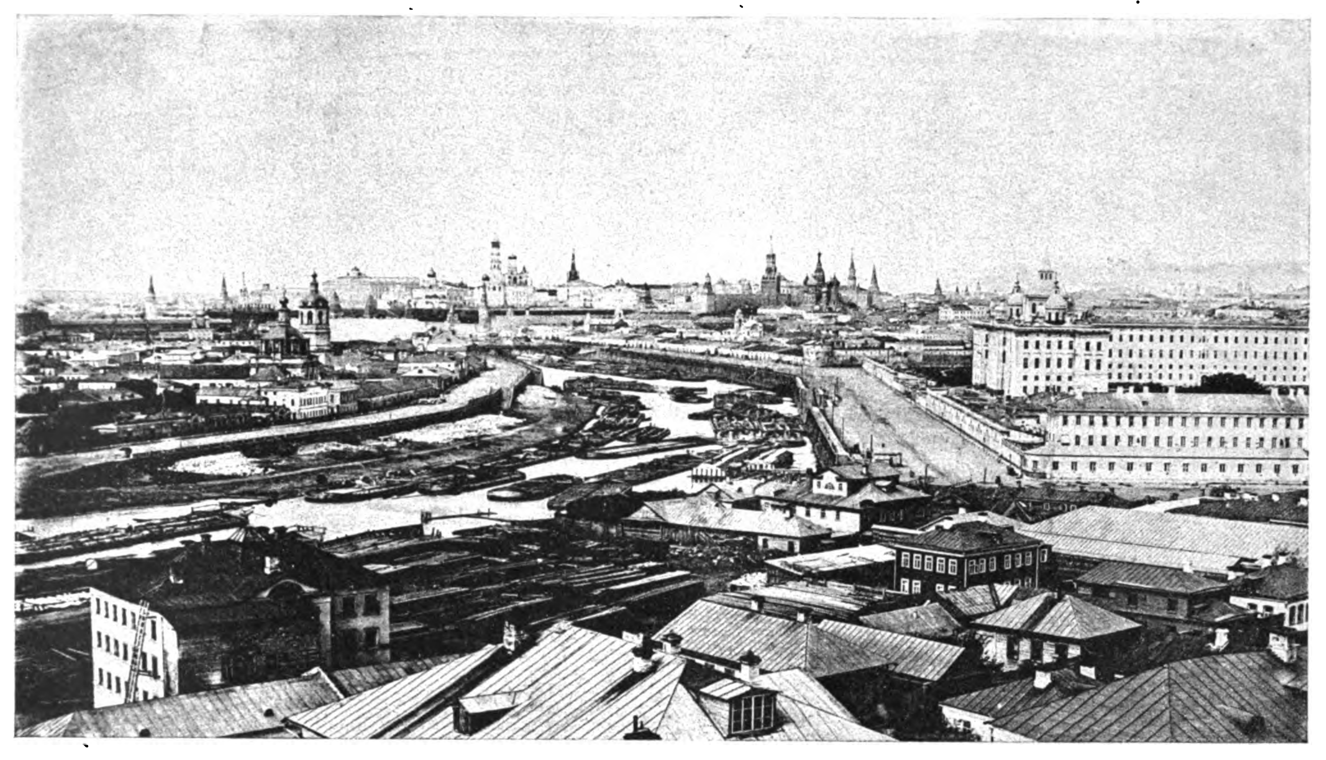
Ivan III a pris, le premier, le titre de tsar de toutes les Russies. Ce fut sous ce tsar que Moscou a commencé à prendre l'aspect d'une grande capitale. Ivan III engagea des architectes étrangers pour construire des palais et des églises, et c'est pendant son règne qu'Aristote Fioravanti, architecte bolonais, bâtit les cathédrales d'Archange et de l'Annonciation, le grand palais tsarien et d'autres édifices



Fig. 147. — Moujik; photographie communiquée par le docteur Isnard.

publics et particuliers. A la suite de son mariage avec la princesse Sophie Paléologue, fille du dernier représentant de la dynastie impériale de Byzance, le despote Thomas, et nièce du dernier empereur, Constantin XIII, Ivan III prit les armes impériales de Byzance, l'aigle à deux têtes, au milieu desquelles il intercala les armes de la ville de Moscou : saint Georges terrassant le dragon.

Les successeurs d'Ivan III, tout en agrandissant le territoire de la Russie et en étendant leur domination vers le nord, l'est et le sud,



Vue de Moscou; d'après une photographie.

ne négligeaient pas non plus l'embellissement de leur capitale. Moscou croissait en beauté et en splendeur et, malgré la désolation qui régnait dans tout l'empire, sous le règne d'Ivan IV le Terrible, Moscou

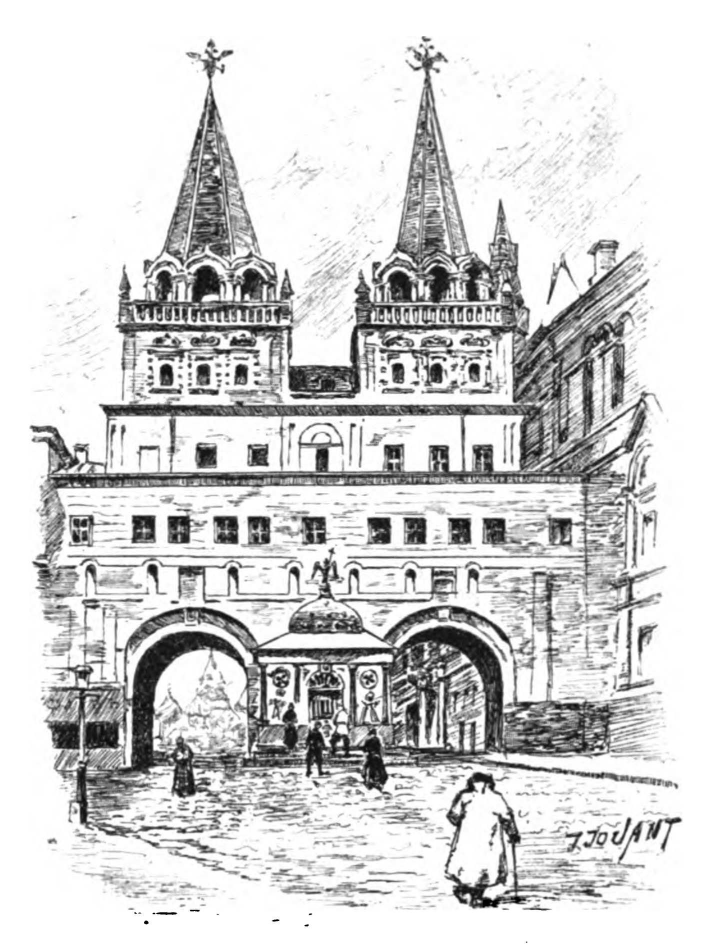


Fig. 148. — Notre-Dame d'Iversk à Moscou; d'après une photographie.

s'enrichissait continuellement par de nouveaux palais et de magnifiques cathédrales.

Il a été toutefois réservé à Moscou de subir bientôt une invasion et un joug beaucoup plus durs et plus accablants que les invasions, les incendies et les pillages des Tartars. L'époque des *Samozvantzy* (les faux Démétrius) fut la plus terrible dans l'histoire de Moscou et de

Russie. La démoralisation fut si grande à cette époque que l'on a vu des boyards russes oublier l'histoire de leur pays et fouler aux pieds tout sentiment patriotique pour ne songer qu'à leurs propres intérêts. Les Polonais, ces anciens rivaux, ces frères de race du peuple russe, en profitèrent pour tenter l'asservissement de la Russie.

La branche régnante de la dynastie de Rurik s'étant éteinte après la mort du tsar Féodor Ivanovitch, la famille Godounoff ayant été massacrée pendant l'insurrection, les faux Démétrius exterminés l'un après l'autre et le dernier souverain Basile Chouisky jeté dans un cloître, la population de Moscou, démoralisée par les boyards, se vit forcée de recourir au roi de Pologne Sigismond III, pour le prier d'envoyer son fils Ladislas à Moscou, afin d'y régner comme tsar de Russie. Les troupes polonaises entrèrent à Moscou en 1711.

Tout semblait perdu à cette heure fatale de l'histoire russe. Affolé de terreur, découragé par la trahison des boyards, qui aimaient mieux voir un étranger monter sur le trône des glorieux souverains nationaux que de se soumettre à un de leurs égaux, le peuple de Moscou et de presque tout le territoire qui s'étendait vers l'ouest, jusqu'aux confins de la Pologne, a courbé la tête, sans songer nullement au danger qui menaçait la religion et la nationalité russes, par l'avènement d'un étranger et surtout d'un prince polonais élevé dans les idées fanatiques de son père. Le peuple russe semblait destiné à subir le sort des Blancs-Russiens, qui, après avoir supporté le joug polonais durant plusieurs siècles, ont perdu toute trace de leur ancienne vigueur et de leur caractère national.

Mais ce que n'ont pu faire la population de Moscou et les courtisans des derniers tsars, qu'avait avilis le règne d'Ivan le Terrible et démoralisés le régime illégal de Boris Godounoff et des faux Démétrius, fut entrepris par un simple boucher de Nijni-Novgorod, Cosma Minine, et par un boyard de la même province, le prince Dimitri Pojarsky. Ces deux grands patriotes ont sauvé la patrie, l'un par son abnégation pleine d'héroïsme et par son éloquence entraînante, et l'autre par son courage personnel et ses grandes capacités stratégiques.

Pareille à une boule de neige, la petite armée patriotique, rassem-

blée à Nijni-Novgorod par Cosma Minine, grandit et se développa sous l'habile direction du prince Pojarsky, qui la conduisit sous les murs de Moscou et, après en avoir délogé les Polonais, le 27 novembre (7 décembre) 1612, rétablit avec elle l'indépendance nationale de la Russie. Le 21 février (3 mars) 1613, les délégués de toutes les provinces russes, élus par le suffrage universel, convoqués à Moscou en assemblée nationale, élirent à leur tour, comme tsar de toutes les Russies, le jeune Michel Romanoff, neveu de la tsarine Anastasie, l'épouse d'Ivan IV le Terrible.



Fig. 149. — Type de nourrice; d'après une photographie.

Pendant l'occupation de Moscou par les troupes polonaises, et ensuite, lors de l'assaut de l'armée du prince Pojarsky, la ville de Moscou et même une partie du Kremlin furent saccagées et brûlées plusieurs fois par les Polonais. A l'avènement de la nouvelle dynastie des Romanoff au trône de la Russie, la capitale russe n'était donc plus cette belle et somptueuse ville qui existait sous les derniers tsars de la maison de Rurik. Le tsar Michel Fédorovitch, tout en travaillant à replacer la Russie sur son ancienne base, ce qu'il a obtenu en sacrifiant quelques provinces aux Polonais, afin de gagner, par ce moyen, leur neutralité pour quelques années, n'a pas négligé non plus les embellissements de sa capitale.

Sous le règne de son fils et successeur, le tsar Alexis Mikhaïlovitch, Moscou s'est agrandi considérablement et s'est enrichi des palais dont la magnificence a fait l'admiration des nombreux voyageurs étrangers qui ont visité la cour de ce souverain. Le tsar Alexis aimait les réceptions somptueuses et sa cour déployait un luxe qui rappelait les meilleurs jours de l'empire byzantin. La puissance de la Russie

ayant atteint pendant son règne un très haut degré, le Tsar recevait avec grande pompe les ambassadeurs des États étrangers qui venaient à Moscou avec une mission de leurs souverains. Il paraissait, dans ces occasions-là, dans l'apparat d'un cérémonial tout à fait byzantin, et les personnes qui l'approchaient étaient éblouies, selon le témoignage des contemporains, du luxe de ses vêtements, de la majesté de son accueil et de la munificence vraiment impériale, dont il faisait preuve en les comblant de cadeaux de grand prix.

Les annales de cette époque nous donnent la description des costumes que ce tsar portait à différentes réceptions et à l'occasion de grandes solennités de la cour. Voici le costume que portait Alexis Mikhaïlovitch le 4 - 14 juin 1675, à l'audience qu'il accorda à des voyageurs étrangers, introduits au palais par le prince Tcherkasky. « Le grand seigneur (*véliki gossoudar*), — dit l'annaliste de la cour, — portait à cette occasion une *férézée* (longue robe) de drap rouge écarlate sans doublure, un *cafetan* (justaucorps) d'apparat de velours de soie, doublé de martre zibeline; une ceinture d'or turque, avec un crochet et une bouterolle d'or ornés de diamants et de trois gros rubis; un sarrau (*zipoune*) de taffetas blanc, et un bonnet de velours cramoisi orné d'une riche aigrette.

Quelques jours après, à l'occasion de la fête du prince Téodor Alexiévitch, son fils aîné et héritier de la couronne, le tsar Alexis portait, en se rendant à l'église, le costume suivant : une férézée de drap rouge écarlate aussi sans doublure, un justaucorps de satin de soie jaune avec broderies d'argent, doublé de martre zibeline, un sarrau de taffetas blanc, un bonnet de velours rouge écarlate avec double aigrette enrichie de brillants et rubis, et le Tsar s'appuyait sur un bâton d'ivoire indien orné de pierres précieuses. »

La splendeur de Moscou atteignit son point culminant sous le tsar Alexis. Mais les discordes religieuses, pendant la naissance du schisme des *Starovéry* (vieux croyants) et les réformes de Pierre le Grand ensuite, mirent des entraves au développement de cette ancienne capitale. Le tsar Alexis, malgré sa profonde affection pour Moscou, fut à tel point écœuré, à la vue des sympathies que la population manifes-

tait aux chefs du schisme religieux, qu'il préféra séjourner la plupart du temps au palais, sur les montagnes des Moineaux (*Worobiovy Gory*), que d'habiter le Kremlin.

Son fils cadet, Pierre le Grand, avait de son côté d'autres motifs d'aversion pour Moscou. Il ne pouvait pas oublier les amertumes dont on l'avait abreuvé dans cette ville depuis son avènement au trône (1632) jusqu'à sa majorité, ainsi que les outrages qu'il avait dû subir, lui et sa mère, la tsaritza Nathalie, de la part des strélitz, cette garde des Tsars, qui, poussée par l'ambition de la princesse Sophie, sa sœur aînée, le força à se dessaisir du pouvoir suprême, pour le partager avec son frère Ivan. Après qu'il eut atteint sa majorité et puni sans miséricorde cette garde prétorienne, Pierre se décida à changer de résidence et à quitter cette capitale turbulente, pour une localité d'où il pourrait réaliser ses grandes réformes avec plus de liberté. La fondation de Pétersbourg fut le signal de la décadence de Moscou.

Sous Pierre II, la fortune sembla sourire de nouveau à Moscou. Ce jeune empereur, qui n'aimait pas Pétersbourg, où tout lui rappelait les tortures de son père, le tsarevitch Alexis Petrovitch, et qui avait une grande passion pour la chasse, passait des semaines entières à Moscou, où il eut même l'intention de s'établir définitivement. Mais la mort prématurée de ce souverain empêcha l'exécution de ce plan, et Pétersbourg resta décidément la capitale de l'empire.

Depuis, Moscou conserva son prestige d'ancienne capitale et de sanctuaire de la nationalité, sans prendre toutefois aucune part active aux destinées de l'empire. Au milieu des somptuosités et de l'entrain de la cour à Pétersbourg, on avait même l'air d'oublier Moscou et son grand rôle dans l'histoire de l'unité de l'empire, quand tout à coup une lueur incendiaire qui s'éleva du Kremlin rappela aux Russes que le cœur de la Russie, malgré la beauté et les splendeurs de la nouvelle capitale, était toujours à Moscou. Il fallut un grand désastre national pour ranimer dans les cœurs russes l'amour que tout patriote ressent pour ce sanctuaire de la gloire nationale. Ce désastre, ce fut l'invasion en Russie de Napoléon Ier à la tête des armées de toute l'Europe.

L'occupation de Moscou par Napoléon, au lieu de démoraliser la

population et l'armée russes, fut un coup de foudre qui éclaircit l'atmosphère politique du pays. Le peuple russe, à la vue de son ancienne capitale souillée par la présence de l'ennemi, fut remué jusqu'au fond de son cœur, et l'abnégation patriotique qui couvait sous les cendres se révéla dans toute sa grandeur; comme à l'époque mémorable des Minine et Pojarsky. Pour ne pas reconnaître l'autorité de l'ennemi dans la ville sainte par excellence, Moscou fut abandonnée; et Napoléon en entrant à Moscou, au lieu d'être reçu, comme il y était habitué dans les autres capitales européennes, par les autorités et les notabilités de la ville, n'aperçut que des maisons vides et des rues remplies de vieux meubles que l'on avait jetés, au moment où les habitants fuyaient pour se réfugier ailleurs. L'incendie de Moscou apporta une nouvelle auréole lumineuse à la couronne du patriotisme russe. A 2,200 ans de distance, les Moscovites répétèrent l'héroïsme des Athéniens de Thémistocle, qui préférèrent abandonner et brûler la ville de Pallas plutôt que de la voir entre les mains des Perses.

L'occupation de Moscou et son incendie, au lieu de terminer la guerre, ne furent que le stimulant qui éleva les Russes jusqu'à l'héroïsme de leurs ancêtres de 1612. « La guerre ne vient que de commencer, » répondit Alexandre I[er] au général Caulaincourt qui lui apportait des propositions de paix dictées par Napoléon, de son quartier général à Moscou. « Nous ferons la guerre, — écrivait Alexandre I[er] dans son manifeste adressé au peuple russe, jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul soldat ennemi sur le sol sacré de la patrie. Si nous sommes battus, nous reculerons toujours et nous irons jusqu'au centre de la Sibérie plutôt que d'accepter une paix honteuse. »

L'époque du séjour de la Grande Armée à Moscou, s'éloignant de plus en plus de notre temps, prend déjà les contours d'une vraie légende miraculeuse. Le peuple, dans son profond attachement à la religion de ses pères, a attribué, dès le commencement de la retraite de l'armée de Napoléon, le salut de la patrie et la catastrophe de l'ennemi aux secours miraculeux de Dieu et de la sainte Vierge; et ces légendes croissant, à l'aide de l'imagination populaire, atteignent parfois les dimensions de vrais miracles. Chose digne de remarque, les

Russes n'ont pas gardé rancune aux Français, pour les dévastations commises par leur armée, durant cette campagne, tandis que le séjour des Polonais à Moscou en 1612, bien qu'antérieur de deux siècles à celui des Français, et les invasions des Tartars, sont restés gravés dans la mémoire populaire comme des époques particulièrement néfastes.

La ville actuelle de Moscou est divisée administrativement en 17 arrondissements. Mais au point de vue historique et architectural, l'ancienne capitale des Tsars est composée : 1° du *Kremlin,* citadelle qui occupe la plus haute partie de la ville ; 2° du *Kitaï-gorod* (ville chinoise), la cité aux constructions très irrégulières et très serrées, très animée, contenant la Bourse, les principaux marchés, etc. Ces deux parties formaient la ville proprement dite désignée sous le nom de *gorod* (ville) par les habitants des autres parties de Moscou. 3° Autour du Kitaïgorod s'étend en demi-cercle le *Béloï-gorod* (ville Blanche), la partie élégante de Moscou, aux larges rues disposées en rayons autour du Kremlin, et remplie de beaux édifices publics et particuliers, ainsi que de riches et beaux magasins. Cette partie est traversée en sens divers et entourée de larges et beaux boulevards. 4° Autour de la ville blanche s'étend le *Zemlianoï-gorod* (ville de terre), nommée ainsi à cause des remparts de terre qui l'entourent et qui furent élevés sous le tsar Michel Féodorovitch pour préserver la ville des incursions des Polonais. Cette partie avec ses édifices, pour la plupart en bois, et ses immenses jardins, n'a pas une population aussi dense que les trois autres. 5° Autour de cette partie se trouvent des faubourgs dans lesquels sont compris huit arrondissements, depuis le dixième jusqu'au dix-septième, inclusivement.

Nous avons déjà donné plus haut (chapitre IX) la description de certaines églises, les plus remarquables de Moscou, de celles surtout qui se trouvent dans le Kremlin. Arrêtons-nous maintenant sur d'autres non moins remarquables que les précédentes.

Lorsqu'on entre au Kremlin par la porte du Sauveur (*Spaskia-vorota*), on se trouve devant une grande construction gothique remarquable tant par son style sévère que par la richesse de ses ornementa-

tions. C'est le couvent des religieuses de l'Ascension (*Voznessinskoï-Genskoï-monastyr*), dont la construction a commencé en 1389, sous le patronage et aux frais de la grande-duchesse Euphrosine, la veuve du grand-duc Dimitri Donskoï, l'illustre héros de la bataille de Koulikovo. Ce couvent renferme plusieurs églises, dont la principale est elle de l'Ascension, qui servait de lieu de sépulture aux grandes-duchesses de Russie. L'église de Saint-Michel,



Fig. 150. — La porte du Sauveur (*Spasskia-Vorota*); Kremlin de Moscou.

construite par ordre et aux frais de la sœur Marthe, la mère du tsar Michel Féodorovitch, le chef de la dynastie régnante des Romanoff, contient dans son trésor une antique image de saint Georges, qui forme

une des plus précieuses reliques historiques de Moscou. C'était l'image qui se trouvait au-dessus de la porte principale de Moscou depuis la



Fig. 151. — Salle du Trône du Térem ; Kremlin de Moscou.

fondation de cette ville. Les armes de Moscou renferment en effet l'image de saint Georges terrassant le dragon.

Au sud de la *Place Rouge* (*Krasnaïa Plostchade*), dans le Kitaï-

gorod, s'élève la cathédrale de Saint-Basile (*Vassilia Blagennavo*), qui arrête involontairement les regards des passants, par ses coupoles inégales multicolores et dorées, par son architecture originale et contraire à toute règle de symétrie, ainsi que par le bariolage et l'originalité de ses ornementations.

Cette église fut construite par ordre d'Ivan IV le Terrible. On raconte qu'avant d'entreprendre son expédition décisive contre le tsar tartare de Kazan, Ivan IV avait fait le vœu de construire une magnifique église à Moscou, si Dieu lui accordait la victoire. Après avoir détruit et soumis à sa domination le royaume de Kazan, en 1557, le Tsar ordonna la construction de cette église, et il fut, dit-on, tellement émerveillé de cette œuvre qu'il invita l'architecte à venir le voir au palais. Après l'avoir comblé de riches dons, Ivan lui demanda s'il pouvait construire une autre église plus belle que celle de *Vassili Blagennoï*. Sur la réponse affirmative de l'architecte, le Tsar lui fit crever les yeux afin qu'il ne pût créer un autre chef-d'œuvre égal ou supérieur à cette église.

Pendant l'occupation de Moscou par la Grande Armée, toutes les richesses de cette cathédrale furent pillées par les soldats de Napoléon, et l'édifice même subit des dommages assez considérables. L'église fut ensuite restaurée entièrement, et, grâce aux Cosaques, qui réussirent à reprendre aux soldats de Napoléon leur butin, on mit de nouveau une grande quantité d'or et d'argent sur les deux iconostases de la cathédrale.

Parmi les édifices d'une valeur historique dans le Kitaï-gorod, se trouve le couvent d'hommes, *Zaïkonospaski monastyr* (couvent du Sauveur derrière les images). Il a reçu son nom de l'emplacement qu'il occupe, étant construit sur un terrain qui se trouvait derrière les boutiques où l'on vendait des saintes images, et par son église principale qui est dédiée au divin Rédempteur.

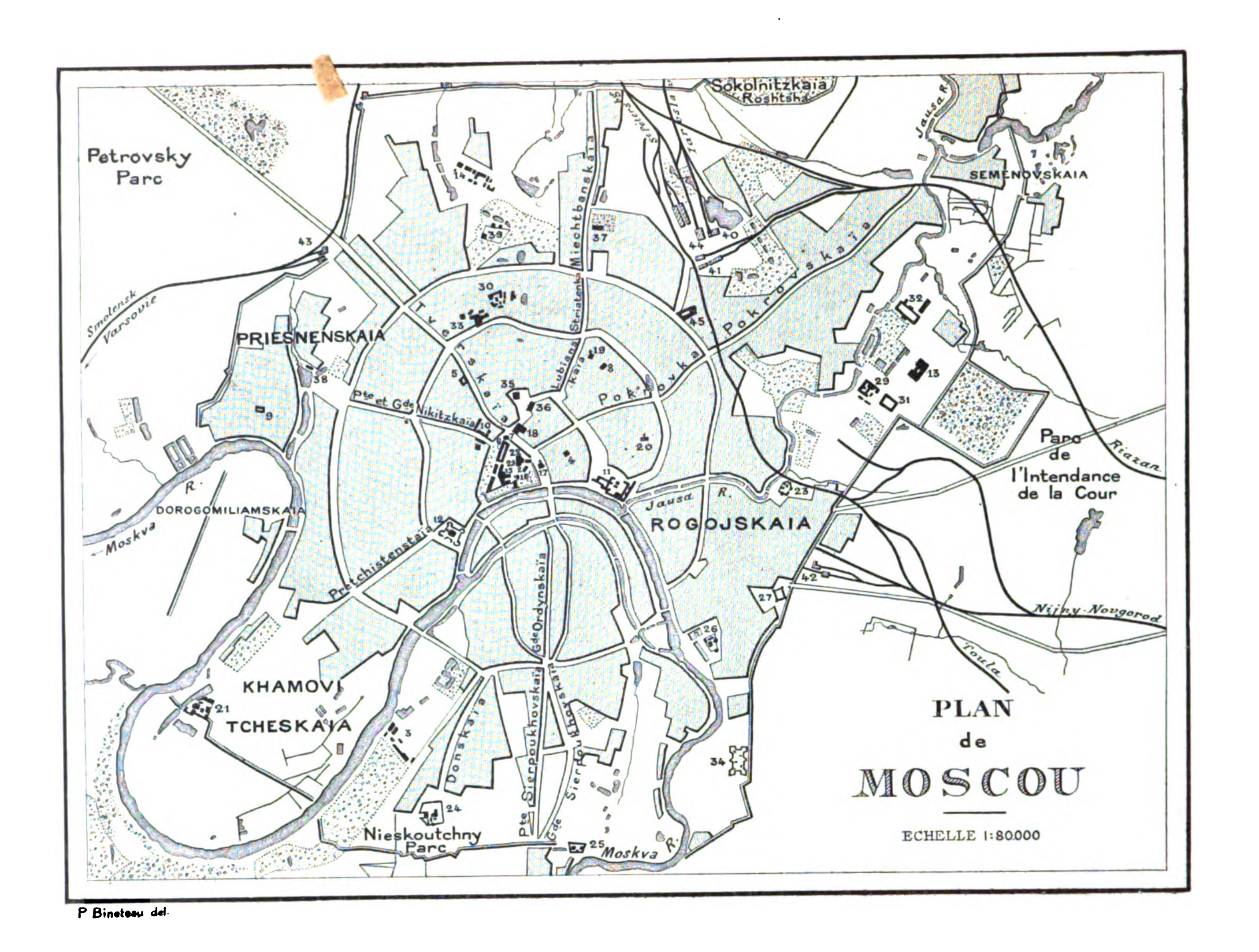
Le couvent fut construit sous le tsar Alexis Mikaïlovitch, en 1660. C'est dans ce couvent que se tint, pendant cent trente ans (1685-1814), la première école russe des hautes études, la célèbre académie slavo-gréco-latine, qui a rendu d'immenses services à l'instruction publique

PLAN DE MOSCOU.

Nos 1. — Kremlin.
2. — Palais Nicolas.
3. — Palais Alexandre.
4. — Maison des Romanoff.
5. — Gouvernement général.
6. — Arsenal.
7. — Musée historique.
8. — Musée des Beaux-Arts.
9. — Observatoire.
10. — Université.
11. — Enfants-Trouvés.
12. — Cath. du Sauveur.
13. — École militaire.
14. — École Alexandre.
15. — Palais Granovostaïa.

Nos 16. — Cathédrale des Archanges.
17. — Cathédrale Vassili.
18. — Cathédrale de Kazan.
19. — Cathédrale de Petrovpavlosk.
20. — Église réformée.
21. — Couvent des Demoiselles.
22. — Couvent de Tchoudov.
23. — Cloître Androniev.
24. — Cloître Donskoï.
25. — Cloître Danilov.
26. — Cloître du Sauveur.
27. — Cloître Pokrovsky.
28. — Gymnase d'Ivan le Grand.
29. — Gymnase militaire.
30. — Gendarmerie.

Nos 31. — Caserne rouge.
32. — Hôpital militaire.
33. — Hôpital Catherine.
34. — Poudrière.
35. — Grand-Théâtre.
36. — Petit-Théâtre.
37. — Jardin botanique.
38. — Jardin zoologique.
39. — Jardin de l'Ermitage.
40. — Gare d'Iaroslav.
41. — Gare de Riazan.
42. — Gare de Nijni-Novgorod.
43. — Gare de Brest-Smolensk.
44. — Gare Nicolas.
45. — Sapassny Dvor.


PLAN
de
MOSCOU
ECHELLE 1:80000
Petrovsky Parc
Sokolnitzkaia Roshtsha
SEMENOVSKAIA
PRIESNENSKAIA
DOROGOMILIAMSKAIA
ROGOJSKAIA
KHAMOVI TCHESKAIA
Nieskoutchny Parc
Parc de l'Intendance de la Cour
Pokrovskaia
Tverskaia
Miechtchanskaia
Lubianskaia
Pte et Gde Nikitzkaia
Pretchistenskaia
Gde Ordynskaia
Sierpoukhovskaia
Donskaia
Moskva R.
Jausa R.
Smolensk
Varsovie
Riazan
Nijny Novgorod
Toula
P Bineteau del.

en Russie. Cette école, transformée, depuis la fondation des universités de Moscou et de Saint-Pétersbourg, en séminaire théologique su-

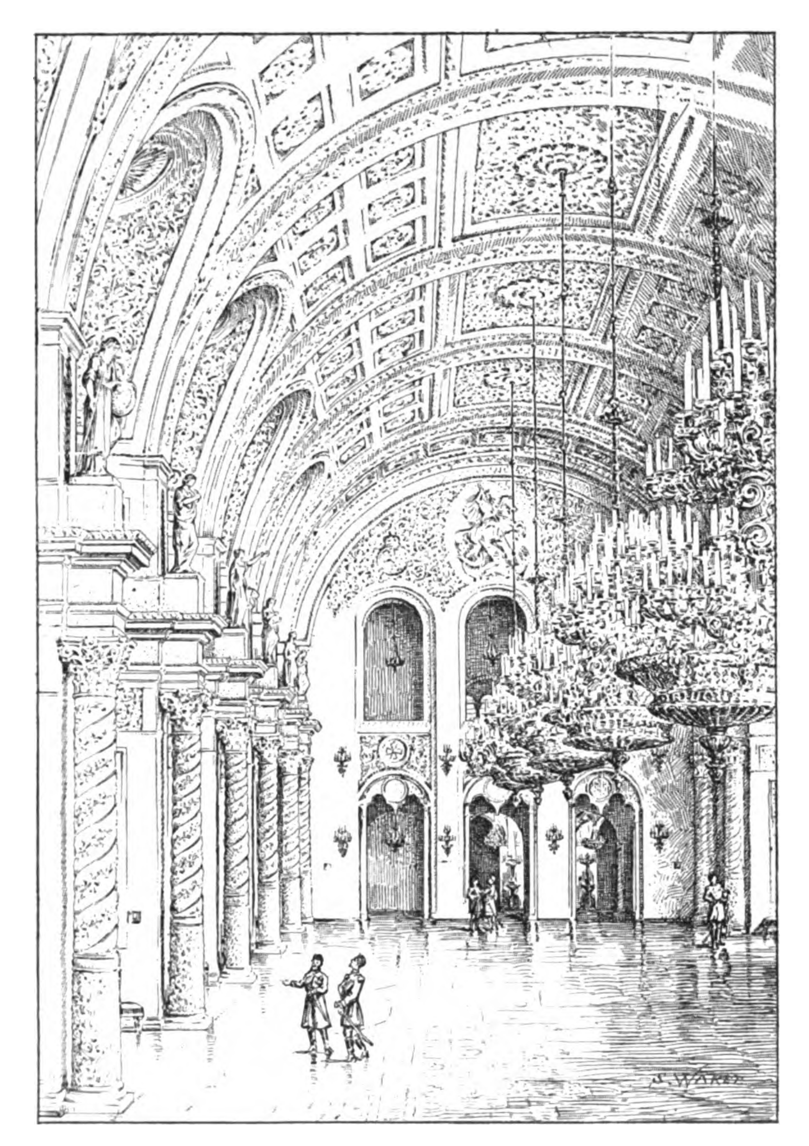


Fig. 152. — Salle Saint-Georges; palais d'Hiver du Kremlin; Moscou. D'après une photographie.

périeur, se trouve actuellement à la Troïtzka-Serguievskaïa Lavra.

Derrière le couvent des nonnes de l'Assomption se trouve le palais Nicolas ou le petit palais du Kremlin (*Maly Kremlewski dvoretz*), qui,

construit par Catherine II et cédé par cette impératrice au métropolite, fut ensuite rétrocédé par Mgr Platon, métropolitain de Moscou, à l'empereur Nicolas. C'est dans ce palais qu'est né l'empereur Alexandre II.

Ce palais, très simple, ressemble plutôt à un édifice particulier. Son intérieur n'est pas très riche en ornementations. La chambre à coucher de l'empereur Nicolas est d'une extrême simplicité. Pas de tapisseries ni d'ornements, les murs n'étant recouverts que de stuc et tout l'ameublement consistant en un simple lit de camp avec une douzaine de chaises bien simples et une table de nuit. Le cabinet de Nicolas Ier a une bibliothèque remplie de tous les livres qui ont été publiés en russe, français et allemand sur la ville de Moscou. Le palais possède quelques tableaux représentant des scènes de l'histoire russe et polonaise, et entre autres l'œuvre de Belotte, l'*Élection de Stanislas Poniatowsky comme roi de Pologne.*

En sortant de la cathédrale de l'Annonciation, on se trouve devant le grand palais du Kremlin (*Bolchoï Kremlevski dvoretz*), dont la façade principale donne sur le fleuve de la Moskowa. Ce palais, qui a une longueur de 121 mètres sur 128 de largeur, a été construit, de 1838 à 1849, d'après le plan de l'architecte Thon. L'édifice principal est composé de deux étages. Du côté nord se trouve le palais du Belvédère; à l'est, la Granovitaïa Palata, et à l'ouest l'Oroujeinaïa Palata.

Ce palais est bâti sur le même emplacement où se trouvaient avant 1737 les anciens palais en bois et en pierre des tsars, dont il ne reste plus que la *Granovitaïa Palata* et le *Térem.* En 1749, Élisabeth chargea le comte Rastelli de construire à la place de ces édifices un palais, qui fut nommé le *Palais d'hiver du Kremlin.* Ce palais, qui fut l'habitation de Napoléon durant l'occupation de Moscou, a été consumé tout entier pendant l'incendie de 1812.

On entre dans ce palais par le grand perron et le vestibule de la façade, d'où l'on accède aux étages supérieurs par un magnifique escalier en granit de 66 marches et 5 paliers. Dans le petit salon, devant l'escalier, se trouve la belle œuvre d'Yvon, le *Combat de Koulikovo.*

La salle Saint-Georges est la plus belle et la plus grande de ce

palais. Elle a 61 mètres de longueur sur 21 de largeur et 17 de hauteur. Elle est toute blanche avec incrustations en or; 18 piliers et 18 colonnes monolithes soutiennent le plafond, qui est couvert de fresques représentant les conquêtes de la Russie. Les murailles sont ornées de tablettes de marbre portant inscrits en lettres d'or les noms des régiments qui se sont distingués sur les champs de bataille, ainsi que

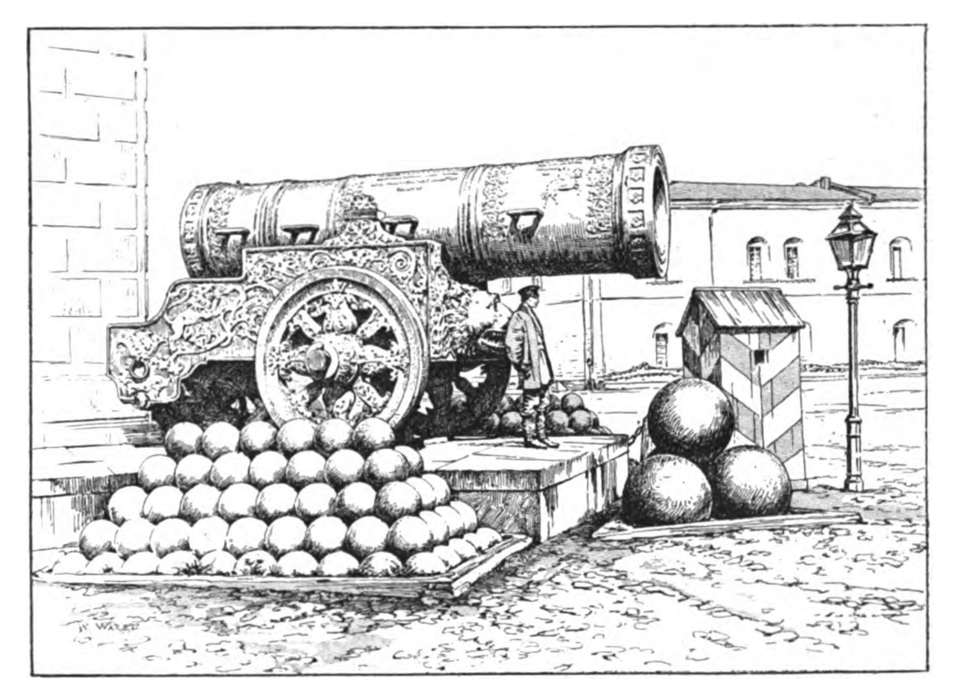


Fig. 153. — Canon du Kremlin ; Moscou.

les noms des officiers décorés, pour faits d'armes, de la croix de Saint-Georges.

Le trône impérial se trouve dans la salle Saint-André, dont la décoration est bleue et or.

De la salle de Saint-Vladimir, une grande porte à deux battants conduit au vestibule sacré (*Sviatya séni*), d'où l'on descend par le perron Rouge (*Krasnoïé Kryltzo*) sur la place de la cathédrale. C'est par cet escalier que les empereurs descendent pour se rendre à la cathédrale où a lieu le sacre impérial, et c'est sur ce perron qu'ils reçoivent, après leur couronnement, l'hommage de leurs sujets.

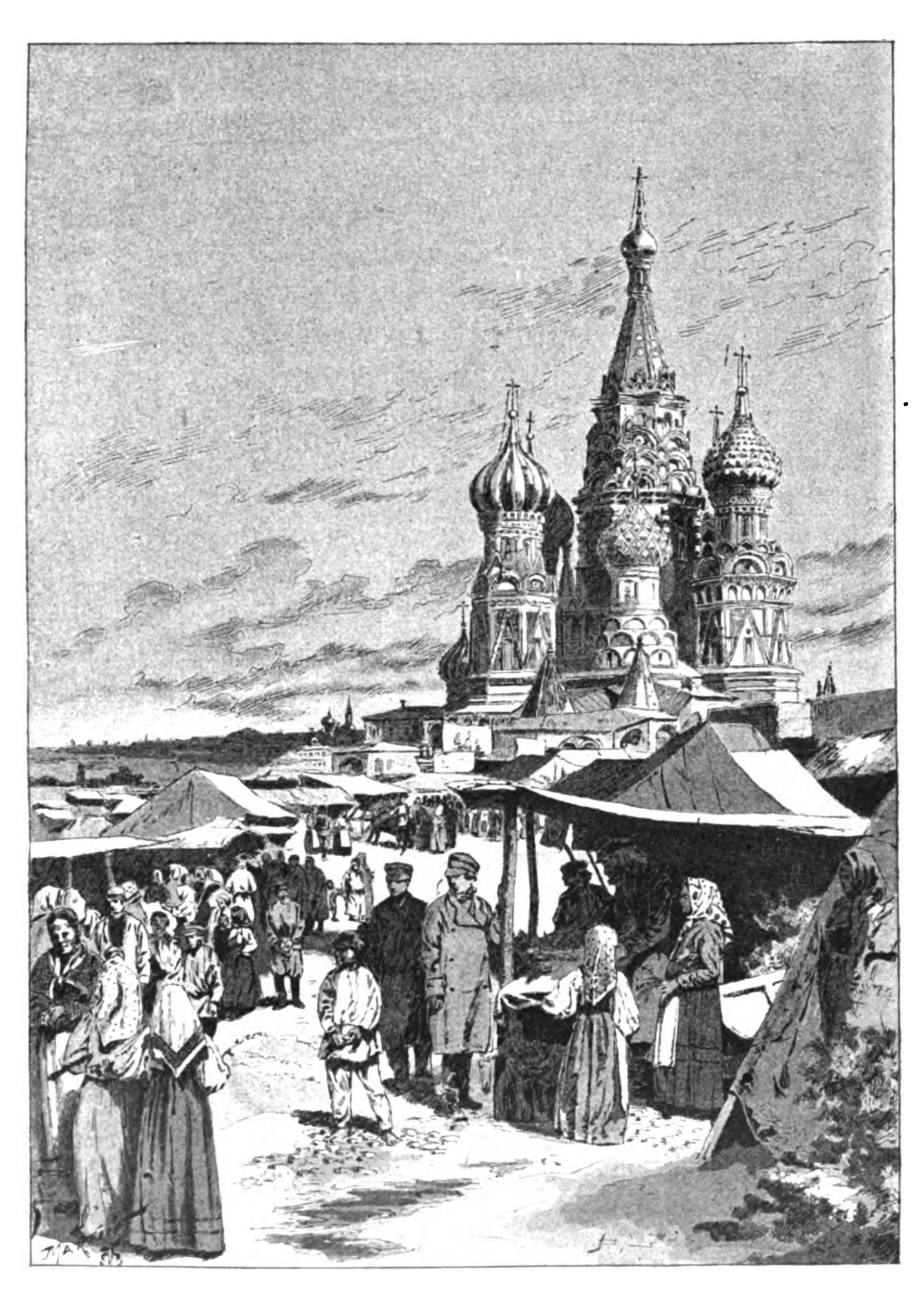
Par une porte opposée au vestibule sacré on se rend de la salle de Saint-Vladimir à la *Granovitaïa Palata.*

La *Granovitaïa Palata* (Palais aux facettes) a été construite sous Ivan III, en 1491, par les architectes italiens Marco Ruffo et P. Antonio. Elle a brûlé successivement quatre fois et fut restaurée en dernier lieu pendant le règne de Nicolas Ier. Elle consiste en une salle assez basse dont le plafond s'appuie sur un fort pilier quadrangulaire. Anciennement la Granovitaïa Palata servait de salle d'apparat pour les audiences que les tsars accordaient à des personnes de distinction, actuellement on y donne des banquets de gala.

Le *Palais du Belvédère* ou le *Térem* a quatre étages, dont les deux inférieurs portent le nom de *Masterskaïa Palata* (les ateliers des tsars). Les deux étages inférieurs furent bâtis sous Ivan III, et en 1636 le tsar Michel fit élever les deux supérieurs, qui furent destinés à l'habitation des enfants des tsars. Ces deux appartements furent habités ensuite par les tsars Alexis Mikhaïlovitch et Téodor Alexiévitch; la plupart des salons et chambres y ont été conservés dans l'état où ils se trouvaient à la mort du tsar Téodor (le frère aîné de Pierre le Grand).

Dans le Grand Palais du Kremlin se trouve la plus ancienne construction de Moscou, le modèle de toutes les églises gréco-russes de Russie, la célèbre église du *Spass na borou* (le Sauveur dans le bois), construite au treizième siècle, d'abord en bois, puis en pierre sous le grand-duc Ivan Kalita, en 1380. Les parois de l'église, ornées de belles fresques, contiennent les tombeaux de plusieurs grandes-duchesses de Russie, ainsi que du duc Ivan, fils du grand-duc Dimitri Donskoï.

L'*Oroujéïnaïa Palata* (Palais d'armes) contient les trésors des anciens grands-ducs et tsars de Russie. La principale partie de ce palais, qui porte le nom de *Kazionny dvor* (cour de la couronne), contient des objets en or, en argent, des pierres précieuses et les armes des anciens grands-ducs et tsars. Quant aux autres parties, elles sont remplies d'anciens objets d'art, d'équipages, d'armes, etc., appartenant soit à des tsars soit à leur cour. C'est un des musées les plus riches du monde.



La fête des Rameaux sur la place Rouge, à Moscou; au fond, la cathédrale Saint-Vasaili.

L'édifice qui porte le nom de *Casernes du Kremlin* (*Kremlevskia Kazarmy*) s'élève sur l'emplacement où se dressait autrefois l'ancien palais du tsar Boris Godounoff. Cet édifice contient divers canons des anciens tsars, des deux côtés de la façade principale se trouvent les deux pièces historiques : 1° le *Tsar-pouchka* (le Tsar des canons), fondu sous le tsar Féodor I[er] Ivanovitch, en 1586; ce canon est d'une lon-

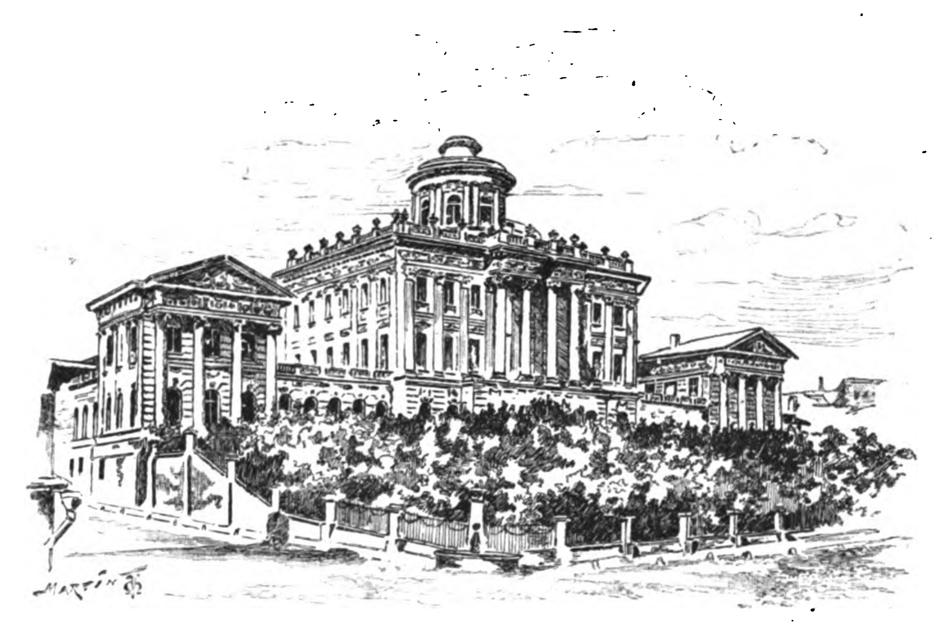


Fig. 154. — Université de Moscou.

gueur de 5^{m},30, et pèse environ 40.000 kilogrammes; et 2° le *yédinorog* (obusier) du tsar Alexis Mikhaïlovitch, longue pièce pesant environ 13.000 kilogrammes.

En face de cet édifice se trouve le plus riche et le plus célèbre couvent de Moscou, le *Tchoudov-moujskoï-monastyr* (couvent d'hommes de Tchoudov). Il a été fondé en 1365 par le métropolite Alexis et restauré ensuite après avoir été détruit par divers incendies. C'est la résidence du métropolitain de Moscou.

Sur la place Rouge se trouve le monument érigé par l'empereur Alexandre I[er] en l'honneur des deux grands patriotes Cosma Mi-

nine et Pojarsky. Sur la même place s'élève l'un des monuments historiques les plus célèbres de l'histoire russe. C'est le *Lobnoïé-Miesto* (le Golgotha de Moscou), célèbre par les souvenirs historiques et religieux qu'il évoque.

Ce monument, qui consiste en une estrade élevée au milieu de la place et entourée d'une balustrade en pierre, existe depuis plus de quatre siècles. Bien qu'il ait perdu son importance primitive au point de vue politique et populaire, il n'en est pas moins respecté dans le peuple pour sa signification religieuse. C'est là qu'aboutissent toutes les processions ecclésiastiques, et le métropolitain, entouré de son clergé, bénit de là le peuple prosterné devant les images des saints.

C'est du *Lobnoïé Miesto* que l'on donnait, pendant l'époque des grands-ducs et des tsars, lecture au peuple des oukases des souverains et quelquefois les tsars eux-mêmes y montaient pour adresser des discours au peuple. Sur cette même estrade eut lieu la scène grandiose et si éminemment russe du pardon qu'Ivan IV le Terrible a demandé à son peuple.

Après une longue série de cruautés inouïes commises par lui et en son nom, Ivan IV convoqua en 1550, à Moscou, les délégués de toutes les provinces russes. C'est avec une appréhension très compréhensible, dit l'historien, qu'arrivèrent à Moscou les élus du peuple russe, et, par ordre du Tsar, ils se réunirent sur la place Rouge devant le *Lobnoïé-Miesto.* Mais, au lieu d'un tsar cruel et courroucé, ils virent monter sur l'estrade un souverain qui pouvait à peine marcher, tant il était ému.

Devant tout son peuple le Tsar s'adressa au patriarche, lui confessant ses péchés et le priant, les larmes aux yeux, d'implorer pour lui le pardon et la miséricorde de Dieu. « Je ne suis pas né méchant, disait-il en se frappant la poitrine, et si je le suis devenu, je le dois à la duplicité et aux intrigues et machinations des boyards. Ce sont eux qui m'ont rendu cruel! »

La scène devint particulièrement touchante lorsqu'on vit le terrible tsar s'agenouiller devant le peuple et le prier de lui pardonner. « Dieu te pardonne! notre père, le Tsar, — cria-t-on unanimement,

— quant à nous, nous n'avons à nous rappeler que tes bontés à notre égard! » Ce fut une scène très attendrissante, dit l'historien, et l'on vit ce jour-là, au moment où le patriarche releva le Tsar pour l'embrasser, tout le peuple s'embrasser et pleurer, en faisant le signe de la croix. Hélas, quelques semaines après cette scène, les cruautés d'Ivan IV recommencèrent de plus belle.



Fig. 155. — Restaurant russe.

Le Lobnoïé-Miesto était le Forum des anciens Moscovites. C'est de là que l'on annonçait au peuple tous les grands événements politiques de son histoire, la mort et l'avènement des tsars.

Un autre monument aussi très précieux sous le rapport historique, c'est la *maison des boyards Romanoff,* l'ancienne maison des ancêtres de la famille actuellement régnante. C'est dans cette maison que naquit, en 1596, le tsar Michel Féodorovitch, le premier de la maison des Romanoff. Cette maison fut détruite presque entièrement pendant l'incendie de Moscou, en 1812, et a été restaurée en 1859 par ordre de l'empereur Alexandre II. La maison restaurée a deux étages avec

rez-de-chaussée et sous-sol. Les sous-sols étaient destinés à servir de caves pour le vin et l'hydromel; le rez-de-chaussée servait d'habitation aux domestiques, à la cuisine et aux magasins de provisions. Le premier étage était composé de chambres pour les demoiselles (*dévitchia*), les enfants (*detskaïa*), celle des prières et les salons des boyards et boyarines. Au second étage se trouvaient les mansardes, la chambre à coucher et la *svetlitza* (chambre avec une grande fenêtre, espèce de vérandah).

La maison restaurée fut reconstruite telle qu'elle existait au momont où le tsar Michel Féodorovitch en fit cadeau au couvent *Znamenskoï.*

L'ancienne capitale des tsars a conservé, plus que toute autre ville, la couleur locale et les tendances nationales de la Russie. C'est dans cette ville qu'un étranger arrivé pour la première fois en Russie se sent dans un monde à part n'ayant rien de l'uniformité que l'on trouve dans les autres grandes capitales de l'Europe, Pétersbourg compris. Tout en ne le cédant en rien à Pétersbourg comme grandeur, Moscou a conservé intactes toutes les traditions de son glorieux passé et ce culte pur et sans alliage pour la religion nationale et surtout pour les grands principes fondamentaux de la nationalité russe.

Ceci nous explique pourquoi Moscou seul a pu former et développer un caractère aussi grand et aussi puissant que celui du grand patriote publiciste, l'illustre Michel Nikiphorovitch Katkof. Malgré la concentration de toute la vie politique à Pétersbourg, Katkof a préféré rester à Moscou pour y publier son journal, les *Moskowskia Wiédomosti.* C'est là aussi qu'il fonda son lycée Nicolas, ce lycée classique modèle, qui rappelle le célèbre collège d'Eton en Angleterre. A Pétersbourg, Katkof n'aurait jamais pu rendre les services éminents qu'il a rendus au pays en restant à Moscou, où le peuple le comprenait et le vénérait comme la vraie personnification de l'esprit national russe et le porte-drapeau des grandes idées nationales.

La société de Moscou s'est toujours distinguée par son levain frondeur et son patriotisme conservateur. L'aristocratie qui habite cette grande capitale a l'air de bouder Pétersbourg et le monde politique

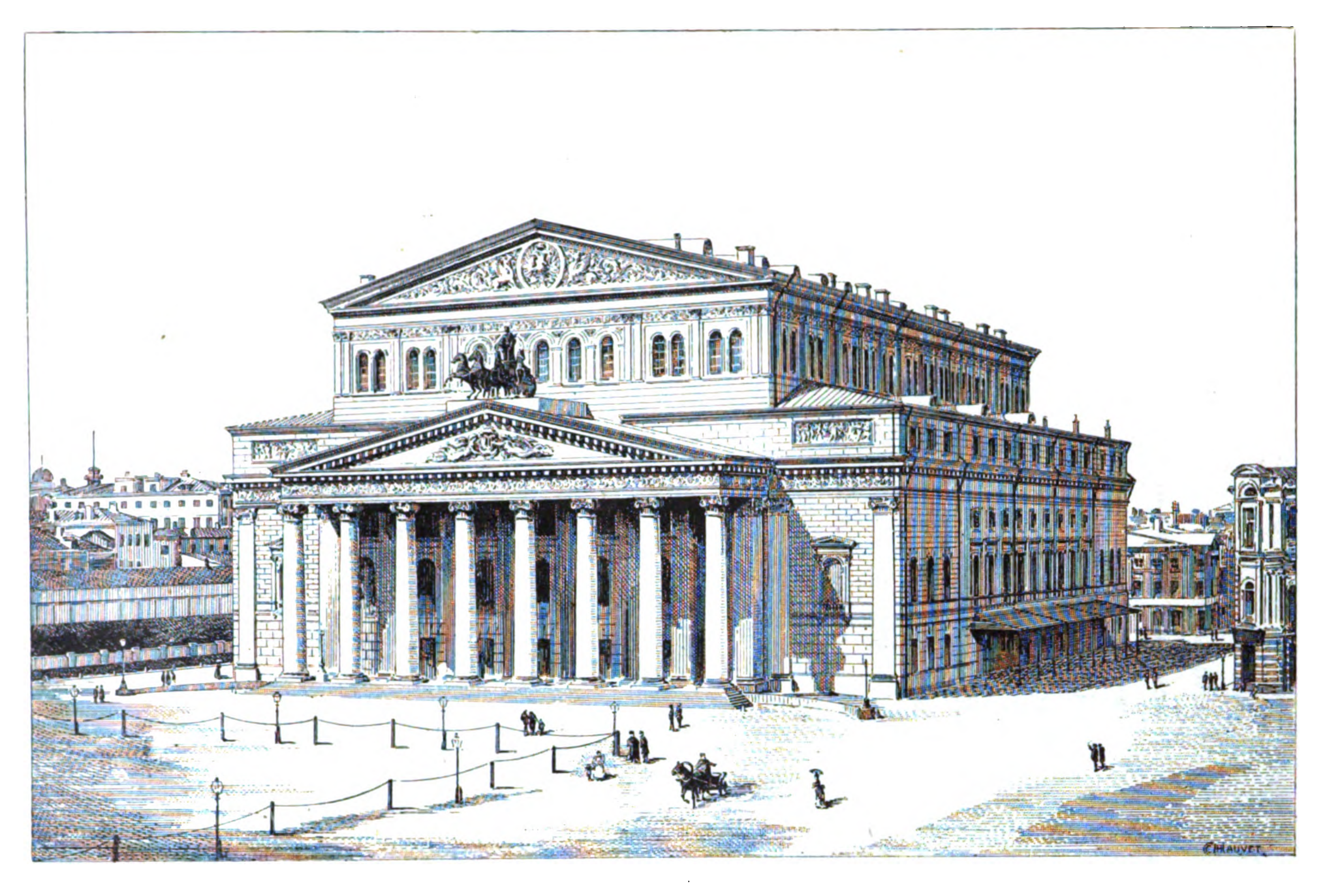


Fig. 156. — Grand-Théâtre impérial de Moscou d'après une photographie.

de la jeune capitale. Mais, au fond, ce n'est qu'une apparence. La société de Moscou ne boude point, puisqu'elle est toujours à la tête de tout mouvement national. Elle se tient seulement à l'écart, aimant trop son existence aussi large que tranquille, qui lui donne les loisirs si chers aux Russes dans une époque d'accalmie. Mais il suffit que l'on voie poindre à l'horizon politique le moindre signe de danger, pour que cette apathie apparente fasse place à un enthousiasme grandiose.

Dans toutes les époques de crise nationale, les Moscovites se sont toujours montrés dignes de leur glorieux passé. L'émancipation des serfs, la question polonaise, le mouvement slave dans la péninsule des Balkans, les menées allemandes dirigées contre la Russie, ont trouvé Moscou à la tête du mouvement. Le tocsin patriotique a toujours retenti le premier à Moscou et ses habitants ont été de tout temps à la tête des plus grands sacrifices.

La société de Moscou est aussi divisée que celle de Pétersbourg. La noblesse, la bourgeoisie et les classes inférieures forment des coteries à part qui vivent à côté l'une de l'autre sans se mêler et passent leur temps presque de la même manière qu'à Pétersbourg. La seule différence entre Pétersbourg et Moscou, c'est que, dans l'ancienne capitale des tsars, la vie est plus large et plus hospitalière et garde cette couleur particulière qui distingue le vieux Russe des Pétersbourgeois, c'est-à-dire du Russe européennisé.

Les théâtres, à Moscou, ne diffèrent pas beaucoup de ceux de Pétersbourg, sous le point de vue du répertoire. La différence est seulement dans le choix du personnel des artistes. Presque tous les grands artistes des théâtres russes ont été formés à Moscou, où la haute société joint à la délicatesse du goût littéraire une finesse de sentiment national qui fait défaut à Pétersbourg.

Il y a à Moscou cinq théâtres en permanence. Ce sont :

1° Le *Grand Théâtre impérial,* sur la place du Théâtre, construit d'abord en 1824, et reconstruit en 1853, par l'architecte Cavos, après un incendie qui l'a complètement détruit. C'est un des plus grands et des plus beaux théâtres de l'Europe. La façade principale est ornée de co-

lonnes d'ordre ionique et son fronton en bas-reliefs est couronné du char de Phébus-Apollon traîné par quatre chevaux. L'intérieur, blanc et or, a six rangs de loges et peut contenir 4.000 personnes. On y donne des opéras et des ballets.

2° En face du Grand Théâtre se trouve le *Petit Théâtre impérial,*

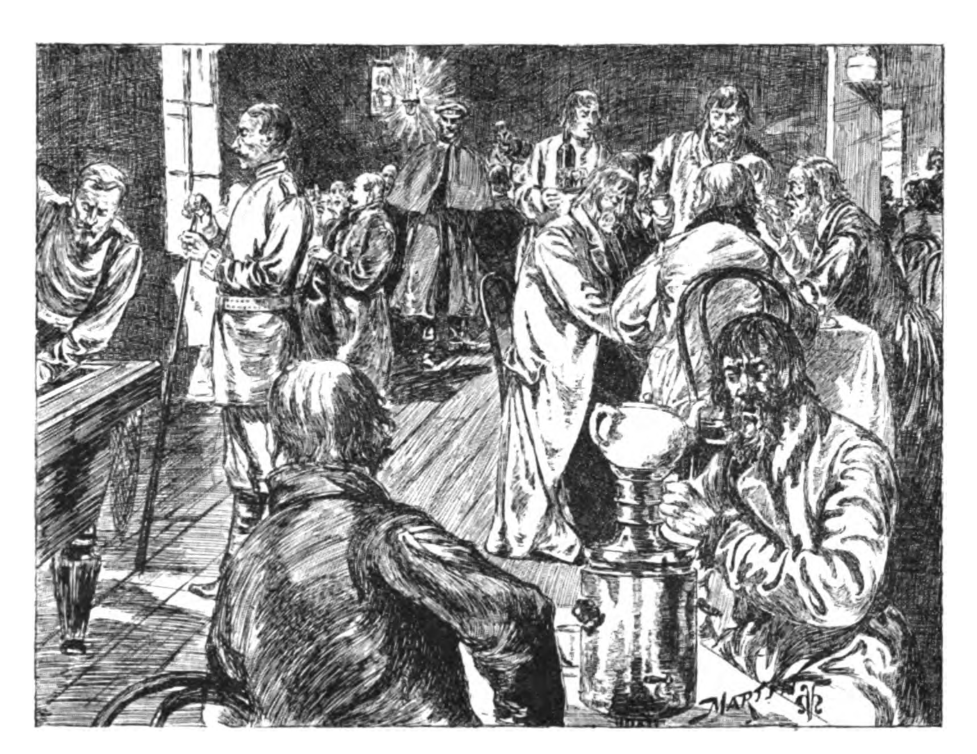


Fig. 157. — Les traktirs, à Moscou.

construit en 1841. On y joue des drames et des comédies russes; il peut contenir 1.000 personnes.

3° Le *théâtre Pouchkine,* dans la Tverskaïa : — drames et comédies russes.

4° Le *théâtre du Vaudeville,* dans la Petrovka : — opérettes et vaudevilles français.

5° Le *théâtre du peuple* (*narodny théâtre*), au boulevard Srétenski : — comédies, vaudevilles, etc., pour les classes du peuple.

Outre ces théâtres, qui sont tous fermés en été, il y a encore à Mos-

cou un cirque et des petits théâtres, ouverts dans la belle saison, au milieu des jardins situés aux environs de la ville.

Moscou possède aussi plusieurs clubs. Ce sont : 1° le club anglais, aussi aristocratique que son homonyme de Pétersbourg; 2° le club de la noblesse (*Dvorianski Kloub* ou *blagorodnoïé-sobranié*); 3° le club



Fig. 158. — Marchand de sbitine; d'après une photographie.

des marchands; 4° le club allemand; 5° le cercle artistique (*artistitchesky Kroujok*); 6° le cercle musical de Moscou, etc.

La seule différence entre les clubs de Moscou et de Pétersbourg, c'est qu'à Moscou les clubs ne sont pas aussi fréquentés par les dames qu'à Pétersbourg.

Par contre, à Moscou la vie est surtout répandue dans les traktirs. Toutes les classes de la société, depuis la petite noblesse jusqu'aux

artisans, y passent leur après-midi. On y prend, plusieurs fois par jour, du thé; on y déjeune, on y dîne et l'on y soupe aux sons de l'orgue (il n'y a pas de traktir à Moscou sans orgue), tout en s'occupant d'affaires de toutes sortes. C'est dans ces cercles que se traitent les affaires les plus importantes, et, si l'on a besoin de quelque marchand ou d'un



Fig. 159. — L'« izvoschtchik »; d'après une photographie.

brasseur d'affaires, on est sûr de le trouver dans le traktir qu'il fréquente, plus souvent que chez lui ou dans son magasin.

Moscou est entouré de sites ravissants et très pittoresques. Bâtie sur un terrain accidenté arrosé d'une rivière à plusieurs affluents, la ville est riche en parcs et en jardins, où se réfugie, pendant les mois d'été, la population qui ne saurait s'éloigner beaucoup de cette capitale.

Le parc de *Sokolniki* ou *Sokolnitskaïa Rostcha,* situé au nord de Moscou, immédiatement après la porte de Sokolniki, est une des pro-

menades les plus aimées de Moscou. Autrefois, ce bois était réservé exclusivement à la chasse des tsars; mais depuis la fin du dix-huitième siècle, il s'est rempli petit à petit de villas et de maisons de campagne, servant de refuge aux Moscovites pendant la saison d'été.

Sokolniki attire surtout la classe marchande, qui préfère la vie dégagée de toute étiquette qu'on peut mener dans ce parc, au rival de Sokolniki, le Petrovsky-Park, résidence plus élégante et fréquentée par le beau monde. Le nombre des personnes qui passent l'été à Sokolniki atteint, certaines années, le chiffre de 50.000.

Un étranger qui se trouverait pour la première fois à Moscou en été, ferait bien de visiter Sokolniki pour avoir une idée de la vie populaire dans l'ancienne capitale des tsars. Le *Staroïé-Goulianié* (vieille promenade), dans le parc, est occupé exclusivement par le peuple. C'est là que l'on voit, l'après-midi des jours fériés, des milliers de familles de la petite bourgeoisie et du peuple assises soit par terre soit autour de petites tables, avec le samovar fumant et prenant des quantités inouïes de verres de thé. Pendant ce temps, des musiciens ambulants donnent des concerts que les consommateurs rétribuent généreusement. C'est à Sokolniki aussi qu'ont lieu la grande promenade annuelle du 1er mai et les courses de chevaux.

Moscou a, comme nous l'avons dit, beaucoup d'autres villages situés aux environs, tous très pittoresques. Le Petrovsky-Park, l'Illinskoïé, l'Ostankino, le Kolominskoïé, l'Ismaïlovskoïé, les Worobiovy-Gory, etc., sont les plus remarquables pour la beauté des sites; ils sont pleins de jolies villas regorgeant de monde en été. Les *Worobiovy-Gory* (montagnes de moineaux) forment une élévation assez haute du côté sud-ouest de Moscou, sur les bords de la Moskowa, et sont entourées de riches bois de sapin. C'est là que Napoléon Ier, avant d'entrer à Moscou, le 14 septembre 1812, attendit, pendant plusieurs heures de suite, les autorités de la ville, qui ne sont jamais venues à sa rencontre.

CHAPITRE XIV.

LE CAUCASE.

Situation géographique. — Histoire de la conquête russe. — Chamyl et le prince Bariatinsky. — Divisions administratives. — Les peuples du Caucase. — Les Cosaques de la ligne. — Les Circassiens. — Les Géorgiens. — Les Arméniens. — Les Kurdes et les Tartars. — Tiflis. — Alexandropol. — Érivan. — Etchmiadzin. — Kars. — Bakou. — Le temple du Feu.

Le Caucase, l'une des plus belles possessions asiatiques de l'empire de Russie, a l'aspect d'un large isthme situé entre les mers Noire et Caspienne et réunissant le continent européen aux berceaux de sa civilisation : la Perse et l'Asie Mineure. Il prend son nom d'un grand système de montagnes qui sépare l'Asie de l'Europe et qui s'étend entre la mer Noire et la mer Caspienne, au nord du Kour et du Rion par 40°-45° latitude nord et 35°-47° longitude est.

La chaîne principale, le Caucase proprement dit, va du S. E. au N. O., depuis la péninsule d'Apchéron jusqu'à Anapa sur la mer Noire, sur une longueur d'environ 1.000 kilomètres. Beaucoup de chaînes se détachent à droite et à gauche de la chaîne principale : à l'ouest l'Elbrous ; au N. O. les montagnes qui bordent la mer Noire ; au S. O. le Caucase se rattache à l'extrémité orientale du Taurus qui couvre toute l'Asie Mineure.

Le Caucase se partage en deux segments séparés par la profonde dépression que traverse la route militaire du Darial. Le Caucase occidental est le plus élevé ; commençant par des déclivités à peine sensibles près de la presqu'île de Taman, il s'élève tout à coup à une hauteur moyenne de 1.200 à 1.500 mètres. On voit ensuite des pics,

éblouissants de l'auréole que leur donne une neige éternelle, dépasser le mont Blanc et rivaliser avec les plus hautes montagnes de l'Amérique et de l'Asie. Les principales cimes du groupe caucasien sont : le mont Elbrous, qui a 5.646 mètres, le Kochtaoutan (5.211 m.), Dikhtaon (5.158 m.), le Kazbek (5.045 m.), l'Ouchba (5.030 m.) et le Chat-Elbrous, sur les confins du Daghestan (4.000 m.).

Le Caucase oriental (le Daghestan) n'est pas aussi haut que le Cau-

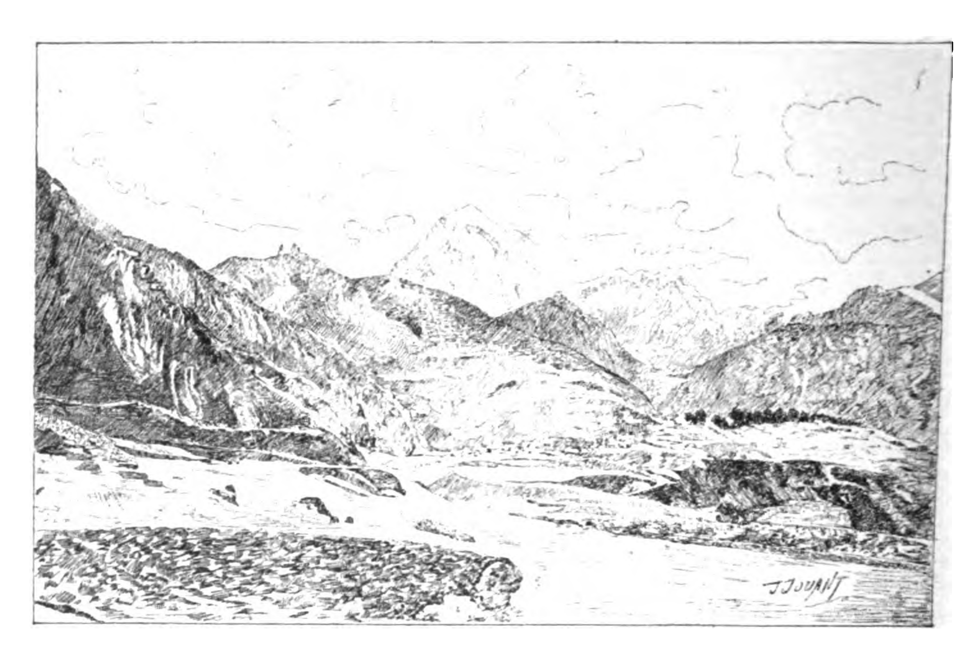


Fig. 160. — Le Kazbek; d'après une photographie.

case occidental; sa plus haute cime, le Teboulos-Mta, atteint à peine 4.500 mètres et sa hauteur moyenne est de 2.900 à 3.600 mètres. Il compte cependant de nombreux pics dépassant la ligne des neiges persistantes. Ce sont le Sari-Dagh, le Vitziri, le Bazardiouz, le Tkhifan-Dagh, le Baba-Dagh, et, plus au nord, l'Alakhoum-Dagh, le Chalbrouz-Dagh, le Kizel-Daya, le Shah-Dagh, etc.

Presque parallèlement au Grand-Caucase, entre le fleuve Araxe et la vallée de la Koura, s'élèvent d'autres montagnes qui portent le nom d'Anti-Caucase. La hauteur moyenne de cette chaîne est d'environ 3.200 mètres. Les plus hauts pics de cette chaîne sont : l'Ala-



Fig. 161. — Vue d'Anayour ; d'après une photographie.

Gœz (4.180 m.), le Grand-Ararat (5.160 m.) et le Petit-Ararat (3.600 m.).

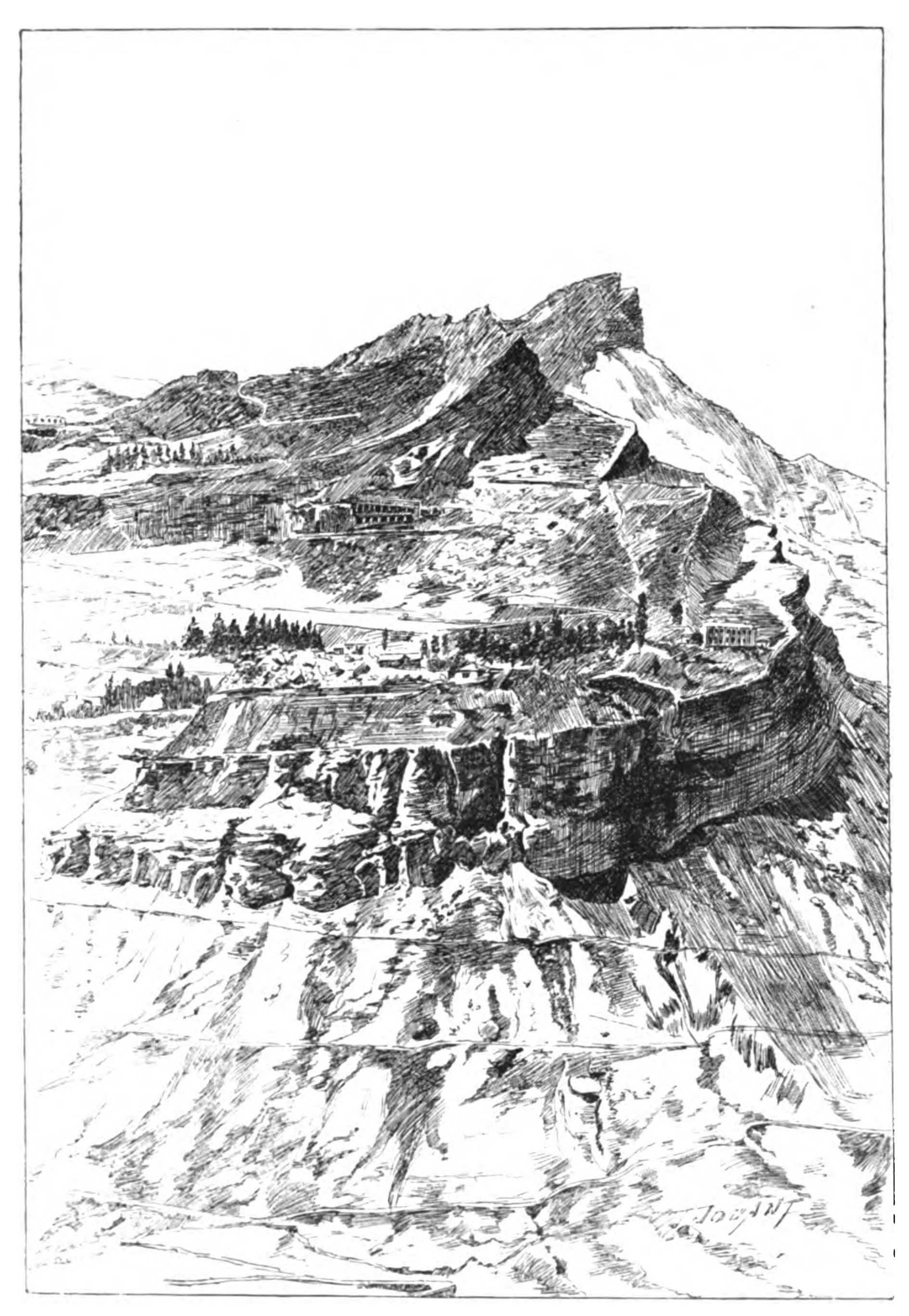
Les diverses chaînes du Caucase offrent plusieurs défilés dont quelques-uns célèbres : le défilé de Darial (les anciennes *Portes Caucasiennes*), sur la route de Mozdok à Tiflis; le Schaourapé, autrefois Portes Ibériennes, etc.

Malgré la hauteur des montagnes caucasiennes, les pics couverts de neiges éternelles sont moins fréquents que dans les Alpes. De tous les glaciers, le plus connu est le Devdoraki, sur le Kazbek.

Le Caucase est riche en espèces les plus variées du règne végétal. Le buis, la vigne, des arbres fruitiers de toute espèce croissent en abondance dans les forêts de la basse Caucasie. Sur les pentes s'étagent des forêts de noyers, de châtaigniers, de noisetiers, d'érables, de tilleuls, de frênes, de charmes, de hêtres; plus haut, ces arbres sont remplacés par des bouleaux, des sapins et des pins sauvages. Sur les pentes on voit encore des azaléas, des rhododendrons, des daphnés. Enfin la culture du riz de l'Inde introduite dans les plaines basses et marécageuses d'Astara et de Lencoran, ainsi que celle du thé et de l'arbre de quinquina aux environs de Tiflis, a amené l'immigration de toute une flore indoue et tropicale.

La faune caucasienne est des plus riches. Les hautes vallées abondent en chamois et bouquetins. Dans les forêts de l'Elbrous on trouve encore des aurochs, semblables aux bisons de l'Amérique. Des ours, des loups, des lynx, des sangliers, des chevreuils, des cerfs vivent dans les pentes inférieures. Dans les plaines de la basse Koura on trouve assez souvent des gazelles, des hyènes, des chacals et même des léopards; quant aux tigres, ils sont assez communs dans les forêts d'Astara et de Lenkoran. Le faisan de toutes couleurs, originaire du Caucase, abonde partout dans les taillis marécageux, tandis que les aigles, les éperviers, les vautours, les oiseaux de proie de toute espèce, hantent les hauts plateaux, où on les rencontre à chaque pas.

Le Caucase fut connu dès la plus haute antiquité. Il joue un rôle important dans la mythologie des Grecs : c'est sur ses cimes que ces



Vue de Gounib; d'après une photographie.

derniers plaçaient le supplice de Prométhée, et son littoral de la mer Noire devint célèbre par l'expédition des Argonautes.

Les nombreuses peuplades qui habitent ces montagnes et qui sont aujourd'hui connues sous les noms de Tcherkesses, Abkhases, Ossètes, Lezghiens, etc., furent presque toujours indépendantes. Chez les



Fig. 162. — Géorgiens; d'après une photographie.

anciens, Mithridate seul sut, pendant quelque temps, leur faire reconnaître son autorité. Chez les modernes, la domination des Persans d'abord, et des Turcs ensuite, sur les montagnards du Caucase, était purement nominale.

L'histoire des relations entre la Russie et le Caucase commence depuis le règne de Pierre I[er]. Le grand réformateur de la Russie, voulant étendre le commerce russe et lui ouvrir une voie directe vers les Indes, a entrepris la réunion, par un système de canaux, de la Baltique à la mer Caspienne. Ayant réuni ces deux mers, Pierre a

déclaré, en 1722, la guerre au shah de Perse, afin d'obtenir par la voie des armes la satisfaction que le roi de Perse lui refusait pour de mauvais traitements infligés à Chemakha, par les autorités persanes, à des marchands russes. Ce fut le commencement d'une lutte armée entre les troupes russes et les montagnards du Caucase, qui a duré jusqu'en 1859.

Commencée contre la Perse, qui possédait autrefois ces vastes et belles contrées, la guerre se bornait, jusqu'à la fin du dernier siècle, à étendre graduellement les possessions russes jusqu'aux versants nord de la chaîne des montagnes caucasiennes, que la Russie, sous les premiers successeurs de Pierre le Grand, ne songeait point à dépasser. Ce fut la succession au trône de Géorgie qui força les Russes à entrer de plain-pied dans la Transcaucasie.

Héraclius, roi de Géorgie, se voyant menacé par le shah de Perse, Kérim-Khan, s'allia aux Russes, et, pour les obliger à venir à son aide, finit par se reconnaître leur vassal, en 1783. Douze ans après, en 1795, Aga-Mohamed, shah de Perse, envahit à son tour la Géorgie, prit Tiflis et emmena plusieurs milliers d'habitants en esclavage. Enhardi par son succès, il se préparait à envahir de nouveau les États d'Héraclius, mais l'arrivée d'une armée russe l'empêcha de donner suite à son projet. Se voyant à tout moment menacé tantôt d'une invasion turque et tantôt de celle des Persans, Georges XI, fils d'Héraclius, signa en mourant, en 1799, l'acte qui soumettait ses États à l'empereur Paul Ier.

Cette succession et les mesures nécessaires pour en assurer la possession furent la cause de la longue guerre qui se termina par la prise de Chamyl, en 1859.

Sous Alexandre Ier, cette lutte entre la civilisation russe et la barbarie musulmane fut menée d'une façon irrégulière et ne présentait rien de systématique. Les Russes faisaient plutôt une guerre défensive, tâchant de protéger les populations chrétiennes soumises au sceptre de l'empereur, contre les incursions incessantes des hordes pillardes des montagnards.

Ce ne fut qu'après les guerres contre la Perse en 1827, et contre

la Turquie en 1828-1829, que la conquête russe prit une marche ascendante dans ces beaux pays, livrés jusqu'alors à toutes les exactions des montagnards, qui ne respectaient rien dans leur barbarie.

Cette guerre fut en même temps une excellente école militaire pour les troupes russes. C'est là que se sont formés ces vaillants hommes de guerre dont les noms illustrèrent les annales militaires de l'empire. Yermoloff, cet aigle dont les exploits prodigieux ont donné naissance



Fig. 163. — Vue de Petrovsk ; photographie de Roynove.

à bien des légendes populaires au Caucase; le prince Tsitsianoff; Yevdokimoff, qui de simple soldat arriva au grade de général d'infanterie et au titre de comte de l'Empire russe; Grabbe, ce Bayard de l'armée du Caucase dont le nom seul suffisait à produire une panique sur les hordes circassiennes; Freytag, Andronnikoff, Beboutoff, Mouravieff, Loris-Mélikoff; le prince Bariatinsky, le conquérant du Caucase, etc., etc., ont laissé des traces ineffaçables dans les plaines et sur les montagnes caucasiennes!

La guerre du Caucase abonde en faits héroïques dont un seul suffirait pour illustrer toute une armée. On compte par centaines le nombre

des forts que firent sauter les soldats, ceux qui préférèrent se laisser ensevelir sous les décombres des positions qu'ils défendaient plutôt que de se rendre à l'ennemi. Les annales de la guerre du Caucase sont une vraie apothéose de la bravoure et de l'abnégation du soldat russe. Ayant à lutter incessamment non seulement contre un ennemi perfide et inexorable dans sa sauvagerie, mais aussi contre une nature terrible par ses contrastes climatériques, le soldat russe a acquis dans cette lutte des qualités qui l'ont mis au-dessus de ses autres frères d'armes. L'armée du Caucase fut, comme l'a dit très justement l'empereur Nicolas Ier, l'un des plus beaux ornements de sa couronne.

Le prince Woronzoff fut le premier qui systématisa la guerre du Caucase. Son plan d'établir des colonies militaires au fur et à mesure que les troupes s'avançaient dans leur lutte et de transporter au nord des montagnes caucasiennes les habitants des villages tcherkesses qui se soumettaient à la domination russe, fut pour beaucoup dans la pacification radicale de ce pays.

Son successeur, le prince Bariatinsky, nommé par Alexandre II commandant en chef de l'armée du Caucase et lieutenant de l'empereur (*namiestnik*), porta le coup décisif à la barbarie musulmane par la prise du dernier repaire du fanatisme musulman.

Après vingt-cinq ans de luttes acharnées pendant lesquelles les montagnards disputaient chaque pas aux soldats russes, Chamyl, successivement délogé de toutes ses positions, se réfugia à Gounib au commencement de l'année 1859. Les hordes qui obéissaient à sa voix s'étant dispersées devant la marche triomphante du conquérant, quatre cents environ des plus fidèles de ses Murides accompagnèrent l'Iman dans son dernier refuge.

La position de Gounib était admirablement disposée pour une défense opiniâtre. Le plateau supérieur de Gounib, sur lequel se trouvait l'aoul (village) du même nom, est presque inaccessible du côté nord-est, dit Kalakeisson. Se relevant petit à petit vers l'ouest, il forme ainsi une seconde terrasse confinant à des escarpements à pic.

Se croyant invincible sur cette hauteur inaccessible, Chamyl repoussait les efforts de l'armée commandée par le prince Bariatinsky. Plu-

sieurs assauts avaient déjà échoué, et l'Iman, abondamment approvisionné, ne craignait pas de se voir forcé de se rendre par la famine. Il comptait aussi beaucoup sur l'hiver, qui approchait et qui allait forcer les Russes à lever le blocus. Cet échec aurait naturellement rendu



Fig. 161. — Gourien ; photographie de Raoult, à Odessa.

de nouvelles forces à la résistance, et la guerre sainte de l'Islam que prêchaient les prêtres musulmans contre le christianisme allait grossir les rangs éclaircis de la troupe de Chamyl. Un coup d'audace, si habituel aux soldats russes, modifia la situation.

Encouragés par leurs chefs, les grenadiers du régiment d'Apsché-

ron et les tirailleurs du Daghestan escaladèrent, dans la nuit du 6 septembre 1855, les pentes à pic de l'ouest. Au point du jour le drapeau russe flottait sur la terrasse supérieure de Gounib. La colonne principale, avec laquelle se trouvait le prince Bariatinsky, à la vue du drapeau russe flottant sur Gounib, traverse au pas de course le Koisson et escalade à son tour le flanc Est de la montagne. Quelques coups de fusil furent échangés de part et d'autre. Chamyl demanda une entrevue au prince Bariatinsky et se rendit à discrétion au vainqueur.

La Russie fut clémente. Le traitement que Chamyl obtint de la générosité d'Alexandre II fut identique à celui que la France avait accordé à Abd-el-Kader. L'Iman fut interné à Kalouga avec une pension de 10.000 roubles (40.000 francs) par an. Plus tard il obtint l'autorisation de se retirer à la Mecque, où il mourut en 1871, octogénaire et aveugle.

La famille de l'Iman était nombreuse. L'aîné de ses fils, Djemal-Eddin, qui a été fait prisonnier à Akhoulgo, fut élevé dans une école militaire à Saint-Pétersbourg, d'où il sortit avec le grade d'officier dans l'escorte caucasienne de l'Empereur. C'était un beau jeune homme, d'un caractère doux; il se familiarisa vite avec la vie civilisée de Pétersbourg : mais, rendu en 1854 à son père, en échange des princesses Tchavtchavadzé, il mourut de chagrin et de langueur, ne pouvant pas s'habituer à la vie sauvage qu'il se voyait forcé de mener dans sa famille. Un autre des fils de Chamyl est au service de la Turquie, et les deux cadets servent dans l'armée russe.

Le successeur du prince Bariatinsky, le grand-duc Michel Nicolaïévitch pacifia complètement ce beau pays en extirpant les dernières traces du fanatisme et de la résistance musulmane.

La Caucasie compte 468.000 kilomètres carrés et environ 6 millions d'habitants. Administrativement elle est divisée en deux grandes provinces : le Caucase proprement dit, qui comprend les montagnes et les provinces septentrionales et la Transcaucasie (*Zakavkasié*), qui contient les contrées comprises entre les montagnes, les mers Noire et Caspienne et les frontières turque et persane. Le pays se divise en même temps en quatorze gouvernements ou provinces : Stavropol,

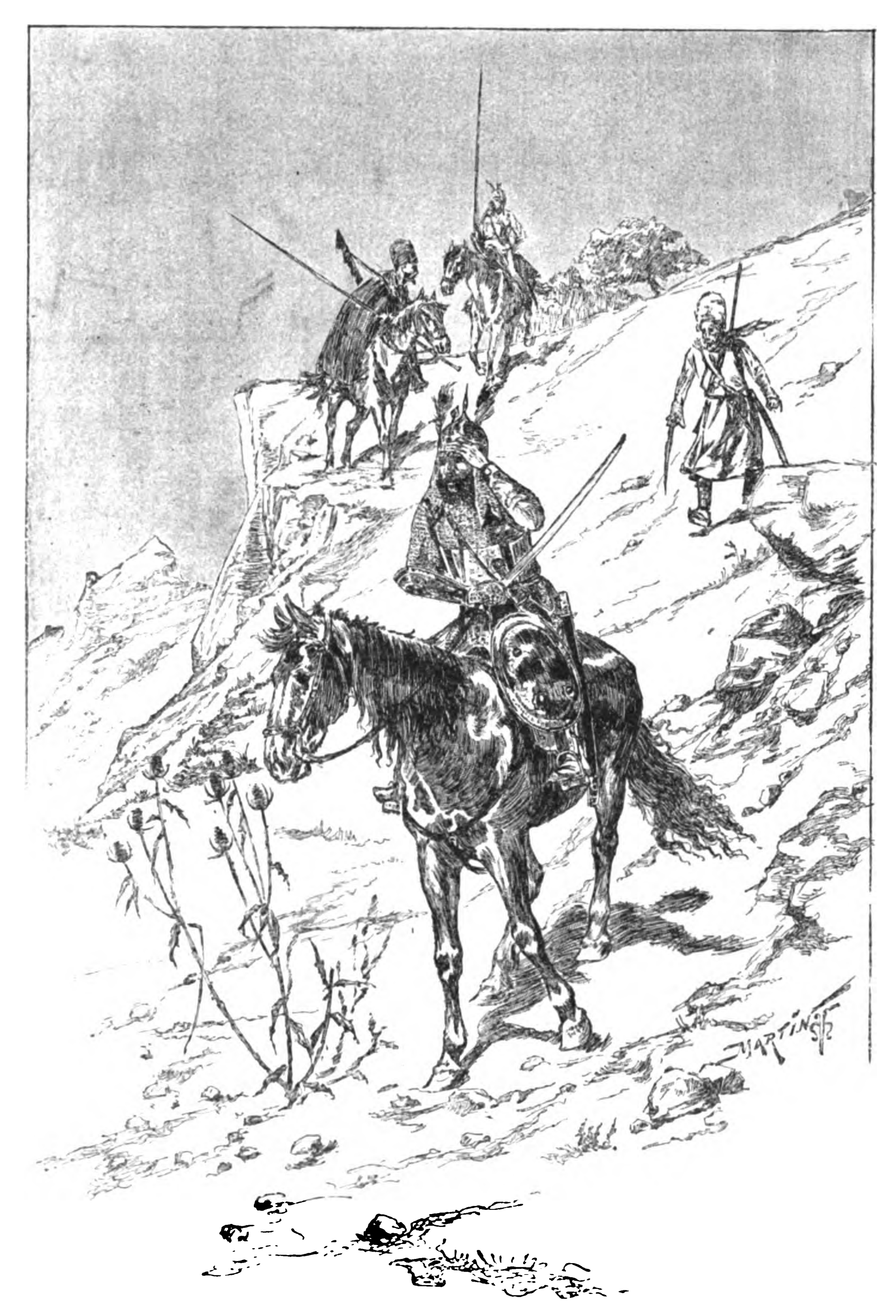


Fig. 165. — Circassiens en reconnaissance.

Térek, Koutaïs, Mer-Noire, Soukhoum, Kouban, Tiflis, Zakataly, Erivan, Elisabethpol, Bakou, Daghestan, Batoum et Kars.

Il n'est aucun pays au monde qui présente un amalgame de races et de peuples pareil à celui du Caucase.

La famille indo-européenne est représentée par les conquérants russes (1.800.000), par les indigènes appartenant à un mélange de diverses races et par quatre peuples de souche iranienne : les Ossètes, les Persans, les Arméniens et les Kurdes.

La majeure partie des Russes établis au Caucase et dans la Transcaucasie sont des descendants des Cosaques de la ligne, ces hardis pionniers qui s'avancèrent pas à pas dans le pays, en l'ouvrant à la civilisation, et servant d'explorateurs et d'avant-garde aux troupes qui ont conquis ces vastes contrées à l'empire russe.

Une enfance libre et large, une adolescence active, une jeunesse passée à guerroyer avec les Asiatiques, un âge mûr adonné aux travaux agricoles, une vieillesse paisible, telle fut en peu de mots la vie du Cosaque de la ligne du Caucase.

Le reste des Russes, ce sont des colons venus de toutes les parties de l'empire et des familles des officiers et soldats de l'armée du Caucase, qui, après avoir quitté le service actif, au bout d'une carrière glorieuse, se sont établis dans un pays arrosé du meilleur de leur sang.

Le plus célèbre de tous les peuples indigènes du Caucase, les Circassiens, Adighes ou Tcherkesses, est sur le point de disparaître. Ce peuple habite le Caucase septentrional, dans les vallées des affluents du Kouban. Mahométans de nom, mais alliant à ce culte des coutumes tirées du christianisme et du paganisme, les Circassiens luttèrent longtemps contre la Russie. Beau, bien découplé et d'une taille élancée, le Tcherkesse est un vrai centaure. Dans ses excursions belliqueuses, pendant la lutte contre les Russes, excursions qui dégénérèrent bientôt en actes de brigandage, le Tcherkesse fut terrible. Les obstacles n'existent ni pour lui ni pour son cheval. Marais, broussailles, forêts vierges, ravins, abîmes, torrents, il saute par-dessus tout, passant avec la rapidité de l'éclair.

C'est le grand-duc Michel qui soumit définitivement, en 1864, cette

race réputée jusqu'alors indomptable. Après leur soumission, les Adighes furent contraints, par un décret du grand-duc Michel, de quitter leurs aouls et de s'établir en deçà des montagnes caucasiennes, et ceci dans le délai d'un mois, sous peine d'être traités comme prisonniers de



Fig. 166. — Kabardin de la milice; d'après une photographie.

guerre. Plus de 400.000 Tcherkesses, ne voulant pas vivre parmi les Russes, ont préféré s'expatrier. Ils émigrèrent en masse en Turquie; un grand nombre fut décimé par la faim et la misère; les autres reprirent en Turquie leurs habitudes de meurtre et de pillage, qui les mirent en guerre ouverte avec les habitants et même avec les autorités ottomanes, si indulgentes cependant pour les brigands.

Au sud de l'ancien pays des Adighes, dans les montagnes boisées qui longent la mer Noire, habitent les Abkhases. Leur nombre ne dépasse pas le chiffre de 45.000 familles. Ils parlent un dialecte qui offre une certaine analogie avec ceux des Adighes et ils professent comme ces derniers un mélange d'islamisme, de christianisme et de paganisme. Avant la conquête russe, ils s'occupaient exclusivement de piraterie et se sont signalés en maintes occasions par leur cruauté et par leur perfidie. Malgré la main de fer des autorités russes, ils se livrent encore au brigandage, si l'occasion s'en présente, et sont réputés pour leur fourberie et pour leur amour du vol.

Les Kabardins, ramification de la race tcherkesse, sont répandus dans la plaine, au nombre d'une vingtaine de mille de familles, sur le versant septentrional du Caucase, entre l'Elbrous et le Kazbek. Cette peuplade n'a jamais voulu favoriser la fortune individuelle. La terre, chez eux, est commune, les bois et les pâturages indivis. Bien que musulmans fanatiques et évitant le commerce avec les peuplades pratiquant un autre culte, les Kabardins sont de très fidèles sujets de l'Empereur. Ce qui les a surtout attirés vers la Russie, ce sont les distinctions dont le gouvernement russe a comblé cette race fière et chevaleresque. La Russie ayant reconnu comme nobles les familles aristocratiques de cette race, elles fournissent à l'armée un contingent de braves et loyaux guerriers.

Les Grousines ou Géorgiens, les Ibères de l'antiquité, appartiennent à une race à part, la race Kaztevel, subdivisée en plusieurs branches parlant la même langue, mais avec de certaines différences dans les dialectes de localités. Ce sont : les Grousines proprement dits, les Iméréthiens, les Mingréliens, les Souanètes, les Gouriens et les Lazes. Tous ces peuples sont chrétiens du rite orthodoxe, à l'exception des Lazes, qui sont musulmans. Les Lazes, qui habitent les confins de la Russie et de la Turquie, parlent un dialecte abondant en mots et en locutions turcs et grecs, qui diffère essentiellement de ceux des autres branches de la même race.

Ce sont les Grousines qui composent la majorité de cette race. Au moyen âge, ils formaient un État puissant, grâce à l'énergie et aux

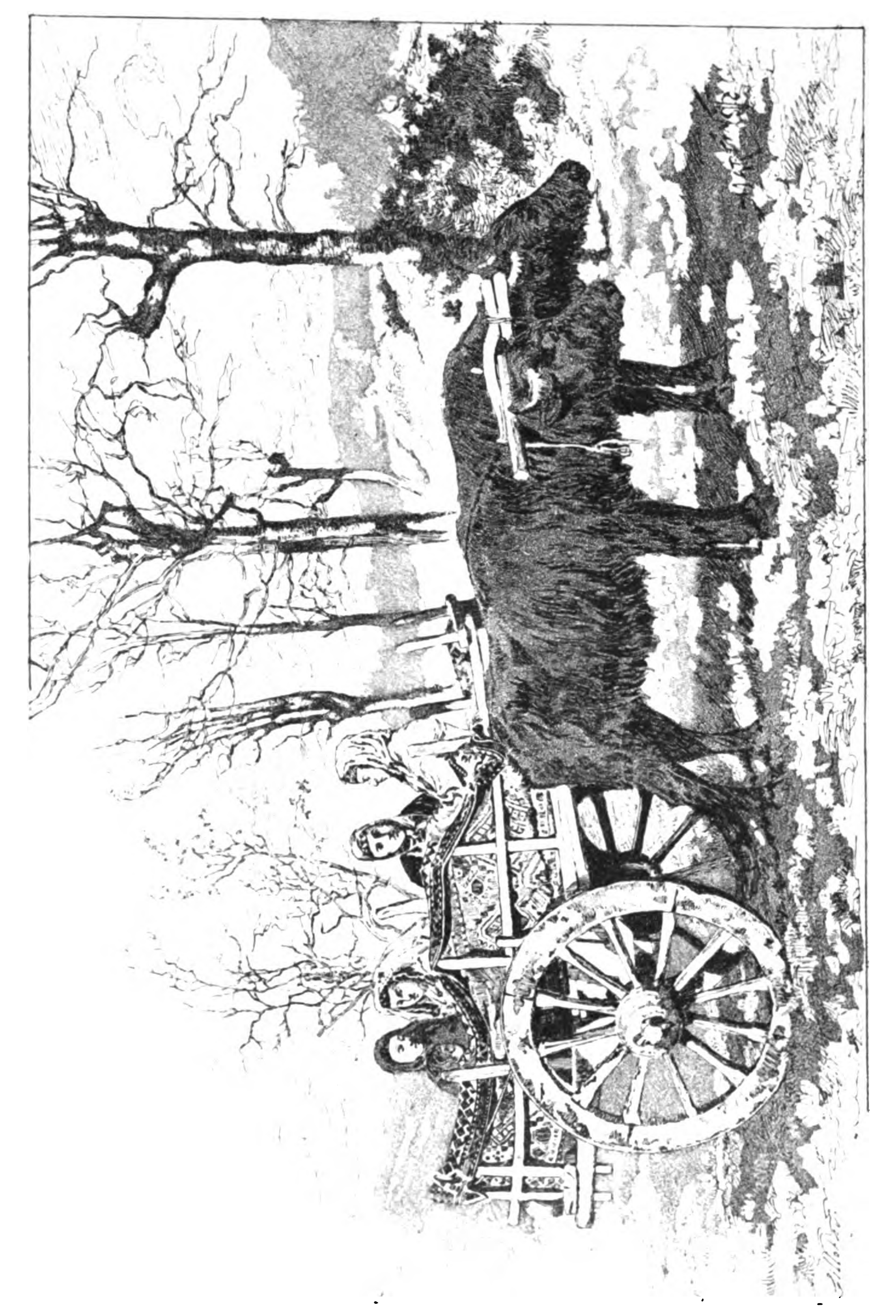


Fig. 167. — Arba géorgienne; d'après une photographie.

conquêtes de leur roi David (1089); mais petit à petit les divisions intestines et les invasions des peuples barbares de l'Asie préparèrent la décadence de ce royaume. Conquis tour à tour par les descendants de Gengis-Khan, par les Persans et les Turcs, et ne recouvrant leur indépendance que pour la perdre aussitôt, ils finirent par se placer d'abord sous le protectorat, puis sous la dépendance immédiate de la Russie. Depuis leur annexion à l'empire, les Grousines ont recommencé à s'adonner à la culture des sciences et à vivre tranquilles sous le sceptre des tsars. Le nombre des Grousines atteint le chiffre de 1.200.000.

Les hautes vallées du Tchénis-Tchali et de l'Ingour, défendues par des gorges presque impraticables et des glaciers, sont habitées par des Svanètes, peuplade peu nombreuse, 13.000 tout au plus. Le christianisme qu'ils professent est très grossier et porte des traces d'islamisme et de paganisme. Ils ont pour loi suprême la vendetta, qui contribue beaucoup à empêcher l'accroissement de cette peuplade. Ils paient une capitation insignifiante au gouvernement russe, qui leur donne la liberté de se gouverner eux-mêmes.

Au sud-ouest du Borbalo, dans les vallées de Vora et de l'Aragona, vivent les Pcharecs, petite peuplade de 8.500 individus. Ils passent la plus grande partie de leur temps dans les villes, où ils vont pour exercer divers métiers.

Sur les deux versants du Caucase central se trouvent deux peuplades dont il serait difficile de déterminer l'origine. Ce sont les *Tonches,* au nombre de 4.800, et les Chepsours (7.400). Ces derniers, qui habitent le voisinage du Darial, professent une sorte de christianisme mélangé de superstitions assez baroques. Ils adorent le dieu de la guerre, offrent des sacrifices aux *djinns* (génies) des eaux, des montagnes, des forêts et des airs. Ils célèbrent le vendredi et ne mangent ni la viande de porc ni celle des coqs. Ils continuent de porter le casque métallique, le bouclier et la cotte de maille, par-dessus laquelle ils endossent un manteau noir parsemé de croix rouges, ou rouge avec des croix noires. Ils ont pour armes le fusil, le pistolet, le poignard (*khandjar*), et portent des gants à pointes de fer.

La troisième race aborigène des montagnes, c'est la race lezghienne. Cette race, dont le nombre atteint au chiffre de 600.000, habite le sud du Daghestan, les vallées de l'Alazan et du Kour inférieur. C'est une race belle, forte, loyale et courageuse, mais adonnée malheureusement



Fig. 163. — Mingrélien; photographie de Raoult, à Odessa.

au pillage et à la guerre. Ils appartiennent à la religion mahométane du rite sunnite. Très fanatiques, ils sont enclins à entreprendre des guerres saintes contre les incroyants. C'est en se basant sur cette qualité des Lezghiens que l'iman Chamyl a pu former chez eux une secte fanatique, le muridisme, qui a contribué puissamment à prolonger le pouvoir de l'Iman dans sa lutte contre la Russie.

La plus célèbre et la plus puissante des tribus lezghiennes est celle des Avares, descendants, sans doute, de ces terribles guerriers qui furent pendant des siècles le fléau de l'empire byzantin et de l'Italie. Ils habitent le nord du Daghestan. C'est de cette tribu fanatique et



Fig. 169. — Hessour; photographie de Raoult, à Odessa.

belliqueuse que sortit Chamyl. Après la capture de leur chef et concitoyen, les Avares se soumirent à la Russie et ne se révoltèrent plus, même pendant la dernière guerre russo-turque.

Les Ossètes, qui appartiennent à la race iranienne, habitent la région centrale du haut Caucase, depuis le Kazbek jusqu'à l'Adaï-Lokh. Il



Fig. 170. — Imérithiens ; photographie de Raoult, à Odessa.

n'y a pas de peuple qui ait fourni aux ethnologues plus ample matière à discussion, au sujet de leur origine, que les Ossètes. Actuellement, tous s'accordent à reconnaître qu'ils appartiennent à la race iranienne, dont ils ont tous les traits distinctifs, outre qu'ils parlent un dialecte dans lequel on trouve beaucoup de racines iraniennes. Les Ossètes eux-mêmes s'appellent Irons et leur pays Ironistan.

Leur religion dépend des circonstances au milieu desquelles ils vivent. Ils ont professé plus de trois fois le christianisme, qu'ils abandonnaient pour devenir musulmans, lorsqu'ils voyaient leur pays conquis par un État mahométan, et redevenaient ensuite chrétiens, pour abjurer au premier moment cette religion avec la même facilité que l'islam. Depuis la conquête russe ils sont redevenus chrétiens, tout en conservant cependant les us et coutumes des autres religions qu'ils avaient professées successivement.

Ils aiment la polygamie, sans pouvoir cependant se livrer à ce goût comme autrefois, la loi russe s'y opposant formellement. Le plus vénéré de leurs dieux ou djinns, c'est Saoubarg, le génie du pillage, auquel ils font des offrandes de lait, de viande et de pain, sur des autels construits en pierre brute. Ces offrandes, pour être agréées par le terrible Saoubarg, doivent provenir du vol.

Les Arméniens ou Haï-Kans, qui se trouvent disséminés dans toute la Transcaucasie par groupes plus ou moins nombreux, se trouvent en groupes compacts dans les districts d'Erivan, Alexandropol, et aux confins de la Turquie. C'est un peuple qui aime surtout le commerce ou plutôt les opérations de banque. Presque partout en Orient, comme dans toutes les villes du Caucase, les boutiques de *sarafs* (changeurs) sont occupées par des Arméniens.

Leur langue, l'une des plus anciennes du monde, appartient à la famille des langues ariennes. Ils possèdent une littérature assez riche, dont Moïse de Khorène est la principale gloire. Ils sont d'un caractère souple, poli, insinuant et très renfermé. Ils sont chrétiens depuis le quatrième siècle ; ils furent convertis par saint Grégoire l'Illuminé, évêque de Césarée.

L'histoire de l'Arménie, s'il faut en croire les historiens arméniens,

remonte jusqu'à Noé, Leur premier roi, Haïg, issu de Noé, régnait vers 2107 avant Jésus-Christ. Soumis par Sémiramis, les rois d'Arménie reconnurent la suprématie de l'Assyrie et puis celle de la Perse. Ayant reconquis leur indépendance en 189 avant Jésus-Christ, ils la perdirent de nouveau sous les empereurs romains. Soumise au troisième siècle de notre ère par les Sassanides, l'Arménie fut conquise par Théodore le Grand. En 1182, l'Arménie reconquit son indépendance, sous le roi Rupen, de la dynastie arménienne des Bagratides. En

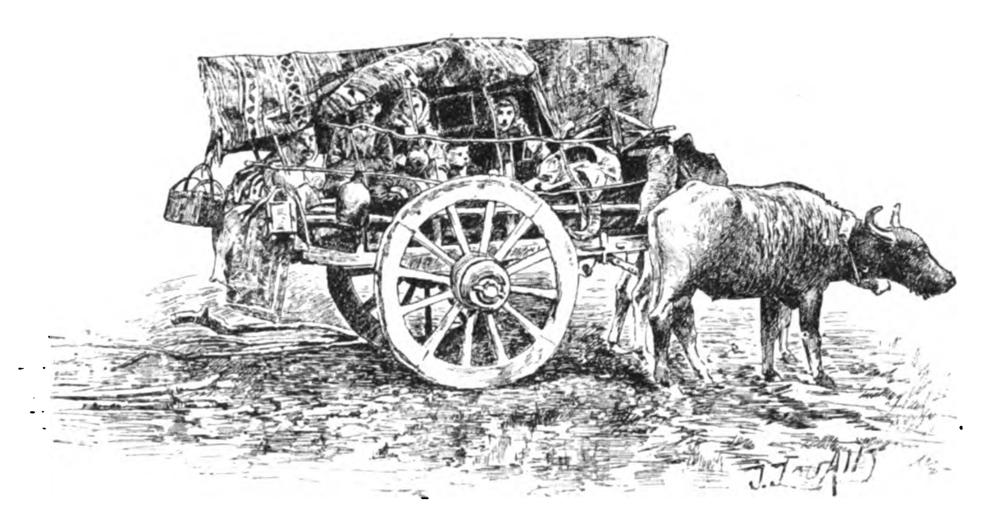


Fig. 171. — Arba du Daghestan; d'après une photographie.

1320, cette dynastie fut remplacée par des princes issus de Lusignan, roi de Chypre. Cette dernière dynastie fut renversée en 1373 par les Mongols, et dès lors l'Arménie cessa d'avoir une existence indépendante.

Le littoral de la mer Caspienne, de Kouba à Bakou, est habité par des Persans, qui s'y trouvent établis en groupes assez compacts. Il s'en trouve aussi beaucoup dans la province d'Erivan, conquise sur les Persans par l'armée du maréchal Paskiévitch.

Les Kurdes sont assez nombreux dans la province d'Erivan et aux alentours des monts Ararat. Peuple nomade et adonné au brigandage, les Kurdes, tout en étant très sauvages et très cruels, ne mettent pas de

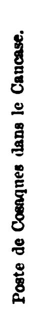
fanatisme dans leurs croyances religieuses. Ils sont même assez tièdes pour l'islamisme qu'ils professent, et adorent avec plus d'entrain le diable (Ibliz) que Dieu. Ne pouvant pas exercer en sécurité leur métier de pillards en Russie, ils saccagent et détruisent assez souvent les villages arméniens et persans de l'autre côté des frontières.

La race tartare est représentée au Caucase par un million quatre cent mille individus groupés dans les régions de la Koura et de l'Araxe ainsi que dans la province de Kars. Il y a encore des tribus tartares nomades dans les provinces du nord, dans le Daghestan, sur le littoral de la mer Caspienne et dans les vallées de l'Elbrous. Ils parlent presque tous le turc et se distinguent par leur tolérance en matière religieuse, par leur sobriété et leur amour du travail. Ceux qui habitent dans les provinces nouvellement annexées sont parfois poussés vers le brigandage, qui faisait leur principale occupation sous la domination ottomane.

Tiflis, chef-lieu de l'administration civile des provinces transcaucasiennes et ancienne capitale du royaume de Géorgie, l'une des plus belles villes de l'Asie, est située sur les deux rives de la Koura. Cette ville, fondée, selon une légende locale, vers l'an 469 de notre ère, par le roi Vakhtan, devint importante au neuvième siècle et fut dès lors la capitale du royaume de Géorgie et la résidence des rois. Gengis-Khan au douzième siècle, Mustapha-pacha en 1576, la prirent et la ravagèrent; Aga-Mohammed-Khan, shah de Perse, la détruisit en 1795.

Tiflis doit son développement et ses embellissements, qui indiquent une prospérité toujours croissante, exclusivement aux Russes. Au moment où la Russie prit possession de la Géorgie et où Tiflis devint le chef-lieu de l'administration russe civile et militaire dans ces contrées, la ville ne s'était pas encore relevée de la destruction sous Aga-Mohammed-Khan. C'était un amas de décombres au milieu desquelles s'élevaient des édifices en bois et en terre glaise d'un aspect misérable. La ville ne comptait alors que 5.000 à 6.000 habitants.

Actuellement, la capitale de la Transcaucasie ne renferme pas moins de 120.000 habitants et ses édifices et ses établissements feraient honneur à une grande capitale d'Europe.


Poste de Cosaques dans le Caucase.

Située sur les rives de la Koura, dans une profonde vallée resserrée

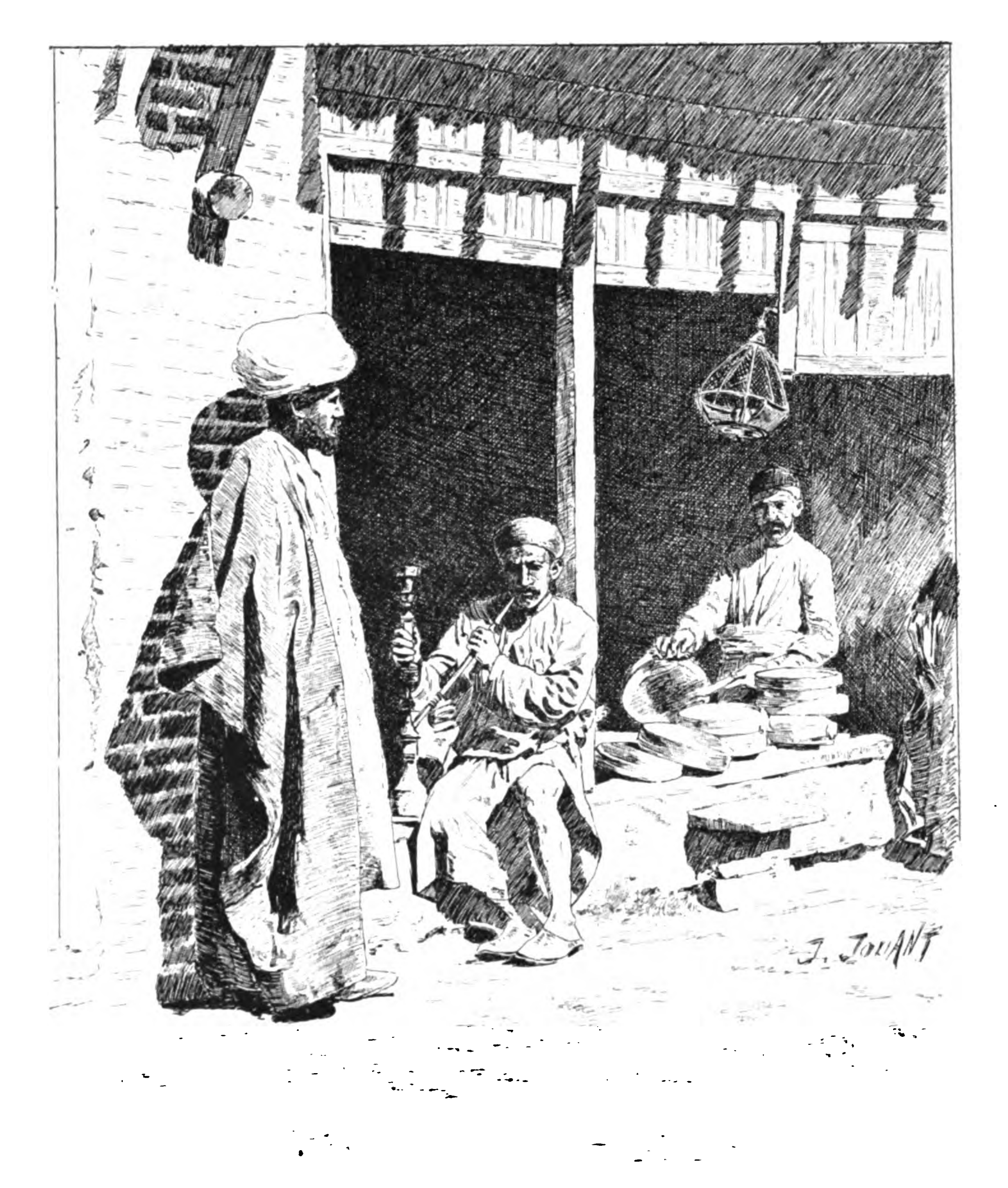


Fig. 172. — Type de Persans, à Tiflis; photographie d'Ermakov.

entre des montagnes arides, l'ancienne capitale des rois géorgiens sert de véritable trait d'union entre le monde européen et l'Asie. La ville russe, toute neuve, abonde en édifices remarquables par leur style gra-

cieux et riche à la fois. Le style asiatique est d'ailleurs en grande faveur à Tiflis. Le palais du gouverneur, qui s'élève sur la perspective Golovinsky, la plus belle rue de Tiflis, et en face d'un grand et beau parc, est d'une architecture sobre et sévère. Son intérieur cependant brille par la richesse de ses appartements : décorés les uns à l'européenne et d'autres avec toute la recherche du goût persan, ils offrent des spécimens d'une riche élégance.

Le grand théâtre, sur la place d'Erivan, est l'un des plus beaux édi-



Fig. 173. — Juifs du Caucase; photographie de Raoult, à Odessa.

fices de la ville. Sa décoration à l'intérieur est d'une grande splendeur et d'une finesse hors ligne dans le choix des ornementations. Le club aristocratique possède également, sur la perspective Golowinsky, un hôtel décoré dans le goût persan avec une prodigalité d'ornementation en peintures, mosaïques, arabesques et glaces taillées à facettes qui lui donnent un aspect féerique.

Le grand pont, ou pont Woronzoff, jeté sur la Koura, réunit la ville et la colonie allemande, peuplée de Wurtembergeois chassés de leur pays par des persécutions religieuses. Devant ce pont s'élève la statue en bronze du prince Woronzoff, ancien lieutenant de l'Empereur dans



Rue de Tiflis; d'après une photographie d'Ermakov.

le Caucase, où il a laissé, ainsi que dans les autres provinces qu'il a gouvernées, les meilleurs souvenirs.

La ville russe possède un musée caucasien consacré à l'ethnographie, à la faune et à la flore de ce pays. Ce musée est riche en belles et



Fig. 174. — Derviche ; photographie d'Ermakov, à Tiflis.

rares collections de toute espèce. En sus du parc, qui est très grand et réellement beau par ses arbres d'une zone chaude, Tiflis possède encore dans la partie européenne deux autres jardins : celui d'Europe, fort fréquenté les soirs d'été, et le *Mouchtaïd.* Le premier de ces jardins est le rendez-vous des personnes qui veulent s'amuser. On y donne des

bals, souvent masqués, et l'on y entend jouer tous les soirs des orchestres asiatiques.

Le Mouchtaïd est la promenade du *high-life* de Tiflis. C'est là, dans ce beau parc sillonné de nombreux ruisseaux et sous les arbres touffus, que viennent tous les soirs respirer le frais, les élégants et les élégantes de Tiflis.

La vieille ville géorgienne, dite l'Avlabar, s'étend, en face de la ville russe, sur la rive gauche de la Koura. C'est dans cette partie de Tiflis que se trouvent les plus intéressants monuments historiques de la vieille cité géorgienne. On y trouve la forteresse géorgienne en ruine, l'antique église de Methéki-Sagdori, érigée, dit-on, par Wakhtan, le fondateur de Tiflis.

Un pont jeté sur la Koura unit l'Avlabar aux quartiers aménien et persan, qui descendent jusqu'au bord du fleuve. Là on est en pleine Asie. Des maisons grisâtres à terrasses s'élèvent serrées les unes au-dessus des autres dans un labyrinthe de rues étroites et escarpées qui s'entre-croisent et s'enchevêtrent de la façon la plus bizarre. C'est dans cette partie de la ville que se trouvent les bains chauds sulfureux qui ont fait donner à Tiflis le nom de Tbilis-Kalaki, « la ville chaude ».

Le bazar arménien se trouve sur le Maïdan, une place de cette partie de la ville. Ce bazar forme une ville à part. Ce sont des ruelles ou des allées de maisonnettes avec des magasins juxtaposés qui servent de boutiques et d'ateliers à la fois. Chaque industrie s'y trouve localisée dans une allée à part. On y trouve des galeries de fourrures, de poteries, d'armes, d'argenterie, de soieries, etc.

C'est dans ce bazar que l'on rencontre en se promenant les spécimens de toutes les races peuplant le Caucase, avec leurs costumes variant entre le pittoresque et le déguenillé. On y voit des Russes et d'autres Européens coudoyer des Tartars avec leur *bechmette* et la *papakha* velue et conique. Les Arméniens, coiffés d'une casquette plate et portant leur justaucorps asiatique à fausses manches pendantes, circulent au milieu des Grecs en fustanelle ou aux chalvars larges et difformes. Des Géorgiens serrés dans leur tcherkesska, au gilet doré et brodé et aux manches relevées et rejetées sur l'épaule en guise d'ailes; des Ossetins en

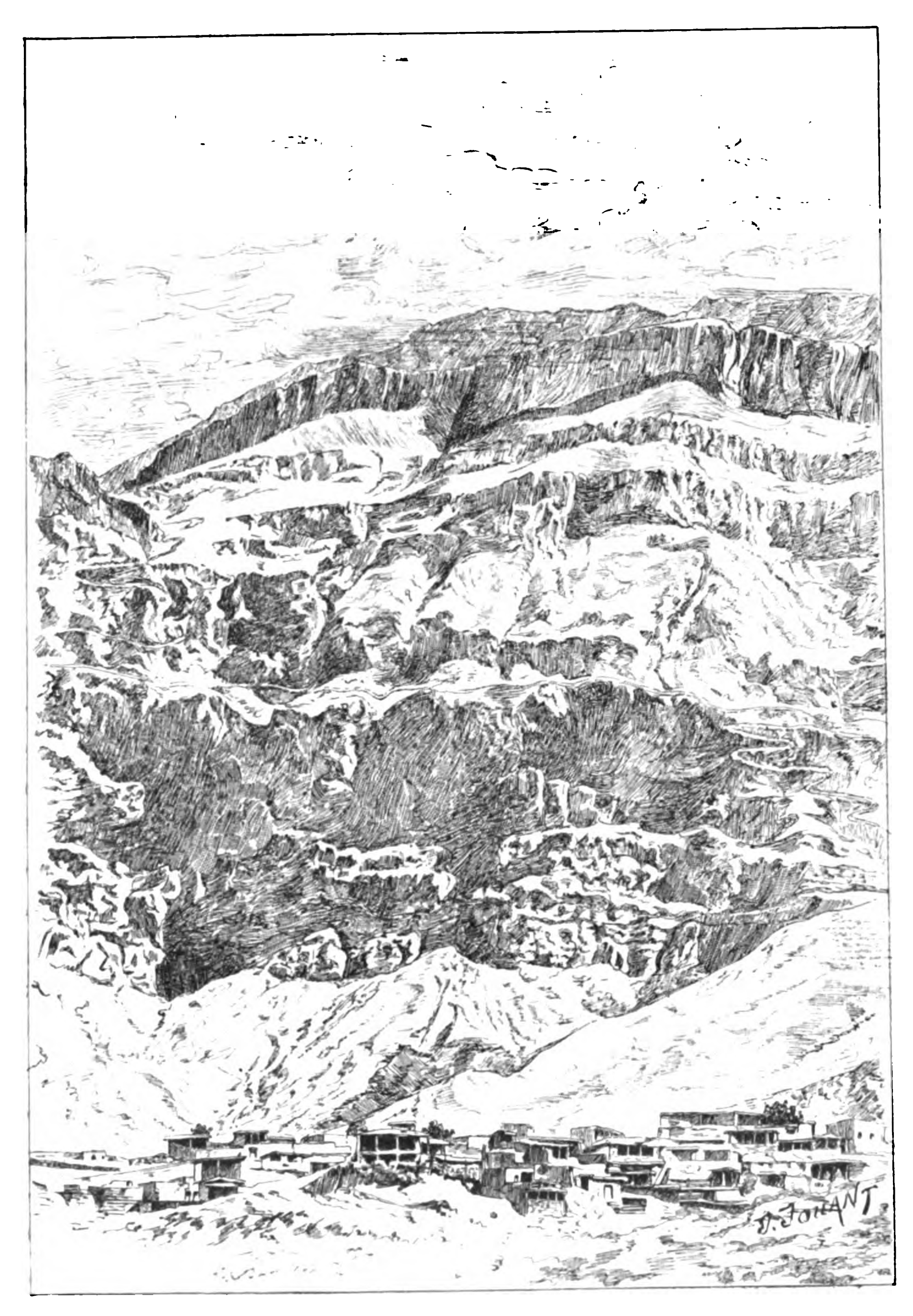


Fig. 175. — Vue de Ghimry; photographie de Roynov.

calotte de feutre noir, des Lezghiens en costume riche qui fait ressortir toute l'élégance de leur taille, etc., etc., tout ce monde court, va, vient, se presse et se bouscule dans les rues étroites du bazar.

Le costume national des habitants du Caucase, sauf quelques variantes insignifiantes dans chaque localité, est presque partout identique. Tous portent la *tchaka*, longue casaque serrée à la taille, allant jusqu'aux genoux et garnie sur la poitrine de cartouchières en argent niellé; le pantalon étroit est fourré dans des bottes molles; une *papakha* d'astrakhan dont la forme varie selon la nationalité, la *chachka* (espèce de sabre circassien), le *khandjar* et un ou deux pistolets complètent ce costume.

Le costume des femmes est aussi assez remarquable : jupes en étoffes voyantes (le plus souvent bleu-lilas), soutenues par un large panier, courte jaquette de velours ou satin, sur un gilet brodé; la tête est couverte d'un bonnet plat et rond en velours agrémenté de passementeries en or, avec un voile blanc retombant sur le dos.

Sur une des positions les plus élevées du plateau arménien qui sert de point de séparation entre les bassins d'Arpatchaï et à Bambak, se trouve l'ancienne ville de Ghimry, actuellement Alexandropol, nommée ainsi en l'honneur de l'impératrice Alexandra Féodorovna, épouse de Nicolas I[er]. Bâtie sur un plateau entièrement découvert, Alexandropol apparaît de loin au touriste, qui voit, à une très longue distance, les coupoles des églises arméniennes et le clocher de l'église militaire russe.

La ville est sise sur la rive gauche de l'Arpatchaï, sur une hauteur de 1.548 mètres au-dessus du niveau de la mer, et compte actuellement jusqu'à 23.000 habitants. Cette ville a un aspect assez misérable malgré l'importance qu'y attache la population arménienne, qui considère Alexandropol comme la capitale de la race arménienne.

A l'exception des troupes de la garnison russe, presque tous les habitants de cette ville sont Arméniens. Ce sont les familles arméniennes qui ont émigré de la Turquie après la paix d'Andrinople, en 1825, qui ont formé le noyau de la population de cette ville. Les principales familles commerciales arméniennes qui ont des comptoirs et des agents de change au Caucase ont leurs maisons ici. C'est le foyer de l'idée

panarménienne, rêve irréalisable qui aboutit, à chaque tentative des Arméniens pour secouer le joug turc, à de nouvelles hécatombes de l'autre côté de la frontière et à des immigrations de familles arméniennes en Russie.



Fig. 176. — Géorgienne; photographie de Raoult, à Odessa.

Non loin d'Alexandropol se trouvent les ruines d'Ani, l'antique capitale des rois d'Arménie dans l'époque splendide de l'histoire de ce peuple. Ces ruines, qui sont très intéressantes tant par le paysage qui les entoure que par la beauté des édifices que l'on voit encore malgré les dégâts causés par des conquérants asiatiques et par des tremblements de terre très fréquents dans ces pays, attirent tous les ans de

nombreux pèlerins arméniens et des touristes russes et étrangers.

Érivan, la capitale de l'Arménie russe au point de vue administratif, se trouve dans une vallée riante couverte de jardins et de vignobles, dominée par la vue de l'Ararat, dont les cimes majestueuses s'élèvent à une distance assez éloignée de la ville.

Ici, c'est le pays des traditions et des légendes religieuses de l'Arménie. L'Ararat, cette montagne sainte entre toutes aux yeux des Arméniens, est réputé, malgré l'évidence des faits qui constatent le contraire, comme inaccessible aux mortels. Les Arméniens prétendent que depuis le déluge, Dieu n'a plus permis à des mortels d'arriver aux cimes de cette montagne diluvienne. Même saint Grégoire, l'apôtre de l'Arménie, n'a pas obtenu la grâce de faire cette ascension. Pour le consoler cependant, Dieu lui a envoyé avec un ange un fragment de l'arche de Noé, qui se trouve conservé dans le trésor du couvent d'Etchmiadzin. L'arche est encore au sommet de la montagne, recouverte d'une mousse de rochers toute verte, et deux archanges armés d'épées flamboyantes la gardent nuit et jour.

Selon une autre tradition arménienne, le premier espace de terre que Noé aperçut du haut de la montagne sainte, après la retraite des eaux, est occupé actuellement par Érivan.

Érivan ressemble plutôt à une ville persane. Excepté le nouveau quartier russe, où l'on voit des rues larges et bien alignées, toutes les autres parties de la ville se ressemblent. C'est un enchevêtrement de rues étroites qui se croisent et qui sont enfermées entre de longs murs en pierre grise dérobant la vue des jardins et des environs. La seule partie animée de la ville, c'est le Shœïdan, grande place voisine du bazar où s'arrêtent les caravanes. On y voit arriver à chaque instant des files de chameaux, de mulets et d'ânes menés par des conducteurs dans des accoutrements plus bariolés les uns que les autres.

Ici, ce sont des Arabes de Diarbékir dans de longs burnous bruns en guenilles et coiffés d'un bonnet serré par une cordelette en laine de chameau. Là, c'est un marchand persan, la barbe et les ongles teints de *kna,* le bonnet pointu en astrakhan et la large cape brune qui le

couvre de la tête aux pieds. Plus loin, on voit un cavalier kurde avec son énorme turban et l'habit flottant en soie rouge ou bleue retenu par une ceinture en argent doré garnie de yatagans et de pistolets. Puis,



Fig. 177. — Arméniens.

ce sont des Cosaques qui traversent la foule au galop sans s'inquiéter ni des Kurdes ni de leurs escortes qu'ils renversent dans leur course.

A dix-sept verstes d'Érivan se trouve le village de Vagarachabad, qui fut anciennement l'une des douze ou des quinze capitales qu'eut

l'Arménie. Vagarachabad occupe l'emplacement où s'élevait autrefois Arganet-Kagak, la ville de la déesse de la beauté du paganisme arménien. C'est là que les anciens rois d'Arménie allaient consulter les chênes sacrés, comme ceux de Dodone et de la Saale. C'est là aussi que la tradition arménienne place le paradis terrestre, que Noé planta la première vigne et que Jésus-Christ apparut dans un rayon de lumière à saint Grégoire et traça de ses mains divines le plan de la cathédrale.

Cette cathédrale de l'Arménie se trouve à Etchmiadzin, grand couvent à une verste de Vagarachabad. C'est dans ce couvent que réside le patriarche *katholicos,* chef suprême de l'Église arménienne, élu par le synode général des évêques. L'Église arménienne du culte grégorien était autrefois en parfaite communion avec la grande Église orthodoxe d'Orient. Elle s'en sépara, lors du concile de Chalcédoine (451), qui condamna l'hérésie monophysite d'Eutychès et dont les évêques arméniens refusèrent d'accepter les décisions.

L'extérieur du couvent d'Etchmiadzin ressemble à une grande forteresse, entourée d'une haute muraille flanquée de tours percées de meurtrières. La cathédrale est d'un style byzantin des plus purs, avec un dôme ayant la forme d'un cône élevé. Le portail est en marbre rouge très finement sculpté. L'intérieur de l'église est orné de fresques très mal exécutées et qui jurent avec la beauté réelle de l'édifice.

Un autel s'élevant au milieu de l'église marque l'endroit où Jésus-Christ apparut à saint Grégoire. L'autel est surmonté d'une image de la Vierge, peinte, selon la tradition, de la main d'un ange. A droite et à gauche de l'autel sont placés deux sièges destinés au katholicos.

Le trésor du couvent renferme bien des objets précieux et ayant une grande valeur historique. Outre une riche collection de vêtements sacerdotaux, de crosses et de mitres des patriarches, on y voit des objets historiques appartenant à des anciens souverains ainsi que des reliques des saints et d'autres objets de culte.

Tout près du monastère se trouve le séminaire où les jeunes Arméniens viennent, de toutes les parties du monde, faire leurs études.

Bâtie sur les versants des montagnes entre lesquelles coule le Kars-

Tchaï, la ville de Kars apparaît au fond du défilé qui s'étend de Mélik-Queni (à 13 verstes de la ville) et jusqu'à cette nouvelle possession de l'empire russe. Plus on en approche, plus on reconnaît l'importance de cette place forte, qui est la vraie clé de l'Arménie.

L'époque de la fondation de Kars est inconnue. Le premier historien qui en parle, c'est Jean Katholicos, qui vivait au neuvième siècle et qui l'appelle une forteresse de premier ordre. Son nom de *Karis-Kalaki* (ville des portes) lui fut donné par des Géorgiens qui ont pris



Fig. 178. — Kalmouks; d'après une photographie.

cette ville d'assaut. Ce nom fut retenu ensuite par les Arméniens, qui le modifièrent, d'après leur prononciation, en *Karoutz-Kagak*. A la chute de la dynastie arménienne des Bagratides, la ville tomba sous la domination des Turcs, qui lui donnèrent le nom actuel de Kars. La forteresse et la ville furent prises trois fois par les Russes : le 5 juillet 1828, le comte Paskiévitch s'en empara ; en 1855, la ville, bloquée par l'armée russe du général Mouravieff, se rendit à discrétion ; et enfin, le 18 novembre 1877, la forteresse et la ville furent prises d'assaut par l'armée du grand-duc Michel Nicolaïévitch.

Des rues étroites et tortueuses qui se dirigent en gradins vers la montagne, des bains turcs ornés de coupoles, des mosquées aux longs minarets, des maisons s'entassant les unes au-dessus des autres, des

édifices d'un style turc entourés de hautes murailles, une masse de ruines, et des cimetières musulmans, même dans l'intérieur de la ville, donnent à Kars l'aspect d'une ville entièrement asiatique. Aussi est-on stupéfait de rencontrer des paysans, des femmes et des enfants russes circulant dans ses rues, de trouver des enseignes russes sur les boutiques et surtout des inscriptions officielles dans le genre



Fig. 179. — Femmes kalmoukes; d'après une photographie.

de : « Juge de paix », « Bureau du juge d'instruction », etc., etc.

La population de Kars, qui compte 5.800 habitants, est composée d'éléments les plus disparates. On y trouve des Russes, des Turcs, des Arméniens, des Kurdes, des Grecs, des Tartars, des Aïssors (Chaldéens), des Persans, des Tziganes, des Géorgiens, des Karapograques, des Turkmènes, des Lezghiens, des Juifs, en un mot des représentants de quinze nationalités.

La mer Caspienne, qui baigne la côte orientale du Caucase, est devenue d'une importance capitale pour la Russie, surtout depuis

l'extension territoriale de l'empire dans les régions de l'Asie centrale. Pareille aux grands fleuves qui servaient dans l'antiquité de véhicule aux grandes migrations des peuples, la mer Caspienne a grandement favorisé l'installation des Russes dans ces parages et le développement des contrées réputées jusqu'alors stériles. Rien d'étonnant alors à ce que les expéditions colonisatrices de la Russie vers la région transcas-

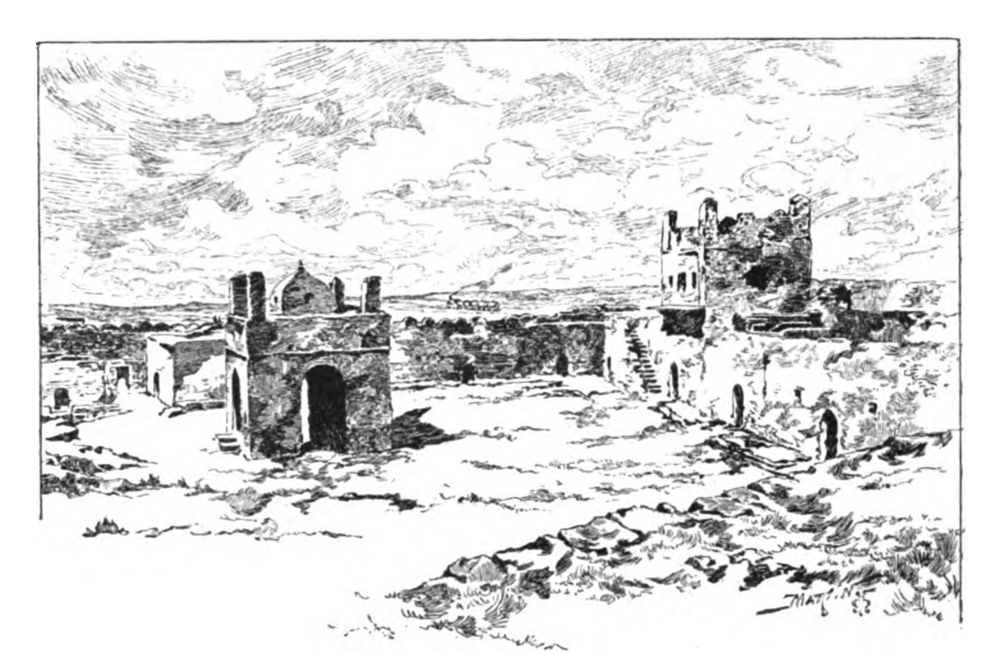


Fig. 180. — Le Temple du Feu, à Bakou.

pienne aient donné une nouvelle vie au littoral caspien du Caucase et à ce que des villes qui étaient en décadence commencent à reprendre une nouvelle animation, aurore d'un développement et d'une prospérité plus importants que par le passé.

Bakou occupe incontestablement la première place parmi les villes du littoral caucasien de la mer Caspienne. En sus de son importance stratégique et commerciale par rapport aux communications de l'empire avec ses possessions transcaspiennes, Bakou en a acquis dans ces dernières années une autre non moins grande comme foyer des sources de naphte qui fournissent à l'empire une richesse sans pareille.

Bakou s'élève sur les flancs d'un hémicycle de collines descendant en pente douce vers une baie protégée par le cap Chikoff et la péninsule d'Apchéron. Vue de la mer, Bakou a un aspect original et assez pittoresque, grâce aux maisons grises, cubiques, à toits plats, s'entassant les unes au-dessus des autres. Les couleurs voyantes manquent absolument dans ce panorama assez original. Même la mer y est d'une couleur grisâtre et assez sale. A droite du centre de la ville on voit des colonnes de fumée : c'est la ville Noire, c'est-à-dire le faubourg où se trouvent concentrées les sources de naphte. A gauche du centre de la ville, là où les maisons disparaissent, on aperçoit un intervalle inhabité d'une longueur de 3 verstes à peu près sur le littoral, après quoi on voit le cap Baïlof, le port militaire et la direction centrale de la flottille de la mer Caspienne.

Bakou, qui n'avait, il y a quinze ans, que 20.000 habitants, en compte actuellement plus de 80.000. C'est une ville européenne greffée sur un fond asiatique. La ville européenne gagne rapidement du terrain ; chaque année elle empiète sur les vieilles rues persanes et tartares, et est arrivée déjà au pied des collines.

Bakou est une ville cosmopolite ; l'exploitation du pétrole y attire une population composée de toutes les races de l'Europe et de l'Asie occidentale : on y entend parler le russe, le français, l'anglais, l'allemand, l'italien, le grec, le suédois et tous les dialectes asiatiques. Tout ce monde, qui travaille pendant le jour, se repose le soir dans des cafés chantants, dont le nombre augmente chaque année. Le high-life de la société de Bakou, les officiers et les fonctionnaires du gouvernement ainsi que quelques propriétaires russes, a son club, situé sur le quai, devant lequel on a établi un petit parc, dit le parc Michaïlovsky.

Au fond de la baie, en face de la pointe extrême du cap Baïlof, se trouve le *Tchorny-Gorod,* la ville Noire, où l'on voit concentrées les raffineries de pétrole. Une armée d'ouvriers indigènes y est employée à transformer le naphte brut en pétrole, en benzine, en gazoline. Le seul combustible dont on se sert dans ces usines, c'est le pétrole pulvérisé par un jet de vapeur.

Les sources de pétrole ne se trouvent pas cependant dans la ville

Noire; elles sont toutes sur le plateau de Bala-Khané, d'où le naphte est amené par des tuyaux, à ciel ouvert, aux distilleries du Tchorny-Gorod et à celle de Sura-Khané.

La quantité de naphte brut que donnent les puits Bala-Khané monte à 120 millions de poudes (1.965 millions de kilogrammes) par an.

A dix-sept verstes de Bakou se trouve l'Atech-Gakh, le temple du feu éternel, sanctuaire des Parsis adorateurs du feu. Ce temple se trouve sur le plateau de Sura-Khané, qui forme un vaste réservoir où se concentre le gaz émanant de la mer de pétrole souterraine qui s'étend, sous l'isthme caucasien, de la mer Noire à la Caspienne. Ce gaz s'échappe par mille fissures, et à certaines places il suffit de creuser un trou peu profond et d'en approcher un tison pour allumer immédiatement un jet de feu considérable.

Le temple est entouré d'un mur double recouvert d'une terrasse et orné de créneaux dans le style indien. Tout le mur extérieur ainsi que les créneaux sont munis de conduits donnant passage aux gaz du sol. Le couloir formé par la cour double est divisé en cellules, habitées par les moines Guèbres. Une de ces cellules est disposée en chapelle.

Le grand prêtre de ce sanctuaire habite une tour carrée à un étage, située dans le coin Est de la cour. Au milieu de la cour s'élève un sanctuaire consistant en un dôme soutenu par quatre colonnes; les gaz, amenés par des tuyaux dissimulés, trouvent issue par des chapiteaux. Dans le dôme est encastrée une table couverte de vieilles sculptures et d'inscriptions persanes et hindoues.

Autrefois ce sanctuaire était visité tous les jours par des pèlerins qui arrivaient de la Perse et de l'Inde pour se prosterner devant Ani, le dieu du feu et le principe de toute vie. Maintenant, ce sont plutôt les touristes européens qui visitent le couvent, où, déplorant la chute de tout sentiment religieux, errent comme des ombres deux moines Guèbres, ces derniers Mohicans d'un culte qui s'en va.

Sic transit gloria mundi! La civilisation chasse la superstition et le feu de Bakou, au lieu d'être adoré platoniquement, sert de puissant levier à l'industrie et à la prospérité toujours croissante de cette belle contrée.

CHAPITRE XV.

VOIES DE COMMUNICATION.

Premières voies de communication en Russie sous Pierre le Grand. — Leur développement. — Leur état actuel. — Canaux. — Routes carrossables. — Chemins de fer. — Télégraphes.

Bien que le service postal en Russie date du moyen âge, de l'époque connue dans l'histoire russe sous le nom de *période des apanages* (avant l'unification de la Russie sous les grands-ducs de Moscou), il n'en est pas moins avéré que cette branche des institutions d'État russes, de même que toutes les autres, est redevable de son organisation à Pierre le Grand.

C'est le grand réformateur de l'empire russe qui a posé le premier les fondements de ce vaste système de voies de communication, qui, dans certaines branches (canaux), ne le cède point aux États les plus avancés en civilisation.

Comme nous venons de le dire, les premières institutions postales en Russie existaient sous les princes de la période des apanages. Il y avait alors dans quelques localités des stations postales (*yames*), où, par ordre de divers gouvernements, on entretenait un certain nombre de chevaux pour relayer les chariots ou petites voitures (*téliéga*), dans lesquels les rares voyageurs de cette époque faisaient leurs traversées en Russie. Cette organisation cependant était très défectueuse, et les personnes qui avaient besoin de se transporter, pour leurs propres affaires, d'une partie de la Russie à une autre, le faisaient ou sur leurs

propres montures, ou sur des chevaux qu'ils louaient à des marchands qui s'adonnaient à ce genre d'industrie.

Les grands-ducs de Moscou, après avoir concentré entre leurs mains le pouvoir suprême de la Russie, portèrent leur attention sur cette institution et lui donnèrent une organisation moins défectueuse que celle qui existait sous leurs prédécesseurs. Nous trouvons dans le Code des lois (*soudebnik*) du tsar Ivan III, édité en 1497, que l'organisation pos-



Fig. 181. — Paysans du gouvernement de Poltava; photographie de Raoult, à Odessa.

tale des *yames* occupait les provinces actuelles de Moscou, Toula, Kalouga, Smolensk, Novgorod, Tver, Iaroslav, Kostroma, Vladimir, Riazane, Nijni-Novgorod et Arkhangel.

Les frais de transport par des chevaux de poste, de Moscou à Cholmogory, étaient évalués à cette époque à 8 roubles moscovites. Pour se rendre de Novgorod à Moscou, on payait 6 *denghi* (à peu près 60 centimes actuels) pour chaque 20 verstes, et l'on faisait ce trajet en soixante-douze heures.

Au dix-septième siècle, sous Alexis Mikhaïlovitch, on établit des *yames* de Moscou, voie de Kalouga, à Sevsk, pour la *prompte expédition*

des affaires du Tsar (selon le texte de l'oukase). Le même Tsar fit établir en 1667, après la paix d'Androussov, des yames de Moscou, via Smolensk, à la frontière lithuanienne, et en 1668 il créa la première communication postale avec l'étranger, qui fut donnée en fermage au Danois Léonce Marcélis. La poste était expédiée, sur des chevaux, de Moscou, via Novgorod, à Riga, d'où elle était dirigée sur Berlin et Hambourg.

Fig. 182. — Mollah et ses femmes; gouvernement de Kazan. Photographie de Raoult, à Odessa.

Pierre le Grand a porté toute sa sollicitude sur les communications fluviales. Le vaste territoire de l'empire russe étant traversé par les plus grands fleuves de notre continent, Pierre le Grand saisit l'importance pour son pays de cette voie de communication si naturelle et si avantageuse sous tous les rapports. Le grand réformateur a posé les fondements des grands travaux de canalisation et a laissé à ses successeurs un vaste programme de travaux fluviaux à accomplir.

Quant à ce qui regarde les voies postales sur terre, Pierre le Grand a continué le système de ses prédécesseurs, en développant les com-

munications postales et en les étendant dans toutes les directions de l'empire. C'est ainsi qu'en 1696, après la campagne contre Azov, il a établi des communications postales entre Moscou et Voronège par Toula, Yéfrémof et Yélets, et qu'en 1698 il a organisé des communications postales entre Moscou et la Sibérie. La poste sibérienne partait



Fig. 183. — Repas de bateliers; photographie de Schoultz, à Saint-Pétersbourg.

de Moscou pour la Sibérie tous les quinze jours, par Vologda et Tobolsk à Kiakhta, Nertchinsk et Kamtchatka.

En 1703, la voie postale de Sevsk fut prolongée à Batourine, Niégine et Bélaïa-Tserkov. En 1705, la poste étrangère fut transférée de Moscou à Pétersbourg, et en 1707 on a créé une direction des postes dans la nouvelle capitale de l'empire.

En 1766, la direction postale primitive (*yamskoïprikaz*), créée par le voïvoda André Artamonovitch Matvéïeff, fut soumise à la direction postale de Saint-Pétersbourg. En 1767, on a établi dans la Petite-Russie des bureaux de postes locales, et en 1781 fut établi un autre service

postal étranger de Vassilkof, ville de la petite Russie, qui desservait le royaume de Pologne, l'Autriche, l'Allemagne et même la Turquie. En 1795 et 1796, on établit des bureaux de postes dans les provinces occidentales, et en 1797 toute l'administration postale fut unifiée sous la direction générale du comte Bezborodko. En 1798, on organisa



Fig. 184. — Paysans du gouvernement d'Orel; photographie de Raoult, à Odessa.

des communications postales le long du système fluvial de Tikhvine, de Pétersbourg jusqu'au Volga.

Pierre le Grand a porté, comme nous l'avons dit, toute sa sollicitude sur les communications fluviales. Son but était de créer des canaux entre toutes les mers qui entourent son empire. Fidèles au programme de l'illustre réformateur, les successeurs de Pierre le Grand ont mis tous leurs efforts à réaliser ce programme dans ses moindres détails; et, comme depuis la mort de Pierre le Grand, la Russie s'est étendue dans toutes les directions, le programme de l'empereur réformateur a reçu une extension et un développement beaucoup plus

grandioses, comparativement à ceux auxquels aspirait Pierre Ier.

Ce fut sous le règne de Catherine II, la grande continuatrice de l'œuvre immortelle de Pierre Ier, que les vastes conceptions de ce génie reçurent une exécution entièrement conforme aux besoins du peuple russe. Malheureusement, les voies de communication par terre étaient restées en en dehors du développement que subirent les canaux et les voies fluviales. Ce ne fut qu'au commencement du dix-neuvième siècle que le gouvernement russe se mit à réformer radicalement et à développer les routes carrossables.

En 1816, on institua une commission spéciale qui répartit toutes les routes en classes et décida de construire des chaussées dans les directions les plus importantes. Cette mesure cependant, tout en couvrant l'empire de bonnes chaussées, n'a pas eu le résultat auquel on visait. Le commerce était toujours obligé de se servir de voies lentes : en été, les marchandises étaient, comme par le passé, transportées dans des chalands et des barques très lourdes naviguant sur des fleuves et des canaux, et en hiver au moyen des chariots.

L'introduction, en 1820, du moteur à vapeur, tout en donnant les moyens de transporter des marchandises plus rapidement et à meilleur marché, ne pouvait cependant écarter les principaux défauts des communications fluviales en Russie : la courte durée de la navigation (à cause de la rigueur d'un hiver trop prolongé) et la répartition inégale des voies fluviales par rapport à l'étendue du territoire. Ce qui empêchait surtout le transport des marchandises, c'était la loi qui existait jusqu'au règne de Nicolas et en vertu de laquelle il n'était pas permis à des bateaux à vapeur de naviguer sur des canaux.

Il n'y avait que des chemins de fer qui pussent remédier et même écarter définitivement ces inconvénients. Le premier chemin de fer russe (de Pétersbourg à Tsarskoïé-Sélo) fut construit en 1838. Mais ce petit tronçon de voie ferrée ne pouvait exercer aucune influence sur le développement des voies de communication en Russie. La construction du chemin de fer Nicolas, achevée en 1852, résolut d'une manière pratique cette question, et ouvrit aux voies russes une nouvelle

issue par les chemins de fer. Ce nouveau système de voies de communication, dont les commencements furent très lents, prit, aussitôt l'avènement d'Alexandre II au trône, un développement régulier et



Fig. 185. — Type de porteur d'eau; photographie de Schoultz, à Saint-Pétersbourg.

rapide, et finit par reléguer au second plan toutes les autres voies de communication.

Le réseau général des voies de communication en Russie, qui embrasse dans son ensemble plus de 250.000 verstes de tout genre, se divise en deux classes : 1° voies de l'État (chemins de fer, chaussées et canaux) soumises au ressort immédiat du ministère des voies de com-

munication, dont l'administration se subdivise dans la Russie d'Europe en 10 arrondissements, et 2° voies des *zemstva* (locales) soumises à la direction des institutions provinciales ou de l'administration locale. En Finlande, dans les provinces de l'ancien royaume de Pologne, au Caucase et dans la Russie d'Asie, la direction des voies de communication est soumise à l'administration des lieutenants de l'Empereur et des gouverneurs généraux.

Les directions d'arrondissements et leurs organes immédiats, — les chefs de distances, — ont dans leurs attributions la construction et l'entretien des voies de communication et le contrôle policier sur les voies naturelles (fluviales). Ils sont aussi chargés de la perception de droits pour l'amélioration des voies de communication. Quant aux chemins de fer, ceux de l'État sont soumis à la direction d'ingénieurs du gouvernement, et ceux des particuliers ou des sociétés sont soumis au contrôle d'inspecteurs nommés immédiatement par la direction centrale.

Les voies de communication, d'eaux navigables, qui consistent en fleuves, lacs et canaux, tout en étant réparties d'une manière très inégale dans différentes parties de l'empire, n'en présentent pas moins (excepté dans les provinces d'Orenbourg et d'Esthonie) un système fluvial plus ou moins développé. Le nord de la Russie offre le plus riche développement en embranchements de voies fluviales. Malheureusement ces grands et beaux fleuves ont une importance commerciale très limitée. La Russie méridionale, par contre, cette contrée si riche en productions agricoles, bien qu'elle soit dotée de grands fleuves, souffre d'un manque d'affluents navigables.

C'est Pierre le Grand qui a senti le premier le besoin de faire la jonction entre les différents bassins fluviaux de l'empire. Les travaux dans ce sens, qui ont commencé sous Pierre Ier et furent complétés par ses successeurs, donnèrent les résultats suivants. Actuellement, en Russie, on a obtenu la jonction des mers suivantes : 1° la mer Baltique avec la Caspienne, par les lignes : *a,* de Marie, *b,* de Tikhvine, et *c,* de Vychni-Volotchok ; 2° la mer Baltique avec la mer Noire par les lignes : *a,* Bérézinskaïa, *b,* Oghinskaïa, et *c,* du Dniéper-Boug ; 3° la mer Caspienne avec la mer Blanche par la ligne de la navigation du Nord.

Le tableau suivant donne la longueur des voies d'eau en Russie par bassins :

I. Bassin de la mer Blanche.

	Verstes.		Verstes.
Dvina du Nord	686	Youg	550
Pinéga	436	Syssola	30
Vytchegda	790	Keltma du Nord	150
Soukhona	523	Mézène	30
Koubéna	30	Petchora petite	500
Koubinskoïe (lac)	60	Petchora	630
Louza	650	Onéga	213

II. Bassin de la mer Caspienne.

a. *Système du Volga.*

Volga	3.360
Gjate	77
Tvertza	185
Tzna et le lac Mstino	20
Mologa à partir de la ville de Bégetsk	477
Garugne	14
Vaginskoïe (lac)	3
Valgina	7
Tchagodostchi	179
Chexna	292
Somina	50
Somino (lac)	5
Vetlouga	267
Kergénetz	858
Soura	740
Cadoda	105
Petite Cokchaga	265
Grande Cokchaga	225
Ilète	60
Bezdna	20
Ousta	250
Routka	195
Tsivile	320
Sviaga	132
Kostroma	226
Kazanka	8
Alatyr	8
Tchéremchane	35
Samara	60
Grand Karasman	39
Irghiz	240

b. *Système d'Oka.*

Oka	986
Gizdra	52
Zoucha	39
Ougra	196
Istra	28
Moskova	388
Tzna	207
Mokcha	303
Cliazma	259
Tésa	84

c. *Système de Kama.*

Kama	1.351
Kolva	100
Sylva	30
Tchoussovaïa	835
Bélaïa	1.424
Oufa	597
Viatka	1.535
Vichera	51

III. Bassin de la mer d'Azov.

	Verstes.		Verstes.
Don	1.465	Medvéditza	442
Donetz du Nord	181	Voronège	214
Khopior	440	Sesna	160

IV. Bassin de la mer Noire.

Dniéper	1.807	Yacelda	24
Soge, à partir de Kritchévo	336	Slovet chna	120
Desna	742	Touria	173
Bérésina	445	Ikva	94
Rov	120	Gorygne	537
Pina	85	Sloutche	294
Pripète	496	Tétérev	118
Stokhod	125	Dniester	740
Styr	425	Boug	132
Ouborte	40		

V. Bassin de la mer Baltique.

a. *Système de la Vistule.*

Boug occidental	496
Moukhavetz	83

b. *Système du Niémen.*

Niémen	743
Vilia	538
Stchara	168

c. *Système de la Dvina d'Ouest.*

Dvina d'Ouest	865
Oulla	102
Casplia	74
Obcha	106
Méja	170
Sebège (lac)	30
Narova	53
Louga	250

d. *Système de la Néva.*

Néva	66
Mga	4 1/2
Ijora	62
Slavianka	4
Canal de Ladoga	104
Cabona	40
Lava	45
Nasia	40
Siasse	88
Canal de Siasse	10
Chaldikha	23
Tosna	9
Vytegra	92
Tikhvinka	154
Canal de Svir	38
Svir	201
Sviritza	2
Pacha	1
Kouivassari	7
Volkhov	189
Vichéra	7
Canal de Vichéra	14 1/2
Canal de Sivers	8
Msta	398

	Verstes.		Verstes.
Lac d'Ilmène	40	Chelogne	240
Lovate	352	Lac d'Onéga	200
Poliste	165	Canal d'Onéga	64
Pola	82	Canal Bélosersky	62
Sérioja	45	Lac Bélo-Oséro	30
Palomète	42	Covja	88
Counia	79		



Fig. 186. — Costumes du gouvernement d'Ekatérinoslav ; photographie de Raoult, à Odessa.

VI. Canaux de jonction.

	Verstes.		Verstes.
Vychnevolotzkoï	3	Du Dniéper-Boug	78
Tikvinskoï	7	Oghinsky	50
Mariinskoï	9	Bérésinskoï	5
Du duc de Wurtemberg	7 1/2		

Il appert donc de ce tableau que les canaux occupent une étendue de 530 1/2 verstes ; les fleuves canalisés ou complétés par des écluses, 4.945 1/2 verstes, et les voies naturelles 34.371 verstes.

Dans la Russie d'Asie, la navigation se fait sur l'Obi, l'Yénisséï,

la Léna, le lac Baïkal, la Sélenga, l'Amour, la rivière Souifoun, le Syr-Daria, et l'Amou-Daria.

Si l'on examine la navigation et le transport de marchandises par des voiliers sur les voies dont il est parlé ci-dessus, on s'aperçoit que, pendant les vingt dernières années, 1° le nombre des navires va en diminuant tandis que la capacité de ceux que l'on construit actuellement augmente tous les ans, d'où une diminution du chiffre des navires compensée par l'accroissement du chiffre de tonnage; 2° la première place parmi les voies navigables appartient au Volga, qui est sillonné par le 1/4 de tous les navires fluviaux et fait transporter par ses eaux la moitié des marchandises que l'on expédie par la voie fluviale; après le Volga viennent le Kama et l'Oka, dont le premier fait transporter les plus précieuses marchandises, particulièrement les métaux; 3° l'importance relative de tous ces systèmes et fleuves, au point de vue du transport des marchandises, n'a pas subi, durant ces dernières vingt années, de modification bien sensible. Ceci nous démontre que la construction des chemins de fer n'a pas exercé de mauvaise influence sur la navigation fluviale.

En 1885, on construisait en Russie, pour la navigation intérieure, 5.798 nouveaux bâtiments, évalués à plus de cinq millions de roubles; quant à la valeur des marchandises déposées dans les ports, soit par des bâtiments soit par des chalands, elle atteignait la somme de 201.583.000 roubles, et c'est dans la proportion de 77 % que ces transports ont particulièrement avantagé le bassin de la Néva et celui du Volga. La navigation à vapeur, dans l'intérieur de la Russie, a encore pris un rapide développement dans ces dernières années, car dans les endroits où, vers 1874, on ne comptait que 691 bâtiments représentant une force de 50.900 chevaux, il y en avait le double en 1885; sur ce nombre (1.382), 748 avaient été construits en Russie.

En moyenne, la navigation fluviale est interrompue en Russie pendant 126 jours, plus de quatre mois : six mois dans les régions du nord, deux mois dans celles du sud.

Le tableau suivant donne un aperçu de la navigation à vapeur, pendant les dix dernières années, tant en Europe qu'en Asie.

VOIES FLUVIALES.	AVEC PASSAGERS.		MIXTES.		REMORQUEURS.		TOTAL.	
	Bateaux.	Forces.	Bâtiments.	Forces.	Bâtiments.	Forces.	Bâtiments.	Forces.
Volga	80	5.190	20	1840	353	32.880	453	39.910
Chexna	4	100	»	»	35	1.850	39	1.950
Dniéper	15	765	10	520	38	2.130	63	3.415
Niémen	3	90	»	»	»	»	3	90
Dvina d'Ouest	9	455	»	»	7	168	16	623
Don et Donietz du Nord	8	459	2	98	2	140	12	697
Lac de Tchoud, Embach, Narova, Vélikaïa	2	80	2	100	2	140	6	320
Golfes de Riga et de Finlande	15	950	3	529	9	410	27	1.889
Lac Virtzierve	»	»	»	»	1	60	1	60
Dvina du Nord	3	45	7	470	3	156	13	671
Soukhona et Vologda	»	»	3	180	»	»	3	180
Onéga, fleuve et lac	»	»	»	»	4	152	4	152
Néva, Svire et lac Onéga et Ladoga	6	630	3	285	6	278	15	1.193
Kovja et lac Béloïe	»	»	»	»	3	85	3	85
Volkhov, Lovate, Poliste et lac Ilmène	8	323	»	»	3	120	11	443
Néva	21	610	6	165	15	560	42	1.335
Golfe de Finlande	15	1.195	12	1.080	5	260	32	2.535
Vistule	7	340	»	»	5	322	12	662
Total en Europe	206	11.232	68	5.267	491	39.721	755	56.210
Provinces asiatiques.								
Obe	2	48	20	1.300	3	148	25	1.496
Yénisséï	»	»	2	180	»	»	2	180
Léna	1	60	3	260	1	40	5	360
Sélenga et lac Baïkal	2	130	3	265	2	75	7	470
Amour	12	296	17	732	6	300	35	1.328
Souifoun	»	»	»	»	2	85	2	85
Syr-Daria	1	68	»	»	6	180	7	248
Total en Asie	18	602	45	2.737	20	828	83	4.167
Total général	224	11.834	113	8.004	511	40.549	838	60.377

S'étendant de la mer Blanche jusqu'à la mer Noire, la Russie offre une grande variété climatologique, et par conséquent il serait difficile de définir avec précision la durée de la navigation fluviale dans l'em-

pire. Ce que l'on peut dire généralement, c'est que la navigation fluviale dans la Russie méridionale, dure de 7 à 8 mois, et, dans les provinces du nord, de 5 à 6.

La saison de la navigabilité des fleuves russes peut être divisée en trois périodes : du printemps, de l'été et de l'automne. Durant la pre-



Fig. 187. — Paysans des gouvernements de Koursk et de Toula; photographie de Raoult, à Odessa.

mière période, les marchandises sont réunies sur certains points, d'où on les expédie en caravanes, profitant de la crue des eaux, qui est dans certains fleuves la seule époque favorable à la navigation.

Les principales de ces caravanes sont : 1° Belskoï : les marchandises sont réunies dans la ville de Bély, sur l'Obcha : de là, la caravane traverse la rivière Méja et est expédiée par la Dvina d'Ouest à Riga ; 2° de Poretchié : point de réunion à Poretchié, sur la Kasplia, d'où

elle est expédiée à Dunabourg et à Riga; 3° d'Oriol et de Mtzinsk : de ces deux villes les caravanes sont expédiées par l'Oka et par Zoucha et Oka; 4° de Morchansk : elle est expédiée sur la Tzna et Mokcha; 5° Solpenskaïa : point de réunion sur la Msta, un peu plus bas que le lac Mstino; 6° la caravane de Vychni-Volotchok est formée de la réunion de celles de : Novotorjskoï (aux embouchures de la Tvertza, à la ville de Torjok), Verkhnévoljskoï (à Gjat, Vosousa, Salijarovka et aux sources



Fig. 188. — Costumes du gouvernement de Nijni-Novgorod; photographie de Raoult, à Odessa.

du Volga), et de Tverskoï (aux alentours de Tver). C'est par ces caravanes que l'on expédie la moitié des marchandises à leur destination.

En étudiant le mouvement de la navigation fluviale, on constate que 22 °/₀ des marchandises transportées par les bateaux naviguant sur des fleuves sont dirigés sur Pétersbourg. Toute cette masse de marchandises était expédiée principalement par le Volga et seulement la 1/5 partie en était dirigée par les trois lignes qui vont des sources du Volga à la Néva, et notamment par les systèmes Mariinskaïa, Vychnévolotzkaïa et Tikhvinskaïa. Ces trois voies ont pour nœud Rybinsk, où les marchandises arrivent du Volga moyen et bas, et où se pro-

duit le grand transbordement de marchandises à la suite duquel le transport de tout ce qui vient par le Volga se divise en : 1° expédition du Volga à Rybinsk, et 2° de cette dernière ville à Pétersbourg.

Le transport des marchandises des ports du bas Volga à Rybinsk se fait par les moyens suivants : 1° par bateaux à vapeur qui remorquent des barques; le remorqueur tire de 800 à 1.000 poudes (16.400 kilog.) par chaque unité de force et fait trois ou quatre voyages par navigation. Chaque barque peut contenir jusqu'à 6.000 poudes. 2° Au moyen de cabestans : les marchandises sont déposées dans des navires tirés par le cabestan. Dix navires de ce genre peuvent contenir un chargement de 200.000 à 500.000 poudes. 3° Par des chevaux, avec cette différence comparée au cabestan que la machine se met en mouvement par des chevaux (100 à 200) placés sur la machine. 4° Par des voiliers. Ce sont des barques pontées du Volga, connues sous le nom de *rasschiva,* qui naviguent avec des voiles et peuvent tenir jusqu'à 25.000 poudes chacune. 5° Par des ouvriers qui traînent des navires, en les tirant par des cordes longues et grosses.

Ce dernier moyen tend cependant petit à petit à disparaître, depuis le développement qu'a pris sur le Volga la navigation à vapeur.

La vapeur, comme force motrice, a exercé une très grande influence sur le développement de la navigation sur le Volga. Son influence s'est manifestée surtout par l'accélération de l'expédition des marchandises; maintenant, les marchandises arrivent du bas Volga à Saint-Pétersbourg en une seule saison, tandis qu'auparavant elles devaient hiverner à Rybinsk. Outre cela, la vapeur a affranchi une masse d'ouvriers de la vie rude de *bourlaks* (traîneurs de cordes).

Pendant le dernier règne, l'attention du gouvernement étant exclusivement tournée vers les chemins de fer, on a négligé un peu les voies fluviales, qui, faute de surveillance régulière, commencèrent petit à petit à se détériorer. Mais comme, depuis une dizaine d'années, le gouvernement fait tout ce qu'il peut pour améliorer l'état actuel des canaux et donne un grand développement aux travaux de percement de nouvelles voies, par la jonction des fleuves qui n'étaient pas

jusqu'à présent unis entre eux, il est à espérer que le transport des marchandises par les voies fluviales prendra un nouvel et plus grand essor.

Parmi les nouvelles œuvres du gouvernement en projet et en cours d'exécution, on pourra citer le déplacement forcé du courant de la Syr-Daria, ou plutôt la rentrée de ce grand fleuve à son ancien



Fig. 189. — Type de laitière ; Saint-Pétersbourg.

lit ; la jonction de la mer Caspienne avec la mer Noire et le percement de l'isthme de Pérékop, qui réunira la mer Noire avec celle d'Azov.

Comme nous l'avons dit plus haut, les communications postales par voie de terre ont été établies en Russie, tant bien que mal, depuis la période de l'histoire russe, dite période des apanages. Malheureusement, jusqu'à la fin du règne d'Alexandre Ier, la Russie était privée presque entièrement de routes carrossables.

L'idée de construire en Russie des chaussées fut formulée la première fois le 2 juillet 1816, dans un arrêté du comité des ministres approuvé par l'Empereur. Cet arrêté établissait que la route d'État qui réunissait Moscou à Saint-Pétersbourg devait être transformée graduellement en chaussée. En même temps le comité des ministres établit un impôt sur tout l'empire (25 kopeks sur chaque paysan et 5 % sur chaque droit de patente commerciale) pour la formation d'un capital destiné à la construction des chaussées.

Les travaux de construction de chaussées ont été surtout activés depuis l'avènement au trône de l'empereur Nicolas. Ingénieur lui-même, cet empereur a porté son attention sur tous les travaux publics dirigés par le corps des ingénieurs. En 1833, un oukase impérial divisait les routes de l'État en cinq classes : 1° routes de communication principales, 2° grandes communications, 3° communications postales ordinaires de provinces à provinces, 4° communications postales districtoriales, et 5° voies rurales. Ordre a été donné en même temps de transformer petit à petit les routes des deux premières classes en chaussées. En 1842, trois nouvelles chaussées furent achevées et livrées à la circulation. C'étaient les chaussées entre Dunabourg et Kovno, de Riga a Taurogen et de Moscou à Nijni-Novgorod. En même temps (1842) un oukase impérial ordonnait que toutes les chaussées dans les gouvernements devraient passer sous la juridiction du ministère des voies et communications, qui seul déciderait dans l'avenir la construction des nouvelles chaussées. Jusqu'à la fin de 1852 (époque de l'achèvement du chemin de fer de Saint-Pétersbourg-Moscou), on a construit les chaussées suivantes : 1° de Moscou à Varsovie, 2° de Moscou à Tchernigov, 3° d'Oriol à Koursk, 4° de Pskov à Riga, 5° d'Ostrov à Kiev, 6° de Koursk à Kharkof, 7° d'Oriol à Briansk, et 8° de Kiev à Brest. Depuis cette époque la construction des chaussées s'est ralentie considérablement.

Dès le commencement de la construction des chaussées, le gouvernement trouva nécessaire d'établir des droits de péage sur tous les voyageurs, impôt destiné à couvrir en partie les dépenses pour la construction et l'entretien des routes carrossables. L'action de

cet impôt, qui fut institué en 1835, s'étend sur : 1° tous les équipages de transport des passagers, bagages et marchandises, 2° sur les personnes voyageant pour leurs propres affaires (ceux qui parcourent le pays pour affaires de service de l'État ne sont pas soumis au droit du péage), 3° sur les transports de marchandises, 4° les trains de rouliers, 5° trains

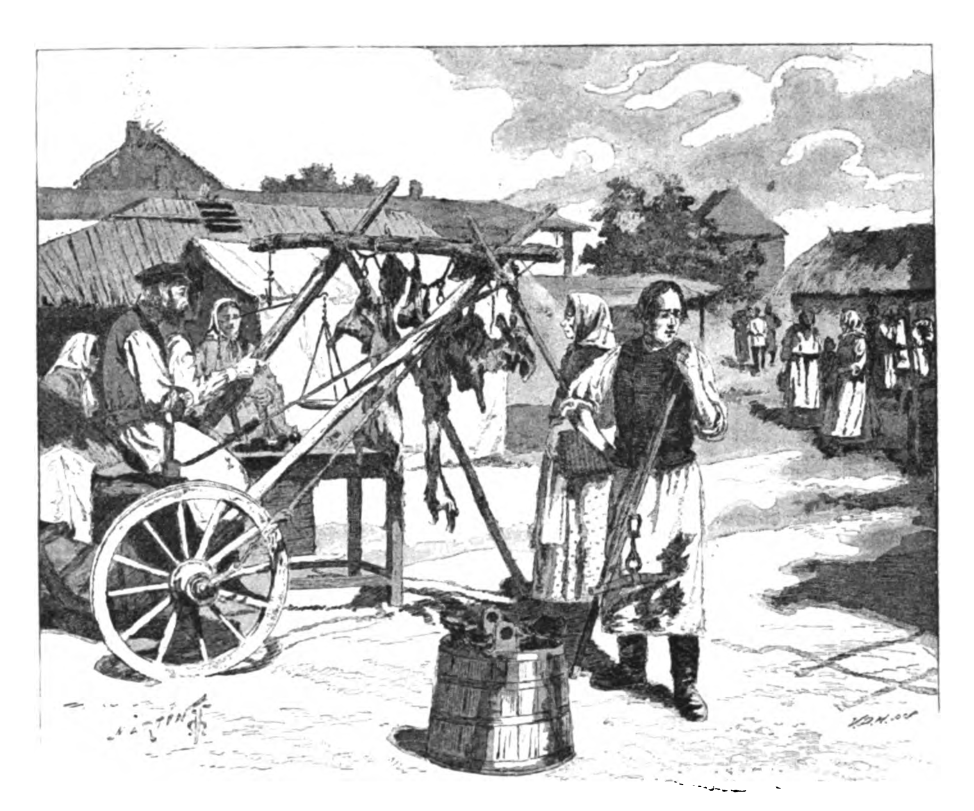


Fig. 190. — Marchands ambulants; d'après une photographie.

de productions rurales, 6° les chevaux des équipages de la cour impériale, ou de celles des grands-ducs, et 7° les voitures vides.

Le tableau suivant donne la longueur en verstes des principales chaussées de la Russie d'Europe.

	Verstes.
1. De Pétersbourg à Moscou	677,50
2. De Pétersbourg à Kovno	698,25
3. De Moscou à Nijni-Novgorod	391,25

		Verstes.
4.	De Moscou à Serpou-Khof	92, »
5.	De Moscou à Yaroslav	247,75
6.	De Moscou à Varsovie	1.001,75
7.	De Moscou à Toula	77, »
8.	De Moscou à Jeltkov	12, »
9.	De Moscou à Kiev	797,25
10.	De Moscou à Kazan	174,50
11.	De Toula à Oriol	167,50
12.	De Novgorod à Pskov	120,25
13.	De Pskov à Bobrouisk	105,25
14.	De Bobrouisk à Smolensk	41, »
15.	D'Oriol à Koursk	147,75
16.	De Vitebsk à Smolensk	224,50
17.	De Riga à Taurogen	155,75
18.	De Kiev à Brest-Litovsk	560, »
19.	De Koursk à Kharkov	209, »
20.	De Kharkov à Odessa	485,75
21.	De Kovno à Vilna	229,75
22.	De Vilna à Varsovie	332, »
23.	De Nijni-Novgorod à Voronège	275,25
24.	D'Oriol à Briansk	246, »
25.	De Pskov à Riga	232, »
26.	De Pétersbourg à Narva	141 ,»
	TOTAL	7.842, »

En y ajoutant 12.680 verstes dans les autres provinces européennes de l'empire et 4.250 au Caucase et dans les autres possessions asiatiques, on obtient un total de 24.772 verstes, ce qui donne 26.430 kilomètres environ.

Les chemins de fer en Russie sont une entreprise encore si jeune et qui se développe dans des proportions si rapides, qu'il ne serait pas sans intérêt de donner avant tout un aperçu historique de l'extension de cette branche de communications, à l'aide d'un tableau statistique présentant l'accroissement des voies ferrées dans certaines périodes de temps. Le tableau suivant indique cette progression à la fin de chaque période de cinq ans.

ANNÉES.	EN EXPLOITATION			EN CONSTRUCTION			RÉCAPITULATION		
	de l'État.	Particulière.	Total.	de l'État.	Particulière	Total.	de l'État.	Particu-lière.	Générale.
1840	»	25	25	»	»	»	»	25	25
1845	»	25	25	918	»	913	913	25	938
1850	833	25	858	580	»	580	913	25	938
1855	955	25	980	1.165	»	1.165	2.120	25	2,145
1860	604	646,75	1.250,75	»	2.222,25	2.222,25	604	3.471	4.075
1865	707	2.761	3.468	103	1.070	1.173	810	3.831	4.641
1870	1.442	5.818	7.260	1.558	3.760	5.818	3.000	9.578	12.578
1875	1.064	8.242	9.306	746	7.380	8.126	1.810	15.622	17.432
1880	1.526	14.940	16.466	680	1.480	2.160	2.206	16.420	18.626
1885	1.503	20.895	22.398	886	3.460	4.346	2.389	24.358	26.744

Le premier chemin de fer qui a été construit en Russie fut la ligne entre Saint-Pétersbourg et Tsarskoïé-Sélo, qui fut établie par une société particulière. Après celle-ci le gouvernement entreprit la construction du chemin de fer entre Moscou et Pétersbourg (chemin de fer Nicolas), qui fut ouverte à la circulation en 1852, sous l'empereur Nicolas. Sous le règne de ce souverain on a procédé aux travaux préparatoires pour la construction de la ligne Pétersbourg-Varsovie, mais la guerre de Crimée en a fait suspendre les travaux.

Après la guerre de Crimée, le gouvernement préféra, pour le développement du réseau des voies ferrées russes, s'adresser à l'entreprise particulière, en la favorisant par toutes sortes de privilèges et immunités. Ce fut alors qu'on institua la *Grande Société des chemins de fer russes,* avec des capitaux russes et français et sous la direction d'ingénieurs et d'entrepreneurs français. Le gouvernement garantit à cette nouvelle société un certain intérêt sur le capital de la société.

La moyenne des frais de construction des chemins de fer russes revenait au début à 71.000 roubles (200.000 francs environ). Mais après la construction de la ligne Varsovie-Pétersbourg et de ses embranchements, les frais de construction tombèrent sensiblement et atteignirent en moyenne le chiffre de 45.000 roubles (125.000 francs environ). Le minimum fut atteint à la construction du chemin de fer

Pétersbourg-Helsingfors, où la moyenne des frais par verste est tombée jusqu'à 20.000 roubles (58.000 francs).

En accordant des concessions de chemins de fer, le gouvernement détermine très scrupuleusement et en détail toutes les conditions techniques de leur construction, à la suite de quoi tous les chemins de fer se distinguent par le même cachet d'uniformité : la voie est plus large que dans les autres puissances européennes, atteignant jusqu'à 5 pieds



Fig. 191. — Femmes du gouvernement de Podolie; photographie de Raoult, à Odessa.

($1^{m},60$), les rampes sont très douces, dépassant très rarement les 9 mètres par kilomètre; les courbes sont tracées par un grand rayon ; dans les lignes à voie unique, on donne de larges espaces pour les croisements (pas moins de 1/5 de la ligne entière) et les constructions de ponts sont faites pour deux voies.

L'exploitation des chemins de fer russes présente certaines particularités assez désavantageuses au point de vue du gain. Ces particularités sont : le nombre relativement peu considérable des voyageurs ; le bon marché et la masse volumineuse des marchandises qui ne sauraient



supporter un fret assez coûteux; une direction unique dans le mouvement, c'est-à-dire le manque de cargaisons de retour qui se dirigeraient dans l'intérieur du pays, et la disproportion des mouvements dans les différentes saisons.

En examinant les diverses lignes de chemins de fer russes on trouve



Fig. 192. — Paysans du gouvernement de Koursk; d'après un dessin de Borel.

que le chemin de fer Nicolas occupe la première place sous le rapport de l'activité en gros, celui de Moscou-Riazan sous celui des cargaisons, et les lignes de Péterhof, de Tsarskoïé-Sélo et de Yaroslav (qui transporte des pèlerins) sous le rapport des passagers. Au point de vue de la longueur du transport des cargaisons, chose très importante pour le côté avantageux de l'exploitation, les lignes Riga-Dunabourg-Vitebsk et Moscou-Yaroslav occupent la première place, et celle de Pétersbourg-Varsovie la dernière.

Le rapport du ministère des voies de communication en 1884 cons-

tate que durant cette année les trains de passagers ont parcouru l'espace de 585.624 verstes, dont 140.236 verstes furent parcourues par des trains n'ayant en moyenne que deux passagers dans chaque voiture. Cette même année, les trains de marchandises ont fait 6.128.460 verstes, dont 1.460.000 avec des trains presque vides. Ces chiffres indiquent que le travail improductif occupe un tantième considérable dans l'exploitation des chemins de fer russes.



Fig. 193. — Tartar de la Crimée (maire de village); photographie de Raoult, à Odessa.

Nous croyons superflu de donner ici un tableau comparé des recettes et dépenses des chemins de fer russes pendant les dix dernières années. Ce tableau constaterait ce fait très satisfaisant, que les recettes brutes des voies ferrées russes augmentent tous les ans, que le mouvement des marchandises est le double de celui des passagers et que le transport des troupes donne chaque année jusqu'à 1 1/2 million de roubles.

De toutes les lignes des chemins de fer russes celles qui offrent le plus grand profit à l'exploitation ce sont : les lignes de Moscou-Yaroslav, de Moscou-Riazan et de Riazan-Kozlov, dont la première laisse comme profit net 65 °/₀ des recettes brutes, et les deux autres jusqu'à 61 °/₀. Sur tous les autres chemins de fer, les dépenses absorbent plus de la moitié des recettes générales, ce qui constate ce fait, presque général dans l'exploitation des chemins de fer russes, que les frais de l'exploitation des chemins de fer en Russie ne sont pas encore

descendus au niveau de ceux des autres lignes du continent européen. Sur certaines lignes, ce fait s'explique par un personnel d'administration très compliqué, et sur d'autres, par le besoin de fréquentes répa-



Fig. 194. — Marchands de comestibles; photographie de Carrick, à Saint-Pétersbourg.

rations, conséquence inévitable de la façon défectueuse avec laquelle ont été construites certaines lignes de chemins de fer russes.

Les recettes des chemins de fer dépendent, comme de raison, en grande partie, des tarifs de transport; mais comme le tarif exerce une

influence plus ou moins sensible sur le commerce de l'État, le gouvernement, pour éviter la consécration du monopole des chemins de fer, s'est réservé le droit de sanction et de revision de ces tarifs. Dans la question des tarifs, le gouvernement russe a pris pour modèle celui qu'il a accordé à la Grande Société des chemins de fer russes, et qu'il fit appliquer presque à toutes les autres compagnies, sauf certaines modifi-



Fig. 195. — Juif de Podolie; photographie de Raoult, à Odessa.

cations dépendant de conditions purement locales. Le tarif de la Grande Société divise les passagers en trois classes, dont la première impose les passagers, pour chaque verste parcourue, de 3 copecks; la deuxième, de 2 1/4, et la troisième, de 1 1/2.

Le tarif des marchandises de cette société comprend 5 classes de marchandises, et il fait prélever pour chaque poude (16 1/3 kilogrammes), par verste : 1/12, 1/18, 1/24, 1/30 et 1/40 de copeck, suivant la classe à laquelle appartient la marchandise. Il y a en outre, pour les marchandises des trois premières classes, un tarif diffé-

rentiel, c'est-à-dire que le prix diminue proportionnellement à l'accroissement de la distance. Pour certaines productions, telles que les blés et le charbon, les prix du tarif tombent jusqu'à 1/60 de copeck. Comparé à ceux des chemins de fer des autres États européens, le tarif des voies ferrées russes leur est de beaucoup supérieur. Cette différence est surtout considérable par rapport aux chemins de fer allemands, dont les tarifs de transport des marchandises sont sensiblement abaissés à cause de la concurrence avec les canaux.



Fig. 196. — Petits bourgeois prenant le thé; d'après une photographie.

Si l'on examine les chemins de fer russes au point de vue du gain que leur exploitation donne aux sociétés auxquelles ils appartiennent, on remarque que ces gains, peu considérables, dans les premières années, vont toujours croissant. Ce fait est constaté surtout par la garantie du taux que leur assure le gouvernement sur le capital social. Dans les premières années d'exploitation, cet intérêt est payé presque intégralement par le Trésor public; mais au fur et à mesure que l'exploitation des lignes se développe, on voit s'abaisser la garantie donnée par le gouvernement.

Il y a des lignes qui n'ont jamais nécessité le paiement par le Trésor de la garantie accordée par le gouvernement. Telles sont les lignes de

Pétersbourg-Moscou (Nicolas), de Moscou-Riazan et de Riazan-Kozlov. Quant aux autres lignes, la garantie que devrait leur payer le gouvernement varie selon l'importance de leur exploitation et tend tous les ans à décroître. En 1863, le Trésor a dû payer les 9/10 du total des sommes garanties aux chemins de fer; en 1868, il n'a payé que 1/4 et en 1883 seulement 0,15 %. Ces chiffres indiquent clairement le progrès commercial des chemins de fer russes et donnent une idée suffisante du développement de cette branche de la richesse nationale.

Voici la liste complète des chemins de fer russes en exploitation pendant le premier semestre 1889 :

	Kilomètres.
1. Ligne de Saint-Pétersbourg à Varsovie; traverse les villes de Pskov, Dunabourg, Vilna, Grodna el Biélostok	1.113
2. Ligne de Landvarovo à Verjbolovo (Wirballen). C'est un embranchement de la ligne Pétersbourg-Varsovie, qui part de Vilna vers le nord-ouest pour aboutir à Verjbolovo, à la frontière prussienne, en passant par Kovno	172
3. Ligne de Riga à Dunabourg	218
4. Ligne de Riga à Muhlgraben	10
5. Ligne de Riga à Hafendam par Bolderaa	18
6. Ligne de Riga à Toukoum	58
7. Ligne de Riga à Mittau	41
8. Ligne de Mittau à Mojaïki	95
9. Ligne de Saint-Pétersbourg à Port-Baltique, par Gatchina et Reval	417
10. Ligne de Ligovo à Oranierbaum	28
11. Ligne de Gatchina à Tosna	47
12. Ligne de Taps (sur la ligne Pétersbourg à Port-Baltique) à Dorpat	114
13. Ligne de Kalkuhnen à Radzivilischki	198
14. Ligne de Libau à Kochedary par Mojaïki et Radzivilischki	314
15. Ligne de Biélostock à Grajévo	82
16. Ligne de Varsovie à Mlava	127
17. Ligne de Varsovie à Granitza par Skiernevitz	308
18. Ligne de Skiernevitz à Lovitche	21
19. Ligne de Skiernevitz à Alexandrovo	159
20. Ligne de Koluchki à Lodzi	28
21. Ligne de Pavlovsk par Tsarskoïé-Sélo à Saint-Pétersbourg	27
22. Ligne de Saint-Pétersbourg à Moscou (chemin de fer Nicolas)	650
23. Ligne de Tchoudovo par Novgorod à Staraïa-Roussa	168
24. Ligne de Borovitchi à Ouglovka	30
25. Ligne d'Ostachkovo à Viazma par Rjev	196
26. Ligne de Moscou à Brest-Litovsk par Smolensk	1.092
27. Ligne de Smolensk à Dunabourg par Vitebsk	397
28. Ligne de Minsk à Vileïse-Kaïa	175

	Kilomètres.
29. Ligne de Vilna à Baranovitchi	201
30. Ligne de Baranovitchi à Biélostok	210
31. Ligne de Brest-Litovsk à Biélostok	127
32. Ligne de Brest-Litovsk à Granitza	157
33. Ligne de Varsovie à Loukov	117
34. Ligne de Varsovie à Ivangorod	99
35. Ligne de Bsin à Koluchki	134
36. Ligne de Rybinck à Bologoï	299
37. Ligne de Moscou à Jaroslav	279
38. Ligne d'Alexandrovo à Karabanovo	11
39. Ligne de Jaroslav à Vologda	205
40. Ligne de Moscou à Novki par Vladimir	238
41. Ligne de Novki à Nijni-Novgorod par Kovrov	200
42. Ligne de Kovrov à Moscou	109
43. Ligne de Novki à Kinechma	182
44. Ligne de Moscou à Kozlov par Riazan	410
45. Ligne de Batkiki à Orenbourg par Samara	542
46. Ligne de Samara à Oufa	524
47. Ligne de Kozlov à Saratov	377
48. Ligne de Kozlov à Rostof-sur-Don	830
49. Ligne de Kozlov à Griazi	64
50. Ligne de Griazi à Tsaritzyn	603
51. Ligne de Tsaritzyn à Kalatch	78
52. Ligne de Baskountchak à Vladimir	74
53. Ligne de Viazma à Batraki	452
54. Ligne de Luchowitzy à Zaraïsk	27
55. Ligne de Smolensk à Oriol	384
56. Ligne d'Oriol à Griazi	308
57. Ligne de Yeletz à Ouzlovaïa	193
58. Ligne de Moscou à Koursk	546
59. Ligne de Koursk à Rostof-sur-Don par Kharkof	814
60. Ligne de Briansk à Homel	277
61. Ligne de Homel à Pinsk	253
62. Ligne de Pinsk à Jabinka	144
63. Ligne de Homel à Minsk	301
64. Ligne de Koursk à Bachmatch	281
65. Ligne de Homel à Bachmatch	192
66. Lignede Bachmatch à Kasatin par Kiev	355
67. Ligne de Kasatin à Chmerinka	109
68. Ligne de Vilna à Kasatin	699
69. Ligne de Chmerinka à Woloczyska	160
70. Ligne de Brest-Litovsk à Zolbounovo	252
71. Ligne de *Mlava* à Kovel	459
72. Ligne de Brest-Litovsk à Cholm	72
73. Ligne de Kharkof à Birsoula	716
74. Ligne de Vorochba à Merefa	232

	Kilomètres.
75. Ligne de Marjino à Oboïane	21
76. Ligne de Kremintchoug à Bachmatch	288
77. Ligne de Znamenka à Tcherkassy	115
78. Ligne de Fastov à Znamenka	301
79. Ligne de Tzvetkovo à Schpola	22
80. Ligne de Birsoula à Odessa	188
81. Ligne de Razdelnaïa au Prouth par Kichinev	223
82. Ligne de Zdolbounovo à Radzivilovo	94
83. Ligne de Bender à Galatz	284
84. Ligne de Znamenka à Nicolaïev	235
85. Ligne de Losovaïa à Sébastopol	108
86. Ligne de Dolinskaïa à Yassinovataïa	509
87. Ligne de Nikitovka à Lougansk	109
88. Ligne de Lougansk à Youssovo	154
89. Ligne de Kramatorovka à Zvérévo	304
90. Ligne de Mariupol à Constantinovka	197
91. Ligne de Rostof à Vladikavkaz	696
92. Ligne de Perm par Yekaterinbourg à Tumène	824
93. Ligne de Berezinski à Tchoussovaïa	208
94. Ligne de Kasanka à Cathérinoslav	23
95. Ligne de Saint-Pétersbourg à Helsingfors par Rihimaki	441
96. Ligne de Lahtis au lac Wesijaervj	4
97. Ligne de Rihimaki à Tammersfors par Tavastchus	115
98. Ligne de Hyvinge à Hangoe	143
99. Ligne de Toïjala à Abo	127
100. Ligne de Tammersfors à Nicolaïstad	304
101. Ligne de Borgo à Kervo	33
102. Ligne de Saint-Pétersbourg à l'usine de Poutilof, et raccordement sur la Néva	30
103. Ligne de Biéloostrov à Sestroretzk	6
104. Ligne d'Alexandrovo à Tziéhotzinèk	15
105. Ligne de Malkin à Sedletz	66
106. Ligne de Saint-Pétersbourg à Gatchina	44
107. Ligne de Saint-Pétersbourg à Oranienbaum	93
108. Ligne de Batoum par Tiflis à Bakou	896
109. Ligne de Poti à Samtredi	65
110. Ligned'Ouzoun-Ada à Amou-Daria	1.065
111. Ligne d'Amou-Daria à Samarkand	1.432
Total en kilomètres	29.832

Vingt et une de ces lignes sont exploitées par le gouvernement, et les autres, sur une étendue de 26.064 kilomètres, le sont par des sociétés particulières.

Avant l'invention et l'établissement en Europe de la télégraphie

électrique, la Russie, comme tous les autres États européens, se servait, pour la transmission des nouvelles et communications du gouvernement, de la télégraphie optique. La première ligne de ce genre fut organisée, en 1834, entre Saint-Pétersbourg et Cronstadt, et quelque temps après on établit des communications permanentes avec Varsovie. Cette dernière ligne avait 149 stations et transmettait une dépêche en 2 h. 1/2.

Ce système a existé en Russie jusqu'en 1853, époque à laquelle on a organisé la première ligne électrique entre Saint-Pétersbourg, Varsovie et Kœnigsberg. En même temps on a établi des communications internationales entre Saint-Pétersbourg et les autres États européens. Depuis cette époque, le réseau télégraphique de Russie a pris un développement très rapide, ce qui ressort du tableau suivant :

	Longueur (en kil.) des lignes.	Longueur (en kil.) des fils.	Nombre des bureaux.
1857...........	4.007	10.824	79
1858...........	9.954	12.962	90
1859...........	15.275	18.283	118
1860...........	17.578	27.055	123
1861...........	20.841	34.496	138
1862...........	24.289	38.820	158
1863...........	29.185	48.940	244
1864...........	34.039	60.168	274
1865...........	35.759	65.887	384
1870...........	58.268	97.560	612
1875...........	72.145	123.164	725
1880...........	90.648	145.232	1.216

En 1884, l'état des lignes télégraphiques fonctionnant dans toute l'étendue de l'empire donnait les chiffres suivants :

	Longueur des lignes en kilomètres.	Longueur des fils en kilomètres.	Nombre des bureaux.
Télégraphes de l'État............	101.697	139.316	1.457
Des compagnies de chemins de fer	3.257	50.050	1.640
Ligne-anglo-indienne............	3.634	7.776	53
Câbles des îles d'Aland...........	99	99	—
Lignes particulières..............	620	758	65
Lignes militaires et de police......	469	469	110
Total...	109.776	248.468	3.325

Tout ce réseau, qui embrasse l'étendue de l'empire jusqu'à l'océan Pacifique, est divisé en 108 sections, dont les limites sont bienloin de coïncider avec la division administrative de l'État. Voici les noms de ces sections :

1. de Varsovie, — 2. de Vologda, — 3. de Dunabourg, — 4. de Jitomir, — 5. du Caucase, — 6. de Kasan, — 7. de Moscou, — 8. de Nicolaïev, — 9. de Riga, — 10. de Saratof, — 11. 1re de Saint-Pétersbourg, — 12. 2e de Saint-Pétersbourg, — 13. d'Irkoutsk, — 14. D'Omsk, — 15. de Finlande, — 16. des provinces Transcaspiennes, — 17. du Turkestan, — 18. des lignes de chemins de fer.

Le développement des voies de communication en Russie se manifeste surtout par celui de l'expédition des correspondances postale et télégraphique. Les chiffres suivants donneront une idée du développement de ces branches de communications.

Correspondance postale.

	Nombre des lettres.
1825	5.000.000
1835	6.000.000
1840	13.000.000
1845	22.999.000
1850	26.818.000
1855	30.226.000
1860	36.768.000
1865	42.920.000
1870	58.275.000
1875	76.240.000
1880	101.678.280

En 1885, le nombre des correspondances s'est réparti ainsi qu'il suit :

Lettres simples	133.963.987
Cartes postales	11.614.039
Correspondances recommandées	11.062.493
Lettres avec déclaration de valeur (12.199.976.984 fr.)	9.994.543
Journaux	100.435.584
Échantillons	16.926.561

C'est-à-dire, dans l'espace de soixante ans, la correspondance a augmenté de plus de vingt-sept fois. Si l'on compare le nombre des lettres expédiées en 1885, il ressort que 100 habitants reçoivent 196 lettres.

Les chiffres suivants donnent le tableau du développement des correspondances télégraphiques :

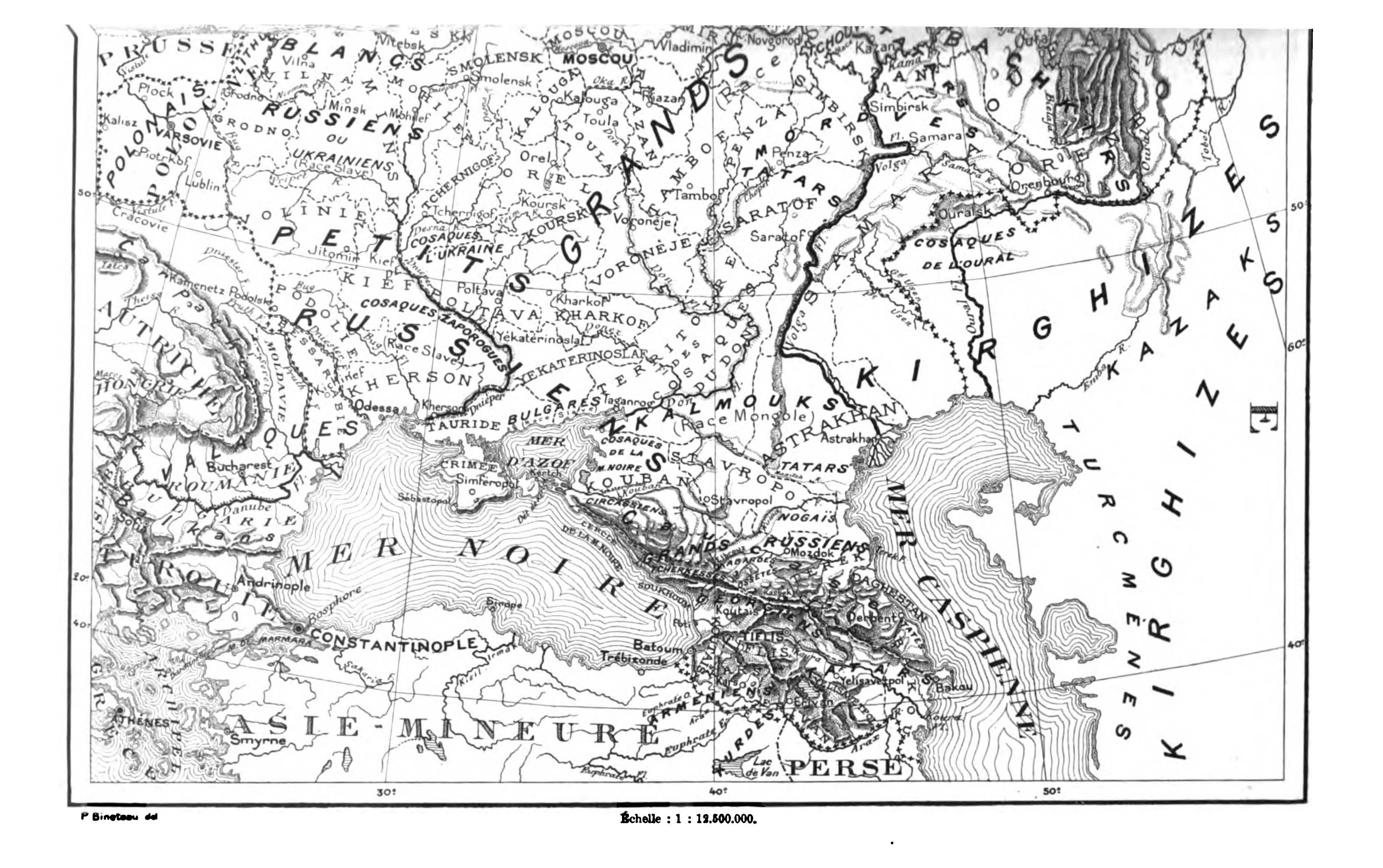
	Expédition à l'intérieur.	Dépêches internationales Envoyées.	Reçues.
1857............	78.047	27.395	38.114
1860............	303.008	49.131	49.340
1865............	773.541	88.254	86.994
1870............	1.933.752	168.362	152.766
1875............	3.834.380	319.520	296.892
1880............	5.126 575	436.428	428.179
1885............	8.798.395	598.648	575.688

Ce qui donne sur 100 habitants 11,7 dépêches. On trouve en même temps que, dans l'espace de vingt-huit ans, le nombre des dépêches envoyées et reçues a augmenté de soixante-dix fois.



Fig. 197. — Femmes du gouvernement de Toula; photographie de Raoult, à Odessa.

CARTE ETHNOGRAPHIQUE ET POLITIQUE DE LA RUSSIE.



P. Bineteau del.

Échelle : 1 : 12.500.000.

TABLE DES ILLUSTRATIONS.

PLANCHES EN COULEUR.

GRAVURES HORS TEXTE (1).

(1) L'astérisque qui accompagne quelques-unes des légendes indique les gravures empruntées, avec l'autorisation des éditeurs, à « l'Illustration universelle » (*Vsémirnaïa Illustratzia*), journal hebdomadaire publié par MM. Hoppe. de Saint-Pétersbourg.

GRAVURES DANS LE TEXTE.

CHAPITRE VII. — LA NOBLESSE.

CHAPITRE VIII. — LE CLERGÉ.

CHAPITRE IX. — LE CLERGÉ (*suite*).

CHAPITRE X. — LA BOURGEOISIE.

CHAPITRE XI. — LE PEUPLE.

CHAPITRE XII. — SAINT-PÉTERSBOURG ET SES ENVIRONS.

CHAPITRE XIII. — MOSCOU.

CHAPITRE XIV. — LE CAUCASE.

CHAPITRE XV. — VOIES DE COMMUNICATION.



TABLE DES MATIÈRES.



ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Page 178, dernier paragraphe, *lire :* Le commandant des forts et du port de Cronstadt, vice-amiral Schwartz, est un marin très distingué, qui a pris part à la défense héroïque de Sébastopol; — *au lieu de :* Le gérant du ministère de la marine, vice-amiral Schwartz, est un marin très distingué qui, après avoir pris part à la défense héroïque de Sébastopol, commandait en dernier lieu, jusqu'à la mort de l'amiral Chestacoff, le port de Cronstadt.

Page 181, lignes 6 et 7, *lire :* gérant du ministère de la marine, — *au lieu de :* successeur de M. Schwartz dans le commandement du port de Cronstadt.

